http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Les magnificences de la religion (démonstration evangélique nouvelle) ou l'on rend enfin éclatants pour la raison des plus incrédules, et obligatoires pour tous les gouvernements et tous les hommes, les dogmes fondamentaux de l'église et de l'Etat ..

Auteur :Madrolle, Antoine, 1791-1861

Date :[ca1841]

Cote : SJ TH 377/5, 1

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001103317116

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

TH 377/5,1

LES

MAGNIFICENCES

De la Religion.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR,

PUBLIÉS SIMULTANÉMENT :

DIEU DEVANT LE SIÈCLE; LÉGISLATION DE LA PROVIDENCE : où l'on élève enfin la Science et la Religion tout entière à la hauteur de l'Epoque ; — où l'on révèle magnifique, simple, rationnelle, organisée, immuable, progressive, manifeste, irrécusable, perpétuellement bienfaisante, la théorie de la Marche de Dieu dans la Création, dans la Préservation, et dans la Réparation de l'homme, de la société et du monde, pour le plus grand bonheur temporel et éternel (hypothétique) de tous; le plus grand bonheur temporel (réel) du plus grand NOMBRE ; et le plus grand éternel du PETIT ; — et par conséquent, le seul et véritable SYSTÈME DU MONDE, le seul ENSEIGNEMENT UNIVERSEL, la seule INSTRUCTION PUBLIQUE, la seule LÉGISLATION, la seule PHILOSOPHIE, la seule MORALE, la seule POLITIQUE, la seule HISTOIRE, la seule LÉGISLATION, la seule JUSTICE, le seul GOUVERNEMENT, dont tous les autres ne sont que des traits incohérents : — pour servir de Consolation aux bons et d'Effroi aux méchants, dans les derniers temps.

Revela oculos meos, et considerabo MIRABILIA DE LEGE TUA. (Ps. 118.)
Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur. (Ps. 50.)

(In-8°, offrant la matière de 2 vol.).

LE PRÊTRE DEVANT LE SIÈCLE (véritable *Histoire universelle du Catholicisme*) : où l'on réduit enfin à la Précision des termes, à l'Unité des parties, et à la Puissance de la Démonstration, la magnifique Philosophie, le Génie encyclopédique, les Vertus, les Bienfaits inouis, la Gloire et le Triomphe de plus en plus éclatant de la Seule Eglise Romaine dans tout l'Univers, au milieu de la sterilité, des malheurs, et de la chute incessante de tous ses ennemis.

Ecce Homo. JOAN. XIX.
Voilà le Grand homme, et le Maître direct ou indirect de tous les Grands hommes.

(Edition nouvelle, 1 vol. in-8°, équivalent à 4.

IMP. DE MOQUET ET COMP., RUE DE LA HARPE, 90.

LES

MAGNIFICENCES

DE LA RELIGION

(Démonstration Evangélique Nouvelle);

OU

l'on rend enfin éclatants
pour la Raison des plus incrédules, et obligatoires pour tous les Gouvernements
et tous les Hommes, les Dogmes fondamentaux de l'Eglise et de l'Etat,
de la Société et de l'Homme, de la Félicité publique
et du salut individuel, de l'Esprit et du Cœur humains :
l'*Humanité d'un Dieu*, et la
Maternité d'une Vierge.

par

A. MADROLLE.

Date Magnificentiam Deo nostro. (DEUTER. 32, v. 3.)
Glorificantes Dominum, quantùmcumque potueritis, supervalebit enim adhuc, et admirabilis Magnificentia ejus.
(ECCLES. 43.)

PARIS,

HIVERT, QUAI DES AUGUSTINS, 55.
WAILLE ET COMP., RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 9.
GAUME FRÈRES, RUE DU POT-DE-FER, 5.

ECOLE SAINTE GENEVIÈVE
B.D.J.

JERSEIENS
S.J.
COLLEGIUM S. ALOYS.

A MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE !

Et moi aussi, je dirai, et je ne dirai point, avec une égale vérité : « Je n'ai jamais cessé de respecter le pouvoir, mais depuis longtemps j'ai perdu l'habitude de le louer. »

C'est au Nom de Marie, et par conséquent à Marie, votre divine Patronne elle-même, j'ose le dire, Madame, que je dois la première idée, et par conséquent le droit et le bonheur de placer votre royal Nom au-dessus des Magnificences *qu'elle partage avec Dieu.*

Vous êtes, de toute la France, et peut-être de la Chrétienté tout entière, aux yeux de tous, hormis les vôtres, celle qui imitez le mieux Marie, ainsi qu'au siècle dernier votre royal Père imita le mieux son divin Fils. Comme Elle, vous avez eu, dès votre enfance, et à jamais, à pleurer, et presqu'à invoquer, celui que vous aviez et que la France avait de plus cher après Dieu sur la terre : un Père et un Roi bons ! Et depuis, votre vie a semblé une suite incessante de Croix royales, que vous portez comme la Couronne.

Cependant, vous n'avez pas cessé, je pense, d'être la Reine de seconde majesté d'un Pays où les premiers Rois ont adopté pour armes la Fleur blanche chérie, et pour fête sociale la plus grande des fêtes de la Reine de Majesté première, et nous ont appris, comme vous, à l'aimer, à l'honorer un peu plus.

Le Malheur, lorsqu'il est accepté, qui sait ? lorsqu'il est chéri, assure, rend plus éclatants, embellit les sceptres ; et la royauté de la grandeur dans l'adversité vous appartient, vous sied, vous glorifie comme l'autre à laquelle elle survit, qu'elle ensevelit aussi ...pour la voir renaître.

La Providence des Nations, déjà nous l'avons dit dans les

Grandeurs de la Patrie, *n'écarte jamais les Bourbons (elle n'en a pas même éloigné tous les Louis et toutes les Maries) que comme celle des familles écarte la mère, un moment, pour châtier, parce qu'elle les aime, les enfans rebelles.*

Et voilà pourquoi, et tandis que Notre-Dame de Paris est demeurée sauve en face même de l'anéantissement de l'Archevêché, l'humble Patronne de cette Ville orgueilleuse, sainte Geneviève, a semblé faire place à je ne sais quelle Déesse-Raison *nouvelle, dont le statuaire de la veille lui-même a rougi le lendemain; et, pour quelque temps encore, à quelques* hommes *aussi* ingrats *à la* Patrie *que l'humble et puissante Bergère lui fut* reconnaissante : *car, tout ce qu'on donne à la patrie et à ses rois, comme à Dieu, on ne fait que le leur rendre.*

Je devais donc l'hommage des Magnificences *de* Jésus, *de* Marie *et de la* Croix, *des* Magnificences *enfin* de la Religion, *à l'Auguste Princesse, à la Reine (permettez-nous ce titre) infortunée de la France plus infortunée encore, moi, qui ne les flattai jamais l'une plus que l'autre en leurs jours de puissance et de bonheur proprement ou improprement dits.*

C'est l'hommage de la plus simple fidélité, la fidélité de l'âme, celle enfin qui n'est point séditieuse, et que les Lois, *que les hommes même* de Septembre *n'ont pas encore prohibée, je pense.*

C'est surtout l'œuvre de la plus grande fidélité à la Reine du Ciel.

J'ose espérer, et j'ai lieu d'être sûr que l'Eglise, notre commune Mère, n'y trouvera pas plus que vous, Madame, pas plus qu'on n'a trouvé dans l'Histoire de la Maison de Bourbon, de feuillet à déchirer (1) *: je ne vous offre que les nombreuses beautés du sujet, qui appartiennent aux hommes ou aux femmes de génie de tous les siècles ; et je dirai encore de ce livre, ce que le poète du* Mérite des Femmes *a dit de leur sexe :*

Ses vertus sont de lui, ses vices sont de nous.

A quel privilége, après tout, aspiré-je, Madame? à celui de

(1) Charmant tableau de la Galerie de Chantilly. « Lorsqu'un Bourbon a fait une faute, dit Voltaire lui-même, on a toujours pu montrer à côté de lui l'homme qui le trompait. »

causer une seule joie nouvelle à votre âme qui a si peu de joie (*et à laquelle, vous me l'avez dit, la* Démonstration Eucharistique *en a déjà fait* une vive), *à côté et à la faveur du bonheur que vous cause en ce moment le nouveau Salut de l'Enfant qui semble plus que jamais appartenir à la Providence encore plus qu'à Vous*(1); *et puis, par surcroît, au privilége de susciter, grâce à votre Royal Nom, quand ce ne serait qu'un ami ou une amie de plus à Celle que Dieu a faite l'Amie-née de l'Eglise, de la France, et de Marie-Thérèse de France* (2).

(1) Lorsqu'en 1824, Madame la Duchesse d'Angoulême pensa être mère, elle aimait déjà son Neveu, jusqu'à dire, et par conséquent à penser, qu'elle *désirait une fille*, pour ne pas priver le duc de Bordeaux de la Couronne, et la Patrie d'Henri-Quatre II.

Il faut être Bourbon (*Borbonius* fait aussi *Orbi Bonus*, comme aimait à le remarquer, en riant, Henri-Quatre Ier), pour avoir, par autant d'âme, autant d'esprit.

(2) Nuls Rois, et par conséquent nuls peuples, ne firent peut-être plus que ceux de France, pour la Religion et pour le Culte de la Vierge ; et nuls aussi n'en reçurent plus de grâces privées et même politiques. Les Bourbons ici enchérirent sur les Carlovingiens. Dès l'an 1168, ils fondèrent dans leur cité chérie de la Notre-Dame de Clovis et de Clotilde, dans l'Eglise de *Sainte-Madeleine*, ce que l'Histoire de Paris appelle la *Grande Confrérie de la Vierge*, laquelle ne fut composée d'abord que de 36 prêtres et de 36 laïques notables, parmi lesquels le Roi et la Reine étaient membres nés. A quelque temps de là, en 1300, vint à Saint-Martin-des-Champs la *Confrérie de Notre-Dame-de-la-Carole*, du jeune Charles le *Bien-Aimé*, dont la mort malheureuse « *sauva la France de l'Angleterre* » dit le président Hénault. Puis, quelques années plus tard, la celèbre *Confrérie de la Conception* à St-Severin. Et enfin, en 1552, à Saint-Etienne-des-Grès, celle de *Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance*, que saint François de Sales, étudiant dans le quartier latin, allait honorer.

Autre temps, mêmes conceptions, mêmes œuvres virginales.

Anne d'Autriche érigea le *Val-de-Grâce*, sous le titre oublié de *Notre-Dame-de-la-Crèche*, qui devait concourir à valoir, en 1638, la veille de la *Nativité* et de Saint-Cloud de la Maison royale de France, la personne, et le 14 *Mai* (le *Mois de Marie*) 1843, le règne de Louis-le-Grand à la Patrie!

Louis-le-Grand, que sa Mère reconnaissante fit dès lors représenter dans les bras d'un Ange d'or, au poids de 55 *marcs*, pour les poser ensemble à Notre-Dame de Lorette, déjà *Couronnée* d'or et de diamants par elle.

Cependant, Louis-le-Juste consacrait tout son Royaume à la Sainte Vierge, en lui faisant ces trois Prières, royales par excellence :

Amet TUAM *Galliam*,
Regi det justitiam,
Plebi pacem supplici

Louis-le-*Grand*, surtout à Versailles, reconnaissant à son tour, fit, si nous osons

Je suis aussi, avec la plus religieuse Fidélité, Madame, le plus humble et le plus reconnaissant de vos serviteurs,

A. Madrolle.

Paris, Dieu le sait, la veille de la Notre-Dame d'août 1841.

le dire, sa Prière, toute personnelle, à Marie, en lui élevant, en contemplation de son Palais, et pour sa Paroisse même, Notre-Dame-de-Versailles.

La confiance en la Reine du Ciel continua, même à l'époque d'affaiblissement, de se manifester dans la Maison de Bourbon; et l'on voyait Mesdames Victoire, Sophie et Louise de France entrer ensemble dans la célèbre Abbaye de Fontrevrault, dont l'Abbesse fut toujours Chef des Religieux comme des Religieuses, et de tout l'Ordre enfin, fondé par l'ami et l'Emule de Saint Bernard, Robert d'Arbrisel, sur ces paroles de l'Ecriture, que « Jésus était soumis à sa Mère.»

Et ces Prières, qui furent si souvent exaucées, l'ont été dans la circonstance la plus délicate où se soit trouvée la France depuis le siècle où Charles et Jeanne-d'Arc *les Victorieux* la sauvèrent de l'Angleterre :

C'est un fait que le jour où les Alliés (jusqu'alors déterminés, à l'hôtel Talleyrand, en contemplation à la fois de la place Louis XVI et des Tuileries de Louis-le-Grand, à livrer de nouveau le pays au despotisme de Bonaparte) changèrent tout à coup, sans qu'ils aient pu individuellement, on le sait, se rendre compte de leur conversion, était le jour de la plus aimable Fête de la plus consolante Patronne de la France : la *Compassion*!... et dont on vient de fonder un Institut à Saint-Denis.

Je n'oublierai de ma vie l'avoir oui raconter en présence de plus de vingt nobles personnes qui ne l'ont pas plus oublié que moi, avec ses preuves éclatantes et avec autant d'esprit que de pleurs, un jour de l'année qui précéda la révolution de 1830, au célèbre abbé de Rohan qui devait mourir de douleur l'année qui la suivit, aux regrets de tout un grand Diocèse et de toute l'Eglise dont il était Cardinal.

Il ajouta même en particulier que le prince de Talleyrand avait été frappé de la circonstance.

Et puis, ce qui paraît remarquablement coïncider dans cet ordre de choses de la Providence, il s'est trouvé que le jour où le premier Bourbon, Mgr le duc d'Angoulême, mit le pied sur la terre chérie qui devait donner son nom à son Royal Neveu, fut le jour de l'*Annonciation* :

Admirable prélude d'un autre jour, le plus grand après celui-là : la Fête de l'Ange Victorieux de l'Enfer, le 29 septembre enfin, lequel valut à Lamartine son chef-d'œuvre, et ce vers, qui seul en est un :

Les Miracles ne trompent pas.

Conséquente, et ravie à ces jours.... involontaires, et par conséquent divins, la famille de Henri *Dieu-Donné* a choisi pour sa première Communion dans la Chapelle de *Marie*-Stuart à Edimbourg, en 1833, le grand jour de la *Purification* de Notre-Dame.

LE MAL ET LE REMÈDE.

Jamais l'apathie réelle, quoi qu'on en dise, ne fut plus grande devant la Religion; et jamais pourtant la Religion n'eut en sa faveur plus de motifs d'attraits, plus de charme, et, disons-le, plus de Magnificences.

C'est surtout à Elle, *Romaine* qu'elle est essentiellement, qu'il sied de dire : « J'ai pour moi à la fois toute la majesté de l'Histoire et tout l'intérêt du *Roman*, pauvres *Légendes* échappées jadis de mes mains en leurs *menus plaisirs*. »

C'est surtout en Elle qu'il est vrai de dire avec le poète :

> Croire tout découvert est une erreur profonde,
> C'est prendre l'*horizon* pour les bornes du monde.

Le Siècle, la France qui le mène, ont besoin d'être dépassés : dépassons-les;

Et d'abord dans nos *Avant-Propos*.

Voltaire disait déjà, et c'est à la faveur de son audace *infâme* qu'il a fait tant de mauvais sujets, tant de dupes, et surtout tant de victimes :

Il nous faut DU NOUVEAU, n'en fût-il plus....

En voici..., *vieux* comme le monde, dirons-nous, pour les rassurer, à nos amis, encore mieux qu'à nos adversaires....

Le plus savant des Evangélistes, saint Luc 16, nous dira-t-il toujours en vain cette parole lumineuse : *Prudentiores filiis Lucis in generatione suâ ?*

Je le vois, le *mal*, nous le voyons tous, certes, à l'unanimité, à quelque secte, à quelque parti que nous appartenions ; nous le voyons dans les *actes* du pouvoir, et, à plus forte raison, dans ceux des individus ; — et par conséquent, et surtout, dans leur *Pensée*, le seul principe explicatif des actes :

Et nous ne le voyons, et il n'est, en vérité, dans la pensée royale ou populaire, dans l'Etat encore plus que dans la Famille [1], que parce qu'il

[1] Jamais la division, la légitime et l'illégitime, la vertueuse et la coupable, ne fut plus grande dans la Maison, élément et signe de l'Etat.

Là, le père est communément moins mauvais que le fils, la mère que la fille, le serviteur que le maître ; mais, là aussi, lorsque les pères et mères sont méchants ou seulement vicieux et indifférents, ils sont pires encore que leurs meilleurs enfants ne sont bons. Et tout ce que l'Écriture dit de *Tobie* et de ses parents est vrai plus que jamais : « Comme autrefois les Rois insultaient le bon homme Job, ainsi les parents et les *alliés* de Tobie se moquaient de sa vie, en disant : « Où est votre espérance, pour laquelle vous faites des aumônes aux vivants et des sépulcres aux

En voici..., *vieux* comme le monde, dirons-nous, pour les rassurer, à nos amis, encore mieux qu'à nos adversaires....

Le plus savant des Evangélistes, saint Luc 16, nous dira-t-il toujours en vain cette parole lumineuse : *Prudentiores filiis Lucis in generatione suâ ?*

Je le vois, le *mal*, nous le voyons tous, certes, à l'unanimité, à quelque secte, à quelque parti que nous appartenions ; nous le voyons dans les *actes* du pouvoir, et, à plus forte raison, dans ceux des individus ; — et par conséquent, et surtout, dans leur *Pensée*, le seul principe explicatif des actes :

Et nous ne le voyons, et il n'est, en vérité, dans la pensée royale ou populaire, dans l'Etat encore plus que dans la Famille [1], que parce qu'il

[1] Jamais la division, la légitime et l'illégitime, la vertueuse et la coupable, ne fut plus grande dans la Maison, élément et signe de l'Etat.

Là, le père est communément moins mauvais que le fils, la mère que la fille, le serviteur que le maître ; mais, là aussi, lorsque les pères et mères sont méchants ou seulement vicieux et indifférents, ils sont pires encore que leurs meilleurs enfants ne sont bons. Et tout ce que l'Écriture dit de *Tobie* et de ses parents est vrai plus que jamais : « Comme autrefois les Rois insultaient le bon homme Job, ainsi les parents et les *alliés* de Tobie se moquaient de sa vie, en disant : « Où est votre espérance, pour laquelle vous faites des aumônes aux vivants et des sépulcres aux

est préalablement, et à sa source, dans l'*Université*, dans la *Littérature*[1], et surtout dans le

morts ? » Et Tobie les reprenait en leur disant : *Ne veuillez pas tenir ce langage, etc. : Sicut beato Job insultabant Reges, ità parentes ejus irridebant vitam ejus, dicentes : ubi est spes tua?....* etc. *Tobias increpabat eos, dicens : noli ità loqui.*

Le mal de la famille, devenu plus grand à l'époque de la naissance de l'Homme-Dieu, qui n'est venu que pour y remédier, avant tout, par l'exemple de sa *famille, sainte* éminemment, il dit dans ses *premiers Avertissements* à ses Disciples : « Je suis venu faire, non la paix, mais la guerre, séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec sa mère, et la belle-fille d'avec la belle-mère. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. » (Matt. 10, v. 34-36 ; — et 21, 22.).

Et le Sauveur, immédiatement après avoir déclaré la presqu'impossibilité au *riche* (et le pauvre lui-même est plus riche qu'il ne croit !) de se sauver, répond à *saint Pierre* (qui lui avait dit : « Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté pour vous suivre) : — Je vous assure que nul ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses terres, que présentement, dans ce siècle même, il ne reçoive cent fois autant de maisons, de frères, etc. (Marc, 10, v. 25—30).

Le plus grand mal, le seul mal de la famille, et par conséquent de chaque famille, se révèle de nos jours assez bien dans des exemples irrécusables : l'arbre de nos Bourbons et jusqu'à celui de notre Eglise *, sont scindés en deux grandes branches...

[1] Et dans la littérature *Dogmatique*, la seule qui, tôt ou tard, engendre l'autre, son esclave volontaire ou involontaire :

C'est-à-dire dans la littérature qui a pour *objet direct* l'examen, la démonstration ou l'attaque du *Christianisme*, la seule démonstration possible et efficace de l'existence même de Dieu.

* Par les abbés Lamennais, Châtel, etc., et tous ceux qui sont plus ou moins visiblement ou volontairement à leur suite.

Journalisme, désormais la seule *expression de la société*. La majorité, l'immense majorité des prétendus *bons livres* modernes (et *à fortiori* des mauvais) en est enveloppée et couverte comme d'un voile funèbre :

Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami :
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Il y a plus, et si je voulais laisser indifférent, et par conséquent rendre mauvais (car celui qui ne devient pas incessamment meilleur est pire incessamment) un jeune homme, et même un homme prévenu du monde, je lui donnerais à lire, exclusivement, la *Somme* elle-même de St-

Les exemples, même de nos jours, où le Christianisme semble s'en aller, lorsqu'il ne fait que s'épurer et se démontrer un peu plus à qui de droit, en sautent à l'œil.

Les seuls hommes fameux ou populaires sont, en Allemagne : Schleiermacher, dont le principal ouvrage est une *Doctrine Chrétienne* ;—Mareinecke, dont la *Dogmatique* de ce titre est divisée en trois parties : I. *Dieu*, II. le *Fils*, III. le *Saint-Esprit* ; — et ce Strauss, dont le *Jésus* faux est précisément le contraire de *Jésus-Christ*, et peut être celui dont nous parlerons à la page 202 de notre *Homme-Dieu*. — En Angleterre : — Chalmers, que M. Guizot appelle *la gloire de l'Ecosse*, auteur d'une *Evidence de la Révélation Chrétienne* ;—Wilberforce, le Benjamin-Constant des Communes d'Angleterre, auteur d'un *Vrai Christianisme*, et d'une *Apologie du Dimanche Chrétien*, dont la 20e édition vient de paraître ; — et chez nous, Lamennais, dont l'*Esquisse* coïncide plus qu'on ne pense, et plus qu'il ne pense surtout, avec la *Vie de Jésus-Christ* de ce *Salvador*, qui voudrait, si nous osons le dire, nous déchirer, nous arracher le Sauveur !....

Thomas d'Aquin, que je regarde comme le chef-d'œuvre de l'esprit et du cœur humains du Moyen-âge, le plus grand de tous les âges, ou seulement les *Œuvres de Bossuet* et de *Fénélon*, et même le *Catéchisme* et les *Homélies* sur les paraboles de l'*Evangile*, de La Chétardie, qui sont à mes yeux le chef-d'œuvre de l'Eglise des siècles modernes :

Car c'est Dieu, c'est son admirable *Providence* de charité divine pour les hommes, et de charité humaine d'homme à homme, qui a VOULU que les plus grands génies *morts* ne soient bienfaisants que par leur tradition, et que les plus médiocres *Vivants*[1] contemporains, seuls, mais

[1] Mais il est arrivé que, dans les derniers venus à la défense de la Chrétienté, les trois principaux apologistes de la France, la principale société du monde, le comte de Maistre, M. de Bonald, M. de Châteaubriand (dont un seul a *plus d'esprit* que tous les genres de *quarante* et toute l'Université assurément) manquent presque absolument, le premier d'ensemble, le second de logique, le dernier de vérité. Avec sa seule opinion sur la liberté de la presse, il *jette*, si on peut le dire, *à l'eau* tout le *genre humain*, qu'il s'efforce, en vain, de *repêcher à la ligne*, par quelques pages de son *Génie du Christianisme* et quelques sentiments vagues d'une *Légitimité* à lui.

Un faux point de départ, un faux *point de mire*, une seule parole d'erreur dans une Philosophie, fait plus de mal que ne font de bien 10 volumes de vérités mélangées....

A ce point que je connais tel ou tel Évêque que l'opinion du comte de Maistre contre Bossuet met presque autant en colère que tel philosophe celle du même de Maistre contre Voltaire et le *bourreau*.

grâce à elle, ou si l'on veut, à eux, soient déterminants, et vraiment démonstratifs et *convertisseurs*.

Et voilà pourquoi Dieu n'a pas voulu non plus que l'homme ait, en définitive, d'autre maître, d'autre *Souverain*, d'autre juge *Infaillible*, en général, que le Pape *Vivant*, et, en particulier, que le Prêtre *Vivant* (fût-il interdit, si le justiciable l'ignore) au Tribunal, disons le mot, de la *Pénitence*.

Cela donné, le monde infidèle, et surtout peut-être le fidèle, a besoin, sous peine de mort, d'un Livre, fondé sans doute sur l'*Antiquité*, que Cicéron appelle si bien *plus près des Dieux*, mais contemporain, mais moderne, mais *nouveau*, dans toute la puissance de l'expression, au risque de passer (ce qui ne manquera pas d'arriver) pour original dans le monde, et peut-être

Et puis, et pour cela même, ces trois hommes de génie Chrétien sont neutralisés par trois de talent déiste :

Lamennais, Lamartine, Guizot ou Thiers.

Lamartine, lequel, à notre avis, n'a guère fait qu'un vers égal à la plus belle prose, et que nous allons rendre plus beau par la seule typographie :

L'*Homme* est un *Dieu* tombé, qui se souvient des Cieux.

En sorte que, lorsqu'il y a, dans une société, un mal extérieur, profond et universel, on peut dire que les grands hommes célèbres, même *apologétiques* en apparence, sont presque les grands coupables.

pour *bizarre*, suspect, hétérogène, dans la Paroisse :

Car c'est dans la Paroisse, et qui sait, dans la Sacristie (dans leurs parties fausses, bien entendu) et à côté d'elles, que le Dieu que nous ne craignons pas de mettre à la tête de toutes nos pensées, a laissé se placer, s'introniser, se retrancher, le plus grand mal, et le seul qui porte : l'orgueil, ce *monstre qui se nourrit de vertus*, disent les Pères ; et surtout l'*envie* de l'incapacité (et la pire de toutes, la consciencieuse) qui ne vit que de la mort du génie, et de sa calomnie, en l'attendant!

Il est vrai que la calomnie du génie par l'impuissance, selon le comte de Maistre qui l'a connue, est la plus grande gloire de l'un, et le plus sûr châtiment de l'autre.

St-Paul, le plus grand des Apologistes et le plus Encyclopédiste des Métaphysiciens, s'est vu méconnaître par tous les *Scribes* de son temps. — *Sage* par excellence, et lorsqu'il venait de se montrer l'orateur éloquent et sublime, le *verbe* parfait devant le Gouverneur romain Festus, il s'est entendu accuser de *folie*, comme la *Croix* de la Sagesse de son Maître, précisément par les *fous* de son temps : *insanis, Paule, multæ te litteræ ad insaniam convertunt.* (Act. 26.)

Mais le *fou* aux yeux de Festus se trouva immédiatement le *Sage*, le Prophète, et l'Apôtre, selon le roi Agrippa, qui lui dit : Peu s'en faut que vous ne me rendiez *Chrétien* : *in modico*

suades me Christianum fieri. Ce qui rendit, à son tour, Paul plus sublime qu'il ne fut jamais, dans ces dernières paroles qui faisaient couler des larmes à d'Alembert, comme elles en firent couler sans doute à Bérénice, qui était à côté du Roi : « Plût à Dieu qu'il ne s'en fallût rien, et que vous et tous ceux qui m'écoutent devinssiez tel que je suis, à la réserve de ces liens! »

Le Sauveur même, l'Homme-Dieu par excellence, fut, lui aussi, accusé de singularité, de fanatisme, de *folie* en toutes lettres, par la *multitude* (*multi ex ipsis.*) Et précisément, lui encore, à la suite et pour récompense de la plus magnifique Parabole, celle du *Bon Pasteur* (rapportée par saint Jean, chap. 10.) : *demonium habet* et INSANIT !!!!

Et le *fou*, aux yeux des Pharisiens, l'Homme-Dieu ne fut jamais plus sage et même plus démonstratif de son *Christianisme* que dans sa justification de *folie :* — « Jusques à quand nous tiendrez-vous en suspens? Si vous êtes le *Christ*, dites-le nous. — Je vous *parle* et vous ne me croyez pas. Les *œuvres* que je fais au nom de *mon Père* me rendent assez témoignage.... — Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. — J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres *par mon Père;* pour laquelle me lapidez-vous? — C'est parce qu'étant *homme* vous vous faites *Dieu.* — N'est-il donc pas écrit dans

votre loi : *j'ai dit que vous êtes* DES DIEUX : *Dii estis*. Si ceux auxquels la loi est adressée sont *des Dieux*, comment blasphêmerais-je, en disant que je le suis, moi que mon Père a envoyé dans le monde, et qui fais les œuvres de mon Père ? »

Le Mal, en définitive, en résumé, est dans l'embarras ou l'insuffisance des preuves de l'Évangile, du Christianisme, du Messie, de l'Homme-Dieu, de la Vierge-Mère.

Le Remède ne saurait être que dans leur *Démonstration*[1] :

[1] Nous sachons deux sortes de *Démonstrations*, en notre époque plus qu'à toutes les autres : I. la *Démonstration* directe de Dieu aux Romains et aux Français plus particulièrement, à l'usage des Fidèles, et à notre usage à nous ; II. la *Démonstration* indirecte de Dieu à l'homme par l'homme, par le Logicien proprement dits.

Celle-ci est celle à laquelle nous aspirons.

L'autre se manifeste, pour nous personnellement, dans des faits qui excitent à peine un regard.... de pitié pour les Savants ou les Héros du siècle : la Naissance du duc de Bordeaux le jour de la fête de Celui dont le Nom signifie : *Quis ut Deus ?* et son Salut, le jour même (le 28 juillet) du Salut de la Monarchie de sa Famille (*les troubles*, dit le président Hénault lui-même, *ont toujours fortifié le pouvoir*) et... ;—accompagnées des *incessantes Providences* de ses Cousins de Paris.

La même Démonstration Divine se manifeste, pour nous, dans le *Sacerdoce* comme dans l'*Empire*, et nous n'avons pas vu sans Effroi et sans Consolation l'ancien Archevêque de Paris frappé

Démontrons ! :

le jour même annoncé depuis des années par une pauvre et ridicule Religieuse de Belley ; et le nouveau, fulminé, dans son pays natal même, et précisément à la Tête où venait de couler l'huile infaillible, et qui venait de recevoir la moitié d'une couronne..... d'Epines...., dont Louis-Philippe a l'autre !!!

Ce qui ne fait, dans notre philosophie à nous, que nous rendre plus ami et plus fier de l'amitié du premier, et de l'estime même du second.

En Italie, et pour cause, à Naples et non à Rome..., pour cause encore, la *Démonstration* de Dieu et de l'Homme-Dieu, par Dieu lui-même, est à l'ordre du jour, à l'autel de Saint-Janvier, où le sang du Martyr coule à flots... au mot du Prêtre, comme, lors de la Création, la Lumière, à la parole de Dieu...

Pour qui l'entend bien, le Sang de saint Janvier, sorte de *Christ* dans un *cristal* à quatre Clés superbes, rutilant le premier jour du mois de *Marie*.., est.., après le Souverain Pontife, SEUL immortel depuis mil huit cent quarante-deux années... la Merveille et la Magnificence de l'Univers!...

Nous avons bien, nous osons le dire, dans le même esprit et la même vue, *Démontré* l'*Eucharistie*, considérée comme le plus profond de tous les Mystères !

Et, toutefois, certains amis de la religion ont osé refuser, et persister depuis des années dans leur refus, malgré les remontrances de ce qu'il y a de plus autorisé dans l'Eglise et dans le monde, à tous les éditeurs de ce livre, la simple annonce de son titre, qu'ils regardent, disent-ils, comme *une profanation* du mystère : sans savoir, infidèles à l'Ecriture et même à l'Esprit-Saint, que le Fils de l'homme doit *démontrer*, précisément parce que le Fils de Dieu a *Démontré* lui-même : *Filius Dei Demonstrat, et majora his Demonstrabit ei opera* :—et qu'aussi David disait : *Vias tuas, Domine, Demonstra mihi* (Ps. 24.)

En sorte que ces MM. feraient *un jeu de mots*, s'ils ne faisaient pas une iniquité.

La *Démonstration*, le *genre démonstratif*, comme on dit même à l'Ecole, est de plus en plus nécessaire, parce que le genre *indica-*

MAGNIFICENCE

Du Sujet.

« *Multiplicasti magnificentiam tuam : et conversus consolatus es me.* (Ps. 70.)

Il est deux choses, deux Dogmes, deux Mystères, deux Miracles, deux immenses Effets sans Causes *ordinaires*, plus étonnants, au premier abord, pour la raison que tous les autres, dans le Christianisme :

L'Eucharistie, ou la Présence réelle et même universelle, et facultative, d'une Personne invisible et impalpable ;

Et la Maternité divine, ou la Virginité réelle d'une Femme devenue Mère d'un Dieu.

Démontrer que ces deux Mystères ne sont pas *contre*, qu'ils ne *sont pas* même *au delà*, mais

tif est de plus en plus commun ; il est urgent, parce qu'il est magnifique, et que nous avons plus besoin que jamais, dans la Religion, de *Magnificences* : *ut vos Miremini*, disent successivement l'*Homme-Dieu* et l'homme de Dieu : saint Jean, 5, v. 20.

Et que diront nos *imprudents amis*, car c'est parce que nous les aimons que nous sommes impatients de leur ressentiment suicide, et que nous avons à cœur de le leur *démontrer*.., lorsqu'ils sauront que l'Homme-Dieu lui-même, dont les paroles sont traduites par l'Eglise dans la *Vulgate*, a employé précisément le mot *démontrer* pour *montrer* le simple lieu de la Cène ou de l'*Eucharistie* : *Et ipse vobis* DEMONSTRABIT *cœnaculum grande stra-*

en deçà, et du domaine de la raison le plus commune, ou de la philosophie la plus exigeante :

C'est démontrer, *à fortiori,* que tous les autres Mystères (qui ne sont d'ailleurs *tous* que des causes ou des effets, des principes ou des accessoires de ceux-là), ne sont pas d'une nature, d'une difficulté ou d'une solution différentes.

Nous l'avons fait avec bonheur pour le premier; essayons-le pour l'autre.

C'est *le Siècle* tout entier, celui des savants et celui des ignorants, que nous allons prendre encore pour juge, et, s'il le faut, *à partie.*

Il s'agit, ici, pour chacun des grands ou des petits hommes de la terre, pour ceux qui y pensent, et surtout pour ceux qui l'oublient, d'une Question de Vie et de Mort.

Qu'est-ce, au fond, auprès, que nos questions de fortune ou de banqueroute, d'élections et de chambres, de ministère et de dynasties, de morale même ou de philosophie la plus individuelle ou la plus générale ?

La goutte d'eau, devant l'Océan; le grain de

tum : et illic parate nobis.... Et abierunt Discipuli, et paravérunt Pascha.

Et qu'est-ce autre chose que firent que *démontrer* en ce sens, les plus grands Docteurs de l'Eglise de tous les siècles, depuis Eusèbe jusqu'à Huet, et de Huet jusqu'à Duvoisin, dans leurs *Démonstrations Evangéliques* de tous les mystères?

sable, devant le globe; la minute, devant l'Eternité; le néant, devant l'Existence; la mort enfin, devant la Vie, et la Vie sans Fin....

Il est assez beau, assez bien, assez original, assez piquant même, si l'on veut, du sein de nos misères privées et politiques, de s'élever à la pauvreté, aux magnificences, à l'humilité, aux crucifiements temporels, à l'*Ascension*, à l'*Assomption*, à l'*Exaltation* célestes de Jésus, de Marie et de leur Croix.

De l'indifférence, ou de l'oubli de Dieu (car il n'y a plus, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, même au dix-huitième siècle, d'athéisme, et surtout de *haine personnelle de Jésus-Christ*) à la crainte de Dieu, et puis à sa preuve, et enfin à son amour; de la bêtise, de la stupidité, *du ridicule au Sublime, il n'y a qu'un pas.*

Nous expliquerons, nous résumerons en quelques mots à l'usage des fidèles habiles, et peut-être encore mieux à l'usage des simples, toute la Théorie, toute la Théologie, toute la Logique de la *Religion*.

Dieu, essentiellement *Père*, a voulu, après avoir créé le monde, le gouverner, le réparer, et, nous espérons le démontrer, grâce à lui, I. par un Homme-Dieu, émané de lui; II. par une Vierge-Mère, émanée de l'Homme : Mère et Homme Père (selon la force, même étymologique, des langues et d'Isaïe : *Pariet Maria*); Vierge génératrice (*Vir-go*, Vir-*ginis* : Vir-*generans*). Et accessoirement, et progressivement, selon les be-

soins du temps : III. par la vertu de la *Croix* (*per Crucem. Litanies des Saints*); IV. et enfin, par la Vertu plus grande, et vraiment infinie, des *Sacrés-Cœurs* de Jésus et de Marie.

Nous croyons réservée pour des derniers temps la foi plus particulière au Saint-Esprit.

L'ensemble de cette Economie divine nous a toujours paru excellemment senti dans cette page de l'*Histoire* de la femme humble et forte qui fonda la Dévotion au *Sacré-Cœur* : « Chacun des états divers de Jésus-Christ sur la terre, dit le plus célèbre des Languet, *chacune* de ses actions ou de ses souffrances, *chacun* de ses désirs et des mouvements de son cœur mérite ses adorations et fournit en même temps à notre âme des instructions salutaires. Est-il étonnant que la piété des Saints se soit portée à les honorer en détail, et à y fixer pour ainsi dire leur dévotion, selon l'attrait que l'esprit de Dieu leur en donnait? Le savant saint Jérôme se déclara autrefois le disciple de la Crêche et de l'Enfance de Jésus-Christ; et il enseignait la même dévotion aux saintes femmes qu'il attirait à Bethléem. Saint Paul Hermite, saint Antoine, honoraient spécialement la Solitude de Jésus-Christ et sa retraite dans le désert; saint Siméon Stylite, son jeûne de quarante jours, jeûne qu'il imitait lui-même plusieurs fois dans l'année. Saint Augustin fut le disciple et le prédicateur de l'Amour de Jésus-Christ; saint Bernard, de sa Passion, saint François, de sa Pauvreté. Dans le dernier siècle, où parmi l'accroissement de la corruption et de l'impiété, la fer-

veur des saints s'est renouvelée, n'a-t-on pas vu les grandes âmes que Dieu a suscitées pour la sanctification de ce royaume, se partager pour ainsi dire les perfections de Jésus-Christ, pour les honorer en détail? Le cardinal de Bérulle honorait les Grandeurs de Jésus; le vénérable Vincent de Paul, les fatigues et le zèle de sa Mission; la célèbre Marguerite du Saint-Sacrement de Beaune [1] son Enfance; M. Olier, ses vertus intérieures et sa Vie cachée. Est-il étonnant qu'une âme élevée à une contemplation sublime, comme était la Religieuse dont j'écris la Vie, ait sous une autre idée pénétré jusqu'au cœur de Jésus-Christ [2], pour y contempler le principe de tous ses mérites, de toutes ses vertus, de toutes ses volontés et de tous ses sentiments? Heureuse âme! qui a trouvé le chemin du Cœur de notre maître, et qui l'a ouvert aux autres; qui leur a appris à méditer l'amour tendre et compatissant que Jésus a pour chacun de nous, et à reconnaître cet amour réciproque? *Celui qui aime a accompli la loi*, dit l'Évangile : donc celle qui a trouvé le moyen le plus propre à exciter et à nourrir l'amour a trouvé en même temps le moyen le plus efficace pour atteindre à la plénitude de la loi : *Plenitudo legis, dilectio*. En un mot, c'est honorer Jésus-Christ

[1] Celle qui *prédit* si juste Louis XIV, et même *Louis-le-Grand* (Voy. l'*Essai sur l'Influence de la Religion, dans le* XVII^e *siècle*, par le savant M. Picot.)

[2] Cette Religieuse immortelle, dont le nom de famille a fait rire plus d'un pauvre savant, fut baptisée le 25 juillet, et eut pour *Marraine* la Dame de *Paray* : Madame de *Saint Amour*.

tout entier, que d'honorer son Cœur ; de même que c'est se convertir tout entier à lui, que de lui sacrifier son propre cœur et de le consacrer à l'amour du sien. »

Quant aux vérités de détail, et à la forme de littérature que nous avons adoptées, nous nous hâtons de déclarer, ici comme dans la *Démonstration Eucharistique*, que nous n'avons pas, que nous aurions horreur d'avoir l'intention et surtout la prétention de dire des choses nouvelles et nôtres.

Nous avons seulement rendu plus sensibles les anciennes par leur ensemble, leur place ou leur distinction :

Non nova, sed Novè.

C'est en cette matière surtout qu'il faut dire :

Et ce champ ne se peut tellement *moissonner*,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Nous pouvons montrer et résumer en une proposition, en même temps que tout notre sujet, toute notre pensée, tout notre but, notre philosophie, et la justifier en ce qu'elle peut paraître avoir de singulier, la théologie des noms, des mots et même des lettres :

Dieu est partout et en tout, ou il n'est nulle part.

Et, étant partout, et en tout, son Nom lui-même, son Nom principalement, et sa Croix, et,

conséquent, ses Dogmes, fondements de sa Morale, sa Morale, fondement de ses Sociétés, doivent se retrouver, pour peu qu'on les cherche, sinon à la superficie, au moins au fond de toute la Parole, de toute l'Ecriture, de tous les Monuments antiques [1].

Nous osons annoncer que tout, dans cet ouvrage, sera ou plutôt paraîtra nouveau, sans cesser d'être vrai, aux juges les plus compétents. C'est une *Loi de la Providence*, que nous avons exposée, que nous avons, osons le dire, démontrée aussi dans sa *Législation générale*, que les plus grandes preuves des plus grandes vérités étaient réservées pour les dernières incrédulités, c'est-à-dire pour les derniers Temps, dont nous approchons. [2] Et il a plus d'une acception, le mot célèbre de l'Esprit-Saint : *Et erunt novissimi Primi.*

Seulement, et nous devons le redire, le genre *Démonstratif* est essentiellement intolérant et homicide du *style*, qui ne se conçoit, qui ne se

[1] Nous ne voudrions, pour démontrer toute notre Théologie de l'alphabet, que cette magnifique Proposition de saint Paul *aux Ephésiens* : « Je fléchis les genoux devant le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon lequel ou plutôt du quel *toute* Paternité est NOMMÉE dans le Ciel et sur la terre : *Ex quo omnis paternitas in Cælis et in terrâ Nominatur*, etc.

[2] *Magnitudinis Domini non est finis.* Generatio et generatio potentiam *tuam pronuntiabunt. Magnificentiam gloriæ tuæ loquentur*, et Mirabilia tua *narrabunt.* (Ps. 144.)

voit que lorsqu'il est *seul*, c'est-à-dire sans *choses*, sans *vérité* aucune :

Comme dans les *poètes* ou les *orateurs*, qui se montrent seuls, ou en personnes, *vains* comme leurs ouvrages ou leurs discours.

Nous avons préféré le mot *Religion* au mot *Christianisme* ou *Catholicisme*, parceque la providence des langues a voulu, et pour cause, qu'il demeurât plus simple, plus populaire, plus innocent. Il est même seul : inoffensif. Et cependant, il n'est guère moins savant que ses synonymes ; étant l'expression, la parole, disons-le, le verbe qui *Lie*, qui *Re-Lie* de nouveau, qui *Relie* le Ciel et la terre, et qui fait le Dieu-Homme, et l'Homme-Dieu.

Et voilà pourquoi le Ciel et la terre procèdent ensemble par des *Alliances*[1] anciennes et nouvelles.

S'il se trouvait, par malheur, ou seulement par hasard, dans notre livre, *un* mot qui pût, nous ne disons pas contredire, mais seulement contrarier, nous ne disons pas le Dogme de l'Eglise, mais seulement un des *sens* matériels ou spirituels d'un seul de nos lecteurs, Dieu nous est témoin que nous en avons horreur, et que nous le tenons pour effacé.

[1] Admirons encore ce verbe d'*alliance* qui suppose et qui rappelle le *Mariage* proprement dit, l'identification d'une personne avec une personne, d'un sexe même avec un autre sexe.

Et c'est ici principalement, qu'à nos yeux, l'Eglise seule est infaillible; et que, s'il n'y avait qu'une vérité à sauver dans le naufrage de toutes les vérités, ce serait cette exclusive Infaillibilité, l'Infaillibilité de cette Unité exclusive,

Qui renferme en son sein et les Maîtres du monde,
Et les Martyrs de Dieu![1]

Le Fils de Dieu, et par conséquent sa Mère, eux-mêmes et surtout, ne sont venus l'un par l'autre au monde, que pour la rendre plus sensible et la mieux démontrer.

Socrate Chrétien, nous avouons, à plus juste titre que celui du paganisme, que nous *savons* seulement *que nous ne savons rien* que par l'Eglise et pour Elle : Scio quòd *nihil scio, nisi per Ecclesiam, et pro*, dit je ne sais quel Docteur.

[1] Et pour parler comme l'éloquente Italie :

Che si signorî del mundo in sen racchiude
Et i martiri d'Iddio. . . . (MANZONI).

Précédent.

Dans cet ouvrage, j'ose le dire, Démonstratif, je ne *suppose* démontré préalablement que *Dieu* et le *Prêtre*, les deux objets de notre *Dieu devant le Siècle, Législation générale de la Providence*, et de notre *Prêtre devant le Siècle* :

Le premier, sans lequel ou hors duquel rien ne saurait se *montrer* seulement ;

Le second, sans lequel Dieu lui-même ne se conçoit pas pour l'homme de génie le plus avéré [1] comme pour *le plus simple charbonnier*.

[1] Et *à fortiori*, pour l'écrivain, le scribe le plus équivoque, M. Lamennais, que la *foule* (et encore la petite !) ne paraît suivre (car elle ne saurait plus le lire individuellement qu'en se cotisant) que par ce qu'il est faux et *fou*, lui.

Je conçois le *Pontife*, ainsi que je *vois* sa nécessité, comme moyen *sine quâ non* de l'Evêque, du Prêtre, du plus simple *Curé:* que je *vois*, à son tour, le moyen unique de la direction et du redressement de mon intelligence et de ma volonté abandonnées à *elles-mêmes*, c'est-à-dire à rien : nul être, même physique, au monde ne pouvant et n'existant même *isolé;*

Je le conçois *Souverain* (*sub-viros*, synonyme singulier, bizarre si l'on veut, de *Serviteur des Serviteurs de Dieu*), je le conçois Souverain, c'est-à-dire *Infaillible*, directement ou indirectement, parce que je ne vois nulle conscience, nulle paix d'homme possibles sans cette infaillibilité, qui est l'apanage naturel et social du plus petit pouvoir de l'Etat, de la Commune, de la Corporation, de la Famille, de la Maison, et même de la Bergerie, où le pâtre et jusqu'à son chien sont rois :

Et après nos *Magnificences de la Religion*, que nous résumons en celles de *Jésus* et de *Marie*, nous ne concevons plus que la *Vie permanente dans le ciel*,

Sauf le recours en temps et lieu, du sujet à Qui de droit, et au Grand Juge par excellence.

L'histoire, l'authenticité, la certitude, la vérité humaine et même divine de l'Écriture Sainte, de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont un fait qui se lie essentiellement à celui-là : — C'est un premier *Prêtre*, en effet, Moïse, et une suite non interrompue d'autres Prêtres, tous éclatants, tous témoins, tous Historiens, s'il y a des Historiens au monde (devant lesquels pâlissent assurément les Thucydide, les Xénophon et les Tacite eux-mêmes), qui *écrivirent* successivement *l'Ecriture Sainte*.

Les *Historiens* sacrés et ceux qui leur sont fidèles (c'est-à-dire les seuls qui soient acceptés par le genre humain) sont les seuls dont les livres ne soient pas une *fable convenue ;* et l'*Inventeur* de la Genèse, comme celui *de l'Évangile*, *en serait* mille fois *plus grand*, et plus divin par conséquent, que Moïse, qui en est *le héros*, selon le mot immortel de J.-J. Rousseau.

Je conçois le *désordre* apparent de l'Écriture-Sainte en général, et surtout celui des *Psaumes* et des *Prophéties* en particulier :

Souvent un *beau désordre* est un effet de l'art,

comme celui de la nature et de la société tout entière : pour donner lieu, dans les vues admirables d'humanité de Dieu, au mérite du Génie fidèle, qui sait en tirer l'*ordre* par excellence : le *Système du monde* de Copernic, l'*Église* de Grégoire VII, l'Ordre de St-Bernard, la *Monarchie* de Charles-Quint, la *Somme* de St-Thomas d'Aquin, le *St-Pierre* de *Michel-Ange*, la *Transfiguration* de Raphaël, et peut-être, grâces à tous ces chefs-d'œuvre, la *Législation générale de la Providence* et les *Magnificences de la Religion*.

Le choix d'un Point de la terre, d'un lieu, d'un *milieu* pour théâtre à la fois et des Magnificences de l'Homme-Dieu, et des

telle que l'Église nous l'enseigne, et que nous concevons mieux mille fois que la *vie passagère sur la terre*, où tous et même ou *toutes choses gémissent*, comme dit saint Paul; et qui véritablement ne nous est laissée un moment que comme un échantillon, *une donnée* de l'autre vie.

Magnificences de la Vierge-Mère, et des *Magnificences de l'Écriture-Sainte*, n'est pas plus une difficulté :

Dans le système que je *vois* (et que je ne puis sans raison *concevoir* autre) d'une humanité sociale, solidaire, et émanant d'un Premier homme et d'une Première femme unis, uns, *un*, je conçois le lieu, le théâtre des *miracles*, unique et exclusif : précisément afin qu'il soit plus original, plus visible, plus éclatant, pour les hommes et même pour les peuples les plus éloignés, les plus naturellement ou socialement incrédules. Et, dans le fait, le Christianisme, qui a été si peu prophète en *Judée*, et surtout en *Galilée*, encore moins à *Nazareth*, l'a été tout de suite et supérieurement à Athènes, à Corinthe, chez les Galates, à Alexandrie, chez les Romains, chez les Gaulois, et immédiatement en Perse, chez les Parthes, et jusque dans les Indes, à la voix de saint Matthieu..., et de ce *Tho-Mas*, dont les *mains* voulaient toucher le *Théos-Homo*, et dont le nom seul semble prédestiné à prouver son *incrédulité*, aujourd'hui si théologique!

Et d'un autre côté, je conçois l'*ordre* même dans le *désordre*, et l'*or* dans le *fumier des Ennius* et des Virgile du Paganisme et de l'Université.

Je conçois même, et surtout, la grandeur réelle selon Dieu, des plus petites choses selon le monde; et, dans le système d'une Création (de *tout* apparemment) par Dieu, je conçois encore mieux la mission à ces petites choses de prouver Dieu tout entier, et même péremptoirement.

Et voilà pourquoi on concevra, à son tour, que j'aie fait concourir à la démonstration de l'Homme-Dieu et de la Vierge-Mère, jusqu'aux *Métamorphoses d'Ovide* et l'*Ane d'or* d'Apulée, tout aussi bien que le *Timée* de Platon et la *Mort* de Socrate.

UN SEUL MOT

SUR LE CHRISTIANISME.

Ce mot, c'est une hypothèse :
Celle où il ne serait point venu !!!!

Faites-la, cette hypothèse, faites-la si vous le pouvez (moi je me suis perdu à le pouvoir !); et vous n'avez pas même, je ne dirai pas l'Histoire de la Chrétienté tout entière, et cette Imprimerie qui seule vous l'apprend, et, à plus forte raison, vos Langues nouvelles [1], je ne dirai pas votre Civilisation [2], votre esprit, votre salut particulier (je m'en garderai bien),

[1] Le plus habile philosophe du dix-huitième siècle, et par là même le moins populaire (Frédéric l'accueillit à sa cour et le fit entrer en son académie), Prémontval, auteur de *Vues philosophiques* et de *Protestations sur les connaissances humaines*, du premier ordre, s'est fait, et il a résolu magnifiquement, la Question de savoir : *Quel est le plus fameux des Romains ?* Il démontre que c'est.... Ponce-Pilate, et que, sans le Christianisme, vous n'auriez pas même cet Ovide qui vous charme, et ce Lucrèce qui vous tue.

Vous n'auriez pas l'Empire Romain. Que dis-je ? l'empire du monde tout entier vous ferait défaut ; et Tacite lui-même, liv. 3, vous révèle que cet Hom-Ère, dont date l'antique Ère, avait chanté cette Jérusalem, dès lors enceinte de Jésus-Christ : *Clara alii Judæorum initia Solymos Homeri carminibus celebratam gentem.*

[2] Votre civilisation présente, malgré sa corruption (que serait-ce si je parlais de la civilisation des premiers siècles, tout pleins, tout vivans du Christianisme ?), est une *Sainteté* auprès de la civilisation du siècle d'Auguste :

mais même votre Pays, votre Village, votre Champ, tout pleins de monuments, d'Établissements, ou du moins de restes Chrétiens, exclusivement, et jusqu'à *votre Nom de baptême* au moins; et cet *à-Dieu* que vous vous faites en vous serrant des mains impies; et cette dernière espérance, *ultima spes* de notre *boîte de Pandore* chrétienne, de reconnaître le Sauveur à la minute au moins qui précèdera celle où vous ne le pourriez plus!!!

En sorte que, sans le Christianisme, qui se réduit à l'Homme-Dieu, par la Vierge Divine, Schleiermacher n'aurait pas même pu dire, dans sa *Dogmatique Chrétienne* : « La vraie conciliation doit consister désormais dans le triage. Elle ne pourra atteindre son but que

Les *Pierres*, les Cendres continuent à *parler*, *lapides clamant* (*Luc.* 19,40), contre la corruption générale, profonde, du Paganisme et des prétendues *Vertus* grecques et *Romaines* auxquelles l'Homme-Dieu est venu mettre un terme. Témoin cette page de notre célèbre Raoul Rochette sur les dernières fouilles de Pompéï, *les délices de Rome*, dont la Ruine *Coïncide* juste avec celle de Jérusalem, sous Titus!!!.

« Nous connaissions, par les accusations véhémentes des Pères de l'Eglise, ce désordre de la société antique qui se traduisait pour les yeux en images licencieuses, qui transportait dans les œuvres de l'art les écarts de la religion, et qui se prenait aux passions des dieux pour justifier les vices des hommes. A la vérité, nous pouvions croire qu'il était entré dans ces récits quelque exagération et peut-être même un peu d'esprit de parti, et la société païenne, vue avec des yeux chrétiens, avait pu être jugée avec trop de rigueur; c'est là, du moins, ce que pensaient les critiques qui cherchaient à réhabiliter sur ce point l'innocence des anciens, peut-être aux dépens de la leur. Mais il n'y a plus d'illusion à se faire depuis que les murs de Pom-

par voie de fermentation. Qui expulsera la lie ; l'entreprise ne sera pas difficile, puisque depuis que le Christianisme existe, les partis l'ont tellement déchiré[1] que l'on n'a qu'à prendre le produit de tant d'opinions divergentes et le jeter dans le vase de la critique, où il ne tardera point à fermenter. »

Et, sans le Christianisme, l'*Ostrogoth* Strauss, et Lamennais *l'âme navrée* n'auraient pas même *l'occasion*, par leur *Dissidence* ou leur *Sainte-Pélagie*, de faire de plates *Vies de Jésus* ou des complaintes populaires (impopulaires déjà), plus plates encore.

péi, dans la plus noble partie de la cité, sont exposés à nos regards. Le libertinage de l'art s'y montre dans toute sa nudité, d'accord avec celui de la croyance. Le paganisme s'y accuse, pour ainsi dire, de sa propre main, comme dans les pages éloquentes d'un saint Clément d'Alexandrie. Les adultères du ciel s'y offrent sur tous les murs, évidemment pour servir de modèle ou d'excuse aux désordres du monde ; il n'y a plus là de réticence ni d'exagération ; c'est la société ancienne qui nous apparaît telle qu'elle voulait être à ses propres yeux, avec l'image de ses vices qu'elle associait à celle de ses dieux, et qu'elle relevait par le style en les déifiant ; c'est elle-même qui nous admet dans le sanctuaire de sa vie privée, et désormais il n'y a plus pour nous, dans l'antiquité, de ces mystères du boudoir ni de ces secrets de l'alcôve dont elle s'était peut-être réservé la jouissance, mais qui lui échappent à mesure qu'on lui retire le manteau des cendres qui l'enveloppe. »

[1] En Allemagne principalement,... et surtout aujourd'hui, sous le nom de *Rationalistes*, dont M. Saintes, le plus habile des derniers Ministres de ce pays, précisément parce qu'il est déjà catholique *in petto*, vient de publier la savante *Histoire critique*. Il y déclare net qu'*il ne conçoit de rationalisme que celui du Grand Leïbnitz*, dont le seul *Système théologique* est une massue qui écrase toute la Réforme.

CONCLUSION.

La voici supérieurement entendue et exprimée par un *Chrétien* plus savant et plus zélé que *bon* : « Notre vie, dit Nicole dans son traité de l'*Unité de l'Église*, ne suffit pour *aucun* art, pour *aucun* exercice, pour *aucune* profession ; mais elle suffit pour être *bon Chrétien* : c'est que nous ne sommes pas au monde *pour* être bon poète, bon peintre, bon philosophe ; mais que nous y sommes pour être *bon Chrétien.* »

Et, dans le fait, il n'y a de *vrai* que ce que nous pouvons à tout âge, en toute condition, en tout temps, en tout lieu : l'amour de nos semblables, la Charité *Chrétienne*.

Et tout aussi dans la Religion (et tout, par conséquent dans notre Livre), même la *Foi*, *l'Espérance*, la Prière, l'Homme-Dieu et la Vierge, eux-mêmes, ont cette *Charité* pour objet unique.

Je conçois que *Dieu* se soit fait *Homme* pour la pratiquer, et que l'*Homme* devienne *Dieu* en la pratiquant.

Mais il faut s'entendre sur la *Charité*.

Elle est *triple*.

La triple *Charité*, envers Dieu avant tout, puis envers soi, et enfin, ou plutôt concurremment, envers nos amis, et surtout peut-être envers nos ennemis, que notre seul défaut de charité, et surtout de justice, nous a pu faire : — C'est-à-dire, en définitive, l'Amour de Dieu, par la Prière ; — la Sobriété et la Chasteté, par le Jeûne ; — la Charité envers le Pouvoir, par la Soumission au moins ; — La Charité envers tous, par l'Humilité, manifestée par la Confession d'homme à homme, seule humiliante....., pour l'Orgueil même du Confesseur, plus étroitement obligé que le Pénitent à se confesser à son tour !

En d'autres termes, la Piété à Dieu ; la Sobriété, à Soi ; la Charité, à Tous, aux Ennemis plus qu'aux Amis, parce qu'ils sont plus malheureux : et ces trois Vertus, *théologales* aussi, entendues et sanctionnées par l'Infaillibilité d'un Seul, lequel aussi se voit et éclate aux yeux en tout temps, en tout lieu, en tout homme, *Seul*, par le seul fait de son intolérance, de son *isolement*, de son *unité*, de son amour par un *petit nombre* également visible, et de sa haine par le *grand nombre*, lequel, par sa nature, n'a rien de *remarquable* et même de *remarqué*.

Et je *conçois* surtout que la Charité elle-même, la plus absolue, ne se conçoit point sans la volonté formelle, ou la *Grâce* de Dieu : car, lorsque je rentre en moi....., lorsque je sonde mes reins, je *vois* que, de moi, je ne puis volontairement et librement que le mal, selon ce mot magnifique de St-Hugues, évêque

de Grenoble, que Camus, évêque de Belley, entendait souvent rappeler et admirer à St-François-de-Sales, Évêque de Genève : « Les maux que je fais sont vraiment *maux* et vraiment *miens*, mais les biens que je fais ne sont ni purement *biens*, ni purement *miens*. »

Que seraient, après tout, l'Homme, la Société, l'Univers, sans tout cela ?... le chaos proprement dit..., un sépulcre, que dis-je ? cet Enfer même qu'on voudrait nier !

En tout cas, j'ai bien besoin, moi, du Christianisme et de toute la Religion en question, car, sans elle, je penserais rêver, je me trouverais et je serais, à la lettre, *Fou*...

Mais, avec Elle, et grâce à Elle exclusivement, je me crois Sage, et j'admire, et s'il le fallait, en temps et lieu, je réaliserais, comme un bonheur, la plus belle *Parole* (car c'est un *fait* magnifique) qui soit sortie de l'âme de Châteaubriand, et que l'abbé de Genoude entendit avec bonheur (puisque toute sa vocation, toute sa fortune, et aujourd'hui toute sa soumission à Grégoire XVI sont sorties de là), lorsqu'il vit, pour la première fois, à Aulnay, en 1810, l'auteur du *Génie du Christianisme* : « JE METTRAIS MA TÊTE SUR LE BILLOT POUR CONFESSER LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. »

Il m'a dit, à moi, dans sa voiture, au retour des funérailles glorieuses de notre immortel et unique Duc de Bellune, mort plus Chrétien, s'il est possible, qu'il n'avait vécu brave et *Victor*-ieux : « Si nous avions triomphé, lui et moi, au Ministère où nous avions fait triompher l'Espagne, c'est le *Génie du Christianisme*

que nous eussions fait dominer dans les Affaires...:— *comme vous avez fait dans la littérature*, avons-nous ajouté, en souriant au noble *orgueil* de celui qui nous avait donné, ce jour là, ce que nous lui avons dit : *la place d'Honneur* : — Car il y a un *noble* Orgueil, un véritable *Honneur*, en effet ; et le plus humble des hommes peut passer pour en être le plus orgueilleux : « Nous ne pêchons jamais, dit St François d'Assises (dont M. Emile de Chavin vient de publier l'*Histoire*[1], encore aujourd'hui toute puissante), que par oubli de notre Dignité, je dirais volontiers de notre *Divinité*, ou de celle des autres... »

[1] C'est là qu'on voit St François naître, vivre, fonder, commander aux autres, et se commander à lui-même, au lieu et au Nom de *Marie des Anges*, comme St-Bernard au lieu et au Nom de Notre-Dame de *Claire-Vallée*...

LES

MAGNIFICENCES

DE LA RELIGION.

PREMIÈRE PARTIE.

LES

MAGNIFICENCES

de l'Homme-Dieu.

In Die illâ, erit Germen Domini in magnificentiâ, et fructus terræ sublimis. (Isaï. 4.)

CHAPITRE 1er

L'homme-Dieu selon la logique.

. . . . *Deus, ecce Deus.* (Virg., *Æn.*)

Je conçois, avec le temps, la dégénération de l'humanité tout entière, parce que je sens, incessamment, ma propre dégénération à moi-même;

Je la conçois sous le paganisme, parce que je la vois même depuis le Christianisme;

Je la conçois malicieuse, volontaire au fond, alors même qu'elle ne le paraîtrait point aux yeux, aveuglés avec le temps, de ceux qui l'éprouvent;

Je la conçois orgueilleuse, c'est-à-dire impie; et même impie exclusivement, selon le mot profond du *Miserere* de David : *Tibi soli peccavi*; car je ne puis rien devoir à mes sem-

blables ou à moi-même que par le Dieu, et pour le Dieu qui, seul, a pu m'en faire, et m'en a fait une loi;

Je la conçois de plus en plus profonde [1];

Je conçois la majesté de Dieu blessée, et susceptible de satisfaction, puisque je conçois même blessée et vengée la dignité du dernier des hommes;

Je conçois Dieu si infini, je conçois même l'homme si grand, malgré sa vilité, que je conçois aussi la nécessité d'une expiation infinie, lorsque le premier a été oublié par l'autre, et d'une partie de Dieu enfin pour racheter l'homme de la vengeance d'un Dieu tout entier;

Je conçois Dieu si grand, qu'il ne lui soit plus donné de se montrer grand aux yeux de l'homme qu'en descendant personnellement à l'humanité [2]: car petit et sot que je suis, au moral ainsi qu'au physique, je ne mesure la puissance qu'à son embrassement des deux extrêmes, et je conçois infiniment mieux la grandeur tombée que la grandeur debout; c'est lorsque la colonne est renversée et la royauté assujettie, que je puis mesurer sa hauteur ou sa légitimité : *Majorem ostendit casus.*

Je ne puis qu'admirer l'Être Suprême, entouré de Séraphins et de magnificences dans les cieux; je le révère dans les cieux; je le révère dans une crèche; je l'aime entre les bras de Marie; je l'adore et je donnerais mille fois ma vie

[1] La seule *Histoire Romaine* du siècle civilisé d'Auguste, tracée en caractères de sang par Tacite ou Suétone, est de nature à faire frémir le plus mauvais sujet, et même le plus effroyable roi moderne : le Régent, par exemple.

[2] La venue et le sacrifice dans le temps n'excluent pas du tout l'existence et le sacrifice dans l'origine. Jésus-Christ est appelé par saint Jean, dans l'*Apocalypse*, XIII, 8, *l'Agneau mis à mort dès le commencement du monde*. Son sang et sa mort opéraient par le sang et la mort des anciennes victimes, disent les Pères de l'Eglise.

pour lui, appendu, crucifié, agonisant et mourant sur le calvaire;

Je ne conçois même la grandeur de l'homme que lorsqu'il s'humilie volontairement et se dévoue gratuitement au service de la plus infime humanité;

Je conçois, en conséquence, que la Réparation du monde soit une plus grande chose, une chose plus admirable que sa Création [1];

Je conçois l'Incarnation, l'assimilation humaine du Sauveur; car je conçois la bonté de Dieu, plus encore que sa puissance et sa sagesse : je puis bien espérer de devenir enfant de Dieu, depuis que Dieu a consenti à devenir enfant de l'homme;

Je conçois l'Incarnation physique progressive, et procédant, en quelque sorte, de l'infiniment petit à l'infiniment grand : *rien de grand*, dans toutes les natures créées, ne devant avoir, et *n'ayant de grands commencements*;

Je conçois l'existence, la majesté, la volonté, la pensée de Dieu liées à telle ou telle révélation, réelle ou spirituelle, à tel être, à telle chair ou à tel *Verbe*, comme je vois la pensée de l'homme liée à sa *parole*, comme je vois l'âme humaine elle-même liée au corps humain [2];

Je conçois que le Dieu qui m'a fait, moi son fils, moi créé à son image, susceptible de procession par voie de génération, ait conservé cette voie pour lui-même : « Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrais-je pas enfanter, moi aussi [3]?

[1] Le prêtre dit à l'*Offertoire* de la Messe : « *Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et* MIRABILIUS REFORMASTI. »

[2] « *Nam sicut anima rationalis et caro, unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus.* » (*Symbole de la Trinité*, à Prime du dimanche, dans l'office.)

[3] *Numquid Ego, qui alios parere facio, ipse non pariam, dicit*

Je conçois le fils de Dieu, comme je conçois le fils de l'homme ; je le conçois encore mieux, car je me trouve si petit, si indigne, que, sans le premier, je ne croirais jamais pouvoir venir aux pieds, et surtout à la face de Dieu lui-même ;

Je conçois, dans Dieu, un *Père,* un *Fils*, et enfin un *Esprit* [1],

Dominus ? Si Ego, qui generationem cæteris tribuo, sterilis est ? (Isaï. lxvi, 9.)

[1] Je conçois même à d'autres égards l'*Esprit-Saint* :

Je le conçois avant tout, et surtout, pour tenir lieu du Fils de Dieu après son Ascension au Ciel, pour en tenir lieu sur la terre; — pour le rappeler incessamment et à jamais aux oublieux, c'est-à-dire même aux plus habiles et aux plus saints; — pour *en rendre témoignage,* comme dit saint Jean, xv ; — je conçois le Saint-Esprit de Dieu comme je conçois le Fils de Dieu ;

Je conçois Dieu *Esprit*, plus encore que Dieu Homme et *Chair*;

Je conçois surtout le premier *après* le second : toute chose revenant naturellement à sa nature originaire ;

Je conçois l'*Esprit-Saint*, comme contre-partie, comme remède à l'*esprit malin** : car ne voyant, n'éprouvant que vérité et erreur, que bien et mal en moi et autour de moi, je ne puis voir que deux sources opposées pour les produire ;

Je conçois l'Esprit-Saint, en particulier, comme le principe de toute vérité, de toute bonne pensée, de toute sainte parole, de toute parole biblique et évangélique, de toute *Ecriture Sainte*, en un mot ;

Je le conçois (produit naturel d'amour entre Dieu et son Fils) amour comme ses deux principes uniques ;

Je le conçois, en conséquence, comme le dernier moyen d'amour d'un Dieu d'amour par excellence, d'un Dieu mort sur la terre pour les hommes, d'un Dieu vivant et triomphant pour eux dans le Ciel à jamais ; — je le conçois pour fonder, pour soutenir, pour grandir, pour glorifier, pour constituer, pour diviniser absolument l'Eglise proprement dite, dans son

* « L'esprit du Seigneur fut toujours en David. Il se retira de Saül, et il était agité du *malin esprit.* » (1, Rois, xvi, 13, 14).

le premier représentant la *Puissance*, le second la *Sagesse*, le troisième l'*Amour*; comme je vois dans l'être que j'estime le plus et même que je connais, grâce à Dieu, le mieux, *Moi*, un *esprit* puissant, un *corps* agissant, un cœur ou une *âme* aimant;

Chef apostolique avant tout*; ensuite dans ses Prêtres, et enfin, et par eux, dans chacun de ses fidèles en particulier, dans tous ses fidèles à la fois; — je conçois le Saint-Esprit à l'Eglise entière (et à chacun de ses membres), tout entier lui-même, comme Dieu dans chaque parcelle eucharistique de l'hostie catholique, comme une âme humaine est tout entière à un corps humain;

Je conçois que le Saint-Esprit, à la lettre, *habite en nous*, comme, en un sens, il habite en Dieu lui-même: *Habitat in nobis.* (PAUL *ad Tim.*, I); — *templum Dei estis.* (*Ad Corint.*, III, 16); — et même que nos membres soient ses membres:.... *Membra vestra templum sunt Spiritûs Sancti* (Id., VI, 19.);

Je conçois que le Saint-Esprit *prie en nous* pour nous *par des gémissements ineffables* (Id. *aux Rom.*, 26.);

Je conçois enfin qu'il soit *Dieu personnifié* en chacun de nous tous, comme pour préparer l'âme à la présence plus intime de Dieu dans l'âme, par l'Eucharistie;

* Le Saint-Esprit descend sur le Chef d'abord, sous la forme de la colombe bien aimante et bien aimée, elle aussi (MATTH., III; JEAN, I, etc.); — puis le Chef le; *souffle*, le communique aux premiers membres, les Apôtres, réunis, *tous* cette fois: sauf à le leur faire, si on peut le dire, confirmer par son Père, du plus haut des Cieux après son Ascension. (JEAN, XX; ACTES, II, 4; IV, 31.)

La première descente du Saint-Esprit était pour donner le Verbe, l'Éloquence proprement dite aux Apôtres; la seconde, pour leur donner le don des miracles plus particulièrement.

La distinction est clairement exprimée dans les *précédents* et les *subséquents* des deux Effusions.

Après être descendu sur les disciples et les étrangers qui se trouvaient avec eux (ACTES, IV) le Saint-Esprit descend sur les gentils dans la maison et la personne de Corneille à Césarée. (ACTES, IX).

Je conçois Dieu opérant par Jésus-Christ, et l'Esprit-Saint, comme je vois Jésus-Christ, à son tour, procédant par la sainte Vierge, par saint Joseph, par saint Jean le précurseur,

Je conçois le Saint-Esprit comme moyen insigne de faire aimer Dieu le Père et son Fils, c'est-à-dire comme le plus magnifique de leurs bienfaits, et celui qui devait sanctionner et couronner tous les autres ;

Je le vois, en effet, avec la mission propre de la communication de tous les effets réunis de la bonté divine : la rémission des péchés, le seul mal, et la seule cause de tous les maux ; et, par voie de conséquences*, l'intelligence du bien, l'amour du bien, la volonté du bien, la force du bien, la pratique du bien, la persévérance dans la pratique du bien; et, en d'autres termes, l'amour de Dieu et l'amour des hommes parfaits, selon ces paroles du Sauveur lui-même après la Cène, fidèlement rapportées par saint Jean, xx, 31 : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre *Consolateur*, pour demeurer *éternellement* avec vous et en vous. » Ce qui a fait dire à saint Grégoire ces magnifiques paroles : « Le Saint-Esprit est donné sur la terre afin qu'on aime le prochain, et il est donné au Ciel afin qu'on aime Dieu. »

Je conçois que le Saint-Esprit soit seul le *gage* et les *arrhes* de notre salut, de notre triomphe, de notre admission dans le Ciel. (Paul *aux Ephés.*, 1, 14.)

Je conçois alors qu'il ne faille point *attrister le Saint-Esprit*...

* La logique du Saint-Esprit, exprimant ses *dons* par la bouche de son plus grand prophète, Isaïe, est élevée jusqu'à la clarté que nous appelons mathématique. Toutes les facultés humaines se réduisent à sept, toutes dérivant visiblement l'une de l'autre ; et il se trouve précisément que tels sont *à priori*, les sept *Dons du Saint-Esprit*, dont le *monde* (comme le *démon*, sa racine) se rit, au risque de l'*inexpiabilité* de son *blasphème* dans ce monde et dans l'autre. — La *crainte de Dieu* produit, en effet, la *piété;* — la piété, l'*intellect ;* — l'intellect, le *conseil;* — le conseil, la *science ;*—la science, la *sagesse*; — la sagesse, la *force :* d'où suit la vertu, la sainteté proprement dites !!!

par Pierre, et les apôtres [1]; et ceux-ci par d'autres à l'infini. La perfection des créatures serait imparfaite, dit saint Thomas d'Aquin, s'il n'y avait pas des degrés de perfection : *Per-*

(Paul *aux Éphés.*, iv, 30) — et surtout que le simple mensonge fait à lui soit immédiatement puni de mort (Act., v); — et que la parole contre lui soit un blasphème irrémissible dans ce monde et même dans l'autre. (Matth., xii, 31, 2.)

Je conçois aussi les belles et énergiques circonstances des apparitions du Saint-Esprit : — et la colombe..., emblème naturel universel de *fidélité*, d'*espérance*, de *charité* ; — signe déjà du premier salut du genre humain, avec l'arc-en-ciel après le déluge; — et le *feu* qui représente si bien à la fois l'esprit subtil de vérité ou d'erreur, et l'âme embrâsée de charité ou d'égoïsme; — et la *langue*, et surtout les *langues*, que l'apôtre saint Jacques, iv, appelle des *feux dévorants*. *Et lingua ignis est, universitas iniquitatis*, etc., etc.

Je conçois enfin que l'historien, le métaphysicien, *l'Évangéliste du Saint-Esprit*, c'est-à-dire de l'esprit d'amour par excellence, soit précisément, et presque exclusivement, celui des écrivains sacrés qui aimait le plus le Sauveur, et que le Sauveur aimait le plus : saint Jean.

Je conçois que les *Actes des Apôtres* soient considérés comme l'*Évangile du Saint-Esprit*, de même que l'*Évangile* proprement dit constitue les *Actes* du Saint-Esprit; et qu'ils aient été écrits par saint Luc (*Lux*) à Rome même, où devait siéger à jamais le Saint-Esprit.

[1] *Ego plantavi, Apollo rigavit ; sed Deus incrementum dedit.* (Paul. *Corint.*, iii, 6.) On pourrait théologiquement et même rationnellement aller beaucoup plus loin, infiniment loin, et dire que tous les fidèles, tous les hommes, et même toutes les choses sont, en un sens, des Dieux enfants, dont Dieu le *père* est le premier : *Ibunt de virtute in virtutem, videbitur* Deus deorum. Ps. 83. — *Non est similis tui in Diis.* 85. — *Quis similis erit Deo in filiis Dei.* 88. — *Dominus terribilis es super omnes Deos.* 95. — *Nimis exaltatus es super omnes Deos,* 96. — De cette façon, s'explique, sans se justifier, le paganisme, et même le

fecta bonitas in rebus creatis non inveniretur, nisi esset ordo bonitatis;

Je conçois que Dieu unique se produise, s'incarne, se personnifie par des *unités;* et qu'il ne relève que de sa mère sur la terre, et de son Père dans le ciel : « C'est un dogme certain, dit saint Chrysostôme *sur les Mystères*, que comme homme Jésus-Christ n'a point de père, et que comme Dieu il n'a point de mère. » Et saint Augustin, Sermon 187 : *Filius Dei de patre sine matre, filius hominis de matre sine patre.* Et le platonicien Proclus lui-même : *Il est sans mère dans le Ciel et sans père sur la terre;*

Je conçois une vie humaine, tout entière consacrée à la pauvreté [1], aux besoins, au travail, à la souffrance, à la virginité, à l'humilité, à la charité, à la passion de tous les sens à la fois, à la mort par excellence, pour type, pour exemple perpétuel et irrécusable de toutes les vies et de toutes les morts:

Je conçois la nécessité d'un Homme au moins qui pût dire aux autres hommes, et impunément : *Qui de vous m'accusera de péché* [2]*? — Si je vous ai lavé les pieds, moi votre Dieu, combien devez-vous vous les laver les uns les autres* [3]*!*

panthéisme moderne, où *tout est Dieu*, sans *excepter Dieu même.* La vérité est au fond d'une erreur, comme en un puits, où l'on peut la nettoyer.

[1] La pauvreté est le signe de croix du Chrétien ; l'*or* et l'*orgueil* ceux du juif ; et, encore aujourd'hui, le premier est le plus pauvre, et le second le plus opulent de l'univers.

[2] *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (Joan., viii, 46.) — Encore aujourd'hui, il est vrai de dire qu'il ne s'est pas trouvé un homme, fût-il athée ou même juif, (*) pour *arguer de péché* l'Homme modèle, le Sauveur des hommes!

C'est bien là un miracle à ajouter à tant d'autres miracles.

[3] *Si ergo ego lavi pedes vestros, Dominus et Magister; Et vos debetis alter alterius lavare pedes.* (Joan., xiii, 14.)

* Salvador, le dernier des Juifs, est, nous le savons, sur le point de devenir presque autant Romain, que Me Dupin, l'avocat du Sauveur.

Je conçois enfin un Homme, et surtout « un Pontife, séparé des pécheurs, non souillé, innocent, saint, franc des *infirmités quotidiennes* de l'homme et du prêtre-*homme* », pour employer les démonstratives paroles de saint Paul *aux Hébreux*; ch. VII;

Je conçois ce Pontife, ce Prêtre, cet *Homme-Dieu* enfin : pour ennoblir, et même pour diviniser le prêtre-homme, à la fois aux yeux des autres, et à ses propres yeux;

Je conçois *Dieu* se faisant *Homme*, quand ce ne serait que pour rappeler à l'homme fidèle qu'il est [1], et à l'homme du monde qu'il pourrait bien être, lui aussi, *fils* originaire *de Dieu* même;

Je conçois que le premier après Dieu, le Fils de Dieu enfin, fût appelé à obéir, à souffrir, et par conséquent à édifier, à expier le plus, à mourir le mieux, comme le premier après le Roi dans la société politique..; [2]

Je conçois la vérité des deux natures, divine et humaine, dans le Fils de Dieu, parce que la première toute seule est exclusive de l'efficacité de l'exemple, et que la seconde toute seule est exclusive de la grandeur du sacrifice;

Je conçois, dans Dieu, l'union de la nature divine avec la nature humaine, comme je vois dans l'homme l'union de l'âme avec le corps;

Je conçois le Fils de Dieu vierge, parce que je le conçois unique [3];

[1] GENES. 6. — DEUTER. 14. — JOB. 2, v. 38. — PS. 28, 88. — OSÉE, 1 et *passim*. — Les païens eux-mêmes tenaient l'homme pour un Dieu mortel : *Hominem... ut ait Aristoteles, quasi mortalem Deum*, dit Cicéron, dans ses *Fins* de l'homme.

[2] Et voilà pourquoi la simple infidélité (que serait-ce de l'ingratitude et de la perfidie?) d'un prince du sang est l'infidélité qui emporte toutes les autres infidélités, et aussi répond, tôt ou tard, de toutes, et à tout prix.

[3] Et encore parce qu'à la fin des temps, le monde péchant plus par excès que par défaut de mariage et de population, avait

Je conçois unique le Fils de Dieu, parce que l'unité est le caractère essentiel de tout ce que je connais, de tout ce que je vois de grand dans le monde, dans la société, et en moi-même; et que le Fils de Dieu est, après Dieu, et même comme Dieu, le plus infini et le plus nécessaire des êtres;

Je conçois, dans un système (et ce système est un fait) où tous les hommes sont frères, égaux, et par conséquent solidaires, uns, qu'un seul aussi soit appelé à répondre de tous;

Je conçois même très bien que l'Auteur du temps et de la lumière, et le futur exemple de toute la terre ait voulu naître précisément au commencement de l'année, au sud, et dans les lieux où l'été règne avec les longs jours, lorsque le pôle-nord est tout à fait dans l'hiver avec l'obscurité des longues nuits;

Je conçois la mort, parce que je conçois à peine la vie, qui n'est qu'une mort perpétuelle;

Je conçois la mort du Fils de Dieu, comme je conçois celle du Fils de l'homme;

Je conçois la mort d'un Dieu plus encore de son incarnation, parce que la mort seule est le grand acte de la vie, le seul important, le seul décisif, le seul consolant ou terrible; pour lequel l'homme avait besoin d'un grand exemple. L'homme pourtant si faible, si vil, est si orgueilleux, qu'il ne fallait rien moins que la vue d'un Dieu crucifié pour l'obliger à accepter le néant du corps humain;

Je conçois que l'Homme-Dieu ne soit venu au monde que pour mourir;

Je conçois enfin la mort d'un Dieu pour donner lieu à l'érection d'une puissance humaine, plus grande que la sienne : L'ÉGLISE.

C'est toujours à son amour de l'humanité qu'un Dieu se connaît.

plus besoin d'un grand exemple de virginité, même dans le mariage.

Le Baume aussi distille sa liqueur, à la fois odoriférante et salutaire, par les incisions qu'on lui fait : *Vulneror ut sanem*[1].

L'Aurore meurt en apportant le jour au monde : *Dùm pareo, pereo.*[2]

L'Epi ne donne le pain, le Raisin le vin, que lorsqu'ils sont retranchés de la terre.

L'Agneau ou la Colombe ne nourrissent l'homme de leur chair délicieuse, qu'après que leur sang a été versé.

Je conçois la Résurrection de l'Homme en général, parce que je vois la palingénésie, la transformation, la résurrection incessante et glorieuse de tous les êtres de la nature, depuis celle du grain de blé, *enterré* et pulvérisé, lui aussi, sauf à devenir le *pain des anges*, jusqu'à celle du soleil lui-même qui, faible, ne disparaît à nos *yeux* (qui font ici tout), dans la nuit, que pour renaître superbe le jour. — Je conçois la Résurrection personnelle de mon corps, parce que je ne

[1] « Dans la Nouvelle-Orléans, dit Lucien Bonaparte, on fait grossir les arbres fruitiers en quatre ans comme s'ils en avaient douze, en fendant leur écorce jusqu'au bois de haut en bas, lorsqu'il est de la grosseur d'un pouce. On peut faire plusieurs incisions sur le même arbre, en forme de croix. »

[2] Le pardon des injures, la bienfaisance du sacrifice de la vie, dit Benjamin Constant dans une belle note du liv. 4 de son livre *De la Religion*, ne sont inculqués nulle part avec plus de force et d'onction que dans les poèmes des Indiens et des Persans. « Le devoir de l'homme vertueux, » dit un de leurs poètes qui écrivait trois cents ans avant notre ère, « consiste non-seulement » à pardonner, mais *à faire du bien, dans le moment de sa des-* » *truction, à celui qui le détruit*, comme l'arbre de sandal, à » l'instant de sa chute, répand son parfum sur la hache qui le » frappe. » La même idée se retrouve dans Sadi, et les célèbres distiques d'Hafiz la développent et la varient avec une profusion d'images : « Il imite le *coquillage*, qui donne ses perles à » celui qui lui déchire le sein, le rocher qui décore de diamants » la main qui déchire son flanc, l'arbre qui répand ses fruits ou » ses fleurs en échange des pierres qu'on lui lance. » (As. Res. IV, 167.)

conçois pas de récompenses et de châtiments véritables de ma personne (telle que je la vois) sans elle. — Je conçois la Résurrection d'un être mieux encore, mille fois mieux que sa *naissance*;

Je conçois la Résurrection de l'*Homme-Dieu*, mis à mort par l'homme pur et simple, bien autrement encore que celle de l'*homme pur et simple* : sans quoi l'homme aurait raison sur Dieu;

Je conçois l'être *re*-créé comme la plus grande preuve de la divinité du *Créateur*, pour la créature orgueilleuse, portée à demander des preuves, et même des preuves *miraculeuses* de sa sujétion;

Je conçois enfin la Résurrection du Fils de Dieu, comme moyen nécessaire de son retour, de son *Ascension*[1] au ciel; mieux encore, s'il est possible, que sa *descente* sur la terre, et même aux lieux inférieurs. « Dans la fête de Pâques comme dans celle de la Pentecôte, dit saint Ambroise, notre joie est la même : comme dans l'une nous recevons Jésus-Christ ressuscitant des enfers, nous attendons dans l'autre le saint Esprit descendant du Ciel »;

Je conçois une nouvelle et dernière venue de l'Homme-Dieu, du Fils de Dieu sur la terre, je la conçois au lieu même où il a été trahi, calomnié, condamné, mis à mort comme les plus grands criminels, lui, le Saint par excellence; — je la conçois comme conséquence directe, comme complément, comme *consommation*, comme *objet* de tout le reste, de tout le monde et même de tout le Ciel.

Et tout cela donné, et pour faire venir les hommes, ainsi que les choses de l'ancien et du nouveau Testament, à l'exécution du Messie :

[1] Et même de la nôtre : « Je connais *un homme en Jésus-Christ* qui fut ravi au troisième Ciel, » dit saint Paul aux Corinthiens. — Mot *unique* dans l'Écriture-Sainte, et qui seul justifie l'*Omnis Christianus Christus* de saint Augustin.

Je conçois d'abord leur *libre arbitre*, parce que je conçois le *mien*, ne me concevant même nullement et ne concevant rien au monde moral sans *lui* ; — je conçois surtout les deux moyens fondamentaux de la Passion et de la mort, *objets* de la vie de l'Homme-Dieu : la haine pour lui du plus grand nombre, toujours mauvais, de ses contemporains ; l'attachement et l'*amour* (jusqu'à la *mort*) du petit nombre toujours bon, et surtout de sa Mère, et de celui qui lui tenait lieu de frère (me voyant moi-même toujours un ami qui m'aime mieux et que j'aime mieux entre mes amis) ;

Je conçois encore parfaitement la haine des Scribes, des Pharisiens, des Princes des Prêtres, des Juges, des Gouverneurs, des Rois plus profonde, parce que le pouvoir parvenu ou usurpateur, lorsqu'il est mauvais, est plus mauvais que le *sujet* le plus *mauvais* ;

Je conçois que l'Homme-Dieu ait été moins accepté, et plus rejeté, *moins prophète*, moins Dieu et même moins homme, *dans son pays*, et même dans sa famille, que dans les autres ; parce qu'encore aujourd'hui, un homme, et surtout un homme de génie trouve ses *vrais* ennemis dans ses anciens amis, ses meilleurs juges et ses admirateurs à l'Étranger, et surtout avec le temps, et après sa mort ;

Je conçois la foi, la fidélité et l'affection des femmes pour le Sauveur, plus grandes que celles des hommes, parce qu'encore aujourd'hui, la Femme est douée naturellement de ces caractères ;

Je conçois le plus grand amour de l'Homme-Dieu pour les enfants, parce qu'encore aujourd'hui les enfants sont meilleurs, plus nombreux et plus importants à l'avenir (le présent n'est rien) de la société ;

Je conçois enfin que l'Homme-Dieu ait voulu naître, vivre, mourir dans la chambre la plus basse, de la plus petite maison, du plus petit village, de la plus petite partie, de la plus petite province, du plus grand empire du monde : l'Empire romain ; afin de laisser mieux voir à l'Univers sa grandeur future par sa comparaison avec son exiguité primordiale.

Et pour résumer toute la Création et toute la Réparation en un mot magnifique, je conçois Dieu et même l'Homme si grands, qu'il ne faille rien moins qu'un Dieu pour faire accepter et même pour faire aimer la douleur; rien moins qu'un homme patissant au nom de Dieu, pour plaire à Dieu lui-même jouissant dans le Ciel : « Si l'envie pouvait régner au royaume de l'amour éternel, dit saint François de Sales, les Anges envieraient aux hommes deux choses excellentes : la souffrance de Dieu pour l'homme, la souffrance de l'homme pour Dieu »

Je conçois à son tour la souffrance [1] même la plus vive pour l'homme le plus saint en apparence, car je ne vois après tout qu'une minute dans la plus longue vie temporelle; et je conçois la majesté de Dieu si grande, que la plus petite désobéissance de l'homme constitue contre Dieu une grande prévarication, dont l'expiation doit être la seule source du seul vrai bonheur humain.

[1] L'Expression, le développement, la démonstration de cette immense vérité, qui est, en effet, la base de tout le Christianisme, se trouvent précisément l'objet des deux *Epitres* de St-Pierre qui complètent et couronnent l'Evangile de Jésus-Christ : « Armez-vous de cette pensée que le *Christ* a souffert dans sa chair, et que la souffrance exclut le péché : — C'est pourquoi l'*Evangile a été prêché aux morts* à la chair ; — Le temps n'est pas long : *omnium finis appropinquavit*; — Mille ans sont *un jour ;* — et le jour du Seigneur arrive comme un voleur; — Réjouissez-vous de votre *passion* comme le Christ : *Communicantes Christi passionibus gaudete ;* et même comme *Christ*, ou si vous voulez *comme Chrétien : est Christianus.*

C'est la 1re et l'unique fois que ce nom se trouve dans toute l'Ecriture Sainte !

CHAPITRE II.

L'homme-Dieu selon l'Ancien Testament.

Ecce Deus Salvator meus (Isaïe XII.)
Tota lex gravida erat Christo (St. Aug.)

Je conçois que Dieu, prévoyant qu'il aurait à réparer le monde (tout créé qu'il était, capable de perfection continuée), a dû, pour tirer le bien du mal, et la vérité de l'erreur, selon ses lois accoutumées, et pour rendre sensibles et plus édifiantes sa bonté, sa générosité envers le genre humain, manifester, dès l'origine du mal, son plan, son but et son bonheur de réparation, et le manifester dans ses progrès continus, par tous les moyens imaginables, et plus particulièrement par des Prophéties littérales, par des signes matériels [1]; et enfin et surtout peut-être par des signes personnifiés plus ou moins éclatants :

[1] Les signes, les types proprement dits du Sauveur sont aussi frappants qu'innombrables.

C'est à cet égard que tout est dans tout, selon la lettre, selon l'esprit, selon la fidélité, selon l'ergoterie, de l'étudiant sacré ou profane.

Saint Bonaventure, par exemple, que nous appellerions volontiers mieux que *l'ange*, l'archange *de l'École* (*) voyait

* D'autres disciples, véritables grands Maîtres de cette école, sont l'ingénieux François de Sales, dans la plupart de ses écrits, et jusque dans ses *Lettres*; — et le P. Nouet, si connu, et trop peu connu encore, dont la *Vie mystique de Jésus dans le très St-Sacrement* est un chef-d'œuvre immortel de science, d'esprit, et même de finesse d'esprit.

Nous connaissons un jeune homme qui a renoncé aux pompes, et surtout à la littérature du monde, après l'avoir lu.

Or, rien n'est plus sensible que tout cela dans l'Écriture-Sainte et dans toute la suite de l'histoire du Peuple de Dieu, et des peuples du monde.

théologiquement, et même logiquement, les *Espèces* de l'Eucharistie dans le voile de l'arche ; le *corps de J.-C.*, dans l'arche proprement dite ; l'*âme de J.-C.*, dans l'urne; et sa *divinité* dans la manne : *in velo arca*, *in arcâ urna*, *in urna manna. Per velum species sacramentalis*, *per arcam corpus Christi*, *per urnam anima*, *per manna deitas significatur. (Adventus Domini).*

Je ne voudrais que la plus riche ou la plus pauvre poésie pour faire sentir cette vérité magnifique :

Mais ce n'est pas assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans les premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bucher
Le fils obéissant, qui s'y laisse attacher ;
Paisible sacrifice, où le Prêtre tranquille
Va frapper sans pâlir sa victime immobile ;
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères ;
Pour le sang d'un agneau, que, rempli de respect,
L'Ange exterminateur s'écarte à son aspect ;
Que tant de maisons au glaive condamnées,
Celles que teint ce sang soient seules épargnées ;
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé ;
Que le jour de tristesse, où le grand Prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grâce et de félicité ;
Que par les criminels proscrits pendant l'orage,
Le juste, en périssant, les sauve du naufrage ;

Saint Paul, qui l'avait appris, au besoin, au troisième Ciel, nous enseigne que *tout ce qui arrivait aux Juifs, leur arrivait en figure.* (I Cor., 10, 15.)

Les Pères de l'Église ont étudié la vie des Patriarches à la lumière de ce principe. Et saint Augustin en particulier, dans son douzième Livre *contre Fauste*, après avoir détaillé une multitude d'endroits qu'il n'hésite pas de regarder comme autant de figures de Jésus-Christ, après avoir témoigné avec quels sentiments, avec quel bonheur de science et de religion il se nourrit de ces divers spectacles, dit seulement : *A moins que quelqu'un ne s'imagine que ce n'est qu'un jeu d'esprit de trouver ainsi des figures de Jésus-Christ dans les événements qui l'ont précédé!*

Aussi, *Commençant par Moïse et continuant par les autres Prophètes, Jésus leur expliquait ce qui avait été dit de Lui dans toutes les Écritures.* (Luc., 24, v. 27.)

Qu'il revive et ne soit victime que trois jours,
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projette,
Et sans cesse conduit par un peuple prophète,
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré,
Doit de son règne saint établir la puissance,
Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance.

« Je ne rapporte, dit Louis Racine dans une note, que quelques-unes des plus éclatantes, comme Isaac, Joseph, le serpent d'airain, l'agneau pascal, les villes de refuge, d'où l'on ne pouvait sortir qu'après la mort du grand-prêtre, et enfin Jonas. » Et puis, s'élevant contre ceux qui rejettent ces types : « Qu'un homme qui soutiendrait que la ressemblance qui se trouve dans les événements arrivés à tant de personnes différentes, ne s'y trouve que par hasard, et n'a aucun rapport à Jésus-Christ, serait aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits du roi faits par différents peintres, soutiendrait qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le roi, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. »

Et par une *Loi* de sa *Providence*, que nous avons exprimée ailleurs, il a permis, il a voulu que l'Église, et le plus humble Fidèle, après lui, donnassent cette *explication* mieux que lui.

Tous les Prophètes [1], tous les Patriarches, solidaires, uns,

[1] Ce qui est si péremptoirement annoncé dans les deux types immenses du Fils de Dieu, les *Fils de l'Homme* David et Isaïe, l'est par tous les autres prophètes plus ou moins.

Tout, en effet, tout absolument dans l'Incarnation d'un Dieu sauveur, tout, a été prédit en masse dès l'origine, et successivement en détail, selon les besoins des hommes et de leurs sociétés, dans la longue suite des siècles que Dieu, dans sa prévoyante sagesse suprême, lui avait assignée pour venir.

La CAUSE de ce grand événement, et, par contre-coup et implicitement, tous ses moyens et toutes ses circonstances, ont été principalement annoncés.

La CAUSE PREMIÈRE ? le péché de la première femme et celui du premier homme : « Parce que tu as fait cela, je mettrai une inimitié entre toi et la FEMME, entre SA RACE et la tienne. ELLE te brisera la tête. » (GEN., 4.)

Les CAUSES SECONDES ou continuées ? les oublis de plus en plus grands de Dieu, les désobéissances de plus en plus ingrates aux hommes envoyés par lui, la corruption humaine de plus en plus profonde en général, quelquefois dans les Envoyés eux-mêmes.

C'est, on le sait assez, le *cri* incessant de tous les Écrivains Sacrés (et par conséquent de tous les orateurs qui les précèdent toujours).

Et les derniers orateurs, les derniers prophètes de malheur sont toujours les plus saintement indignés et les plus terriblement menaçants.

Mais c'est Jérémie qui a surtout la mission de rendre avec lamentation, avec amour, avec des menaces terribles, la dégénération profonde et générale des Juifs, et, à plus forte raison, celle du genre humain : « Allez dans les rues de Jérusalem, voyez et considérez : cherchez dans ses places, si vous y trou-

et même *Un*, à cet égard, avaient la mission d'annoncer en général, et en particulier, l'histoire tout entière de la Rédemption.

verez *un seul* homme qui agisse selon la justice, et qui cherche la vérité, et je pardonnerai à toute la ville. »

(Malachie, le dernier des prophètes, est chargé de peindre les châtiments temporels et éternels de ceux qui n'ouvriront pas les yeux au jour et au salut qui vont naître.)

Les Miracles contemporains : « 28. Je répandrai mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions. — 29. En ces jours-là je répandrai aussi mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes. — 30. Je ferai paraître des prodiges dans le Ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. — 31. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. — 32. Alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé; car le Salut se trouvera, comme le Seigneur l'a dit, sur la montagne de Sion, dans Jérusalem, et parmi les restes que le Seigneur aura appelés. » (Joel, 2.)

L'Objet, qu'on peut appeler Final : « Il est prédit, dit Pascal, que le Messie viendra *faire une nouvelle alliance avec Israël*, par laquelle *il imprimera sa loi dans leurs entrailles, et l'écrira dans leurs cœurs.* » (Jérém., 31, v. 33.—33, v. 40.)

L'Identification du Père et du Fils : « Je viendrai *moi-même* chercher mes brebis, et je les visiterai.... Je sauverai mon troupeau, et je jugerai entre les brebis et les brebis. Je susciterai sur elles le Pasteur unique pour les paître, David mon serviteur. » (Ézéch., 34.) — 2. Le soleil de justice se lèvera pour vous qui avez une crainte pour mon nom, et vous trouverez votre salut sous ses ailes. — 3. Vous foulerez aux pieds les impies, lorsqu'ils seront devenus comme de la cendre sous la plante de vos pieds, *en ce jour où j'agirai moi-même*, dit le Seigneur des armées. — 5. Je *vous enverrai le prophète* Élie avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. — 6. Et il réunira le cœur

Chacun d'eux avait aussi seul cette mission.

David, entre autres, dont les seuls Psaumes, dont un seul de ces Psaumes, que, dans le monde même fidèle, nous lisons si mal, renferme tout l'Évangile [1].

des pères avec leurs enfants, et le cœur des enfants avec leurs pères; de peur que *lorsque je viendrai*, je ne frappe la terre d'anathème. » (MALACH., 4.)

Le PÈRE ÉTERNEL DU FILS : « Le prophète Nathan fut envoyé à David pour lui dire de la part du Seigneur : Je susciterai après vous un de vos fils qui sera sorti de vous, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira une maison en l'honneur de mon nom, et j'établirai le trône de son empire à jamais. *Moi-même je serai son père, et lui-même sera mon fils.* (2, REG., VII; PAR., XVII.) — C'est de Béthléem que sortira celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. (MICH., 5.) — Il se glorifie d'avoir Dieu pour père. » (SAGESS., 2.)

Ses ANCÊTRES TEMPORELS : « Le sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que soit arrivé celui qui doit être envoyé, etc. (GENÈS., 49.) — Une étoile sortira de Jacob, et un rejeton s'élèvera d'Israël. (NOMB., 24.) — 21. Le chef qui le conduira sera pris de lui; son dominateur sortira du milieu de lui. Je le ferai approcher, et il s'approchera de moi. Car qui est celui-ci qui engage son cœur pour s'approcher de moi, dit le Seigneur? (JÉRÉMIE, 30.) — 5. Le temps vient, dit le Seigneur, *que je susciterai à David* un germe juste;* un roi régnera, qui sera sage, qui agira selon l'équité, et *qui rendra* la justice sur la terre. — 6. Dans les jours de son règne, Juda sera sauvé, et Ismaël habitera en assurance, et voici le nom qu'ils donneront à ce roi : Le seigneur, notre justice. (Id. 23.) — 9. Mais ils serviront le Seigneur leur Dieu, et David leur roi, *le Messie bien-aimé que je leur susciterai.* (Id. 30.) — 14. Le temps vient, dit le Seigneur, que j'accomplirai les paroles favorables que j'ai prononcées touchant la maison d'Israël et touchant la maison de Juda. — 15. En

* Le magnifique chap. XXIV de l'*Ecclésiastique*, et tout le chap. VII du livre 2 des Rois, ont pour objet de démontrer cette filiation de David, où l'on croit voir *Deum-Videre*.

LA CAUSE DE LA RÉDEMPTION : « *Toutes* les vérités sont diminuées par les *enfants des hommes* (*Ps.* 11). — Nul ne fait le bien, *pas même un seul* » (*Ps.* 13). — *Tous* ont décliné et se sont faits inutiles » (*Ps.* 52).

ces jours-là et en ce temps-là, je ferai sortir de David un germe de justice ; il agira selon l'équité, et il rendra la justice sur la terre. — 16. En ces jours-là, Juda sera sauvé, et Jérusalem habitera en assurance ; et voici le nom qu'ils donneront à ce roi : Le Seigneur, notre justice. — 17. Car voici ce que dit le Seigneur : La tige de David ne manquera *jamais* d'un homme qui soit assis sur le trône de la maison d'Israël. (Id. 33.) — « Je susciterai sur mes brebis le Pasteur unique pour les paître, David mon serviteur... Je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera au milieu d'elles, comme leur prince. » (ÉZÉCHIEL, 34, et surtout 37.)

Sa MÈRE : « 31. Car j'entends la voix comme d'une Femme qui est en travail de son premier enfantement : la voix de la fille de Sion qui est toute mourante, qui étend les mains, et qui crie : Malheur à moi maintenant, puisque mon âme m'abandonne à cause de ces meurtriers. (JÉRÉMIE, 4.) — 20. Ephraïm ne m'est-il pas *un fils précieux ?* n'est-il pas *un enfant de délices?* car je lui ai abondamment communiqué mes paroles, et certainement je me souviendrai encore de lui : c'est pourquoi mes entrailles sont émues de l'état où il est ; et je sens pour lui une vive tendresse, dit le Seigneur. — 21. Faites-vous des monuments ; posez des marques élevées ; appliquez votre cœur à reconnaître le chemin ; revenez par la voie par laquelle vous avez marché, *Fille d'Israël ;* retournez à ces mêmes villes où vous habitiez. — 22. Jusqu'à quand serez-vous errante loin de moi, fille rebelle ? car le Seigneur a créé sur la terre une nouveauté : un Homme Fort sera renfermé dans une Femme. (Id. 31.) — 1. Tu vas être maintenant livrée au pillage, fille des brigands qui nous ont assiégés, et qui ont levé la verge pour frapper à la joue le juge d'Israël. — 2. Et vous, Béthléem Éphrata, peu considérable entre les principales villes de Juda ; c'est de vous, que sortira pour moi le dominateur dans Israël, lui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. — (C'est surtout dans

LA BONTÉ DE DIEU : « La miséricorde est dans le Seigneur, et sa volonté de Rédemption est féconde » (*Ps.* 129)

LE COURAGE DES FIDÈLES en attendant : « Attendez le Seigneur, et agissez avec courage » (*Ps.* 26, *v.* 14.).

ces deux versets qui se suivent et semblent se heurter, que l'Esprit saint se fait, comme il dit dans l'*Ecclésiastique*, 39, v. 32, « Objet d'édification pour les Saints, et de destruction pour les pécheurs. » — 3. Après cela il les abandonnera, jusqu'à ce que Celle qui doit enfanter ait enfanté : alors ceux de ses frères qui seront restés, se convertiront aux enfants d'Israël. (MICHÉE, 5.) — 16. Le Seigneur leur Dieu les sauvera en ce jour-là, comme étant son troupeau et son peuple; et des pierres séparées seront élevées comme un monument. — 17. Car qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent, le froment des Élus, et le vin qui donne la fécondité aux Vierges? (ZACHARIE, 9.) — 6. Je fortifierai la maison de Juda, et je sauverai la maison de Joseph : je les ferai revenir, parce que j'aurai compassion d'eux; et ils seront comme si je ne les avais jamais rejetés; car je suis le Seigneur leur Dieu, et je les exaucerai. » (Id. 10.)

SON PAYS, et jusqu'à la petite localité où il devait naître : « Et vous, Béthléem, vous êtes petite entre les villes de Juda : mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël. » (MICH., 5.) — « Il sera appelé *Nazaréen*. »

JÉRUSALEM, théâtre principal de sa vie : (MALACH., 3 ; AGGÉE, 2, et passim).

SON PRÉCURSEUR : « J'enverrai devant lui mon Ange pour préparer les voies devant sa face; et aussitôt l'Ange de l'alliance si désiré de vous viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur. Qui pourra seulement penser au jour de son avènement, ou qui en pourra soutenir la vue? Il sera comme le feu qui fond les métaux. » etc., etc. (MALACH., 3.)

L'ÉTAT DU MONDE A SA VENUE : « 7. Car voici ce que dit le Seigneur des armées : encore une fois, et dans un peu de temps, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les enfers. — 8. J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées. » (AGG., 2.)

La distinction et l'identification du Père et du Fils : « Le Seigneur a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui (*Ps.* 2). — Le Seigneur a dit à mon Seigneur..... je vous ai engendré de mon sein avant le jour

Son salut propre (au massacre des Innocents, au voyage en Égypte) : « 15. Voici ce que dit le Seigneur : On a entendu un bruit dans Rama, des gémissements et des pleurs très amers : Rachel pleure ses enfants, et ne veut point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus. » (Jérém. 31.) — Car j'ai aimé Israël lorsqu'il n'était qu'un enfant, et *j'ai rappelé mon Fils de l'Egypte.* — Plus mes prophètes les ont appelés, plus ils se sont éloignés d'eux ; ils ont immolé des victimes à Baal; ils ont offert de l'encens aux idoles. — 3. J'ai conduit moi-même Ephraïm, le faisant marcher doucement : *je le portais entre mes bras*, et ils n'ont point compris que c'était moi qui les guérissais. » (Osée, 11.)

La venue des Mages : « Une étoile sortira de Jacob, etc. » (Nomb. 24.)

Les noms divers du Sauveur : « Il s'appellera le Fils de Dieu. (Sagess. 2.) — Recevez d'eux de l'or et de l'argent, et vous en ferez des couronnes, que vous mettrez sur la tête du grand Prêtre, JÉSUS, fils de JOSEDEC. (Zachar.) — Et vous lui direz : Voici ce que dit le Seigneur : Voila l'Homme qui a pour nom l'Orient ; ce sera un Germe qui poussera de lui-même, et il bâtira un temple au Seigneur... Et il s'asseyera sur son trône ; le prêtre sera aussi assis sur le sien, et il y aura entre eux une alliance, etc. » (*Id.*) — Le temps vient, dit le Seigneur, que je susciterai de David un Germe juste ; un roi régnera qui sera sage, qui agira selon l'équité, et qui rendra la justice sur la terre. Dans les jours de son règne, Juda sera sauvé, et Jérusalem habitera en assurance ; et voici le nom qu'ils donneront à ce roi : Le Seigneur *Notre Juste.* (Jérém., 23, 33.) Cette prophétie est répétée deux fois. — 20. Le *Christ* du Seigneur qui était le souffle de notre bouche, a été pris dans leurs piéges, lui dont nous avions dit : Nous vivrons sous son ombre parmi les nations. (Jérém., 4 *Lament.*) — 29. Qui est monté au ciel pour y pren-

(*Ps.* 109) — Ils verront le Dieu des dieux dans Sion (Ps. 83). — Il m'invoquera en disant : Vous êtes mon Père : mon Dieu, l'auteur de mon salut. Je l'établirai le Premier né» (*Ps.* 88. v. 27, 28.).

dre *la Sagesse*? ou qui l'a fait descendre des nuées? (BARUCH. 3.) — 33. C'est lui qui envoie la *Lumière*, *et elle part aussitôt ;* il l'appelle, et elle lui obéit avec tremblement. (*Id.*) — 38. Après cela *elle a été vue sur la terre* et elle a conversé avec les hommes. (*Id.*) — 5. Levez-vous, Jérusalem : tenez-vous dans le lieu le plus élevé : regardez vers le soleil levant : considérez vos enfants, qui sont assemblés de l'Orient jusqu'à *l'Occident, à la parole du Saint.* (*Id.* 5.) — 9. Car Dieu fera venir Israël avec joie sous la lumière de sa majesté, faisant éclater sa miséricorde, *et la justice qui vient de lui.* (*Id.*) — 91. Alors le roi Nabuchodonosor fut frappé d'étonnement ; il se leva tout troublé, et dit aux grands de sa cour : *N'avons-nous pas jeté trois hommes liés au milieu du feu?* Ils répondirent au roi : Oui, seigneur. 92. Nabuchodonosor leur dit : *J'en vois quatre néanmoins* qui ne sont point liés, qui marchent au milieu du feu, sans qu'il leur fasse aucun mal, et dont le *quatrième est semblable au Fils de Dieu.* (DANIEL, ch. 3.) — 13. Je considérais dans une vision de nuit, et je vis comme *le Fils de l'homme* qui venait sur les nuées du ciel, qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et qui lui fut présenté.— 14. Et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume ; et tous les peuples, toutes les tribus, et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. (*Id.* 7.) — 7. Mais pour moi j'arrêterai les yeux sur le Seigneur ; j'attendrai Dieu, *mon Sauveur*, et mon Dieu m'écoutera. (MICHÉE, 7.) — 8. O mon ennemie, ne vous réjouissez point de ce que je suis tombée ; je ressusciterai après que je me serai assise dans les ténèbres, et le Seigneur est ma lumière. » (*Id.*)

LA BEAUTÉ DE L'HOMME DIEU : « Seigneur, *j'attendrai le Sauveur que vous devez envoyer.* Mon Fils croîtra de plus en plus. Son visage est beau ; mes filles courront sur les remparts d'Israël pour le voir. » (GEN. 49.)

LA FILIATION TEMPORELLE DU FILS DE DIEU : « J'ai fait à *David* un serment par mon Saint ; et sa race demeurera éternellement ; et son trône sera éternel en ma présence. Cependant vous avez rejeté et méprisé, vous avez éloigné de vous

SON ENTRÉE TRIOMPHALE A JÉRUSALEM : « Fille de Sion, soyez comblée de joie ; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse : voici votre Roi qui vient à vous, ce roi juste, qui est le Sauveur. Il est plein de douceur ; il est monté sur une ânesse, et sur le poulain de l'ânesse. » (ZACHARIE.)

LA FUITE ET L'INFIDÉLITÉ DES DISCIPLES les plus fidèles : « Frappez le Pasteur, et les brebis seront dispersées. » (*Id.*)

LA TRAHISON DE JUDA. Toute l'histoire anticipée de l'Anté-Christ par excellence est écrite, on peut le dire, en lettres de sang dans l'*ancien* Testament, et je n'en voudrais que ce trait-ci pour croire à tout le *Nouveau* : « Ils pesèrent trente deniers pour prix de celui qui leur était vendu, et le Seigneur me dit : Allez, jetez à l'ouvrier en argile cette belle somme qu'ils ont cru que je valais, lorsqu'ils m'ont mis à prix ... Je rompais ainsi l'union fraternelle qui liait JUDA avec Israël. » (ZACHAR., 40.)

LA CROIX : « L'*arbre de vie* au milieu du Paradis : *lignum vitæ, etc.* (GENÈS. 2.) — Je prendrai de la moelle du plus haut cèdre, et coupant un rejetton de sa cime, je *le planterai sur une haute montagne*, et il en sortira *un germe*, et il *engendrera un fruit*. (EZÉCH. 17.) — Pour moi j'étais comme un agneau plein de douceur, qu'on porte pour en faire une victime ; et je n'avais point su les entreprises qu'ils avaient formées contre moi, en disant : *Appliquons le bois à son corps*, exterminons-le de la terre des vivants, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. » (JÉREM. 11. v. 19.)

LE CRUCIFIEMENT : « L'agneau se mangera dans une même maison. Vous ne transporterez dehors rien de sa chair, et vous n'en romprez aucun os. (EXOD. 12.) — Ils jeteront les yeux sur moi, qu'ils auront percé de plaies ... Ils me pleureront comme on pleure un fils unique. En ce temps-là, il y aura un grand deuil dans Jérusalem. (ZACHAR. 12.) — 6. Alors on lui dira : D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains ?

votre Christ (*Ps.* 88, *v.* 36-39). — Il a envoyé devant eux un homme... Joseph. — Il l'a constitué *le Seigneur de sa maison* » (*Ps.* 105, *v.* 17,21).

L'INCARNATION, PAR UNE FEMME, ET MÊME PAR UNE

Et il répondra : ce sont des plaies que j'ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient. — 7. O épée, réveille-toi, contre mon pasteur, contre l'homme qui m'est intimement uni, dit le Seigneur des armées. Frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées. Mais j'étendrai de nouveau ma main vers les petits. (*Id.* 13.) — 4. En ce jour-là *il posera ses pieds sur la montagne des Oliviers*, qui est vis-à-vis de Jérusalem vers l'orient; la montagne des Oliviers se divisant en deux par le milieu, depuis l'orient jusqu'à l'occident, laissera une fort grande vallée; et une partie de la montagne se jetera vers le septentrion, et l'autre vers le midi. — 5. Vous fuirez la vallée entre les montagnes, parce que le Seigneur l'aura frappée. Vous fuirez à la *montagne* voisine, comme vous fîtes lors du tremblement de terre qui arriva sous le règne d'Ozias, roi de Juda; et alors le Seigneur mon Dieu viendra et tous les saints seront avec lui. — 6. En ce jour-là la lumière ne sera point mêlée d'obscurité. — 7. Ce sera un jour unique; il est connu du Seigneur; il n'y aura point de succession de jour et de nuit; et le soir même, la lumière sera éclatante. — 8. En ce temps-là il sortira de Jérusalem des eaux vives dont la moitié vers la mer d'orient, et l'autre vers la mer d'occident; et elles couleront l'hiver et l'été. — 9. Le Seigneur sera le roi de toute la terre. » (*Id.* 14.)

LA RÉSURRECTION le troisième jour : « Le Seigneur nous rendra la vie dans deux jours: le troisième il nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence... Son lever sera semblable à celui de l'aurore. » (OSÉE, 6.)

L'ASCENSION : « Je considérais dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nues du ciel, et qui, s'avançant jusqu'à l'Ancien des jours, lui fut présenté : et l'Ancien des jours lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, en sorte que toutes les tribus et toutes les langues le serviront... et son royaume ne sera jamais détruit. » (DAN., 7.)

LE SACRIFICE PERPÉTUEL : L'*hostie pure* partout offerte, au lieu

VIERGE : Il inclina les Cieux et descendit sur la terre (*Ps.* 17).— Le Dieu des dieux (*Deus Deorum Dominus*) a parlé, et il a appelé la terre (dont le Sauveur Fils de l'homme doit être fait)..... *Dieu viendra* manifestement (*Deus manifeste*

des hosties impures, *boiteuses* et *malades* le *fruit des rapines*. (MAC., 1.)

LE CHATIMENT DES JUIFS ET DES ROMAINS : « Une étoile sortira de Jacob. (NOMB., 17.) — .... Il sortira de Jacob un Dominateur. (19.) — .... qui se trouvera en vie lorsque Dieu fera toutes ces choses, ils viendront d'Italie dans ses vaisseaux, ils ruineront les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes. » (23.)

LES PROGRÈS DE L'ÉGLISE, toujours croissants :—« 22. Voici ce que dit le Maître, le Seigneur : Je prendrai la cîme du plus grand cèdre, et la placerai ; je couperai de la plus haute de ses branches une greffe et je la planterai sur une montagne haute et élevée. — 23. Je la planterai sur la haute montagne d'Israël : elle poussera un rejeton, portera du fruit et deviendra un grand cèdre. Tous les oiseaux habiteront sous ce cèdre, et tout ce qui vole demeurera sous l'ombre de ses branches. (EZÉCH., 16.)

Et enfin L'HISTOIRE TOUT ENTIÈRE, éclatante, quoique typique, de l'avénement de J.-C., dans ce chapitre d'Ezéchiel, de plus en plus admirable* : « La main du Seigneur fut sur moi, et le Seigneur m'ayant mené dehors par son Esprit, il me laissa au milieu d'une campagne qui était toute pleine d'os. — 2. Il me mena tout autour de ces os ; il y en avait une très grande quantité qui étaient sur la face de la terre, et extrêmement secs. — 3. Alors il me dit : Fils de l'homme, *ces os revivront-ils ?* Je lui répondis : Maître, Seigneur, vous le savez. — 4. Et il me dit : Prophétisez sur ces os, et dites-leur : Os secs, écoutez la parole du Seigneur. — 5. Voici ce que le Maître, le Seigneur dit à ces os : Je vais envoyer en vous un esprit, et vous vivrez. — 6. Je ferai naître des nerfs sur vous, j'y formerai des chairs, j'étendrai de la peau par-dessus, et je vous donnerai un esprit ; alors vous

* Tout le ch. 47 d'Ezéchiel est encore une histoire typique complète du *nouveau* Peuple de Dieu.

veniet) (*Ps.* 49). — Écoutez, ma Fille, ouvrez vos yeux et ayez l'oreille attentive; oubliez la maison de votre Père. Le Roi désirera votre beauté, parce qu'il est le Seigneur votre Dieu..... Toute la gloire de celle qui est la Fille du Roi lui

vivrez et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. — 7. Je prophétisai donc, comme il m'avait été commandé, et lorsque je prophétisais on entendit un bruit, et aussitôt il se fit un grand remuement parmi ces os; ils s'approchèrent l'un de l'autre, [et chacun se plaça dans sa jointure.] — 8. Je vis tout d'un coup que des nerfs se formèrent sur ces os, des chairs les environnèrent et la peau s'étendit par-dessus; mais l'esprit n'y était point encore. — 9. Alors le Seigneur me dit : Prophétisez à l'esprit; prophétisez, fils de l'homme, et dites à l'esprit : Voici ce que dit le souverain Maître, le Seigneur : Esprit, venez des quatre vents, et soufflez sur ces *hommes mis à mort, afin qu'ils revivent.* — 10. Je prophétisai donc, comme le Seigneur me l'avait commandé; et en même temps l'esprit entra dans ces os, ils devinrent vivants, ils se tinrent tout droits sur leurs pieds, et il s'en forma une très grande armée. — 11. Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, ces os sont toute la maison d'Israël? Nos os, disent-ils, sont devenus secs, notre espérance est perdue et nous sommes retranchés les uns des autres. — 12. Prophétisez donc, et dites-leur : Voici ce que dit le Maître, le Seigneur : Je vais ouvrir vos tombeaux; je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramenerai dans la terre d'Israël. — 13. Vous saurez que je suis le Seigneur, lorsque *j'aurai ouvert vos sépulcres*, et que je vous aurai fait sortir de vos tombeaux, ô mon peuple. — 14. Je répandrai mon esprit en vous, vous vivrez, et je vous ferai reposer sur votre terre : vous saurez alors que je suis le Seigneur qui ai parlé et qui ai fait ce que j'avais dit, dit le Seigneur. — 15. Le Seigneur me parla encore et me dit : — 16. Fils de l'homme, prenez un morceau de bois et écrivez dessus : Pour Juda et pour les enfants d'Israël qui lui sont unis. Prenez encore un autre morceau de bois et écrivez dessus : Pour Joseph, bois d'Éphraïm, et de toute la maison d'Israël qui lui est unie. — 17. Approchez ensuite ces deux morceaux de bois l'un de l'autre pour les unir,

vient du dedans.... Vos enfants se souviendront de votre nom dans tous les siècles » (*Ps.* 44). (On dirait tout le *Magnificat*). — Dieu est au milieu d'elle (*Ps.*45) — C'est vous, Seigneur, qui m'avez tiré du ventre de ma mère, et vous avez été

et ils deviendront en votre main comme un seul morceau de bois. — 18. Et lorsque les enfants de votre peuple vous diront : Ne nous découvrirez-vous point ce que signifie ce que vous faites? — 15. Parlez-leur en ces termes : Voici ce que dit le souverain Maître, le Seigneur : Je vais prendre le bois de Joseph qui est dans la main d'Éphraïm et des tribus d'Israël qui lui sont unies, et je les joindrai par le symbole de ce bois avec le bois de Juda, pour n'en faire plus qu'un de ces deux ; et ils seront dans ma main comme un seul bois. — 20. Vous tiendrez à la main devant leurs yeux ces morceaux de bois, sur lesquels vous aurez écrit : — 21. Et vous leur parlerez en ces termes : Voici ce que dit le souverain Maître, le Seigneur : Je vais prendre les enfants d'Israël du milieu des nations où ils étaient allés, je les rassemblerai de toutes parts ; je les ramenerai en leur pays, — 22. et je n'en ferai plus qu'un seul peuple dans leur terre et sur les montagnes d'Israël. Il n'y aura plus qu'un seul roi qui les commandera tous, et à l'avenir ils ne seront plus distingués en deux peuples, ni divisés en deux royaumes. — 6. Je serai à l'égard d'Israël comme une rosée ; il *germera comme le lis ;* et sa racine poussera avec force comme les plantes du Liban. — 7. Ses branches s'étendront, sa gloire sera semblable à *celle de l'olivier*, et il répandra une odeur comme l'encens du Liban. — Les peuples viendront se reposer sous son ombre, ils vivront du plus pur froment, ils germeront comme la vigne : son nom répandra une bonne odeur comme les vins du Liban. — 9. Après cela Éphraïm dira : Qu'y a-t-il encore de commun entre moi et les idoles? c'est pourquoi je l'exaucerai, et je le rendrai comme un sapin verdoyant : c'est moi, ô mon peuple, qui vous ferai porter du fruit.— 10. Qui est sage pour comprendre ces merveilles? qui a l'intelligence pour les pénétrer? car les voies du Seigneur sont droites, et les justes y marcheront sûrement ; mais les prévaricateurs y périront (Osée, 14). — 21. O terre, cessez de craindre, tressaillez d'al-

mon espérance dès le temps que je suçais ses mamelles, je me jetai entre vos mains au sortir de son sein : vous avez été mon Dieu, dès que j'ai quitté les entrailles de ma Mère... » (*Ps.* 21). Et encore, ce qui est plus fort, dans les paragraphes qui suivent ceux sur la Passion : *que le Seigneur le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime !* etc. — Quel Dieu est semblable au nôtre, qui

légresse et soyez dans la joie ; parce que le *Seigneur va faire de grandes choses.* — 22. Ne craignez plus, animaux de la campagne, parce que les prairies vont pousser et reprendre leur première beauté : les arbres porteront leur fruit et les *vignes pousseront* avec vigueur. — 33. Et vous, enfants de Sion, soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le docteur de la justice, et que ce docteur fera descendre sur vous, comme dans les premiers temps, les premières et les dernières pluies. — 24. Vos granges seront *pleines de froment*, et vos pressoirs regorgeront *de vin* et d'huile. — 27. Vous comprendrez alors que *je suis au milieu* d'Israël, que c'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre « (Joel, 2). — « Il est prédit, dit Pascal, (dans la plus belle de ses *Pensées*, car c'est le résumé des prophéties avec la preuve de leur accomplissement péremptoire) Qu'il doit être la pierre fondamentale et précieuse (*Is.* 28, 16). — Qu'il doit être la pierre d'achoppement et de scandale (*Is.* 8, 14). — Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre (*Is.* 8, 15). — Que les édifiants doivent rejetter cette pierre (*Ps.* 117, 22). — Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin. — Et que cette pierre doit croître en une montagne immense, et remplir toute la terre (Dan. 2, 35). — Et jamais il n'est venu, ni devant ni après Jésus-Christ, aucun homme qui ait rien enseigné approchant cela. — Les Juifs, en tuant Jésus-Christ, pour ne pas le recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. En continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables ; et, en le tuant et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. — Qui ne reconnaîtrait Jésus-Christ à tant de circonstances particulières qui en ont été prédites ! »

regarde les plus humbles choses du plus haut du Ciel, tirant le pauvre du fumier pour le placer au rang des Rois? Qui rend mère féconde la femme stérile? (*Ps.* 112, nouveau *Magnificat* magnifique). — Le Seigneur a juré à David, et il ne le trompera point : c'est le *fruit de votre ventre* que je placerai sur votre trône. » (*Ps.* 131).

LE LIEU DE L'INCARNATION, etc : « Dieu, notre Roi, avant les siècles a *opéré* le *salut* au milieu de la terre. — Vous avez *racheté* votre héritage, le Mont de Sion, dans lequel il vous a plu d'habiter. (*Ps.* 73) — Le Dieu des Dieux sera vu dans Sion. (*Ps.* 83). Et dans le verset suivant : Jetez les yeux, Seigneur, sur le visage de votre Christ. — Ne dira-t-on pas à Sion : l'*homme*, et l'*homme* (sic) est né en Elle ». (*Ps.* 86).

LES NOMS DU SAUVEUR : « Le Seigneur a envoyé son *Verbe*, pour nous guérir (*Ps.* 106). — Il a envoyé son *Verbe*... son *Esprit* a soufflé, lequel annonce son *Verbe* à *Jacob* (*Ps.* 147). — Le *Juste* fleurira comme le palmier (*Ps.* 101). — A cause de David votre serviteur, n'éloignez pas la face de votre *Christ*, Seigneur » (*Ps.* 131).

LA VENUE DES MAGES : « Les rois de Tharse et des Iles lui offriront des présents; les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons; et tous les rois de la terre l'adoreront» etc. (*Ps.* 71).

LE PRÉCURSEUR : « C'est là que je ferai paraître la puissance de David ; *j'ai preparé une lampe à mon Christ* (*Ps.* 131). — *Préparez le chemin* à celui qui est monté sur le couchant, le Seigneur est son nom » (*Ps.* 67).

LA BEAUTÉ DE L'HOMME-DIEU : « Vous surpassez en beauté les enfants des hommes, et la grâce est abondante sur vos lèvres » (*Ps.* 44). — Que le visage de Dieu brille sur nous afin que nous connaissions votre voie sur la terre, et que votre salut soit vu de toutes les nations » (*Ps.* 66).

SA TRANSFIGURATION : « Vous êtes ceint de lumière comme d'un vêtement.» (*Ps.* 103).

SES PERFECTIONS : « L'iniquité ne s'est point trouvée en moi (*Ps.* 16,3). — J'ai marché dans mon innocence » (*Ps.* 25). — Ils m'ont fait la guerre sans aucun sujet; ils me déchiraient par leurs calomnies ; pour moi, je priais»(*Ps.* 108).

SA MISSION : « J'enseignerai les voies de Dieu aux injustes, et les impies se convertiront à lui » (*Ps.* 50).

SA FAÇON DE PARLER accoutumée : « Je leur ouvrirai ma bouche en paraboles » (*Ps.* 77).

SON RÈGNE SUR LES JUIFS ET SUR LES GENTILS (*Ps.* 2, 6, 8, 71, 78 etc.)

SA VIE AU MILIEU DES CONTRADICTIONS, DES INGRATITUDES ET DES INIMITIÉS : « Le Seigneur m'a envoyé dominer au milieu de mes ennemis (*Ps.* 109). — *Ils m'ont attaqué de toutes parts avec des paroles de haine*, et m'ont fait la guerre sans aucun sujet. Je les ai aimés, et ils se sont déclarés mes ennemis, tandis que je priais pour eux ; ils m'ont rendu le mal pour le bien et la haine pour l'amour...» (*Ps.* 108).

LA PASSION proprement dite : « C'est Dieu même qui est mon Sauveur... jusqu'à quand vous jetterez-vous sur *un homme*, et vous joindrez-vous tous ensemble pour le tuer? (*Ps.* 61). — J'ai cherché des consolateurs, et je n'en ai point trouvé. Personne n'a paru prendre part à ma douleur. Mes amis, ceux que j'avais auprès de moi se sont éloignés (*Ps.* 37, 12 ; 87, 9, 19. — Des témoins iniques se sont élevés contre moi (*Ps.* 26, 12. *Ps.* 34, 11) ils se sont assemblés contre moi ; ils se sont divisés ; ils m'ont insulté avec moquerie ; ils ont grincé les dents contre moi, etc. (v. 15, 16). — Je suis devenu un sujet d'opprobre à leur égard : ils m'ont vu, et ils ont secoué la tête (*Ps.* 108 , 25). — L'homme avec qui je vivais en paix, à qui je me suis même confié, *et qui mangeait à ma table*, a fait éclater sa trahison contre moi (*Ps.* 40). — Que ce méchant soit abandonné à lui-même ; que le démon se tienne à sa droite, et qu'il l'obsède ; qu'il soit réprouvé ; que l'aveu de sa trahison soit un nouveau crime ; *qu'il abrége ses jours*, et que son apostolat passe à d'autres (*Ps.* 108). — Ils ont tendu leur arc afin de percer de leurs flèches l'innocent ; ils le perceront... Ils lui ont cherché des crimes ; l'homme approchera, et Dieu sera élevé (*Ps.* 63). — J'ai paru un objet de mépris, le dernier des hommes, et tellement défiguré par la douleur, que j'étais inconnu à mes frères (*qui m'ont renié*) (*Ps.* 68). — J'ai attendu que quelqu'un me consolât ; mais je n'ai trouvé personne. Et ils m'ont donné

du fiel pour nourriture; et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire (*Id.*). — Les cruels ont *percé mes mains et mes pieds*, et ils ont *compté tous mes os*. Ils se sont appliqués à me regarder. Ils ont *partagé mes habits* entre eux, et ont *jeté ma robe au sort*. Tous ceux qui m'ont vu dans ce triste état se sont moqués de moi, et m'ont insulté, en secouant la tête. Ils ont dit : Il espérait en Dieu : maintenant qu'il *est tombé entre nos mains*, que Dieu l'en délivre, et qu'il le sauve, s'il l'aime en effet. Je me suis adressé à vous, qui êtes mon Père, *et j'ai dit* : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Les péchés (*dont je me suis chargé*) sont cause que vous ne me délivrez point. Vous m'avez conduit *jusqu'au tombeau* (*Ps.* 21 tout entier [1]). — Mes ennemis ont dit : *quand mourra-t-il?* » (*Ps.* 41).

LE CRUCIFIEMENT : « Les justes sont exposés à beaucoup d'afflictions... le Seigneur garde exactement tous les os du juste, *un seul* de ses os ne pourra être brisé. » (*Ps.* 33).

L'ABANDON DU CORPS : « Ils ont répandu le sang du Juste autour de Jérusalem, et nul ne lui donnait la Sépulture » (*Ps.* 78).

LES CROIX DU CALVAIRE proprement dites : « *Levez vos mains*, afin d'abattre à jamais leur orgueil. Combien ont-ils commencé de méchancetés contre le *Saint*. Ils ont fait leur gloire de vous haïr au milieu de votre solennité. Ils ont planté leurs signes, leurs signes (répété), sans savoir ce qu'ils faisaient, sur le sommet de la montagne » (*Ps.* 73, v. 3-5).

LA RÉSURRECTION : « J'ai mis en vous, Seigneur, mon espérance, et je ne serai point confondu. Je sais que j'ai toujours le Seigneur à ma droite, c'est pour cela que mon cœur se réjouit, que ma langue chante des cantiques de joie, et que ma chair repose en paix : parce que je sais que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et que vous ne permettrez

[1] Ce psaume 21 est, d'un bout à l'autre, si applicable à J.-C., si personnel à J.-C., qu'il en prononça les premières paroles étant sur la Croix : *Deus, Deus meus, respice in me : quarè me dereliquisti* (MATTH. 27)!

point que *votre Saint éprouve la corruption.* Vous me ferez entrer dans le chemin de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage (*Ps.* 15) — Mon âme accablée de maux est tombée dans la nuit affreuse du tombeau. On m'a compté parmi les morts, comme un homme que votre main a retranché du nombre des vivants. J'ai été mis dans une fosse profonde, dans les lieux les plus ténébreux, et dans l'ombre de la mort. Je suis devenu comme un homme abandonné de tout secours, mais qui est LIBRE ENTRE LES MORTS : — *Inter mortuos liber* !!! (*Ps.* 87) — Venez à notre secours, Dieu, *notre Salut..*, afin qu'il ne soit pas dit dans les nations : *où est leur Dieu ?* (*Ps.* 78) — Étendez votre main sur l'homme de votre droite, sur le *Fils de l'Homme* que vous avez établi pour vous (*Ps.* 79) — Sauvez le fils de votre servante (*Ps.* 85). — Vous avez su *ma résurrection.* (*Ps.* 133)

L'Ascension : « Le Ciel ouvre ses portes éternelles pour y recevoir le Roi de gloire (*Ps.* 23). — Dieu est monté au milieu des cris de joie (*Ps.* 46). — Le char de Dieu est environné de plus de dix mille anges... Vous êtes monté en haut, Seigneur, et vous avez emmené avec vous un grand nombre de captifs (*Ps.* 67, v. 18, 19). — Ils ont vu, ô Dieu, l'entrée de mon Dieu, de mon Roi, qui réside dans son Sanctuaire (v. 24, 25). — La magnificence paraît dans les nuées. Dieu est admirable dans ses Saints (v. 35, 36). — Qui sera égal à Dieu dans les nuées, sera semblable à Dieu dans les Fils de Dieu ? (*Ps.* 88). — Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite !... jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied... Je vous ai engendré de mon sein avant l'Étoile du jour. Le Seigneur a juré et son serment est immuable : que vous êtes le prêtre selon l'ordre de Melchisedec. Le Seigneur est à votre droite... Il boira de l'eau du torrent, et c'est pour cela qu'il élèvera sa tête » (*Ps.* 109).

La Descente du Saint-Esprit : « Vous êtes monté en haut, vous avez reçu *les dons* que vous avez promis aux hommes, et que vous envoyez même aux incrédules, afin que vous habitiez en eux (*Ps.* 67, v. 19) — La terre est émue, et les

Cieux répandent une pluie à la face de Dieu » (v. 9, 10).

L'EUCHARISTIE : Dans le Ps. 21, immédiatement après les circonstances du crucifiement du Sauveur : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés. — Que mon calice, qui a la force d'enivrer est brillant (*Ps.* 22). — Que les Justes soient comme dans un festin (*Ps.* 67, v. 4). — Il ouvrit les portes du Ciel ; et leur donna le pain du Ciel. L'homme a mangé le pain des anges (*Ps.* 77, v. 23-25). — Il les a nourris de la *plus pure* farine de froment ; et il les a rassasiés du miel sorti de la *pierre* (*Ps.* 80). — Vos fils, comme des jeunes oliviers, seront autour de votre table (*Ps.* 127). — Je donnerai à sa Veuve une bénédiction abondante ; je rassasierai de pain ses pauvres » (*Ps.* 131).

LE FONDEMENT DE L'ÉGLISE : « La Pierre qu'ils ont rejetée, est devenue la tête de l'angle (*Ps.* 118, v. 22) — Le Seigneur m'a élevé *sur la Pierre* (*Ps.* 16, v. 6).

LE CHATIMENT immédiat du peuple déicide impénitent : « Vous avez, Seigneur, exterminé ceux qui me haïssaient... ; je les briserai comme la poussière que le vent emporte ; je les ferai disparaître comme la boue des rues (*Ps.* 17) — Comme la fumée disparaît, qu'ils disparaissent ; comme la cire fond au feu, que les pécheurs périssent devant la face de Dieu (*Ps.* 67 v. 1-3) ! — Votre pied sera teint dans le sang de vos ennemis (v. 24) — Que ses enfants soient *vagabonds* et errants ! » (*Ps.* 108, v. 10)

L'APPEL DES GENTILS : « Vous me délivrerez des contradictions de mon peuple ; vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je n'avais point connu m'a été assujetti ; il m'a obéi aussitôt qu'il m'a entendu » (*Ps.* 18).

LA MENACE AUX ENNEMIS ULTERIEURS DU CHRISTIANISME : « Que les nations se soulèvent, que les peuples méditent des choses vaines, que les rois de la terre s'opposent et les princes s'assemblent contre le Seigneur et contre son Christ, en disant : Rompons leurs liens et rejetons au loin leur joug. Celui qui habite les Cieux, se rira d'eux... Le Seigneur m'a dit : *Vous êtes mon Fils*, je vous engendre aujourd'hui. Demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage, et j'étendrai votre puissance jusqu'aux extrémités de la terre... Vous les brise-

rez comme les vases du potier. Et maintenant, rois, servez le Seigneur et ne vous réjouissez qu'en lui » (*Ps.* 2.).

LE TRIOMPHE MÊME TEMPOREL DU CHRISTIANISME : « *Vous êtes mon Père, mon Dieu, et l'auteur de mon salut* (*Ps.* 88, v.27). Et son Père semble lui répondre : *Je l'établirai le Premier né, et je l'établirai au-dessus des rois de la terre* (v. 28).»

L'OBJET ET LE BUT DU CHRISTIANISME : « Il fera régner avec lui la justice et la paix abondante, aussi durables que les Cieux (*Ps.* 71). (1).

LE DERNIER AVÉNEMENT DU FILS DE DIEU : « Toute la nature tressaillera par la présence du Seigneur, à cause qu'il vient, à cause qu'il vient (répété) juger toute la terre » (*Ps.* 95).

Et celui dont le nom signifie : *Salut du Seigneur* ; cet Isaïe, *Fils de David* en ligne droite, lui aussi, et lui aussi, homme d'action et de parole à la fois; et en cette double qualité le premier et le plus éloquent des plus grands Prophètes, et Martyr de la plus haute vertu contemporaine. Son corps fut *fendu en deux* avec une scie de bois, par le Tibère ou le Néron du temps, Manassès : Sorte de *crucifiement*, où le *bois* au lieu d'être passif est actif! Saint Jérôme, et toute l'Église avec lui, et après lui, et le lecteur le plus philosophique ou le plus simple, ont vu dans son livre l'*Évangile* plutôt qu'une *prophétie de l'Évangile*. C'est là qu'on voit dans chacun des 66 chapitres, comme dans tous, Jésus-Christ seul, Jésus-Christ toujours, Jésus-Christ tout entier.

LA CAUSE DE LA VENUE DU SAUVEUR : « O si vous vouliez fendre les Cieux *et en descendre!* les montagnes fondraient devant votre face. — 2. Comme le feu fait fondre les métaux, comme son ardeur fait bouillonner les eaux : lorsque vous mani-

[1] Ce que nous avons reconnu, constaté dans *tous* les Psaumes, on pourrait le constater dans chacun. Lisez-en un *ad hoc* en effet, avec l'intention d'y trouver Jésus-Christ, et vous l'y verrez le plus souvent tout entier, et guère plus dans les Psaumes 1, 8, 15, 21, 23, 44, 46, 54, 68, 71, 96, 108, 109, où l'Église le voit plus particulièrement, que dans les 140 autres.

festerez à vos ennemis votre nom, *votre présence* ébranlera les nations. — 3. Lorsque vous ferez éclater des merveilles auxquelles nous ne nous serons pas attendus, et qu'en effet, *vous descendrez*, les montagnes fondront devant votre face. — 4. Depuis le commencement du monde, les hommes n'ont point entendu, l'oreille n'a point ouï et l'œil n'a point vu d'autre Dieu que vous, qui agisse en faveur de l'homme qui espère en lui — 6. Nous sommes tous devenus comme un homme impur, et toutes les œuvres de notre justice sont comme le linge souillé : nous sommes tous tombés comme la feuille, et nos iniquités nous ont emportés comme un vent. — 7. Il n'y a personne qui invoque votre nom : il n'y a personne qui se réveille de son assoupissement pour s'attacher fermement à vous : car vous nous avez caché votre visage, et vous nous avez fait couler comme l'eau, sous le poids de notre iniquité. — 8. Cependant, Seigneur, vous êtes notre père » (Chap. 64).

L'ATTENTE GÉNÉRALE ET LE TEMPS DE LA VENUE : « 19. Malheur à ceux qui disent de *Dieu* : Qu'il se hâte; que ce qu'il doit faire arrive bientôt, afin que nous le voyions : que les desseins du Saint d'Israël s'avancent et s'accomplissent, afin que nous le reconnaissions (Chap. 5). — 5. La justice que je dois envoyer est proche, le salut que j'ai promis va paraître, et mon bras fera justice aux nations ; les îles seront dans mon attente, elles espéreront en mon bras. — 14 Celui qui vient ouvrir la porte *arrivera bientôt* ; il ne laissera point mourir ses serviteurs entièrement, et le pain qu'il donne ne manquera point (Chap. 51). — 9. Car les îles m'attendent, et il y a déjà long-temps que les vaisseaux sont prêts sur la mer, pour faire venir vos enfants *de loin avec leur argent et leur or*, pour le *consacrer* au nom du Seigneur votre Dieu, et au Saint d'Israël qui vous a glorifiés. » (Chap. 60).

L'IDENTITÉ DIVINE DU PÈRE ET DU FILS : « 3. Voici la voix de celui qui crie : Préparez dans le désert la voie du Seigneur ; rendez droit dans la solitude le chemin pour notre Dieu. — 4. Toutes les vallées seront relevées; toutes les montagnes et les collines seront abaissées; les chemins tortus seront redressés et ceux qui sont raboteux seront aplanis. — 5. Alors la gloire

du Seigneur se manifestera, et toute chair verra en même temps, que c'est *la bouche du Seigneur* qui a parlé. — 8. L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée : mais le *Verbe* de notre Dieu demeure éternellement. — 9. Montez sur une haute montagne, vous qui annoncez à Sion l'heureuse nouvelle : élevez votre voix avec force, vous qui annoncez l'heureuse nouvelle à Jérusalem : élevez-la, ne craignez point; dites aux villes de Juda: *voici votre Dieu.* — 10. Voici le *Maître, le Seigneur* qui vient dans sa puissance ; son bras lui suffit pour établir son empire : il porte avec lui ses récompenses ; et le prix qu'il rendra aux travaux, marche devant lui. — 11. Il mènera son troupeau dans les pâturages, comme *un pasteur qui paît ses brebis :* il assemblera entre ses bras les petits agneaux et il les prendra dans son sein; il conduira doucement les brebis qui seront pleines. — 12. Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui la tenant étendue a mesuré les Cieux? qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre ? qui pèse les montagnes, et met les collines dans la balance? — 13. Qui a conduit l'Esprit du Seigneur? qui lui a donné conseil pour lui apprendre ce qu'il devait faire (Chap. 40 .) — Que les îles se taisent pour m'écouter, que les peuples prennent de nouvelles forces; qu'ils s'approchent, et qu'après cela ils parlent : allons ensemble devant *un Juge.* — 2. Qui fera sortir *le Juste* de l'*orient,* et qui l'appellera, en lui ordonnant de le suivre pas à pas? il lui livrera les nations ; il lui soumettra les rois : il les dispersera devant son épée comme la poussière, et devant son arc comme la paille qui est emportée. —3. Il les poursuivra, il passera sain et sauf, par un chemin où ses pieds ne seront point encore entrés. — 4. Qui est-ce qui fera et opérera et qui dès le commencement appelle les races? *c'est moi* le *Seigneur* ; moi le premier avec les derniers.» (Chap. 41.)

LA FILIATION DIVINE. Tantôt c'est le Prophète lui-même qui paraît l'annoncer en son nom: — «2. *Dans les derniers temps,* la montagne de la maison du Seigneur, sera comme placée à la tête des montagnes, elle s'élèvera au-dessus des collines, et toutes les nations y accourront en foule. —3. Plusieurs peuples y viendront, en disant : Allons, montons à la montagne du Sei-

gneur, à la maison du Dieu de Jacob : *il nous enseignera ses voies*, et nous marcherons dans ses sentiers ; parce que la loi sortira de Sion, et le Verbe du Seigneur *sortira de Jérusalem* (Chap. 2). — 2. En ce temps-là, le *Germe du Seigneur* (1) fera l'ornement de la gloire, et le Fruit de la terre sera en élévation et honneur pour ceux d'Israël qui auront été sauvés (Chap. 4). — Je sais que mon Dieu, est mon Sauveur » (Chap. 12).

Tantôt c'est Dieu le Père lui-même qui parle de son Fils, et qui se rit d'avance par un superbe argument *ad hominem*, des philosophes contemporains et futurs qui lui demanderaient raison de sa *génération* divine ou humaine : « 7. *C'est moi* qui produis la lumière et qui crée les ténébres, qui fais la paix et qui crée les maux : je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses. — 8. Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie, que la terre s'ouvre, que le *Salut* soit produit, et que la justice germe en même temps. Je *suis le Seigneur qui l'ai créé*. — 9. Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé ; comme si le vase de terre disputait contre celui qui l'a formé. L'argile dit-elle au potier : Que faites-vous? votre ouvrage n'a rien d'une main habile. — 10. *Malheur à celui* qui dit au père : *Pourquoi engendrez-vous*? et à la *mère* : *Pourquoi enfantez-vous*? — 11. Voici ce que dit le Seigneur, le Saint d'Israël, et celui qui l'a formé : Interrogez-moi sur les choses futures, et donnez-moi, si vous osez, des règles de conduite touchant mes enfants et les ouvrages de mes mains. — 12. C'est moi qui ai fait la terre, et qui ai créé l'homme pour l'habiter : c'est moi qui de mes mains ai étendu les cieux, et qui ai donné les ordres à toute la milice des astres. — 13. *C'est moi qui le susciterai pour faire régner la justice, et qui aplanirai devant lui tous les chemins :* il rebâtira la ville qui m'est consa-

(1) Le Prophète annonce aussi le Sauveur par les comparaisons les plus analogues à sa mission de *pain* et de *vin* Eucharistiques : « 8: Voici ce que dit le Seigneur : Comme lorsqu'on trouve *un beau grain* dans une *grappe*, on dit : ne le gâtez pas, parce qu'il a été béni ; ainsi en faveur de mes serviteurs, je n'exterminerai pas tout. » (Ch. 65.)

crée, et il renverra libres mes captifs, sans recevoir pour eux ni rançon, ni présents, dit le Seigneur, le Dieu des armées. » (Chap. 45).

Tantôt, c'est le Fils de Dieu qui raconte sa génération : « Écoutez-moi, îles, et vous, peuples éloignés, prêtez l'oreille : *le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère; il m'a désigné par mon nom, lorsque j'étais encore dans ses entrailles.* — 2. Il a rendu ma bouche comme une épée perçante; il m'a protégé sous l'ombre de sa main; il m'a mis en réserve comme une flèche choisie; il m'a tenu caché dans son carquois. — 3. Et il m'a dit : Israël, vous êtes mon serviteur, et je me glorifierai en vous. — 4. Je lui ai dit : J'ai travaillé en vain; j'ai consumé inutilement et sans fruit toute ma force : mais le Seigneur me fera justice, et j'attends de mon Dieu la récompense de mon travail. — 5. Et maintenant le Seigneur m'a répondu, lui qui *m'a formé dès le sein* pour être son serviteur, afin que je ramène Jacob vers lui, et qu'Israël soit réuni à lui; je serai glorifié aux yeux du Seigneur, et mon Dieu sera ma force. — 6. Le *Seigneur* m'a dit : C'est peu que vous me serviez pour rétablir les tribus de Jacob, et pour ramener ceux d'Israël que je me suis réservés : je vous ai établi pour être la lumière des nations, afin que vous soyez le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. —.7. Voici ce que dit le Seigneur, le *Rédempteur* et le Saint d'Israël, à celui qui a été dans le *dernier mépris*, que la nation a détesté, et qui a été l'esclave de ceux qui dominaient : Les rois vous verront, et les princes se lèveront; ils vous adoreront, à cause du Seigneur qui a été fidèle au Saint d'Israël, qui *vous a choisi*. — 8. Voici ce que dit le Seigneur : Je vous ai exaucé au temps de bienveillance; je vous ai assisté au jour du salut; je vous ai conservé, et je vous ai établi pour être le médiateur de l'alliance avec le peuple, pour parer la terre, pour le mettre en possession des héritages désolés. — 9. Pour dire à ceux qui étaient dans les chaînes : sortez, et à ceux qui étaient dans les ténèbres : *Voyez la lumière* » (Chap. 49).

LA FILIATION ROYALE OU TEMPORELLE, PAR UNE VIERGE. « 5. Écoutez le Verbe du Seigneur, vous qui l'entendez avec tremblement. Vos frères qui vous haïssent, et qui vous rejet-

tent à cause de mon nom, vous ont dit : Que le Seigneur fasse paraître sa gloire en vous. Mais il se montrera en vous comblant de joie : et pour eux, ils seront couverts de confusion. — 6. Alors on entendra des cris tumultueux qui s'élèveront de la ville, une voix qui viendra du temple, la voix du Seigneur qui rendra à ses ennemis ce qu'ils méritent. — 7. Sion a *enfanté avant que d'être en travail : elle* a *mis au monde un enfant mâle*, avant que d'avoir senti les douleurs de l'enfantement.—8. Qui a jamais entendu parler d'une telle merveille? qui a jamais rien vu de semblable? Peut-on faire que la terre produise son fruit en un seul jour, et tout un peuple est-il engendré en même temps ? Et cependant Sion a été en travail, et elle a enfanté ses enfants en un même temps. — 9. *Moi qui fais enfanter les autres, n'enfanterai-je point aussi moi-même*, dit le Seigneur ? Moi qui donne aux autres la fécondité, demeurerai-je stérile, dit votre Dieu ? — 10. Réjouissez-vous avec Jérusalem, soyez dans l'allégresse avec elle, vous tous qui l'aimez : joignez les sentiments de votre joie à la sienne, vous tous qui pleurez sur elle. — 11. Afin que vous suciez de ses mamelles le lait de ses consolations, et que vous en soyez rassasiés ; que vous suciez de son sein une abondance de délices, en voyant l'éclat de sa gloire.—12. Car voici ce que dit le Seigneur : Je vais faire couler sur elle comme un fleuve de paix ; je répandrai sur elle la gloire des nations, comme un torrent qui se déborde : vous sucerez son lait : vous serez portés à ses côtés, et *vous goûterez la joie, les délices sur ses genoux.* — 13. Comme *une mère console son petit enfant*, ainsi je vous consolerai ; et vous trouverez votre consolation dans Jérusalem. — 14. Vous verrez ces choses, et votre cœur sera dans la joie ; vos os même reprendront une nouvelle vigueur comme l'herbe. — 19. Je mettrai au milieu d'eux un signe. — 21. Et je prendrai même parmi eux, des prêtres et des lévites, dit le Seigneur.—22. Car comme les Cieux nouveaux et la terre nouvelle que je vais créer, subsisteront toujours de moi, dit le Seigneur, ainsi votre race et votre nom subsisteront éternellement. — 23. De mois en mois, et à chaque jour de sabbat, toute chair viendra se prosterner devant moi, dit le Seigneur (ch. 66)—3. Vous serez une couronne de gloire dans

la main du Seigneur, et un diadême royal dans la main de votre Dieu. — 4. On *ne vous appellera plus la répudiée*; et votre terre ne sera plus appelée la terre déserte; mais vous serez appelée ma bien-aimée; et votre terre, la terre habitée : parce que le Seigneur a mis son affection en vous, et que votre terre sera remplie d'habitants. — 5. Car un jeune s'attache à une vierge, vos enfants s'attacheront à vous : et de même que l'époux trouve sa joie dans son épouse, ainsi votre Dieu se réjouira en vous » (Chap. 62).

La Venue des Mages : « Tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens » (Chap. 60).

Ses noms divers : « 13. Alors Isaïe dit : Écoutez donc, maison de David : ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes sans lasser encore celle de mon Dieu. — 14. C'est pourquoi le Maître vous donnera lui-même un prodige : la Vierge concevra et enfantera un fils, et elle le nommera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous (ch. 7). — 2. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière : le *jour* s'est levé sur ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort. (Chap. 9). — 6. Car un *petit enfant nous est né*, et un fils nous a été donné : il portera sur son épaule la marque de sa principauté; et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu le Fort, le Père du siècle futur, le prince de la Paix. — 7. L'étendue de son empire, et la paix qu'il établira, n'auront point de fin : il s'asseyera sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais : ce sera le Seigneur des armées, jaloux de sa gloire, qui fera ce que je dis. (*id.*) — Maison de Sion, bénissez Dieu, parce que le grand, le Saint d'Israël est au milieu de vous (Chap. 12). — A qui donc me forcez-vous de ressembler, en sorte que je lui sois égal, dit le Saint? Levez les yeux en haut, et considérez qui a créé les Cieux? » (Chap. 40).

Sa Mission exprimée par le Prophète : « Il sortira un rejeton du tronc coupé de Jessé, et une Fleur naîtra de sa racine. — 2. L'*Esprit du Seigneur se reposera sur lui*; l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, la crainte du Seigneur. — 3. L'o-

deur qu'il répandra, inspirera aux hommes la crainte du Seigneur : il ne jugera point sur ce qui paraît aux yeux, et il ne condamnera pas sur un ouï-dire. — 4. Mais il jugera la cause des pauvres dans la justice, et il se déclarera le juste vengeur des humbles qu'on opprime sur la terre : il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie du souffle de ses lèvres. — 5. La justice sera la ceinture de ses reins ; et la fidélité, le baudrier dont il sera ceint. — 6. Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira tous. — 10. En ce jour-là le rejeton de Jessé *sera exposé comme un Etendard* aux yeux de tous les peuples ; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son *Sépulcre sera glorieux*» (Chap. 11).

SA MISSION EXPRIMÉE PAR DIEU SON PÈRE : « 5. Voici ce que dit le Dieu Fort, le Seigneur qui a créé et étendu les Cieux, qui a préparé la surface de la terre, et les plantes ; qui donne la respiration au peuple qui la remplit, et la vie à ceux qui marchent. — 6. Moi qui suis le Seigneur, je vous ai appelé pour faire régner la justice, je vous ai pris par la main, et vous ai conservé : je vous ai établi pour être le médiateur de l'alliance du peuple et la lumière des nations. — 7. Pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer des fers ceux qui sont enchaînés, et pour faire sortir de prison ceux qui sont assis dans les ténèbres. — 8. Je suis celui qui est : c'est là le nom qui m'est propre » (Chap. 42).

SA MISSION EXPRIMÉE PAR LUI-MÊME : « L'Esprit du souverain Maître, l'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a consacré par son onction : il m'a envoyé pour annoncer l'*heureuse nouvelle* à ceux qui sont pauvres et affligés ; pour bander les plaies de ceux qui ont le cœur brisé ; pour annoncer la liberté aux captifs, et la délivrance à ceux qui sont dans les chaînes. — 2. Pour publier l'année de la bonne volonté du Seigneur, et le jour de la vengeance de notre Dieu ; pour consoler tous ceux qui pleurent. — 3. Pour avoir soin de ceux de Sion qui sont dans les larmes ; pour leur donner une couronne au lieu de cendre, l'huile de joie au lieu de larmes, et un vêtement de louange au lieu

d'un esprit affligé : et on les appellera des arbres de justice, des plantes que le Seigneur a établies pour en tirer sa gloire » (Chap. 61).

SES MIRACLES DÉMONSTRATIFS DE SA MISSION : « 4. Dites à ceux dont le cœur se laisse facilement abattre : Prenez courage, ne craignez point : voici votre Dieu qui vient vous venger, et rendre à vos ennemis ce qu'ils méritent : *Dieu viendra lui-même*, et *il vous sauvera*. — 5. Alors les yeux des aveugles verront la lumière, et les oreilles des sourds seront ouvertes. — 6. Le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets prononcera des cantiques ; parce que des sources d'eaux sortiront de terre dans le désert, et que des torrents couleront dans la solitude » (Chap. 35).

SON CARACTÈRE, SA PHYSIONOMIE, SA DOUCEUR : « Voici mon serviteur, dont je prendrai la défense ; voici celui que j'ai choisi, et en qui j'ai mis toute mon affection : je ferai reposer sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. — 2. Il ne criera point, il ne haussera point la voix, et il ne la fera point entendre dans les places. — 3. Il n'achèvera point de briser le roseau qui est déjà froissé, ni d'éteindre la mèche qui donne encore une lumière sombre : il annoncera la justice selon la vérité. — 4. Il n'aura rien de sombre dans ses regards, ni de précipité dans ses démarches, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et que les îles se soient soumises à dépendre de sa loi » (Chap. 42).

L'ABANDON ET LE RENIEMENT DES DISCIPLES : « 2. Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui parle. J'ai nourri des enfants ; je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. — 3. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne, l'étable de son maître : mais Israël est sans intelligence, et mon peuple sans entendement. — 4. Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race corrompue, aux enfants scélérats : ils ont abandonné le Seigneur ; *ils ont méprisé le Saint d'Israël* ; *ils l'ont renoncé*, retournant en arrière » (Chap. 1).

LA CROIX : « 20. Choisira-t-il un *bois fort* et bien droit, un *bois qui ne périsse point*, et cherchera-t-il à placer sa statue de manière qu'elle ne soit point ébranlée » (Chap. 40).

SA MORT : « 12. C'est moi, c'est moi-même qui vous consolerai : qui êtes-vous, pour avoir peur d'un homme faible, *qui ne peut éviter la mort*, d'un des enfants des hommes, lequel sera traité comme l'herbe des champs ? » (51).

SA PERSONNE, SA VIE ET SA MORT TOUT ENTIÈRE, exprimées sans interruption dans les chap. 52-55 et *derniers* du Prophète : « 6. C'est pourquoi il viendra un jour auquel mon peuple connaîtra mon nom, parce que moi qui parlais autrefois, *me voici présent*. — 7. Combien sont beaux les pieds de celui qui annonce l'*heureuse nouvelle*, et qui prêche la paix sur les montagnes; les pieds de celui qui annonce les vrais biens, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Votre Dieu règne. — 8. Alors vos sentinelles se feront entendre; elles élèveront leurs voix, elles chanteront ensemble des cantiques de louanges; parce qu'elles verront de leurs yeux que le Seigneur aura ramené les enfants de Sion. — 9. Chantez, déserts de Jérusalem, poussez des cris de joie ; parce que le Seigneur a consolé son peuple, et qu'il *a racheté Jérusalem*. — 10. Le Seigneur a déployé son bras saint, aux yeux de toutes les nations; et *toutes les régions de la terre verront le salut* que notre Dieu doit nous envoyer. — 13. Mon serviteur sera rempli d'intelligence : il sera grand et élevé; il montera au plus haut comble de gloire. — 14. Comme vous avez été l'étonnement de plusieurs par votre désolation ; ainsi son *visage sera plus défiguré que celui d'aucun autre* homme, et sa forme moins reconnaissable que celle des enfants des hommes. — 15. Mais c'est ainsi qu'il purifiera, par l'aspersion, la multitude des nations : les rois se tiendront devant lui dans le silence; parce que ceux à qui il n'avait point été annoncé, le verront, et que ceux qui n'avaient point entendu parler de lui, le contempleront avec intelligence. — Seigneur, qui a cru ce qu'il nous a entendu prêcher? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? — 2. Il s'est élevé devant le Seigneur, *comme un faible arbrisseau*, et comme *un rejeton* qui sort d'une terre sèche : il a été *sans beauté et sans éclat : nous l'avons vu et il n'avait rien qui attirât nos regards*. — 3. *Nous l'avions désiré ;* mais il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleurs, et qui sait par expérience ce que c'est

que souffrir. Il a été pour nous comme un objet devant qui on cache son visage : nous l'avons méprisé ; nous n'en avons fait aucun cas. — 4. Il a pris lui-même nos infirmités, et il s'est chargé de nos douleurs. Nous l'avons regardé comme un homme frappé de lèpre, comme un criminel que Dieu frappait, et qui était humilié pour ses péchés. — 5. Mais c'est pour nos iniquités qu'il a été *percé de plaies*; c'est pour nos crimes qu'il a été brisé : le châtiment qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui ; et nous avons été *guéris par ses meurtrissures*. — 6. Nous sommes tous égarés *comme des brebis* : chacun s'est détourné pour suivre sa propre voie ; et le Seigneur *l'a chargé de l'iniquité de nous tous*. — 7. Il a été pressé de satisfaire pour nos dettes, et il est devenu notre caution : *semblable à un agneau qu'on mène à la mort*, il n'a point ouvert la bouche ; il est demeuré dans le silence *comme une brebis* qui est muette devant celui qui la tond. — 8. Après avoir été lié et condamné, il a été enlevé de ce monde : mais qui pourra exprimer sa nombreuse postérité, après qu'il aura été retranché de la terre des vivants, et *frappé pour le crime de mon peuple*. — 9. *Son sépulcre sera donné à la garde des impies ;* mais *les membres morts seront confiés à un homme riche*. Quoiqu'il n'ait point commis d'injustice, et que jamais la tromperie n'ait été dans sa bouche, cependant le Seigneur a voulu le briser de douleurs. — 10. Si son âme se livre comme une *hostie pour le péché* ; il verra sa race s'étendre, et il prolongera ses jours ; et la volonté de Dieu s'accomplira heureusement par son ministère. — 11. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié : le juste mon serviteur justifiera un grand nombre d'hommes par la science salutaire qu'il donnera, et *il portera lui-même leurs iniquités*. — 12. Car je lui donnerai pour son partage la multitude des nations, et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, et qu'il *a été mis au nombre des scélérats* ; qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi.—Réjouissez-vous, stérile, *qui n'enfantez point* ; chantez des cantiques de louanges, et poussez de cris de joie, vous qui ne deveniez point mère ; parce que celle qui était abandonnée, a maintenant

plus d'enfants que celle qui avait un mari, dit le Seigneur. — 5. *Car celui qui vous a créée, se montrera votre époux*; son nom est le Seigneur des armées : et le Saint d'Israël qui vous rachètera, sera reconnu le Dieu de toute la terre. — 6. Car le Seigneur vous a appelée à lui comme une femme qui était abandonnée, et dont l'esprit était dans la douleur; comme une femme qu'on a épousée dans sa jeunesse, et qui a été répudiée, dit votre Dieu. — 7. Je vous ai abandonnée pour un petit moment; et je vous recueillerai et vous réunirai à moi par une grande miséricorde. — 8. Je vous ai caché mon visage pour un moment, dans le court intervalle de ma colère; mais je vous ai regardée ensuite avec une compassion qui ne finira jamais, dit le Seigneur qui vous a rachetée. — 13. Tous vos enfants seront enseignés du Seigneur; et l'abondance de la paix sera le partage de vos enfants. — 3. Prêtez l'oreille, et venez à moi; écoutez-moi, et votre âme trouvera la vie : je ferai avec vous une alliance éternelle, selon la miséricorde stable que j'ai promise à David. — 4. Voici celui que j'ai donné pour *témoin aux peuples*, pour chef et pour maître aux nations. — 5. Alors, témoin du Seigneur, vous apellerez à vous une nation que vous ne connaissiez point; et les peuples qui ne vous connaissaient point, accourront à vous, à cause du Seigneur votre Dieu, et du Saint d'Israël qui vous aura rempli de sa gloire. — 6. Peuples, cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche. — 11. Ainsi en sera-t-il de *mon Verbe*; étant sorti de ma bouche, il ne retournera point à moi sans fruit; mais il fera tout ce que je veux, et il produira l'effet pour lequel je l'ai envoyé. »

SA MORT PLUS PARTICULIÈREMENT : « Le Juste périt, et personne n'y fait réflexion : les hommes de piété sont retirés de ce monde, et personne ne comprend que le Juste est enlevé pour être délivré des maux de ce siècle. — 2. Il s'en est allé en paix : celui qui a marché dans un cœur droit, se reposera sur son lit. — 3. Venez ici, vous autres, enfants d'une devineresse, race d'un homme adultère et d'une femme prostituée. — 4. De qui vous êtes-vous joués? contre qui avez-vous ouvert la bouche, et lancé les traits de vos langues perçan-

tes? N'êtes-vous pas des enfants perfides et des rejetons bâtards? (Chap. 57).— 1. Qui est celui-ci qui vient d'Edom, qui vient de Bosra avec sa robe teinte de rouge, qui éclate par la beauté de ses vêtements, et qui marche avec une si grande force? C'est moi, dont la parole est la parole de justice, et qui suis *puissant pour sauver*. — 2. Pourquoi *votre robe est-elle toute rouge*, et vos vêtements comme ceux d'un homme qui foule le vin dans le pressoir? — 3. J'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi : je les ai foulés dans ma colère, je les ai foulés aux pieds dans ma fureur ; *et leur sang a rejailli sur ma robe*, et tous mes vêtements en sont ta hés » (Chap. 58).

LE FONDEMENT DE L'ÉGLISE : « Je mettrai sur son épaule la *Clef* de la maison de David : il ouvrira sans qu'on puisse fermer, et il fermera sans qu'on puisse ouvrir (Chap. 22). Celui qui doit ouvrir les portes, arrivera bientôt; et le pain qu'il donne, ne manquera point » (Chap. 51).

PROGRÈS DE L'EGLISE : « 16. C'est pourquoi, dit le souverain Maître, le Seigneur, je m'en vais mettre pour fondement de Sion, une pierre, *une Pierre* éprouvée, angulaire, précieuse, sur laquelle elle sera très solidement bâtie : que celui qui croit attende, et qu'il ne se hâte point. — 17. J'établirai pour règle l'équité même, et pour poids la justice ; la grêle détruira l'espérance fondée sur le mensonge, et un déluge d'eaux emportera votre asile. (Chap. 28).—19. Mais ceux qui sont du côté de l'occident craindront le nom du Seigneur; ceux qui sont du côté de l'orient révéreront sa gloire : lorsqu'il viendra comme un fleuve resserré, dont le souffle du Seigneur pousse les eaux ; — 20. Il viendra un Rédempteur en faveur de Sion, et en faveur de ceux de Jacob, qui se convertiraient alors de leur iniquité, dit le Seigneur.(ch.59). — Mille sortiront du moindre d'entre eux; et du plus petit, tout un grand peuple. Je suis le Seigneur, et c'est moi qui ferai tout d'un coup cette merveille, quand le temps sera venu.» (Chap. 60).

Mais c'est dans les faits, dans l'histoire, dans la personnifi-

cation des hommes types [1], ou des plus grands hommes historiques, que Dieu a voulu faire prévoir, faire voir, et qu'il a fait vivre avant et après coup, son Fils, Dieu et Homme par excellence.

Je conçois que le Fils de Dieu ait réuni en lui, et bien au delà, toutes les vertus divisées en tous les grands hommes avant sa venue et depuis jusqu'à la fin des siècles. — Et que les Juifs, ses ennemis, représentés par Judas, aient, de leur côté, réuni tous les crimes [2].

Moïse, l'écrivain primitif et le héros principal de ces livres, est aussi le premier Prophète, le premier type même personnel et le premier thaumaturge du Sauveur [3].

[1] *Illorum non tantùm lingua, sed et vita prophetia fuit.* (St. Aug.) — *Ut verbis, ita et rebus prophetarunt.* (Tertul.) — Les philosophes les plus éclairés de la réforme, l'ingénieux et célèbre Lavater entr'autres, d'accord en cela avec les Pères de l'Eglise, a dit dans la 88e *pensée* de son *testament spirituel* : — « C'est une de mes pensées favorites, que Dieu se manifeste aux hommes dans tous les hommes sages, bons, humbles, généreux, grands, magnanimes. » — Et dans une autre : — « Quand la divinité a de la bienveillance pour un homme, elle lui apparaît sous les traits d'un ami fidèle. »

[2] Les juifs déicides sont représentés en réalité par les rois impies de l'Ancien-Testament, et depuis par les Césars persécuteurs, en regard des rois religieux. Suivant saint Ambroise, Caïn représente déjà la vieille synagogue déicide, comme Abel la jeune Eglise du Christ; et leurs sacrifices signifient, d'après saint Jérôme, l'un, celui de la religion matérielle, offrant les fruits de la terre; l'autre celui de la Religion céleste qui donne à Dieu sa volonté et son sang.

Nabuchodonosor est en présence de Daniel; — Les Pharaons, en présence de Moïse, et même de Joseph et d'Abraham; — Achab, en présence d'Elie; — en présence de Mardochée, Aman, qu'Assuérus « fit attacher à une croix » parce qu'il avait voulu y attacher un Israëlite; — les Antiochus, en présence des Machabées, etc.

[3] Circonstance *chrétienne* inouie! Moïse avait pour ange

Sa famille, sa naissance, son nom (*sauvé* en hébreu) son *exposition* sur le Nil pour lui éviter la mort des enfants mâles ordonnée par Pharaon, l'*Hérode* du temps; — sa conservation, son éducation, par la fille même du roi, par une Marie; — ses communications immédiates avec Dieu, ses miracles, ses victoires, ses enseignements, et surtout sa mort, tout ici est d'un précurseur.

Dieu l'appelle sur la montagne; il lui montre le buisson ardent, l'ombre du Verbe futur, qui brûle sans se consumer. — On remarque que Moïse ne parait nulle part sur le mont formidable, où les premières tables furent brisées par lui à la vue du veau d'or. Mais tranquille dans la plaine, il reçoit d'une main sortant d'un nuage, sans éclair ni tempête, les secondes tables de la loi, qui, seules, furent conservées.

Dieu a parlé, il a rempli Moïse de son Esprit saint, et Moïse change à l'instant toutes les lois de la nature pour sauver moralement ou matériellement le peuple juif, divisant la mer; — forçant la terre à ouvrir ses abîmes; — faisant jaillir l'eau de la Pierre, et descendre le Pain du Ciel; — fixant la nuée sur son camp pour le garantir du soleil; — et surtout construisant l'Arche d'alliance où devaient être placées les tables de la loi et Dieu lui-même. — La Manne céleste gardée par ordre de Moïse dans des vases, et qui demeure incorruptible, figura la manne du sacrifice Chrétien. La roche du désert, d'où l'eau jaillit sous sa baguette magique, image de la croix, fut le rocher de l'Église; elle annonça, suivant saint Jérôme sur Isaïe, celui qui a dit: « Venez à moi, vous qui avez soif. »

Et puis Moïse annonce, et dans son chef-d'œuvre (ses *Cantiques*) aux Israélites, *que le Seigneur leur suscitera du milieu de la nation et du nombre de leurs frères, un Prophète semblable à lui.* (DEUT. 18).

Enfin, avant de mourir, il a aussi laissé un *ancien Testament* fondement du *nouveau*, et où se trouve la seule histoire véritable du genre humain, avérée, on peut le dire, par le genre

(comme *Socrate* un démon célèbre) un Jésus, qui ne faisait *qu'un* avec lui. Et c'est le *Platon juif*, Philon, qui nous l'apprend ans son traité *de la charité du prochain!!*

humain. — C'est là qu'on trouve la suite, non interrompue, des hommes types, comme lui, et avant lui, du Sauveur : — Adam; — Abel, le 1er Vierge, Prêtre et Martyr à la fois; — Noé; — Abraham; — Isaac; — Melchisédec, 1er Prêtre et Roi Prophète; — et les Patriarches, dont l'histoire est à la fois si philosophique et si populaire.

Adam entouré d'une *nature morte*, comme l'homme-Dieu d'une *humanité mourante*, sommeillant pour donner lieu à la naissance d'une Epouse qui s'identifie avec lui, figure le Sauveur mourant pour faire surgir de son sein l'Église, sa bien-aimée.

Noé, dont le nom veut dire *repos*, tendant de son Arche les mains vers la Colombe qui descendait avec la branche d'Olivier, figure assez l'attente des justes de l'antiquité, soupirant avec Tobie et Melchisédec vers le Messie pacificateur. « Au milieu du déluge de sang des persécutions, (dit M. Margerin, l'archéologue de l'Université belge) il représenta la ferme espérance, et l'arche d'où il s'élançait figura la cuve carrée ou octogone du baptistère, ainsi que l'indique saint Cyprien : *Octo animæ in arca salvæ factæ sunt per aquam, quod et vos similiter faciet baptisma.* Enfermé dans son arche de bois, dit saint Justin martyr, Noé présageait le Christ sur la croix ; chacun d'eux contenant en soi les germes d'un monde futur, l'un périssable, l'autre éternel : de sorte que l'arche n'était dans un autre sens que l'image de l'Église : *Quid per arcam nisi sancta Ecclesia figuratur?*

» Abraham, prêt à sacrifier son fils Isaac, mais à qui l'Ange montra le bélier embarrassé dans un buisson, peignit la soumission et l'effroi de l'humanité, prête à déchirer ses propres entrailles pour apaiser la colère divine, et à qui Dieu touché montre une autre victime, l'agneau, ou le Verbe éternel, enveloppé dans le voile de la nature, figuré par le buisson »

Et surtout cet Isaac (dont le nom signifie *joie*) venu, lui aussi, d'une mère qui ne l'attendait plus; — époux d'une femme choisie pour lui par l'Ange du Seigneur ; — laquelle stérile conçoit immédiatement Jacob, *à la prière* d'Isaac ; — Isaac auquel Dieu apparaît, en lui disant : « Ne craignez point, *je suis avec vous*; *je vous bénis*, et *je multiplierai votre race*, à cause de mon serviteur Abraham. »

Et enfin, l'homme, le fils de l'homme, à la fois, *Père*, *Roi*, *Prêtre*, *Prophète*, Patriarche par excellence, Jacob enfin, dix-huit siècles environ avant celui dont il était le premier précurseur et la première figure caractérisée, sur le point de mourir, assemble ses enfants, et il leur annonce à chacun les destinées futures de leurs postérités. Venu à Juda, son quatrième fils, il entre en une espèce de ravissement; et dans les transports de l'inspiration, il lui adresse ces magnifiques paroles rapportées dans la Genèse: « Juda, tu seras l'objet des louanges et de la vénération de tes frères, et la terreur de tes ennemis. Juda est comparable au lionceau courageux. Juda va enlever sa proie, il se repose avec la sécurité du lion, il est aussi redoutable que la lionne. Le sceptre ne sortira point de la maison de Juda, et il ne cessera point de donner des chefs à son peuple, *jusqu'à ce qu'arrive Celui qui doit être envoyé, Celui à qui tout est réservé, le Messie, et c'est Lui qui sera l'attente des Nations.* Il liera son ânon à la Vigne. Il lavera sa robe dans le Vin et son manteau dans le Sang des raisins[1]. »

De là, toutes les grandes traces, toutes les empreintes profondes du *Messie* et du *Zéus* de tous les peuples et de tous les temps.

Et surtout, celle de Joseph, aimé par son père Israël plus que tous ses autres frères, (*Gen.* 37. v. 3); — voyant en songe sa *gerbe élevée et adorée*, et le soleil, la lune et les étoiles l'adorer; — et son père lui disant: « Est-ce que *votre mère*, vos frères et moi nous vous adorerons sur la terre? (10); — vos frères font paître nos brebis à Sichem, je vous enverrai vers eux, savoir si eux et elles se portent bien, etc. » (13) — Joseph haï, trahi, laissé pour mort, vendu 20 *pièces d'argent* par ses frères; — Joseph *sauvé*; — élevé jusqu'à la Cour du roi d'Égypte; — *Vierge*, en présence de sa courtisane; — mis en prison, où il est maître du geôlier; — où il prédit à l'un des officiers du roi qu'il serait rétabli, à l'autre qu'il serait *crucifié* après trois jours, — de prophète en prison, pro-

[1] *Donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium. Ligans ad vineam.... asinam suam. Lavabit in vino stollam suam, et* IN SANGUINE *uvæ pallium suum*, etc.

phète à la Cour même, et puis comme Roi de Pharaon. —Pharaon faisant crier dans toute l'Égypte que *tout le monde ait à fléchir devant Joseph ;* et lui changeant son nom en celui de *Sauveur du monde.* — Joseph, *donnant* du *pain* en abondance à ses frères, malgré la perfidie de plusieurs. — Et puis, dans une autre famine, leur faisant un *grand festin*, où il *mangea avec eux*, et où ceux là même qui l'avaient trahi se lavèrent réciproquement les *pieds* et l'*adorèrent*. — Aimant, lui aussi, Benjamin (figure visible de St-Jean) plus que ses autres frères, lors surtout qu'il paraissait le trahir par la mise en son sac de la coupe d'argent. — Ses *pleurs* à l'écart à la vue de ses frères *sauvés* par lui. — Son frère *Juda* s'offrant en esclavage, pour *racheter* Benjamin, le bien-aimé de leur père commun. — Et enfin leur disant l'immortel : « *Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu;* ne vous affligez point de m'avoir vendu en ce pays, car Dieu m'y a envoyé *pour vous sauver* ». — Et tous de retourner à Chanaan dire à Jacob : « Votre fils que vous croyiez mort est *vivant* et règne » etc., etc. —Et toute cette *cène* magnifique, toujours ancienne et toujours nouvelle, où l'on trouve *tous* les personnages visibles et invisibles (Jacob représente Dieu) de la vie, de la passion, de la mort, de la résurrection, de l'ascension de Jésus-Christ, et même de la descente du St-Esprit,... qui faisait pleurer en *secret*, lui aussi, et même en public, jusqu'au Judas Voltaire !...

Chaque Prêtre, chaque Roi [1] même était un précurseur, plus ou moins grand, du Sauveur et même du *Christ*, proprement dit, dont il portait le nom (*Christ* signifiait en hébreu *oint, sacré*): *Protector noster, aspice, Deus, et respice in faciem Christi tui.* (*Ps.* 83.) — *Propter David, non avertas faciem Christi tui.* (*Ps.* 131).

[1] Le *roi Josaphat*, en particulier, en est un exemple à citer ; et surtout peut-être le jeune *Joas*, sauvé par *Josabeth* de la fureur d'Athalie, *Hérode anticipée*, et sacré par le Grand-Prêtre Joïada, pour faire ensemble rentrer tout le peuple de Dieu dans le service de Dieu.

Le Grand-Prêtre proprement dit, supérieur, en un sens, à Moïse lui-même (il entrait seul au sanctuaire) est, en un sens aussi, un type personnel du Sauveur, et de l'apôtre Saint-Pierre son successeur : « Dieu, dit l'Ecclésiastique, l'avait choisi entre tous les vivants pour offrir au Seigneur les sacrifices, l'encens et la bonne odeur, *afin qu'il se souvînt de son peuple*, et qu'il lui fût favorable. Il lui donna le pouvoir de publier ses préceptes, ses volontés et son alliance, pour apprendre ses ordonnances à Jacob, et pour donner à Israël l'intelligence de sa loi. »

Et surtout le 1er : Aaron, le *ministre* dont Moïse, représentant Dieu, était le *Roi* ; — frère aîné de Moïse ; — son orateur, son Verbe devant le peuple, et devant Pharaon (car Moïse *faisait* et dédaignait de *parler*) ; — sa *Verge* pour opérer les miracles, transformée en *serpent* ; — son *Homme de Dieu*, pour changer l'*eau*, ou le vin en *sang* ; — son *Homme contre Dieu*, pour laisser faire le veau d'*or* (signe judaïque par excellence) afin d'avoir un *Dieu visible* ; — mais aussi Pierre anticipé, pleurant sa faute, de façon à mériter de Dieu les fonctions de son *Grand-Prêtre* ; — en présence de rivaux et d'ennemis, tels que *Coré*, *Dathan*, *Abiron*, pharisiens anticipés ; — reconnu Homme-Dieu de nouveau, mieux que jamais, à la vue de sa *Verge* unique chargée *à la fois* de *fleurs* et de *fruits* !!! — soutenant avec Hur les bras *croisés* de Moïse priant, lorsque Josué triomphait des Amalécites ; — et enfin dépouillé de ses ornements, dénudé par Moïse, mourant, et comme s'élevant au Ciel sur le mont d'*Hor*, à la vue de la Terre promise, où il ne put entrer en punition de son incrédulité devant Moïse, frappant le rocher dans le désert de Cadès, comme St-Pierre devait un jour, lui aussi, se trouver incrédule et mourir avant d'avoir vu de ses yeux le triomphe de sa chère Église romaine ; — pleuré par tout le peuple de Dieu, durant 30 jours ; — laissant son fils Eléazar, Grand-Prêtre immortel à sa place ; — et enfin appelé : l'*Elu* et même le *Saint* du Seigneur par David, *fils de Dieu* par excellence (*Ps.* 104,26.—105,17).

Ils étaient encore, à des titres inouïs, types et précurseurs de l'Homme-Dieu, les Prophètes, en général, grands

et petits, que l'Esprit-Saint affecte d'appeler *Fils de l'homme*. (V. la *Concordance* de la Bible) :

Job, dont la longue vie fut aussi un perpétuel combat, une incessante résignation à la volonté de Dieu; et dont le *livre* est tout plein de la majesté de Dieu, et même de la prophétie du Fils de Dieu... : «Je choisirais plutôt de mourir de mort violente » (chap. 7,15); — « J'ai péché, que ferais-je pour vous, ô Sauveur des hommes? » (20;) — Et au chap. 13 : « Dieu sera *lui-même* mon Sauveur » (16); — Et au chap. 16, véritable *Evangile* de sa *passion au petit pied* : « Ils ont ouvert leurs bouches contre moi, et en me couvrant d'opprobres, ils m'ont frappé sur la joue... Dieu m'a tenu lié sous la puissance de l'injuste; il m'a livré entre les mains des impies... ; il m'a fait *plier le cou* ; il m'a environné de ses lances, il m'en a percé les reins de toutes parts; il a répandu mes entrailles sur la terre; il m'a déchiré, il m'a fait plaie sur plaie...; j'ai étendu un sac sur ma peau... Terre, ne couvre point mon sang » — « Le tombeau sera ma maison » (17). — « Je verrai mon Dieu dans ma chair; — je le contemplerai de mes yeux.» — « Vous m'avez *élevé*, et me tenant comme *suspendu en l'air*, vous m'avez brisé entièrement» (30). — « Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère (31).»—Et au chap. 19 : « Je sais que mon *Rédempteur est vivant, que je ressusciterai de la terre*, » (25); — « que je verrai mon Dieu *dans ma chair* » (26); — Et au chap. 25 : « Dieu peut-il être comparé à l'homme? celui qui est *né d'une femme* paraîtra-t-il pur? »

Et Samuel (au nom *établi de Dieu*), issu d'Anne stérile, le dernier des Juges, le consécrateur du premier des Rois, et même Prophète.

Et David, dont le nom *bien-aimé* (en hébreu), dont la naissance à Bethléem, dont la royauté, dont l'humilité, dont la vie militante, dont les victoires sur les géants Goliath, etc., dont les *Psaumes* (nous l'avons démontré) sont autant [1] de prophéties réalisées dans la vie même du Prophète, du Sauveur.

[1] Ezéchiel le déclare assez bien « : Je susciterai sur mes brebis pour les paître, dit le Seigneur, le *pasteur unique*, mon serviteur David : lui-même aura soin de les paître, et lui-même leur

Et lui aussi, il fut trahi par un de ses fils!

Et lui aussi, il posa la première *pierre* du temple, où il ne lui fut pas plus donné d'entrer, et pour cause, qu'à Moïse dans la terre promise...

Et Salomon ou le *pacifique fils de David*, comme le Sauveur, que Dieu aima particulièrement au point de lui donner le nom d'*aimé de Dieu* (*Jedediah*); — Salomon, l'architecte du premier temple, le plus magnifique de tous; — le poète du *Cantique des Cantiques*, que l'Église a adopté comme le type sacramentel de l'union de Jésus-Christ avec l'Église; — l'auteur de la *Sagesse* par excellence : « ils ont dit entr'eux : « Faisons tomber le Juste dans nos piéges (12). — Il assure qu'il a la science de Dieu, et il s'appelle le *Fils de Dieu* (13). — Sa vue seule nous est insupportable, parce que sa vie n'est pas semblable à celle des autres, et qu'il suit une conduite toute différente (15). — Il s'abstient de notre manière de vivre, il préfère ce que les Justes attendent à la mort; — *Il se glorifie d'avoir Dieu pour Père* (16). — Voyons donc si ses paroles sont véritables : éprouvons ce qui lui arrivera, et *nous verrons quelle sera sa fin* (17). — Car *s'il est vraiment Fils de Dieu*, Dieu prendra sa défense, et il le délivrera des mains de ses ennemis (18). —Examinons-le par des outrages et par des tourments, *afin que nous reconnaissions quelle est sa douceur*, et que nous fassions l'épreuve de sa patience (19). — *Condamnons-le à la mort la plus infâme*, car si ses paroles sont véritables, Dieu prendra soin de lui.» (Sagesse, chap. 2 tout entier inoui).

En vérité, c'est à n'en pas croire ses yeux.

Salomon, enfin, est prophète jusque dans ses *pro-Verbes* qui semblent consacrés à peindre le *Verbe*, la *Sagesse* éternelle : — « Moi, la Sagesse, j'habite dans le Conseil...» (chap. 8, v. 12). — « Cest par moi que les rois règnent, que les législateurs sont justes » (15). — « Le Seigneur m'a possédé au commencement de ses voies, avant que rien soit; j'ai été ordonné

tiendra lieu de pasteur. Et moi qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera au milieu d'eux comme leur prince. (Chap. XXXIV. 23, 24.)

de toute éternité » (22, 23). — « Quand Dieu préparait les cieux, j'étais là » (27). — « J'étais avec lui, composant toutes choses, me jouant dans l'orbe des terres : et mes délices, *c'était de demeurer avec les enfants des Hommes* » (31) ; — « Qui m'a trouvé, trouvera la vie, et puisera le salut du Seigneur » (35). — « Celui qui pèche envers moi blesse son âme. Tous ceux qui m'ont haï aiment la mort (36) — « La Sagesse s'est bâtie une maison. Elle a immolé ses victimes; elle a mêlé le Vin, elle a posé sa Table » (ch. 9, v. 1). — « Elle dit aux petits enfants, venez à moi · *Si quis parvulus. veniat ad me* (4). — « Venez manger *mon pain*, et boire le vin que je vous ai préparé » (5) ; — « Qui trouvera *une* femme forte? » (ch. 31). — « Elle est comme le *vaisseau* du marchand qui apporte le *pain* de loin » (v. 14). — « Elle a planté une vigne du fruit de ses mains » (16). — « Elle a fait un linceul » (24). — « Elle a ouvert sa bouche à la Sagesse » (26). — « Vous avez surpassé toutes les filles » (29).

Et Élie se retirant dans le désert pour fuir la persécution de Jézabel, accablé d'ennui et recevant de l'ange un *pain* cuit sous la cendre et *un peu d'eau* pour le soulager [1]. « Élie, qui s'éleva comme un feu, et dont la parole brûlait comme une flamme ardente; en parlant au nom du Seigneur, il ferma le ciel, et en fit tomber le feu par trois fois. C'est encore à sa parole que le ciel, fermé pendant trois ans, s'ouvrit, et répandit sur la terre sèche et aride une pluie abondante. » (ECCLES. 48 [2]).

[1] *Panis sub cinere coctus*, dit saint Bonaventure, *Christus est sub Sacramento in memoriam passionis oblatus.*

[2] L'Assomption d'Elie en triomphateur sur un quadrige romain traîné par les quatre chevaux de feu est un des sujets les plus répétés dans les catacombes à Rome. Le prophète entre au Ciel comme un empereur dans Rome, avec ses victoires ; « car, dit saint Ambroise, il avait vaincu, non des nations barbares, mais les voluptés du siècle ; et de même, ajoute Maxime, le Christ enlève les martyrs, le Christ, qui est la lumière et la flamme, et de qui il est écrit : Notre Dieu

Et ce Jonas [1], dont l'histoire est d'autant plus chrétienne qu'on l'étudie davantage, disait le comte de Maistre de nos jours. *Sicut Jonas ex navi in alvum ceti, ità Christus ex Ligno in sepulchrum*, dit saint Augustin.

est un feu consumant. » — C'est du reste une coïncidence assez curieuse, remarquée par saint Jean Chrysostôme, qu'Apollon, traîné sur un char de feu par quatre chevaux ardents, porte en grec le nom d'*Élie*, Ηλιος.

[1] « 2. Allez présentement en la grande ville de Ninive, et élevez votre voix contre elle, parce que le cri de sa malice est monté jusqu'à moi. — 4. Mais le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux ; et une grande tempête s'étant excitée sur la mer, le vaisseau pensa être brisé. — 5. La peur saisit les mariniers ; chacun invoqua son Dieu avec de grands cris, et ils jetèrent dans la mer toute la charge du vaisseau pour le soulager. Cependant Jonas était descendu au fond du navire, et couché là il dormait d'un profond sommeil. — 6. Alors le maître-pilote s'approcha de lui, et lui dit : Comment pouvez-vous ainsi dormir? levez-vous, invoquez votre Dieu : peut-être que ce Dieu nous sera propice, et que nous ne périrons pas. — 7. Ils se dirent ensuite l'un à l'autre : Allons, jetons le sort, pour savoir qui de nous est cause que ce mal nous arrive; et le sort étant jeté, il tomba sur Jonas. — 8. Ils lui dirent donc : Apprenez-nous quelle est la cause de ce péril où nous sommes? à quoi vous occupez-vous ? d'où venez-vous? quel est votre pays? et quel est votre peuple? — 9. Il leur répondit : Je suis Hébreu; et je révère le Seigneur, le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre. — 10. Alors ils furent saisis d'une grande crainte, et ils lui dirent : Pourquoi avez-vous fait cela? ils avaient su de lui-même qu'il fuyait de devant la face du Seigneur. — 11. Ils lui dirent donc : Que vous ferons-nous, afin que la mer cesse de s'élever contre nous? car la mer s'élevait, et la tempête s'augmentait. — 12. Jonas leur répondit : Prenez-moi, et me jetez dans la mer, et elle cessera de s'élever contre vous; car je sais que *c'est* à cause de moi que cette grande tempête est venu fondre sur vous. —13.

Et cet Isaïe, lui aussi, *fils de l'homme*, comme il se nomme, fils de David, christ anticipé autant que prophète, dont nous avons vu ailleurs l'histoire, la *passion* et les *Prophéties*, si éminemment chrétiennes et *évangéliques*.

Et Jérémie, Prêtre de naissance, sanctifié dès le ventre de sa mère, et tenu pour n'avoir péché jamais ; dont les Prophéties incessantes sont encore plus pour que contre sa Jérusalem odieuse et chérie ; — qui dit au Seigneur, lui aussi : « *c'est pour vous que je souffre des opprobres* (15); — dont la troisième *Lamentation* est, on peut le dire, une passion *de seconde majesté* : « Le Seigneur a brisé mes os. » — « Il a fermé mon chemin avec des pierres carrées. » — « Je suis devenu le jouet de mon peuple, le sujet de leurs chansons. » — « Souvenez-vous du fiel où je suis plongé. » — « Le Seigneur est mon partage, c'est pour cela que *je l'attendrai*. » — « Il est bon

Cependant les mariniers tâchaient de regagner la terre ; mais ils ne le pouvaient, parce que la mer s'élevait, et la tempête les menaçait de plus en plus. — 14. Ainsi ils crièrent au Seigneur, et lui dirent : Nous vous prions, Seigneur, que la mort de cet homme ne soit pas cause de notre perte ; et ne faites pas retomber sur nous le sang innocent, parce que c'est vous-même, Seigneur, qui faites en ceci ce que vous voulez. — 15. Puis ayant pris Jonas ils le jetèrent dans la mer, et la mer apaisa aussitôt la fureur de ses flots. — 16. Alors ces hommes conçurent pour le Seigneur une frayeur pleine de respect. Ils promirent d'immoler des hosties au Seigneur, et firent des vœux. ch. 11 — Or le seigneur avait préparé un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de ce poisson. (*Matt.* 12. 40. *Luc.* 11. 30.) — 2. Alors, du *ventre de ce poisson il adressa sa prière au Seigneur* son Dieu. — 3. Et il dit : J'ai poussé mes cris vers le Seigneur dans le fort de mon affliction, et il m'a exaucé : *j'ai crié du fond du tombeau, et vous avez, ô Dieu, entendu ma voix.* — 6. Le Seigneur Dieu fit naître alors un *Racemus* qui monta sur la tête de Jonas, pour lui faire ombre et le délivrer de la chaleur dont il était incommodé ; et ce fut avec une ex-

d'*attendre* en silence *le salut* que Dieu nous promet. » — « Il *tend la joue* à celui qui le frappera. » — « Vous nous avez frappés, vous nous avez tués. » — « Vous m'avez mis au milieu du peuple comme une plante que vous avez arrachée et rejetée. » — « Tous nos ennemis ont ouvert la bouche contre nous. » — « Ceux qui me haïssent sans sujet m'ont pris comme un oiseau à la chasse. » — « Mon ame est tombée dans la fosse, et ils ont mis sur moi *une pierre*. » — « O Seigneur, vous êtes le *Rédempteur* de ma vie, etc. »

Dans le fait, les prêtres babyloniens, les disciples de Bel, ont dit : *conspirons contre Jérémie* (18).—« Phassur a frappé, il a fait *lier*, il a fait *mettre en prison* Jérémie (20). » — « Les prêtres veulent le tuer » (26). — « Il est jeté dans une basse fosse » (28). etc.

Et Daniel, sorte de Joseph à Babylone, envoyé pour apprendre la vérité aux Rois ; — suscité, enfant innocent, pour sauver, par une présence d'esprit et un mode de jugement admirables, la vertueuse Suzanne, épouse du vertueux Joakin, contre des juges iniques, vieillards possédés de luxure, faux témoins, condamnés par leurs propres bouches à la mort qu'ils avaient invoquée pour l'épouse innocente et magnanime, de façon à laisser dire à l'Esprit Saint, en faisant sans doute allusion à un autre jour futur : « Le sang innocent fut sauvé en ce jour là. »

Dans le fait, le jeune Daniel, Christ précurseur, fut livré, lui aussi, par un Hérode roi précurseur et cédant aux cris populaires, — et *abandonné* aux Babyloniens qui le jetèrent dans la fosse aux lions, où il demeura sauf, bien qu'on y *don-*

trême joie que Jonas vit s'élever cette plante que nous appelons *palma-Christi*. — 7. Le lendemain, au lever de l'aurore, Dieu envoya un ver, qui ayant piqué la racine de cette plante, la rendit toute sèche. — 8. Le soleil ayant paru ensuite, Dieu fit lever de l'orient un vent brûlant et desséchant ; et les rayons du soleil donnant sur la tête de Jonas, il se trouva dans un *épuisement extrême ; et souhaitant de mourir, il dit: La mort m'est meilleure que la vie.*

nât chaque jour deux corps de condamnés à mort avec deux brebis, qui ne leur furent point donnés alors. (XIV. 28-31.)

Et Zacharie (dont le nom plein de *Christ* et de *charité* en latin et en français, veut dire en hébreu *mémoire du Seigneur*), fils de Joïada; — prêtre massacré à *l'autel*; — et peut être le même prophète que celui qui a révélé si littéralement le *Jésus fils de Josedec*, le germe qui poussera *de lui-même*, et les *trente pièces d'argent* de Judas, etc.

Et ce Josué, dont le nom signifie *Seigneur*, *Sauveur*; — Prêtre, et même Grand-Prêtre; — Élu par Dieu directement du vivant même de Moïse, pour faire entrer le peuple de Dieu dans la terre promise, entrevue seulement par Moïse; — devant l'armée duquel une fois le Jourdain demeura sec, et une autre, le soleil sans lumière; — conquérant, vainqueur, pacificateur, fondateur du peuple nouveau, comme Moïse en avait été le législateur; — Josué qui, lui aussi, *tenait ses mains élevées* en croix et faisait *crucifier* les *anté-Christ* de son temps (JOSUÉ, chap. 8).

Et ce « *Jésus fils de Josedec*, qui en son temps a rebâti la maison du Seigneur et relevé son saint temple. (ECCL. 49, v. 14.) » — « Le Seigneur suscita l'esprit de *Jésus fils de Josedec*, Grand-Prêtre, et il se mit à travailler à la maison de Dieu.» (AGGÉE.) — C'est le *Jésus* que Zacharie exprime si bien: « 1. Le seigneur me fit voir ensuite le Grand-Prêtre Jésus, qui se tenait debout devant l'ange du Seigneur, et Satan était debout à sa droite pour s'opposer à lui. — 2. Et le Seigneur dit à Satan : Que le Seigneur te réprime, ô Satan, que le Seigneur te réprime, lui qui a choisi Jérusalem pour sa demeure: ce pontife n'est-il pas comme un tison qui a été tiré du milieu du feu?—3. Jésus était revêtu d'habits sales, et il se tenait debout devant l'ange. — 4. Et l'ange dit à ceux qui étaient debout devant lui : Otez-lui ses vêtements sales. Et il dit à Jésus : Je vous ai déchargé de votre iniquité, et je *vous ai revêtu d'un vêtement nouveau*. — 5. Il ajouta : Mettez-lui sur sa tête une tiare toute pure. Et ils lui mirent sur la tête une tiare pure, et le revêtirent de vêtements. Cependant l'ange du Seigneur se tenait debout. — 6. Or, l'ange du Seigneur fit cette déclaration à Jésus, et lui dit : — 7. Voici ce que dit le

Seigneur des armées : Si vous marchez dans mes voies, si vous observez ce que j'ai commandé que l'on observe, vous serez *le juge de ma maison*, et vous garderez les parvis de mon temple; et je vous donnerai d'être associé à ceux-ci, qui assistent *devant moi*. — 8. Écoutez, ô Jésus, Grand-Prêtre, vous et vos amis qui demeurent auprès de vous, parce qu'ils sont *destinés pour être la figure de l'avenir* : Je vais faire venir le Germe qui est *mon serviteur*. — 9. Car voici *la pierre* que j'ai mise devant Jésus : il y a sept yeux sur *cette pierre unique* : je la taillerai et la graverai moi-même, dit le Seigneur des armées, et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre. (Chap. 3.) — Le Seigneur m'adressa sa parole, et dit : — 10. Recevez des captifs ce que vous donneront Holdaï, Tobie et Idaïe; vous irez à la maison de Josias fils de Sophonie, et vous y entrerez au même jour où ils seront venus de Babylone. — 11. Vous recevrez de l'argent et de l'or, et vous en ferez des couronnes, que vous mettrez sur la tête du Grand-Prêtre Jésus fils de Josedec. — 12. Et vous lui direz : Voici ce que dit le Seigneur des armées : *Voilà l'homme* qui a pour nom, *le Germe* : ce cera un germe qui poussera *de lui-même*, *et il bâtira le temple du Seigneur*. — 13. Il bâtira le temple du Seigneur, il sera couronné de gloire; et il s'asseiera sur son trône, et il dominera : il sera aussi sur son trône comme prêtre, et il y aura une alliance de paix entre ces deux qualités réunies en lui. — 14. Ces couronnes seront consacrées au nom d'Helem ou Holdaï, de Tobie, d'Idaïe et de Hen ou Josias, fils de Sophonie, comme un monument dans le temple du Seigneur. — 15. Ceux qui sont les plus éloignés viendront et bâtiront le temple du Seigneur. » (Id. 6.).

Et cet autre *Jésus*[1], traducteur du livre de *Jésus, son aïeul*, comme il dit; où se trouve, sous le nom de *Sagesse venue de Dieu*, toute l'histoire de l'Incarnation divine (*Ecclésiastique*, chap. 24.) — 5. « Je suis *sorti de la bouche du Très*

[1] Et cent autres types qu'on peut appeler *partiels*, ou contraires même dans leurs moyens ou leurs missions :

Haut; je suis né *avant toute créature*. — 6. C'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais. — 7. J'ai habité dans les lieux très hauts, et mon trône est

Et ce Samson (*) le type des Hercules de l'antiquité païenne, écrasant sous sa massue les monstres et le lion.

Et ce *Gédéon* (quel *nom*, encore, *de Dieu!*) : — fils de *Joas*; — juge d'Israël; — choisi par l'Ange pour en être le libérateur; — humble par excellence, avouant sa famille la *dernière* de sa tribu, et lui le *dernier* de la maison de son père; — occupé alors à *battre le blé dans le pressoir, et à le vanner* pour fuir devant les Madianites; — appelé par l'ange *le plus fort d'entre les hommes*; — l'*envoyé de Dieu*; — lui offrant des *pains sans levain* sur la *Pierre* désignée; — d'où il sortit un feu qui les consuma; et sur laquelle il *dressa un autel* au Seigneur; — offrant de plus un holocauste sur un bûcher fait de *branches d'arbres* de l'autel de Baal; — le peuple disant au Père : Faites venir *votre Fils*, *afin qu'il meure, parce qu'il a coupé le bois de l'autel de Baal*; — *sonnant de la trompette* pour appeler les Fidèles; — demandant à *Dieu* le *miracle de la Toison*; — réduisant à 300 son armée de 32,000 hommes; — son épée comparée *au pain d'orge* cuit sous la cendre; — vainqueur prodigieux des ennemis de son peuple; — refusant *la royauté* qui lui fut offerte; — mourant enfin après avoir eu 70 enfants (le nombre des *disciples*); — laissant aux Israélites une paix unique de 40 *années*; — et disant ces paroles *chrétiennes* par excellence : «Non, je ne régnerai pas sur vous, ni moi, ni mes enfants : ce sera notre Seigneur qui sera votre Roi.»

Et cet illustre Roi conquérant, victorieux, et pacificateur de tout l'ancien monde, Cyrus, ... sauvé à sa naissance, comme

* — Au nom significatif de *soleil*; — « Dans les catacombes, dit M. Margerin, on voit cet Atlas juif emporter de nuit sur ses épaules, au bout des montagnes, les portes de Gaza, la ville païenne; comme Jésus, montant au Calvaire, enleva les portes de la mort. « Car, dit » saint Grégoire, que signifie Samson, si ce n'est le Sauveur? Que » représente la ville de Gaza, si ce n'est l'enfer? » « Et, ajoute saint » Augustin, « qu'est-ce qu'enlever les portes de l'enfer, si ce n'est re- » culer l'empire de la mort? »

dans une colonne de nuée. — 8. J'ai marché sur les flots de la mer. — 11. J'ai cherché un lieu de repos et une demeure dans l'héritage du Seigneur. — 12. Alors le créateur de l'univers

Moïse et le fils de Dieu ; Sauveur temporel du peuple de Dieu; — auteur, lui aussi, d'un *Testament* sublime sur l'immortalité de l'âme, rapporté par Xénophon et Cicéron comme un chef-d'œuvre de morale ;—et qu'Isaïe lui-même a mêlé et confondu avec le Fils de Dieu : « C'est moi qui dis de Cyrus : *Celui-ci sera le pasteur de mon troupeau*, et exécutera toutes mes volontés. Voici ce que le Seigneur dit à *Cyrus qui est son Christ*, qu'il prendra par la main pour lui assujétir les nations, pour désarmer les rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'aucune lui soit fermée : Je marcherai devant vous : j'aplanirai les chemins inégaux ; je romprai les portes d'airain, et je briserai les barres de fer.... Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre comme une pluie, celui qui est la justice même : que la terre s'ouvre, que celui qui est le salut sorte de son sein, et que la justice germe en même temps.... Voici ce que dit le Seigneur.... C'est moi qui le susciterai pour qu'il fasse régner la justice, et j'aplanirai devant lui tous les chemins ; il rebâtira la ville qui m'est consacrée, et il renverra libres mes captifs.... Le Seigneur a aimé Cyrus, il exécutera sa volonté dans Babylone... Je l'ai appelé, je l'ai aimé, et j'ai applani tous les chemins devant lui. » (Ch. 44. 45. 48.)

Et ce Judas Machabée qui « se revêt de sa cuirasse comme un géant, et son épée devient la protection de tout le camp. Il est semblable à un lion dans les grandes actions. La terreur de son nom fait fuir les ennemis. Tous les ouvriers d'iniquité sont dans le trouble, et son bras procure *le salut du peuple.* Il met sa confiance dans le Seigneur, et *le Seigneur est avec lui.* Dans le combat qu'il a à soutenir contre Timothée, les ennemis voient paraître du ciel cinq hommes sur des chevaux ayant des freins d'or, et servant de guides aux Juifs. Deux d'entr'eux marchant aux côtés de Machabée, le couvrent de leurs armes, les autres lancent des foudres sur les ennemis, qui frappés d'aveuglement et de

m'a fait connaître sa volonté ; celui qui m'a créé a reposé dans mon tabernacle.—13. Il m'a dit : habitez comme Jacob, et prenez racine dans mes élus.—14. *J'ai été créé dans le commencement* et avant tous les siècles; je ne cesserai point d'être

frayeur, tombent morts devant eux. (Ch. 3.)—Alors Judas dit à ceux qui étaient avec lui : Ne craignez point cette *grande* multitude, et n'appréhendez point leur choc. — Souvenez-vous de quelle manière nos pères furent sauvés dans la mer rouge, lorsque Pharaon les poursuivait avec une *grande* armée. — Crions donc maintenant au ciel, dans l'espérance que le Seigneur nous fera miséricorde, qu'il se souviendra de l'alliance qu'il a faite avec nos pères, et qu'il brisera aujourd'hui *toute la force de* cette armée devant nos yeux. — Et toutes les nations reconnaîtront qu'*Israël a un Rédempteur* et un Libérateur. » (Ch. 4.)

Les Femmes salutaires elles-mêmes sont types de Jésus, Sauveur par excellence, telles :—Suzanne, *parfaitement belle et craignant Dieu* (DANIEL, 13) trahie, calomniée, condamnée à mort par des juges indignes et criminels, jetant aussi *un grand cri...*, et disant : Dieu Éternel, qui pénétrez ce qu'il y a de plus caché...! —sauvée par un enfant *suscité par l'Esprit-Saint* (v. 45, lequel cria : *Je suis innocent du sang de cette femme.* — Judith, fille d'un *Joseph* ;—jeune veuve d'un mari *mort au temps de la moisson ; — parfaitement belle* ; — portant *un cilice* et *jeûnant tous les jours* (Ch. 8) ; — disant à Dieu dans sa prière : *Elevez en haut votre bras* (Ch. 9) ; — dont la *beauté*, au jour de son sacrifice, *fut encore augmentée par le Seigneur* (Ch. 10) ; — revenant, vainqueur d'Holoferne, en disant un *Magnificat* superbe : « Le Seigneur m'a fait revenir *sans aucune tache de péché*, comblée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée, et vous délivrés » (Ch. 13) ;—et tout Israël la recevant avec ces mots d'un cantique : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes de la terre* (Ch. 13, 15, etc.) ; — mourant « après avoir donné la liberté à sa fidèle servante » (ch. 16) ; — et après avoir vu les Israélites à ses ordres *délier* celui qu'Holoferne avait fait *lier à un arbre par les pieds et par les mains*, et tenu pour mort parce qu'il

dans la suite de tous les âges ; et j'ai exercé devant Dieu mon ministère dans la maison sainte. — 17. Je me suis élevé comme les cèdres du Liban. — 18. *J'ai poussé mes branches en haut* comme les plants des rosiers de Jéricho.—19. Je me suis élevé comme un bel olivier. — 22. *J'ai étendu mes branches*, qui sont des branches d'honneur et de *grâces*. — 23. J'ai poussé des fleurs d'une agréable odeur *comme la vigne*, et mes fleurs sont des fruits de gloire. — 24. *Je suis la mère* du pur amour, de la crainte, de la science, de l'espérance. — 25. En moi est *toute la grâce* de la voie et de la vérité ; en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu. — 26. *Venez à moi, vous tous qui me désirez* avec ardeur. — 34. Le *Seigneur a promis à David de faire sortir de lui le roi puissant*. — 38. C'est lui qui *le premier* a connu la sagesse parfaitement. — 41. Je suis sorti du Paradis. — 46. Je répandrai encore une doctrine comme celle des prophètes, de race en race, jusqu'au siècle saint. »

Et enfin, et pour clore et couronner tous les autres *Christs* précurseurs, celui que l'Évangile a proclamé *le plus grand des enfants des hommes*, et que Dieu avait *sanctifié dès le ventre de sa mère ;* saint Jean, enfin [1], que Malachie [2] annonce en ces termes : « Voici que j'envoie mon Ange, il préparera la voie devant moi. Et aussitôt le Seigneur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple. »

avait osé dire que *le Dieu du ciel était le défenseur des Israëlites* (Ch. 6.).

[1] Et même ce *Zacharie* (nom mêlé de *Christ* et de *Charité*) dans la bouche duquel l'Esprit-Saint met ces paroles qui s'appliquent à la fois à Saint Jean et au Sauveur : *Et sta, puer, præibis antè faciem Domini parate vias ejus, ad dandam scientiam salutis plebi.* (SAINT LUC.)

[2] Et même David, dans le Psaume 70, v. 15, etc., : *Docuisti me à Juventute meâ ;.. donec annuntiem brachium tuum generationi omni quæ ventura est.*

L'Esprit-Saint prédit même le signe éclatant de la divine Venue, en cette parole d'*Osée* : « l'abolition de l'autorité dans ce peuple sera le signe que le Messie est venu. »

Il prédit, et d'avance [1], jusqu'à la semaine, jusqu'au jour et à l'heure de la *bonne Nouvelle* dans cette page inouie de Daniel: « Lorsque j'étais en prières, vers le temps du sacrifice du soir, l'Ange Gabriel volant vers moi, me toucha et me parla ainsi : Le temps de soixante et dix semaines est fixé par rapport à votre peuple, et à votre ville sainte, afin qu'alors la prévarication cesse, que *le péché prenne fin*, et que l'iniquité soit expiée, et que la justice éternelle lui succède ; que la révélation et la prophétie soient accomplies, et que *le Saint des Saints soit oint*. — Sachez donc, et comprenez-le bien, que depuis le jour où l'ordre sera donné de rebâtir Jérusalem, jusqu'au temps où paraîtra *le Roi, qui est le Christ,* il y aura sept semaines et soixante et deux semaines. — Les places de Jérusalem et ses murailles seront donc rebâties, quoique dans des temps difficiles, et après soixante et deux semaines *le Christ sera mis à mort*, et personne ne sera à lui *(ou pour lui)*; et le peuple qui aura pour Chef le prince qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire.—Le Christ établira une ferme alliance avec plusieurs dans une semaine : *et dans le milieu de cette semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation.* L'on verra autour de la ville les abominations de la désolation, et jusqu'à l'entière ruine qui a été résolue, l'on ajoutera désolation à désolation.»

[1] Ailleurs, l'Esprit Saint, dans Isaïe par exemple, annonçait seulement que le temps de racheter les siens était venu : *Annus redemptionis meæ venit*. (Ch. 63).

CHAPITRE III.

L'Homme-Dieu selon l'Évangile.

Ut adimplerentur scripturæ Prophetarum.
(Matth. 26.)
Ego sum Via, et Veritas, et Vita. (Joan. 14.)

Je conçois que celui que tous les Ecrivains sacrés, tous les prophètes, tous les grands hommes du peuple de Dieu annonçaient ou représentaient depuis 4,000 ans dans l'*Ancien* Testament comme l'Homme et le Dieu par excellence, n'ait pas dû, n'ait pas voulu l'*être* seulement; mais qu'il ait encore dû et voulu le *paraître*; et qu'en conséquence, il soit le sujet, l'objet, unique comme lui, de tous les Ecrivains et de tous les grands hommes du Testament *Nouveau*;

Je conçois que pour rendre mieux, et plus irrécusablement l'Homme-Dieu, l'Esprit de Dieu ait prédestiné quatre Témoins, quatre Historiens plus particulièrement, pour le considérer, pour le faire croire, pour le faire aimer, avec tous ses caractères, et dans toutes ses actions principales. Et qu'ainsi, le premier, plus politique, receveur de l'impôt impérial (Matthieu), montre principalement l'*Homme-Roi*;—Le second plus intérieur (la profession de Marc est inconnue), l'*Homme-Dieu*;—Le troisième, médecin (Luc), l'*Homme-Pontife*; — Le quatrième, *bien aimé* et bien aimant (Jean), le *Dieu-Homme*, humain, ami, aimant [1].

[1] Tout cela est admirable, et pourtant, tout cela est vrai; tout cela, historique; tout cela, orthodoxe. Saint Matthieu, en effet, commence par la description de la filiation de David roi; et il mentionne la venue des Rois. — Saint Luc, lui, commence par la description de la filiation du pontife Zacharie, et de la race

Je conçois encore qu'il y ait plusieurs témoins, plusieurs historiens de la grande affaire, comme il doit y avoir plusieurs témoins dans nos petites affaires judiciaires, pour constituer mieux la foi du juge, du public, et même celle des parties, selon les goûts ou les besoins de tous : plusieurs témoins, de temps et de lieux, de conditions et de sciences, d'âges, de langues et de style, de vertus et de sainteté même divers [1].

Je conçois enfin un cinquième témoin, un dernier historien, confirmatif, démonstratif de tous les autres; et, dans cette vue, interprète moins récusable encore;— fils de Pharisien zélé;—Phari sienplus zélé encore ;—persécuteur ;—juif dans toute la force du mot; — *citoyen romain* de Tibère, par excellence ;— et celui que St-Chrysostôme nomme LE MAITRE DE TOUTE L'ÉGLISE : St PAUL.

Or, c'est un fait que tous les Evangélistes et chacun d'eux n'ont pour but et pour résultat que Jésus-Christ seul, Jésus-Christ tout entier, Jésus-Christ toujours [2].

sacerdotale de la Vierge, comme parente d'Elisabeth. — Saint Marc ne décrit véritablement que les actions humaines du Sauveur.—Et saint Jean commence par la description de la Trinité, et l'expression du *Verbe* par excellence.

[1] Le premier Évangile fut écrit vers l'an 40, et le dernier vers l'an 100 de J.-C., par un Centenaire;—le premier en Galilée, le second à Rome même ;— celui-là, par un ignorant proprement dit; celui-ci, par un Savant et même par un Artiste (saint Luc était peintre) ;—l'un en hébreu, tous les autres en grec, alors la langue même des Romains ; — deux par des Apôtres proprement dits ; deux par de simples Disciples — etc., etc.

[2] Et dans les plus petites choses comme les plus grandes.

Indépendamment des enseignements infinis de vertus, de devoirs, de vérités, qui ressortent de la vie et de la mort du Fils de Dieu, Dieu avait voulu en effet que toutes leurs circonstances les plus indépendantes fussent encore de ces enseignements.

C'est ainsi que la foi et l'ignorance adorèrent les premières

Et Jésus-Christ c'est, nous ne dirons pas ici le plus, mais le seul vraiment illustre et historique, le seul vraiment bon, vraiment éclairé, vraiment sage, vriament vertueux, vraiment obéissant, vraiment dévoué, vraiment martyr, vrai-

l'Enfant-Dieu, à la crêche ; puis la science des Mages ; et que l'*or* annonça le roi, la *myrrhe* l'homme, et l'*encens* Dieu.

C'est ainsi que *tous* les membres sacrés du corps du Sauveur furent profanés ou blessés ; — que ses mains furent chargées d'indignes *liens ;* — que son sceptre fut un *roseau ;* — que sa couronne fut un tissu d'*épines ;*—que son *manteau de pourpre* cachait des plaies douloureuses ; — que la boisson dernière de celui qui avait changé l'eau en vin, et le vin en sang si délicieux pour ses disciples, fut le *vinaigre*: et tout cela pour figurer, à la lettre, l'*Ecce homo* par excellence, l'*homme* tel que le péché humain l'a fait, et tel que la vertu divine voulait le défaire.

Il n'est pas jusqu'à l'animal, que dis-je? l'animal sur tout, qui est si vil, ou plutôt si avili, parmi les nations même fidèles, qui ne soit, pour le Fils de Dieu *avili* à son tour, comme divinisé. « Auprès de lui, comme quelque temps après dans les sculptures des catacombes, sont le bœuf et l'âne, les premiers êtres qui, suivant la légende, sentirent la présence du Sauveur et reconnurent leur maître : *Agnoverat* BOS *possessorem suum et* ASINUS *præsepe Domini sui,* dit Paulin de Nole ; ces deux animaux, tous deux attelés au travail de l'homme, mêlant leurs sueurs à ses sueurs et en même temps magnifiques emblèmes : le premier, l'animal du sacerdoce et du sacrifice ; le second, l'animal de la patience, compagnon du peuple et du pauvre *. » — Et ce qui est plus digne de remarque encore, marqué, dès la création, d'une *croix*, et, en cette qualité, destiné à porter le Sauveur entrant triomphant à Jérusalem, la veille du jour où il devait monter vaincu, mais aussi vainqueur, sur la croix du Calvaire.

Ce qui a fait appeler l'*âne*, que le Seigneur aimait, le *saint Jean du règne animal.*

* M. Margerin, *Université catholique.*

ment grand, le seul parfait [1] enfin, et le seul infini des hommes qu'il y ait jamais eu, et qu'il y aura jamais sur la terre ; l'homme saint, l'homme divin, l'*Homme-Dieu*, l'Être *Salutaire* par excellence.

Et c'est au développement de ces caractères de Jésus-Christ, que le plus grand génie lui-même se condamnerait de grand cœur au silence, dans l'impuissance de la parole; comme Léonard de Vinci [2] préféra, dans sa *Cène* sublime, ne faire qu'ébaucher la divine tête, désespérant de la représenter assez belle.

Nous allons parler toutefois; et, grâce à celui-là seul dont nous allons parler, il ne nous sera pas impossible, aujourd'hui surtout, de jeter quelques regards, nouveaux peut-être, sur un sujet immense, toujours ancien et toujours nouveau, et d'en déduire à l'avance, et s'il en est temps encore, de sublimes leçons.

Si les grands exemples sont propres à toucher l'homme, quelle puissance sur la terre pourrait lui en présenter autant et de si magnifiques que le Christianisme naissant! Il y a dix-neuf siècles que nous vivons entourés de vertus, et de vertus toujours de plus en plus grandes, puisqu'elles

[1] Le seul même vraiment *beau*, et vraiment *fort*. Tout ce que l'histoire et la tradition rapportent de la *personne* extérieure du Sauveur, nous le montre avec ces deux caractères, naturels de la vertu même ordinaire; et l'Évangile lui-même ne dit pas, ne suppose même nulle part, qu'il ait été une seule fois malade.

[2] Ou saint Thomas d'Aquin, l'*Ange de l'École*, se faisant le plus grand poète même du monde, en même temps que le plus théologien, dans ce quartenaire divin où l'on lit toute l'histoire du Christianisme, et que Santeuil préférait à toutes ses hymnes :

Se Nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se Moriens in pretium,
Se Regnans dat in præmium.

ont toujours de plus en plus de crimes à racheter. La religion a commencé avec un crucifiement, et elle s'est continuée de siècle en siècle avec des martyrs et ne finira qu'avec des martyrs.

Un Dieu *s'est fait Chair, et il a habité au milieu de nous*, et il a laissé dans son séjour un modèle de tous les amours, de toutes les charités, de toutes les humilités, de toutes les souffrances, que l'esprit humain ne pourra jamais concevoir et le cœur s'appliquer assez.

Il était fort, et il a voulu devenir faible; il était adoré de tous, et il a voulu être haï; il était indépendant des besoins, et il a voulu s'assujettir à des besoins; il était vainqueur, et il a voulu combattre; il était *Dieu* enfin, et il a voulu devenir *Homme*. Il a vécu trente-trois années, et, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il n'y a pas une vérité qu'il n'ait proclamée; pas une erreur qu'il n'ait proscrite; il n'existe pas une vertu qu'il n'ait prescrite et commandée, pas une faute dont il n'ait fait la défense et dont il ne se soit lui-même abstenu toujours.

On *entend* Pythagore, Solon, Lycurgue, Numa et tous les législateurs humains; on *voit* Jésus-Christ.

C'est la Morale en action par excellence.

Toute la magnifique vie du Fils de Dieu est tellement visible et tellement démontrée que, par un prodige auquel je ne crois pas qu'on puisse rien comparer, il ne s'est pas encore trouvé un homme depuis dix-huit siècles qui ait seulement eu la pensée de la révoquer en doute. Il y a plus : la philosophie a failli devenir chrétienne, lorsqu'elle en a parlé; et J.-J. Rousseau a écrit littéralement que « l'inventeur de l'histoire de la vie de Jésus-Christ en serait plus grand que le héros. » Ceux-là mêmes qui l'ont condamné ont gravé son innocence et sa royauté au-dessus de sa croix, et se sont condamnés eux-mêmes, comme juges prévaricateurs, dans ces fameuses paroles, aujourd'hui réalisées d'une façon si éclatante : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!*

Un Dieu est né là où un pauvre lui-même n'a jamais été réduit à naître. Il est à peine né, que la tyrannie, par un attentat unique dans l'histoire, fait couler le sang de tous les

enfants de la contrée pour ne pas manquer le sien. Vivant sous un ciel brûlant, dans un pays ingrat, chez un peuple avili, au milieu de mœurs publiques dégénérées, il exerçait laborieusement un métier dur, supportait le poids du jour et de la chaleur, et resta toujours pauvre. Il obéit dans la famille à des gens simples, dans la société religieuse même à la loi imparfaite qu'il venait diviniser; il obéit jusqu'à ces faux docteurs qu'il venait remplacer; à leurs Césars, et à ce Tibère, le plus lâche et le plus odieux des tyrans.

Son extérieur réfléchissait son âme : l'histoire ne dit pas qu'il ait jamais ri; mais elle rapporte qu'il a pleuré la mort de son ami Lazare et la terrible destinée de sa Jérusalem chérie.

Lorsque tous les autres législateurs ou dominateurs des nations s'étaient montrés avec l'appareil de la force, de la puissance, du bruit, il ne se manifeste, lui, qu'avec les apparences de l'isolement, de la faiblesse, du silence. Il n'est hardi que lorsqu'il s'agit de la mission que son père lui a donnée. Et celui qui ne brise pas le *roseau à demi cassé* et n'éteint pas la *mèche qui fume encore*, celui qui ne répond rien à ses calomniateurs, tonne contre les calomniateurs de son ministère et chasse avec autorité les profanateurs qui faisaient *du temple une maison de trafic.*

Il souffrait, avec une patience inaltérable, toutes les austérités de la nature. Ses disciples parlent de son travail, de ses fatigues, de ses veilles, de ses prières, de ses humiliations continuées, et ne disent pas un mot de son repos. Ses nuits s'écoulaient en prières, et le jour, pour prier encore avec plus de liberté, on le voyait se retirer à l'écart. Cependant il fut en proie à des tentations profondes; il pratiqua des jeûnes inouis, et mourut comme il avait vécu, Vierge.

Mais c'est moins encore en lui que hors de lui, et vis-à-vis des hommes, qu'il faut le contempler : il n'a vécu qu'*en leur faisant du bien;* il invoquait sur eux la miséricorde céleste; il se mettait à table avec eux et leur rendait la vérité familière; il les conseillait avant la faute, les supportait après, et malgré les rechutes perpétuelles et l'endurcissement le plus inoui, dès qu'ils étaient contrits, il ne les réprimandait jamais

sans les consoler. On ne l'a vu sévère que contre les docteurs hypocrites qui ne prêchaient jamais la charité aux autres, sans se réserver l'égoïsme pour eux-mêmes.

Ses menaces, même les plus terribles, lorsqu'elles s'adressaient aux Scribes, aux Pharisiens, aux Judas, se présentaient sous la douceur des paraboles.

Celle des *Vignerons homicides*, par exemple.

Il se mettait en rapport avec toutes les conditions de la société, avec toute les situations de la vie, avec toutes les passions ou les actions du cœur, afin que nul ne pût avoir à se distraire de Jésus-Christ, et que l'exemple de Jésus-Christ pût satisfaire à tout et à tous ; partageant tour à tour la compagnie et jusqu'à la table du riche et le grabat du pauvre ; cheminant avec le simple, aussi bien qu'il discutait *ex cathedrâ* avec le scribe et le prince des prêtres....

Sa plus grande prédilection était pour l'enfance ; il ne faut pas s'en étonner : l'enfance, c'est l'avenir de la patrie temporelle et la plus grande espérance de l'autre.

Il commandait à la nature ; mais il est remarquable que ce fut toujours moins pour paraître grand que pour être généreux. Il sauva des gens de périls ; il en rassasia qui avaient faim, il en guérit qui étaient malades, il en ressuscita qui étaient morts : je cherche en vain en lui la puissance toute seule ; je la trouve toujours avec la bonté.

Et encore, soit que son humilité humaine ait été effrayée de sa divinité, soit qu'il voulût procurer un mérite de plus aux fidèles qu'il avait aimés au point de se montrer Dieu en leur présence, on l'a vu quelquefois cacher ses miracles, et fuir devant ceux qui, les ayant éprouvés, voulaient l'adorer.

Et il donne, même de son vivant, à ses disciples, le pouvoir de faire de plus grandes choses que celles qu'il faisait lui-même !

Mais, quelque admirable qu'elle puisse être, la vie tout entière de l'Homme-Dieu pâlit devant les approches de sa mort, et il est rigoureusement vrai de dire qu'il n'est né et qu'il n'a vécu que pour avoir lieu de mourir. Après avoir sans cesse pratiqué la vertu la plus pure, il ne lui restait plus qu'à se

sacrifier pour elle. « Si la mort de Socrate, dit J.-J. Rousseau, est la mort d'un sage, celle de Jésus-Christ est la mort d'un Dieu. » Hier il est entré à Jérusalem au milieu des acclamations d'un peuple ; aujourd'hui le voilà devenu l'objet de sa fureur. Et bientôt il va subir, dans le cours d'un petit nombre d'heures, tous les attentats accumulés du crime, et toutes les douleurs amoncelées de l'humanité. Que dis-je ? dès sa naissance, il a vu, et depuis il a sans cesse eu présente sa Passion cruelle ; en sorte que sa vie tout entière n'a été qu'une perpétuelle passion.

Ses amis ne sembleront plus différents de ses ennemis.

Comme si, alors même qu'il voyait la nécessité de ses malheurs futurs, il avait voulu encore les épargner à leurs auteurs, il ne cesse de les leur prédire, tantôt sous les paraboles les plus claires, tantôt avec les plus formelles paroles, immédiatement suivies de l'événement. Dans son affliction de ne pouvoir prévenir le crime ou la faiblesse, il révèle au peuple comme à ses disciples le salut qui en sera le fruit pour l'univers. Il fait plus encore : il déroule aux yeux l'histoire des derniers temps du monde ; il montre les derniers combats et les dernières victoires des fidèles, les uns plus grands, les autres plus glorieuses ; et, dans cette vue, pour assurer un secours proportionné aux attaques nouvelles, anticipant sur son immolation prochaine, il *se donne* lui-même, et *tout entier* à chacun de ses disciples.

Sans excepter celui qui l'avait *vendu* déjà dans son cœur, et qu'il voulait sauver même en refusant de le désigner aux onze [1].

Enfin, l'heure arrive : le Sauveur va au Mont des Oliviers, accompagné de ses disciples ; là, son âme se trouve en proie à la tristesse la plus profonde. A trois reprises différentes, *mon Père*, dit-il, *s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi; mais que votre volonté soit faite et non la mienne.*

[1] Voyez, à cet égard, l'éternellement admirable chap. 13 de saint Jean.

Cependant ses amis les plus fidèles s'endorment froids devant des sujets d'émotions si sublimes. Vendu par l'un, renié par l'autre, abandonné par tous, il n'est suivi que par sa mère, dont la présence devait doubler la douleur de son sacrifice. Il est accusé par ceux-là même qu'il avait le plus aimés, par ceux auxquels il était venu rapprendre la vertu. Il est accusé, comme furent accusés aussi de nos jours les prêtres de son nom et de sa *Compagnie ;* et ses accusateurs (qui sont aussi ses juges, comme à Louis XVI), *n'ont pu trouver* non plus *un témoin contre lui.*

Il est accusé de troubles, et il était venu apporter la paix ! il est accusé de révolte contre l'autorité politique, et il était venu commander aux sujets l'obéissance et la pratiquer lui-même ! il est accusé de révolte, et il est proclamé *Juste* même par l'autorité !

C'était une coutume, en ces jours-là, de faire grâce à un criminel ; on espérait que ce serait un moyen de sauver Jésus-Christ : il y avait un grand coupable, on le déchaîne.

La *Révolution*, avouons-le, était à son comble !

Les malheureux déicides n'ont pas sitôt reçu la tradition de leur victime désirée, qu'ils lui donnent pour vêtement un manteau de pourpre, pour couronne un tissu d'épines, pour sceptre un roseau : le monde n'a vu que cette fois infliger la royauté !

On lui crache au visage, on le flagelle, on lui donne des soufflets : voilà les préliminaires du déicide ; en voici le moyen, les accessoires et la fin. C'est sur une montagne qu'il est allé se commettre : il était bon que cela fût comme en présence de la terre que le Seigneur allait purifier, et du ciel qu'il allait réjouir. On charge l'innocent de l'instrument de son supplice ; cela convenait assez bien à un sacrifice volontaire. Il y avait un mode d'exécution propre aux esclaves ; ce devait être celui d'un Dieu qui rendait à ses enfants la liberté.

Le Sauveur a soif, et il ne reçoit à boire que pour subir une douleur et éprouver un outrage nouveaux. On le déshabille. On perce à l'Homme Dieu les mains qui avaient ouvert les

yeux à l'aveugle-né; les pieds qui avaient parcouru la Judée en faisant le bien.

On dresse la Croix sur le terrain; c'était encore exposer davantage le Christ aux regards imitateurs de l'humanité, et le rapprocher de la patrie d'où il était descendu, et où il voulait nous faire aspirer à sa suite.

On le cloue sur une croix, de manière que ses *bras ouverts* semblaient appeler les hommes à eux pour les embrasser.

Il est tué enfin par ces hommes qu'il avait aimés le plus depuis le commencement du monde, par ceux auxquels il avait tant pardonné de fautes et d'ingratitudes, pour lesquels il avait fait tant de prodiges; c'est-à-dire qu'il voit commettre un crime, unique en énormité dans le monde, par ceux-là qu'il aurait le plus désiré voir innocents à son image.

Il meurt du supplice des scélérats.., afin d'apprendre aux hommes, que la vertu la plus pure, l'héroïsme, le sacrifice le plus absolu, que le rang le plus élevé ne mettaient point à l'abri du plus infâme et du plus effroyable supplice.

On crucifie à ses côtés deux voleurs. Quel ne dut pas être son surcroît d'affliction! Il y en avait un qui mourait sous les mêmes bourreaux, avec lui, à ses côtés, sur lequel son sang peut-être a rejailli, et qu'il ne lui serait pas donné de racheter!

Mais la chaîne des crimes judaïques et celle des souffrances de leur victime n'étaient pas encore consommées. L'Homme-Dieu est sur la croix; son sang coule à grands flots; son visage ne rend plus que les douleurs profondes de son âme; l'heure où il doit expirer va venir; ses ennemis sont devant le théâtre du supplice, qu'ils ont eux-mêmes dressé, et devant les douleurs qu'ils ont voulues. Hé bien! ces plaies, ils les regardent! ce sang, ils le voient couler! cette affliction indicible, ils la contemplent! cette agonie fait leur joie! Rien désormais ne semblerait pouvoir ajouter à leur triomphe, hormis le moment de la mort: on se trompe, ils ont imaginé, dans leur génie féroce, un genre de supplice intermédiaire, hors de là inconnu; ils ont essayé de se jouer de leur victime expirante; ils lui ont dit: *Toi qui voulais détruire le temple et le reconstruire en trois jours, sauve-toi toi-même!*

Et l'homme a défié Dieu.

Enfin, restaient les vêtements dont on avait dépouillé l'innocent: par une effrayante inconséquence, on les partage, comme pour lui ôter une consolation, celle de les voir au petit nombre de ses amis qui lui restaient fidèles, même en cessant d'être courageux. Mais il y a quelque chose que les juifs ne nous raviront pas, c'est le sang qu'ils font couler !

Cependant Jésus-Christ n'a pas proféré une seule plainte; il n'a pas même souffert la moindre tentative de défense de la part de ses disciples. Il priait pour ses ennemis, il demandait grâce pour eux ; et nous savons s'il y avait d'autre cause à sa douleur que la crainte de les manquer dans le salut du monde.

Il est demeuré trois heures sur la croix, après quoi ses souffrances devinrent si aiguës qu'il s'écria : *Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez donc abandonné !*

Enfin il dit : *Tout est consommé !*

Tout était *consommé* en effet; car le monde tout entier et presque le Ciel se trouvent dans la passion et dans la mort du Fils de Dieu... C'est alors que le *Dieu-homme* rendit l'âme, en jetant un grand *Cri*, et qu'il se retrouva *Dieu seul.*

Quant à nous, la plupart, nous nous retrouvons juifs, et nous crucifierions de rechef les rois et même les peuples;

Et le Prêtre de Dieu, c'est-à-dire Dieu [1].

O temps! ô mœurs! Et quel avenir, et quels fléaux, et quels terribles Titus [2] ne provoquons-nous pas contre nous !

Et nunc, Reges, intelligite !

[1] Argument du magnifique v. 20 du ch. 4 de la 1re Épître de saint Jean.

[2] Tout le monde sait que ce fut cet empereur romain qui enferma Jérusalem, devenue Babylone, de murailles, comme dans un tombeau, de façon à laisser voir à peine *la place où fut Troie...*

CHAPITRE IV.

L'Homme-Dieu selon l'histoire universelle profane.

Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis. TERTULLIEN, aux Romains.

Je conçois l'histoire universelle profane, ou plutôt *profanée*, falsifiée, comme je conçois la sainte, ou conservée, et la véritable : car l'homme, et par conséquent l'historien ou l'artiste dégénéré est encore l'homme pourtant.

Or, l'histoire de l'Homme-Dieu au travers de tous les siècles, de tous les pays, de tous les monuments, de toutes les langues, de toutes les littératures, de toutes les traditions, et même des grandes Personnalités païennes et profanes, essayée tant de fois, est encore à faire. — La voici en aperçu, nous osons le dire, nouveau, et concluant. — Et tout aussi concluant, pour qui l'entend bien, que celui des prophéties et des types personnels sacrés; les deux ordres de choses et de personnes s'identifiant : l'un vrai, originel et original; l'autre faux, secondaire, imité, et disons-le, *caricature*, plus ou moins, selon les temps, selon les lieux, selon les peuples, selon les hommes.

La Mythologie, la première histoire, seulement corrompue, du vieil univers païen [1], est toute pleine, toute resplendissante, de traces messianiques.

[1] Saint Justin traite le sujet avec complaisance et dans son *Apologie* et dans son dialogue contre Tryphon. — Comme la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ sont le parfait modèle des justes et la justice même, ce Père prétend que « les Païens, n'ayant pu se figurer des Héros, ou des Dieux et des Demi-Dieux, sans se figurer des justes en leur manière, ils n'ont pu aussi le faire sans figurer en quelque façon et en plusieurs façons Jésus-Christ. *Quod rationem et Verbum, quod primum est genimen*

Elle en est pleine, et pour cause. St-Clément d'Alexandrie, le plus savant de l'école de cette ville, c'est-à-dire de son siècle, dit très hardiment et très bien, que« Dieu avait donné *la philosophie aux Grecs*, comme la *Loi aux Hébreux*, afin

Dei, absque mistione genitum esse dicimus, Jesum videlicet Christum, magistrum nostrum, atque hunc crucifixum, et mortuum, et redivivum ascendisse in cælum, nihil novi ab eis qui apud vos dicuntur esse Jovis filii afferimus. Ce Père fait voir ensuite les rapports de Mercure avec la qualité de Verbe et de Sagesse, que porte Jésus-Christ; d'Esculape, avec ses opérations miraculeuses; *Mercurium quidem Verbum, interpretem et doctorem omnium; Æsculapium verò medicum, etc. Genitum ex Deo Verbum dicimus; commune hoc nobis sit vobiscum, qui Mercurium Verbum à Deo internuncium nuncupatis.* ἑρμῆν λόγον τῶν παρὰ θεοῦ ἀγγελτικὸν. Si Jésus-Christ étant fils de Dieu a souffert, Justin dit aux Païens, qu'ils doivent croire que cela lui est commun avec Bacchus qui fut déchiré, et avec Hercule qui périt dans les flammes. *Si quis quòd crucifixus sit reprehendat, commune et hoc est eis quos recensuimus; nàm et ipsi passi sunt, qui opinione vestrâ erant filii Jovis.* Si nous disons que Jésus-Christ est né d'une Vierge, vous le dites de Persée: *Quod ex Virgine natum esse prædicamus, commune sit hoc quoque vobiscum propter Perseum.* S'il a guéri toutes sortes de malades, s'il a ressuscité des morts, vous le dites d'Esculape. *Quòd morbosos sanasse, et mortuos ressuscitasse dicimus, etc.*»

Et saint Justin, remontant à la raison de la contre-façon ajoute: Que les démons ont voulu contrefaire par des fictions poétiques les vérités de Jésus-Christ, afin qu'on les prît aussi pour des fables, quand on les publierait de par le monde. Et que Dieu au contraire a laissé répandre dans les esprits la créance de ces fables, qui étaient comme les ombres de la vérité, afin qu'on reçût plus volontiers la vérité quand elle se montrerait. *Multos qui Jovis filii dicerentur, poetæ produxerunt, efficere se posse rati, ut homines pro fabulis prodigiosis poëticisque narrationibus res Christi haberent.* Minerve née sans mère de la seule

qu'elle leur servit d'introduction à l'Évangile. — Et il dit, dans son *Avertissement aux Gentis :* Si vous avez cru à Minos conversant avec Jupiter, vous pouvez croire que nous sommes, nous aussi, disciples de Dieu : *Fabulæ credidistis, quæ Minoem scribit usum esse familiari Jovi consuetudine. Nobis autem non credetis, nos fuisse Dei discipulos qui eam philosophiam, quæ revera vera est suscepimus.* « Et St-Ambroise : « La Providence divine a permis que ces histoires et ces fables aient eu cours par le monde, afin qu'il se trouvât plus disposé à croire le mystère de la croix de Jésus-Christ : *dispositione convaluit, quo faciliùs in crucem Domini crederetur.* »

Mais il est des faits mythologiques et même historiques plus positifs encore :

Et d'abord, chez les plus anciens peuples, dans le berceau du genre humain, dans l'Asie et les Indes proprement dites, en Égypte, l'*Université* primitive des sociétés grecques et romaines. On voit dans les fragments de Sanchoniaton [1], que le fameux Hermès-Trismégiste, le plus grand dieu, ou homme, des premiers Égyptiens, avait pour père *Chrisor*, ami d'*Ilos* (l'*Isis* des Phéniciens), qu'on appelait en grec *Chronos*... Ce *Chronos* parcourut la terre en sorte d'Hercule triomphant, et revint donner l'Égypte à *Tauth*, prêtre et roi à la fois.

tête et de l'intelligence de son père, est une imitation fausse et une image contrefaite de la génération du Verbe éternel : *Quia enim cognoverant Deum per rationem et Verbum mundum condidisse, veluti primam intelligentiam, sive notionem, Minervam appellârunt.* (V. aussi sur l'admirable usage de la fable et de la poésie à la *Démonstration Evangélique*, saint Augustin, *contre Fauste*, liv. xx; et *Cité de Dieu*; — Saint Ambroise, sur le *chap.* ix *de saint Luc*, liv. vi ; — saint Chrysostôme, *Homélie* 18 sur la *Genèse ;* — Thomassin, *Méthodes pour étudier les Historiens, et les Poètes, etc.*; Bannier, etc., Guérin du Rocher, etc.; — et la *Rédemption du genre humain*, de Schmitt, livre européen, traduit en français par l'*ami* zélé *de la religion*, M. Henrion.

[1] Cités par le savant marquis de Fortia dans ses *Encyclopédies* anciennes.

Mais il est des faits plus connus.

Toute l'antiquité profane respire, nous osons le dire, l'odeur du fait de l'*enfance* d'un Dieu.

Lucrèce lui-même, livre 2, v. 635, célèbre les cris enfantins du père même des dieux, et les hommes enfants autour de l'enfant Dieu : *Cum pueri circum puerum...* — Osiris, adoré chez les Égyptiens, naît sous la forme d'un enfant; une Etoile annonce sa naissance; le dieu grandit, il se trouve obligé de prendre la fuite, poursuivi par des animaux féroces; succombant, enfin, à la persécution, il meurt, et bientôt, dit Plutarque, il ressuscite.

La foi messianique se retrouve avec le dogme de la Trinité, plus aujourd'hui que jamais, grâces aux études orientales, dans les Indes, berceau du genre humain, dans la Chine, dans la Perse, les plus anciens peuples, et les plus anciennement *lettrés*, après les Juifs.

« Wichnou, deuxième personne de la Trinité indienne, se mêlait aux hommes comme principe conservateur; jeune encore, il tua le serpent Kalyva. Il est représenté, tantôt quand son ennemi semble le blesser au talon, tantôt, au contraire, quand Wichnou lui écrase la tête avec le pied. Quiconque pensait jour et nuit à *Chrichna* devait être transporté au-dessus du troisième monde, et quiconque se souvenait de lui à l'heure de la mort, devait être immanquablement trois fois heureux. Dans la croyance des Indiens, *Chrichna* tenait lieu d'un père, d'un époux, d'un frère, des parents, de tous les objets enfin auxquels l'homme attache de l'affection et du prix. Tout se réunissait à lui comme un point central, et sans lui rien. » (*Voy.* les *Pourana*.)

« Il paraît, dit le savant orientaliste capitaine Wilford, membre de la société de Calcutta, que long-temps avant Jésus-Christ, l'univers attendait, avec un sauveur, roi de justice et de paix, le renouvellement de toutes choses. Cette attente des peuples est souvent l'objet des Pouranas. La terre se plaint de ce qu'elle va s'enfoncer dans le Patala, sous le poids des iniquités accumulées du genre humain, et Wichnou la console en lui promettant un Sauveur, qui l'affranchira de la tyrannie des Daytias ou démons; il lui révèle

en même temps que ce sauveur viendra naître dans la maison d'un berger, et sera élevé parmi des bergers. Les sectateurs de Bouddha affirment que l'incarnation de ce Dieu dans le sein d'une vierge fut prédite plusieurs mille ans à l'avance; la tradition porte que, dans l'Orient, une étoile merveilleuse dirigea les saints hommes vers le lieu où devait naître l'enfant divin qu'ils attendaient avec impatience. C'est vers ce temps que l'empereur de l'Inde, alarmé de quelques oracles qui semblaient présager sa ruine, chargea ses émissaires de mettre à mort cet enfant, s'ils venaient à le découvrir. Tout cela se passa dans la 3181e année du Caly-Yugam, et la première de l'ère chrétienne. »

Le second Zoroastre avait prédit en termes fort clairs « qu'une vierge sans tache enfanterait un saint, dont l'apparition serait annoncée par une étoile qui accompagnerait ses adorateurs jusqu'au lieu de sa naissance. » — Le célèbre Maurice (Hist. of Hindostan) a prouvé jusqu'au dernier degré d'évidence, que « des traditions immémoriales, dérivées des patriarches et répandues dans tout l'Orient, touchant la chute de l'homme et la promesse d'un futur médiateur, avaient appris à tout le monde païen à attendre l'apparition d'un personnage illustre et sacré, vers le temps de la venue de Jésus-Christ. » — « Fondés sur une tradition antique, les Arabes attendaient également un libérateur, qui devait venir pour sauver les peuples, » dit Boulainvillers, dans la *Vie de Mahomet.* — Combadoxi au Japon, Sommonacodom chez les Siamois, ont laissé leurs sectateurs dans l'attente de leur retour. — Les habitants de Pégu attendent aussi leur dieu Xaca, et les Persans modernes le prophète Ali, qui doivent revenir, disent-ils, à la fin des temps. (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, et Chardin [1]).

[1] Les livres profanes, qui sont tous sacrés, de cette Chine dont l'*immobilité* morale et littéraire a évidemment la mission de rappeler les vérités premières, aux peuples mobiles, sont messianiques au plus haut degré, et incessamment. Témoin ce beau résumé des savantes *Annales de Philosophie* de 1840 :

« Il n'est pas de Chinois qui ne convienne que tous les livres

Les plus anciens Grecs, enfants dégénérés pourtant des Orientaux et des Egyptiens, ont conservé les traces aussi visibles que profondes de l'attente universelle et du Désiré des nations. Ils appellent le Père du nom même que nous donnons

King ont rapport au Saint ; et de même que tous les livres peuvent être ramenés à l'*Y-king*, l'*Y-king* lui-même se rapporte tout au *Saint*. Qu'est-ce que l'*Y*, disent plusieurs? C'est le Saint n'apparaissant pas encore visiblement ; et qu'est-ce que le *Saint?* c'est l'*Y* déjà visible et tombant sous nos sens. Le Saint c'est celui que l'*Y-king* appelle grand (*Ta-gin*), le *Chou-king*, l'unique (*Y-gin*) ; le *Chi-king*, le beau (*Maui-gin*) ; le *Tchong-yong*, saint (*Ching-gin*) ; le *Tchun-tsieou*, roi du ciel (*Tien-chu*). C'est de lui que parle l'*Y-king* dans tous ses symboles ; le *Chou-king* le désigne sous plusieurs types ; le *Chi-king* chante souvent ses louanges. Lui seul peut établir les rits de la musique. « Le *Tchun-tsieou* se rapporte tout à lui, comme dit *Mong-tse*. » Mais voyons ce qu'en disent les Chinois modernes.

« Confucius disait : « Si vous m'interrogez sur le SAINT, je n'ai pu le voir de mes yeux. » Sur quoi *Tchu-hi* dit : « Le *Saint* est le nom de l'esprit intelligent et inscrutable. » *Van-king-kong* ajoute : « Le nom de *Saint* est le comble de la raison et le point le plus élevé de la vertu. » — « Avant la naissance du *Saint*, dit *Tching-ki-ting*, le Ciel est le Seigneur ; après que le *Saint* est né, le *Saint* est le Seigneur. » — « Si le mal n'est pas arrivé à l'extrême, dit *Li-tcho-ou*, le *Saint* ne naît pas. » — Le *Saint*, dit *Kouei-kou-tse*, est l'ambassadeur du ciel et de la terre. » — « L'ordre du ciel, dit *Tong-tsee*, s'appelle précepte ; mais, sans le *Saint*, on ne peut l'accomplir. » — « Le ciel, dit *Kong-yu*, produit le *Saint* pour qu'il soit utile à tous les peuples. » — « Le nom du *Saint*, dit *Hou-chi*, désigne celui qui pénètre tout, qui entend tout, qui voit tout ; et qui, lorsqu'il pense, arrive toujours à ses fins ; lorsqu'il agit, ne se trompe jamais ; dont les paroles sont la règle, les actions des exemples ; qui contient en lui trois ordres d'êtres et possède tout bien ; enfin, éminemment spirituel et tout admirable, il agit conjointement avec le Ciel. » — Le livre *Tchao-sin-tou-hoei* dit : » Le

au Fils : « Regardez au-dessus de vous, disent tous leurs poètes primitifs, Hésiode, Homère, Euripide, Ennius, Aratus, regardez ce vaste milieu supérieur, tout transparent de clarté, c'est ZEUS, que tous les peuples invoquent... C'est en

Saint est si élevé et si profond, qu'il ne peut être atteint par les hommes. Seul, il comprend l'esprit et convertit l'univers ; il connaît l'avenir avec certitude ; il embrasse tout le monde de sa charité ; et il réchauffe tout, comme la nourrissante chaleur du printemps. Ses paroles ne peuvent errer ; mais elles produisent toujours avec certitude leur effet. Enfin il est de la même nature que le Ciel. » — « Le *Saint*, dit *Tchao-pe-ven*, est composé du ciel et de la terre ; toutes choses forment corps avec lui ; il aime à sauver les malheureux, et il ne rejette personne ; il fait tout ce qu'il veut, et il tient toujours le milieu. »

« Le *Tchong-yong* est presque tout consacré au *Saint* qui doit venir. Il l'appelle *Ching-gin*, — *Tchi-ching*, — *Kian-tsee ;* « il tient, dit-il, le milieu entre le ciel et la terre, ou, il est le médiateur du ciel et des hommes ; il est le seul qui puisse convertir les cœurs ; il est la fin et le principe des choses ; il n'aura point de fin. » — L'*Y-king* dit : « Lorsque le chef du genre humain viendra, tous les royaumes seront en paix. »

« *Kouei-kou-tsee* dit : « En nous attachant fidèlement aux traditions antiques, nous savons que, bien que le *Saint* soit en la terre, il existe cependant avant toutes les choses créées.

Le livre *Lun-hong* dit : « Le cœur du ciel est élevé dans la poitrine du *Saint*. Les avertissements du Ciel sont dans la bouche du *Saint*. Si le *Saint* n'est présent, le Ciel ne peut être connu. »

« Le Saint, dit *Lie-tsee*, connaît tout, pénètre ou fait pénétrer tout. » — « Le *Saint*, dit *Tchouan-tsee*, contient en soi le ciel et la terre ; il comble l'univers de bienfaits, et on ignore d'où il est. » — « Le *Saint*, dit *Ho-kouang-tsee*, naît après le ciel et la terre, et il connaît le commencement du ciel et de la terre ; le *Saint* meurt avant le ciel et la terre, et il connaît la fin des deux.

« *Mong-tsee* (traduit par M. Stanislas Julien) dit : « Celui qui est désirable est appelé *bon ;* celui qui a en lui la solidité est

lui que nous vivons et par lui que nous existons.... C'est lui que nous respirons..... Tout ici-bas est plein de *Zeus*; il remplit les villes, les campagnes, il est sur la mer, dans les ports [1]. »

appelé *fidèle;* celui qui est tout rempli de vérité est appelé *beau;* celui qui répand le véritable bien au dehors et disperse partout ses rayons est appelé *grand;* celui qui est grand de telle sorte qu'il opère une conversion, est appelé *saint;* enfin le *saint* qui ne peut être assez connu de personne est appelé *divin.* »

« *Tching-tsee* remarque sur ce passage : « que le Saint qui est ainsi inscrutable, est le sommet élevé auquel les autres hommes ne peuvent atteindre. Mais le sens n'est pas qu'au-dessus de ce Saint soit en outre l'homme divin. Cela est juste, pourvu que l'on considère la sainteté comme divisée en deux ordres, de telle manière que l'ordre inférieur se rapporte aux hommes purement hommes, et que l'autre ordre soit placé seul le *Saint des saints.*

« Car il faut remarquer que dans cette gradation de *Mong-tsee* les degrés supérieurs contiennent tout ce qu'il y a de bien dans les degrés inférieurs ; ainsi le dernier degré, *l'homme divin,* est en même temps *saint, grand, beau, fidèle, bon;* mais il contient toutes ces qualités, d'une manière inscrutable et dans une mesure infinie, ce qui ne peut être dit de personne autre. Or, il faut admettre nécessairement cette distinction de la sainteté en deux ordres, non-seulement parce que la chose est ainsi, mais aussi pour comprendre plusieurs passages des anciens livres qui sans cela seraient contradictoires. Ainsi le philosophe *Lao-tsee* parle en plusieurs endroits du *Ching-gin,* et les interprètes avertissent aussitôt que c'est le même que *Ching-gin* » : « par *Ching*, disent-ils, on désigne ce qui en lui est *manifeste;* et par *Gin*, ou comprend ce qui est *caché.* » Or, *Gin* et *Ching*, dans les livres comme dans les discours, signifient *Dieu*, et parce que la divinité était cachée

[1] Populairement aussi on disait : *passer la nuit sous Zéus,* ou en plein air.

Hésiode en particulier dit de Zéus : « Après que la glorieuse victoire sur les titans et les géants fut consommée, les Dieux, d'un commun accord, dirent à Zéus de prendre les rênes du monde et de régner sur les immortels. Zéus en accé-

dans le Saint, il est appelé *Ching-gin*, ou homme divin.

« *Tchouang-tsee* parlant de l'*Homme-Ciel* dit : « on peut le définir ainsi : il a à la vérité le visage et l'apparence d'un homme, mais il est le Ciel. » La glose ajoute : Puisqu'il a la forme et la figure de l'homme, sans les passions de l'homme, n'est-il pas l'*Homme-Ciel ?* » et dans un autre passage, le même *Tchouang-tsee* dit encore : « l'Homme séparé des hommes et égal au Ciel est appelé Homme-Ciel. »

« *Kouey-kou-tsee* dit : « Celui qui est appelé *Tching-gin* est avec le Ciel. »

« La qualification de *Tching-gin* a aussi le même sens, car le même philosophe *Tchouang-tsee* dit : « celui en qui le Ciel et l'Homme ne peuvent se surpasser est appelé *Tching-gin.* » Mais *Lao-tsee* prenant le caractère *Tching* dans un autre sens, pense pourtant de même quand il dit : « Celui en qui le Ciel et l'Homme se tiennent (*stant*) également est appelé *Tching-gin.* » Et la glose dit encore plus clairement : « Celui en qui le Ciel et l'Homme sont un est appelé *Tching-gin.* »

« On convient généralement que le nom *Y-kin* est celui du Roi, ou plutôt du *Tien-tsee* ou *fils du Ciel.* Un ancien interprète s'exprime ainsi : « Quand on lit que le fils du Ciel est *Un homme*, cette expression est susceptible de deux sens : ou c'est lui-même qui s'appelle ainsi, et c'est l'expression de quelqu'un qui pense de soi-même avec humilité, comme s'il disait : je suis *un* homme entre les hommes ; ou il est appelé ainsi par les hommes ; et cette parole exprime sa dignité, comme s'ils disaient : sur toute la terre il n'est personne qui puisse lui être comparé, et il est unique sans aucun péché. »

« Le livre *Y-king* dit : « par la justice d'un seul homme tout l'univers est ramené à la droiture. » Et ailleurs : « les peuples de tout l'univers se soutiennent sur la vertu et les bienfaits

dant à leur vœu, leur distribua à son tour leur domaine propre, leur portion de pouvoir, et leur assigna leurs fonctions respectives. Zéus épousa Métis, *raison, conseil,* déesse plus instruite et plus éclairée que tous les hommes et tous les

d'un seul homme. » Sur l'un et l'autre texte, les interprètes observent que ce seul homme est le *fils du Ciel*....

«Or, que signifie tout cela d'après les auteurs chinois? « C'est, disent-ils, le symbole d'un homme qui régit et échauffe tout le monde, et en même temps le symbole de tous les peuples qui ont les yeux levés vers un seul homme et en dépendent. »

« Le *Chi-king* dit « quel est l'homme dont j'occupe ma pensée? c'est l'Homme *beau* de l'Occident ; cet homme beau par-dessus tous les autres est l'homme de l'Occident. » L'interprète observe que : « par ces paroles et par la particule *hi* répétée souvent, il se plaint de ce que cet homme est éloigné, et qu'il ne puisse le voir de ses yeux. » Mais si cela est ainsi, d'où connaît-il qu'il est si beau? Le caractère *mouei* renferme un mystère, car on y trouve 大 *ta yang*, qui signifie *grand agneau*, *et* même si l'on veut l'analyser plus profondément, la lettre *ta*, c'est *y* et *gin-yang*, c'est-à-dire *un homme agneau*, qui ne peut qu'exprimer l'*agneau de Dieu, fils du père*, le choisi entre mille et le tout désirable.

« Dans la même ode, *Mouei-gin* est appelé *Ché*-gin, homme *grand, beau*. Les Chinois donnent un sens remarquable à cette lettre *Ché*, mais ils ne peuvent en expliquer aucunement la raison. Car ils n'y voient en décomposant le caractère que *chy*, *pierre* et *hié*, *chef* ou *tête*. Mais nous à qui le Seigneur n'a pas parlé en paraboles, nous savons que le Christ est le *chef* du genre humain, et qu'il est la *pierre* qui est devenue la *tête* de l'*angle*, et c'est pour cela que nous comprenons de suite pourquoi *Ché-gin* est le même que *Mouei-gin*.

« Mais comme le *Chi-king* parle ici deux fois de l'Occident, c'est d'après ce passage peut-être qu'a été faite l'histoire que l'on lit, dans *Lié-tsée*, sur Confucius, qu'il assure avoir dit *que le*

Dieux ensemble; et afin de se l'approprier plus éminemment et de se l'identifier, il l'avala et la renferma ainsi toute entière en lui-même, afin qu'elle lui procurât la connaissance parfaite de tout ce qui est bien ou mal. » — « Zéus, dit Homère,

Saint était en Occident. Certainement, depuis un long espace de temps, cette croyance devait être passée comme en proverbe, lorsque, poussé par cette tradition, le *Han-ming-ti* envoya dans les Indes des ambassadeurs, qui rapportèrent en Chine l'idole de *Foe ?* »

« Le *Tchi-gin*, dit *Tchouang-tsee*, est sans concupiscence; d'où il ajoute ailleurs : « que le Saint n'a rien en lui qu'il doive polir ou corriger. »

« *Tchouang-tsee* dit : ce *Ki-gin* est séparé des hommes et de la même dignité et du même grade que le Ciel ; c'est pourquoi on dit communément : ce qui est très petit pour le Ciel est très élevé pour les hommes ; et ce que les hommes admirent, le Ciel le méprise ; ou, plus littéralement : celui qui est insensé aux yeux du Ciel est sage aux yeux des hommes ; et celui qui est sage aux yeux des hommes est insensé aux yeux du Ciel. » Les interprètes disent avec raison sur ce passage : celui qui est appelé *Ki-gin* diffère beaucoup des autres hommes, mais en rien du tout du Ciel. S'il habite sur la terre parmi les hommes, il marche seul et n'a point d'égal ; s'il est dans le Ciel, il marche d'égal avec le Ciel. Ceux qu'on appelle sages maintenant sont les sages des hommes ; mais les insensés du Ciel ; or, ce sage du ciel est unique dans le monde entier. »

« Le Saint est appelé *Chang-gin*, dieu homme ; *Ell-gin*, seconde personne homme ; *Yuen-heou*, roi éternel, etc. ; et de plus *Tien-tsee*, fils du Ciel ; *Yuen-tsee*, le fils principe ; *Kium-tsee*, le fils roi ; *Fou-tsee*, le fils maître ; *Lao-tsee*, le fils antique ; *Siao-tsee*, le fils petit ; *Ki-tsee*, le fils.

« Dans l'*Y-king*, symbole *Sse*, on lit : le *premier-né* sort pour le combat.... » Un auteur, *Hou-yo-tchai*, dit encore en parlant du ciel antérieur et du ciel postérieur, ces remarquables paroles : « Jouir sans aucun travail de la plus grande

embrasse son épouse, et sous leurs embrassements tout pullule et fleurit sur la terre. »

Et, dans le quatorzième livre de l'Odyssée : «Les Dieux pouvant aisément se revêtir de toutes sortes de formes, prennent

gloire, et être assis à la place la plus élevée, cela appartient au père; souffrir volontairemnt tous les travaux et être assis avec obéissance à la place inférieure, c'est le propre du fils »..... ; c'est de là que les auteurs disent que tout ce qui est dit dans l'*Y-king*, que nous avons maintenant, se rapporte au Ciel postérieur, c'est-à-dire au *T'chang-tsee*, ou *fils premier-né*. »

« *Mong-tsee* dit : « les peuples l'attendent comme les herbes altérées désirent les nuées de l'arc-céleste. » Quoique *Mong-tsee* pensât alors à je ne sais quel sauveur imaginaire, il ne s'ensuit pas que les paroles qu'il rapporte n'aient pas été dites anciennement du vrai rédempteur. Il y a quelque chose d'admirable, en ce que les deux caractères *Ny*, *arc-en-ciel*, et *Yun nuages*, nous offrent dans leur décomposition *Yun le Verbe*, et *Eul*, un *petit enfant* descendant du ciel, comme *Yu la pluie* sur le gazon.

« On lit dans le *Chou king* les vœux des peuples pour le sauveur futur : « Attendons notre roi, quand il sera venu il nous délivrera de toutes les peines... Attendons notre roi, lorsqu'il sera présent, nous ressusciterons à une nouvelle vie. »

Direz-vous que les savants Prémare et Cibot, admirés de toute la chrétienté pour leur science orientale, sont suspects? Voici les mêmes choses reproduites en Allemagne, par le savant Schmitt, et en France, par Abel Remusat.

« Les Chinois, dit le premier, entendaient par le *Saint des saints* : « celui qui sait tout, qui voit tout, dont toutes les paroles instruisent, dont toutes les pensées sont vraies; celui qui est céleste et miraculeux, dont la sagesse n'a point de bornes, aux yeux duquel l'avenir entier est sans voile, dont chaque parole est efficace. Il est *un avec le Tien* (Dieu), et, *sans le Tien*, *le monde ne pourrait le reconnaître ;* lui seul peut offrir un holocauste digne de la majesté du Schanz-Ti (Dieu souverain du

la figure de quelques étrangers, et vont dans les villes *pour être témoins* des injustices des hommes et de leurs bonnes actions. »

Une autorité ici est plus décisive encore, celle d'Aristote

ciel). » Les peuples l'attendent, dit Mentius, disciple de Confucius, comme les plantes flétries attendent la rosée. » « Combien sont sublimes les voies du Saint des saints, dit le livre Tschong-Joug! Sa vertu embrassera l'univers entier; il inculquera à tout une nouvelle vie et une nouvelle force, il s'élèvera jusqu'au Tien (jusqu'au ciel). Quelle immense carrière s'ouvrira pour nous! Combien de lois et de devoirs nouveaux! Que de rits majestueux et de solennités! mais comment les observer, s'il n'en donne lui-même l'exemple! Sa présence peut seule en préparer, en faciliter l'accomplissement. De là vient cet adage de tous les siècles : les voies de la perfection ne seront fréquemment parcourues qu'alors que le Saint des saints les aura consacrées en y imprimant ses pas. » — « Les peuples se prosterneront devant lui. En le voyant, en l'écoutant, ils seront convaincus, et tous ensemble n'auront plus qu'une voix pour chanter ses louanges. L'univers retentira du bruit de son nom, sera rempli de sa magnificence. La Chine verra les rayons de sa gloire parvenir jusqu'à elle ; ils pénétreront chez les nations les plus sauvages, dans les déserts les plus inabordables, ou dans les lieux que ne peut visiter aucun vaisseau. Dans l'un et l'autre hémisphère, de l'une et de l'autre extrémité de la mer, il ne demeurera aucune région, aucun parage, aucun pays, éclairés par les astres, humectés par la rosée, habités par les hommes, où son nom ne soit béni et honoré. » Suivant les anciens sages de la Chine, le Saint des saints, l'homme par excellence, l'homme miraculeux, le premier-né renouvellera l'univers, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra accablé de douleur et d'opprobre, et ouvrira les portes du ciel. » (*Rédemption du genre humain.*)

Ecoutons maintenant le célèbre président de la société asiatique de Paris : « Dans le *Tchong-yong*, on lit ces paroles :

au chapitre VII de sa *Lettre à Alexandre sur le système du monde*, intitulé : *des noms de Dieu*. Cet ouvrage a été traduit par le Marquis d'Argens : « Dieu, qui est un, a plusieurs

« Lorsqu'il fait attention au Saint qui doit venir après trois mille ans, il ne redoute rien. » D'où l'on conclut ou que ce livre a été écrit *cent ché*, c'est-à-dire 3000 ans avant l'arrivée du Saint, ou du moins que les paroles dont il s'empare, comme ayant été livrées par les ancêtres, étaient déjà en vogue dès ce temps. Or, cette époque se rapporte à peu près au temps du saint patriarche Hénoch. »

« Ce passage est très singulier, et il importe de le bien entendre. *Teng-thoui-an* l'explique de la manière suivante : *Pe-chi, cent générations*, c'est un terme qui désigne le temps le plus reculé des siècles à venir ; *Ssé*, c'est *attendre*. » — Et dans la glose : « Le Saint homme de *cent générations* est très éloigné, et il est difficile de se former à son sujet une idée nette. Dans l'attente où il est du Saint homme des cent générations, le sage se propose à lui-même une doctrine qu'il a sérieusement examinée ; et s'il parvient à ne commettre aucun péché contre cette doctrine, qui est celle des saints, il ne peut plus avoir de doutes sur lui-même. De cette manière le sage s'accoutume à ces trois choses graves qui font la base du gouvernement, et parvient à prévoir toute la multitude des six sortes d'affaires. »

Et puis voici, selon le même livre sacré, et selon le même M. de Rémusat, les caractères du Sauveur à venir : « O grande vertu du Saint homme !.. Vertu dont la hauteur s'élève jusqu'à Tien !... Il faut attendre cet homme, et ensuite il y aura perfection.... Cent *chi* se sont passés à attendre le Saint homme.... Le Saint par excellence est le seul qui puisse être assez intelligent, illustre, clairvoyant, sage, pour avoir autorité; assez grand, magnanime, affable, bon, pour établir la paix.... La gloire de son nom inondera, comme un Océan, l'empire *du milieu ;* elle parviendra aux barbares et aux étrangers, en tous les lieux où vont les vaisseaux et les chars, en tous ceux où pénètrent les forces des hommes, en tous ceux que couvre le ciel, que supporte la terre, qu'éclairent le soleil et la lune, en tous ceux où

noms, par rapport aux différents effets qu'il produit. On l'appelle *Zeus* et *Dios*, deux mots qui, réunis, semblent signifier, par qui nous vivons. »

Il n'est pas jusqu'au surnom du vrai Fils du Dieu Père

tombent les frimas et la rosée. Tout ce qui vit et respire le vénérera et l'aimera. Aussi le dit-on comparable à Tien. »

Et puis le traducteur ajoute : « Le commentaire original (chinois), qui est particulièrement destiné à faire sentir la suite et l'enchaînement des idées, et les rapports symétriques que les phrases ont les unes avec les autres, fait observer ici les quatre choses qui, suivant le texte, concourent à former la vertu du sage : *khao*, l'examen ou la règle de conduite qu'on prend chez les anciens (c'est sans doute l'étude des traditions religieuses); *kian*, l'établissement ou la conformité avec le ciel et la terre; *tchi*, le témoignage qui se tire des esprits; et *sse*, l'expectation qui fait que l'on compte sur la venue du Saint homme. Ainsi, en termes européens, les quatre mobiles de l'homme vertueux sont l'exemple des anciens, l'amour de l'ordre, le témoignage des êtres surhumains, et *l'attente d'une rémunération;* » — Et dans une autre note M. Abel de Rémusat dit: « Le P. Intorcetta rapporte dans sa *Vie de Confucius*, que ce philosophe parlait souvent d'Un *qui existait ou qui devait exister dans l'Occident*. Cette particularité ne se trouve ni dans les *King*, ni dans les *Sse-chou*, et le missionnaire ne s'appuyant d'aucune autorité, on aurait pu le soupçonner de prêter à Confucius un langage convenable à ses vues. Mais cette parole du philosophe chinois se trouve consignée dans des ouvrages originaux, et notamment dans le *Sse-wen-louï-tshiu* (mélanges d'affaires et de littérature), au ch. xxxv. ; — dans le *Chang-thang-sse-khao-tching-tsi*, — et dans le *Lieï-steu-thiouan-chou*. Enfin dans un ouvrage chinois, composé par un musulman, et qui porte pour titre *Tching-kiao-tchin-thsiouan* (véritable interprétation de la droite loi), dont nous allons citer le passage suivant. — Confucius, après avoir répondu qu'il ne savait pas si les anciens rois, seigneurs et augustes de l'histoire chinoise étaient saints, pressé enfin de dire celui

vrai *Christ*, qu'on ne retrouve, encore presqu'intact, mêlé aux plus vieilles traditions divines ou royales des anciens. Le monogramme et le nom même du Sauveur Χριστὸς, les rois grecs le portaient dans l'antiquité, et le gravaient sur leurs monnaies. En grec ce mot signifie l'*oint*. Il était naturel qu'on appelât Jupiter du nom de Χρίστεωρὸς, le roi clément, ou simplement Χριστὸς, et que par extension, les Ptolémées de Syrie prissent ce titre sur leurs médailles ornées de ce monogramme, qui fut plus tard réservé au seul véritable roi.

Mais c'est surtout dans l'opinion antique et vraiment universelle de la Trinité divine chez les anciens, qu'il faut voir le principe de la génération du Verbe. « Timée de Locre, où Platon a puisé sa doctrine, dit l'auteur non suspect du *Platonisme dévoilé*, Timée, dans son *de animâ Mundi*, traduit par le marquis d'Argens, pose d'abord un principe très-bon, qu'il appelle Dieu : Ensuite il distingue trois ordres de choses, 1. l'Idée ou la Forme qui est éternelle en Dieu, et qui est l'Exemplaire perpétuel de toutes les choses engendrées et sujettes au changement : voilà le premier Verbe, le Verbe interne et intelligible ; 2. la Matière, par où il entend cette Substance, que Dieu poussa hors de son sein, destituée de Forme, et que d'autres ont appelée le second Verbe, ou le Verbe proféré; 3. Ayant considéré l'Idée comme le Père, et la Matière comme la Mère, il prétend que de ces deux Principes il s'en forme un troisième, qui en est le Fils, qu'il appelle le sensible, ou le Monde sensible pour le distinguer de l'intelli-

qu'il fallait appeler le Saint, il répondit : « Moi, *Khieou*, j'ai entendu dire que dans les contrées Occidentales, il y avait (ou il y aurait) un Saint homme, qui sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles, qui sans parler, inspirerait une foi spontanée, qui sans exécuter de changements, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires.) Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi, *Khieou*, j'ai entendu dire que c'était là le véritable Saint. »

gible, et que d'autres ont appelé l'Esprit qui anime le Monde et l'Ordre de la Nature. De là il conclut, qu'il n'y a qu'un Monde, que ce Monde est le Fils unique de Dieu, (μονογενὴς) qu'il est parfait, qu'il est doué d'Ame et de Raison. (ἔμψυχον τε καὶ λογικὸν.) « Dieu, dit-il, *ayant voulu produire un Dieu très-beau l'a fait un Dieu engendré.* (τοῦτον ἐποίει Θεὸν γενναῖον.) *Phurnutus* donne le même éloge au Monde (Cap. 27 *de Naturâ Deorum,*) « le Monde, dit-il, est le fils unique de Dieu (μονογενὴς.)

« L'auteur du Mercure Trismégiste accommode si exactement son langage à celui de ces philosophes, qu'on ne peut douter en aucune façon qu'il ne veuille parler du Monde sous le nom de Fils de Dieu. Lactance s'en prévaut dans ses *Institutions divines*, en ces termes : « Le Seigneur, dit Mercure, et le créateur de toutes choses, que nous appelons Dieu, parce qu'il a fait un second Dieu visible et sensible ; ce Seigneur, dis-je, ayant fait celui-ci le premier, le seul et l'unique, il lui a paru beau et plein de toutes sortes de biens, et il l'a sanctifié et l'a aimé comme son propre Fils. »

Mais il est temps de faire parler Platon lui-même. Et d'abord, il reconnaît partout la possibilité d'une incarnation divine, et d'une descente de Dieu sur la terre : « Jupiter, dit-il en son *Protagoras*, touché de compassion, et craignant que la race humaine ne fût bientôt exterminée, *envoya* Mercure *avec ordre de mener aux hommes la pudeur et la justice*, afin qu'elles ornassent leurs villes, et qu'elles serrassent les nœuds de leur amitié. Mercure, ayant reçu cet ordre, demanda à Jupiter comment il ferait pour donner aux hommes la pudeur et la justice, et s'il les distribuerait comme Épiméthée avait distribué les arts ; car ajouta-t-il, voici comme les arts ont été distribués. Par exemple, celui à qui on a distribué l'art de la médecine, suffit seul pour plusieurs particuliers. Il en est de même de tous les autres artisans. Suffira-t-il donc que je fasse de même, et que je distribue la pudeur et la justice à un petit nombre de gens? ou les donnerai-je à tous indifféremment? *A tous sans doute*, repartit Jupiter, *il faut que tous les aient;* car si on n'en fait part qu'à un petit nombre, comme on a fait des autres arts, il n'y aura jamais ni sociétés ni villes. De

plus, tu publieras de ma part cette loi, que tout homme qui n'aura pas la pudeur et la justice sera exterminé. »

Le *Verbe* lui-même est décrit dans le prodigieux *Epinomis* : « *Le Verbe très-divin* a arrangé et rendu visible cet Univers. Celui qui est bienheureux admire premièrement ce Verbe, et après cela, il est enflammé du désir d'apprendre tout ce qui peut être connu par *une nature mortelle*, persuadé que c'est le seul moyen de mener ici-bas une vie très-heureuse, et d'*aller après sa mort* dans les lieux destinés à la vertu, où véritablement initié et uni avec *la Sagesse*, il jouira toujours des visions les plus admirables. »—« Platon, dit M. Dacier, établit là, bien nettement, que la connaissance du Verbe mène à toutes les connaissances sublimes, car nul ne connaît le Père que par le Fils ; et que ce n'est que par lui que nous pouvons arriver à une vie très-heureuse.

« Dans la lettre qu'il écrit à Hermias, à Érastus et à Coriscus pour les exhorter à vivre en paix, il dit : « Vous devez lire ma lettre tous trois ensemble ; et pour en profiter, il faut que vous imploriez le secours de Dieu, du Seigneur, souverain maître de toutes les choses qui sont, et de celles qui seront, et Père du Souverain qui est la cause des êtres. Si nous sommes véritablement philosophes, nous connaîtrons ce Dieu aussi clairement que des hommes heureux sont capables de le connaître.

« Non-seulement on prétend qu'il a connu le Verbe, Fils éternel de Dieu, on soutient même qu'il a connu le Saint-Esprit, et qu'ainsi il a eu quelque idée de la sainte Trinité ; car il écrit au jeune Denis : « Il faut que je déclare à Archédémus ce qui est beaucoup plus précieux et plus divin, et que vous avez grande envie de savoir, puisque vous me l'avez envoyé exprès. Car selon ce qu'il m'a dit, vous ne croyez pas que je vous aie suffisamment expliqué ce que je pense sur *la nature du premier principe ;* il faut vous l'écrire *par énigmes*, afin que si ma lettre est interceptée sur terre ou sur mer, celui qui la lira n'y puisse rien comprendre. *Toutes choses sont autour de leur Roi, elles sont à cause de lui*, et il est seul la cause des bonnes choses ; second pour les secondes, et troisième pour les troisièmes. »

« Dans l'Épinomis et au livre 6 *de la République*, il établit pour principes le premier Bien, le Verbe ou l'Entendement et l'Ame. Le premier Bien, c'est Dieu; et quand il appelle Dieu le Bien ou le premier Bien, il a eu l'idée de cette vérité, que le Bien n'est autre chose que la nature de Dieu et sa bonté infinie. Il explique ce Bien en des termes très dignes d'être lus. « *Comme le soleil*, dit-il, donne aux choses visibles non-seulement la faculté d'être vues, mais aussi la naissance, la nourriture et l'accroissement, tout de même le Bien donne aux choses intelligibles, non-seulement d'être connues, mais encore d'être, quoiqu'il ne soit pas l'essence, *mais quelqu'autre chose qui surpasse infiniment l'essence par sa puissance et par sa majesté.* » — « Le Verbe ou l'Entendement, ajoute M. Dacier, c'est le Fils de ce premier Bien qui l'a engendré semblable à lui; et l'Ame, qui est le terme entre le Père et le Fils, c'est le Saint-Esprit. — Je ne sais si, sans avoir recours à ces grandes vérités, on pourrait, par la philosophie de Platon, expliquer ces passages, qui paraissent si merveilleux, et leur donner un autre sens qui fût naturel et qui s'accordât avec ces principes; j'en doute fort : je suis même persuadé qu'il y aurait de la témérité, ou plutôt de l'impiété à les entendre d'une autre manière, après ce que tant de pères de l'Église [1] et tant d'écrivains ecclésiastiques ont décidé; car ils ont écrit en propres termes, que Platon a connu le Père et le Fils, et celui qui procède de l'un et de l'autre, c'est-à-dire le Saint-Esprit. — Origène ne se contente pas d'assurer la même chose, il accuse Celse d'avoir dissimulé à dessein le passage de la sixième lettre, parce qu'il y est ouvertement parlé de Jésus-Christ. »

Mais ce qu'il faut éternellement admirer, c'est le *Dialogue* suivant, entre une sorte de *Juif* et de *Gentil*, et intitulé : la *Prière!* — « Aussi les dieux ne se laissent jamais gagner par des présents, et ils méprisent toutes ces choses, comme le

[1] Saint Justin ; saint Augustin; saint Jérôme; saint Cyrille; Théodoret; saint Clément, etc. (Note de M. Dacier.)

Dieu même et *son Prophète* nous l'ont assuré. Il y a donc bien de l'apparence, que devant les dieux et devant les hommes, il n'y a rien de si précieux que la *Sagesse* et la *Justice* [1]. Or il n'y a de véritablement justes et de véritablement sages que ceux qui, dans leurs paroles et dans leurs actions savent s'acquitter de ce qu'ils doivent aux dieux et aux hommes. Je voudrais donc bien savoir présentement quels sont vos sentiments sur ce que je viens de vous dire.

ALCIBIADE. — Pour moi, Socrate, je ne puis que conformer sur cela mes sentiments aux vôtres et à ceux de Dieu. Serait-il raisonnable que j'allasse opposer mes faibles lumières à celles de Dieu, et contredire ses oracles?

SOCRATE. — Ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez dit que vous étiez dans de grandes inquiétudes, de peur que sans vous en apercevoir vous ne demandassiez à Dieu des maux en voulant lui demander des biens?

ALCIBIADE. — Je m'en souviens fort bien, Socrate.

SOCRATE. — Vous voyez qu'il n'y a pas de sûreté pour vous, que vous alliez faire vos prières dans le temple en l'état où vous êtes, de peur que le Dieu, qui entendra vos blasphèmes, ne rejette vos sacrifices, et que pour vous punir, il ne vous donne ce que vous ne voudriez pas. Je trouve donc qu'il vaut beaucoup mieux que vous vous teniez en repos, car je vous connais bien : votre orgueil, c'est le nom le plus doux que je puisse donner à votre imprudence, votre orgueil, dis-je, ne vous permettra pas apparemment de vous servir de la prière des Lacédémoniens. C'est pourquoi il *faut*

[1] On ne saurait, en vérité, lire là sans admiration jusqu'aux expressions techniques de l'Écriture-Sainte, pour rendre le Juste. Ailleurs, dans le *Phédon*, il va jusqu'à prévoir le vaisseau de l'Église, en appelant les promesses de Dieu « le vaisseau dans lequel on ne craint aucun danger, et le seul où l'on peut achever heureusement le voyage de cette vie sur cette mer orageuse et pleine d'écueils. »

de toute nécessité que vous attendiez que *Quelqu'un vous enseigne comment vous devez vous gouverner envers les Dieux et envers les hommes.*

ALCIBIADE. — Et *quand viendra donc ce temps*, Socrate? et qui sera celui qui m'instruira? Que je le verrai avec plaisir!

SOCRATE. — Ce sera celui qui a véritablement soin de vous. Mais il me semble que comme on voit dans Homère, que Minerve dissipe le nuage qui couvrait les yeux de Diomède et qui l'empêchait de distinguer Dieu d'avec l'homme, il faut de même, avant toutes choses, qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent votre ame, et qu'ensuite il vous donne les remèdes nécessaires pour vous mettre en état de discerner nos biens et nos maux; car présentement vous ne sauriez faire cette différence.

ALCIBIADE. — Qu'il dissipe donc, qu'il détruise mes ténèbres et tout ce qu'il voudra, je m'abandonne à sa conduite, et je suis tout prêt à obéir à tout ce qu'il m'ordonnera, pourvu que j'en devienne meilleur.

SOCRATE. — N'en doutez pas, car ce gouverneur dont je vous parle a pour vous une affection singulière.

ALCIBIADE. — Il me paraît qu'il faut remettre jusqu'à ce temps-là mon sacrifice.

SOCRATE. — Vous avez raison, cela est plus sûr que d'aller courir un si grand danger.

ALCIBIADE. — Remettons-le donc, Socrate; et cependant pour vous remercier du salutaire conseil que vous m'avez donné, agréez que je mette sur votre tête cette couronne que j'ai sur la mienne; nous donnerons aux dieux *d'autres couronnes* et tout ce qu'on leur doit, *quand je verrai arriver cet heureux Jour; il ne se fera pas long temps attendre, dès qu'ils le voudront.* »

Dans le *Banquet*, Cène Platonique : « L'Eros doit être un Médiateur, entre les Dieux et les Hommes, et combler tellement le vide qui les sépare, qu'ils ne fassent plus qu'*un.* »

Et jusque dans la *République*, liv. VI, : « *Le Fils* est très semblable au Père. » — Et au livre 2 : « Le *Juste parfait*, c'est celui qui ne cherche pas à paraître bon, mais à l'être; autre-

ment il serait honoré et récompensé, et on pourrait douter s'il aime la justice pour elle-même, ou pour l'utilité qui en revient. *Il faut le dépouiller de tout*, hors de sa justice : il doit n'en avoir pas même la réputation, passer pour injuste et comme tel être *fouetté*, *tourmenté*, CRUCIFIÉ, conservant toujours sa justice, *jusqu'à* la mort [1]. »

[1] Les derniers disciples de Platon ou de Pythagore, sont unanimes comme les premiers.

« *Platon*, dit Apulée *(de dogmate Platonis)*, suppose trois principes de toutes choses, *Dieu*, la *Matière* et les *Formes*, qu'il appelle des *idées*. *Dieu* incorporel et ineffable, qui est le Créateur et le *Père* ; la *Matière* incréable, incorruptible et infinie, qui n'est ni corporelle, ni incorporelle ; et les *Idées*, c'est-à-dire les Formes des choses, qui sont simples, éternelles et incorporelles. »

Galien, *de usu partium*, « ce n'est pas, dit-il, à sacrifier des *Hécatombes*, ou à faire fumer quantité d'Encens, que je fais consister la véritable Religion et la Piété envers Dieu, mais à connaître moi-même et à faire connaître aux autres quelle est sa *Puissance* et quelle est sa *Bonté*. Car, à mon avis, que Dieu ait voulu remplir le monde de tant de biens, c'est une marque de sa *Bonté*, qui mérite toutes nos louanges ; qu'il ait trouvé le moyen de le mettre dans un si bon ordre, c'est le plus haut point de la *Sagesse* ; qu'enfin il ait pu exécuter un si grand dessein, c'est l'effet d'une souveraine *Puissance*.

Plotin, Platonicien, maître de Porphyre, distinguait trois principes : Dieu, le Verbe et l'Ame du monde : *Unum ante omnia*, *Unum omnia*, *omnia Unum*. — Jamblique, le véritable *Historien* des traditions pythagoriciennes, dit littéralement : « Il est difficile de savoir ce qui est agréable à Dieu, à moins de l'avoir appris de Dieu lui-même, ou d'un Homme à qui Dieu l'ait enseigné. »—Et Chalcidius, ancien commentateur de Platon, ajoute à l'oracle relatif au Messie : « Lorsque les sages eurent trouvé l'Enfant royal, ils l'adorèrent et lui offrirent des présents dignes, d'un si grand Dieu. .... »

Les Stoïciens, postérieurs aux Platoniciens et plus près du Christianisme, ont eu jusqu'à l'idée de la mission de souffrance du Verbe de Dieu : *Videtur illis Duo esse rerum omnium principia : Efficiens et* PATIENS. *Quod igitur* PATITUR *esse substantiam materialem, qualitate haud vestitam : Efficiens autem esse* VERBUM DEUM, *quod in ipsa existat* (DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Zénon.* V. encore Macrobe, *Songe de Scipion*, 1er).

Sénèque, stoïcien par excellence, a, lui aussi, des *Epîtres* aux Romains toutes pleines du Verbe : *Animus rectus, bonus, magnus. Quid hunc voces? quam Deum in humano corpore hospitantem, etc.* (XXXV, *etc.*).

Arrien, enfin, place cette belle hypothèse dans la bouche d'Epictète : « Dieu ne manque ni aux plus vils, ni aux plus misérables ; comment défaillirait-il au Juste ? S'il nous a fait pauvres, c'est qu'il n'a pas voulu nous nourrir dans la mollesse, NON PLUS QUE SON FILS. Car un autre régnait, pendant que son Fils servait, travaillait, souffrait. Mais comment pouvait être roi des hommes celui qui n'était pas seulement maître de ses passions ? Le Fils souffrant, au contraire, était roi de toute la terre, parce qu'il y établissait les lois et la Sainteté, etc. » En vérité, on n'en croit pas ses yeux ou ses oreilles : *Timet quisquam Vir bonus, ne victus sibi desit? cæcis non deest, claudis non deest : viro bono non deerit. ... Delicatè me vivere non vult. Neque enim Herculi suppeditavit,* FILIO SUO. *Nam alius regnabat Argis et Mycenis : ille verò parebat, laborabat, exercebatur. Ac Eurystheus quidem, neque Argorum neque Mycenarum erat rex, qui ne ipse quidem suî esset :* Hercules autem totius terræ princeps et imperator erat, *Repurgator iniquitatis, Introductor justitiæ et sanctitatis ; eaque et* NUDUS ET SOLUS *faciebat.*

Mais c'est surtout aux approches du Messie vrai, et dans l'empire romain où il devait venir, et à Rome même, où il devait triompher dans ses Apôtres, qu'il nous faut suivre et admirer les pressentiments, les empreintes, les traditions éclatantes du Christianisme qui allait venir au monde.

« Pour démêler encore mieux la vérité de cette opinion, dit Cicéron dans la *Nature des dieux*, notre curiosité s'étend jusqu'à vouloir aussi savoir *de quelle forme sont les dieux*, com-

ment ils vivent et de quoi s'occupe leur esprit. A l'égard de leur forme, nous sommes naturellement portés à croire que c'est *la forme humaine*; et pour ne pas réduire tout aux notions primitives, j'ajoute que la raison l'enseigne pareillement. Nous le savons par les lumières de la nature : car n'est-ce pas sous cette image que toutes les nations se représentent les dieux, et qu'ils s'offrent toujours à nos esprits, soit que nous dormions, ou que nous soyons éveillés ? Par les lumières de la raison : car ne convient-il pas à des êtres qui sont parfaits, soit parce qu'ils sont très heureux, soit parce qu'ils sont éternels ; *ne leur convient-il pas, dis-je, d'avoir la forme la plus belle de toutes? Or quelle plus belle forme que celle de l'homme,* pour l'assortiment des membres, pour la proportion des traits, pour la taille, pour l'air? Je m'en rapporte là-dessus, non à notre ami Cotta, qui avance le pour et le contre, mais à vous. Balbus, qui savez que vos Stoïciens, quand ils prétendent montrer que notre corps est l'ouvrage d'un dieu, observent avec quel art tout y est placé, autant pour la beauté que pour l'usage. De tous les êtres animés, l'homme certainement est le mieux fait. Puisque les dieux sont du nombre, faisons-les donc ressembler à l'homme. La suprême félicité, d'ailleurs, est leur partage. Or la félicité ne saurait être sans la vertu, ni la vertu sans la raison, ni la raison hors de la forme humaine. Donc les dieux ont une forme humaine.

« Je ne dis pas cependant qu'ils aient un corps, ni du sang ; mais je dis *qu'ils ont comme un corps et comme du sang.* Distinction un peu subtile, qu'Epicure n'a pas mise à la portée du commun [1].....

[1] Quòd si *omnium animantium formam vincit homini figura*, Deus autem animans est; ea figura profectò est quæ pulcherrima sit omnium. Quoniàmque Deos beatissimos esse constat, beatum autem esse sine ratione constare, nec ratio usquam inesse, nisi in hominis figura ; hominis esse specie Deos confitendum est. Nec tamen ea species corpus est, *sed quasi corpus ; nec habet sanguinem, sed quasi sanguinem.*—Dites, si vous pouvez, que ce latin n'est pas *Romain*, et presque liturgique!

» Au reste, je ne comprends pas d'où vient qu'Epicure a mieux aimé faire les dieux semblables aux hommes, que les hommes semblables aux dieux. Vous me direz : n'est-ce pas la même chose ? Si celui-ci ressemble à celui-là, celui-là ressemble à celui-ci. J'explique ma pensée, et je dis que la forme qu'ont les dieux ne leur est pas venue des hommes. Car les dieux, puisqu'ils doivent être immortels, sont par conséquent de toute éternité. Pour ce qui est des hommes, ils ont une origine. Donc la forme humaine, si c'est celle qu'ont les dieux, était avant qu'il y eût des hommes. Donc il faudrait dire, non que les dieux ont la forme humaine, mais que nous autres hommes nous avons la forme divine. Je vous laisse le choix.

» Autre question. Vous qui n'admettez point de principe intelligent dans la production de l'univers, dites-moi quel a été ce grand hasard, cet admirable concours d'atomes, d'où il est sorti des hommes revêtus de la forme qu'ont les dieux ? Une *semence divine serait-elle tombée du ciel ici-bas*, et aurait-elle produit des hommes semblables à leurs pères ? Je voudrais que ce fût votre pensée : *car je ne serais pas fâché que l'on me fît descendre des dieux*. Mais non : vous prétendez que cette ressemblance n'est que l'effet du hasard [1].

Le *de Divinatione*, qu'on peut considérer comme le *livre des prophètes* de la *bible* de Cicéron, n'est pas moins exprès :

« Qu'attendons-nous donc ? *attendons-nous que les Dieux immortels viennent s'entretenir avec nous* dans la place publique, dans les rues, dans nos maisons ? Véritablement ils ne se montrent pas à nous à découvert, mais ils répandent leur vertu partout ; et tantôt ils la renferment dans les cavernes de la terre, tantôt ils la mêlent dans le naturel de quelques personnes. La Pythie était inspirée à Delphes [2]. »

[1] Undè tàm felix concursus atomorum, ut repentè homines Deorum formâ nascerentur ? *Semina Deorum decidisse de cælo in terras putamus, et sic homines patrum similes exstitisse ? Vellem diceretis : Deorum cognationem agnoscerem non invitus.* Nihil tale dicitis : sed casu esse factum, ut Duorum similes essemus.

[2] *Quid igitur exspectamus ? an dùm in foro nobiscum dii*

Les *Tusculanes* de Cicéron sont peut-être encore plus *Messianiques* que sa Nature *des Dieux*, au pluriel : car elles roulent sur l'immortalité de l'âme, et, si nous osons le dire, sur les magnificences et la vie de la mort : « Par où encore on voit que la nature elle-même décide tacitement pour notre immortalité, c'est par cette ardeur avec laquelle tous les hommes travaillent pour un avenir qui ne sera qu'après leur mort. Nous plantons des arbres qui ne porteront que dans un autre siècle, dit Cécilius dans les Synéphèbes. Pourquoi en planter, si les siècles qui nous suivront ne nous touchaient en rien? Et de même qu'un homme qui cultive avec soin la terre, plante des arbres, sans espérer d'y voir jamais de fruit, un grand personnage ne plante-t-il pas, si j'ose ainsi dire, des lois, des coutumes, des républiques ? Pourquoi cette passion d'avoir des enfants ou d'en adopter, et de perpétuer son nom? Pourquoi cette attention à faire des testaments ? Pourquoi vouloir de magnifiques tombeaux, avec leurs inscriptions, si ce n'est parce que l'idée de l'avenir nous occupe ?

» On est bien fondé (n'en convenez-vous pas?) à croire qu'il faut, pour juger de la nature, la chercher dans les êtres les plus parfaits de chaque espèce. *Or, entre les hommes, les plus parfaits ne sont-ce pas ceux qui se croient nés pour assister, pour défendre, pour sauver les autres hommes?* Hercule est au rang des dieux : il n'y fût jamais arrivé, si pendant qu'il était sur la terre, il n'eût pris cette route. Je vous cite là un exemple ancien, et que la religion de tous les peuples a consacré ; tant de *grands hommes qui ont répandu leur sang* pour notre république, pensaient-ils autrement ?pensaient-ils, dis-je, que le même jour qui terminait leur vie terminerait aussi leur

immortales, dùm in viis versentur, dùm domi ? qui quidem ipsi se nobis non offerunt, vim autem suam longè latèque diffundunt ; quam quum terræ cavernis includunt, *tùm hominum naturis implicant :* nam terræ vis Pythiam Delphis incitabat, naturæ Sibyllam. Quid enim?

gloire ? Jamais, sans une ferme espérance de l'immortalité, personne n'affronterait la mort pour sa patrie. Thémistocle pouvait couler ses jours dans le repos, Epaminondas le pouvait ; et sans chercher des exemples dans l'antiquité, ou parmi les étrangers, moi-même je le pouvais. Mais nous avons au dedans de nous je ne sais quel pressentiment des siècles futurs : et c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est dans les ames les plus élevées, qu'il est le plus vif, et qu'il éclate davantage [1]. »

Cicéron allait jusqu'à s'écrier devant Jules César : « Rien ne rapproche plus l'homme de Dieu que de donner le Salut aux hommes : *Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt*, quàm SALUTEM HOMINIBUS DANDO !!!

Les Poètes, là comme ailleurs, réfléchissent et suivent de près ou de loin les philosophes.

Dès sa seconde *Ode*, Horace invoque, appelle le Dieu libérateur : *tandem venias precamur....*, après des Elévations magnifiques de philosophie : « La jeunesse romaine, *devenue peu nombreuse par le crime de ses pères*, apprendra nos combats : elle apprendra que les citoyens ont aiguisé contre eux-mêmes un fer par lequel les Parthes auraient dû périr. *Quel Dieu invoquerons-nous dans ces temps où l'empire est sur le penchant de sa ruine ?* Par quelle prière les *Vierges saintes* pourront-elles fléchir la déesse Vesta, qui ne les écoute plus ? *A qui Jupiter donnera-t-il le soin d'expier nos forfaits ?* Dieu des augures, venez enfin, Apollon, *descendez au milieu d'une nue lumineuse :*

Audiet pugnas, vitio parentum
Rara juventus.

[1] *Quæ est igitur melior in hominum genere natura, quam eorum qui se natos ad homines juvandos, tutandos, conservandos arbitrantur?* Abiit ad Deos Hercules : numquàm abiisset nisi, cùm inter homines esset, eam sibi viam munivisset. Vetera jàm ista, et religione omnium consecrata.

Quem vocet Divûm populus ruentis
mperî rebus? *prece qud fatigent*
Virgines sanctæ minùs audientem
Carmina Vestam?
Cui dabit partes scelus expiandi
Jupiter? *Tandem venias*, precamur,
Nube candentes humeros amictus,
Augur Apollo!

« Je rendrai d'abord l'hommage qui est dû au Père de l'Univers, à celui qui règle le sort des hommes et des Dieux, qui gouverne la terre, les mers et les saisons. Il ne se forma jamais d'être plus grand que lui. Il n'y en a point qui lui ressemble ni qui l'égale. Cependant, après lui, Minerve s'attribue les seconds honneurs. Vous ne serez point oubliée dans mes chants, vous, *Vierge que redoutent les bêtes des forêts* [1].

» La gloire de Marcellus croît de jour en jour, ainsi qu'un jeune arbre : *le nouvel astre de la maison des Jules* brille parmi les autres, comme la Lune au milieu des feux qui l'environnent. *Fils de Saturne*, père et conservateur de la race humaine, les destins vous ont remis le soin de la grandeur d'Auguste. Soyez le premier roi de l'Univers; qu'il en soit le second. Qu'il traîne à son char les Parthes qui menaçaient l'Italie, et les Sères, et les Indiens sur qui tombent les premières clartés de l'Orient. Subordonné à vous seul, il gouvernera l'Univers heureux par sa justice; tandis que vous ferez

---

Quid priùs dicam solitis *Parentis*
Laudibus, qui res hominum ac Deorum,
Qui mare et terras, variisque mundum
Temperat horis?
Undè nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile, aut secundum;
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.
Prœliis audax neque te silebo,
Liber, et *sævis inimica virgo*.

trembler l'Olympe sous votre char tonnant, et que vous lancerez la foudre sur les bois que nous profanons par nos crimes[1]. »

Mais c'est le *Chant Séculaire* de l'*auguste* Poète qui exprime le mieux l'Ere nouvelle tout entière[2].

---

[1] Crescit occulto, velut arbor, ævo,
Fama Marcelli : micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.
Gentis humanæ pater atque custos,
Orte Saturno, *tibi cura magni*
Cæsaris fatis data : tu, secundo
Cæsare, regnes.
Ille, seu Parthos Latio imminentes
Egerit justo domitos triumpho,
Sive subjectos Orientis oris
Seras et Indos ;
Te *minor, latum reget æquus orbem :*
Tu gravi curru quaties Olympum ;
Tu parùm castis inimica mittes
Fulmina lucis.

[2] Boulanger a réellement *dévoilé* ce chant de l'*Antiquité* : « On le voit par le Poème Séculaire d'Horace qui commence par des vers sublimes, qu'un de nos poètes a traduits d'une façon également grande :

Les Rois sont les maîtres du monde,
Les Dieux sont les maîtres des Rois *.

« C'est le grand Jupiter que l'on annonce, c'est lui qui, par la force de son bras, a vaincu les géants ; c'est lui qui fait trembler l'Univers. Quoi de plus capable d'instruire les rois et les sujets que cet *avertissement qui faisait attendre avec frayeur un Dieu, maître des destins de l'Univers?* Le poète invoque ensuite Apollon

* Regum timendorum in proprios greges
Reges in ipsos imperium est Jovis.

LES DEUX CHOEURS. — « O Phébus, et vous, Diane, reine des forêts, astres brillants, l'honneur du ciel, divinités toujours adorables et toujours adorées, exaucez les vœux que nous vous adressons dans ces jours solennels, où *des vierges choi-*

et Diane pour obéir, dit-il, aux ordres de la Sybille, et *pour se préparer à des temps redoutables* qu'elle avait annoncés. « Soleil, toi qui nous donnes la lumière, et qui nous en prives quand il te plaît! puisses-tu *ne rien voir dans ta course de plus grand que Rome!* Puissante Lucine, *fais que la race romaine se perpétue;* et vous, Parques, qui tenez les destins, faites que nos oracles immuables s'accomplissent, accordez *à Rome le sort sublime qui lui est promis.* » Ces grands destins, comme nous avons vu, n'étaient que l'attente de cette vie heureuse, de cet âge d'or promis aux justes, et de ce Juge souverain que Rome corrompit et personnifia. Le poète supplie ensuite le soleil de s'apaiser, d'écouter favorablement les prières que lui adresse la jeunesse romaine. On doit remarquer là-dessus ce que nous avons déjà vu ailleurs, que les enfants, ou les jeunes gens étaient toujours consacrés pour les fêtes des périodes. Ce sont chez les Juifs les aînés des familles qui jeûnent la veille de Pâques. Nos enfants de chœur nous montrent des restes de ces usages. Aux Apollonies, c'était par de jeunes garçons et de jeunes filles qu'on faisait chercher Apollon. Ainsi, comme le dit Horace, des *vierges choisies*, des enfants chantaient les hymnes aux fêtes Séculaires, parce qu'on supposait que leurs hommages devaient être plus agréables aux Dieux, et méritaient plus d'indulgence de leur part; la fin des périodes, et la destruction du monde étaient plus à craindre pour une jeunesse qui allait être moissonnée dès le commencement de sa carrière, et qui devenait par là un objet de pitié pour les Dieux.

» Enfin le poète finit son poème par annoncer le retour de l'âge d'or; il y déploie un enthousiasme poétique fondé sur l'attente de la vie future que ramenait chaque fin de période. A l'ouverture de nos Jubilés nous chantons: *Voici la porte de la justice, et les justes y entreront;* c'est dans le même esprit que les Romains

sies et des *enfants encore innocents*, instruits par l'oracle de la Sybille, chantent des hymnes aux *Dieux tutélaires de nos sept collines.*

LES JEUNES ROMAINS. — Soleil, qui nourris l'Univers, Toi, dont le char brillant ramène et remporte la lumière, et qui renais toujours le même et toujours nouveau, *puisses-tu, dans ta course, ne voir rien de plus grand que Rome !*

LES JEUNES ROMAINES. — Vous qui préparez les enfantements, favorable Ilythie, *secourez les femmes qui attendent l'instant d'être mères.* Ou si vous aimez mieux être invoquée sous le nom de Lucine, Déesse puissante, *faites que la race romaine se perpétue !* bénissez les décrets portés en faveur de l'hymen, et *la loi conjugale* qui nous donne de nouveaux citoyens.

LES DEUX CHOEURS.—Afin que d'autres siècles ramenés par la révolution des ans, nous ramènent aussi les chants et les

chantaient aux Jeux Séculaires : « Déjà la paix, la bonne foi, l'honneur et l'antique pudeur paraissent; déjà les vertus si négligées ont le courage de se remontrer ; la félicité et l'abondance reviennent sur la terre. » Ce langage poétique et notre langage mystique n'ont qu'une même origine. Voilà quel était le motif de la joie que les Romains faisaient éclater dans la seconde partie de la fête; elle était *fondée sur l'attente où l'on était du bonheur réservé pour les justes dans un avenir heureux,* mais que l'on confondait avec l'âge d'or, ou la félicité primitive, dont on supposait que les hommes avaient joui. C'est là ce qui a donné naissance à toutes les fables sur l'âge d'or futur, dont les païens se formaient des idées matérielles et terrestres, tandis que les chrétiens, plus éclairés, n'attendent un bonheur permanent que dans une éternité bienheureuse dans le sein de la Divinité.

» Quoique les Romains ignorassent les vrais motifs de leur fête Séculaire, ainsi que le temps où elle avait été instituée, ils crurent en général que son effet devait être d'écarter tout grand désastre. »

fêtes que nous célébrons pendant trois jours et pendant trois nuits. Vous, Parques véridiques, dont les oracles immuables ne manquent jamais d'arriver à leurs termes, ajoutez à nos succès passés, des destins encore plus heureux. Que la *Terre féconde* se couvre de troupeaux et de fruits, et fasse à Cérès l'offrande d'*une couronne d'épis*[1]... Déjà le bras de Rome, également redouté par terre et par mer, fait trembler le Parthe, à la vue des haches romaines. Le Scythe, et l'Indien si fier, viennent lui demander ses ordres suprêmes. *Déjà la foi, la paix, l'honneur*, la pudeur antique, la vertu négligée depuis si long-temps, *osent reparaître* aussi bien que l'heureuse abondance avec tous ses biens.

Les jeunes Romains. — Que le Dieu des Augures, ce Dieu qui porte un arc brillant, qui fait les délices des Muses, et dont l'art *salutaire nous guérit de nos maladies* et de nos lan-

---

1

Tempore sacro,
Quo Sybillini monuêre versus;
Virgines lectas, puerosque castos,
Dis, quibus septem placuêre colles,
Dicere carmen.

Pueri.

Alme Sol, curru nitido diem qui
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris; *possis nihil urbe Româ*
Visere majus.

Puellæ.

Ritè maturos aperire partus,
Lenis Ilythyia, *tuère matres*;
Sive tu, Lucina, probas vocari,
Seu Genitalis
Diva, *producas sobolem*, Patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Fœminis, prolisque novæ feraci,
Lege maritâ.

gueurs, daigne regarder avec bonté le mont Palatin, l'*Empire de Rome* et les riches contrées de l'Italie ; et qu'il lui assure des *siècles nouveaux et toujours plus heureux*.

LES JEUNES ROMAINES. — Que la Déesse qui se plaît sur le mont Aventin et sur l'Algide prête une oreille attentive aux prières des Quinze-virs, et aux vœux de nos jeunes citoyens.

TOUT LE CHŒUR. — Nous sommes certains que *Jupiter et tous les Dieux consentent à nos vœux* [1].»

Voulez-vous enfin le portrait instinctif du Juste futur?

JUSTUM *et tenacem propositi* VIRUM
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus :

---

[1] PUERI.

Augur, et fulgente decorus arcu
Phœbus, acceptusque novem Camenis,
Qui salutari levat arte fessos
Corporis artus ;
Si Palatinas videt æquus arces,
Remque romanam, Latiumque felix,
Alterum in lustrum, meliusque semper
Proroget ævum.

PUELLÆ.

Quæque Aventinum tenet, Algidumque,
Quindecim Diana preces virorum
Curet et votis puerorum amicas
Applicet aures.

UTERQUE CHORUS.

Hæc Jovem sentire, *Deosque cunctos*,
Spem bonam certamque domum reporto, etc.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Virgile dit jusque dans son *Enéïde*, ch. VI, v. 791 :
Voilà l'homme que je vous ai si long-temps promis :

Hic Vir, hic est, tibi quem promisi sæpiùs audis.

Et dans son *Pollion*, après cet hémistiche unique :

Jam redit et Virgo.....:

Le Dieu recevra le jour des Dieux, et sa mission sera de pacifier l'Univers et d'y régner :

Jàm nova progenies cœlo dimittitur alto.
Ille Deûm vitam accipiet.....
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
. . . . . .

Des fleurs entoureront son berceau ; les *Epis* et les *Raisins* couvriront les campagnes ; la terre se fera toute à tout :

Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.
Occidet et Serpens....
Molli paulatim flavescet campus aristâ
Incultis que rubens pendebit sentibus uva ! !
.... Omnis fert omnia tellus.

L'*écarlate* sera la couleur naturelle des *Agneaux*, sous cet Enfant *cher aux Dieux.*

Sponte suâ SANDIX *pascentes vestiet* AGNOS !
Cara Deûm soboles, magnum Jovis Incrementum!

Oh ! qu'il me soit donné de vivre assez pour être témoin de cet Enfant-Dieu :

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
SPIRITUS, *et quantùm sat erit tua dicere facta!*

Pauvre enfant ! connaissez votre mère.....

Incipe, parve Puer, risu cognoscere Matrem...

Virgile semble énoncer jusqu'à *la Cène*, dans le dernier vers de son magnifique Pollion :

Nec Deus hunc mensâ, Dea nec dignata cubili.

Sénèque, dans son *Hercule,* dit qu'il en coûte de naître *fils de Dieu :*

Sollicita magni pretia natales habent ;
Nullique parvo constitit nasci Deum.

Térence lui-même, le poète dramatique et populaire, est Chrétien dans ce vers qui rend si bien l'Homme-Dieu :

... HOMO SUM, *et nihil humani à me alienum puto.*

Ovide[1], le plus érudit, le plus réel des poètes immédiatement *précurseurs* du Messie, a consacré son dernier ouvrage, et

[1] Et jusqu'à Lucrèce, le poète des *effets sans cause,* qui emploie tout un chant à réfuter tous les autres, en montrant la supériorité, la Divinité de Celui qui apporte et révèle aux hommes cette *Sagesse* célébrée par Salomon :

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate, hisque repertis ?
Quisve valet verbis tantum, *qui fandere* laudes
Pro meritis, ejus possit qui talia nobis
Pectore parta suo, quæsitaque prœmia liquit ?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus.
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est: *Deus ipse fuit, Deus, inclute Memmi,*
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur SAPIENTIA; *quique per artem*
Fluctibus è tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillo, et *tam clarâ luce locavit.*
Confer enim divina aliorum antiqua reperta :
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse :
Cùm tamen his posset sine rebus vita manere :
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes.
At benè non poterat sine puro pectore vivi.
Quo magis hic meritò nobis Deus esse videtur :
Ex quo nunc etiam per magnas dilata gentes
Dulcia permulcent animos *solatia vitæ.....*
Nil, ut opinor : ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est

son chef-d'œuvre, les *Fastes* enfin, à célébrer les institutions nouvelles et prochaines : la nouvelle Année, l'Année de *Romulus*, l'Ère de *Janus*, dans le chant 1er ;

Rome sauvée par une inondation miraculeuse.....

Per nemora ac montes magnos, silvasque profundas :
Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.
At nisi purgatum est pectus, quæ prœlia nobis,
Atque pericula tunc ingratis insinuandum !
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades ? quid luxus, desidiesque ?
Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc HOMINEM *numero* DIVUM *dignarier esse ?*
Cùm bene præsertim multa, *ac divinitùs ipsis*
Immortalibus de Divis dare dicta fuerit ;
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Et ailleurs :

Primæ *frugiferos* fetus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ :
Et recreaverunt vitam, legesque rogârunt :
Et primæ dederunt *solatia dulcia vitæ* ;
Cùm genuêre Virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit ;
Cujus et extincti, propter divina reperta
Divoldata, vetus jam ad cœlum gloria fertur.
Nam cùm vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam fermè mortalibus esse parata ;
Divitiis homines, et honore, et laude potentes,
Affluere, atque bonâ gnatorum excellere fama ;
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda ;
Atque animum infestis cogi servire querelis :
Intellexit, ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intùs,
Quæ conlata foris, et commoda cunque venirent ;

Partim quod fluxum, perfusumque esse videbat,
Ut nulla posset ratione explerier unquam :

L'*Arrivée d'Evandre en Italie*, dans la région fortunée qui doit donner de nouveaux Dieux à l'Olympe :

Tuque novos Cælo terre datura Deos.

La prédiction de la grandeur future de Rome :

Juraque ab hâc terrâ cætera terra petet?
Montibus his olim totus promittitur orbis.

Alors les Dieux allaient sur la terre. Le crime n'avait pas encore chassé la Justice, la *dernière* qui remonta au Ciel :

.... Patiens cum terrâ Deorum
Esset, et humanis Numina mixta locis.
Nundum Justitiam facinus mortale fugârat.
Ultima de superis illa reliquit humum.

Salut, ô terre tant désirée, qui dois donner au Ciel de nouvelles divinités :

Dique petitorum, dixit, salvete locorum,
Tuque novos cœlo terra datura Deos.

Le nouveau Dieu sacrifiant lui-même :

Tempus erit, cùm vos, orbemque tuebitur idem;
Et fient ipso sacra colente Deo;
. . . . . .

Le Né de Dieu, roi malgré lui :

Inde nepos, Natusque Dei (licet ipse recuset)
Pondera cœlesti mente paterna foret.

Et cette admirable histoire du *Mois de Mai*, venu à la fois

Partim quod tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcumque receperat intus.
Veridicis igitur purgavit pectora dictis;
Et finem statuit cuppedinis, atque timoris ;
Exposuitque Bonum Summum, quò tendimus omnes,
Quid foret; *atque Viam monstravit tramite prono,*
Quâ possemus ad id recto contendere cursu !!!

de la *Majesté* divine et de la Déesse *Maïa*, Vierge-mère d'un Dieu, placée dans le Ciel à côté de Jupiter :

Consedere simul Pudor....
Adsidet illa Jovi : Jovis et fidissima Custos :
Et præstat sine vi sceptra tenenda Jovi.
Venit et in terras....
Illa patres in honore pio matresque tuetur :
Illa comes pueris VIRGINIBUS*que venit.*
. . . . . .
Illa coronatis alta triumphat equis.
. . . . . .
Mater, ades, florum....
. . . . . .
Prima therapnæo feci de SANGUINE FLOREM.
. . . . . .
Sancta Jovem Juno, NATA SINE MATRE *Minerva.*
. . . . . .
Sæpè Deos aliquis peccando fecit iniquos :
Et pro delictis HOSTIA BLANDA *fuit* [1].

Dans ses *Métamorphoses*, dont l'*objet* n'est pas autre chose que l'explication des causes originaires et secondaires de la grandeur de Rome :

Hæc igitur formam crescendo mutat, et olim
Immensi Caput Orbis erit...,

Et dans cette vue, il remonte jusqu'à la création et aux

[1] L'histoire de Rome tout entière, comme celle de Jérusalem, bien entendue, dans ses détails les plus indifférents en apparence, offre des traces infinies du Christianisme futur.

Et qui ne serait ici frappé de la fameuse cérémonie du *Clou sacré* fixé au Capitole, et auquel étaient, si nous osons le dire, pendus, dans l'opinion publique des Romains, la destinée, le salut de la ville éternelle? A ce point que le Sénat demandait et qu'on élisait un dictateur pour procéder à la cérémonie.

Ce fut, un jour, en effet, un lâche délégué du Sénat, ou plutôt de Tibère, qui planta sur la croix le *clou sacré*, Sauveur du monde!

transformations du globe, aux combats d'Hercule (Fils de Jupiter) et d'Achelaüs, souvenir éloigné de combats primitifs antérieurs à la création...

C'est là que le Démon se transforme en Serpent pour gagner en ruses ce qui lui manque en forces contre l'Ange :

Inferior virtute, meas divertor ad artes,
Elaborque viro longum formatus in anguem, etc.

Il célèbre *J*-ules-*C*-ésar, l'abrégé de *J.-C.*, le Jésus-Christ des *derniers Romains*, comme Jésus-Christ devait être le premier des *Romains* nouveaux :

Hanc alii proceres per sæcula longa potentem
Sed Dominam rerum de sanguine natus Iuli
Efficiet ; quo, cum tellus erit usa, fruentur
Æthereæ sedes, cœlumque erit exitus illi.

Admirons surtout le poète auguste, lorsqu'il annonce les prodiges et jusqu'aux *résurrections* arrivés au meurtre de César :

Signa tamen luctûs dant haud incerta futuri ,
Solis quoque tristis imago
Lurida sollicitis præbebat lumina terris.
Sæpè inter nimbos guttæ cecidere cruentæ.
. . . . . .
VICTIMA NULLA LITAT....
Inque foro, circumque domos et templa deorum ,
Nocturnos ululasse canes, umbrasque silentûm
Erravisse ferunt, motamque tremoribus urbem.

Le Père des Dieux console sa fille bien-aimée, et lui annonce l'apothéose de son Fils Dieu :

Et referam, ne sis etiamnûm ignara futuri.
Hic sua complevit, pro quo, Cytherea, laboras,
Tempora; perfectis, quos terræ debuit, annis,
Ut Deus accedat cœlo, Templisque colatur,
Tu facies, natusque suus....

Toute la terre lui sera soumise :

Quid tibi barbariam gentesque ab utroque jacentes
Oceano numerem? quodcumque habitabile tellus

Sustinet, hujus erit; pontus quoque serviet illi.
Pace datâ terris, animum ad civilia vertet
Jura suum, Legesque feret JUSTISSIMUS *auctor;*
EXEMPLO *que suo mores reget....*
Fac Jubar, ut semper capitolia nostra forumque
Divus ab excelsâ prospectat Julius æde, etc., etc.

Cette poésie messianique d'Ovide[1] est superbe, en voici une autre magnifique : on dirait des vers de Claudien ou d'Ausone, quatre siècles après la venue du *Sauveur du Monde*, qu'il nomme en toutes lettres, en lui assignant jusqu'à la puissance de ressusciter les morts !

Totique Salutifer Orbi
Cresce, Puer, dixit; tibi se mortalia sæpè
Corpora debebunt, *animas tibi reddere ademptas*
Fas erit. Idque semel Dis indignantibus ausus,
Posse dare hoc iterum flammâ prohibere avitâ;
Exque Deo corpus fies exsangue; *Deusque,*
Qui modo corpus eras; et bis tua fata novabis.

Par une coïncidence et avec une affectation inouïes, le poète revient, à 13 chants de distance, à ce Dieu *Salutifer Orbi*, pour le faire venir par mer, sur un vaisseau, aborder, mettre pied à terre à Rome, *la Capitale du monde* :

Jamque caput rerum romanarum intraverat urbem;
Erigitur Serpens.. . . . . .

[1] Les poètes les plus populaires, et par conséquent les peuples qui les suivent et les inspirent, ne faisaient pas seulement venir les Dieux ou les héros du Ciel, ou y remonter, ils les faisaient descendre dans les Enfers, pour en retirer les âmes de ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Et Virgile, le plus illustre de tous, a décerné le plus beau chant de son Enéide, et le plus beau de ses *Géorgiques* (le 4e) au tableau de ces descentes miraculeuses, *Salutaires* et *Rédemptoristes*, de son Homme-Dieu (*Pius Æneas*), comme il avait consacré la plus belle de ses *Eglogues* (la 4e) à célébrer sa naissance.

La Providence du Sauveur vrai voulait que tout parût vrai, et même naturel et ordinaire, dans sa mission ultérieure.

Et puis, reprendre sa forme céleste, mettre fin aux malheurs de la ville, et en être le Sauveur à jamais :

.... Et finem, specie cæleste resumptâ,
Luctibus imposuit, venitque Salutifer Orbi !!!

Mais ce sont là, il faut le dire, des pierres superbes, détachées.

Et il existe, dans le paganisme, un véritable monument de la vérité tout entière, de la Divinité, de la création, de l'humanité, selon la Genèse, selon l'Evangile, selon le Christianisme,

Le monument n'est pas suspect, il n'est pas équivoque, il n'est pas isolé et purement rationnel, il est éclatant, solennel, populaire; car il forme toute une Tragédie, et la plus belle du fondateur même de la scène grecque.

C'est le *Prométhée* d'Eschyle.

Le Promé*Thée*, sorte de *Dieu souffrant par* et sans doute pour *Dieu* :

Ιδεσθε μ' οια προς Θεου πασχω Θεος. (Vers 92.)

Nul ne l'a mieux entendu, mieux développé, mieux analysé qu'un savant et modeste philosophe de nos jours (M. Rossignol), que nous abrégeons à notre tour : « Prométhée prend le feu du ciel; l'âge d'or est terminé, les maux viennent sur la terre, le coupable est livré à la justice divine qui se trouve en lutte avec son amour. Cependant l'espérance brille dès le commencement; si elle reste au fond du vase, Thémis révèle à son fils qu'il aura un libérateur; ce ne sera pas la puissance de son frère, ni celle des sacrifices ou des prières qui brisera ses chaînes. La femme, elle aussi malheureuse et poursuivie par une colère céleste, une vierge enfantera; son royal fils apportera la paix à l'homme et à la femme; Jupiter sera détrôné. Un nouvel ordre de choses aura commencé pour l'humanité entière. Telle a été l'antique tradition chez tous les peuples.

» Eschyle, qui peignait si savamment l'humanité, la représente ici tout entière en deux tableaux : la force malheureuse et fière d'un côté, c'est une vie d'homme; la faiblesse aussi malheureuse, mais impatiente et singulièrement impressionnable de l'autre : une vie de femme. Ce tableau d'une dou-

ble existence n'est absolument vrai que placé à une distance de dix-huit siècles.

» Victime d'un courroux céleste, Io se perd comme Prométhée dans l'obscurité des temps : son père, c'est *Inachus*, que M. Letronne reconnaît avec raison dans le *Noachus* biblique, dont le fils, *Japet*, a été donné pour père à Prométhée. Mettre Noé et Japhet à l'origine du monde, c'est beaucoup ; c'est tout ce que pouvait faire la Grèce dont les premières traditions ne remontent pas au-delà du déluge.

» Si on fait abstraction de l'alliage mythologique, *Io* a tous les caractères de la malheureuse *Eve* ; comme elle maudite, malheureuse, errante, elle est *poursuivie par une colère céleste*[1] de rivage en rivage ; *la terre baignée de ses larmes, retentit de ses gémissements*[2]. Mais ce caractère sera encore plus vrai, si nous l'étendons à la femme en général, avant la venue du Messie. Elle n'est heureuse chez aucun peuple ; sa dignité est méconnue, outragée ; la femme n'avait droit ni au respect ni à la justice, on l'enchaînait dans ce qu'elle a de plus indépendant ; Vénus n'est rien qu'une prostituée à qui les dieux font des présents pour l'acheter ; Jupiter lui-même descend de son trône pour poursuivre sa proie. Je conçois que les Juifs modernes remercient Dieu de ne les avoir pas faits femmes, eux qui les traitent *thalmudiquement* ; c'est-à-dire avec toute la cruauté, tout le despotisme et tout le cynisme d'un être sans intelligence et sans noblesse de cœur.

» Aussi la malheureuse *Io*, s'adressant à Prométhée malheureux, s'écrie avec l'accent de la plus profonde douleur : « Qui, parmi les infortunés, souffre comme je souffre, moi ? — O sage fils de Thémis, dis-moi donc la fin de mes maux ! — Mais ne me cache pas ce que je dois souffrir encore[3]. »

[1] Θεόσσυτον νόσον.... Θεόσσυτον χειμωνᾶ.... Μάστιγι θείᾳ. (Vers 598, 644, 683.)

[2] ἄ ἄ, ἔα ἔα. — Ἰώ μοι μοι. ἒ ἒ ἒ ἒ. — ελελελελελεῦ. (Vers 568, 741, 876.)

[3] Δυσδαιμόνων δὲ τίνες οἵ (ἑ ἑ) οἵδ' ἐγὼ, μογοῦσιν ;
Ἀλλά μοι τορῶς τέκμηρον,

» Le prophète se tait.

» Qu'attends-tu donc, ô Prométhée, lui dit Io De grâce ne me cache rien ! chassée par une voix divine et terrible [1] de la terre paternelle, j'ai perdu ma beauté et mon intelligence, que dois-je encore souffrir, ô Prométhée ? de grâce, réponds ! »

» Je parlerai, puisque tu le désires ; écoute, fille d'Inachus, et n'oublie pas mon discours, si tu veux savoir les souffrances et le terme de ton voyage. »

» Après l'avoir montrée errante et environnée de périls et de douleurs, passant, sans trouver la paix, fleuves et montagnes, allant de la Scythie sauvage chez les Chalybes à la poitrine de fer, du Thermodon et du Bosphore aux rives de l'Hybristès et à l'isthme Cimmérien, Prométhée lui dit : « Jeune fille, ce n'est pas tout ; tu es la victime d'un mari formidable ! Si tu te désoles maintenant, que sera-ce donc lorsque tu sauras les maux dont tu connais à peine le commencement ? Ta vie, c'est une mer épouvantablement en fureur. »

» Aussi avait-il été dit à Eve chassée de l'Eden : « Je multiplierai tes douleurs et tes enfantements ; tu accoucheras dans la douleur : tu seras sous la puissance de ton mari, et il sera ton maître. » Et, avant la régénération du monde par le Christ, elle est dans un état d'ignominie, de souffrance et de servitude que protègent les puissances du monde, l'opinion, les lois, les mœurs. Partout où notre religion n'est pas, ne la voyez-vous point encore, malheureuse Io, errante et éplorée, échangée contre une vache chez les Tartares *Nogays* ; labourant au Maroc à côté du bœuf ; en Amérique, déclarée par une langue de l'Ontario ne pas faire partie du genre humain ; et dans l'hé-

Ὸ, τι μ' ἐπαμμένει παθεῖν.
.... Τί φάρμακον νόσου — δεῖξον. (Vers 604.)

[1] Τέλος δ' ἐναργὴς βάξις ἦλθεν....
Σαφῶς ἐπισκήπτουσα καὶ μυθουμένη,
Ἔξω δόμων τὲ καὶ πάτρας ὠθεῖν ἐμὲ. (Vers 664.)
Τοιοῖς δὲ πεισθεὶς Δοξίου μαντεύμασιν
Ἐξήλασέν με, etc. (Vers 670.)

rétique Angleterre, vendue pour quelques schellings sur les places publiques ?

» Rappelons-nous que le Chœur est toujours dans le désir et l'attente de la révélation promise, et qu'il lui tarde de savoir le secret de la délivrance. Eschyle a réuni tous les éléments de sa réponse. Le sort de l'homme, lié à celui de la femme par les pleurs et l'espérance, ne pouvait s'expliquer sans la femme, ils devaient être sauvés l'un et l'autre par le même mystère.

» Grave, dit encore Prométhée à l'infortunée créature, grave profondément dans ton esprit les paroles que va dire un infortuné, dont les douleurs n'auront de terme qu'à la chute de Jupiter[1]. — Quelle joie, s'écrie Io, car c'est par lui que je suis malheureuse[2]. — Sois-en sûre, continue le Titan, il sera dépouillé de son sceptre royal[3]; *une femme enfantera un fils*, qui le détrônera[4]. Alors tu auras vu le dernier fleuve du monde, frémi devant les monstres, entendu le mugissement des mers.

» Io. — Cette révolution est-elle donc inévitable?

» Prom. — Jupiter ne l'évitera pas. Il faut que je sois délivré.

» Io. — Qui donc te délivrera malgré lui?

» Prom. — Femme, un fils de ta race.

» Io. — Que dis-tu? Mon fils te délivrera[5]?

» Prom. — Il est une terre promise par les destins à toi et

[1] .... Οὐδέν ἐστι τέρμα μοι προκείμενον
Μόχθων, πρὶν ἂν Ζεὺς ἐκπέσῃ τυραννίδος. (Vers 754.)

[2] Ἡδοιμ' ἄν, οἶμαι, τὴνδ' ἰδοῦσα συμφοράν·
Πῶς δ' οὐκ ἄν, ἥτις ἐκ Διὸς πάσχω κακῶς; (Vers 757.)

[3] Vers 758 et 759.

[4] Ἢ τέξεταί γε παῖδα φέρτερον πατρός. (Vers 767.)

[5] Οὐδ' ἔστιν αὐτῷ τῆς δ' ἀποστροφὴ τύχης;
Οὐ δῆτα πρὶν ἔγωγ' ἂν ἐκ δεσμῶν λυθῶ.
Τίς οὖν ὁ λύσων σ' ἐστὶν ἄκοντος Διός;
Τῶν σῶν τίν' αὐτὸν ἐκ γόνων εἶναι χρεών.
Πῶς εἶπας; ἢ μὸς παῖς σ' ἀπαλλάξει κακῶν; (Vers 768 et suiv.)

à tes descendants pour de longues années[1] ; c'est là, dans cette région triangulaire que baigne le Nil sacré, que doit s'accomplir la parole prodigieuse de l'oracle, qui naguère t'appela franchement *future Epouse de Dieu*[2]. C'est là qu'une main divine te touchera seulement, et *tu deviendras Mère sans avoir connu l'homme, ô Vierge d'Inachus*[3] ! Alors enfin ton âme aura trouvé la paix[4] ; puis de ta race naîtra un *Fort* qui sera mon libérateur. C'est ma mère, l'antique Justice, qui m'a dit cet oracle[5]. »

»Or ce Fort, le désir d'Io, l'attente de Prométhée, l'espérance du Chœur, c'est-à-dire de tous ; ce fils de race royale, issu d'une vierge visitée par un Dieu, doit avoir la puissance divine, et dominer sur la terre et dans les cieux ; car Jupiter tombera ; sa chute est inévitable[6] et sans honneur. Il ne triomphera pas du prodige futur ; *le Fils de la jeune Fille*[7] trouvera une flamme plus puissante que la foudre, une voix plus forte que le tonnerre ; il brisera le trident de Neptune, qui fait

[1] Οὗτός σ' ὀδώσει τὴν τρίγωνον ἐς χθόνα
Νειλῶτιν, οὗ δὴ τὴν μακρὰν ἀποικίαν
Ἰοῖ πέπρωται σοί τε καὶ τέκνοις κτίσαι.... (Vers 842.)

[2] Μαντεῖα θῶκός τ' ἐστὶ Θεσπρωτοῦ Διὸς
Τέρας τ' ἄπιστον, αἱ προσήγοροι δρύες·
Ἓφ' ὧν σὺ λαμπρῶς κ' οὐδὲν αἰνικτηρίως
Προσηγορεύθης ἡ Διὸς κλεινὴ δάμαρ
Μέλλουσ' ἔσεσθ'.... (Vers 829 et suiv.)

[3] Ἐπαρῶν ἀταρβεῖ χειρὶ καὶ θίγων μόνον.... (Vers 848.)
Τέξεις.... — ἀστεργάνορα παρθενίαν.... (Vers 850.... 897.)

[4] .... Σε Ζεὺς τίθησιν ἔμφρονα.... (Vers 847.)

[5] Σπορᾶς γε μὴν ἐκ τήσδε φύσεται ΘΡΑΣΥΣ
.... ὃς πόνων ἐκ τῶνδ' ἐμὲ
Λύσει. Τοιόνδε χρησμὸν ἡ παλαιγενὴς
Μήτηρ ἐμοὶ διῆλθε τιτανὶς Θέμις. (Vers 871 et suiv.)

[6] Πεσεῖν ἀτίμως πτώματ' οὐκ ἀνασχετὰ. (Vers 918.)

[7] .... Ὦ μέγ' εὐδαίμων κόρη. (Vers 648.)

trembler la terre. « Voilà ce que je désire, dit Prométhée; et ce qui s'accomplira [1]. »

» Qui ne voit dans ces paroles le Lion de Juda, le Fort de la Bible, le Dominateur de la terre que les Juifs attendaient, qu'ils appelaient eux-mêmes le Désiré et l'Attendu des Nations, et dont il est dit : *Commoveatur à facie ejus omnis terra, quia venit.* (V. tout l'*Office de l'Avent*). »

La tragédie du *grand Corneille* de la Grèce offre des traits plus magnifiques encore : il y est proclamé, en toutes lettres, que Prométhée devait souffrir *jusqu'à ce que Dieu voulût se charger de ses maux et prendre sa place*; jusqu'à ce qu'il voulût ensuite *descendre dans les profondeurs des enfers* [2] :

Qui oserait, à présent, nier que les poètes grecs aient connu, et même aient lu, les principaux livres de Moïse?

Les masses, les peuples tout entiers, et surtout le peuple le plus civilisé, le peuple romain [3], étaient préoccupés, jusqu'à

[1] Απερ τελεῖται, πρὸσδ' ἃ βούλομαι, λέγω. (Vers 928.)

[2] Τοιοῦ δε μόχθου τέρμα μή τι προσδόκα,
Πρὶν ἂν Θεων τις διάτοχος τῶν σῶν πόνων
Φανῇ, θελήσῃ τ' εἰς ἀναύγητον μολεῖν
Ἅδην, κνεφαῖάτ' ἀμφὶ Ταρτάρου βάθη. (Vers 1025, etc.)

[3] « Les Romains, dit Boulanger, tout républicains qu'ils étaient, attendaient, du temps de Cicéron, un roi prédit par les Sybilles, comme on le voit dans *la Divination* de cet orateur philosophe; les misères de leur république en devaient être les annonces, et la monarchie universelle la suite. C'est une anecdote de l'histoire romaine, à laquelle on n'a pas fait toute l'attention qu'elle mérite... Les Hébreux attendaient tantôt un conquérant et tantôt un être indéfinissable, heureux et malheureux; ils l'attendent encore.... L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie, sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui amènerait le règne de la justice.... Tous les Américains attendaient du côté de l'Orient, qu'on pourrait appeler le pôle de l'espérance de toutes les nations, des enfants du soleil; et les

l'effroi, de la venue d'un Dieu, et même, *ad hoc*, d'une révolution du globe.

D'un autre côté, et conséquemment, l'esprit de prophétie, vrai ou faux, était à l'ordre du jour des nations, comme à toutes leurs grandes époques.

Et voilà pourquoi nous le voyons à la nôtre!

Mexicains, en particulier, attendaient un de leurs anciens rois, qui devait les revenir voir par le côté de l'aurore, après avoir fait le tour du monde. Enfin il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce. » (*Origine du despot. oriental.*)

Volney, autre philosophe de notre temps, auquel on ne contestera ni la science ni l'indépendance, dit dans ses *Ruines*: « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand Médiateur qui devait venir; d'un Juge final, d'un Sauveur futur, Roi, Dieu, conquérant et Législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et délivrerait les hommes de l'empire du mal. » (*Méditations sur les révolutions.*)

Voltaire, lui-même, dit dans son *Addition à l'Histoire générale*: « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et chez les Chinois, que le Sage viendrait de l'Occident. *Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un Sage.* »

Mais il faut citer ici une belle page du Comte de Maistre: « Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur. A cette époque, une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas: « L'Orient est sur le point de triompher, le vainqueur partira de la Judée, un enfant divin nous est donné, il va paraître, il descend du plus haut des cieux, il ramènera l'âge d'or sur la terre...? » Vous savez le reste; ces idées étaient universellement répandues; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée, par ordre de l'empereur Constantin. Certes, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du

Les plus fameux Oracles, les plus fameux livres et surtout les Sybillins, dont Boulanger et Fréret ont écrit la curieuse histoire, étaient partout recherchés ou détruits.

« Ces oracles, dit le savant Courvoisier, avaient été connus

genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la quatrième églogue de ce poète; et vous ne trouverez pas de nouvelle édition ou traduction de Virgile, qui ne contienne quelque noble effort de raisonnement et d'érudition pour embrouiller la chose du monde la plus claire. Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des esprits, et en particulier celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et de plus, la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fût jamais.... Croyez-vous que le siècle de Virgile manquait de beaux esprits qui se moquaient « et de la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant? » Cependant tout cela était vrai:

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre.

» Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du Pollion, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe...

» Il ne s'agit pas ici d'un fait. Si quelqu'un a cru que Virgile était immédiatement inspiré, voilà ce qu'on nomme une opinion dont on peut se moquer si l'on veut; mais ce n'est pas de quoi il s'agit; veut-on nier qu'à la naissance du Sauveur l'univers ne fût dans l'attente de quelque grand événement? Non sans doute; la chose n'est pas possible, et le docte com-

sous les rois, puis brûlés sous Sylla, avec le Capitole. Pour réparer cette perte, on envoya des commissaires en Étrurie, en Asie, en Sicile, en Grèce et en Afrique, dans les villes anciennement renommées par leurs oracles : on en rapporta mille

mentateur (Heyne) convient lui-même que « jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque, et que parmi ces prophéties, il en était une qui promettait une immense prospérité ; il ajoute que Virgile tira bon parti de ces oracles. » C'est en vain que Heyne, pour changer l'état de la question, nous répète les réflexions banales sur le mépris des Romains pour les superstitions judaïques. Nous avons prouvé que les Romains n'étaient point si étrangers à la croyance des Hébreux qu'on voudrait nous le faire croire; mais, encore une fois, ce n'est pas de quoi il s'agit. Croyait-on à l'époque marquée « qu'un grand événement allait éclore? que l'Orient l'emporterait? Que des hommes partis de Judée assujétiraient le monde? » Parlait-on de tout côté « d'une femme auguste, d'un enfant miraculeux prêt à descendre du ciel, pour ramener l'âge d'or sur la terre? » Oui, il n'y a pas moyen de contester ces faits ; Tacite, Suétone leur rendent témoignage. Toute la terre croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poètes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme; avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient, d'où l'on attendait ce libérateur. « Jérusalem s'éveillait à ces bruits si flatteurs... » (Le P. Elisée).

» C'est en vain que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le Pollion. Quand cet enfant se trouverait, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient; mais cet enfant n'existe pas, et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence. Le docteur Lowth surtout (*De*

vers, dont on forma les nouveaux livres sybillins : on avait recommandé le secret ; il fut violé ; il y eut des copies de ces livres : Auguste en fit brûler un grand nombre, mais l'avide curiosité triompha de ses soins. »

A quelques adversaires isolés du christianisme qui, à la vue de la sorte d'Evangile anticipé des livres sibyllins, les arguaient de faux, Lactance répondait par ces observations sans réplique, dans son traité *de la Sagesse* : « Quelques esprits, dont les faits forcent la conviction, allèguent pour s'y sou-

sacrâ poesi Hebræorum) ne laisse rien à désirer sur ce point intéressant. »

Le Nord même, ici, ne différait pas du Midi, et l'Occident de l'Orient. — Dans la mythologie des Scandinaves, « Balder, intermédiaire comme le Mithra des Perses, juge comme l'Osiris des Egyptiens, était un être bienveillant, doux, favorable aux hommes : à l'instigation du mauvais esprit, nommé Loke, par l'Edda, livre canonique, il fut privé de la vie ; mais, lors du *crépuscule* des dieux (le dernier jour), il sortira de l'empire de la mort, pour vivre dans le ciel avec Alfadur (auteur de toutes choses, le Père des dieux), et les âmes des hommes justes. D'après une autre interprétation de l'Edda, Odin, le père de Balder, l'aïeul des héros, le père des dieux et de la lumière, succombera dans la dernière lutte contre le pouvoir triomphant des ténèbres. Mais rappelant à lui, par une mort prématurée, les plus illustres héros de la terre, il les rassemble dans son Walhalla, et s'assure ainsi un plus grand nombre de combattants pour ce jour décisif qu'il prévoit sans pouvoir l'éviter. » (V. les *Annales de philos. chrét.*)

« En Amérique même, on retrouve encore les peuples de toute cette vaste partie du monde préoccupés de l'attente religieuse. Nous voyons l'empire des Incas soumis sans résistance à des Espagnols que l'on regarde comme des dieux, ou comme des enfants du soleil, annoncés par les oracles de leurs pères, et dont ils croyaient voir l'accomplissement. » (HUMBOLDT, *Monuments Mexicains.*)

traire, que les vers sibyllins ont été controuvés et composés par les soutiens intéressés du christianisme. Toutefois, il est impossible de s'armer d'une semblable objection, quand on a lu Cicéron, Varron et autres anciens auteurs qui parlent de la sibylle d'Érythrée et de différentes prophétesses. C'est à leurs livres que nous empruntons nos preuves; or, ces écrivains sont morts avant l'incarnation du Verbe-Christ. Je ne doute point que les vers sibyllins n'aient passé dans l'antiquité pour des fables, parce que personne ne les comprenait : car ils prophétisaient d'étonnants miracles, sans en désigner ni la forme, ni l'époque, ni l'auteur. La sibylle d'Érythrée prédit elle-même qu'on l'accuserait de folie et de mensonge. Les vers sibyllins demeurèrent cachés pendant des siècles; mais, quand la naissance et la passion du Christ eurent mis au grand jour ce qui était enveloppé de mystère, on y attacha de l'importance, de même que les prédictions des prophètes, lues par le peuple juif durant quinze cents ans et plus, ne furent comprises qu'alors que les paroles et les actions du Christ les eurent vérifiées; car les prophètes l'ont prédit, et les hommes n'interprétèrent leurs oracles que quand tout fut accompli. »

Or les Oracles sibyllins[1] que l'Eglise elle-même rappelle dans

[1] Virgile appelle *Deïphobe*, porte-Dieu, la sibylle d'*Italie*.—La plus fameuse est celle d'Erythrée, que Constantin lui-même rappelle dans sa *lettre à Arius*. L'un de ses Oracles porte : IHCOYC. XRICTOC OEOY YOC COTHP CTAYPOC : *id est, Jesus-Christus Dei Filius salvator cruc.* La Pythie de Delphes a également prophétisé la naissance de J.-C. Personne n'ignore que l'église de Santa-Maria d'Ara-Cœli fut fondée au Capitole par Auguste, d'après une réponse de cet oracle, rapportée à la fois par Eusèbe, Timothée et Jean d'Antioche. « Auguste César Octavien alla visiter l'oracle de Delphes, la 55e année de son règne, au mois d'octobre. Ayant offert une hécatombe, il demanda à la Pythie de lui apprendre quel serait celui qui après lui gouvernerait l'empire romain. Mais la prêtresse ne lui donna aucune réponse; il fit donc un

son *Dies iræ*, [1] annoncent en termes littérals, la naissance, les miracles, les souffrances et la mort d'un Dieu.

C'est alors [1] que le plus savant philosophe, le plus grand écrivain, le plus illustre homme d'état de l'époque, Cicéron,

nouveau sacrifice et renouvela la demande en ces termes : « Pour quoi l'oracle garde-t-il le silence et ne donne-t-il aucune réponse? » Alors la Pythie répondit : « L'enfant hébreu, Dieu, roi des bienheureux, me prescrit de quitter ce lieu et de rentrer de nouveau dans l'enfer; retire-toi et ne continue pas à fatiguer mes autels. » Auguste ayant quitté l'oracle fit construire au Capitole un autel superbe, où il fit graver en lettres latines : « C'est ici l'autel du premier-né de Dieu. » . . . . . .

[1] On peut assigner la même source à une prophétie répandue dans Rome avec éclat, quelques mois avant la naissance d'Auguste, et que l'on interpréta dans la suite en sa faveur : « La nature enfante le roi des Romains » *Regem populi romani natura parturit*. Cette circonstance se trouve dans Suétone, qui la rapporte d'après Julius Marathus, lequel ajoute que la terreur du sénat fut si grande, qu'il décréta aussitôt, mais en vain, qu'on ne conserverait la vie à aucun enfant mâle né dans le cours de cette année. Les faux dieux, le dieu *usurpateur*, se présentaient aussi partout en foule. Tacite parle d'un Maricus qui osa provoquer les armes romaines en se faisant passer pour un dieu. « Déjà ce prétendu libérateur des Gaules, dit-il, ce dieu, comme il se faisait appeler, avait rassemblé huit mille hommes; il entraînait avec lui les bourgs et les habitants des campagnes, quand, atteint par les cohortes de Vitellius, il fut mis en déroute. Maricus fut pris dans le combat et conduit devant Vitellius qui le fit décapiter. » — « Les habitants de Vélitre, petite ville voisine de Rome, s'imaginèrent, dit Suétone, que le maître du monde, prédit par les oracles, était né parmi eux; en conséquence, ils se révoltèrent et furent exterminés »

Mais c'est surtout en Orient que la chose se voyait : « On était généralement convaincu, dit Tacite (*Histoire*, V), que les anciens livres des prêtres, annonçaient qu'alors l'Orient devien-

traitant *ex professo de la divination*, où il s'écriait : Quel est l'homme qui est annoncé, et dans quels temps viendra-t-il? « *Quem hominem et in quod tempus est?* » « Ces vers, dit-il ailleurs, prétendent qu'il faut recevoir un roi si nous voulons être sauvés. » « *Si salvi esse vellemus.* » (Voyez aussi l'*Épître à Atticus.*)

Comme l'avénement prochain était prodigieux, toute l'histoire contemporaine l'était; et les miracles, l'attente ou la crainte des miracles de Dieu étaient à l'*ordre du jour* dans l'empire romain [1].

drait puissant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. » — Et Tacite ajoute que l'*espérance* fut depuis appliquée à Vespasien et à Tite.

Suétone est plus explicite encore que Tacite; et cela dans la *vie* même *de Vespasien* : « C'était une opinion constante, et *reçue depuis longtemps dans tout l'Orient*, qu'il était réglé par les destins, que des vainqueurs sortis de la Judée se rendraient les maîtres de l'Univers. L'événement a fait voir que ces oracles regardaient l'*Empire Romain.* Les Juifs les expliquaient en faveur de leur nation, et c'est ce qui les engagea dans la révolte. »

Jamais il n'avait été question de faux Messies avant ce siècle; jamais on n'en vit autant dans les siècles suivants. Lorsque les Semaines prophétiques de Daniel furent près de s'accomplir, les imposteurs se multiplièrent et séduisirent à l'envi les Juifs et les Samaritains. On voit dans Josèphe les noms de plusieurs.—

C'est alors que *tout était* Fils de *Dieu*, *excepté* le fils de *Dieu lui-même.*

[1] Plutarque nous apprend, et Boulanger, dans l'*Antiquité dévoilée*, démontre que : « Par une folie épidémique, *on aimait à s'entretenir de la fin du monde*, et que chacun cherchait l'époque de l'embrasement de l'univers dans les *OEuvres d'Orphée*, *d'Hésiode*, *d'Héraclite*.... « Jamais, ajoute-t-il, on n'avait été plus soigneux à remarquer les phénomènes de la nature; les comètes, les éclipses, les météores, les tremblements de terre, les

Il n'est pas jusqu'au Christianisme en action [1] qui ne se retrouve dans l'*Histoire fabuleuse* des *temps* véritables.

Saint Jean remarque dans son Évangile, que le Grand-Prêtre ne comprenait pas bien ce qu'il disait, mais que Dieu dé-

inondations, tout réveillait des idées sinistres dans les esprits préoccupés de la fin des choses. » Et ailleurs : « la fausse nouvelle du renouvellement prochain du monde avait précédé de près d'un siècle la naissance du Christianisme » — Sénèque se plaisait à méditer sur cette catastrophe, *qui ne tarderait pas à arriver.* (*Quæst natur. lib.* 3 ; *de Beneficiis*, cap. 28, 29, 30 ; *Consol. ad Marc.* cap. 26). — Lucain console César, qui n'avait pu faire les funérailles de ses soldats tués à Pharsale, en lui disant que le feu qui doit embraser le monde les réduira en cendres, et qu'ils auront l'univers pour bûcher et pour cercueil. (*Pharsal.* liv. VII.) — Pour consoler Livie de la mort de Drusus, Ovide lui dit, que tout est périssable ; « et que déjà on annonce que le ciel, la terre et la mer vont être détruits. « — Et dans le fait, jamais il ne se vit à Rome plus de grands ou d'effroyables accidents plus ou moins naturels, que sous les règnes

[1] Les Sacrifices même d'hommes qu'on retrouve chez tous les peuples, et que les guerres les plus sanglantes rappelaient en grand aux derniers siècles de la république romaine, étaient encore des signes typiques éloignés du Sacrifice unique qui devait venir...

Il n'est pas jusqu'au manteau de pourpre, dont le Sauveur fut revêtu dans sa Passion, qui n'ait été *prévu* de toute antiquité.. Les savans Ottavio Ferrari, Paul Manuce etc., donnent la *prétexte* aux prêtres. Pline annonce que les toges bordées de pourpre étaient employées dans les sacrifices, lorsqu'il dit : « La pourpre est employée pour apaiser les Dieux. » — « Et Tacite : « Cette même nuit procura à Germanicus un agréable repos ; il se vit occupé à un sacrifice, et recevant des mains de son aïeul Auguste une *toge prétexte* plus belle que la sienne, et qui venait d'être arrosée du sang de la victime. »

clarait par sa bouche que Jésus-Christ devait mourir pour le salut du genre humain : *Expedit ut moriatur unus Homo pro populo, non tota gens pereat.*

Cette suffisance, cette nécessité d'*un Homme* pour sauver

de Tibère et de Néron, sous lesquels furent mis à mort le Fils de Dieu et le premier Disciple du Fils de Dieu....

Le savant Tillemont en a fait l'*Histoire* dans celle *des Empereurs* Tibère et Néron, que nous abrégeons infiniment :

« Rome fut affligée cette année par une inondation du Tibre, et par un grand embrasement, dont Tibère tâcha de réparer le dommage par de grandes libéralités. Mais rien n'était capable d'étouffer la haine qu'il s'était acquise par ses cruautés qui continuaient toujours.

» On y était si accoutumé qu'on ne prit presque pas garde à la mort d'Aruseius et de quelques autres qui furent exécutés à l'ordinaire : mais on fut surpris du désespoir de Vibuleus Agrippa, chevalier romain. Après que ses accusateurs eurent déclamé contre lui, il avala en présence du sénat un poison qu'il portait dans sa bague, et tomba aussitôt à demi-mort. On se hâta non de le secourir, mais de l'emmener en prison, où quoiqu'il fût déjà mort, on ne laissa pas de l'étrangler.

» C. Galba, frère de l'empereur de ce nom, et d'autres personnes de qualité, qui avaient reçu des preuves de la colère du prince n'attendirent point d'autre arrêt pour *se condamner eux-mêmes à la mort.*

» Tigrane, petit-fils d'Hérode roi de Judée, par son père Alexandre, et d'Archelaüs roi de Cappadoce, par Glaphyre sa mère, et qui avait possédé lui-même la couronne d'Arménie, fut accusé comme les autres ; et le respect de la dignité royale ne le put exempter d'une mort qui semblait au moins ne devoir être que pour les particuliers. Il mourut sans enfants. Ce prince et Alexandre son frère aîné, avaient abandonné la religion des Juifs pour prendre celle des païens et d'Archelaüs leur aïeul maternel.

» Agrippa leur cousin-germain, qui était destiné à se voir

les hommes est, en effet, le cri et l'ame de l'histoire du genre humain.

Hercule, lui aussi, est issu du père des dieux ; — Junon veut le faire périr dans son berceau, comme Pharaon Moïse, et Hé-

maître de toute la Judée, éprouva aussi les divers événements et les jeux de la fortune. Il fut mis, chargé de chaînes, vers le mois de septembre, dans une prison dont il ne sortit que par la mort du tyran qui l'y avait fait enfermer.

» Pline, Solin et Dion, remarquent qu'on vit cette année un Phœnix dans l'Égypte, ce que Tacite met deux ans plus tôt, et il dit que quelques-uns prétendaient que ce n'était pas un véritable Phœnix, et qu'il n'avait rien fait de ce que les anciens attribuent à cet oiseau. Il y avait environ 250 ans qu'il en avait paru un.....

» On marque encore divers prodiges arrivés sur la fin de l'année précédente : et il y parut une comète ; ce qui était comme ordinaire du temps de Néron, et toujours suivi d'effets funestes, parce que Néron qui les craignait pour lui, prétendait en détourner l'effet en répandant le sang des personnes les plus illustres. »

Et Valère Maxime, historien de *Tibère*, rappelait aux Romains d'autres miracles anciens et nouveaux : « Le bûcher d'Acilius Aviola, dit son traducteur, ne causa pas un moindre étonnement à notre ville : les médecins, et ceux de sa maison le croyant mort après l'avoir laissé quelque temps à terre, l'enlevèrent pour le porter au bûcher qu'ils lui avaient dressé selon la coutume. Le feu n'y fut pas plutôt mis, que ressentant la chaleur, il s'écria qu'il vivait encore.

» On dit aussi que Lucius Lamia, qui avait été prêteur, parla au milieu de son bûcher.....

» Ces choses sont peu considérables en comparaison de l'aventure de Pamphyle, de qui Platon a laissé par écrit, qu'il demeura dix jours entiers entre les morts sur le champ de bataille, et que deux jours après qu'il en fût emporté, comme on le jetait au bûcher, il ressuscita et raconta quantité de merveilles qu'il avait vues, tandis que son âme avait été séparée de son corps.

rode Jésus; — il étouffe les deux serpents qui devaient le tuer; — il est tenté par une femme qui lui propose toutes les richesses, toutes les jouissances de la terre, c'est la volupté; mais il s'attache à celle qui représente la vertu; — enfin, après

» Eglès, athlète de l'île de Samos, était naturellement muet, mais voyant qu'on le frustrait du prix de sa victoire, et qu'on le donnait à un autre, il en conçut un tel déplaisir, que sa langue se délia tout-à-coup pour en former les reproches.

» La naissance du vaillant Gorgias, natif d'Epire, est aussi remarquable : car comme on portait au bûcher sa mère enceinte de lui, la nature lui donna assez de force pour échapper de son ventre. Ceux qui la portaient furent si surpris d'entendre crier un enfant, qu'ils s'arrêtèrent tous pour donner à leur pays le spectacle d'un homme qui trouve la vie dans la mort même, et son berceau parmi les funérailles de sa mère. Rencontre merveilleuse! une femme morte enfante; et l'on fait le convoi d'un enfant avant qu'il soit né.....

« Il est à propos, ce me semble, de rapporter ici une chose, qui pour avoir été autrefois connue, est passée jusqu'à nous par le récit que nos pères nous en ont fait. On dit qu'Énée échappé de l'embrasement de Troie, apporta ses dieux domestiques en la ville de Lavinie, d'où son fils Ascanius les transporta en celle d'Albe, qu'il avait bâtie, et que ces Dieux fâchés qu'on les eût ainsi changés de lieu, retournèrent où ils avaient premièrement établi leur demeure. On crut d'abord que ce changement était un ouvrage d'homme, mais on fut bien étonné lorsque les ayant rapportés dans Albe, ils retournèrent encore à Lavinie, pour témoigner leur expresse volonté.

» Je sais bien qu'on a peine à croire que les hommes soient capables de voir et d'ouïr parler les Dieux, *mais je ne dis rien de nouveau et que la tradition ne nous apprenne.* C'est à faire à ceux qui nous ont instruits de ces choses à les garantir; c'est leur devoir d'en assurer la créance. Ce m'est assez de les avoir consacrés à l'histoire, et de ne les faire passer pour des fables.

ses travaux, il succombe dans sa lutte pour l'humanité; — et du milieu des flammes de son bûcher, dressé sur le sommet de l'OEta, il s'élève à la céleste demeure.

Toute l'histoire de la Grèce, fondée sur celle de l'Égypte est pleine de ces *dévouements* individuels d'hommes des dieux aux dieux. Euripide en a fait le fondement de toutes ses grandes scènes tragiques par excellence : de ses *Héraclides*, de son *Iphigénie en Aulide*, de ses *Phénisses*.

Le prophète dit à Créon, roi de Thèbes, que les oracles demandent le sacrifice de son fils, s'il veut sauver sa ville et son État. *Audi oraculorum meorum viam, quæ faciens servabis Cadmeorum urbem. Mactari à te Menœcea hunc oportet pro patriâ filium tuum, etc. Filium serva, aut urbem.* Le jeune prince se résolut sans peine au sacrifice : *Ipse verò paratus sum mori, patriæ piaculum.* Si tant d'autres meurent les armes à la main pour la patrie, pourquoi un particulier ne se

» Nous ne pouvons parler de la ville d'Albe, dont la nôtre a pris son origine, que nous ne nous souvenions du divin Jules-César, qui fut sa plus heureuse progéniture. C. Cassius, qui ne peut être nommé, sans qu'on lui reproche qu'il a tué le père de sa patrie, vit *César à la bataille* de Philippes dans la chaleur du combat, *et ce prince lui parut sous la figure d'un homme* plus grand qu'à l'ordinaire, revêtu d'un *manteau de pourpre*, le menaçant, et venant à cheval fondre sur lui.

» Cet objet le surprit de telle façon, qu'il l'effraya et le mit en fuite, ayant prononcé ces paroles : Que feras-tu maintenant davantage, que ce que tu as déjà fait, si c'est trop peu selon ton sentiment de l'avoir tué? Cassius, tu te trompes, tu n'as point tué César ; *la mort n'a point de puissance sur les Dieux* : mais l'ayant offensé tandis qu'il paraissait dans un corps mortel, tu as mérité d'avoir une divinité pour ennemie. »

Chalcidius, philosophe platonicien, dépeint une Etoile qui annonça, dit-il, non des malheurs, mais la naissance d'un Dieu ; et Phlégon, cité par Eusèbe, Origène et saint Jérôme, une Eclipse la plus grande qu'on eût jamais vue, et qui couvrit la terre de ténèbres.

fera-t-il pas sacrifier pour elle, lorsque telle est la volonté du Ciel : *Turpe est, si liberi ab oraculis, et nulla impulsi necessitate divinitùs, stantes ad clypeos non detrectant mori, ego verò, etc.*

Tite-Live, l'historien [1] de la grandeur et de la foi ro-

[1] Les poètes Romains suivent et confirment ici les historiens. Juvénal, célébrant les deux Décius, dit que chacun d'eux devait être d'un plus grand prix que tout l'Empire qu'ils sauvaient par leur mort :

Plebeiæ Deciorum animæ, plebeia fuerunt
Nomina : pro totis legionibus hi tamen, et pro
Omnibus auxiliis et pro omni plebe latinâ
Sufficiunt Diis infernis terræque parenti.
Pluris enim Decii quàm qui servantur ab illis.

«Ces dernières paroles, dit Thomassin, marquent admirablement, comme la nature même semblait nous l'apprendre, que nous avions besoin d'un Réparateur, qui fût d'un plus grand prix et d'une plus grande dignité que tout le genre humain ensemble, dont il est le réparateur : *Pluris enim Decii quàm qui servantur ab illis.*

« Stace proclame le bonheur de perdre la vie pour la donner au genre humain :

Fœlix qui tantâ vitam mercede relinquet.

« Une si noble et si sainte résolution ne peut venir que de Dieu:

Neque enim hæc absentibus unquàm
Mens homini transmissa Deis.

« C'est Dieu qui envoie la vertu, et la vertu qui descend elle-même dans le cœur des hommes :

Seu Pater Omnipotens tribuit, sive ipsa capaces
Elegit penetrare viros.

« Le cœur de l'homme pénétré de ce Dieu, qui est la vertu et la charité mêmes, désire ardemment de mourir et de se sacrifier :

....Juvenis multo possessus Numine pectus,
Erexit sensus, lethique invasit amorem.

maines, retrace avec un soin religieux les sacrifices de ce genre, et nous avertit que leurs héros volontaires étaient essentiellement religieux : — Curtius fit précéder son holocauste de prières et d'*élévations de mains* dans les temples : *Templa Deorum, quæ foro imminent, Capitoliumque intuentem, et manus nunc in Cœlum, nunc in patentes terræ hiatus ad Deos Manes porrigentem se devovisse.*

Et le jeune Curtius, à la vue de ce gouffre qui s'était formé au sein de la Ville Éternelle, et de l'oracle qu'il serait fermé par ce qu'elle avait de plus précieux, s'y précipite à cheval, et armé !

Décius, lui, fait intervenir le Grand-Prêtre à sa mort : *Deorum ope opus est. Agedum Pontifex publicus populi romani, præi verba, quibus me pro legionibus devoveam.*

Les rois surtout, qui ont tant de moyens de prévenir, vivants, les maux de leurs peuples, sentent aussi mieux le besoin de les réparer, morts :

Et d'abord le *sacrifice* de Codrus, dont Strabon et Valère-Maxime [1] rapportent l'histoire ;

« Le jeune sacrificateur de son propre corps, trouvant la mort lente, se précipita du haut de la muraille de la ville; la Vertu et la Piété reçurent son corps en l'air, et le portèrent doucement à terre, et son âme s'envola dans le sein de Jupiter, entre les Astres :

Sanguine tunc spargit turres, et mænia lustrat,
Seque super medias acies, nondùm ense remisso,
Fecit, et in sævos cadere est conatus Achivos.
Ast illum amplexæ Pietas Virtusque ferebant
Leniter ad terras corpus. Jam spiritus olim
Ante Jovem, et summis apicem sibi poscit in astris.

[1] Codrus, roi des Athéniens, voyant contre lui une puissante armée, qui achevait de ravager toute la province d'Attique, brûlant et passant tout au fil de l'épée, eut recours à Apollon de Delphes, n'ayant plus d'espérance aux hommes; et par des ambassadeurs exprès, il l'interrogea par quel moyen il pour-

Et le *Sacrifice* d'Agis, roi de Sparte, surnommé le *Louis XVI de la Grèce.*

Et le *Sacrifice* des insurgés légitimes :

Celui, par exemple, de Junius Brutus, vainqueur de Tarquin, avec le poignard arraché du sein de Lucrèce, et tué en duel avec le fils malheureux du roi criminel!

Et le *Sacrifice* des plus grands capitaines ;

Celui de Léonidas avec sa poignée d'hommes aux Thermopyles ;

Celui de Thémistocle : — « Ce grand homme de la même ville que Thrasibule, eut le même zèle que lui ; mais il le témoigna autrement. De vainquenr des Perses qu'il était, par son admirable valeur, il devint général de l'armée des mêmes Perses, par l'injustice de sa patrie, qui le contraignit à chercher un refuge chez ses ennemis. Sa fidélité fut telle envers cette ingrate, qu'il aima mieux se faire mourir que de porter les armes contre elle. Car étant pressé par Xerxès de lui faire la guerre avec une puissante armée qu'il envoyait sous sa conduite, pour s'en exempter, il avala un verre de sang de taureau, pendant un sacrifice qu'il fit à dessein, et suffoqué de ce poison, il tomba mort devant l'autel, comme *une vraie victime d'amour et de piété.*

» *Ce trépas fut très important à la Grèce;* car il empêcha

---

rait terminer une si cruelle guerre. — A quoi la Divinité ayant répondu que cette guerre ne finirait point qu'il n'eût été tué lui-même par la main d'un des ennemis, cette nouvelle ne fut pas seulement sue de tous ceux d'Athènes, elle parvint encore aux oreilles des Lacédémoniens, qui, pour rendre vain le conseil de l'Oracle, enjoignirent aussitôt par un édit public, que chacun se donnât garde de blesser le roi Codrus. — Mais dès que ce prince eut avis de cette défense, il dépouilla ses vêtements royaux, prit ceux de l'un de ses officiers, et se jetant au milieu d'une troupe d'ennemis qui allait au fourrage, en frappa un d'une faulx, sans se donner à connaître, et le contraignit ainsi à le tuer. Cette mort en effet fut salutaire, et sauva la vie à tout le peuple d'Athènes. »

qu'elle n'eût besoin d'un autre Thémistocle : *Quo quidem tam memorabili ejus excessu, ne Græciæ altero Themistocle opus esset, effectum est.* » (VALERE MAXIME.)

Et l'un des Scipions, entre tant d'autres, donnant lieu de dire à Valère Maxime lui-même, favori de Tibère : « Y a-t-il rien de plus glorieux et de plus agréable que cette récompense de la vertu. La majesté *de Scipion* apaise la colère d'un ennemi, en lui donnant occasion de l'admirer. Il voit par la libre communication de sa personne les yeux des brigands accoutumés au carnage, pleurer de joie en sa faveur. Si les Dieux descendaient du ciel en terre pour converser avec les hommes, ils n'en recevraient pas plus de respect et de vénération : *Delapsa cælo sidera Hominibus si se offerant, venerationis ampliùs non recipient.* »

Et Régulus, que le plus éloquent des Romains a nommé *le premier des Romains*, dans son *Traité des devoirs.*

Et Caton, donnant lieu à Lucain de dire en vers magnifiques, et qui s'appliquent si littéralement à un autre que Caton :

> Crimen erit Superis, *et me fecisse nocentem*
> Sidera quis mundumque velit spectare cadentem
> Expers ipse metus ?

Il désira de pouvoir s'immoler seul pour sauver la liberté publique :

> Sic ea immites romana piacula Divi
> Plena ferant, nullo fraudemus sanguine bellum.
> O utinàm Cælique Deis, Erebique liberet,
> Hoc caput in cunctas damnatum exponere pœnas !

Souhaitant imiter Décius, recevoir sur lui seul tous les traits de la colère des Dieux, toute la fureur des ennemis publics, et verser tout son sang pour effacer les taches de l'impiété de l'Empire romain :

> Devotum hostiles Decium pressêre catervæ ;
> Me geminæ figant acies, me barbara telis
> Rheni turba petat ; cunctis ego pervius hastis
> Excipiam medius totius vulnera belli.

Hic redimat sanguis populos; hâc cæde luatur,
Quidquid romani meruerunt pendere mores.

Croyant qu'il était né non pour soi, mais *pour le monde entier :*

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit: servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, *Patriæque impendere vitam*,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.

Mais c'est la vie et la mort volontaire, et, disons-le, la *passion* de Socrate, qu'il nous faut admirer ici, à quelques traits seulement, pris dans l'*Apologie* et le *Phédon*, l'*Evangile Platonicien*, traduit par Dacier en ces termes :

« Mais peut-être que, fâchés comme des gens qu'on réveille quand ils ont la plus grande envie de dormir, vous rejetterez mon conseil, et que, vous dévouant à la passion d'Anytus, vous me condamnerez bien légèrement. Qu'en arrivera-t-il? vous passerez le reste de votre vie dans un assoupissement profond, à moins que Dieu ne prenne un soin particulier de vous, et ne vous envoie encore un homme qui me ressemble.

» Or, que ce soit Dieu qui m'ait donné à votre ville, voici d'où vous pouvez seulement l'inférer : c'est qu'il y a là *quelque chose de plus qu'humain*, que j'aie négligé pendant tant d'années mes propres affaires, pour ne m'attacher qu'à faire les vôtres, en vous prenant chacun en particulier, comme un père ou un frère aîné pourrait faire, et en vous exhortant sans cesse à vous appliquer à la vertu.

» Que si j'avais tiré quelque fruit et quelque récompense de mes exhortations, vous auriez quelque chose à dire; mais vous voyez bien que mes accusateurs mêmes, qui m'ont calomnié avec tant d'impudence, *n'ont pourtant pas eu le front de me reprocher et de me produire un témoin*, que j'aie jamais exigé ni demandé le moindre salaire ; et j'ai sur cela un témoin qu'on ne peut démentir, c'est la pauvreté.....

» *Je suis plus persuadé de l'existence de Dieu, que mes accusateurs*; *et j'en suis si persuadé, que je m'abandonne à vous et à Dieu*, afin que vous me jugiez comme vous le trouverez le meilleur, et pour vous et pour moi....

» Quand Socrate eut parlé, les juges opinèrent, et la condamnation passa à trente-trois voix : après quoi Socrate reprit la parole : » Je ne suis nullement fâché, Athéniens, de ce qui s'est passé dans le jugement que vous venez de prononcer ; plusieurs choses m'en empêchent, et la principale, c'est que *j'y étais tout préparé*, et que vous n'avez pas trompé mon attente....

« Il faut faire de deux choses l'une, ou apprendre des autres ce qui en est, ou le trouver de soi-même : que si l'une et l'autre voie sont impossibles, parmi toutes les raisons humaines, il faut choisir la meilleure et la plus forte, et s'abandonnant à elle comme à une nacelle, passer cette mer orageuse, et tâcher d'échapper à ses tempêtes et à ses écueils, à moins que nous ne puissions en trouver une plus sûre et plus ferme, comme quelque promesse ou *quelque Révélation divine, afin que sur elle, comme sur un Vaisseau qui ne craint aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de cette vie*..... Ne serait-on pas fondé à dire que l'harmonie d'une lyre bien montée et bien d'accord est quelque chose d'invisible, d'immatériel, de très beau et de divin ; et que la lyre et les cordes sont le corps ou la matière, cet être composé, terrestre et mortel ? Et après qu'on aurait mis en pièces la lyre, ou coupé ou rompu les cordes, quelqu'un ne pourrait-il pas soutenir comme vous faites, et par les mêmes raisons, qu'il faut nécessairement que cette harmonie subsiste après la lyre cassée, et qu'elle ne périsse point ?. . . . . .

» J'entends, dit Socrate ; mais au moins il est permis et il est juste de *faire ses prières aux Dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage*, et qu'ils le rendent heureux ; c'est ce que je leur demande de tout mon cœur. Après avoir dit cela, il garda quelque temps le silence, *et but ensuite toute la coupe* avec une tranquillité merveilleuse, et avec une douceur qu'on ne saurait exprimer.

» Jusque-là, nous avions eu presque tous la force de retenir nos larmes ; mais en le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus maîtres : malgré tous mes efforts, il fallut que je me couvrisse de mon manteau pour pleurer en liberté sur moi-même ; car ce n'était pas le malheur de Socrate

que je pleurais, mais le mien, *en faisant réflexion quel ami j'allais perdre.* (En vérité, on dirait le disciple que le Sauveur *aimait*!) Criton, qui n'avait pu non plus retenir ses larmes, m'avait déjà prévenu et s'était levé. Et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer pendant la conversation, se mit alors à hurler et à jeter de grands cris, de sorte qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému, au contraire, il les gronda. Que faites-vous, mes amis, leur dit-il? Quoi! des hommes si admirables! Eh! où donc est la vertu? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé ces femmes, de peur qu'elles ne tombassent dans ces faiblesses; car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir tranquillement et en *bénissant Dieu.* Tenez-vous donc en repos, et témoignez plus de fermeté et plus de force. Ces paroles nous remplirent de confusion, et nous forcèrent de retenir nos pleurs.

»Cependant, il continuait à se promener, et quand il sentit ses jambes appesanties il se coucha sur le dos, comme l'homme l'avait ordonné. En même temps, *ce même homme qui lui avait donné le poison*, s'approcha, et après avoir *considéré ses pieds et ses jambes*, il lui serra le pied de toute sa force, et lui demanda s'il le sentait; il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes, *et portant ses mains plus haut*, il nous fit signe qu'il était déjà tout froid. Socrate se tâta lui-même avec sa main, et nous dit que dès que le froid gagnerait le cœur, alors il nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé; et alors se découvrant, car il était couvert: Criton, dit-il, et ce furent ces dernières paroles, nous devons un coq à Esculape [1]; acquittez-vous de ce vœu pour moi, et ne l'oubliez pas. Cela sera fait, répondit Criton; mais voyez si vous n'avez pas quelque autre chose à nous dire; il ne répondit rien, et un peu de

[1] Ce *coq* et cet *Esculape* dont on s'est beaucoup moqué, bien considérés dans leurs allusions mythologiques ou naturelles, sont de magnifiques emblèmes de *zèle*, de *vigilance*, de *royauté*, de *génération*, et même de *santé*.

temps après il se remua. L'homme qui était auprès de lui l'ayant découvert, reçut ses derniers regards, qui demeurèrent attachés sur lui. Criton voyant cela, s'approcha, et lui ferma la bouche et les yeux. — Echécratès, voilà qu'elle fut la fin de notre ami, de cet homme qui, sans contredit, a été *le plus homme de bien*, le plus sage et le plus juste de tous ceux que nous avons connus [1]. »

Jules-César, le plus fameux des *derniers*, et même des *premiers Romains*, offre plus particulièrement une image, ou plutôt une singerie, une caricature satanique du Sauveur, dont il est le vrai précurseur politique :

Il fut conquérant et souverain par excellence ;

Il naquit et il mourut à Rome même ;

Il est le premier empereur, sinon par le droit, au moins par le fait ; et le premier empereur et Pontife à la fois !

Il avait trois noms, comme son père : *Caïus*, *Julius*, *Cæsar*, à travers lesquels on voit du *Caïphe*, du *Jésus*, de la *Croix*, et qui se contractent usuellement en ceux-ci : *J.-C.* (Jules-César), comme pour Jésus-Christ !

Sa maxime était qu'il valait mieux être le premier dans un hameau que le *second* à Rome.

Il fit partie du premier *Triumvirat*.

Vainqueur de l'Asie comme de l'Europe, il écrivit sa lettre ternaire fameuse : *Veni*, *Vidi*, *Vici*.

[1] Xénophon, ce fidèle historien des *Faits et dits mémorables de crate*, lui donne les mêmes louanges ; et après avoir dit qu'il était le plus honnête homme du monde et le plus favorisé de Dieu, il finit par ces mots : « Si quelqu'un n'en tombe pas d'accord, qu'il compare ses mœurs et ses actions avec celles des autres *hommes*, et qu'il en juge. »

Phocion, disciple à distance de Socrate, l'un des plus grands hommes d'état de la Grèce, et éloquent par surcroît (Démosthènes l'appelait la *hache de ses harangues*), fit une sorte de mort sublime et quasi chrétienne comme lui, qu'il faut lire dans les *Vies* de Plutarque.

Il clot les anciennes *Eres*, en fondant la nouvelle, dont la venue du Sauveur allait être la base.

C'est la dernière année de son règne que fut immolée la dernière victime *humaine* par le pontife de Mars (fils de Junon *seule*, dit Ovide.)

Il avait institué trois héritiers, et notamment Auguste, pour les trois quarts.

Et il fut assassiné par Brute, — son propre fils, — en plein sénat, — au lieu même où il avait prononcé un discours, réfuté par Caton, contre l'immortalité de l'âme..., — et par suite d'une conspiration entre soixante sénateurs, au moment où il allait être proclamé roi ; — et son corps, abandonné au milieu du sénat, fut emporté chez lui par trois esclaves.

Écoutons ici le plus philosophe des Romains dans sa *Divination* : « La Vertu intelligente, qui est répandue dans tout l'Univers, peut faire le choix de la Victime, et peut faire aussi que quand on la voudra immoler, il y survienne un changement si notable en dedans, qu'alors il puisse s'y trouver quelque chose de trop ou quelque chose de manque ; cette nature intelligente pouvant, en peu de temps, altérer les entrailles de la victime, et y ajouter, ou en retrancher, comme il lui plait. Nous ne saurions en douter, après ce qui arriva un peu avant la mort de César, le jour qu'il s'assit *pour la première fois dans un siége tout brillant d'or, et qu'il parut vêtu d'une robe de Pourpre :* car, dans le sacrifice qu'il fit ce jour-là, il ne se trouva point de cœur dans les entrailles d'un bœuf gras qui fut immolé. Croyez-vous pourtant qu'aucun animal qui ait du sang puisse vivre un moment sans cœur ? *Il fut surpris d'une chose si extraordinaire* :..... Et le lendemain il ne se trouva point de tête dans le foie de la victime. *Sans doute* les Dieux immortels ne lui envoyaient *ces signes que pour lui faire envisager sa mort, non pas pour la lui faire éviter.* »

Auguste, que la poésie et jusqu'à l'histoire romaines, ont aussi élevé au rang de fils d'un dieu, se trouve encore une sorte de dieu politique au petit pied.

C'est le Dieu de la paix, comme César venait d'être celui de la guerre. Et voilà pourquoi le premier, depuis Romulus, le

fondateur de la Ville Éternelle, il ferma le temple de Janus jusqu'à trois fois !

Le faux fils de Dieu, Auguste (d'*augere*, *auctus*, accroître, accru), sous lequel le Fils du Dieu véritable allait naître, l'année 32-33 de son règne, adopta Tibère (le seul roi de *Judas*) sous lequel il devait mourir, et fut 13 fois consul (Tacite, et Suétone.)

Il aimait, lui aussi, à donner et pardonner. (Nul ne fut plus libéral dans sa vie et par son testament ; et sa clémence vis-à-vis de Cinna, le Judas romain, l'a seule immortalisé).

Il refusa constamment le titre de *Dominus*.

Il acheva le dénombrement des citoyens romains, comme César celui des années, au moment de Jésus-Christ ; et puis il mourut, — hors de Rome, — dans le mois même auquel il avait donné son nom, — après le plus long règne pacifique et glorieux qu'il y eût encore eu sur la terre ; — en disant que sa vie, si belle en apparence, n'avait été qu'une *comédie !...*

Après sa mort, le sénat lui rendit les honneurs divins, encore mieux qu'à Jules César ; Tibère institua 21 prêtres de son culte ; et il y avait dans toutes les maisons des personnes qui lui étaient consacrées.

Il va venir le Sauveur du monde, qui devait laver nos crimes dans son sang, et nous ramener un siècle d'or, d'innocence et de félicité ; — celui dont Saint-Augustin lui-même a dit dans la *Cité de Dieu* : *etiàm poeta nobilissimus* (Virgile), *poeticè quidem quia in alterius adumbratâ personâ, veraciter tamen, si ad ipsum referas, dixit* :

> *Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri*
> *Irrita perpetuâ solvunt formidine terras* [1].

[1] Et quels crimes ! et quels criminels, grand Dieu !

Véritables *anté-Christs*, comme le *Christ* disait aux Juifs : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* ils pouvaient dire *aux Romains : Quis arguet nos.... de virtute ?*

Il va venir, le Sauveur des hommes; il va les convoquer à sa table, à sa Cène; il va se donner lui-même et tout entier, d'a-

Écoutons Suétone, témoin oculaire et peut-être complice (je prends la première traduction française ancienne venue) : « Comme il avait trouvé la commodité d'*un lieu secret, où il n'était plus éclairé des yeux de Rome, il s'abandonna à tous les vices qu'il avait long-temps cachés avec beaucoup de contrainte*, dont je ferai le détail depuis le commencement. Comme il faisait encore son apprentissage au métier des armes, il faisait tant d'excès à boire, qu'on en fit raillerie sur son nom, l'appelant *Bibère*, au lieu de *Tibère*. Depuis, étant parvenu à l'empire, dans le temps même qu'il employait à la correction publique des mœurs, il passa deux jours de suite et une nuit à manger et à ivrogner avec ses complices Flaccus et L. Pison ; à l'un desquels il donna, incontinent après, le gouvernement de la Syrie, à l'autre celui de la Ville, les appelant dans ses lettres des amis agréables, et gens à tout faire. Sestius Gallus, vieux débauché, avait été noté d'infamie par Auguste, et lui-même lui ayant fait réprimande en plein Sénat, toutefois il ne laissa pas de lui promettre d'aller souper chez lui à condition qu'il ne changerait rien en sa façon ordinaire de vivre, et qu'ils seraient servis par des filles toutes nues. Il préféra à des personnes de qualité, un homme de basse naissance, qui briguait la charge de questeur, parce que dans le festin il avait bu à lui une mesure extraordinaire de vin. Il donna à Asellius deux cents grands sesterces pour avoir fait le dialogue où il avait représenté le combat du champignon, du becfigue, de l'huître, et de la grive. Enfin, il créa un nouvel *Office pour les voluptés*, dont il pourvut T. Cesonius Priscus, chevalier romain. — Durant sa retraite à Caprée, il fit faire des siéges et des cabinets de son invention, pour y exercer ses impudicités les plus secrètes : là on lui amenait de toutes parts quantité de filles et de garçons prostitués, inventeurs de plaisirs monstrueux, qui faisaient des actions abominables devant lui, afin que cette vue réveillât ses desirs languissants, et le provoquât à les imiter. Outre cela, il avait plu-

bord à ses disciples, la plupart de sa famille, et, par eux, aux plus étrangers, aux plus ennemis.

sieurs chambres garnies de tableaux et de statues les plus lascives, où même l'on voyait les Livres d'Eléphantis, avec les postures impudiques, afin que, dans la débauche, personne ne manquât d'exemple pour s'y conformer. Il inventa aussi des lieux propres aux actions déshonnêtes dans les bois, où les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe se prostituaient en habits de Nymphe et de Pan dans les cavernes. De sorte qu'on l'appelait publiquement *Caprin*, faisant allusion à l'île où il menait une vie si honteuse. Et véritablement, il fit tant d'outrages à la nature, qu'on ne les saurait dire sans horreur, et il faut les ensevelir...

» Entre les tourments de son invention, un des plus cruels fut celui de faire boire beaucoup de vin à des personnes qui ne se doutaient de rien, puis leur faire lier les parties honteuses avec de petites cordes ; ainsi leur douleur était extrême, tant à cause de la ligature, que de la rétention de l'urine. . . . . .

« Il fit comme une confession de sa méchante vie, par le commencement de cette Epître au Sénat : « Je veux bien que les Dieux me rendent encore plus malheureux que je suis, et qu'ils avancent ma perte que je sens tous les jours être infaillible si je sais ce que je dois, ou ce que je ne dois point vous écrire. Quelques-uns ont cru qu'il avait une grande connaissance de l'avenir, et que dès long-temps il avait prévu son malheur et son infamie : de sorte qu'à son avènement à l'Empire, il refusa opiniâtrement le surnom de *Père de la Patrie* . . . . . .

« Il s'*aidait mieux de sa main gauche que de la droite*, et avait tant de force aux jointures, qu'il perçait du doigt une pomme nouvelle et toute entière, et que d'une chiquenaude, il blessait la tête d'un grand garçon. Son teint était blanc, ses cheveux étaient longs par derrière, et lui couvraient la nuque du cou, ce qui était ordinaire à ceux de cette famille. Il avait de beaux traits de visage, mais avec quantité de petites élevures. Ses yeux étaient extrêmement grands, et par une merveille assez rare,

Et sa *Providence* suscite à la fois le poète le plus aimé d'Auguste, et le satellite, le flatteur le plus vil de Tibère,

il *voyait la nuit et dans les ténèbres* *, ce qui lui arrivait au moment qu'il venait à s'éveiller. . . . . .

» Il ne fut pas fort adonné au culte des Dieux, comme l'étant beaucoup à l'Astrologie, et croyant que toutes choses étaient réglées par le Destin. Néanmoins, il craignait extrêmement le tonnerre, et quand le temps était couvert, il portait toujours une couronne de laurier sur la tête, pour ce qu'on dit que cet arbre n'est jamais frappé de la foudre.

»Il était bien versé dans tous les arts libéraux. En l'éloquence latine, il imitait Corvinus Messala, lequel étant déjà vieux, il l'avait écouté autrefois avec attention, lui étant encore fort jeune. Mais il affectait l'obscurité en son style *. . . . . .

» Surtout, il s'appliqua tellement à la connaissance de l'histoire fabuleuse, qu'il n'ignorait rien des choses mêmes les plus plus ridicules. Car il faisait aux grammairiens, lesquels il affectionnait le plus, comme nous avons dit, des questions assez frivoles, telles que celles-ci : Qui était la mère d'Hécube? Quel nom avait Achille, lorsqu'il était parmi des filles? Quelles étaient les chansons des Sirènes? Le premier jour qu'il entra dans le sénat, après le décès d'Auguste, pour satisfaire aux devoirs de la piété et de la religion, il suivit l'exemple de Minos en la mort de son fils, et fit la cérémonie avec encens et vin...

»Il fut épouvanté d'un prodige. Car comme il voulait donner à manger de sa main propre, selon sa coutume, à un dragon, qu'il prenait plaisir de nourrir, il trouva qu'il avait été mangé des fourmis; et là dessus, il fut averti de se donner garde de la multitude. . . . . .

» Le peuple fut tellement réjoui de sa mort, qu'à la première nouvelle, courant de tous côtés, les uns criaient qu'il fallait

* Le *prince* de la terre qui représentait le mieux celui *des ténèbres*, devait avoir son caractère de lumière...—* Et il devait l'avoir dans ses yeux et dans sa littérature, la double expression de son âme satanique.

pour constater, pour immortaliser une fête, celle des *Charisties* [1], qui représente, à la lettre et en action, seulement

jeter Tibère dans le Tibre ; les autres priaient la Terre, notre commune mère, et les Dieux Manes, de ne donner au défunt aucune place, si ce n'est entre les impies. D'autres menaçaient le corps du croc et de la voirie : car outre le souvenir des cruautés passées, ils étaient encore aigris par celle qui venait d'être commise, depuis la nouvelle de sa mort. Il avait été ordonné par arrêt du sénat, que le supplice des accusés serait toujours différé jusques au dixième jour après leur condamnation : tellement qu'il arriva *par hasard* qu'on en devait exécuter quelques-uns, le jour que la mort de Tibère fut publiée. Et pour ce que Cajus étant encore absent, il n'y avait personne que l'on pût solliciter pour leur délivrance, ceux qui les avaient en garde, pour ne pas contrevenir à l'arrêt, étranglèrent et jetèrent à la voirie ces pauvres malheureux. »

Et quels criminels que les sujets romains qui *Dédiaient* leurs *Morales* à de tels empereurs ! et en ces termes : « Valère *Maxime à l'Empereur Tibère !!!* Je t'invoque en cette entreprise, ô César, toi qui es ce ferme soutien de ma patrie, toi que les Dieux et les hommes ont établi pour commander l'Univers ; *enfin toi, dont la céleste Providence couronne si bien les vertus*, et punit si sévèrement les vices que je vais décrire. Les grands orateurs *imploraient autrefois l'assistance de Jupiter* dans le commencement leurs harangues, et les poètes fameux ont toujours commencé leurs ouvrages par l'invocation de *quelque Divinité*. Ce n'est donc pas sans raison que je t'appelle à mon secours, afin que tu me protéges. Véritablement, j'ai beaucoup de respect pour les Dieux que nous adorons sans les voir, et que l'opinion seulement nous rend vénérables ; *mais j'ai bien plus de confiance en ta Déité présente et visible*, dont la splendeur est pareille aux lumières de Jules ton aïeul, et brille des mêmes clartés que celle de ton père Auguste. Ces deux grands Astres ont ajouté beaucoup d'éclat à la pompe de nos cérémonies ; car nous avons reçu les autres Dieux, mais nous avons donné les Césars. »

[1] Le jour de la fête des *Charisties* est mentionné dans le *ca-*

paganisée, le Sacrement nouveau du Christ qui allait bientôt naître, vivre et mourir près de ces lieux :

Proxima cognati dixêre CARISTIA CARI,
Et venit ad socias turba propinqua Dapes,
Scilicet à tumulis, et, qui periêre, propinquis,
Protinùs ad vivos ora referre juvat :
Postque tot amissos, quidquid de Sanguine restat
Adspicere, et generis dinumerare gradus.
INNOCUI *veniant* . . . . . .
Dis generis date thura BONIS. *Concordia fertur*
Illo præcipue mitis adesse die.
Et Libate dapes : ùt grati pignus honoris
Nutriat incinctos Missa Patella Lares.

---

lendrier romain antique, avec ces mots : CARI. COGNAT., *Caristia Cognatorum* : du grec Χαρις, *grâce*, jour de la *Réconciliation*. Valère Maxime, et dans son livre dédié au *dieu Tibère*, caractérise en ces termes la *Table sacrée* profane : Convivium solemne majores nostri instituêrunt, idque *Charistia appellârunt. Præter cognatos et affines nemo interponebatur, ùt si qua inter necessarias personas querela esset exorta, apud* SACRA MENSÆ *et inter hilaritatem maniorum, fautoribus concordiæ adhibitis, tolleretur* (liv. II, ch. 1er). Aussi, donnait-on à cette Fête le nom de *Festum Epularum*. « On a remarqué, dit un traducteur d'Ovide, que saint Pierre établit la *Chaire* épiscopale à Antioche, le jour même qu'on y célébrait les *Charisties*, selon la coutume des anciens. »

Les Grecs eux-mêmes conservaient, jusque dans leurs plus anciennes institutions, et dans leurs mœurs les plus intimes et les plus générales, les empreintes du *Christianisme* éventuel : « Les Lacédémoniens, dit Plutarque, appellent *Chrestos*... Ceux qu'on ne pouvait *faire mourir sans secourir*. . . . . .

» Qui est celui que les Opuntiens appellent *Chritologos ?* La plupart des Grecs *en leurs plus anciens sacrifices* usaien d'orge, que contribuaient les citoyens : celui donc qui avait *la supérintendance des sacrifices*, et la charge de recueillir *les premices d'orge* que les citoyens contribuaient, se nommait *Chritologos*, qui vaut autant à dire que recueilleur d'orge, et avaient

Il est venu, l'Homme-Dieu; et le plus éloquent des Romains, le Précepteur des empereurs. et le disciple de Socrate par sa stoïque mort, Sénèque enfin, écrit cette *Lettre* sublime, sorte d'imitation des *Épîtres* de St. Paul *aux Romains* : — « Un homme que les périls ne peuvent ébranler, que les passions n'ont jamais souillé, que l'adversité n'empêche pas d'être heureux, qui jouit du calme au milieu des tempêtes, qui s'élève au-dessus des hommes, *qui marche de pair avec les Dieux;* un tel homme vous semble-t-il ne rien avoir qui mérite aussi vos hommages ? Il ne se peut que le principe de tant de grandeur et d'élévation soit semblable au faible corps qu'il anime. Une pareille vertu n'a pu venir que d'en haut. *La Puissance divine est seule capable de former et de soutenir un esprit si élevé,* un cœur si maître de lui-même, un homme si supérieur à tout ce qui nous frappe ici-bas. *Tant de grandeur a besoin de la main d'un Dieu pour se soutenir.*

» La meilleure partie de lui-même est donc encore au lieu de

deux prêtres, l'un qui avait la supérintendance des sacrifices qui se faisaient aux Dieux, et l'autre de ceux qui se faisaient aux Diables. » (Trad. d'Amyot).

Plutarque semble n'avoir composé son *Isis et Osiris* (lequel a d'éminents rapports avec *Moïsis* *) qu'afin de faire sentir sa sorte d'identité avec le *Mithra* de Zoroastre, l'*Apollon* des Grecs, et le *Soleil* de tout le monde. Il fait remarquer que Mithra était était nommé *intermédiaire*, comme St Paul dit de Jésus-Christ, entre Dieu et les hommes : μεσιτης ; — Qu'Osiris, après avoir conquis et civilisé le monde, fut trahi par son frère, jeté dans le Nil, et à la fin vengé, et représenté tenant un *bâton recourbé*. — Apollon, lui, *Fils* direct du *Père* des dieux, descendu du Ciel, premier *précepteur* des hommes, simple berger chez Admète, vainqueur du *serpent* Python l'ennemi de sa *mère*, et auquel étaient consacrés le *coq*, le *cygne*, l'*olivier*, le *myrthe*, le *palmier* etc., était une trace messianique plus élevée.

* Guérin du Rocher, Bonnaud, la Chapelle, ont *démontré*, eux, que *Sésostris*, où l'on voit *Osiris*, et le *Phœnix* son fils, et le *Mycerinus* et *l'Amosis*, sont nos Jacobs et nos Moïses perdus de vue.

son origine. Les rayons de la lumière ne laissent pas de subsister dans le soleil, quoiqu'ils se répandent sur la terre; ainsi en est-il d'un esprit qui tire sa grandeur et sa sainteté d'en haut. Envoyé parmi nous pour remplacer les objets célestes trop éloignés de nos yeux, il converse avec nous, et n'en est pas moins inséparablement uni à son principe. C'est de lui qu'il reçoit tout son mouvement; c'est à lui que s'adressent tous ses regards; c'est vers lui que tendent tous ses désirs. *S'il reste parmi nous, c'est pour nous servir de modèle.*

» OU LE TROUVER CET HOMME DIVIN?.... »

Il est venu, le Sauveur des gentils aussi bien que des Juifs; et les Princes des Gentils, et les Juges romains, et les Empereurs romains, et les Sophistes romains, le reconnaissent de loin comme de près : — Tibère, tout le premier, à la vue des *Actes* de Pilate, qui s'était *lavé les mains* du déicide, demanda au sénat que Jésus fût mis au rang des Dieux : » (DION.) — Ils n'étaient sûrement pas anti-chrétiens, Vespasien et Titus son fils, qui exterminèrent treize mille Juifs révoltés, dont un (le treizième) venait de livrer, et par conséquent de crucifier le Sauveur. — Trajan écrivait à Pline, proconsul du Pont : « Il ne faut pas faire perquisition des chrétiens. » — Adrien, à Fondanus, proconsul d'Asie : « Si quelqu'un se rend accusateur des chrétiens, qu'il fasse voir qu'ils agissent en quelque chose contre les lois. » Lampride nous apprend qu'il voulut faire recevoir Jésus-Christ au rang des Dieux, dans les temples de son nom : *Hadrianées*. — Antonin, le *Pieux*, mandait aux États d'Asie : « Plus vous faites de bruit contre eux, plus vous les accusez d'impiété, et plus vous les confirmez. Il est aussi bon de vous donner des avis touchant les tremblements de terre. Au lieu que les chrétiens mettent plus que jamais leur confiance en Dieu, vous perdez courage. » — Marc-Aurèle, qui commença par laisser persécuter les chrétiens, finit par les favoriser, surtout depuis la pluie miraculeuse qui sauva son armée, et qu'il obtint à leur prière. — Alexandre-Sévère, au rapport de Lampride, plaça Jésus-Christ dans la chapelle des pénates de son palais, et Mammée, sa mère, se fit chrétienne. — Dioclétien lui-même, commença par être l'ami des Chrétiens. — Et Galère, *César* choisi par

lui, choisit, à son tour, pour *César* Constantin, qui plaça le Christianisme sur le trône. — Julien, surnommé l'*Apostat*, fut d'abord chrétien en effet ; et bientôt, il mourut à la fleur de l'âge, en criant ces paroles immortelles : *Tu as vaincu, Galiléen !....* — Et le capitaine de ses gardes, Valentinien I^er^, son héritier, devint l'ami de notre grand St. Martin. — Gratien, mérita d'être pleuré par St. Ambroise. — Jovien prit pour devise : *Scopus vitæ Christus.* — Puis vint *Théodose*, dont le seul nom, comme la vie, fut un *enseignement du Dieu* des chrétiens.

Et Celse va jusqu'à dire, dans son *Discours véritable* : « Jésus, pressé par la pauvreté, s'était retiré en Egypte, où il a puisé dans l'art magique ce pouvoir merveilleux et cette présomption qui lui firent prendre ensuite dans la Judée le titre de Dieu. »

Et Porphyre lui-même : « On sera peut-être étonné, dit-il dans son livre contre les chrétiens, de ce que je vais ajouter : c'est que les dieux ont déclaré positivement que le Christ a été un homme très religieux, et qu'il est devenu immortel. Ces mêmes dieux parlent de lui avec de grands éloges. La déesse Hécate, pressée de dire quel homme était Jésus-Christ, a répondu que c'était un homme d'une très grande piété, et qui avait acquis par sa mort l'immortalité, dont il jouit maintenant. Cette même déesse interrogée pourquoi donc cet homme saint avait été condamné à mort, répondit que son corps avait succombé sous les supplices, mais que son âme était dans le ciel avec les âmes bienheureuses. » — « Il ne faut plus être surpris si les dieux ne donnaient plus nul secours aux Romains, puisque l'on souffrait que les peuples adorassent impunément Jésus. C'est Jésus seul qui empêchait Esculape et les autres dieux de venir au secours de l'Empire, et d'arrêter le cours de la contagion qui régnait. — » Porphyre enfin, forcé lui-même de reconnaître la puissance de Jésus-Christ, fait prononcer à son Apollon désespéré ce tragique et dernier oracle, dans lequel il reconnaît hautement les trois personnes divines : « Gémissez, temples; désolez-vous, trépieds; Apollon vous quitte enfin, il vous quitte par une lumière céleste, et par une force supérieure, à laquelle il ne peut résister. La Prêtresse a perdu la voix, elle est condam-

née depuis long-temps au silence. Et toi, malheureux Prêtre, ne m'interroge plus ni sur le Père divin, ni sur son Fils unique, ni sur le Saint-Esprit, qui est l'âme du monde. C'est ce même Esprit qui me chasse de ces lieux. Je n'en puis dire davantage. »

Le Fils de Dieu est venu au monde pour le sauver en y mourant, et ses meurtriers eux-mêmes, par leur seul homme d'Etat, et leur seul Historien, lui ont rendu hommage comme tout le genre humain.

Josèphe, qui ne craint pas de célébrer St Jean-Baptiste, St Jacques-le-Mineur, etc., célèbre le Maître : « En ce temps-là, parut Jésus, homme sage, si néanmoins on doit le regarder comme un homme, car il faisait des choses extraordinaires. Il était le maître de ceux qui cherchaient la vérité. Il eut beaucoup de disciples, tant Juifs que Gentils. Il était le Christ. Ayant été accusé par les principaux de la nation, Pilate le fit crucifier. Mais ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie lui demeurèrent fidèles après sa mort; car le troisième jour, il leur apparut vivant, suivant les oracles des Prophètes, qui avaient prédit de lui beaucoup de merveilles. C'est de lui que la secte des Chrétiens tire son nom. »

Et Philon, le *Platon juif*, comme Josèphe en est le Tacite, dit littéralement dans la *Vie de Moïse* : — « Il était nécessaire que le Grand Sacrificateur qui faisait les prières au Père du monde, prît pour avocat le Fils de celui-ci très-parfait, tant pour impétrer l'oubliance des péchés que pour obtenir la fourniture des biens en abondance. »

Il est venu, enfin, le *Désiré des nations; il a vu, il a vaincu*, bien autrement que César; il est venu, et il a plus obéi, et plus souffert, il s'est plus *humilié*, afin d'être plus élevé, que nul autre homme jamais. Et voici *un* trait de son portrait infini, et le voici proclamé par le plus fameux des *philosophes* du 18me siècle, Jean-Jacques Rousseau : « Je vous avoue dit-il, que la majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de

celui-là! Se peut-il qu'un Livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs, quelle grâce touchante dans ses instructions, quelle élévation dans ses maximes, quelle profonde sagesse dans ses discours, quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses, quel empire sur les passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleurs, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçon leurs exemples. Aristisde avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobrieté; avant qu'il n'eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer. Celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, et qui pleure. Jésus au milieu

d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un Sage; la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont bien moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait formé le sujet. Jamais les auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le Héros.»

Il est venu le Législateur, l'Exemple des nations, le Type de l'homme vertueux, le Saint par excellence, et les plus grands hommes désormais, et à jamais, le prennent, le suivent autant qu'il est en eux, et par lui seul, et par sa grâce seule, pour modèle; et les héros et les Martyrs[1] le représentent, le rappellent, le démontrent après coup, comme d'autres avant, dans leurs vies et surtout dans leurs morts. Tous ensemble, à l'envi, « Ils ont souffert, comme dit St. Paul *aux Hébreux*, 11, 30, les moqueries, les fouets, les chaînes et les prisons; ils ont été lapidés, sciés; ils ont été éprouvés en toute manière; ils sont morts par le tranchant de l'épée; ils ont été vagabonds, couverts de peaux de brebis et de chèvres, étant abandonnés, affligés et persécutés. Ces hommes, dont le monde n'était pas digne, ont passé leurs vies errant dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les catacombes, etc.»

Il fut surtout *Homme-Dieu*, ce Simon Pierre, dont le crucifiement renversé, ou *la tête en bas*, devait imiter le mieux le crucifiement droit du Dieu-Homme, selon la remarquable prophétie de celui-ci, rapportée par St. Jean : « Lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous

[1] *Tout* soldat tombant sur le champ de bataille est *martyr*, s'il est *Chrétien* : ce qui fait la supériorité de sa profession sur *toutes* les autres.

alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez plus âgé, *vous étendrez vos mains* : *Extendes manus tuas.*

Les Rois surtout, lorsqu'ils sont bons, parce qu'alors ils sont meilleurs que les citoyens, ont leurs *passions* relatives comme lui ; et dans les derniers siècles, qui en ont plus besoin que les autres (auxquels la Passion récente du Fils de Dieu suffisait).

Charles Ier d'Angleterre, et Louis XVI de France, en sont deux admirables exemples : le premier, plus grand, plus noble, plus magnifique, plus *roi*, plus *homme*, dans sa défense en présence de ses juges [1] ; — le second, plus grand, plus hum-

(1). « Souvenez-vous, Messieurs, que je suis votre Roi, surtout votre Roi Légitime, et quel péché vous attirez sur vos têtes, outre d'autres grands jugements sur le pays... La Couronne est un dépôt qui m'a été commis de par Dieu... Votre autorité usurpée ne peut durer longtemps, et il y a un Dieu au Ciel qui vous en fera rendre compte, et à ceux qui vous l'ont donnée... Moi, qui suis votre Roi, je dois servir d'exemple à toute la nation anglaise, pour maintenir la justice... etc etc. »

Voici des traits de vie en présence de la mort, rapportés par Lally Tollendal, qui rapprochent Charles Ier de Louis XVI : « Un scelérat osa lui cracher au visage ; Charles tira son mouchoir et s'essuya sans daigner même se plaindre. On a dit le *martyre*, on aurait pu dire *la passion de Charles* Ier. Tous les cœurs chrétiens sont d'accord avec celui de Clarendon, quand on lit dans son histoire : « Le meurtre le plus exécrable qui a été commis depuis celui de notre adorable Sauveur. » La seule faveur accordée à l'auguste condamné fut la permission de voir ses deux enfants qui lui restaient en Angleterre : la princesse Elisabeth, qui était l'aînée, et le duc de Glocester, âgé seulement de dix ans. Il leur parla de Dieu et de leur mère. Il se plut à protester « que dans tout le cours de sa vie, il n'avait pas été infidèle à la reine, même par une pensée, et que sa tendresse conjugale allait durer encore autant que cette vie. » Il chargea la princesse Elisabeth de répéter ces paroles à sa mère. Passant au duc de Gloces-

ble, plus *sujet*, plus *chrétien*, plus *Christ*, plus *Homme-Dieu*, disons-le, en présence de ses bourreaux ;

C'est-à-dire plus près de Dieu même !

Mais c'est à Paris, à un siècle de là, et aux temps de l'année

ter, et le prenant sur ses genoux : « Mon fils, lui dit-il, ils vont couper la tête de ton père... » Il vit l'enfant saisi de cette terrible image, et poursuivit : « Ecoute-moi bien, mon fils, ils vont couper la tête de ton père ; peut-être voudront-ils te faire roi ; mais prends-y garde, tu ne peux pas être roi tant que tes frères aînés, Charles et Jacques, seront vivants. Ils couperont la tête à tes frères s'ils peuvent mettre la main sur eux ; peut-être qu'à la fin ils te la couperont aussi. Je t'ordonne donc de ne pas souffrir qu'ils te fassent roi. — Je me laisserai plutôt mettre en pièces, répondit le généreux enfant, avec une émotion qui fit briller encore quelques larmes de joie dans les yeux de son malheureux père. Charles bénit ses deux enfants, remit à sa fille deux diamants, dont l'un était pour sa mère, et, séparé désormais de la nature, ne s'occupa plus que de ces grandes pensées de religion qui l'avaient soutenu dans ses longues épreuves....

« Il dit que sa mort, injuste dans les décrets des hommes, ne l'était cependant pas dans les décrets de Dieu. « J'ai permis, dit-il, qu'un jugement inique ôtât la vie au vice-roi d'Irlande, et je la perds aujourd'hui par une sentence non moins injuste que la sienne. » Il finit en priant pour ses bourreaux ; en demandant au ciel le salut de *son malheureux royaume* et de *son malheureux peuple*. — « Je passe d'une couronne caduque et corruptible à celle que ne peut souiller aucune corruption » répondit le Roi à son confesseur, qui lui disait que son heure était venue. En proférant ces paroles, Charles déposa son manteau, il détacha son collier de Saint-Georges, et le mit dans les mains de Juxon, avec ce seul mot : *Souvenez-vous*. Il chargea Thomlison de remettre au duc d'York une pierre précieuse, gravée aux armes d'Angleterre ; fit présent à ce colonel lui-même de son étui d'or et de sa montre, se dépouilla de son habit, remit son manteau sur ses épaules, puis posant sa tête sur le bloc, il ordonna qu'on le laissât encore adresser une prière à

qui séparent la *Noël* de *Pâques*, qu'on voit une *imitation* plus grande, et des *Anté-Christ* et *du Christ* :

C'est là qu'on voit, pour ne rappeler que quelques traits plus ou moins visibles entre des milliers de traits de ressemblance : — les *Pharisiens* (les lâches de *Paris* en toutes lettres); — les *Scribes* (Syeyès, Cérutti, Lamourette [1], Fau-

Dieu, et qu'on attendît, pour le frapper, qu'il en donnât le signal *en élevant les bras vers le ciel*. Son ordre fut respecté; *ses bras s'élevèrent*; un des exécuteurs masqués trancha sa tête d'un seul coup; l'autre la montra au peuple, toute ruisselante de sang, et cria : « C'est la tête d'un traître. » Ce que produisit à Londres le spectacle, et dans les provinces, la nouvelle de cette mort, est à peine rendu même dans le sublime tableau qu'en a tracé Hume. Bientôt de plus douces larmes coulèrent à la lecture de l'*Icon Basilikè*, espèce de journal que Charles avait écrit pendant le cours de ses longues infortunes, qu'il avait continué dans ses diverses prisons, où, à l'imitation de David dans ses psaumes il parlait tantôt à Dieu, tantôt aux hommes, et qu'enfin on avait intitulé, en le publiant : *Portrait du Roi*. Milton lui-même comparait les effets de ce livre sur le peuple anglais à ceux qu'avait produits sur le peuple romain le testament de César. Voici une des dernières lettres de Charles I^er^ à son fils (*) : « Je laisse à vos soins votre mère ; souvenez-vous qu'elle a été contente de souffrir pour moi, avec moi et avec vous aussi, par une magnanimité incomparable. Quand ils m'auront fait mourir, *je prie Dieu qu'il ne fasse pas retomber son indignation sur mon peuple*. » Et sa dernière prière à Dieu, dans le *Basilikè* : « Fais que le sang de ton Fils crie plus haut en faveur de mes juges, que le mien contre ! »

(1) Syeyès, Cérutti et Lamourette, furent les *scribes* de l'orateur Mirabeau, qu'en Provence on appelait *l'Antè-Christ !*

* Dans le fait, Charles II et son fils finirent par se convertir à la Religion Catholique, ainsi qu'on le voit dans leurs *Sentiments sur la vraie Religion*, réimprimés en français, in-12, 1705.

chet[1]; les *Princes des prêtres* (Talleyrand, Brienne, etc.); les Judas (*d'Orléans*[2]);

Mais là aussi, le disciple du Sauveur, dans le *Temple*, comme le Sauveur sur le Calvaire, *souffrait* et lisait *l'Imitation de J.-C.*;—là, il prédit sa mort à Malesherbes comme le Sauveur à ses disciples : *J'en suis sûr, ils me feront mourir, ils en ont le pouvoir et la volonté*; » — là, il écrivait son *Nouveau-Testament*; véritable *Évangile royal*, dont le pardon, l'amour des ennemis, est l'âme; — là, il dit de ses sujets et même de ses bourreaux : *ils ne savent ce qu'ils font;*—là, le désir de mourir[3];—là surtout, le désir d'expirer entre les mains de Dieu[4];— là, le

(1) Fauchet appelait *Jésus* : le *ci-devant Christ !*

(2) Mais aussi nous devons à la vérité, et surtout au Christianisme, de dire que tous les apostats, tous sans une seule exception peut-être, et grâce à Jésus-Christ, revinrent à Jésus-Christ.

(3) « Quand Desèze eut fini son plaidoyer, dit Malesherbes, il nous le lut : je n'ai rien entendu de plus pathétique que sa péroraison. Nous fûmes touchés jusqu'aux larmes. Le Roi nous dit : « Il faut la supprimer, *je ne veux pas les attendrir.* »

(4) « Nous approchions du jugement; il me dit un matin : « Ma sœur m'a indiqué un bon prêtre qui n'a pas prêté serment, et que son obscurité pourra soustraire dans la suite à la persécution : voici son adresse. Je vous prie d'aller chez lui, de lui parler, de le préparer à venir lorsqu'on m'aura accordé la permission de le voir. » Il ajouta : « Voilà une commission bien étrange pour un philosophe ! car je sais que vous l'êtes ; mais si vous souffriez autant que moi, et que vous dussiez mourir comme je vais le faire, je vous souhaiterais les mêmes sentiments de religion; ils vous consoleraient bien plus que la philosophie. »

« Après la séance, où ses défenseurs et lui avaient été entendus à la barre, il me dit : « Vous êtes certainement bien convaincu actuellement que, dès le premier instant, je ne m'étais pas trompé, et que ma condamnation avait été prononcée avant

Prêtre (l'abbé Egdgewort), pour lui tenir lieu à la fois du disciple *bien-aimé* et de Dieu son père lui-même :

Et prêt à l'implorer oubliait de l'absoudre[1];

Là, Marie-Antoinette, en *appelant à toutes les mères* de la

que j'eusse été entendu. » Lorsque je revins de l'assemblée, où nous avions tous trois demandé l'appel au peuple, je lui rapportai qu'en sortant j'avais été entouré d'un grand nombre de personnes, qui toutes m'avaient assuré qu'il ne périrait pas, ou au moins que ce ne serait qu'après eux et leurs amis. Il changea de couleur, et me dit : « Les connaissez-vous? retournez à l'assemblée, tâchez de les joindre, d'en découvrir quelques-uns; *déclarez-leur que je ne leur pardonnerais pas s'il y avait une seule goutte de sang versée pour moi;* je n'ai pas voulu qu'il en fût répandu quand peut-être il aurait pu me conserver le trône et la vie; je ne m'en repens pas. »

« Ce fut moi qui le premier annonçai au Roi le décret de mort. Il était dans l'obscurité, le dos tourné à une lampe placée sur la cheminée, les coudes appuyés sur la table, le visage couvert de ses mains; le bruit que je fis le tira de sa méditation; il se leva et me dit : « Depuis deux heures, je suis occupé à chercher, si dans le cours de mon règne, j'ai pu mériter de mes sujets le plus léger reproche ; eh bien ! monsieur, je vous le jure dans toute la vérité de mon cœur, comme un homme qui va paraître devant Dieu, j'ai constamment voulu le bonheur de mon peuple. » Je revis encore une fois cet infortuné monarque. Deux officiers municipaux étaient débout à ses côtés : il était debout aussi, et lisait. L'un des officiers municipaux me dit : « Causez avec lui; nous n'écouterons pas. » Alors j'assurai le roi que le prêtre qu'il avait désiré allait venir. Il m'embrassa et me dit : « La mort ne m'effraie pas; et j'ai la plus grande confiance dans la miséricorde de Dieu. »

[1] Magnifique vers d'un chef-d'œuvre de Madame de Vannoz.

calomnie d'un de ses bourreaux, qui l'accusait d'avoir perverti son fils;—là, Marie Thérèse, l'*Orpheline du Temple*, surprise par le régicide Rovère à tracer au crayon sur la muraille de la Tour: *O mon Dieu! pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes*

Tel est le récit de Malesherbes. Voici celui de l'abbé de Firmont (Edgeworth), son Confesseur.

« La veille de sa mort, Louis XVI, après avoir vu sa famille pendant trois heures, se retira dans son appartement à dix heures et demie du soir. Il demanda son confesseur, et passa avec lui une partie de la nuit. Il se coucha à deux heures du matin, en recommandant à Cléry de l'éveiller à six heures. A cette heure, quand Cléry entra, le roi était levé. Le confesseur lui dit la messe sur les sept heures; il y communia. Appelant ensuite Cléry, il lui remit un anneau, où étaient gravées l'époque de son mariage, et les lettres initiales de son nom et celui de la reine. « *Vous remettrez*, dit-il, *l'anneau à ma femme. Vous lui direz que, si je ne suis pas monté chez elle, c'est pour éviter le cruel moment de la séparation. Voici en outre, un cachet aux armes de France, je le lègue à mon fils.* » A neuf heures on lui dit qu'une voiture l'attendait. Il descendit avec fermeté...

« Le Roi, ajoute l'abbé de Firmont, se trouvant resserré dans une voiture où il ne pouvait ni parler ni entendre sans témoins, prit le parti du silence. Je lui présentai aussitôt mon bréviaire, le seul livre que j'eusse sur moi, et il parut l'accepter avec plaisir. Il témoigna même désirer que je lui indiquasse les *Psaumes* qui convenaient le mieux à sa situation, et il les récitait alternativement avec moi. Les deux gendarmes qui tenaient la portière de la voiture, sans ouvrir la bouche, paraissaient extasiés et confondus tout ensemble, de la piété tranquille d'un monarque qu'ils n'avaient jamais vu sans doute d'aussi près. Toutes les rues étaient bordées de plusieurs rangs de citoyens armés, tantôt de piques, tantôt de fusils; en outre, la voiture elle-même était entourée d'un corps de troupes imposant, et formé sans doute de ce qu'il y avait de plus corrompu dans Paris. Pour comble de précautions, on avait placé en avant des chevaux une multitude de tambours, afin d'étouffer, par ce bruit,

parents ; — là, Mme Elisabeth, s'écriant : *C'est moi qui suis la Reine*, afin de mourir pour elle : — *Saintes femmes* du nouveau Calvaire (où ne se trouva qu'une *pénitente*).

Là enfin, les disciples du Roi sacré, les royalistes, et surtout

les cris qui auraient pu se faire entendre en faveur du Roi. Mais comment aurait-on entendu ? personne ne paraissait, ni aux portes, ni aux fenêtres; et on ne voyait dans les rues que des citoyens armés, c'est-à-dire des citoyens qui, tout au moins par faiblesse, concouraient à un crime qu'ils détestaient peut-être dans le cœur. La voiture parvint ainsi dans le plus profond silence à la place Louis XV, et s'arrêta au milieu d'un grand espace vide, qu'on avait laissé autour de l'échafaud. Cet espace était bordé de canons ; et au-delà, tant que la vue pouvait s'étendre, on apercevait une multitude en armes. Dès que le Roi sentit que la voiture n'allait plus, il se retourna vers moi, et me dit à l'oreille : « Nous voilà arrivés, si je ne me trompe. » Mon silence lui répondit que oui. Un des bourreaux vint aussitôt ouvrir la portière, et les gendarmes voulurent descendre ; mais le roi les arrêta, et appuyant sa main sur mon genou : « Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, *je vous recommande monsieur que voilà* ; ayez soin qu'après ma mort il ne lui soit fait aucune insulte. Je vous charge d'y veiller.

« Dès que le Roi fut descendu de voiture, trois bourreaux l'entourèrent, et voulurent lui ôter ses habits. Mais il les repoussa avec fierté et se déshabilla lui-même. Il défit également son col, ouvrit sa chemise, et s'arrangea de ses propres mains. Les bourreaux, que la contenance fière du Roi avait déconcertés un moment, semblèrent alors reprendre de l'audace. Ils l'entourèrent de nouveau, et voulurent lui prendre les mains. — « Que prétendez-vous? » leur dit le prince, en retirant ses mains avec vivacité ? — « *Vous lier*, » répondit l'un des bourreaux. — « Me lier ! » repartit le Roi, d'un air d'indignation; et se retournant vers moi, il me regarda fixement, comme pour me demander conseil. Hélas ! il m'était impossible de lui en donner un, et je ne lui répondis d'abord que par mon silence. Mais comme il continuait de me regarder. « Sire, lui dis je avec lar-

les Prêtres chrétiens, allant en masse au martyre à Paris et dans les provinces, à la suite de l'archevêque d'Arles, des frères Larochefauld, des frères de Hercé, de l'abbé de Fénélon, de l'abbé Bourbon, et surtout des éloquents abbés Richard et de

mes, dans ce nouvel outrage, je ne vois qu'un dernier degré de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense. » A ces mots, il leva les yeux au ciel avec une expression de douleur que je ne saurais rendre. « Assurément, me dit-il, il ne me faudra rien moins que son exemple pour que je me soumette à un pareil affront ; » et se tournant vers les bourreaux : « Faites ce que vous voudrez, leur dit-il, *je boirai le calice jusqu'à la lie.* » Les marches qui conduisaient à l'échafaud étaient extrêmement raides à monter. Le roi fut obligé de s'appuyer sur mon bras ; et à la peine qu'il semblait prendre, je craignis un moment que son courage ne commençât à fléchir ; mais quel fut mon étonnement lorsque, parvenu à la dernière marche, je le vis s'échapper, pour ainsi dire, de nos mains, traverser d'un pied ferme toute la largeur de l'échafaud, imposer silence par son seul regard à quinze ou vingt tambours qui étaient placés vis-à-vis de lui, et d'une voix si forte, qu'elle dût être entendue du Pont-Tournant, prononcer distinctement ces paroles à jamais mémorables : « Je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort ; *et je prie Dieu que ce sang que vous allez répandre ne retombe jamais sur la France.* »

« Il allait continuer, mais un homme à cheval, en uniforme national, fondant tout à coup l'épée à la main, et avec des cris féroces, sur les tambours, les obligea de faire un roulement. Plusieurs voix se firent entendre en même temps pour encourager les bourreaux; ils parurent s'animer eux-mêmes; et, saisissant avec effort le plus vertueux des rois, ils le traînèrent sous la hache, qui, avec la rapidité de l'éclair, fit tomber sa tête. Le plus jeune des bourreaux (il ne semblait pas avoir plus de dix-huit ans), la saisit, et la montra au peuple, en faisant le tour de l'échafaud ; il accompagnait cette cérémonie monstrueuse des cris les plus atroces et des gestes les plus indécents.

Lubersac, qui venaient de publier, l'un en Belgique, l'autre en France, leurs courageux *Parallèles des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur Roi.*»

Et c'est à cette identité des Judas-*Marat*, et des d'*Orléans* Judas, qu'il est possible de dire, et même impossible de ne dire point, que la haine des Juifs continuée, exagérée depuis dix-huit siècles de Démonstrations Évangéliques de plus en plus péremptoires, que leur haine pour l'Homme-Dieu ((qu'ils viennent de *crucifier* une dernière fois : (*rursùm Crucifigentes*, dit St Paul *aux Hébreux !*), sur le *Chrysorrhoas* (roulant de l'*or*), et dans la Ville *de sang* (*Voy.* la *Géograph.* ancienne, V° *Damas*), est, seule, la confirmation, la consommation de toutes les Prophéties de l'Homme-Dieu, de la Vierge-Mère, et de cette haine elle-même !

« Le plus morne silence régna d'abord: bientôt quelques cris de vive la république ! se firent entendre, les voix se multiplièrent; et ce cri, au bout de dix minutes, devint celui de la multitude. »

L'évangéliste royal n'oublia de redire que les célèbres et immortelles paroles que l'Esprit de Dieu lui inspira, à son insu peut-être : *Fils de saint Louis, montez au Ciel!*

C'est, disons-le, la *Passion* royale de Louis Seize, qui inspirait à l'auteur de la *Théorie du pouvoir* ces belles paroles, que nous avons vues plus d'une fois suivies de pleurs, et qui valurent la Pairie à l'auteur : « Et moi aussi j'ai vu un homme qu'une satellite aveugle et féroce montrait à une populace en délire, en lui disant : *voilà votre Roi.* J'ai vu des mains augustes chargées d'indignes liens; j'ai vu un sceptre brisé comme un roseau ; j'ai vu une couronne qui n'a été qu'un tissu d'épines cruelles; j'ai vu sous la pompe du trône les chagrins les plus cuisants, les affronts les plus amers, les traitements les plus barbares,... et à ce rapprochement mes larmes coulent en abondance ».

DEUXIÈME PARTIE.

LES

MAGNIFICENCES

de la Vierge-Mère.

Fecit mihi Magna qui Potens est. (Luc I.)

CHAPITRE Ier.

La Vierge selon la Logique.

Ecce Virgo. (Vinc.)

Je conçois que Dieu, la raison par excellence, telle que je la conçois, procède à la façon de ma raison à moi-même : qu'il veuille réparer le mal par le moyen même par lequel il l'avait laissé faire ; et qu'une Femme soit, tour-à-tour, la première occasion du premier péché, et la première de son expiation ;

Je conçois, avec St. Epiphane, qu'une personne humaine, un être fait à l'image de Dieu, que « Marie enfin soit la *première Croix* sur laquelle Dieu ait voulu immoler son Fils ; »

Je conçois qu'une Femme, naturellement obligée à la soumission par sa faiblesse, et plus encore la plus jeune possible [1], soit, à ces deux titres, aux yeux de Dieu, supérieure en mérites à l'homme.

[1] Dieu a préféré la Femme faible pour être sa *Servante* : — comme il a préféré les Enfants, qu'*il appelait* habituellement *à Lui ;* — comme il a préféré les Malades ; — comme il a préféré les Pauvres.

Je conçois qu'*une Femme*, humble par excellence, surtout au souvenir de la circonstance que c'était à un être de son sexe que le monde avait dû son malheur, se soit trouvée, plutôt que l'*homme* innocent, avec la vertu capable de le réparer ;

Et je conçois que Dieu, en conséquence, se soit plû à rendre au Sexe, et au-delà, le privilége qui semblait désormais l'apanage exclusif de l'homme, de concourir enfin au Saint Ministère, en portant dans son sein Dieu, que les disciples, exclusivement, devaient un jour porter dans la Cène d'une autre façon ;

Je conçois *une Femme* comme moyen de la génération d'un Dieu, comme je ne conçois pas autre chose pour moyen de la génération d'un homme : car, encore une fois, la raison humaine est faite à l'image de la raison divine, et je dois raisonnablement juger de celle-ci par l'autre ;

Je conçois une suite, une économie de créations divines et humaines, où l'on voit, tour-à-tour, Adam naître de Dieu seul, Ève d'un homme seul, Abel d'un homme et d'une femme, Jésus-Christ d'une Femme seule ;

Je conçois la Mère d'un Dieu, *Vierge*, parce que la virginité est le plus noble état de la Femme, et le caractère de la Femme forte par excellence[1] ;

[1] C'est parce que la Virginité divine était la raison, le secret, l'âme, il faut le dire, de la création, de l'humanité, de la société, de l'univers : — que la Virginité prit partout, et à toutes les époques, un caractère sacré ; et que l'opinion publique, reine du monde, et par conséquent les mœurs et les lois, lui décernèrent à l'envi des respects, des hommages, des immunités, de l'omnipotence ; — que les Vestales, en particulier, trouvées ou retrouvées aux Indes, et jusque en Amérique, comme à Rome, et même à Athènes, appartenaient aux familles patriciennes et même royales ; — que les Druïdesses, formant le vœu de virginité perpétuelle étaient réputées Saintes ; — que les Sybilles, les Pythonisses, etc. par leurs réponses influaient si puissamment

Je conçois une *Femme* pour instrument du salut d'un *homme*, et une femme *Vierge* pour instrument du salut d'un homme pollué [1];

Je conçois Marie *Mariée*, parce que le mariage est, extérieurement et politiquement, le principe de la société et de l'ordre privé et public. (Si Marie n'eût pas été mariée en apparence, le Fils de Dieu eût passé pour être bâtard, et la Vierge par excellence pour une femme publique!);

Je la conçois *mariée à un homme Saint*, à un homme Juste, à un homme Vierge comme elle; à un homme dont le nom de *Joseph* [2] participe du nom même de *Jésus*;

Je conçois Marie, toujours Vierge, commençant notre salut par son entretien avec un Esprit de lumière; comme j'ai vu Ève, encore vierge, commençant notre perte par son entretien avec un esprit de ténèbres;

Je conçois Marie sans autre enfant que Jésus : le Fils unique du Père dans le Ciel devait être sur la terre le Fils unique de sa Mère;

sur les conseils des nations; — que les 2es noces, et surtout la polygamie et la polyandrie, sont partout odieuses; — et que le célibat, et même le veuvage seulement, sont, en général, favorables.

C'est surtout, parce que la Virginité est essentiellement génératrice, paternelle, maternelle, filiale, fraternelle, concuremment, qu'elle a mérité partout, chez les nations barbares, ainsi que chez les civilisées, (*) la sympathie, l'admiration, le dévouement, et jusqu'à l'homicide des hommes....

[1] Ce qui est exprimé dans le beau verset du *Te Deum* : *Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum.*

[2] *Joseph* signifie, dans les langues originaires, *Accroissement.*

* Chez les Israélites, les *Vierges* étaient considérées comme innocentes des crimes des Rois et des Hommes : témoin ce passage du chap. 37 d'*Isaïe* : «Voici ce que le Seigneur dit de ce Prince : La *Vierge fille de Sion* te méprisera et t'insultera; la fille de Jérusalem secouer la tête derrière toi.

Je conçois la Mère d'un Dieu appelée, comme telle, à devenir la Patronne de l'humanité dans les deux plus beaux états de son sexe : la Virginité et la Maternité;

Je conçois, dans le système de la Réparation du monde, une Femme-Dieu pour modèle spécial de la seconde partie de l'humanité [1], comme je conçois l'Homme-Dieu pour modèle spécial de la première ;

[1] C'était à la seule Foi de l'attente de la Mère de Dieu chez les Juifs, que les femmes, en général, dûrent un plus grand respect qu'ailleurs ; et c'est pour cela aussi qu'on vit tant de Saintes femmes avant, pendant et après la Passion du Sauveur.

C'est à *Marie* que l'humanité, la société et le monde entier, on peut le dire, sont redevables de ces milliers de filles, de femmes Fortes, de Saintes, de son nom, qui figurent dans les *Martyrologes*, dans la *Vie des Saints*, et même dans l'histoire civile et politique de tous les peuples. Et, entre autres : — cette *Sainte Marie, esclave* de Tertullus Sénateur romain, qui consacrait spécialement au jeûne les jours de fêtes des païens, et qui, mise sur le chevalet meurtrier sous Dioclétien, en fut retirée à la prière de son maître qui, ravi de sa fidélité et de son courage, lui rendit secrètement la liberté ; — *Sainte Marie* (courtisanne) *d'Égypte,* qui se sentit ramenée à Dieu le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix ; — *Sainte Marie* d'Oignes, qui se consacra, elle et son mari, et tous leurs biens, au service dés Lépreux, dans le couvent de son nom en Belgique, et mérita pour Historien le célèbre Jacques de Vitry et l'Evêque de Namur ; — etc., etc.

Dans des classes plus élevées, et des temps plus modernes, et pour ne citer que les noms les plus illustres ou les plus dignes de l'être : — *Marie de Bretagne,* Réformatrice de Fontevrault ; — *Marie du Secours*, *Marie de Lucena*, *Marie de Longa*, etc. ; Fondatrices de la Merci, des Clarisses et des Minimes d'Espagne ; — Nos *Marie Acarie* de l'Incarnation, mère et fille, admirables Carmélites, l'une qu'on vient de canoniser ; — *Marie de la Trinité,* Fondatrice de la *Miséricorde ;* — *Marie des Ursins,* si célèbre sous le nom de Duchesse de Montmorency, admirable Visitandine de

Je conçois même une Femme, naturellement Belle et faible, timide, accessible, aimante, généreuse, pour modèle plus irrécusable de vertu ou pour appui plus sûr à l'homme naturellement fort[1] : *Maria gratiâ plena est: quiâ Deo et hominibus grata*, dit saint Bernard, *de Virg. Mar.*

Moulins; — *Marie de l'Incarnation*, admirable Ursuline, et législatrice du Canada;—et *Marie* de la *Visitation de Sainte-Marie* de Paray le Monial au diocèse d'Autun, dont l'*Histoire* est écrite en particulier par Languet, le savant archevêque de Sens, et à laquelle appartient l'insigne gloire de l'amour et de la propagation de l'amour du *Sacré-Cœur*, d'abord bourguignon, ensuite français, et enfin italien, européen et universel...

Et tant de Maries, et de Maries Thérèses, Royales par excellence : depuis les *Marie d'Anjou*, femme de Charles VII, *Marie de Bourbon*, abbesse de Chelles, etc.; — ou servant les malades à l'Hôtel-Dieu (sous le nom de duchesse d'Estouville); — depuis notre *Marie*, mère de Sobieski, et nos *Maries* de Gonzague; — depuis notre *Marie-Thérèse* de Louis-le-Grand; les *Marie d'Autriche*, au magnifique règne en Hongrie; les *Marie Stuart*, et même les *Marie de Médicis*: — jusqu'à notre *Marie* Lecksinska, si grande Reine à côté d'un roi si petit; —jusqu'à sa fille chérie, cette *Marie-Louise*, vivant et mourant en sainte à St-Denis, sous le nom de *Marie-Thérèse de St-Augustin*; —et cette *Marie-Clotilde*, Reine de Sardaigne, qui vient d'être canonisée; — continuée, on peut le dire, dans sa nièce *Marie-Thérèse* de France, qui n'est pas moins Royale dès le Temple et aux pieds de l'échafaud, ou dans l'exil, que sur le trône, au-dessus duquel elle est.

[1] Delà, presque partout, et tout de suite, l'abolition du servage des femmes dans toute la Chrétienté, à la suite du Christianisme; — delà, la *double peine* portée presque partout aux offenses qui leur sont faites; — delà les égards : — absentes de nos Conseils, de nos Chambres, de nos Académies, de nos Magistratures, c'est-à-dire de nos peines ou de nos folies, elles sont les premières à nos Tables et à nos *Fêtes*, comme à celles *de Dieu*. Et nous nous étonnerons qu'un mauvais usage les tienne écar-

Je conçois que la Mère du Sauveur, qui souffrit plus longtemps que lui, puisqu'elle souffrit avant lui, avec lui et après lui, et celle dont le cœur, plus susceptible que le corps, a été crucifié mille fois, soit, d'une certaine façon, plus capable d'édifier et de déifier l'humanité que le Sauveur lui-même;

Je conçois que la Mère de Dieu, la Patronne des vierges, des épouses, des femmes en général, et même des hommes (par l'éducation maternelle), ait porté la vertu par excellence, l'humilité, jusqu'à ne pas avoir désiré le don des miracles [1];

Je conçois que la Mère du Fils de Dieu, le plus humble, le plus glorieux, le plus reconnaissant, le plus sublime des êtres créés, soit le plus capable de concevoir Dieu, de le louer [2], de lui demander, et d'en obtenir;

Je conçois encore une Femme, dont le sexe est naturellement humble, doux, compâtissant, et beau [3], comme puissant

tées de nos funérailles : il est vrai qu'elles vont la plupart au néant! — Delà les hommages que leur sexe a partout reçus, et qu'on a vus s'élever jusqu'au trône dans les états les plus fervents ou les plus Chrétiens : à Constantinople, en Espagne, en Portugal, en France (où leurs régences ne furent pas sans gloire), et dans le Saint Empire romain de l'Allemagne.

« Il faut tenir compte, dit l'auteur de *Frauenlob*, fameux poème du 13e siècle cité par M. de Montalembert dans l'*Histoire de Sainte Elisabeth*, si dévote à Marie, il faut tenir compte à toutes les femmes, de ce que la Mère de Dieu a été femme. »

[1] Les quatre Evangélistes ne citent pas *un seul miracle* de la sainte Vierge, la première des Femmes, non plus que de saint Jean-Baptiste, le plus grand des hommes.

[2] Le *Magnificat* (de *Magnum facere*), où l'âme de Marie, à la lettre, *grandit son Dieu*, dit Origène, est regardé par tous les Pères de l'Eglise, c'est-à-dire par les plus grands hommes du monde, comme le type vierge de la *Prière*; par les Compositeurs et les Poètes, comme la seule difficulté invincible de l'art; et, par tous, comme la quadrature du cercle pour les géomètres.

[3] « Pour moi, dit le protestant Lavater lui-même, dans son *Testament spirituel*, *pensée* 51, la meilleure Religion est celle qui

intermédiaire entre les hommes et Dieu[1] : *Accessum ad Deum habemus per Mariam*, dit saint Bernard, *de Advent. Domini ;*

présente ce qu'il y a de plus divin sous la forme la plus humaine, et ce qu'il y a de plus sublime, sous l'image la plus aimable. »

C'est parce que les épouses, et surtout les filless, ont naturellement bonnes, qu'elles sont naturellement belles. La sainte *Vierge* en est le type et la preuve la plus éclatante ; et Raphaël, le plus illustre des peintres, et précisément le plus exact, et le

[1] Il est remarquable que le Sauveur vivant fit son premier miracle à la prière de *Marie*, dans un *mariage*, en changeant l'*eau* qui purifie, en *vin* qui fortifie ; et le troisième en faveur de la belle-*mère* de saint Pierre, à la prière de saint Pierre.

Il ne sembla un jour rebuter une étrangère, (la Chananéenne qui lui demandait la guérison de sa fille,) en répondant qu'il n'*était pas juste de donner aux chiens le pain des enfants*, qu'afin de donner un plus beau jeu à sa foi, et subsidiairement à son ingénieux esprit *ad hominem* : — « Il est vrai, Seigneur, les petits chiens ne mangent que les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » — Alors Jésus lui répondit : « O femme ! votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous désirez. »

Voilà ce que faisait le Sauveur vivant aux femmes ; voici ce qu'il leur fit, ressuscité. Il apparut 1° à sainte Magdelaine, 2° aux Saintes femmes, avant d'apparaître même à ses Apôtres.

Depuis, il se montra notamment à sainte Brigitte, dont Leibnitz se plaisait à s'autoriser, et à sainte Catherine de Sienne ; — et lorsque celle-ci lui demandait un jour pourquoi il ne se communiquait plus aux hommes comme autrefois, il lui répondit : « Les hommes étaient alors d'une grande simplicité, fort défiants d'eux, attendant tout de moi ; aujourd'hui ils sont si remplis d'eux-mêmes, si occupés de ce qu'ils me disent et répètent sans cesse, comme si je l'oubliais, qu'ils ne me laissent presque jamais temps d'opérer. »

Si l'on disait que sainte Catherine de Sienne a *rêvé* cette belle parole, nous n'y verrions que mieux une *révélation*.

Je concevrais, enfin, le dogme de deux époux vierges hors de ligne, pour motifs du respect, de la continence, et disons-

plus sublime des siens. Nous sommes étonnés que cet aperçu si vrai soit échappé à celui (M. de Châteaubriand) qui a dit : « Fontanes, un ami que je regretterai éternellement, me demandait un jour pourquoi, dans la race juive, les femmes sont plus belles que les hommes? Je lui en donnai une raison de chrétien. Les Juives, lui dis-je, ont échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune Juive même dans la foule des prêtres et du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le flagella, le couronna d'épines, lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Les femmes de la Judée crurent au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent de leur bien, le soulagèrent dans ses afflictions. Une femme à Béthanie versa sur sa tête le nard précieux qu'elle portait dans un vase d'albâtre ; la pécheresse répandit une huile de parfum sur ses pieds, et les essuya avec ses cheveux. Le Christ à son tour étendit la miséricorde de sa grâce sur les Juives ; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe ; il guérit la belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement : pour la Samaritaine, il fut une source d'eau vive, un juge compâtissant pour la femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui, les saintes femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achetèrent du baume et des aromates, et le cherchèrent au sépulcre en pleurant. Sa première apparition, après sa résurrection, fut à Magdeleine ; elle ne le reconnaissait pas; mais il dit : « Marie ! » Au son de cette voix, les yeux de Magdeleine s'ouvrirent, et elle répondit : « Mon maître! *» « Le reflet de quelque beau rayon sera resté sur le front des Juives. »

Les femmes chrétiennes, elles-mêmes, semblent encore avoir le don de la beauté. Pensez et voyez, même en France ! Voyez surtout en Italie, et en Espagne !

* Comment M. de Châteaubriand oublie-t-il encore la femme de Pilate même, lui disant le *Salutaire* (les Pères de l'Eglise la croient *sauvée*), le magnifique quaternaire chrétien : *Nihil tibi et Justo Illi*, rapporté par saint Matthieu ?

le, d'une sorte de virginité, sinon de corps, au moins d'esprit, essentiellement salutaire et féconde [1] entre les époux ordinaires;

Je conçois, en tout cas, la Virginité de Marie et celle de Joseph, comme raison de celle du nombre, de plus en plus grand, dans les sociétés dégénérées, des femmes et même des hommes dont le monde ne veut pas ou qui ne veulent pas du monde; et qui, vierges [2] et martyres, répondaient comme Agnès à leurs juges impudiques : *J'ai pour Epoux celui, lequel plus j'aime, plus je suis chaste, plus je l'embrasse, plus je suis pure*;

Je conçois la virginité d'une mère personnelle, comme je la vois dans les mères *matér*ielles.—A l'exemple de la raison, la nature toute entière, dans les trois règnes, nous fait entendre, en nous les montrant, des virginités toutes-puissantes : —L'abeille aussi, véritable religieuse hospitalière, qui produit à la fois la cire de l'autel et le miel des malades, naît d'une mère sans père [3] : *Aris, ægrisque laboro.* — La reine des pierres

[1] Marie et Joseph sont, en effet, les patrons spéciaux des personnes *mariées*, et les père et mère indirects de toutes les familles vertueuses.

Je lis toute la nombreuse filiation de la Mère de Dieu dans le verset 8[e] du *Ps.* 112, qui m'a toujours semblé la source du *Magnificat* : *Qui habitare facit sterilem in domo ; Matrem filiorum Lætantem.*

[2] C'est encore à ce privilége, on peut le dire, natif des femmes, qu'elles doivent le bonheur d'être considérées comme Ordres particuliers de l'Eglise universelle (ce qui comprend à plus forte raison les Religieuses), et même comme *Veuves* (voyez les *prières* dans *l'office du Vendredi-Saint.*)

[3] La fourmi, le petit modèle de l'obéissance, du zèle, de la prévoyance, jouit du même privilége.

Un être infiniment plus petit, (c'est dans les humbles choses comme dans les humbles personnes, que les merveilles sont

précieuses, la Mère-perle, engendre immédiatement sous les rayons du soleil: *Pario cœlesti e semine.*[1] — L'oranger, le plus divin et le plus humain des arbustes, est à la fois chargé de fruits et de fleurs : *florem non adimit fructus.*—La plus divine des huiles, celle des *Olives* [2], est celle qui découle des fruits avant leur maturité, sans effort de l'art, et d'elle-même, est appelée pour cela *huile vierge.*—Tout ce qui est beau ne souille point : — le Rayon perce la nuée, sans l'obscurcir; — la Lumière traverse le cristal sans le rompre [3]; —la Chaleur pénètre

plus grandes) le puceron se reproduit aussi seul (Réaumur et Charles Bonnet, *Observations ad hoc*). Trembley a prouvé que les Polypiers étaient de vrais androgynes.

Charles Bonnet, plus philosophe que ses célèbres compatriotes, va plus loin, et il termine son 7e chap. de ses *Corps organisés*, en disant « qu'il est bien plus surprenant que pour produire un individu il faille le concours de deux autres individus. » — Je ne sache rien de fondamental, comme cette observation.

[1] Adanson, le grand maître en fait de coquillages, a prouvé qu'il en est une classe toute entière, celle qui renferme les *Conques*, où chaque individu se suffit à lui-même, ou plutôt n'a pas besoin de son semblable pour se multiplier.

[2] Un savant Archevêque de Paris a remarqué que l'Olivier touché par la main d'une femme impudique sèche bientôt.

Je le crois volontiers.

[3] Il y a quelque chose de mieux : « un verre ardent, en transmettant les rayons du soleil, brûle les corps, sans que le verre lui-même en soit échauffé » dit Euler *à la Princesse d'Allemagne, sœur du Grand Frédéric.*

La belle théorie des couleurs de ce grand homme, dont l'éclat fait pâlir celle de Newton, indique un phénomène plus analogue encore avec le sujet en question : il en résulte exactement que ce sont les rayons de lumière tombant, à l'insu de nos yeux, sur un corps, qui mettent ses particules en vibration, et *engendrent* virtuellement, virginalement, la lumière. Pendant

un corps à son insu ; — l'Eau sort de la source sans la souiller ; — l'odeur émane de la fleur ou du fruit, sans les modifier; — le son, l'harmonie frappent l'oreille, ils échappent de l'instrument ou de la voix sans les troubler ; — l'Aimant se mêle à la pierre ou au fer sans les dénaturer ; — la Fleur enfin naît d'une plante sans la blesser.

Je conçois à présent la dévotion à la Mère de Dieu, de l'Église: — qui lui adresse ses plus belles, ses plus longues, ses plus délicieuses prières [1]; — Qui la fête, ce semble, plus souvent et plus solennellement que Dieu lui-même ; — qui lui élève à Rome[1], sous le titre de *Sainte Marie majeure*, le plus beau Temple après *Saint-Pierre*, et dans les grandes Métropoles, les plus belles, sous le nom de *Notre-Dame* ;—qui place ses *Chapelles* comme au dessus de l'autel de Dieu dans les basiliques ; — qui met sa Prière quotidienne, immédiatement après celle de Dieu le Père ; —qui, dans le *Confiteor*, prescrit de se confesser à elle après lui ; — qui ne croit pas possible de parler dans ses Chaires sans son invocation la plus touchante ; — et qui semble n'attendre que d'elle la canonisation de ses Saints, et l'entrée de ses Elus dans le Ciel [2];

la nuit, les corps sont dans le même état que les cordes d'un instrument qui n'est pas touché.

[1] Le *Stabat* etc., L'*Ave Maris Stella;* le *Salve Regina ;* l'*Inviolata, integra,* etc. et jusqu'à ces *Litanies de la Sainte-Vierge,* dont le charme est aussi grand qu'inexpliquable, et où Marie, humble encore dans la gloire des cieux, semble avoir suscité à l'Eglise d'omettre le seul titre qui lui valut la divinité...: *Humillima....*

[2] Le Souverain Pontife dit, pour canoniser les Saints: *Precibus et meritis beatæ Mariæ, semper Virginis,* etc.

Et l'Eglise, en conséquence, appelle la Sainte-Vierge *la Porte* du Ciel : *Janua cœli,* dans ses Litanies.

Il est remarquable, ou plutôt il est naturel : 1° que, pendant les quatre plus beaux siècles de l'Eglise, il ne se soit élevé *aucune* voix contre le culte de Marie ; 2° que les *Anti-Dico-Maria-*

Je conçois, en conséquence, la foi des plus grands hommes[1], dans toutes les nations, et dans tous les temps, à la simple femme qui *conçut* le mieux, et aux deux égards, son Dieu.

nites ne nous soient aujourd'hui connus que par les écrits de saint Épiphane qui les confondit.

[1] Et même des plus mauvais sujets : l'un des premiers *chants* de lord Byron, et aussi le plus beau, parce qu'il est le plus tendre et le plus vrai, est adressé à *Marie*, et rappelle, en le surpassant, l'*Oh! qui me rendra mon Hélène*, de M. de Châteaubriand.

III.

« Je me levais avant l'aurore ; et n'ayant d'autre guide que mon chien, je bondissais de montagne en montagne ; j'opposais mon sein aux vagues impétueuses de la Dee, et j'écoutais au loin le chant du montagnard : le soir, étendu sur ma couche paisible de bruyère, mes rêves, ô Marie, n'offraient à ma vue que votre image, et j'élevais au ciel les vœux d'une dévotion ardente, car ma première prière était une bénédiction sur vous.

IV.

» J'ai abandonné ma froide patrie, et mes songes se sont dissipés ; les montagnes se sont évanouies ; ma jeunesse n'est plus : le dernier de ma race, je dois me flétrir seul, et n'avoir d'autre bonheur que le souvenir des jours perdus dans le passé. Ah'! la fortune m'a donné des honneurs ; mais *elle a rempli ma vie d'amertume.* »

CHAPITRE II.

Marie selon l'Ancien et le Nouveau-Testament.

Astitit Regina à dextris tuis.
(Ps. 44, adopté pour l'*Assomption*.)

Issue de la famille royale de David, épouse de Saint-Joseph, mère de Notre Seigneur Jésus-Christ, Marie est, on peut, on doit le dire, la plus sainte, la plus humble, et, sans doute, la plus éclairée, la plus heureuse et la plus malheureuse, et même la plus belle de toutes les femmes, et même, on peut le dire, de tous les hommes. La créature, enfin, la plus magnifique, la plus divine, après le Créateur qu'elle a créé;

Et par conséquent la plus illustre après lui, et même concurremment avec lui.

Née dans le temps, elle était conçue, elle était annoncée implicitement et explicitement, de toute antiquité; et les annales de tous les peuples païens la supposent ou l'expriment comme celles du peuple de Dieu.

Seulement, les *précédents*, les *types* de la Vierge dans le *Peuple de Dieu*, antérieurs et seuls originaux, comme bien on pense, sont supérieurs à ceux des Peuples de l'homme.

Tout l'Ancien-Testament, on peut le dire, est gros de la Mère (ainsi que du Fils) de Dieu.

Nous l'avons vu aux Prophéties relatives à celui-ci:

Lorsque Dieu dit au serpent, qu'il poserait une inimitié immortelle entre lui et l'humanité, il parle de la *femme* exclusivement à l'homme : *inter te et Mulierem*[1]!

[1] Les premiers Chrétiens, ceux des Catacombes, les plus près, et par conséquent les plus studieux et les plus instruits des évé-

Mais c'est ici qu'il nous faut admirer de nouveau l'énergie des paroles des deux Prophètes les plus grands de la Vierge, Isaïe et Jérémie : « Voici que la *Vierge concevra et enfantera un Fils*, qui se nommera *Emmanuel* ou *Dieu avec nous.* »

Et ces autres paroles d'une autre façon magnifiquement prophétiques du même Isaïe : « *Une branche* (*Virga* !) sortira de la racine de Jessé ; et *une fleur* s'élèvera de cette racine ; et l'Esprit du Seigneur se reposera sur elle ; .... et il frappera la terre de la verge (*virgâ*) de sa bouche, etc. »

Et le Prophète Jérémie, XXI. 22 : « Le Seigneur a créé une chose *nouvelle* sur la terre : c'est une Femme qui environnera un Homme, *revertere, Virgo Israël.., Fœmina circumdabit Virum.* »

L'esprit, le génie humain, conçoit-il une annonce plus simple et plus poétique, plus énergique et plus éclatante ?

. . . . . .

L'histoire personnelle et vivante dans le peuple de Dieu, est ici une représentation, avant le temps, une préparation virginale, encore plus que l'histoire rationnelle : — la sage et si miséricordieuse Abigaïl, *sauvant* le coupable Nabal de la juste justice dc David son époux ;—Debora, victorieuse de Sisara, le mortel ennemi du peuple de Dieu;—Judith, saintement exécutrice d'Holopherne, et sauveur magnanime de Béthulie, assiégée par Nabuchodonosor en fureur ; — Esther, belle et

nements, exprimaient, représentaient énergiquement ici les vérités typiques.

Témoin cette observation de M. Margerin, dans l'*Universite catholique* : « Adam et Eve, devant l'arbre de la connaissance et de la chute, démontrèrent la nécessité de la rédemption et de la mort de la chair pour arriver à la résurrection. Eve, la mère des vivants, devint aussi l'image de l'Eglise avant J.-C., et entra en parallèle continuel avec Marie, l'Eve chrétienne : *Per fœminam mors, per fœminam vita*, dit saint Augustin. Adam fut l'antithèse du Christ : *Per mulierem stultitia, per Virginem sapientia*, dit saint Ambroise. »

vertueuse, humble à la fois, digne d'être élevée au trône d'Assuérus, et arrachant par là le peuple de Dieu de la fureu du superbe Aman, — sont autant d'images de Marie mère du Sauveur, et, grâces à lui, sauveur par excellence elle-même.

C'est beaucoup; il y a mieux encore : — Rachel, belle entre toutes les femmes du temps, et l'épouse matérielle et chérie de Jacob, comme Marie, belle entre toutes les femmes de tous les siècles, a mérité d'être l'épouse spirituelle et bien-aimée de l'Esprit-Saint et de Dieu ; — Sara, enceinte d'Isaac, d'une façon toute miraculeuse, sur la promesse que Dieu lui en avait faite, et mettant au monde avec une ineffable *joie* cet enfant chéri et néanmoins immolé, est autant la personnification visible de Marie, qu'Isaac l'est de Jésus-Christ ; — Rebecca elle-même, son épouse et sa sœur à la fois, belle entre les belles, d'abord stérile, et enfin, aux prières de son époux, *doublement féconde* de Jacob et d'Esaü, eux-mêmes gros du peuple de Dieu tout entier.

Lorsque la figure du Sauveur est plus visible, ou que le temps approche de sa venue, la figure de sa Mère se manifeste, s'il est possible, davantage encore.

Le Cantique des Cantiques surtout, est, de prime-abord, le chant de Marie, dans ses rapports avec Jésus : car, comment expliquer, avec le roi Salomon, le *Troupeau* de l'Époux, et les mille autres choses ou mots qui suivent, et précisément celles ou ceux qui sont, qui constituent tout *le Cantique*? — « L'ÉPOUSE : O vous, le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître *votre troupeau*. — L'ÉPOUX : O vous, *la plus belle d'entre les femmes*...—L'ÉPOUSE : Mon bien aimé est pour moi un bouquet de myrrhe *que je mettrai à mon sein*, et pour moi, *une grappe de raisin*. — L'ÉPOUX : O que vous êtes belle, ma bien-aimée! vos yeux sont les yeux de *la colombe*. — L'ÉPOUSE : Notre maison est remplie de *fleurs*. — L'ÉPOUX : Je suis *la fleur des champs* et *le lys des vallées*. Tel *le lys entre les épines, telle ma bien-aimée entre les femmes*. — L'ÉPOUSE : Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais tant désiré, et son *fruit* est doux à ma bouche. — J'entends la voix de mon bien-aimé; *le voici qui vient*; — l'hiver est

déjà passé, les fleurs paraissent....., les *vignes* sont en *fleur*; — prenez les renards qui détruisent les *vignes*. Mon bien-aimé *est à moi, et je suis à lui, et il se nourrit parmi les lys*, jusqu'à ce que *le jour* commence à paraître. — L'ÉPOUX : Qui est celle qui s'élève du désert comme une fumée de myrrhe et d'encens? — J'irai à *la montagne* de la myrrhe et à la colline de l'encens. — L'ÉPOUSE : *Mes entrailles* furent émues au bruit que fit mon bien-aimé. Je me levai pour lui ouvrir ma porte : mais il s'en était allé déjà ; je le cherchai et ne le trouvai point. — Mon bien-aimé éclate par sa blancheur et *sa rougeur* : il est *choisi* entre mille. — Mon bien aimé est descendu dans son jardin pour y cueillir des lys, lui *qui se nourrit parmi les lys*.— L'ÉPOUX : *Une seule* est ma colombe : elle est *unique à sa mère*. Les filles l'ont vue et elles ont publié qu'*elle est très-heureuse*. Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore, et belle comme la lune, éclatante comme le soleil? — LES COMPAGNES DE L'ÉPOUSE : *Votre ventre* est comme *un monceau de froment, environné de lys*.... Vous êtes belle *et pleine de grâces* ; — votre sein est semblable à des grappes de raisin ; il est comme un vin excellent digne d'être bu par le bien-aimé. — L'ÉPOUSE : Qui me procurera le bonheur de vous avoir *pour frère*, suçant le lait de ma mère?.. Je vous conduirai dans la maison de ma mère : c'est *là que vous m'instruirez*, et je vous donnerai un breuvage *de vin*.—L'ÉPOUX : Je vous ai *ressuscitée* sous *le pommier:* c'est là que *votre mère vous a conçue*. L'amour est fort comme la mort ; — Le Pacifique a eu *une vigne*, celle où il y a *une multitude de peuples*. Chaque homme doit rendre 1000 pièces d'argent pour le fruit qu'il en retire. Pour ma vigne, elle est devant moi. » L'ÉPOUSE répond, (et le *Cantique des Cantiques* finit par là !) : « Fuyez, ô mon bien-aimé, *sur les montagne des aromates*. »

Une ancienne Marie précède, et se montre en tout la figure de la nouvelle [1] ; elle est présentée comme le modèle des *sœurs*, et sa mère, comme celui des *mères* : — première née,

[1] Huet a développé en détail les rapports admirables qu'il y a même entre cette Marie et des déesses païennes.

elle aussi, d'*Amram* et de Jochabed; — sœur aînée de Moïse et d'Aaron; — sinon mariée (le fait est douteux), au moins sans enfant; — faisant la sentinelle dès que le Sauveur futur du peuple de Dieu, conservé *trois mois* comme par miracle, venait d'être exposé par sa mère dans un frêle *panier* d'osier, dans les *roseaux*, sur le Nil, pour éviter, sous le vent de la Providence, l'édit de Pharaon, Tibère anticipé, qui ordonnait le *massacre des Innocents;* — et se trouvant là surtout lorsque l'innocente fille du roi criminel vint au fleuve pour se baigner, aperçut la *crêche* de l'enfant... *Jésus*, se la fit apporter par une de ses femmes, l'ouvrit, et voyant l'enfant qui jeta un cri, fut touchée de compassion et dit : « C'est un enfant des Hébreux. » Alors Marie s'approchant de la princesse..... : « Vous plaît-il que je vous aille chercher une des femmes des Hébreux qui soit en état de l'allaiter et de le nourrir? — Allez, » lui répondit la fille de Pharaon; — et Marie alla avertir sa mère. La princesse dit à Jochabed : « Prenez cet enfant, nourrissez-le, et je vous récompenserai. » — Lorsque l'enfant fut assez fort, la mère le rapporta à la fille du roi qui l'adopta pour son fils, et le nomma *Moïse*, « *parce que je l'ai sauvé de l'eau*, » dit-elle, *etc., etc.*

Marie suivit son frère Moïse lors de la sortie d'Égypte (l'an 1645 avant J.-C.) : elle se mit à la tête des femmes d'Israël après le passage de la mer Rouge, afin de répéter le même cantique que les hommes avaient chanté. « Marie, prophétesse, sœur d'Aaron, est-il dit au ch. xv de l'*Exode*, prit un tambour à la main : toutes les femmes marchèrent après elle, formant des chœurs de musique; et elle chantait *la première*, en disant : Chantons un hymne à la gloire du Seigneur, parce qu'il a relevé sa grandeur, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier; etc. »

C'est le *Magnificat* de l'Ancien-Testament [1].

Et puis on a osé dire que toutes ces circonstances prodigieuses de la *bonne nouvelle* ne signifiaient rien, ô mon Dieu!

[1] Les interprètes ont remarqué que ce Cantique est la première composition musicale connue, que suivirent des siècles

Après quoi il n'en est plus question, que pour rapporter sa mort, après celle de Moïse [1].

Enfin, et lorsque la véritable Marie va naître, sa figure et son *Précurseur*, à elle, se manifestent de toutes parts jusque dans sa famille :

Sa mère, à elle-même, *Anne*, au dernier mois de l'*année* civile, et au premier de l'*année* chrétienne, Anne, (c'est-à-dire *grâce du Seigneur*), épouse de Joachim (c'est-à-dire *préparation du Seigneur*), originaire de Bethléem, et habitant *Nazareth* (nom de *naissance*, s'il en fut jamais), Anne, très avancée en âge, et sans espoir d'avoir jamais d'enfant, se trouve enceinte.... :

Et enceinte de Marie, comme Marie devait un jour l'être du Sauveur !!!

Je conçois assez bien, ici, l'*Immaculée Conception* de Marie.

Cependant un nouveau prodige analogue va se révéler et se révéler dans la même Famille, prédestinée s'il en fût jamais.

La cousine *germaine* de Marie, femme, épouse, mère nou-

après, ceux d'Orphée et de Linus, que les Grecs regardaient comme leurs premiers poètes musiciens.

[1] Les *Maries* accessoires du *Nouveau-Testament* sont nombreuses, et ne sont pas moins remarquables que celle de l'Ancien. Il en est jusqu'à six entre lesquelles il en est d'uniques. Elles furent toutes amies nées, *amies à vie et à la mort* du Sauveur. On peut présumer l'attachement qu'elles portèrent à sa Mère : I. *Marie*, sœur de la sainte Vierge, dont les fils, Jacques *le mineur* et Simon, sont appelés *cousins de N. S.;* II. *Marie*, sœur de Lazare et de Marthe, qui préféra l'*unique chose nécessaire*; III. *Marie*, ou Salomé, mère de saint Jacques et de saint Jean ; IV. *Marie*, *la pécheresse*, dont le repentir est immortel ; V. *Marie-Magdeleine*, le premier témoin de la résurrection ; VI. *Marie*, mère de Jean-Marc, disciple, dans la maison de laquelle les apôtres reçurent le Saint-Esprit à Jérusalem !!!

velle, *Élue* : *Elisabeth*, autre femme simultanément stérile..., féconde, se trouve miraculeusement enceinte, à la même époque..... et enceinte de qui?

De celui que l'Évangile nomme « le plus grand des hommes; » du *Précurseur* de Jésus-Christ lui-même, de *Saint* Jean-Baptiste!!!

Je conçois, car cela était divin et naturel, que Marie aille voir, *Saluer*, féliciter Elisabeth, d'une grâce, d'un bonheur, si analogues aux siens; — qu'Elisabeth, à son tour, *soit remplie du saint Esprit*, et s'écrie les immortelles paroles : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, ô Marie, et béni est le Fruit*[2] *de vos entrailles..... Et d'où me vient le bonheur de voir venir la Mère de mon Dieu?*.... A peine ai-je entendu *votre voix*, que l'Enfant que je porte dans mon sein a tressailli d'allégresse...»

Je conçois, alors, qu'inspirée plus divinement encore, Marie réponde à Elisabeth son magnifique *Magnificat*...

Je conçois enfin que les deux Cousines aient demeuré ensemble les *trois* premiers et les *trois* derniers mois de leur maternité.

Les deux Femmes les plus divines qu'il y ait jamais eues, et qu'il y aura jamais au monde, visibles; et les deux Hommes les plus divins imaginables, cachés : ensemble!

C'étaient, rigoureusement, le premier rapprochement, le premier séjour du Ciel sur la terre, et le lieu de ces paroles de l'*Ange de l'Ecole* : *Quàm pulchra in fide; quàm decora, in operatione; carissima, in deliciis!*

On peut le dire, tout est magnifique, tout miraculeux,

[1] La *voix*, et, si nous osons le dire, le *verbe* de Marie en entrant chez sa cousine, fut l'instrument du premier fruit de l'incarnation : la *Sanctification* de saint Jean-Baptiste.

[2] Cette expression m'a toujours paru d'une acception naturelle et théologique exquise : — Je conçois qu'une *Fleur* produise un *Fruit*.

tout divin dans l'Écriture, lorsqu'elle exprime et les paroles et le *silence* de Marie.

« Il m'en souvient bien, dit saint Bernard qui semble avoir eu le privilége de parler ici excellemment, nous ne trouvons, dans tout le texte des quatre Evangiles, que quatre paroles de la Ste Vierge : la première à l'Ange, et seulement après que cet envoyé céleste lui eût adressé la parole deux fois ; la seconde à Elisabeth, lorsqu'au son de la voix de Marie, Jean tressaillit de joie dans le sein de sa mère, et qu'en réponse aux louanges de celle-ci, l'humble Vierge prononça un cantique à la gloire du Seigneur ; la troisième à son Fils, à l'âge de 12 ans, pour lui représenter la douleur dont elle-même et son père avaient été pénétrés en le cherchant ; la quatrième, aux noces de Cana, d'abord à son fils, ensuite aux serviteurs, pour leur recommander de faire tout ce que le premier leur dirait. »

Après cela, l'Écriture ne fait plus mention de la Ste Vierge que dans trois occasions : 1° lorsque quelqu'un dit à Jésus : « Voici votre Mère et vos frères qui sont dehors et qui vous demandent. » (St Matth. XII, 47 ; St Marc, III, 32 ; St Luc, VIII, 20) ; 2° à la Passion, lorsqu'elle se rendit au pied de la Croix, et que le Sauveur lui adressa la parole. St Jean (XIX, 25 et 26) dit : « La Mère de Jésus, et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas et Marie-Magdeleine, se tenaient auprès de la croix, etc.; » 3° après l'Ascension. Voy. les *Actes* des Apôtres (1, 13 et 14) où il est dit : « Les disciples étant entrés dans une maison, montèrent dans une chambre haute où demeuraient Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Barthélemi, Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon, appelé le zélé, et Jude, frère de Jacques, qui persévéraient tous dans un même esprit, avec les femmes et Marie, Mère de Jésus, et de ses frères. » Dès-lors il n'est plus question de la Ste Vierge : à ce point qu'on ignore la date, et jusqu'au lieu de sa mort, comme celui de sa naissance....

C'est d'elle surtout qu'on peut dire, qu'elle existait comme si son âme eût été au Ciel avec son fils, et son corps dans le Tombeau qu'il avait laissé vide, et le seul qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles ; et qu'elle vivait d'une vie qui ne pouvait avoir que Dieu pour témoin.

CHAPITRE III.

Marie, selon les Traditions et l'Histoire universelle des Peuples de l'Antiquité profane.

Fœmina Sola superstes....
(Ovid. Liv. Ier.)

Compulsez, scrutez les Monuments et la Littérature des plus anciens peuples de l'Orient [1] où le genre humain est né, et où il conserve, encore aujourd'hui, mieux qu'ailleurs, les vestiges des vérités primitives, et vous trouverez partout écrit : la Vierge-Mère d'un Dieu venu ou à venir.

Et d'abord, elle est surtout et partout dans les cieux et sur les sphères; et semble, on peut le dire, la base, la clé de l'as-

[1] L'Occident est ici préoccupé comme l'Orient, d'où il vient : « Chez les Germains, dit un Archéologue de nos jours, la Vierge avait un culte.—Les Druides gardaient dans l'intérieur du sanctuaire la statue d'Isis, vierge, mère du libérateur futur. — On sait que dans plusieurs villes des Gaules, des autels étaient élevés à la Vierge qui devait enfanter; qu'à Châlons, Chartres, etc., on a découvert, il y a quelques années, des vestiges druidiques, dans une maison sur la place du Grail ; la tradition locale mentionnait, d'accord avec l'histoire, une chapelle souterraine jadis dédiée par les druides à une vierge dont la statue portait cette inscription : *Virgini parituræ, Druides.* »

Et jusque dans le *nouveau*-monde, *ancien* comme le nôtre : «Les peuples du Paraguay parlaient d'une Femme d'une admirable beauté, qui sans contact humain, enfanta un homme, lequel après avoir opéré d'insignes prodiges, s'éleva dans les airs aux yeux d'un grand nombre de disciples. »

tronomie, la première science, parce qu'elle est le premier et le plus éclatant spectacle des Hommes.

La Sphère des Mages et des Chaldéens peignait dans les cieux un jeune enfant naissant appelé *Jésus* et même *Christ*, — qui se trouvait placé dans les bras de la Vierge céleste ou de la Vierge des signes : — celle-là même à laquelle Eratosthène donne le nom d'*Isis*, mère d'*Horus*, — et que les Grecs appelèrent depuis *Cérès*, *Astrée* et *Minerve*.

La Vierge allaitant son fils figurait sur le trop fameux Zodiaque des Egyptiens. « Où le signe de la *Messis* est toujours accompagné de l'*Agneau*, signe du printemps, » dit Macrobe.

Plutarque dit que Janus[1], (le *génie* de l'année romaine) était une Étoile qui se levait *aux pieds de la Vierge* : « ce qui annonce la même allégorie, dit le savant historien et théoricien du temps où nous écrivons (M. Antide Janvier), car cette Étoile se levait à minuit *le premier de l'année* ».

Le plus éloquent des Romains, Cicéron, venait d'exprimer en vers, dans son beau Traité *de la nature des Dieux*, la plus belle fiction astronomique[2], celle de la constellation de la *Vierge aimable*, tenant un Épi à la main à côté de la *brillante Arcturus* :

> .... *Subter præcordia fixa videtur*
> *Stella micans radiis* ARCTURUS *nomine claro :*
> *Spicum illustre tenens splendenti corpore Virgo.*

L'ordre seul de ces astres, ajoute Cicéron, prouve la Sagesse divine : *atque ità demetata signa sunt, ut Divina solertia appareat.*

[1] Il est remarquable que l'Eglise, qui appelle Marie *Janua cæli*, l'appelle aussi immédiatement après : *Stella matutina*.

[2] Pluche qui voit plus loin et plus haut que le terrestre Lalande, Pluche, véritable *Historien du Ciel*, fait cette belle remarque sur la prétendue fiction astronomique : « L'aspect de la Vierge portant l'Epi céleste, devait donner des inclinations chastes, et joindre la fécondité à la vertu. »

Et cela à la veille de la Vierge Marie, en travail du Sauveur !

Tout ici, avouons-le, est magnifique à n'être pas cru :
On dirait des extraits d'Isaïe.

Mais il faut entendre expliquer ici supérieurement toute l'antiquité par des savants modernes qui ne sont pas suspects : « la Constellation de la Vierge, dit le fameux Lalande dans son *Astronomie*, est celle qui fournit le plus d'emblêmes, le plus d'allégories, le plus de fables (la fable est la contrefaçon de la vérité). Elle porte un épi, et l'on en fit Cèrès, déesse des moissons. Cérès s'unissant à Neptune, avait produit un cheval, parce que quand cette constellation se couche, celle de Pégase se lève. Comme elle est voisine de la Balance, on en fit Thémis; comme elle est près du Vaisseau, on en fit la déesse de la navigation, Isis ; aussi la ville de Paris, qui est la ville d'Isis, avait un vaisseau pour emblême. Au printemps, elle se levait à l'entrée de la nuit, c'était la sybille qui ouvrait la porte des enfers ; à l'équinoxe, elle ouvrait la porte du jour ; au solstice d'hiver, elle se levait à minuit ; c'était Janus qui commençait l'année ; *c'était l'Étoile des Mages d'Orient qui annonçait la naissance de Jésus-Christ.*

« On représenta l'image du Dieu du jour nouveau-né entre les bras de la constellation sous laquelle il naissait ; et *toutes* les images de la Vierge céleste, proposées à la vénération des peuples, la représentèrent allaitant l'enfant mystique qui devait détruire le mal, confondre le prince des ténèbres, régénérer la nature, et régner sur l'univers.»

Un savant de nos jours, non moins irrécusable, a développé ici la vérité avec plus de vérité encore : « C'est un fait indépendant de toutes les hypothèses, dit très bien Dupuis, indépendant de toutes les conséquences que je veux en tirer, qu'à *l'heure précise de minuit*, le 25 décembre, dans ces siècles où parut le Christianisme, le signe céleste qui montait sur l'horizon, et dont l'ascendant présidait à l'ouverture de la nouvelle révolution solaire, était la *Vierge des constellations*. C'est encore un fait, que le dieu Soleil, né au solstice d'hiver, *se réunit à elle et l'enveloppe de ses feux à l'époque de notre fête de l'Assomption*, ou de la réunion de la Mère à son Fils. C'est

encore un fait, qu'elle *sort des rayons solaires héliaquement, au moment où nous célébrons son apparition dans le monde* ou sa *Nativité*. Je n'examine pas quel motif y a fait placer ces fêtes : il me suffit de dire que ce sont trois faits qu'aucun raisonnement ne peut détruire, et dont un observateur attentif, qui connaît bien le génie des anciens mystagogues, peut tirer de *grandes conséquences, à moins qu'on ne veuille y voir un pur jeu du hasard*, ce qu'on ne peut guère persuader à ceux qui sont en garde contre tout ce qui peut égarer leur raison et perpétuer leurs préjugés. Au moins il est certain que la même Vierge, celle-là qui seule peut allégoriquement devenir mère sans cesser d'être vierge, remplit les trois grandes fonctions de la Vierge, mère du Christ, soit dans la naissance de son fils, soit dans la sienne, soit dans sa réunion à lui dans les cieux».

La Littérature et les arts, véritables expressions de la pensée publique et de la société, sont ici d'accord avec les mœurs, les lois, les institutions. La mythologie, la plus ancienne littérature du paganisme [1], n'est véritablement qu'une longue et

[1] Les livres sacrés des Brahmes déclarent que : « lorsqu'un dieu s'incarne, il naît dans le sein d'une Vierge. »

» Dans les anciens livres chinois, rien ne se rencontre plus fréquemment qu'une femme *Vierge et Mère* en même temps. Parmi ces anciens fils du Ciel, que l'on dit avoir régné chez les Chinois dans les temps héroïques, il n'en est aucun qui n'ait été conçu par miracle, et qui ne soit né d'une Vierge.

» C'est de là que le *Choue-ven* expliquant le caractère 聖 *Sing* qui est formé de *Niu*, *vierge*, et de *Seng enfanter* ou *naître d'une vierge*, s'exprime ainsi : « les anciens Saints et les hommes divins étaient appelés les *fils du Ciel*, parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du *Tien* (ciel); c'est à cause de cela que ce caractère est composé de deux dont l'un signifie *vierge* et l'autre *enfanter*. »

Kong-yang-tsee dit aussi « que les anciens Saints n'ont pas de père, mais qu'ils naissaient par l'opération du *Tien* (ciel). » —

confuse théogonie virginale ; et, on peut le dire, les poètes qui en sont les peintres, sont comme gros de conceptions de cette nature : — Hésiode, le plus ancien des poètes grecs,

Lopi prétend « qu'il n'y a personne qui ne convienne que les anciens rois *Heou-tsi* et *Sie* ont été conçus sans père » — Il ne cite que ces deux noms, parce que leur naissance miraculeuse est racontée dans le *Chi-king*, livre d'une autorité irréfragable chez les Chinois; et, en effet même les philosophes modernes de la Chine ajoutent foi à ce miracle. — « *Heou-tsi* et *Sie*, dit *Tchu-hi* ne sont point nés selon la voie ordinaire, mais ils ont été produits miraculeusement ; c'est pourquoi il ne faut point parler d'eux d'après les notions vulgaires. » — *Soug-tong-po* dit : « que l'homme divin naisse d'une manière toute différente des autres hommes, il n'y a rien là qui doive étonner. » — Les interprètes *Si-kiang* disent : « comme il est né sans semence humaine, il est évident qu'il est produit par le Ciel. » Ces paroles du texte, *sans lésion et sans séparation aucune*, montrent avec évidence la virginité de la mère, et cela est si vrai que *Po-chin*, en style vulgaire, signifie *perdre la virginité*. . . . . .

» Enfin les auteurs chinois racontent que le grand *Yu* sortit par la poitrine de sa mère, *Sie* par le dos, *Lao-tsée* par le côté gauche, *Ché-kia* par le côté droit, et *Heou-tsi* par la voie ordinaire, mais qui demeura fermée. D'où le *Chi-king* l'appelle *Pi kong*, palais fermé... . . . . .

» Car cette porte orientale par laquelle le Saint des saints entre et sort, et *qui cependant n'a jamais été ouverte*, comme le dit *Kong-yng-ta* ; c'est le jardin fermé, la fontaine scellée....

« Soit qu'on interroge les annales et les *Kings*, les livres des savants et les fables des poètes, on y voit que la Chine a multiplié, avili même le miracle d'une Vierge-Mère ; mais qu'elle en a toujours conservé l'espérance, et y a toujours attaché des idées qui dérivent de la révélation.

« Dans la grande compilation où l'on a rassemblé sous différents titres, en cent volumes, tout ce que l'histoire contient de plus curieux et d'intéressant, il y a un livre entier sur les *naissances saintes*, c'est-à-dire des grands hommes et des empereurs qui sont

anonce *une Vierge, fille du plus grand Dieu* du Ciel. —Aratus, la disait *fille de l'Aurore.* — On la nommait la JUSTICE.—Elle vivait au siècle d'or, et quitta la terre pour remonter au ciel,

nés par miracle. Voici quelques exemples : la mère de *Fou-hi* le conçut en marchant sur les traces d'un géant ; celle de *Chin-nong*, par la faveur d'un esprit qui lui apparut ; celle de *Hoang-ty*, par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut environnée ; celle de *Yao*, par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe ; celle de *Yu*, par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein et qu'elle avala, etc. Presque tous les fondateurs de dynastie, pour se prêter au préjugé public, ont fait naître le chef de leur famille d'une Vierge. L'empereur régnant *(Kien-long)* dit du chef de la sienne, dans son grand poème, qu'il fut conçu par une Vierge céleste, en mangeant je ne sais quel fruit. Ce qui m'a frappé le plus, c'est que les Vierges mères de la haute antiquité ont des noms significatifs; par exemple : *beauté attendue, vierge qui s'élève; vierge pure, félicité universelle, grande fidélité* qui *s'orne soi-même*, etc.

« On trouve dans le *Chi-king*, deux belles odes sur la naissance de *Heou-tsi*, chef de la famille et de la dynastie des *Tcheou*, où le poète parle d'une manière bien remarquable. Voici ses paroles :

« Lorsque l'homme naquit, *Kiang-yuen* fut sa mère. Comment s'opéra ce prodige? Elle offrait ses vœux et son sacrifice, le cœur affligé de ce que le fils ne venait pas encore. Tandis qu'elle était occupée de ces grandes pensées, le *Chang-ty* l'exauça. (Le texte et la version latine ajoutent : elle s'arrêta sur une place où le souverain Seigneur avait laissé la trace du doigt de son pied) et à l'instant, dans l'endroit même, elle sentit ses entrailles émues, fut pénétrée d'une religieuse frayeur, et conçut *Heou-tsi.*

» Le terme étant arrivé, elle enfanta son premier né, comme un tendre agneau, sans déchirement, sans efforts, sans douleur, sans souillure. Prodige éclatant! Miracle divin! Mais le *Chang-ty* n'a qu'à vouloir, et il avait exaucé sa prière en lui donnant *Heou-tsi.*

dès qu'elle vit que l'homme, malgré elle, se laissait corrompre[1].

« C'était une ancienne croyance dans l'antiquité, que la divinité s'incarnait de temps en temps, et venait, sous une forme humaine, instruire ou consoler les hommes. Ces sortes d'apparitions s'appelaient *Théophanies* chez les Grecs, et

» Cette tendre mère le coucha dans un petit réduit à côté du chemin ; des bœufs et des agneaux l'échauffèrent de leur haleine; les habitants des bois accoururent malgré la rigueur du froid ; les oiseaux volèrent vers l'enfant pour le couvrir de leurs ailes ; lui cependant poussait des cris, mais des cris puissants qui étaient entendus au loin. »

» Dans la seconde ode, le poète parlant de *Kiang-yuen* s'écrie : » O grandeur ! ô sainteté de *Kiang-yuen* ! oh, que le *Chang-ty* a bien exaucé ses désirs ! Loin d'elle la douleur et la souillure : arrivée à son terme elle a enfanté *Heou-tsi* dans un instant....

» Les gloses, notes, paraphrases, etc., des lettrés sur les vers du *Chi-king*, s'accordent à les expliquer dans le sens le plus miraculeux. « Si *Heou-tsi*, dit *Kong-yng-ta*, avait été conçu par l'union des deux sexes, il n'y aurait rien d'extraordinaire. Pourquoi le poète insisterait-il si fort sur les louanges de la mère, tandis qu'il ne dit mot du père » ? — « Ayant été conçu sans l'union des deux sexes, dit *Tsou-tsong-po*, et le *Tien* lui ayant donné la vie par miracle, il devait naître sans blesser la virginité de sa mère. » — « Tout homme en naissant, dit *Hosou*, déchire le sein de sa mère, et lui coûte les plus cruelles douleurs, surtout s'il est son premier fruit. *Kiang-yuen* enfanta le sien sans rupture, lésion, ni douleur. C'est que le *Tien* voulut faire éclater sa puissance, et montrer combien le Saint diffère des hommes.. » — Un commentateur fort ancien fait la

---

[1] Le paganisme poétique avait indiqué jusqu'au fait miraculeux et catholique de l'Assomption de la Vierge :

Victa jacet Pietas, et *Virgo* cæde madentes
Ultima cœlestùm terras Astræa reliquit. OVID.

dans les livres sacrés des Brahmes, *Avantaras*. Or, ces mêmes livres déclarent que, lorsqu'un Dieu daigne ainsi visiter le monde, il s'incarne dans le sein d'une Vierge sans union de sexe. » — « Les Brahmes enseignaient et enseignent encore que Bouddha naquit de la *Vierge Maïa*, sans la coopération d'aucun homme. Cette Maïa, déesse de l'imagination, devint mère par son *intelligence* et sa *volonté virginales*. » (*OEuvres* de sir William Jones, et *Systema Brahmacûm*.)

Les Égyptiens, selon Plutarque, en son *Isis*, admettent qu'une femme peut concevoir par *le simple souffle de Dieu*.

« Les Grecs, eux, font sortir Minerve de la tête, Bacchus de la cuisse de Jupiter, et jusqu'à la mère de Platon, d'Apollon; et nous, Romulus de la Vierge *Ilia* », dit saint Jérome sur *Isaïe*.

Varron, le plus érudit des Romains, plus énergique, célèbre Jupiter, père et mère des dieux : *Progenitor genitrixque*.

Une grande et visible trace, ancienne et préparatoire, de Marie, est cette reine, cette déesse, on peut le dire, universelle, qui paraît en Orient, en Egypte, et qui se retrouve célèbre en Grèce, en Italie, en Espagne, dans les Gaules [1], dans la

remarque singulière que dans les deux odes où il est parlé de *Heou-tsi*, l'une met avant l'enfantement et l'autre après, les mots de *Vou-tsai*, *Vou-hai*, qui marquent que la virginité de sa mère n'en reçut aucune atteinte. »

» Les arts eux-mêmes, en Chine, correspondent à la parole : « la sainte Mère (la *mère de la parfaite intelligence*) était ordinairement, comme un secret, placée dans le fond du temple, derrière l'autel, et couverte d'un rideau de soie; elle tenait son enfant par la main ou sur ses genoux ; une auréole surmontait aussi leur tête. »

» Aux Indes, on a trouvé, on trouve encore aujourd'hui des peintures représentant *Krischwa* dans les bras de sa nourrice. »

[1] Isis paraît s'être introduite et intronisée jusque dans *Paris* : (de *Para Isidem : près* d'un temple d'*Isis*). — Et le seul nom de nos *Druides* (d'*Isis-Isidis*) montre qu'ils étaient ses prêtres.

Germanie et jusque dans le Nouveau-Monde, jusques et par delà l'avénement de la mère du Sauveur : Isis ; — Epouse d'Osiris, *à la vie, à la mort*, on peut le dire ; — enfants de Saturne *Père des Dieux* et de Rhée, la *Fille du Ciel et de la Terre* ; — conçus, mariés, et déjà père et mère à leur tour *dès le ventre* de leur mère, dit Plutarque dans leur histoire *ex professo* ; — Isis, confondue avec toutes les déesses ou avec toutes les choses que le Christianisme a mêlées à Marie : — par Hérodote, avec *Cérès*, la mère des *moissons* ; — par Plutarque, avec Minerve, dont la conception est surnaturelle, et dont la *Sagesse* est connue ; — par Diodore, avec la Lune, qui préside à la *Mer* ; — par Apulée, avec la *Mère des Dieux* ; — Isis, la déesse née de la navigation, — dont le *vaisseau* avait une fête magnifique annuelle, chez les Egyptiens, et puis chez les Grecs, surtout à Corinthe, et enfin à Rome, surtout sous les empereurs ; — Isis, l'épouse la plus glorieuse et la plus célèbre des *veuves* de l'antiquité ; — la veuve *mariée* par excellence, cherchant par toute la terre son *époux* immortel comme elle : — trahi par un faux frère, par un usurpateur craintif, lâche et régicide, le *méchant* par excellence, Typhon ; — *abandonné*, lui aussi, *sur le Nil* ; — et enfin mis en pièces, et ses membres *dispersés*, pour échapper à sa recherche, par son épouse ; — celle-ci, les retrouvant, les recueillant avec un soin religieux, et couvrant chacun d'eux de *tombeaux* magnifiques, le type des *Mausolées* (de *Moïse*....) — victorieuse du régicide, du déicide Typhon, ou Python, le plus fameux *serpent* de l'antiquité profane, comme notre *Isis chrétienne* écrasa la tête du plus fameux de l'antiquité sacrée... ; — Mère de héros (Bacchus, etc.) *déchirés* ; des rois *Amasis* (*bien aimés* d'Isis, dit l'orientaliste Saint-Martin) ; — et enfin s'élevant dans le ciel pour habiter la *lune*, comme son époux le *soleil*.

Et quel savant, depuis 1800 années, n'a admiré, n'a commenté, ou plutôt a eu besoin de commenter, les beaux vers du *Prométhée* d'Eschyle ? — « C'est dans la région triangulaire que baigne le Nil sacré, que doit s'accomplir la parole prodigieuse de l'oracle, qui naguère t'appela franchement future

Et l'ode qui suit celle-là a pour objet de proclamer que les dieux ne peuvent être satisfaits que par *l'aumône* aux pauvres : *Cœlo supinas*, etc.

Mieux inspiré encore, l'ami de Virgile et d'Auguste montre la *Vierge* s'élevant au Capitole, à côté du *Pontife* :

> ..... *Usque adeo posterâ*
> *Crescam laude recens, dùm Capitolium*
> *Scandet cum tacitâ* VIRGINE PONTIFEX. (*Ode* d^e du l. 3.)

Mais il est des faits, pour qui les comprend bien, qui sont plus profondément remarquables. Dans l'histoire de cette Vierge, adorée sous tant de noms différents, se trouve toujours mêlé le récit de quelque mort violente. Isis pleurait Osiris ; Vénus, Adonis ; Cérès, Proserpine, etc.

L'histoire civile et politique [1] des peuples de l'antiquité

> *Ter vocata audis*, adimisque letho,
> *Diva triformis :*
> Imminens villæ tua pinus esto :
> Quam per exactos ego lætus annos,
> Verris obliquum meditantis ictum
> *Sanguine donem.*

[1] L'histoire singulière de Marie, qui peut bien être singulière ou unique comme elle, offre des phénomènes naturels ou sociaux non moins admirables. Par exemple, le lieu où Constantin-le-Grand, près de livrer bataille à Maxence, sur le pont Milvius, vit la croix miraculeuse, est le point culminant de la ville Eternelle, et portait le nom, vraiment romain, de Monte-*Mario !*

Il est remarquable encore que le *Calvaire*, où devait *mourir* le Sauveur, était une partie de la montagne de *Moria*, et précisément celle où Abraham voulait bien sacrifier son fils !!!

Et puis, c'est dans les *Demandes des choses romaines*, et à Rome même, que Plutarque, traduit par Amyot, nous révèle

s'harmonise à cet égard avec leurs mythologies. — Et, pour ne parler que de celui des peuples dans lesquels se résumaient tous les autres, on trouve, on distingue surtout chez lui, à la fois la plus grande chasteté célèbre, et la chasteté précisé-

« Pourquoi est-ce que les Romains ne *se marient point* au mois de *mai ?* Est-ce point parce qu'il est au milieu d'avril et de juin, consacrés à deux Déesses ayant la cure des mariages? La coutume est alors que la prêtresse Junon soit *toujours triste*, comme en deuil.... Les latins adorent Mercure en ce mois, joint qu'il porte le nom de *Maia*, sa mère. » (traduct. d'Amyot.)

Enfin, c'était au temps de la véritable Mère d'un Dieu véritable, que Suétone rapporte le fait suivant, et dans la *Vie de Tibère*, sous le règne duquel elle se manifesta : « Nous avons, dit son vieux traducteur, de pareils exemples des femmes, tant pour les bonnes que pour les mauvaises actions : d'autant que de cette même famille étaient les deux Claudies, l'une desquelles dégagea le vaisseau qui était assablé dans le Tibre, et qui portait les choses sacrées de la *Mère des Dieux*, auxquels elle fit cette prière publique : Que le vaisseau suivît, aussi bien qu'elle était assurée de sa pudicité. »

C'est ce fait qui fut écrit dans la langue et avec les plumes les plus énergiques : la sculpture, le ciseau antiques, et la philosophie du XVIII^e^ siècle : « On montre dans les bibliothèques du Vatican, dit Lalande, le monument très connu du vaisseau *Salvia :* c'est une base carrée de marbre de Paros, sur laquelle est représentée une *Cybèle* assise sur un vaisseau, et une femme qui s'efforce de le tirer avec cette inscription : *Matri Deûm et navi Salviæ, voto suscepto Claudia DD.* »(V. FICORONI, *le vestigie rarita di Roma antica*; et MAFFEI.) Il paraît qu'on a voulu représenter l'arrivée de Cybèle à l'embouchure du Tibre, et l'histoire célèbre de la matrone *Claudia*, rapportée par Tite-Live, par Cicéron, *de Harusp. responsis,* et par Ovide, *Fast.* 4, etc. On en conserve encore dans cette bibliothèque beaucoup d'autres. »

Mais il existe, à l'égard de la *mère des Dieux* du paganisme, un document romain, plus remarquable, rapporté encore par Valère-Maxime. Il en résulte que la fausse mère des faux Dieux

ment d'où devaient jaillir l'affranchissement et le salut du peuple romain :

La chasteté de VIRGINIE !!!

était alors au *sénat des Rois* de Rome ancienne, ce que la vraie Mère du Dieu véritable fut depuis au *Sacré Collége* de Rome nouvelle : « La marque d'honneur la plus véritable prend sa source de Scipion Nasique, en faveur de qui le sénat ordonna, avant même qu'il fût créé Trésorier des guerres, et ce par l'avis d'Apollon Pythien, qu'*il recevrait de ses propres mains la mère des Dieux*, que l'on faisait venir de Pessinonte à Rome ; parce qu'il avait été commandé par cet oracle, que *cet hommage fût rendu à Cybèle par le plus vertueux des Romains*. — Lisez toutes les Annales de Rome ; représentez-vous tous les honneurs de ceux qui ont triomphé, vous ne trouverez parmi tous ces héros aucun homme qui ait eu tant de gloire que Nasique *. »

Et, à propos de ces faits, nous en rappellerons d'autres qui ne sont pas sans importance :

L'*Eve, mère* des hommes, et la *Marie mère* de Dieu, s'entrevoient, par une merveille vraiment providentielle, dans toutes les femmes historiques, mythologiques, poétiques ou romantiques de l'antiquité orientale et occidentale : — Et d'abord, dans la *Mater*, mère, disons-le, de toutes les langues ; — dans les trois *Materes* qui présidaient à l'enfance de Jupiter, en Sicile ; — dans la *Maïa*, aînée des sept filles d'Altas, épouse de Jupiter Maïus ; — dans la *Matera*, surnom de Minerve ; — dans la *Matra*, surnom de Vénus, chez les Perses ; — dans la *Marina*, surnom de Vénus, née des flots de la *mer* ; — dans la *Maya* des Indes, *mère de la nature* ; — dans la *Mariatala*, autre Indienne, que les Parias mettent au-dessus de leur Dieu ; — dans les trois *Mayrs*, chez les Celtes, qui présidaient aux enfantements ; — dans la

* Et parce que la traduction citée est ancienne, disons le latin : Quia eodem oraculo præceptum erat ut hæc ministeria Matri Deûm à sanctissimo viro præstarentur. Explica totos fastos, constitue omnes currus triumphales, nihil tamen merum principatu speciosius reperies.

Mais la Providence du Messie, nous pouvons le dire, semble avoir ménagé, combiné un fait historique d'une *Marie* postérieure, qui nous a paru toujours digne d'elle.., Providence!

Il est rapporté en détail par l'historien *Josèphe*, qui n'est pas plus suspect ici que saint Matthieu, et que nous abrégeons : « *Marie*, *dame* du bourg de Bathécor, fille d'Eléazar, et *mère* d'un *enfant nouveau-né*, *s'était réfugiée* avec son mari dans Jérusalem, où elle se trouva bientôt surprise, dans le siége de cette ville, par Titus. La plus horrible famine qui se soit jamais vue réduisit les habitants (déicides) à se *nourrir de corps morts*. Un jour les soldats romains enlevèrent à Marie ce qu'elle avait personnellement de plus précieux, son *or*, ses *bijoux*, etc., et tout ce qui se trouvait de *nécessaire à la vie* dans sa maison; affamée, elle *arracha son fils de la mamelle*, le *tua*, le fit cuire, et en *mangea* une partie. De nouveaux soldats entrés, *elle leur offrit de partager sa nourriture*; et ils reculèrent d'effroi. Ainsi se vérifiait entre autres, la prophétie de Moïse, quinze siècles auparavant : *Audite*, *cœli*, *congregabo super illos mala... consumentur fame.*

Qui ne voit, ici, la contre-partie [1] de la *Marie* chrétienne?

Marica, mère de Latinus, premier Roi d'Italie;—et que plusieurs confondent avec Vénus (d'où sans doute le bois sacré *Marica*, dont Strabon fait la belle description).

[1] Sont encore *anté*-Maries *chrétiennes*, contemporaines : Cette *Mégère*, cette *Médée*, fille du Roi de Colchide et d'Hécate, sortie des Enfers, à la fois voluptueuse, homicide, ou enchanteresse, de la plupart des Rois de son temps;—éprise de *Jason*, conquérant de la *Toison* d'or; — rajeunissant, et comme ressuscitant, son père *Eson*;—*guérissant* Hercule furieux ; — et épousant, en je ne sais combien de noces, un dernier Roi d'Orient, dont elle eut un *Midas*, aux oreilles d'âne, fondateur de ces *Mèdes*, d'où devait sortir Cyrus, le Libérateur du *Peuple de* l'Homme-*Dieu*.

Et même cette *Lucrèce* : — belle; — dame romaine, et royale ; — trahie par une audace inouie du fils de Tarquin ; — vaincue, mais victorieuse; — appelant à la fois son père, son époux, et ses parents, pour leur faire jurer sa vengeance, au récit sublime de son déshon-

de celle si différente, qui ne possédait, ne portait ni d'*or* ni de *bijoux*, et n'était point *dame* ; — qui avait fui de Jérusalem, au lieu de *s'y refugier*; — et qui, au lieu de manger, conservait avec tant de soin, vivifiait, *manducait* (*manu-ducere* !) son Fils unique, dont le corps eucharistique et si nourrissant, tout *mort* en apparence qu'il est, constitue le *corps vivant* par excellence.

En sorte que nous avons pu dire dans notre *Démonstration Eucharistique* : « Déjà il fallait ou communier à la Sainte-Table, sous les apparences du pain et du vin, ou dévorer ce qu'on a de plus cher au monde, et puis soi : être fidèle ou anthropaphage ».

L'histoire du peuple juif, l'une des plus grandes preuves de la nôtre, offre son faux *Jésus*, son *Jésus*-Judas, son *Jésus* damné [1], ou du moins son Jésus maudit; comme elle offre sa

neur *exclusivement* : *Restabant ultima*, dit magnifiquement Ovide, dans ses *Fastes*, ... *flevit;* — et puis, s'enfonçant un poignard dans le sein au sixième siècle avant Jésus-Christ : — un poignard sanglant qui retomba de tout son poids sur les rois de Rome ; — Lucrèce, la *Susanne païenne*, à mille lieues de la chrétienne :

Casta Susanna placet ; Lucretia, cede Susannæ.
Tu post, illa mori maluit antè scelus.

Lucrèce, mère à distance du poète déicide et suicide de son nom, qui s'appelait *Lucretius*, et même *Carus*.

Et puis, cette horrible et *livide Livie*, *Mégère*, meurtrière de toute la famille d'Auguste, et peut-être d'Auguste lui-même, qu'elle *sacrifia* à son Tibère-Cerbère, dont l'*Hérode* et le *Pilate* allaient sacrifier l'HommeDieu. — Et enfin, cette non moins *horrible Herodiade*, *odieuse* femme simultanée de Philippe et d'*Antipater* (quels noms!) qui fit demander, par sa fille déjà criminelle comme elle et par elle, et qui obtint, la tête de saint Jean-Baptiste, pour avoir dit à Antipater : *Il ne vous est point permis d'avoir cette femme !*

O tempora, o mores ! si gros d'un Réparateur !!!

[1] Il est remarquable que dans les derniers *Grands-Prêtres* proprement dits des Juifs figuraient des *Sicaires* ; et puis, presqu'immédiatement, un *Jésus*, fils de Gamaliel, et un *Jésus-Damné*; qui furent, en effet, massacrés par les *Zélateurs*.

Marie *fausse* (nous ne voulons pas dire sa *Marie* damnée!).

Le voici, au rapport des historiens, même juifs, abrégés par Fleury: « Quatre ans avant la guerre des Romains, les Juifs en virent un terrible présage. Un nommé *Jésus*, fils d'Ananus, homme du peuple et de la campagne, vint à la fête des Tabernacles, lorsque la ville de Jérusalem était dans une grande paix et une grande opulence, et commença tout-à-coup à crier dans le temple : « Voix de l'Orient ; voix de » l'Occident ; voix des quatre vents ; voix contre Jérusalem et » contre le temple ; voix contre les nouveaux mariés et les » nouvelles mariées ; voix contre tout le peuple. » Il criait ainsi jour et nuit par toutes les rues de la ville. Quelques-uns des principaux, choqués de ce mauvais présage, le prirent et lui donnèrent plusieurs coups. Il ne dit rien ni pour lui-même ni contre ceux qui le maltraitaient ; mais il continua toujours de crier comme auparavant. Les magistrats, persuadés qu'il y avait dans sa conduite quelque chose de divin, le menèrent à Albin, gouverneur pour les Romains, qui le fit fouetter et déchirer jusqu'aux os ; mais il ne pria personne et ne pleura point. Seulement, à chaque coup, il s'écriait d'une voix lamentable : « Ah! ah! Jérusalem! » Albin lui demanda qui il était, d'où il venait, pourquoi il parlait ainsi ; mais il ne lui répondit rien et continua sa triste lamentation sur la ville. Enfin, Albin le laissa aller comme un insensé. — Il continua cette vie *pendant sept ans* et cinq mois. Pendant cet intervalle, on ne le vit parler à personne, ni se plaindre de ceux qui le maltraitaient tous les jours, ni remercier ceux qui lui donnaient à manger. *Son unique réponse* à tout était sa funeste lamentation. Il criait principalement les jours de fête. Il ne se lassait point de crier, et sa voix resta toujours la même. Quand la ville fut assiégée, il marchait autour des murailles en criant : « Malheur à la ville, au temple et au peuple ». Enfin, il ajouta : « *Malheur à moi-même.* » Et à l'instant, il fut tué d'un coup de pierre lancée d'une machine. »

CHAPITRE IV.

Marie, selon la Tradition et l'Histoire du Christianisme et de l'Église universelle.

Ecce Beatam me dicent omnes generationes.
(MAGNIF.)

Ecce Beatam !

Elle est réalisée, en effet, cette Prophétie de la Vierge par la Vierge, la plus magnifique après ou avec celle d'Isaïe : *la Vierge concevra* ; et celle de Malachie : *Voilà que j'ai envoyé mon Ange préparer le chemin, et qu'il est venu dans son temple, le Seigneur que vous cherchez !* etc...

Et dès lors les Amis, les Amants de *Marie* furent les plus illustres, les plus grands et les plus Saints qu'il y eut au monde; et ils sont tous comme participants des grandeurs de leur patronne.

Et d'abord la famille de *Marie*, tout entière de Saints, depuis saint Joachim son père, et sainte Anne sa mère, jusqu'à Zacharie et Elisabeth ; depuis saint Joseph jusqu'à saint Jean-Baptiste, que le Sauveur lui-même qualifia de *plus grand des hommes*, ne manqua sûrement point de foi à Marie, et d'amour pour elle. — L'*aigle des Évangélistes*, le plus grand des Apôtres, en ce sens qu'il fut le plus aimé du Sauveur, est aussi celui qui aima le plus sa mère. — Saint Pierre lui consacra son premier temple à Tripoli (Tortose). — Saint Denis l'aréopagite *écrivait*[1] *à saint Paul* une *Lettre* que l'histoire a conservée, et qui suppose assez sa tendre piété pour la Mère du Sauveur.

[1] « J'ai été présenté à l'incomparable Vierge ; son aspect tout divin m'a environné d'une splendeur céleste, et a jeté dans mon âme une clarté si pure, et l'a remplie tellement de l'odeur de

L'Eglise tout entière, et dans le principe, la nomme la première (et saint Jean le second) dans le *Confiteor* ; c'est d'elle qu'elle fait *mémoire* la première (les Apôtres viennent après) dans le *Canon* de la Messe ; et elle déclare que c'est *en l'honneur de la bienheureuse Marie* qu'elle fait l'*Oblation*.

De temps immémorial, nul Orateur de la chaire sacrée ne commence sa parole, sans l'invocation de la mère du *Verbe*.

Les plus grands Papes lui vouèrent, ce semble, un culte plus spécial et plus intime : — Saint Léon, comme théologien et comme orateur, pénétra dans les plus profonds de ses mystères. — Saint Grégoire-le-Grand arrêtait la peste en portant en procession son image. — Grégoire VII écrivait *à la comtesse Mathilde :* « Je vous ai mise sous sa protection principalement. » — Innocent III composa le *Stabat* inouï ; — Saint Pie V, son plus magnifique *Office*. — Sixte-Quint érigea la chapelle de Lorette en cathédrale. — Grégoire XIII institua le *Rosaire*. — Paul V, le grand fondateur des grands Ordres, publia sa *Bulle* à la Vierge : *Immensæ bonitatis*, et éleva la magnifique chapelle de *Sainte-Marie-Majeure*. — Enfin le dernier successeur de saint Pierre, plus aimant et plus aimé peut-être que tous les autres, sembla aussi plus heureux : — il a eu vingt-quatre voix au conclave qui nomma Pie VIII le jour de l'*Annonciation* 1829 ; — son élection a été faite le jour de la *Purification* 1830 ; — il a choisi le jour de l'*Assomption* pour fulminer en 1832 sa superbe Encyclique où il déclare que « la sainte Vierge seule a anéanti toutes les hérésies ; » et il a présidé, au mois de septembre 1835, à l'acte de *dévoue-*

toutes les vertus, que ni mon misérable corps, ni mon esprit abattu, ne pouvaient soutenir le poids immense de cette félicité. L'usage de mes sens m'a abandonné, et les puissances de mon âme ont succombé, à la vue de la gloire de cette sublime majesté. Dieu qui résidait dans cette auguste Vierge m'est témoin que si je n'avais pas été instruit par son divin précepte, j'aurais cru qu'elle était la divinité elle-même, ne pouvant pas concevoir un plus grand bonheur, même dans les bienheureux, que celui dans je fus enivré, tout indigne que j'en étais, dans ce moment fortuné. »

ment de Rome à Sainte-Marie-Majeure, qui fit cesser le *choléra* de Dieu.

A la suite, ou à côté des grands Papes, les grands Apôtres et les savants Docteurs : — Saint Ignace, au premier siècle ; saint Irénée, au second : c'est lui qui proférait ces énergiques paroles : *Uti Virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata.* — Saint Denis le premier Évêque et le civilisateur de l'Ile de France, érecteur de la première *Notre-Dame-des-Champs*, au troisième ; — Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ephrem (trop peu connu) illustre diacre d'Ephèse, dont les traités de la *Sainte Génération*, de la *Sainte Virginité*, de la *Perpétuelle Virginité*, des *Vierges*, et les paraphrases sublimes de l'*Ave Maria*, dont les poèmes même sur le *Christ souffrant* (de Grégoire de Naz.) sont des monuments du IVe siècle, le grand du Christianisme ; — et qui s'écriaient déjà : O nom de Marie, sous lequel il ne faut désespérer de rien : *O nomen, sub quo nil desperandum* ; — Saint Cyrille, dont presque toutes les pensées sur la Vierge paraissent avoir inspiré saint Bernard ; — au Ve siècle : Vincent de Lérins ; — saint Pierre Chrysologue, digne d'être plus connu ; — au VIe siècle : Saint Fulgence (*Parallèle d'Eve et de Marie*) ; — au VIIe siècle : Saint Ildefonse, en Espagne (*Virginité perpétuelle de la Mère de Dieu*) ; — au VIIIe siècle : Saint Jean Damascène (homélie sur *Je vous salue, Marie*, etc.) ; et Bède (*sermons*) ; — et depuis, sans interruption, Pierre Damien (*sermons*, etc., et c'est par lui que nous savons que le *samedi* fut consacré à Marie, parce que Dieu s'est reposé dans son sein) ; — Saint Anselme (*Excellence de la Vierge*, etc.) ; — Hugues et Richard de saint Victor ; — Pierre *le Vénérable* (*Proses*) ; — Albert *le Grand* (tout le vingtième vol. in-folio de ses *OEuvres*) ; — Saint Bonaventure (*Miroir de Marie*) ; — Saint Bernardin de Sienne (« avec Elle, dit Liguori, il sanctifia toute l'Italie ») ; — Saint Laurent Justinien, Savonarole (*sermons*) ; — Gerson (douze traités sur le *Magnificat*, et un poème, *Josephina*, sur le *voyage de Joseph et de Marie en Egypte*) ; — Thomas à Kempis (*opuscules*) ; — le P. Joseph, illustre bras droit de Richelieu, qui décida Louis XIII à met-

tre la France sous le patronage de la sainte Vierge;—Abelly (*Défense de l'Immaculée Conception*, etc.); — le célèbre P. Eudes (*Sacré Cœur de Marie*, etc.); — le savant La Fitau (*Vie et mystères de la Vierge*, etc.); — d'Argentan (*Grandeurs de la Vierge*, etc.); — Boudon (*Dévotion à l'Immaculée Vierge Marie*, etc., *Dieu seul, ou saint Esclavage de la Mère de Dieu; — Grands secours de la divine Providence par la sainte Vierge invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remède, dans l'Ordre de la sainte Trinité et de la Rédemption des captifs.*)

Les 18me et 19me siècles eux-mêmes n'ont pas interrompu la tradition littéraire ou réelle de la plus vive foi à Marie : — L'abbé Duquesne put corriger, selon son plus cher et dernier désir, la *Préface* de ses *Grandeurs de Marie*, la veille de sa mort; — l'éloquent abbé Letourneur a imaginé un nouveau *Mois de Marie*, enrichi de l'histoire des principaux lieux où elle est honorée; — l'abbé Menghi-d'Arville a su intéresser encore dans son *Annuaire*; — et enfin, les savants Lyonnais, Grégoire et Collombet, couronnant tous leurs devanciers, ont publié une suite de la tradition glorieuse de la Vierge, sous l'heureux titre de *Livre de Marie*.

Plus grand, plus illustre que tous les autres, le cardinal Odescalchi n'a dépouillé la pourpre romaine et le titre unique d'Archiprêtre de Ste-Marie-Majeure, et de *Protecteur* de la chapelle où se conserve le portrait de la Ste Vierge par St Luc, que parce qu'il était, et parce qu'il aspirait à devenir davantage encore le plus humble et le plus dévoué serviteur de la plus humble et de la plus glorieuse de toutes les femmes.

Les louanges de Marie (nous ne dirons pas les preuves, ici surabondantes, car elles sont humaines et surhumaines), sont à n'en plus finir, à ce point qu'elles semblent surpasser celles de Dieu lui-même, pour lui. La langue ici était tellement épuisée, dès le quatrième siècle, que St Augustin s'écriait : « Vierge sainte, nous ne savons plus de quels termes nous servir pour en former les louanges que vous méritez (*Super Magnif.*)» Et dans la suite des temps, d'une commune voix, tous disaient avec St Pierre Damien, que nul homme

ne le saurait faire comme il faut (*de Nativ. Virg.)*; et avec St Jean Damascène, que les Anges même y seraient impuissants. (*de Assumpt* [1]).

Les Ordres religieux, qui eurent tant de grandeurs et tant d'influences sociales et humanitaires, semblèrent, presque tous, se placer exclusivement sous la protection de Marie.

« Ce furent, dit le comte de Montalembert, les deux grands Ordres mendiants qui portèrent son culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. St-Dominique, par l'établissement du Rosaire[2], et les Franciscains par la pré-

[1] « Ah! s'écrie Walther, *V. de Vogelweide*, si anciennement populaire en Allemagne, chantons toujours cette douce Vierge à qui son fils ne sait rien refuser. Voilà notre consolation suprême ; c'est que dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut. »

Les cantiques de Marie sont le fonds, et, on peut le dire, l'âme de l'*Histoire des chants de l'Eglise*, publiée par Hoffmann. Dans l'imagination mystique du moyen-âge, le lait de la Mère de Dieu était mis à l'égal du sang de son Fils. « Tous ont droit d'entrer dans la famille de J.-C., quand ils font un excellent usage du sang de leur Rédempteur et de leur Père, et du lait de la sacrée Vierge, leur Mère » disait-on.

[2] « Le Rosaire fut institué en 1208 par *Saint-Dominique*, mais il n'en fut pas positivement l'instituteur. Dès l'an 1094, Pierre l'Ermite avait imaginé de faire en bois des grains de chapelet sur lesquels les soldats croisés, qui, pour la plupart, ne savaient pas lire, récitaient un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*, qui variait selon la solennité des fêtes. Avant lui, d'anciens historiens rapportent que les personnes dévotes disaient déjà une série de *Pater* et d'*Ave* sur des cordes à nœuds, *per cordulam nodis distinctam*. On dit aussi que le chapelet dut son origine à un *jeune* religieux de l'ordre de saint-François. Avant de prendre l'habit des Frères-Mineurs, ce jeune homme avait l'habitude de faire tous les jours une guirlande de fleurs dont il couronnait une image de Notre-Dame. Ne pouvant continuer dans son couvent cette pratique de dévotion, il fut au moment de quitter l'habit : mais comme il était dans cette pensée, il substitua à la couronne

dication du dogme de l'*Immaculée Conception*, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de théorie, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des Anges présidait à la piété et à la science catholiques. Saint Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poète pour la chanter, et ne craint pas de paraphraser deux fois le psautier tout entier en son honneur. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art, telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poètes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie.

« Dans le sein de l'Église même, et en dehors des deux familles de St Dominique et de St François, le culte de la Ste-Vierge enfantait des créations aussi précieuses pour le salut des âmes que vénérables par leur durée. Trois ordres nouveaux se consacraient en naissant à elle, et se plaçaient à l'ombre de son nom sacré. Celui du Mont-Carmel, venu de la Terre-Sainte, comme un dernier rejeton de ce sol si fécond en prodiges, donnait, par l'introduction du Scapulaire, une sorte d'étendard nouveau aux fidèles de Marie. Sept marchands de Florence fondaient en même temps cet ordre dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait, dans ces temps de dévouement chevaleresque, à se courber sous le joug si doux à porter de la Reine du Ciel: l'ordre des *Servites* ou Serfs de Marie, qui donna aussitôt à l'Église St-Philippe Benizzi, auteur de la touchante dévotion des *Sept Douleurs de la Vierge*. Enfin ce nom chéri était attaché à une institution digne de son cœur maternel: à l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles. Elle avait elle-même apparu, disait-on, dans une même nuit, au roi Jacques d'Aragon, à St Raymond de Penafort, et à St Pierre Nolasque, en leur enjoignant de veiller pour l'amour d'elle au sort de leurs frères captifs. Tous trois lui obéi-

de fleurs la couronne spirituelle du chapelet. » (*La Vierge*, par M. l'abbé Orsini.)

rent, et Pierre devint le chef de l'ordre nouveau, qui fit de rapides progrès et qui produisit bientôt ce St Raymond Nonnat, qui se vendit lui-même pour racheter un esclave, et à qui les infidèles mirent un cadenas aux lèvres, tant sa parole leur semblait invincible.»

Et remarquez deux choses : l'une que la foi à Marie précéda presque toujours l'institution ; et l'autre que les plus grands hommes et surtout les fondateurs, semblèrent s'être plus particulièrement consacrés à la dévotion virginale.

Les Chartreux mirent sous le nom de *Notre-Dame* la première église qu'ils bâtirent à Paris, avec la protection et les dons de St Louis. — St Norbert réforma *Prémontré*, sur une révélation de la Mère de Dieu. — St Robert lui consacra *Cîteaux ;* et St Bernard s'est complu, s'est surpassé à étudier, à célébrer la Ste-Vierge. [1] — Ce grand homme, qui faisait de l'Europe un désert et de l'Asie un tombeau, lui attribuait toute sa puissance, et nous légua, entre autres, les prières si connues qu'il lui faisait, et qu'il lui faisait faire, de l'*Ave Maris stella* et du *Souvenez-vous*, dont nous ne pouvons nous refuser de faire admirer *un mot* hardi et simple à la fois :

Memorare, ô piissima Virgo Maria! non esse auditum à sæculo quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, esse derelictum. Ego tali animatus confidentiâ, ad te venio, ad te, Virgo virginum mater, curro, coràm te gemens peccator assisto; noli, MATER VERBI, VERBA MEA *despicere, sed audi propitia, et exaudi.*

St François d'Assise, dont les enfants devinrent si nombreux, et demeurèrent si humbles et si puissants dans l'univers entier, St François, qui semblait avoir horreur de l'*écriture*, comme les Apôtres, composa pour Marie un *Salut*

[1] Il n'est peut-être pas une Maison de Bernardins dans la France qu'elles couvrirent (après l'avoir défrichée), et même en Allemagne, qui ne porte encore aujourd'hui le nom de *Marie*, et d'*Abbayes de Mariendale*, de *Marienfeld*, de *Marienstad*, etc., de *Marienthal*, de *Marienvalt*, etc.

célèbre [1]; — et son cher saint Bonaventure est l'Instituteur de la fête si gracieuse de la Visitation.

L'illustre St François Xavier était le disciple de Marie, perpétuellement, et presque exclusivement [2].

[1] « Lorsque saint Francois se donna tout à Dieu, dit l'un de ses historiens, il y avait, à cinq ou six cents pas de la ville d'Assise en Italie, une chapelle fort ancienne, mais fort délabrée par son ancienneté même. Elle avait été originairement bâtie par quatre Solitaires venus de la Palestine.

« Dans ces premiers commencements, on la nommait *la Sainte-Marie de Josaphat*, parce qu'on y révérait quelques Reliques du Sépulcre de la sainte-Vierge. Dans la suite, les Anges mêmes la rendirent si célèbre par des apparitions et par le son harmonieux de concerts, qu'elle fut appelée *Notre-Dame des Anges*. Enfin, n'y ayant plus d'ermites pour la desservir, elle était devenue comme abandonnée : et parce qu'elle se trouvait comprise dans une très petite portion de terre que les Bénédictins venaient d'acquérir au même endroit, on lui donna le nom de *Notre-Dame-de-la-Portioncule*, quoique celui de *Notre-Dame des Anges* lui soit toujours resté. »

[2] « Un corps si chaste et un cœur si pur, dit son principal Historien, ne peuvent être que d'un fidèle serviteur de la sainte-Vierge. Xavier l'honora et l'aima toute sa vie avec des sentiments pleins de révérence et de tendresse. Ce fut dans l'église de Montmartre, consacrée à la mère de Dieu, et le jour de l'Assomption, qu'il fit ses premiers vœux. Ce fut dans celle de Lorette qu'il eut la première inspiration et qu'il conçut les premiers désirs d'aller aux Indes. Il ne demandait rien à Notre-Seigneur que par l'entremise de sa mère; et, dans l'explication qu'il faisait de la doctrine chrétienne, après s'être adressé à Jésus-Christ pour obtenir la grâce d'une foi vive et constante, il s'adressait pour la même raison à Marie. Il finissait toutes ses instructions par le *Salve Regina*. Il n'entreprenait jamais rien que sous les auspices de la Vierge; et, dans les périls, il avait toujours recours à elle comme à sa patronne. »

Les derniers fondateurs ont suivi les errements des anciens :

St Ignace de Loyola avait fait un pélerinage à Mont-Serrat, avant de prononcer ses vœux à *Notre-Dame* de Montmartre, le jour de la fête de l'Assomption, 1534 ; et son Ordre tout entier s'est toujours complu à former ses admirables congrégations séculières sous le nom de Marie.

St Philippe de Néri reconnaissait devoir à la Ste-Vierge la santé et même la vie de son cher cardinal Baronius.

St Jean de la Croix et Ste Thérèse fondèrent leurs *Carmélites* sur la foi, et même avec le nom de *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, où fut élevée la première Eglise sous ce vocable.

St Charles Borromée, qui semblait *si grand*, pour St François de Sales lui-même, disait tous les jours le *chapelet*, et tombait les genoux en terre, et même dans la boue des rues de Milan, au premier coup de l'*Angelus*.

St François de Sales, à son tour, donna le nom de *Notre-*

» Au reste, pour montrer qu'il était son serviteur, et qu'il faisait gloire de l'être, il portait d'ordinaire un chapelet pendu au cou ; et, afin que les chrétiens s'affectionnassent à dire le chapelet, il en usait le plus souvent pour opérer des miracles.

» Quand il passait des nuits en oraison dans les églises, c'était presque toujours devant une image de la Vierge. Il lui offrait surtout des vœux pour la conversion des grands pécheurs, et aussi pour la rémission de ses péchés, comme il dit dans une de ses lettres qui ne marque pas moins son humilité que sa confiance en l'intercession de la sainte Vierge. *J'ai pris la Reine du ciel pour ma patronne, afin d'impétrer le pardon de mes innombrables péchés.* Il était particulièrement dévot à son immaculée conception, et il avait fait vœu de la défendre autant qu'il pourrait.

» Dans l'entretien, il parlait ordinairement des grandeurs de la divine Marie, et il portait tout le monde à la servir. Enfin, étant sur le point de rendre l'âme, il l'invoqua avec de tendres paroles, et la pria de montrer qu'elle était sa mère. »

Dame à ses *Sœurs de la Visitation*, et celui de *Sainte-Marie* à ses maisons principales.

St Joseph de Calasance, fondateur des Ecoles Pies de Rome, et de toute l'Italie, de toute la Sardaigne, s'est nommé en religion *Joseph de la Mère de Dieu.*

Olier, fondateur de St-Sulpice de Paris, de Bourges, etc., s'était consacré à Marie, s'était constitué *son esclave,* et avait tant de confiance en elle, qu'il avait fait un vœu, qu'il avouait n'avoir pas violé, de ne lui demander jamais *telle* ou *telle* grâce.

Vincent de Paul donna la *Visitation* pour fête à ses Ordres.

Les missionnaires à la suite de St François Xavier, les fondateurs des *Missions étrangères*, les frères de la Mothe-Lambert, etc., avaient une confiance presque aveugle à Celle qui s'appelle l'*Étoile de la mer* : toute leur vie en fait foi, et ils se sont plû tous à remarquer qu'on était encore à voir naufrager un seul de leurs disciples ou de leurs envoyés !

Aux 17e et 18e siècles encore, on ne voit pas d'hommes forts ou célèbres, qui n'aient et qui ne donnent à leurs œuvres le cachet de la Sainte Vierge : — Saint Fourier de Mataincourt, à ses *Filles de Notre-Dame;* — l'abbé Colin, à ses *Maristes*, dont les missions sont célèbres jusques dans l'Océanie; — l'abbé Fournet à ses *Filles de la Croix*, spécialement vouées aux *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie;* — l'abbé Vernet, à ses *Sœurs de la Présentation*; — le chanoine Triest, à ses *Sœurs de Jésus et Marie.*

L'influence, même politique, de la plus simple Congrégation de la Vierge est immense.

Un Ordre plus spécialement consacré à Marie, l'Ordre de ses *Servites* [1], eut seul l'art d'appeler à lui, en un moment, toute la Chrétienté.

[1] « Au temps de saint Philippe, et du vivant de quelques-uns de leurs bienheureux fondateurs, l'ordre des serviteurs de Marie se composait de dix mille religieux, sans y comprendre les religieuses dites les Mantellates, et le grand nombre des individus de l'un et l'autre sexes qui formaient le tiers-ordre, ni les frères et sœurs de la confrérie. Eh ! que personne n'aille

Les Ordres militaires, eux-mêmes, qu'on peut considérer comme les *grandes armées*, toujours triomphantes, du moyen-âge, se fondèrent la plupart, et faisaient leurs prodiges sur la même foi à la *Sainte-Vierge* : « Dans leur chevalerie (dit la

croire que ce grand nombre fût tout composé de la classe du peuple, puisqu'en France le saint roi Louis IX, Philippe III et IV, ses fils et neveux, avec la majeure partie des grands et des princesses de cette puissante cour ; en Allemagne, Rodolphe, premier empereur et fondateur de la puissance autrichienne, avec l'impératrice son épouse et plusieurs princes de l'Empire et de l'Eglise ; en Italie, la plus grande partie de la noblesse de Toscane, de la Romagne et de l'Ombrie, se vouèrent dans le tiers-ordre au service de Marie. De plus, par le moyen des bienheureux fondateurs, de saint Philippe et de leurs disciples, les sanglantes factions des Lambertazzi et des Girolomei à Bologne, des Adimari et des Tosinchi à Florence, et des Guelfes et des Gibelins dans toute l'Italie, furent pacifiées ; et des chefs de faction, tels entre autres que Bonaventure Buonaccorsi, Pellegrin Laziozi, Ubaldo, prince de l'Adimari, et autres nobles personnages, se soumirent aux rigueurs du premier et du second ordre, et moururent en réputation d'une éminente sainteté. Les maisons même de ces premiers pères devinrent bientôt comme autant de monastères consacrés à Marie, car les épouses et les filles de quelques-uns des sept fondateurs, abandonnées par eux, suivirent leur exemple. Jacques et Albaverde, père et mère de saint Philippe, ainsi que sa sœur Jeanne, et, quelque temps après, Lapa de Benizi, Bilia, Guiduccio, Albizzo, sainte Julienne, tous de la maison de Falconieri, qui ensuite attira à elle sa propre mère Jeanne des Suderini, une autre Jeanne des Corsini, Sophie des Adimari et autres principales dames et demoiselles de la Toscane, marchèrent sur les traces de leurs parents.

« Il n'y avait que l'Espagne, tyrannisée alors en grande partie par les Maures, qui ne fût pas encore soumise au service royal de Marie ; mais Grégoire XI ayant, dans l'année 1373, envoyé dans ces royaumes le P. Maître Luc de Prato, avec le titre et l'autorité de missionnaire apostolique, celui-ci y exerça son

Revue des Deux-Mondes elle-même, en 1838) religieuse, austère, le culte des dames ne pouvait trouver place, mais ce culte absent fut représenté par un dévouement particulier à la Vierge; ainsi, les chevaliers de Malte, dernière transfor-

ministère sacré avec tant de zèle, que Ferdinand, roi de Portugal, avec les principaux officiers de sa cour et la majeure partie du peuple, Henri, roi de Castille, Pierre IV, roi d'Aragon, et Jean, roi de Navarre, voulurent s'inscrire dans la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, fondée dans tous les lieux par le zélé prédicateur. A peu près dans le même temps, Charles IV, empereur, et Anne son épouse, prirent le Scapulaire de Marie dans la ville de Prague; peu de temps après, Ladislas IV, premier de la race Jagellone, roi de Pologne, le reçut des mains d'Etienne, du Bourg-Saint-Sépulcre, général de l'ordre et nonce apostolique de Martin V, qui, à la demande de ce roi, l'avait déjà destiné et nommé au cardinalat; mais la mort de ce digne religieux ne permit pas au souverain pontife de lui donner le chapeau. Comme il serait trop long et trop ennuyeux de nommer seulement la moitié des princes et princesses qui, dans le premier, le second, le tiers-ordre ou dans les confréries, voulurent se revêtir du Scapulaire, symbole du deuil de Marie affligée, il suffira de dire ici que non seulement les princes sérénissimes de la Mirandole, de Parme, de Mantoue, de la Toscane, de la Savoie, de la Bavière, de la Saxe, de la Bourgogne, mais encore presque tous les Archiducs et Empereurs de l'auguste maison d'Autriche voulurent être frères et protecteurs des dites compagnies et confréries; car l'ordre des Servites ayant été détruit dans l'Allemagne par la fureur des hérétiques, ces princes en furent les puissants restaurateurs, sachant combien de grâces leurs glorieux ancêtres avaient obtenues de la protection de la Vierge affligée. Rodolphe Ier, devenu membre du tiers-ordre des serviteurs de Marie, en obtint l'empire, la victoire et la paix, lorsque par le moyen de saint Philippe Benizzi, Ottocaro, roi de Bohême, vint s'humilier à ses pieds.

« A peine Philippe Ier, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, eut-il institué dans toute la Flandre plusieurs confréries

mation des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, invoquaient la Vierge en recevant leur épée. Les chevaliers Teutoniques prenaient le nom de *Chevaliers de la Vierge*; les terres qu'ils conquéraient sur les infidèles du nord de l'Eu-

du Scapulaire de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, qu'il vit s'éteindre les guerres civiles qui désolaient depuis tant d'années cette belle province, et les villes devenir autant de Ninives pénitentes, de pécheresses qu'elles étaient par le passé, ainsi que le rapportent les pères Gaspard Tausch et Henri Engelgrave, de la compagnie de Jésus. *Et ecce illicò tumultus publici seditionesque compositæ, et mores urbium in melius commutati.* Et, pour ne pas parler des Maximiliens, des Ferdinands, des Mathias et de tant d'autres, le pieux et toujours grand César Léopold, dans sa lettre du 24 décembre 1668 à Clément XI, proteste de sa dévotion obligée envers le saint-Scapulaire de Marie, attendu qu'en étant couvert dans son enfance, il lui est redevable, par les vertus qu'il possède, de la délivrance miraculeuse d'une infirmité mortelle : *Nos enim peculiariter sancto huic ordini obligatos profitemur, cùm in infantiâ nostrâ virtutem dicti Scapularis miraculosè et luculenter experti simus :* de là vient que, dans l'année 1734, l'empereur Charles VI, de glorieuse mémoire, héritier des vertus et de la piété de son très glorieux père, obtint du Saint-Siége apostolique, pour le clergé séculier et régulier de tous les états d'Autriche, le privilége de dire, le troisième dimanche de septembre, outre l'office qui se célèbre dans toutes les églises, le vendredi de la Passion, l'office de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, conformément à ce qui est prescrit par les règles de l'ordre des Servites, ce que Sa Majesté catholique Philippe V, roi d'Espagne, obtint avec non moins de piété en 1735, pour tous ses états, comme l'obtinrent également dans les années suivantes, d'autres princes et souverains qui l'avaient aussi demandé; et en dernier lieu le très saint et très glorieux pape Pie VII, voulut que cet office fût commun à toute l'Eglise. Finalement chacun se rappelle encore (et ce souvenir sera toujours doux et glorieux à l'ordre des Servites) avec quelle ardeur et quel zèle les douleurs de la bienheureuse Vierge Marie ont été vé-

rope, ils les appelaient *terres de Marie*; ils avaient donc aussi leur dame, la dame céleste, *la Dame de tout le monde*, comme s'expriment les légendes du moyen-âge. Ainsi les sentiments fondamentaux de la chevalerie, soumis à *une organisation puissante* qui participait de la discipline d'un camp et de la

nérées par leurs Majestés Impériales et apostoliques François I et la reine Marie-Thérèse, impératrice, ardents imitateurs de leurs glorieux ancêtres, dans leur tendre dévotion... Après l'exemple de tant de glorieux rois, on ne sera pas surpris que la dévotion envers la Reine des martyrs soit répandue de nos jours, non seulement dans toute l'Europe, mais même dans les Indes orientales et occidentales; ni qu'il ne se trouve plus ni ville, ni village, ni aucun lieu où la confrérie des Sept-Douleurs ne soit établie. On sera moins étonné de ses progrès, si l'on considère que c'est une dévotion approuvée des saints pères, demandée au monde par Marie, et recommandée sur la croix à tous les fidèles par le Rédempteur, dans la personne de Jean, son bien-aimé; dévotion si glorieuse et si profitable, qu'Anne-Julienne, archiduchesse d'Autriche, réparatrice de l'ordre des Servites en Autriche, après s'être retirée avec sa fille dans le tiers-ordre, dans un des trois monastères par elle fondés à Inspruck, s'adressant à la Vierge, baisant plusieurs fois avec une pieuse tendresse le Saint-Scapulaire, lui disait: « O ma très sainte souveraine! par où ai-je mérité la faveur de me couvrir de l'habit de vos douleurs? Par quoi me suis-je rendue digne de découvrir un si grand trésor caché à tant de monde? Quel or, quel sang pourra égaler un si noble et si excellent bienfait? Me consacrer tout entière à vous n'est rien; vous en rendre grâce, je n'en suis ni digne, ni capable. Veuillez donc, ô ma très indulgente souveraine! vous rendre à vous-même les remerciments que je vous dois. » Voilà quelles étaient l'estime et la vénération de cette pieuse princesse pour le saint-Scapulaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et le haut prix qu'elle y attachait; et comme pour s'en revêtir, sa fille refusa la main de Philippe III, roi d'Espagne, elle refusa de même de partager la couche des empereurs Rodolphe II et Mathias. (*Hist.* de l'Ordre). »

sévérité d'une règle, donnèrent au monde le spectacle de la fortune si brillante de ces Ordres qui conquirent des provinces, *fondèrent des villes, des empires même;* l'ordre des chevaliers teutoniques est devenu, comme on sait, la monarchie de Frédéric.»

Les plus grands Rois, les plus célèbres Capitaines, offrent tous le cachet de l'amour de Marie: — Constantin-le-*Grand*, lui dédia sa capitale nouvelle; — l'empereur Justinien, le fondateur du Droit, érigea *Notre-Dame-la-Neuve* à Jérusalem, et *Notre-Dame-Justinienne* à Carthage; — Clovis et son fils, leur première église : *Notre-Dame* de Paris; — Charlemagne, *Notre-Dame* de sa chère Aix-la-Chapelle, et trois autres en Allemagne. Il voulut être enterré avec une de ses images; — Robert de France appelait Marie l'*Etoile de son royaume*, et lui instituait un Ordre de *trente Chevaliers*, en 1022; — Saint Louis récitait tous les jours l'*office de Notre-Dame*, et il apprenait aux jeunes princes de sa Cour à le réciter; — il élevait *Notre-Dame* de Paris sur les fondements posés par Philippe Auguste; — Richard *Cœur-de-Lion*, faisait des pélerinages et des vœux à *Notre-Dame de Chartres*, et portait des chemises touchées à la sienne.

Les races royales, par excellence, les Bourbons, les Condés, avaient une confiance illimitée à la Mère du Sauveur; et leurs membres les plus illustres furent de zélés congréganistes.

Louis XII et François Ier lui-même[1], comme acquéreurs

[1] Les Rois naturellement le plus indépendants du Chef de l'Eglise ne l'étaient point de celle que nous pouvons appeler la Mère de l'Eglise : « Les Flamands voyant les choses en cet état (c'était le 18 août 1304) firent irruption dans le camp du Roi avec tant de violence que le comte de Valois fut obligé de prendre la fuite. Le Roi presque tout désarmé, invoqua le secours de la sainte Vierge, monta à cheval, et repoussa heureusement les ennemis. Anseau de Chevreuse, porte-oriflamme, y périt. Le Roi attribua à l'assistance particulière de la sainte Vierge et des deux principaux protecteurs de son royaume, saint Denis et

du comté de Boulogne, se déclarèrent *vassaux de la Sainte-Vierge*, et lui offrirent, pour *droit de relief*, un cœur d'or du poids de 13 marcs.

Louis XIII, dont la grandeur véritable ne sera jamais assez connue, ne fit que renouveler la consécration de la France à

saint Louis, l'avantage qu'il eut en cette mémorable journée. A son retour à Paris, il vint à Notre-Dame de Paris, rendre ses actions de grâces à la sainte mère de Dieu : il donna cent livres de rente à cette cathédrale. La figure équestre de Philippe-le-Bel, élevée contre un des piliers de la nef de Notre-Dame, du côté méridional, a été posée en cet endroit pour conserver la mémoire de cette action signalée. Elle ne représente le Roi armé que de son casque et de ses gantelets, sans brassards, mais tel qu'il se trouva au moment que les Flamands voulurent le surprendre. Dans l'église de Paris on fait encore tous les ans, le 18 d'août, mémoire de la célèbre victoire remportée par le roi Philippe-le-Bel, sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*. » (*Histoire de l'Eglise de Paris.*)

Les grandes Familles de l'Etat, même en France, les Guise, les Montmorency, les Gonzague, les Clermont-Tonnerre, les Trémoille, les Foix, les d'Epernon, figurent toutes dans les donateurs et les pélerins des *Notre-Dame* célèbres : *Lorette*, *Liesse*, *Roc-Amadour*, etc., les *Ermites*, et même *Mont-Serrat*, etc.—Les ducs de Beauvilliers, si chers à la France par le *gouvernement* de ses dauphins, s'étaient consacrés à la *Vierge immaculée*. — Le maréchal d'Aumont, duc et pair de France, fit élever le magnifique *Jubé* qu'on allait visiter à Notre-Dame de Boulogne. — Et le maréchal d'Estrées, aussi grand diplomate et même historien que capitaine habile. Voici la foi de ce grand homme constatée dans l'*Histoire de Notre-Dame de Liesse* : « L'an 1654, le Maréchal, en reconnaissance de la protection spéciale que la sainte-Vierge lui a accordée dans une opération qu'on fut obligé de lui faire à l'âge de 82 ans pour la pierre, a offert à la chapelle de Notre-Dame de Liesse la pierre qu'on lui avait tirée qui est ceinte d'un cordon de vermeil sur lequel est cette inscription : *Cette pierre a été tirée de François-Anni-*

la Sainte-Vierge ; et l'on sait que Louis XIV, lui-même, aimait à trouver le temps de dire son chapelet.

Il fit une fondation à Notre-Dame de Mont-Serrat, en 1666.

Les plus grands princes de Lorraine : — Ferri, comte de Vaudemont, fonda *Notre-Dame de Sion* ; — René [1], vainqueur de Charles le *Téméraire*, *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, où voulut être enseveli le roi Stanislas, et avoir son cœur, Marie Lekzinska, femme de Louis XV ; — François de Lorraine posa

bal d'Estrées, duc et pair, premier maréchal de France, par la grâce de Dieu et l'intercession de la sainte Vierge, le 15 *septembre* 1654. Cette pierre est d'une grosseur prodigieuse. »

Plus heureux ici, même selon le monde, que tous les autres Ducs, Pairs et Maréchaux de France (deux cousins l'étaient encore *ensemble* au XVIII[e] siècle) et même de la Chrétienté, les Lévis—Mirepoix—Ventadour—, etc., Montmorency—Laval ; les Lévis aux armes d'or : *Aide Dieu au second Chrétien Lévis*, et à la *Maxime* : « Noblesse oblige, » — dont le premier obtint les titres uniques de *Maréchal de la Foi* et de *Sauveur du Languedoc*, — l'avant-dernier, publia la première *Oraison funèbre de Louis XVI et de Marie Antoinette*, toute prophétique, à Londres, en 1793 ; — et le dernier, mérita l'une des premières places dans le cœur, et la première dans la maison, de l'unique *Roi* de l'Europe qui vient lorsque les autres *s'en vont* ; — les Lévis enfin, par un bonheur unique aussi, peuvent s'enorgueillir même d'une prétention * qui ferait peur à toute autre *noblesse*, et qui *oblige* celle-là plus même que leur fidélité royale héréditaire.

[1] René, dit son *Historien*, le marquis de Villeneuve, avait pour principale enseigne une Annonciation de la Vierge. Il fit repré-

* Lady Morgan assure, dans sa *France*, qu'il existe au magnifique château du duc de Levis, à Noisiel, un tableau représentant *Marie* disant à un *Lévi* (de sa *tribu*) devant elle la tête nue : « Mon cousin, couvrez-vous, » et celui-ci lui répondant : « Ma Cousine, c'est pour ma commodité. »

une lampe d'argent, avec ses armes, à Notre-Dame de Boulogne; et les princes de cette maison furent les premiers congréganistes de leurs Etats.

Le plus grand de ces Amédée de Savoie, dont les filles peuplaient de rois les cours de Vienne, de Madrid, de Paris; Amédée VI, l'arbitre de l'Italie, elle-même arbitre de l'Europe, fonda l'*Ordre suprême de l'Annonciation*, et la magnifique Chartreuse de Pierre Châtel, avec une dotation de quinze Religieux, en l'honneur des quinze *Joies de la Vierge*.

Le fondateur de la Maison et de l'Empire d'Autriche, Rodolphe de Hapsbourg, et l'impératrice sa femme, étaient membres du tiers-ordre des *Servites de Marie*.

Le plus grand, et presque le seul souverain de l'Europe au 16e siècle, Charles-Quint, fit jusqu'à huit fois le pélerinage à Mont-Serrat; — et Philippe II, son immortel fils, d'immenses dons à ce monastère.

Deux Classes considérables de la société se sont partout mises sous la protection de *Marie*, les *Marins* et les Militaires. Il n'est pas de port de mer, presque pas de village maritime, qui n'ait ses *Notre-Dame-de-la-Garde*, etc., et ses navires de la *Reine des Anges* et de l'*Ave-Maria*, qui ne sombrent jamais...

Guillaume *le Conquérant*, fondateur de la marine et de la puissance anglaises, est connu par des établissements et des offrandes à la Vierge; — Emmanuel *le Grand*, fondateur de la marine et de la grandeur portugaises, fit de grands dons à

senter sur la porte de Nancy qui va à Bouxières et à Condé (Custines) une Vierge à qui l'Ange Gabriel annonce l'incarnation du Verbe, et l'on grava à côté ces vers :

Vierge de qui Dieu fut en terre né,
Tu donnas nom triomphant à René,
Duc de Loraine, armé sous ton enseigne
Mille et septante-six l'enseigne.

Cette porte s'appelle porte Notre-Dame.

Mont-Serrat en 1512, en 1521 etc; — Dom Henri de Portugal, qui présida et concourut à toutes les découvertes de l'ancien monde dans le nouveau, éleva à Bélem une *Notre-Dame*, accompagnée d'un hospice et d'un couvent pour les marins de sa patrie; — Jean Gonsalve-Zarco, son premier et plus habile navigateur, propriétaire de l'île de Madère, y fit bâtir aussi une *Notre-Dame*; — Christophe Colomb, écrivait au Roi, dans sa fameuse Lettre de la Jamaïque, 1503 : *O sainte Mère de Dieu, qui avez compassion des malheureux et des opprimés* etc.; et il léguait à la république de Gènes ses *Heures de la Vierge*, que lui avait données le Pape Alexandre, à son départ pour la conquête d'un autre hémisphère; — Sébastien Cano, qui fit le premier tour du monde, avec tant de vitesse, était monté sur le vaisseau de la *Conception*; — Jean Parmentier, qui mit le premier *pied à terre* au Brésil, a composé un Poème à la Vierge; — Pizarre fonda la magnifique Lima par sa magnifique *Assomption*; — André Doria, représentatif de Gènes-la-marine, disait chaque jour l'*Office* de la Reine des mers; — Don Juan, illustre vainqueur des Turcs à Lépante, fixait le *Rosaire* à son pavillon; — Emmanuel Philibert de Savoie fit une retraite et des dons à Notre-Dame de Mont-Serrat, en 1615; — Villiers de l'Ille-Adam, Grand-Maître de Malte, avait à sa voile une *Notre-Dame de Pitié*, avec ces mots : *Afflictis Spes unica rebus*; — Enfin l'illustre comte Calvert de Baltimore, fondateur de la ville de son nom, défricha, colonisa, civilisa le *Maryland*, auquel il donna le nom de la Sainte-Vierge.

Les grands capitaines : Anne de Montmorency ne manqua pas un jour de sa vie de dire son chapelet, et donnait une lampe d'argent à Notre-Dame de Boulogne; — Alphonse, roi de Castille, fonda *Notre-Dame de la Victoire* à Tolède, en reconnaissance de la défaite de 200,000 Maures, l'an 1202, sous un drapeau revêtu de l'image de la Mère de Dieu; — Duguesclin [1], qui fit des prodiges militaires, les faisait avec une *Notre-Dame* à lui.

[1] « Il fut donc question, dit son *Historien*, de savoir quel cri

Un des plus grands hommes du 16e siècle, le duc de Mercœur, (François de Sales lui en fait gloire dans son éloquente *Oraison funèbre*) allait prier à toutes les *Notre-Dame* de son passage. — Un des plus grands du 17e siècle, Henri de Montmorency, dont la mort tragique fut encore plus glorieuse que la vie, se mit comme entre les bras de la Sainte-Vierge durant la longue agonie de son procès.

Les Spinola, considérés comme les premiers capitaines de l'Europe, et surtout François, beau frère du duc de Savoie, faisaient des dons et des visites à ce Mont-Serrat, devenu comme le point de mire des grands hommes.

Le comte de Tilly, faisait des dons et fondait une messe perpétuelle à Notre-Dame d'Ettingen, etc.

Mais il faut voir les princes, les armées, terrestres et navales, les peuples, la Chrétienté, l'Occident et l'Orient tout

on prendrait pour servir à toute l'armée : on en fit d'abord l'honneur au comte d'Auxerre, et tous voulaient que le cri fût, Notre-Dame d'Auxerre, attendu qu'il n'y avait-là personne qui lui fût égal en qualité, titres et richesses. Mais il eut la modestie de le refuser sur ce qu'il était encore jeune homme, et un novice au fait des armes, en comparaison des grands et renommés capitaines qui étaient présents, dont il se ferait honneur de prendre des leçons et de servir sous eux. Alors tous conclurent unanimement que le cri serait donc *Notre-Dame-Guesclin*. Bertrand s'en défendit et demanda que l'on prit celui du Maître des Arbalêtriers, (Baudoin de Hennequin) soutenant que sa charge lui donnait un rang si distingué, qu'il n'y avait pas à balancer à lui déférer cet honneur : mais on persista pour le cri *Notre-Dame-Guesclin ;* et les soldats à qui ce mot avait toujours été de bon augure, craignant qu'on ne le changeât, s'écrièrent : *Montjoye St-Denis*, *Notre-Dame-Guesclin*. Ainsi le cri resta, non seulement en l'honneur du général, mais en vertu de l'estime et de la confiance de toute l'armée. »..... Hay du Chatelet rapporte dans ses *Mémoires* qu'une fois « sitôt que les Anglais entendirent son cri de guerre, *Notre-Dame-Guesclin*, ce cri qui leur était redoutable, les effraya tellement, que tout plia, qu'il

entiers en action, avec ou contre les Auspices de la Reine des mers et de la *dame des Victoires* [1].

Les plus grands Ministres ne sont pas moins célèbres par leur dévotion à la Mère du Sauveur : — le cardinal Ximénès, disciple de Saint-François, fonda une *Confrérie de l'Immaculée conception* ; — Mendoza, composa un Poème classique en son

en fut tué un grand nombre, et presque tout le reste fait prisonnier. »

[1] C'était en l'année 1571 : « Jamais, dit La Fitau, armée navale n'avait été si propre à inspirer la terreur que celle des Turcs. D'abord, en effet, elle effraya par son seul appareil. Mais heureusement l'Eglise était alors gouvernée par un saint Pape, que le Saint-Siége a depuis canonisé. C'était le saint Pape Pie V. Après avoir fait, selon les règles de la prudence, tout ce qui dépendait de ses facultés et de ses soins pour former une flotte qui fût en état de s'opposer aux entreprises des Infidèles, et voyant qu'encore après cela les forces de ceux-ci se trouvaient extrêmement supérieures à celles des Chrétiens, sans perdre courage, il mit toute sa ressource en Dieu seul.

» Comme il avait été Dominicain, il n'ignorait pas la vertu du Saint-Rosaire. Ce fut aussi par ce moyen qu'il implora et qu'il obtint l'assistance de la mère de Dieu. Il commença par mettre tout Rome en prières aux pieds de ses autels, et il accorda de grandes indulgences à ceux qui iraient les visiter. Ensuite il fit broder sur son grand et bel étendard l'image de Jésus-Christ sur sa croix, pour la cause duquel tout chrétien doit être prêt à combattre ; et il pourvut à ce que chaque galère eût sur son bord un portrait de la sainte Vierge également brodé en or. En envoyant le tout aux deux généraux de la flotte combinée des chrétiens, qui étaient Don Juan, frère de Philippe II, Roi d'Espagne, et le Connétable Colonne, il l'accompagna de lettres si remplies d'une entière confiance en la mère de Dieu, qu'elles relevèrent le courage à toute l'armée. L'influence du secours de la sainte Vierge commença dès lors à se faire sentir. Chefs et Soldats, ce ne furent plus les mêmes hommes.

» Lorsque les deux flottes ne furent plus qu'à la distance d'en-

honneur; — le cardinal de Richelieu lui-même lui dédia sa *Perfection chrétienne*; — et son bras droit, le jeune P. Joseph du Tremblay, décidait enfin Louis XIII à soumettre

viron quatre lieues l'une de l'autre, les deux commandants de celle des chrétiens firent majestueusement arborer sur la *Réale*, ou principale galère, le précieux étendard qui représentait Jésus-Christ crucifié. Au moment même que ce signe du salut parut à la vue de toute leur flotte, elle le salua par une décharge générale de toute son artillerie. Aussitôt après, chaque galère éleva sur son bord l'image de la très sainte Vierge, et dans chaque galère aussi se mirent en prières à ses pieds pour implorer sa puissante protection dans une occasion si périlleuse.

» Ces devoirs de religion ainsi remplis, il restait encore un assez grand sujet d'inquiétude aux chrétiens. C'est que la flotte ennemie avait le vent sur eux, et que, durant le combat, ils pourraient être grandement incommodés par la fumée de son canon. Les deux Généraux firent donner encore le signal de la prière. Partout on se prosterna de nouveau devant les images de la sainte Vierge. Chose admirable! Cette seconde prière n'était point encore finie, que le vent changea tout à coup, et que, de contraire qu'il leur était, il leur devint favorable.

» Alors ils ne doutèrent plus de l'assistance d'une si puissante protectrice. Le vent qui enflait leurs voiles, enflait encore plus leur courage; et ils tombèrent sur l'ennemi avec une confiance qui leur était un présage du succès. L'action dura trois heures, pendant lesquelles on fit un feu terrible de part et d'autre, sans que la victoire parût encore vouloir se déterminer pour aucun des deux partis. Mais au bout de ce temps là, s'apercevant que quelques galères commençaient à se détacher de la flotte ottomane pour gagner le continent, Dom Juan comprit que le feu de la sienne devait avoir fait un grand ravage parmi celle des ennemis; et faisant un nouvel effort, dont le général des Turcs, Ali-Bacha, fut emporté, il accroche sa *capitane*, saute dedans avec les siens, en arrache l'étendard de l'Empire ottoman, et crie victoire. Ce fut là le coup décisif. Depuis ce moment, les in-

solennellement son royaume à la Sainte-Vierge ; — le duc de Beauvilliers, grand ministre d'un autre ordre, se plaisait

fidèles ne combattirent plus. On leur prit cent trente galères ; plus de quatre-vingts autres des leurs périrent en cette occasion ; partie pour avoir été coulées à fond durant le combat, partie pour être allé, par une fuite trop précipitée, se briser sur la côte après l'action. Les Turcs perdirent plus de trente mille hommes. On fit sur eux cinq mille prisonniers ; plus de vingt mille chrétiens qu'ils avaient faits esclaves et mis à la chaîne dans leurs chiourmes, furent délivrés. La terreur que l'éclat de cette journée répandit dans Constantinople, et dans une grande partie de l'Asie fut si grande que les infidèles portaient leur argent et leurs meilleurs effets chez les chrétiens pour les prier de les sauver du pillage qu'on y appréhendait. Jamais triomphe cependant ne coûta peut-être moins de monde aux vainqueurs.

» Autre miracle qui confirma bien cet éclatant prodige de la protection de la très sainte Vierge ; c'est que le saint Pape Pie V eut révélation de cette signalée victoire au moment même qu'elle venait d'être remportée. Dans ce moment-là même, il en donna la nouvelle à ceux des Cardinaux et des Prélats qui logeaient avec lui dans son palais ; et ceux-ci la répandant de tous côtés, tout Rome s'en trouva instruite à la même heure. Le détail qu'on en apprit dans la suite ne servit qu'à confirmer ce que le saint Pape en avait d'abord débité.

» En reconnaissance d'un si grand bienfait, saint Pie institua une fête en son honneur sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire* : et parce que le Rosaire avait été un des principaux moyens dont on s'était servi auprès d'elle, il voulut que cette fête de *Notre-Dame de la Victoire* fût *la fête du Saint-Rosaire*.....

» Dans le dix-septième siècle, en 1683, les Turcs étaient venus, au nombre de deux cent mille hommes, mettre le siége devant Vienne en Autriche. Hors d'état de résister à des troupes si supérieures aux siennes, l'Empereur avait pris le parti de sortir de sa capitale et de se retirer à Lintz avec tous les Princes et Princesses de sa maison. Son armée même, qui était commandée par le prince de Lorraine, craignant d'être enveloppée par celle

dans sa jeunesse à remporter le prix de l'*Immaculée Conception* à l'académie de Caen.

des Ottomans, n'avait eu rien de mieux à faire que de se réfugier avec précipitation sous le canon de Vienne.

» Déjà la tranchée y était ouverte, lorsqu'un accident imprévu acheva de jeter la consternation dans l'esprit des assiégés. Le feu prit casuellement à une des églises de la ville ; et il agit si rapidement, qu'elle fut consumée en peu d'heures. L'arsenal où se conservaient les poudres, n'était qu'à quelques pas de là. Les flammes en avaient tellement occupé toutes les avenues, qu'on ne voyait absolument aucun remède humain pour le secourir. Ainsi on touchait presque au moment que l'éclat des poudres allait ouvrir la ville aux assiégeants, ou l'ensevelir tout entière sous ses propres ruines.

» On était alors précisément au 15 d'août, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de l'Assomption de la sainte-Vierge. Cette circonstance réveilla dans tous les esprits l'idée de son grand pouvoir auprès de Dieu. On y eut recours. Toute la ville, et toute l'armée qui était sous les murs, se mirent en prières. On ne voyait partout que des personnes qui, le Rosaire à la main, invoquaient son saint nom. Ce ne fut pas en vain : l'incendie s'arrêta tout à coup, et les poudres furent mises en sûreté.

» Une protection si visible de la sainte-Vierge ralluma tellement la dévotion des Impériaux envers la mère de Dieu, que la grandeur de leur confiance en elle leur mérita bientôt après une nouvelle preuve de son assistance non moins marquée que la première. Le siége ne laissait pas de se pousser avec vigueur; mais plus le grand feu des assiégeants pressait les assiégés, plus ceux-ci pressaient la sainte-Vierge de leur être propice. Les Eglises ne désemplissaient point ni le jour ni la nuit, et son saint nom retentissait de toutes parts. Les Prédicateurs ne prononçaient autre chose que le nom de Marie; et pour l'avoir plus souvent à la bouche, les habitants ne disaient plus autre chose que ces paroles du saint-Rosaire : *Je vous salue, Marie ; sainte Mère de Dieu, priez pour nous.* Enfin, après trois semaines de tranchée ouverte, et le propre jour de la Nativité de la sainte

Les plus grands hommes littéraires furent toujours, et sont encore les plus *Maristes*, comme les hommes d'état : on ne

Vierge, jour encore bien remarquable, tous les dehors de la ville emportés, le dedans réduit aux derniers abois, l'ennemi arrachant déjà les palissades, et les brêches des murailles se trouvant en état de permettre un assaut, les Impériaux délibéraient de se rendre, lorsque, malgré la difficulté de traverser l'armée ennemie qui les entourait de toutes parts, il leur vint avis, comme par miracle, qu'il leur arrivait du secours, et que ce secours était presque à leurs portes.

» C'était Sobieski, roi de Pologne, qui venait à eux avec un puissant renfort, qui par ses approches ranima leur courage. Dès le lendemain, il parut de grand matin en vue de la ville à la tête de ses troupes auxiliaires. Cette seule vue acheva de dissiper toutes les frayeurs. Le prince Charles de Lorraine alla s'aboucher avec lui dans une chapelle, où ils firent dire une messe à l'honneur de la sainte Vierge. Ils l'entendirent tous deux. Le roi de Pologne la servit lui-même, tenant pendant tout le temps du sacrifice les bras étendus en croix, et il y communia. La messe finie, toute l'armée auxiliaire invoqua à voix haute la sainte-Vierge, et après avoir reçu la bénédiction du Prêtre qu'elle implora, le roi de Pologne, plein de la confiance qu'inspire à ses vrais dévots la mère de Dieu, prononça tout haut ces propres paroles : *Présentement nous pouvons, sous une si puissante protection, marcher en toute assurance à l'ennemi ; la sainte-Vierge nous assistera.*

» Au moment même, toute l'armée chrétienne s'ébranla. Elle marcha droit à l'ennemi, qui d'abord effrayé de se voir assailli avec tant de résolution, et ensuite découragé de ses pertes, quitta enfin son camp, et repassa le Danube avec tant de précipitation qu'il abandonna aux vainqueurs jusqu'à son grand étendard de l'Empire ottoman. On trouva sur le champ de bataille, avec toute leurs munitions de guerre et de bouche, plus de deux cents pièces de canon, et presque la moitié de leur armée étendue sur la place.

» Le pape Innocent XI n'eut pas plus tôt été informé d'une vic-

citerait pas un *Père*, pas un *Docteur de l'Église*[1], pas un orateur de la chaire, qui ne lui ait consacré des ouvrages et des

toire si signalée, qu'y reconnaissant visiblement toutes les marques de la protection sensible de la sainte Vierge, il en fit une fête de l'Eglise, et qu'il la fixa au dimanche dans l'Octave de la Nativité de la sainte Vierge, parce que c'était environ ce temps-là que la victoire avait été remportée. C'est celle que l'Eglise célèbre aujourd'hui sous *le nom de Marie*, que les vainqueurs avaient si souvent invoqué. Passons présentement au siècle où nous sommes.

» Dans le siècle même où nous vivons, Clément XI se crut obligé de donner encore plus d'étendue à cette même solennité du saint-Rosaire. Ce fut à l'occasion que je vais dire. En 1716, les Turcs, toujours ennemis des chrétiens, faisaient actuellement les derniers efforts pour désoler en Europe une partie de la chrétienté. Ils avaient en même temps une armée de plus de deux cent mille hommes en Hongrie, et devant l'île de Corfou une flotte formidable. Le danger était d'autant plus pressant, que l'Empereur n'avait pas la moitié de leurs forces à opposer à leur armée de terre et que sur la mer, les Vénitiens seuls n'osaient pas se montrer devant eux.

» Clément XI marchait en tout sur les traces de saint Pie. Dans la même position, il eut recours aux mêmes moyens. Il commença par mettre tout Rome aux pieds de la sainte-Vierge : il choisit pour cela l'*Eglise de la Victoire*, érigée en l'honneur du saint-Rosaire. Il souhaita que ce fût là nommément que chacun allât faire sa prière. Il attacha de grandes indulgences à chaque station qu'on y ferait. Il accorda cette grâce à tous pour tout le temps de la campagne; et pour exciter toujours plus la dévotion

[1] Ceux-là même qui se sont trompés sur d'autres vérités se sont retrouvés sur celle-ci. — Origène est magnifique sur ces mots d'Isaïe : *la Vierge concevra*. — Tertullien, *De carne Christi*, résume en un mot toute la philosophie de la Maternité divine : *Crediderat Eva serpenti, credidit Maria Gabrieli : quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.*

traités *ex-professo*. Nous ne rappellerons que les illustres entre les illustres : Saint Basile et Saint Ambroise ; — Saint

publique, il fut le premier à en donner l'exemple. Ecrivant ensuite aux généraux des deux armées chrétiennes, il leur parut, dans ses lettres, si plein de confiance en la protection de la sainte-Vierge, et il sut si bien leur inspirer les mêmes sentiments, que le prince Eugène en particulier, qui commandait en Hongrie les troupes de l'Empereur, se sentant rempli du même espoir que le Pape, résolut, malgré la grande disproportion de ses forces, de livrer bataille aux infidèles.

» Ce fut le 5 août qu'il les attaqua. Le carnage qu'il en fit ressemblait plutôt à un massacre qu'à un combat : il ne resta de leur armée que ce qui put se sauver par la fuite. Le prince Eugène demeura maître du champ de bataille, de leur trésor, de leurs chariots, de leurs bagages, des lettres même les plus secrètes de leurs généraux. Il leur prit dans cette journée cent quatre-vingts spièces de canon, dont le calibre était d'une grosseur énorme, un plus grand nombre de drapeaux et d'étendards ; et ce fut sous la tente même du Grand Visir, qu'il écrivit au Pape et à l'Empereur les lettres où il leur apprend une victoire si complète.

» La nouvelle en arriva à Rome le 15 du même mois. Quand Clément XI fit la réflexion que la bataille s'était livrée le jour de *Notre-Dame des Neiges*, et qu'il en recevait le premier avis le jour de l'*Assomption*, et que l'un et l'autre se trouvaient des jours spécialement consacrés à la sainte-Vierge, il se sentit encore plus animé à lui continuer ses prières *. »

* « Au milieu des atrocités révoltantes que présentait, en décembre 1790, l'affaire de Nancy, il semble que, pour la consolation des amis de la patrie et de l'humanité, la Providence ait placé un acte de dévouement comparable à tout ce que les histoires anciennes et modernes nous offrent de plus grand et de plus généreux. — M. Désilles, sous-lieutenant du régiment du Roi, se trouvait à la porte *Notre-Dame* avec le détachement de soldats qui la gardait, lors de l'approche de l'armée.—Ceux-ci se disposaient à mettre le feu au canon, pour

Athanase et Saint Jérôme ;—Saint Augustin et Saint Grégoire de Nazianze ; — Saint Bernard [1] et Saint Thomas-d'Aquin ;— Saint François de Salles et Bellarmin ;—Bourdaloue [2] et Bossuet (le volume du premier, sur elle, est l'un de ses plus beaux ouvrages) ; Fénélon et Massillon (Sermons sur l'*Assomption*, *Litanies*, etc.) ; — Enfin Liguori, le plus grand homme du 18e siècle [3], dont les *Gloires de Marie* sont le chef-d'œuvre, et celui de la bibliothèque tout entière de la Sainte-Vierge.

Dans la classe même des savants proprement dits, on peut encore distinguer le trait *Virginal* [4]. Celui qui absorbe

tirer sur l'avant-garde, composée des gardes nationales de Metz et de Toul, lorsque ce jeune officier, en se précipitant sur la lumière de ce même canon, qu'il couvrait de son corps : « Barbares ! s'écria-t-il, tirez plutôt sur moi ! Que je sois la première victime de votre fureur ! En perdant la vie, je n'aurai pas du moins la douleur de voir massacrer mes frères.

» A peine achevait-il ces mots, qu'il tombe frappé de quatre coups de fusil. » (*Valère Maxime français*, 1790).

Et jusqu'aux plus fameux guerroyeurs de nos jours avaient confiance à la Reine Divine. — L'*Histoire des premières années de Bonaparte*, à Valence et à Auxonne, nous apprend qu'il allait habituellement prier à la *Chapelle de Marie*, à Sainte-Ursule de cette ville. Et il alla jusqu'à l'*audaces fortuna juvat* de confondre son *intronisation* avec l'*Assomption* de la sainte Vierge.

[1] On a publié en 1839 un intéressant *Mois de Marie de Saint Bernard*, extrait littéralement des œuvres de ce grand homme.

[2] Segneri, le *Bourdaloue de l'Italie*, a composé un *Serviteur de Marie*.

[3] Il y a tel écrivain du 18e siècle qu'un seul traité relatif à la Vierge a mis au rang des moralistes les plus habiles. L'abbé Duquesne, par exemple. Il a composé des *Grandeurs de Marie*, qui sont devenues classiques ; et il a été assez heureux pour mourir, comme il le désirait, après en avoir fait la *préface*.

[4] L'un des hommes les plus célèbres, les plus remarquables,

en quelque sorte en lui la Renaissance, Pétrarque, a demandé qu'on écrivît sur sa tombe : *Vous, Vierge et Mère, prenez-moi sous votre protection.* — Juste-Lipse, l'un des restaurateurs des belles et des bonnes lettres en Europe dans le 16e siècle, sembla consacrer son génie aux Vierges de Halles, de Sichem, dont il écrivit des histoires touchantes et péremptoires, et à l'une desquelles il fit don de sa *plume d'argent* en 1602, quelques années avant sa mort. — Érasme lui-même a composé deux *Hymnes-prières* à la Ste-Vierge. — Et deux siècles après, le plus savant homme de la Chrétienté, le premier et le dernier traducteur de Platon, Grou, a composé un *Intérieur de Jésus et de Marie*, cher aux âmes tendres comme la sienne. — De nos jours, le maître de la littérature française, le comte de Maistre, a fait du *Pollion* de Virgile le plus cher objet de sa science et de son génie. — Le maître de la littérature allemande, Auguste-Guillaume Schlegel, est connu par une vive piété à la Vierge, à laquelle il attribue son retour à l'Église, dit-il.

Dans toutes les langues et à toutes les époques, le génie poétique a comme relevé de l'auteur du si poétique *Magnificat*[1]. — Le Dante a consacré à Marie le trente-troisième chant

et même les plus inexplicables, et les plus dignes d'attention, *Nostra-Damus*, avait reçu ou pris le nom de *Notre-Dame* même.

Montaigne, Jérôme Bignon, Descartes, entre mille autres, allèrent prier et *voter* à N.-D. de Lorette.

[1] Le premier poète de la première renaissance, toute chrétienne, Sedulius, composa au 5e siècle un *Carmen Paschale*, dont le seul dernier vers est sublime :

Sola sine exemplo Placuisti femina mundo.

Et lorsque vinrent le nouvel âge, les langues nouvelles et la nouvelle poésie, l'esprit de la Vierge leur commanda comme aux anciens.

etc., de son *Paradis* : « C'est là, dit-il, qu'est la Rose dans laquelle le Verbe divin se fit chair. » — Le Tasse, chantre superbe de la *Jérusalem*, a voulu aussi l'être des *Larmes de la Vierge;* et il a dit dans les plus beaux vers, à notre avis, de sa *Jérusalem* elle-même :

E te d'uomo et di Dio Vergine Madre
Invocano propizia ai lor desiri :

D'un mortel et d'un Dieu, toi, Mère, et Vierge encore,
C'est toi que l'on invoque, et c'est toi que j'honore!

Joignant les actes à la pensée, le Tasse a fait un pélérinage à Notre-Dame de Lorette, et il l'a chantée dans un *Canzone* que Ginguené considère comme son chef-d'œuvre.

Celui de Vida est son *Hymne à la Vierge.*

Sannazar, entre cent autres, Sannazar, que M. le Marquis de Valori a fait triompher une seconde fois, a chanté, avec la langue de Virgile, aux applaudissements de toute l'Europe, un immortel *De partu Virginis.*

Et, de nos jours, les héritiers de ces grands poètes classiques, Gagliuffi, Manzoni et Silvio Pellico ont composé : le

Jacopone, le créateur de la poésie spirituelle, luì donna Marie pour âme.

La Chrétienté tout entière s'en remettait à elle de tous ses dangers, selon cette belle image d'un poète du 13e siècle : Gauthier de Coinsy (*Miracles de la Vierge*, Manus. Bibl. royale.)

Endormie est la périllée,
Mais Nostre Dame est éveillée....
Oncques ne fut la glorieuse,
Ne someillanz ne pareceuse,
Et nuit et jor la Virge monde
En esveil est por tot le monde.
S'ele dormait une seule hore
Trebucherait por les meffetz
Que nous fesons et avons fez.

premier, une *Prière à la Vierge du Rosaire;* le second, une *Ode* au *Nom de Marie;* le dernier, entr'autres pièces éloquentes, une : *A Marie, Mère des affligés* comme lui.

On ne citerait pas un seul poète en Espagne, qui n'ait consacré son génie *à la Vierge :* depuis Luis de Léon créateur du genre lyrique, Cervantes créateur du roman, dont le *Persile et Sigismonde* n'est qu'un chant à Marie..., et Lopez de Véga créateur du théâtre, jusqu'à Ovalidès, surnommé le *Châteaubriand de l'Espagne.*

Dans le plus beau siècle littéraire de la France, celui de Louis XIV, son plus grand poète, Corneille, n'a pas craint de consacrer ses plus belles années et sa gloire à la traduction des *Louanges de la Ste-Vierge* de St Bonaventure, et de l'*Office de la Vierge* en prose et en vers, tout entier. — Racine a expliqué le *Stabat juxtà crucem* de l'Évangile ; — de nos jours même, le seul poète qui ait rappelé Corneille, et que tous ses contemporains ont grandi, Ducis, avait (nous l'avons vu) *une Vierge* à son chevet. — Les plus distingués des poètes fugitifs vivants [1], Lamartine, Soumet, Turquety, Rebouf, Guiraud, lui ont consacré des *Méditations* ou des *Chants;* — M. de Châteaubriand [2], les plus heureuses pages de son *Génie* et de ses *Martyrs;* — l'abbé Orsini, les plus brillantes *Fleurs du Ciel ;* — l'abbé Gerbet, le riche *Keepsacke religieux ;* — et Roselly de Lorgues, les plus énergiques pages de *la Mort avant l'Homme.*

Les grands poètes de l'Allemagne, et même de l'Angleterre réformée, ont eu le sentiment de la poésie, c'est-à-dire de la

[1] L'*Assomption* de M. Guiraud, l'*Hymne à la Vierge* de Brugnot, le *Mois de Marie* et les *Fleurs poétiques à la sainte Vierge,* d'Edouard Boulay ; le *Nom de Marie* d'Auguste Barbier, le seul *ravissement* d'Adrien de Léandor, la seule *Marie* du jeune Brizeux, des œuvres grosses de chefs-d'œuvre peut-être.

[2] Alexandre Dumas lui-même n'a rien composé de plus touchant, et même de plus littéraire, que son *Bon Ange et la Vierge ;* Nodier, que son *Hymne à Marie,* dans sa prison poétique de Sainte-Pélagie en 1803 ; et Victor-Hugo, de plus dramatique que sa *Notre-Dame de Paris.*

vérité de la Vierge-Mère; — Klopstock, dont Goethe s'avouait, se *signait* l'*esclave*, lui a fait chanter un *Magnificat* sublime au moment de la Résurrection, dans son *Messie*. — Schiller fait apparaître Marie à sa *Jeanne d'Arc*, et c'est le plus brillant épisode de son poème. — Goethe met une belle prière à la Ste-Vierge dans la bouche de la Marguerite de son *Faust*. — Novalis (de Hardenberg) lui a adressé le plus touchant *Cantique*. — Lavater écrivait à Frantin de Dijon : « Pourquoi la réforme s'est-elle attaquée au culte de Marie? j'en suis péniblement frappé. » — Pope s'est complu à voir le *Messie* dans le *Pollion* de Virgile; et Byron lui-même a paraphrasé l'*Ave Maria*.

Mais il est d'autres témoignages, et de plus généraux et de non moins concluants, de la foi universelle, volontaire ou instinctive, à Marie :

C'est d'abord son effigie sur les plus précieuses monnaies de tous les grands peuples de l'Europe : à Madrid, à Vienne, à Venise, etc., (comme jadis à Constantinople [1]).

C'est ensuite l'aristocratie et la démocratie de son *nom* [2] qui reviennent même en honneur au 19me siècle : depuis les *Marie-*

[1] Dans les États du Pape, on voit sur l'*Écu romain neuf* en argent, la Vierge portée sur des nuages, et tenant d'une main les Clés, et de l'autre une Arche : *Suprà firmam Petram*. — La ville de Gênes présente aussi sur ses *Génovines* d'or la *Vierge portée sur des nuages* et tenant l'*Enfant Jésus*, avec l'inscription : *Et rege eos*, guide-les. — L'Autriche a des ducats d'or sur lesquels on voit la Vierge portée sur des nuages ayant sur son bras l'Enfant Jésus tenant le globe du monde, avec le ternaire : *Maria Mater Dei*. — La Bavière a des *maximiliens* et des *carolins d'or* qui, comme ceux d'Autriche, portent la *Vierge avec l'Enfant Jésus*, entourés de l'inscription : *Salus in te sperantibus*. — Le Portugal met sur ses *cruzades* d'or le nom de Marie, *Maria*, surmonté d'une couronne et entouré de deux branches de laurier; de l'autre côté se trouve une Croix avec cette inscription : *In hoc vinces*, vous vaincrez par ce signe.

[2] Pur ou transformé : *Marie*, *Maria*, etc. ; *Marianne*, *Mari-*

Magdeleine, et les *Marie* mère de Jacques, qui se crucifièrent pour ainsi dire à la vraie croix, à la résurrection, jusqu'aux nombreuses et magnifiques saintes Reines et humbles servantes de ce nom.....

Les jeunes gens bien nés, les hommes distingués, les hommes vertueux, en général, dans les grandes villes, à Rome, à Madrid, à Lisbonne, à Turin, à Munich[1], et même à Vienne et à Paris, sont tous, et se font presque tous gloire d'être, sous le nom de *Congréganistes*, les amis de Marie.....

Les arts, qui ne sont pas moins que les lettres, l'écriture de la société, semblent véritablement n'avoir triomphé qu'en s'efforçant de faire triompher la Femme unique.

Et d'abord la peinture.

Les progrès de ce bel art, relativement à la Vierge, sont liés remarquablement à ceux du culte de la Vierge dans l'Église[2]. »

nette, etc. Et il est remarquable que ce nom est aussi généralement porté par les hommes que par les femmes.

Les Communes, les Villes, et jusqu'aux grandes Provinces, ont pris le nom de *Marie* (l'Angleterre elle-même a donné celui de *Virginie* à la partie la plus *fleurie* de son *Amérique*). L'Espagne, le Portugal, la France, ont semé le globe d'*îles*, de *ports*, etc. *Sainte-Marie*, de *Mary-Lands*, de *Marie-Galande*, de *Mariannes*, de *Mariana*, etc.; — la France a presqu'autant de *Sainte-Marie*, de *Marigny*, etc., que de *Saint-Martin*; — la Russie, ses *Marianoples*; la Suède, ses *Marienfeld*, etc.; la Prusse, ses *Marienbourg*, etc., au pont de 600 pieds sur la Vistule, etc.

[1] Sous le nom de *N.-D. Auxiliatrice*, etc.

[2] « Dès les premiers siècles, l'Art qui allait se renouveler, dit M. Raoul Rochette, s'empressa de donner les premières images de la femme faite à l'image de Dieu. Nous citerons une peinture du cimetière de Saint-Calliste, où la Vierge est représentée assise et voilée dans le costume d'une matrone romaine près du Christ, assis lui-même sur une espèce de tribunal. Monument remarquable, où l'imitation des types païens, qui se trahit dans la composition et le costume, signale une de ces époques de transition où la main de l'artiste chrétien s'ar-

Depuis et dès lors, les plus grands peintres, les plus habiles graveurs [1], les plus célèbres statuaires, se sont plu à triom-

rêtait encore involontairement sur des réminiscences puisées à l'école de l'antiquité. — Une image bien plus célèbre, et qui exprimait aux yeux chrétiens la haute et noble pensée du culte rendu à la Vierge, est celle qui représentait Marie tenant Jésus sur ses genoux, et recevant l'adoration des trois Mages. Cette peinture est représentée sur des sarcophages chrétiens qui remontent, suivant plusieurs antiquaires, au quatrième ou cinquième siècle. Un grand nombre d'écrivains assignent à cette image une date postérieure à 431 ; ils se fondent sur le canon du troisième concile d'Éphèse qui consacre cette représentation de la Vierge. Mais cela prouve seulement, suivant nous, que les chefs de l'Église crurent devoir autoriser un culte déjà populaire.

« Cette image, n'en doutons pas, fut le type sous lequel, aux premiers siècles de l'Eglise, on vénéra Marie. Ainsi était composée celle dont nous avons parlé, et qui, au rapport d'Eginhart, brilla tout à coup d'une lumière surnaturelle. En 828, cette peinture était déjà fort antique. C'est la même qu'on retrouve sur les monnaies bysantines. »

« La figure céleste de Marie, ajoute le même écrivain, se couvre par degrés des mêmes ombres qui obscurcissaient la société toute entière. On remarque ce visage qui souriait aux premières caresses de l'Enfant-Dieu, pour ainsi dire, comme aux premières espérances du genre humain, prenant une physionomie de plus en plus triste et sévère, qui ne répond que trop fidèlement au génie de ces temps énergiques. La tête se penche avec l'expression d'une douleur sombre et morne qui reçoit un caractère plus sinistre encore de la *couleur noire* par la-

[1] Maso Finiguerra, de Florence, l'inventeur de la gravure sur métal, a laissé pour chef-d'œuvre une *Paix* célèbre représentant l'Assomption, dont il ne reste plus que deux exemplaires avec leurs marges virginales, l'un en Italie, et l'autre à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris.

pher dans la reproduction, dans l'*imitation* de tous les traits avérés ou probables *de la Vierge* : — Cimabué qui précéda de près de deux cents ans Léonard de Vinci, Cimabué célébré par le Dante, peignit des *Vierges* [1], dont une qu'on va encore

quelle les artistes de cet âge croyaient exprimer une tradition biblique concernant le teint de Marie ; et c'est dans cette attitude, avec ce *teint noir* et avec le voile qui descend jusque sur les yeux, où s'est éteint le sentiment même de la maternité, que la Vierge et son enfant, pareillement privés de mouvement et de vie, et comme garrottés dans les langes qui l'enveloppent, se sont vus en quelque sorte immobilisés par l'art bysantin jusqu'au siècle de Cimabué, où le génie des temps modernes a commencé à tirer de ce type inerte tous les éléments de vie et de beauté morale que la religion y avait placés. »

[1] — « Messire Charles d'Anjou venant à Florence, disent les Chroniques, le plus grand honneur que les magistrats crurent pouvoir lui faire, la plus belle fête qu'ils crurent pouvoir lui donner, fut de le conduire dans la maison et à l'atelier d'un jeune peintre alors âgé de vingt-sept ans (né en 1240). Cette demeure se trouvait située hors de la porte Saint-Pierre. » Descendu d'une noble famille, l'immortel Cimabué, achevait en ce moment son tableau de la Madone, conservé dans l'église de Santa-Maria-Novella, et la ville entière de Florence répétait : — « Un ange est descendu du ciel pour peindre cette tête vraiment angélique de Marie dans l'Annonciation ! »

» Suivi d'une cour nombreuse, des magistrats, du clergé, de la milice, des corps de métiers, le frère du roi de France déploya sa courtoisie et sa générosité envers Cimabué, et admira, avec tous les assistants, la Vierge byzantine, d'une proportion gigantesque, inusitée jusqu'alors, ayant son fils entre ses bras, et assise sur un trône soutenu par six anges. — Un repos éternel illuminait son front ; et sa robe, où sont brodés de secrets symboles, semblait participer de cette immobilité céleste. L'amélioration du dessin, bien supérieur à celui des artistes grecs, alors les maîtres de la peinture, frappa tous les spectateurs,

admirer de nos jours aux *Servites* de Florence.— Le Giotto [1], antérieur et peut-être supérieur à Raphaël, en faisait que Pé-

même Charles, moins enthousiaste que les Florentins. Ceux-ci ne se bornèrent pas à de simples démonstrations de joie : se conformant au décret qu'ils venaient de rendre, ils prirent le tableau en grande cérémonie, le portèrent, bannières déployées et au son des instruments, dans l'église consacrée au chef-d'œuvre, et ils récompensèrent noblement Cimabué.

» L'allégresse de cette journée, où l'art et la religion étaient également triomphants, fut si vive, le concours des spectateurs si nombreux, qu'on appela le quartier où demeurait l'artiste « *Borgo allegri* » (Bourg-joyeux), nom qu'il conserve encore, bien qu'il fasse partie de l'enceinte de la ville. »

[1] « Le triomphe de la Mère de Dieu dans la peinture, c'est l'époque qui s'écoule de Giotto à Raphaël. Avec Giotto, Marie revêt la majesté d'une reine et toute la beauté accessible au pinceau. Non pas que le culte de la sainte Vierge ait innové à cette époque. Saint Cyrille avait dit, bien avant saint Bernard, tout ce qu'il est possible de dire à son honneur sans la confondre avec Dieu ; et les tendres effusions de saint Hildephonse étaient bien antérieures à l'âge de la galanterie chevaleresque. D'ailleurs, la coutume de représenter la mère de Dieu comme une reine remonte pour le moins au neuvième siècle ; mais ici c'est comme un concert unanime d'enthousiasme et d'amour. Ce n'est plus assez, ni pour les poètes, ni pour les artistes, de mettre la terre à ses pieds, ils font prosterner devant elle les habitants des cieux. Aux dernières années du treizième siècle, l'archange n'est plus debout en sa présence, il fléchit déjà un genou, et au milieu du siècle suivant, on le voit pour la première fois entièrement agenouillé devant elle. Cet usage de poser les deux genoux en terre n'apparaît point dans les monuments antiques. Ceux qui ont prétendu que les deux genoux fléchis marquaient le culte de *latrie* paraissent n'avoir point remarqué que cet hommage se rendait aux rois ; distingués en cela des reines, pour lesquelles on ne mettait qu'un genou en terre.—Aux dou-

trarque léguait comme des reliques par son testament. — Un autre peintre sublime, égal au moins et de cent ans antérieur à Raphaël, le Frère Angelico (Jean de Fiezole), est auteur d'un *Couronnement de la Vierge* que rien ne saurait égaler. — Jean de Bruges et Van-Dyck, inventeurs de la peinture à l'huile, en ont offert les prémices à la *Vierge* et à l'*Enfant Jésus*. — Léonard de Vinci a fait, pour *Saint François* de Milan, une *Conception* que Lomazzo propose comme le modèle et le type du clair-obscur. — Un simple dessin de ce grand maître, représentant la *Vierge caressant l'Enfant Jésus*, était allé voir en fête et comme en procession dans un salon de Florence [1]. — Le maître de Raphaël, Pérugin, avait adopté, *affecté* pour sujet la *Vierge adorant l'Enfant Jésus*. — Mais trois autres grands maîtres, et les plus grands, Raphaël, le Corrège [2], le Poussin,

zième et treizième siècles, on aperçoit parfois une petite figure d'enfant, dans le rayon qui va du Saint-Esprit ou du Père éternel, à la sainte Vierge, pour marquer l'incarnation du Verbe, par un symbole désormais sans danger. On ne courait plus risque alors d'accréditer l'erreur de ces anciens hérétiques grecs, qui voulait que le fils de Dieu se fût composé un corps d'une matière céleste. » (Le savant Cahier, *Annales de philosophie chrétienne*).

[1] ... « Je dois faire à présent l'énumération des cartons et des simples dessins de la main de Vinci. Le plus célèbre, après le carton de la salle de Florence, a été celui qui représentait sainte Anne ravie de voir sa fille Mère de Dieu, et la Vierge qui caresse l'Enfant Jésus ; lorsqu'il l'exposa à Florence, on fallait en foule voir ce dessin, comme on va à une fête. » (*Essai sur les ouvrages de Léonard de Vinci*, par Venturi, trad. en l'an v, par ordre du Directoire).

[2] Ecoutons sur le grand Raphaël un *Raphaël* (*Mengs*) qui n'est guère moins grand : « L'*invention est la partie la plus étendue de la peinture* ; elle est la poésie de cet art : c'est par elle que l'on connaît le génie et le talent de chaque artiste. Elle réside dans le choix de la première idée, et ne doit pas être abandonnée jus-

semblent precisément s'être disputé et partagé le génie, et, il faut le dire, le don et la *grâce* des Vierges divines. Ils en

qu'au dernier coup de pinceau. Ce n'est pas assez que le peintre se forme une bonne idée, qu'il remplisse la toile d'un grand nombre de figures, si chacune d'elles ne sert à développer cette idée.

» Lorsque l'ensemble de l'ouvrage n'expose et ne déclare point au spectateur le genre du sujet traité, pour disposer et préparer l'esprit à être ému par les actions et les expressions des principales figures, il est inutile d'employer des expressions violentes, ou des mouvements forcés pour paraître habile inventeur : tout excès est absolument opposé à la bonne invention. *Pour donner une idée de cette partie,* je décrirai le tableau *dello Spasimo** de Sicile, que l'on conserve dans le palais du Roi..... »

« Un voyageur allait chercher au fond du chœur de cette église (à Plaisance) *une Vierge de Raphaël* fort vantée, dont il ne trouva que la copie, l'original ayant été vendu, en 1753, au roi de Pologne, vingt mille écus romains, 107,000 liv. de France. Un bon vieux prêtre qui le vit s'arrêter et regarder la copie, craignant qu'il ne la prît pour un original, l'aborda en lui disant tristement : *Forestiere, non bisogna lasciarvi nell' errore ; questo famoso quadro che cercate non è più* ; et en finissant ces mots, il se met à répandre des larmes..... »

« Le prince a établi dans son palais une académie des arts, à l'exemple de celles qui sont à Paris et à Rome. C'est à l'académie que l'on va voir le chef-d'œuvre du Corrége, qui est la *Vierge de saint Jérôme*, ainsi appelée, parce qu'elle a saint Jérôme près d'elle ; la Magdeleine est à ses pieds ; l'austérité et l'air d'exténuation qui caractérise le saint docteur contraste d'une manière frappante avec la beauté affectueuse de la Magdeleine ;

* « C'est une Vierge qui avait été faite par *Raphaël* pour être envoyée en Sicile, et placée dans l'église de *la Madona dello Spasimo*, d'où lui vient son nom. » (Note du fameux ministre de la République, Roland, qui admire cette Vierge dans son *Voyage en Italie*, etc.)

ont peint chacun un grand nombre, et toutes, il semble, plus belles et plus édifiantes les unes que les autres ; seulement les plus ingénieux, les plus délicats observateurs ont remarqué et reconnu que les *Vierges de Raphaël* étaient plus fines, celles du *Corrége* plus gracieuses, celles *du Poussin*, et surtout son *Assomption*, plus majestueuses et plus sublimes. Elles ont eu, la plupart, des *Historiens* spéciaux, et des admirateurs, jusques dans les philosophes du XVIII^e^ siècle. — Les nombreuses *Vierges* d'Albert Durer, tout Allemand qu'il était, eurent encore un cachet original de beauté, d'amabilité, d'édification.

Sébastien Leclerc, le plus illustre graveur, récitait tous les jours l'*Office de la Vierge* (V. sa *Vie*, par Vallemont) ; et Callot, autre créateur du genre, a publié en estampes une *Vie* tout entière de la mère de Dieu.

Jarry, le plus admirable des calligraphes, n'a point de chef-d'œuvre égalant un *Office de la Vierge* inimitable.

Un artiste universel, unique, Jacques Torelli, a façonné,

l'Enfant Jésus qui badine avec les cheveux de la Vierge, et le sourire aimable par lequel elle y répond, sont des choses inimitables.

» Ce tableau, dit M. Cochin, est un des plus beaux et des plus estimés qu'il y ait en Italie ». . . . . .

« *Madona della Scala*, à Parme, est un petit oratoire bâti à l'honneur d'une Vierge que le Corrége peignit sur le mur de la maison de son père, qui était près des remparts de la ville ; on y avait tant de dévotion, et elle passait pour être si miraculeuse, que les offrandes qu'on y faisait étant rassemblées, furent suffisantes pour acheter la maison et y faire bâtir cet oratoire, en 1555. On y monte par plusieurs marches ; ce qui l'a fait appeler *Notre-Dame de l'Echelle* ; on voit sur le grand autel cette Vierge du Corrége, peinte à fresque avec beaucoup de noblesse et de pureté de dessin : on se plaint beaucoup encore d'une couronne d'argent qui fait un relief sur la tête de la Vierge, et qui empêche qu'on ne saisisse l'ensemble de la composition de cette tête. » (*Voyage* de Lalande en Italie).

en relief, pour acquitter un *vœu*, une *Notre-Dame de Lorette* que tous les artistes et tous les fidèles ont admirée.

Enfin, les plus anciens maîtres de l'art et les derniers ne se sont vraiment illustrés, et ne se sont même conçus et reconnus, que par leurs travaux virginaux et originaux [1].

[1] « Parmi les artistes qui florissaient au treizième siècle dans la patrie des arts, et dont l'influence dut se faire sentir en France, on doit citer Margueritone d'Arrezo (1212) et Guido da Sienna, né vers le milieu du douzième siècle; il brillait en 1221 et illustrait sa ville natale de chefs-d'œuvre. Cette époque est fixée par un tableau existant, et qui porte une date dont la sincérité ne peut être révoquée en doute. Il fut peint pour l'église des Dominicains de Sienne, où il est conservé. On y lit cette inscription :

Me, Guido de Senis, diebus depinxit alienis
Quem Christus lenis nullis velit agere pœnis.

» Une ancienne chronique de la même année porte qu'il fut terminé et placé le 29 décembre 1221 dans la chapelle de la famille Malavoti. Il représente la Vierge assise sur un trône, et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. La principale figure a près de huit à neuf pieds. Au dessus du dossier du trône, on voit six anges en adoration, trois de chaque côté. Le corps du tableau est en bois, sur lequel est appliqué une toile couverte d'un enduit de plâtre dont la surface est dorée. La peinture repose sur un fonds d'or. Sur la partie dorée restée à découvert se trouvent, conformément à l'usage du temps, de petits ornements imprimés avec des fers chauds, gravés en relief. Ce qui nous paraît véritablement digne d'attention dans ce tableau, et surtout dans la figure principale, c'est la dignité de l'attitude, la justesse générale des mouvements.

» Ce tableau de la Vierge est le seul où l'on reconnaisse avec certitude la main de ce maître. »

Un des plus grands peintres du dix-neuvième siècle, disciple de cette école, Owerbeck, consacre maintenant son génie et sa vie au tableau grandiose de la *Vierge protégeant les arts*. En

Le chef-d'œuvre de la statuaire au siècle de Louis XIV est dû au dogme de la Vierge-Mère[1].

sorte que le premier et le dernier chef-d'œuvre de la peinture, au moment où nous écrivons, se trouvent précisément consacrés à Marie et par conséquent inspirés par elle *.

[1] « M. le duc d'Antin avait chargé les frères Coustou de l'exécution du Vœu de Louis XIII, dit l'Historien habile de ces grands maîtres. L'aîné eut pour sa part la Descente de Croix qui fait le sujet de l'autel de Notre-Dame de Paris. Ce groupe, dont les figures principales ont huit pieds de proportion, est de marbre. Il représente la Sainte-Vierge assise au pied de la Croix, et portant le corps du Sauveur sur ses genoux. Elle lève la tête et les yeux au ciel. Son front est rétréci, ses sourcils abaissés, son nez un peu retiré, et ses joues sont affaissées. Il paraît sur sa joue gauche quelques larmes échappées à sa douleur. Ses bras sont étendus, et ses mains sont ouvertes ; ses jambes sont tournées du côté gauche, et paraissent mal affermies : on ne voit que l'extrémité de ses pieds.

» Le Seigneur est couché sur les genoux de sa mère, en sorte que la tête pose sur le droit et les épaules sur le gauche ; le reste du corps glisse de là, et les jambes tombent par terre. Le bras droit est pendant et la main tombe sur un bout du Suaire destiné à l'ensevelir. Une partie de ce linge passe sous ses reins, et vient tomber au dessous de la plinthe ; une autre partie couvre le haut des cuisses.

» Un ange, sous la forme d'un adolescent, est à genoux contre le côté gauche, et soutient le bras avec sa main enveloppée d'une partie du Suaire. Cet ange est penché vers le Christ, il le regarde avec douleur et avec étonnement. Sa robe laisse son bras gauche et son épaule à découvert : on voit la plus grande partie de sa jambe gauche.

* Les chefs-d'œuvre secondaires de la peinture de nos jours sont peut-être le *Pélerinage à la Madone de l'Arc* près de Naples, par le jeune Léopold Robert, et la *Vierge à l'Hostie*, de M. Ingres.

L'Architecture, le plus sublime à notre avis des *Arts* libéraux, puisqu'il les suppose et les enferme tous, et qu'il en fait

» Le Sauveur présente l'estomac presque de face. Un peu au-delà de la tête est un petit ange qui s'est jeté par terre : on le voit de face. Il tient de la main gauche une couronne d'épines qu'il a prise avec un linge, et s'appuie sur la main droite. Il lève la tête et les yeux au ciel, et semble exciter l'armée céleste à venger l'horrible déicide que les hommes viennent de commettre. Il n'a qu'une draperie autour des reins.—La croix paraît de bois brut. Un grand linceul drapé simplement tombe du haut, et vient se perdre derrière les figures.

» Si le sculpteur avait suivi les idées que la plupart des hommes se font des souffrances de Marie à la mort de son Fils, il l'aurait représentée au désespoir ; mais M. Coustou avait des lumières plus étendues. Il savait que la foi de Marie était parfaite, qu'elle avait conservé tous les mystères de Jésus-Christ dans son cœur, et qu'elle était debout au pied de la croix pendant que son fils y était attaché et lui ordonnait d'adopter saint Jean. Il a donné partie à la nature et partie à l'esprit de la foi. Les larmes de la sainte Vierge tombent sur une joue sèche, d'où elles ne coulent ni subitement ni facilement ; c'est pourquoi elles sont presque rondes.—Marie souffre de voir J.-C. mort, elle souffre de l'aveuglement où ses frères sont tombés, et du crime abominable qu'ils ont commis ; elle voit avec douleur le déluge des maux qui inonde la face de la terre ; mais elle sait que la mort de son Fils est la réparation de tous ces maux. Elle prie que ce remède soit appliqué à tous, et pour l'obtenir, elle fait, à son Fils Homme-Dieu, un sacrifice des douleurs auxquelles elle est assujettie par la nature.

» Voilà ce que M. Coustou a exprimé dans la tête et dans les mouvements de la Vierge. Son ouvrage inspire aux spectateurs les sentiments de piété dont il était touché en le faisant. L'admiration qu'il excite fait qu'on ne s'aperçoit pas à la première vue des beautés qu'il a répandues dans les vêtements de la Sainte-Vierge : la modestie qui y règne est l'effet d'un raisonnement judicieux, et il y a plus d'art dans leur simplicité qu'il n'en fau-

comme un faisceau pour les élever et les rendre aux Cieux, s'est, on peut le dire, surpassée dans l'édification des *Notre-Dame*.

Témoin, la première venue[1], celle de *Chartres*, dont le marquis de Villeneuve, autre ami de Marie, a *renouvelé* les traits suivants :

« Charles VII, en 1420, appelait cette église la plus ancienne du royaume, fondée par prophétie, en l'honneur de la vierge Marie, qui y fut adorée de son vivant ». Elle fut bâtie sur une grotte, dans la montagne « du bocage sacré, où était une forêt druidique ; et ceste spelonque, disent les chroniqueurs, s'appelle le lieu des *Saints-Forts !* »

» Cette grotte est très curieuse et aussi grande que la vaste église bâtie au dessus *du chœur*. On y voyait treize chapelles ; on l'appelait : « *Nostre-Dame-Soubs-Terre*, la *Dame de Chartres*, la chambre où couche la Vierge, sa *maîtresse maison* ; »

drait pour draper les vêtements d'un prince ajusté pour le triomphe.

» Ce groupe a été fini en 1725. Le sculpteur y a joint aux beautés de l'exécution l'élévation presque surnaturelle des caractères, l'esprit et la vérité des expressions, et ce pathétique qui touche le cœur et qui rend l'âme attentive. Si l'on ne craignait de paraître outré, on dirait qu'il est sublime *. »

[1] Il est remarquable, qu'au jugement de tous les connaisseurs le chef-d'œuvre de l'architecture d'Angleterre soit, surtout aujourd'hui, la *chapelle de la Vierge*, dans le chœur de la cathédrale de Willes, elle-même chef-d'œuvre du 13e siècle ; le plus beau clocher, celui de *Sainte-Marie de Bow*, le chef-d'œuvre de Wren, le plus grand et même le seul architecte anglais.

La chapelle de *Notre-Dame de la Victoire*, à plusieurs égards le chef-d'œuvre peut-être de la Ville éternelle, est aussi celui du Cavalier Bernin.

* On dirait, en vérité, que les statues et les images de Marie soient à la fois factices et naturelles. Le P. Kircher (*Mund. subt. part.* 2), fait mention d'une *image de la Vierge pétrifiée* au Pérou.

et l'on prétendait y posséder l'image miraculeuse de la Vierge (qui parut, dit-on, en Espagne, à St Jacques l'Apôtre, sur une colonne de marbre) et sa tunique ou chemise.

» L'image, ajoute-t-on, fut inaugurée par Priscus, roi de Chartres, sous le nom de *Vierge qui enfantera.*

» Nicéphore, qui, disait-on, « avait vu plusieurs tableaux de la Vierge faits par St-Luc, d'après le naturel, s'exprime ainsi : La couleur de son visage estoist « sitochroée », ou couleur de froument. Elle estoist de stature médiocre ; ses cheveulx tiroient sur l'or; ses yeulx estoient acrés et estincelants, ayant les paupières jaunastres et de couleur d'olive ; ses sourcils cambrés en forme d'arcade, et d'une couleur noire, leur avenant fort bien ; son nez estoist longuet, ses lèvres vives et florées, sa face non ronde ni aiguë, mais un peu longuette ; les mains et les doigts pareillement longuets. »

» Quant à la chemise, voile ou tunique de la Vierge, « c'estoist (selon un vieux poème traduit en vers français du temps de St-Louis, en 1262) la camisole qu'elle portait lors de la salutation angélique. Une veuve, dit encore Nicéphore, la conserva, puis elle fut enlevée de Palestine vers 461, et enfin, en 877 ; donnée par Charles-le-Chauve à l'église de Chartres. » Indépendamment de la tradition, c'est un tissu précieux par le dessin et les ornements ; le fonds en est couleur nankin, avec des figures blanches, or, violet et bleu.

» Parmi les nombreux miracles qu'on lui attribue, on rapporte qu'en 908, Chartres ayant été attaquée par les Normands, l'évêque Gaucelin la porta lui-même en guise d'étendard ; et à sa vue, les ennemis s'enfuirent épouvantés. Le lieu où se passa cet événement porte encore le nom « *des Reculés.*

» Une châsse de bois, ayant aux angles quatre aigles d'or, travaillés, dit-on, par St Éloi, renfermait la tunique. Elle était couverte de lames d'or façonnées en mosaïque, et enrichies de diamants, de rubis, de grenats, d'opales, d'améthystes, d'hyacinthes, d'agathes, de nacre, et de perles fort précieuses.

» Richard-Cœur-de-Lion portait une telle dévotion à cette relique, que lui-même se revêtait des *chemises de Chartres,*

faites sur ce modèle, qui avaient touché celle de la Vierge et qu'on lui offrait en présent. Ce sentiment de piété remontait, chez ce prince, à l'aventure d'un jeune écolier anglais, « qui, n'ayant rien à offrir à cette église, lui donna un fermail d'or qu'il portait à une sienne amie nommé Marie, et eut ensuite la vision des trois Maries, ce qui le troubla si fort qu'il se fit ermite. » Richard offrit à la cathédrale de Chartres un joyau renfermant des reliques de St Edouard. Le comte Alphonse de Poitiers avait doté un des autels de la chapelle; celui des anges fut fondé par St-Louis. Charles V fit aussi de riches présents à cette église; on y voyait, entre autres, le bourdon en bois de Brésil, dont son père, le roi Jean, se servait en ses pélerinages. Louise de Lorraine, reine de France, envoya à l'église Notre-Dame, en 1582, un corporal brodé de sa main; Marie de Médicis, une lampe d'or; et la duchesse de Lorraine, un St-Georges à cheval, en argent doré.

» Ce fut Yves IV, évêque de Chartres, qui, sous le règne de Philippe-Auguste, fit construire la clôture du chœur de l'église. C'est sans doute à cette époque qu'on plaça les vitraux où la Sainte-Chapelle était figurée. Un très grand nombre d'autres ne tardèrent pas, sous les règnes suivants, à ajouter à cette magnifique église le véritable intérêt d'une galerie historique du XIII^e^ siècle. Ainsi, dans la septième croisée, huitième fenêtre, on voyait le comte de Clermont en Beauvaisis, fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie; dans la neuvième, le même, revêtu de son armure. On y remarquait aussi Mahaut, sa femme; dans d'autres, on retrouvait Yolande de Bretagne, femme de Hugues XI, dit le Brun, sire de Lusignan; de Ferdinand III, roi de Castille, etc., etc. La rose de la dix-septième fenêtre montrait St Louis armé, tenant la bannière de France. On le voyait dans une autre, à genoux, tenant un reliquaire; puis, Louis, son fils aîné, aussi à genoux. La dix-huitième rose représentait Amaury VI, comte de Montfort, connétable, mort en 1241, et son frère Simon, comte de Leycester; Pierre et Raoul de Courtenay; Henry Clément, sire d'Argentan et du Mez, maréchal de France, mort en 1253, recevant l'oriflamme des mains de l'abbé de Saint-Denis. On y voyait ses armes « d'azur, à la

croix ancrée d'argent, à la bande et bordure de gueules ; » Pierre Mauclerc, à genoux, les mains jointes ; Alix de Thouars, sa femme. (Dans la chapelle de Vendôme, on voyait St Louis offrant au Père éternel son petit-fils, Louis, comte de Vendôme, qui épousa Blanche de Roucy.)

» La disposition du plan de cette église, bâtie sur le sommet d'une colline d'où elle domine majestueusement la ville, est grande et noble ; son dehors est d'un aspect imposant et d'un caractère mâle. Les portails étaient ornés des statues des rois et des seigneurs qui contribuèrent à cette belle œuvre. Leur sculpture était de beaucoup supérieure à celle des monuments de cette époque. La manière dont les draperies sont étudiées mérite de fixer l'attention des artistes. L'un des clochers, les plus anciens, a trois cent quarante-deux pieds de hauteur ; l'autre, plus moderne, trois cent soixante-dix-huit. On les distingue à huit lieues de distance.* »

Les Compositeurs et les Musiciens [1] comme les poètes ou les peintres du premier ordre, Mozart, Haydn, ont fait à Marie des hommages et surtout des *Stabat* perpétuellement sublimes. — Haydn lui *dédia* des ouvrages. — De nos jours Beethoven a composé un *Sub tuum* jusque-là inouï. — L'un des derniers exécuteurs prodigieux, le maître de Viotti, Baillot, etc., Pugnani, portait sa confiance dans la Sainte jusqu'à la candeur : il a dit plus d'une fois à tel de ses amis (Choron nous le raconte) : « Si je me perds, dites un *Ave* pour que je me retrouve. »

Les célèbres inventeurs du magnifique art de l'Imprimerie, profondément divin ou chrétien, comme tous les arts, à son origine, Jean Faust, Pierre Schœffer, Guttenberg, révélaient

* De nos jours, une seule Basilique, digne du moyen-âge, s'est élevée dans la France appauvrie et indifférente, et c'est au lieu d'une *Notre-Dame* célèbre, et en son nom, à Boulogne-sur-Mer, qu'elle s'est élevée, à la voix d'un simple serviteur de Marie, l'abbé Haffreingue, sur la *première pierre* posée le 1^er^ *mai* 1827.

[1] Par un *hasard*, qui pouvait bien avoir *une cause*, le *Kaléidoscope* qui soumet excellemment les corps transparents aux effets de la lumière (expression matérielle de la sagesse et du Verbe spirituels) a été découvert dans le *Mois de Marie* 1810.

leur foi à la Mère de Dieu en mettant la suscription suivante en lettres de *pourpre* à leurs deux chefs-d'œuvre que l'art n'a pas encore égalés depuis quatre cents ans : le *Psautier* de 1457 et la *Bible* de 1462 ; « Fait à *Magence* (de *Majus*, etc., disent les Chroniques de cette ville), pour la Gloire de Dieu, sans aucun secours de la plume, l'an du Seigneur 1457 (et dans l'autre 1462) la veille de l'*Assomption de la sainte Vierge*. » Et, comme les deux ouvrages, à sept ans d'intervalle, sont terminés par la même date, il faut convenir qu'il y avait volonté et *affectation* de les offrir à la sainte Vierge, et de lui en faire hommage le jour de sa Fête la plus magnifique.

Enfin, pour couronner, ce semble, tous les autres artistes, le plus grand poète actuel de l'Italie si supérieurement poétique, Silvio Pellico, a consacré ses dernières inspirations à celle de qui toutes les grandes inspirations semblent émaner :

Marie.

Astitit Regina à dextris tuis. Ps. XLIV.

« Mon cœur, sortez avec humilité mais avec ardeur, sortez de la boue et levez-vous vers Dieu. — Quoique enfermée dans ma prison d'argile, je suis votre enfant, Seigneur !

» La terre est belle, beaux sont les rayons étincelants du noble astre qui féconde son sein, et l'air, et l'onde, et le jour, et la nuit, et les fleurs, et les êtres animés.

» Beau est l'empire de l'homme sur les éléments. Il cherche la joie, il la trouve ou croit l'avoir trouvée ; mais ses ardents désirs ont toujours soif d'une joie nouvelle.

» O terre, tes beautés ne me suffisent pas ; je les ai toutes vues, je les ai admirées, je les admire ; ombres charmantes qu'un souffle emporte..... et il me faut la Vérité.

» Et en toi seule est la Vérité, ineffable et immuable beauté, qui as allumé le Soleil, qui as donné la vie et la parole à tes enfants rampant dans la poussière.

» Qui es-tu ? — Je ne sais. — Qui suis-je ? — Je ne sais. —

Cependant tu brilles sur moi, quoique à travers un voile, et les mille voix de tes créatures proclament le roi du ciel.

» Mais de toutes tes créatures, la plus belle, la plus comblée de grâce, celle en qui brille le mieux ton image, celle qui parle davantage au cœur,

» C'est Marie, la Vierge, la Fille de l'homme, couronnée dans le ciel reine de ses frères; la tendresse d'une Femme unie à la miséricorde de Dieu ! »

Fac ut ardeat cor meum. STAB.

« J'aime, et sur mon cœur à côté du saint nom de Dieu est gravé celui d'une Femme, d'une Vierge, qui siége à côté de lui dans le ciel !

» Le nom de celle qui est la gloire de son sexe ! de celle dont l'âme est si belle que Dieu voulut se confier à ses soins maternels !

» Il voulut, faible enfant, se suspendre à sa mamelle; il a attesté ses mérites par les siens propres, et l'a élevée dans le lieu d'où elle brille sur nous comme une étoile propice.

» Salut, ô Marie ! avec Jésus, vous avez pressé dans vos bras tout le genre humain, et nous avez donné pour frère notre Rédempteur.

» Sur moi, surtout, sur moi, vos célestes paupières ont laissé tomber un regard d'amour maternel, depuis le jour de ma naissance.

» Vous avez demandé et ne cessez de demander pour moi à votre Fils, maître du ciel et de la terre, la grâce d'arriver au royaume de la paix éternelle.

» Aux jours les plus malheureux de ma vie, votre main invisible a essuyé mes pleurs; jamais le remords ne vous trouve impitoyable.

» J'aime et sur mon cœur, avec le saint nom de Dieu, je porte gravé le nom de Marie; de cette femme qui est assise à côté de lui, de cette mère qui a donné son fils pour moi ! »

Ecce mater tua. JOAN. 16,27.

..... « Obtenez-nous tous les dons de Dieu, mais surtout les dons d'intelligence et de concorde fraternelle ! Ici réveillez le sentiment de la gloire dans les âmes avilies ! Ici, rallumez l'amour du bien et du vrai ! Ici, déjouez les piéges de l'étranger ! Ici, rétablissez l'harmonie entre les rois et les peuples ! Dans la paix et dans la guerre, dans la joie ou dans l'affliction, Marie, soyez toujours auprès de nous comme une sauvegarde !

» Vous êtes, après Dieu qui s'est incarné dans votre sein, l'être le plus bienfaisant de l'Univers ; vous êtes la grande Eve en qui il n'y a point de souillure, la femme victorieuse de l'esprit immonde ; le cœur humain qui a pleinement agréé au Roi du ciel, parce qu'il a aimé davantage ; vous êtes la femme dans sa parfaite élévation, l'allégresse des anges et de Dieu !

» En vain éclate à travers les siècles, en vain éclatera le rire stupide d'hommes aveuglés qui appellent insensé l'admirable culte de Marie.... Nous, nous honorons la Dame du Paradis, nous tressaillons quand le Roi suprême, porté dans ses bras, tourne vers nous un regard de clémence ; nous nous enivrons de la joie céleste d'avoir pour mère la mère du Dieu immortel.

» Nous répondrons à ceux qui vous regardent et sourient dédaigneusement : — Elle fut la consolatrice de nos pères, elle a écouté nos plaintes avec tendresse ! son nom seul dit des choses divines et suffit pour réchauffer en nous la charité ! nous ne savons aimer Dieu qu'avec celle qui l'a nourri pour nous de son sein.... [1] »

[1] Cependant celui que Moore nomme le *Lamartine Américain** nous révélait dans le Nouveau-Monde ces autres vers magnifiques..... des *Savanes* délicieuses :

* Le jeune Adrien de Léandor, désormais cher et lié à la France, la vraie patrie de la Nouvelle-Orléans.

Les Femmes, dont le seul sentiment est souvent l'équivalent du génie, les Femmes en général, dans toutes les conditions, et principalement dans les plus hautes ou les plus humbles

---

Et je voyais Marie, en sa robe azurée ;
Marie immaculée, adorable, adorée !
Boussole de salut, aimant des matelots
Que l'orage du vice égare sur les flots!
Marie, ange sauveur, vierge et modeste femme,
Mère de Jésus-Christ, épouse de toute âme
Qui se conserve pure ; Eve au cœur maternel,
La plus belle sur terre et la plus belle au ciel ;
La seule qui de tous soit aimée et bénie,
Et dont le nom suave est seule une harmonie!
Marie, hélas ! Marie, amour, foi, chasteté ;
Miroir de l'Evangile, où tout est réflété ;
Tout ce qu'un cœur divin rêve, adore, imagine
De beauté virginale et de grâce diviné!
Marie enfin, Marie, ange médiateur
Entre l'homme et son Fils, le Christ et le pécheur ;
Femme qui prie et plaide, amoureuse, éloquente,
Pour toute âme qui souffre, et pleure pénitente ! —
Oh ! oui, je la voyais, elle et tous les Elus,
Ces hommes qui sont morts, embaumés de vertus ;
Qui, par l'âme et le corps, détachés de la terre,
Ont abrité leurs fronts sous l'Evangile austère ;
Tous ces graves chrétiens, ces sublimes croyans,
Qui passèrent leur vie en de pieux élans ;
Et qui, fuyant le monde, où le plus fort succombe,
Avaient fait du désert comme une immense tombe!....
Puis, montant lentement dans les cieux étoilés,
Anges, Marie, Elus, tous se sont envolés :
Et j'entendis un bruit de harpes éloignées,
Qui chantent l'espérance aux âmes résignées ;
j'entendis comme un bruit de flots harmonieux ;
Comme les sons d'un orgue, ébranlé dans les cieux :
Et j'écoutai, ravi ! j'écoutai, sans haleine!
A genoux, j'écoutai la musique lointaine !

conditions, ont à Marie la foi la plus profonde : — Sainte Hélène, mère et institutrice de Constantin-le-Grand, fondatrice de *Notre-Dame de Lorette* ; — sainte Pulchérie, fille de Théodose, épouse du grand Marcien, élevant trois églises à *Notre-Dame* ; — sainte Clotilde, obtenant de la Sainte-Vierge la conversion de Clovis, source de tant de conversions ; — la Reine Blanche, mère de saint Louis, autre roi européen, fondatrice de deux monastères, sous le nom de *Notre-Dame* : *Maubuisson* et le *Lys* ; — Jeanne d'Arc, sauveur de la France, allant habituellement prier à *Notre-Dame* de Beaumont, près Vaucouleurs.

Sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Catherine de Sienne, les premières religieuses de Saint-Dominique, Marie d'Agréda, supérieure de l'*Immaculée Conception* ; — et de nos jours, la *Sœur de la Nativité*, la Sœur Emmerich, *Marie* Morl (du Tyrol), reçurent de la Sainte-Vierge des grâces, des *Révélations*, et firent, par elle, des prodiges, dont leurs *Vies* sont toutes resplendissantes. — Sainte Thérèse, orpheline à douze ans, s'en alla s'agenouiller devant une image de *Notre-Dame*, pour lui demander de remplacer sa mère ; — *Marie* de Sainte-Bevue fonda les *Ursulines* en ce beau nom.

Je l'écoutai, ravi d'extase et de bonheur !

Les plus grands hommes sentent leurs *cœurs humains* portés et le plus souvent enflammés au Cœur sacré de Marie ; et, de leur côté aussi, les plus simples écoliers, les petits enfants, la plupart les plus intelligents et les plus spirituels dans les colléges : témoins, les *Modèles d'une tendre et solide dévotion à la Mère de Dieu dans le premier âge de la vie*, célébrés par le célèbre abbé Carron, où l'on admire, entre les autres : le marquis de Lescure, le marquis de la Rochejacquelein, François de Morelles, Camille-Joseph Bailleul, François Thilorier, Henri Morin de la Rivière, Julien de Romeuf, etc. Et ce jeune Buisson mort avant le temps, le parent, l'ami, le collaborateur et peut-être l'égal de Bichat, et, en attendant, l'un des premiers médecins de la capitale.

L'Histoire, et surtout les *Mémoires* et les *Vies* du temps, celle de *saint Fiacre*, par exemple, montrent, à n'en pas douter, que la grande Reine Anne d'Autriche et la France durent à la Sainte-Vierge la naissance vraiment miraculeuse de Louis-le-Grand.

Cependant, une jeune bergère du Dauphiné, Benoite Rencurel, fondait la célèbre Notre-Dame du Lau en Dauphiné.

L'abbaye d'Orval, qu'une célèbre prophétie de restauration de la France vient de célébrer de nouveau, est une fondation indirecte de Marie, due à la plus illustre femme du moyen-âge, la comtesse Mathilde, qui fit pour l'Eglise de Rome plus peut-être que n'avait fait Charlemagne [1].

[1] « Vers le milieu de la seconde moitié du 11e siècle, si fécond en grands hommes et en grandes choses, des Bénédictins calabrois quittèrent le beau ciel de l'Italie et furent, dans leur sainte ferveur, demander un asile à l'âpre forêt des Ardennes. Ils choisirent une vallée sombre, humide, couverte de bois, qu'Arnoux II, comte de Chiny, leur céda avec un religieux empressement (1070). Ils y bâtirent des cellules, un oratoire en l'honneur de la Vierge, et édifièrent les populations par les austérités de la vie contemplative.

» La comtesse Mathilde pleurait alors un époux et un fils unique, cruellement enlevés à sa tendresse ; elle vint, dans sa douleur poignante, chercher des consolations près des pieux cénobites et prêtait à leurs discours une oreille attentive, quand son anneau nuptial glissa de ses doigts amaigris et tomba dans le bassin d'une fontaine. On se hâte, on s'épuise en vaines recherches, tandis que Mathilde court à l'oratoire de la mère du Christ et la conjure de lui faire retrouver le seul gage qu'elle ait encore de son bonheur passé. La Vierge *aux sept douleurs* s'empressa d'exaucer la noble suppliante et fit apparaître le précieux joyau à la surface de l'onde. Mathilde, transportée de reconnaissance, s'écria dans un saint enthousiasme : « Heureuse vallée ! désormais tu auras nom d'*aurea vallis* (Orval), en mémoire de la miraculeuse *recouvrance* de mon anneau d'or. » C'est également

De nos jours encore, de nos jours surtout, il ne s'est rien formé, fondé, accepté, qu'au nom et à la gloire de Marie, après ceux de Dieu. Deux célèbres comtesses de Carcado, la première, la femme la plus spirituelle peut-être de la haute société du dix-huitième siècle, auteur posthume d'une *Ame unie*

en souvenir de cet événement, qu'Orval portait pour armes : d'argent à un ruisseau d'azur surmonté d'une bague d'or à trois diamants au naturel. » (HENRIQ. *de Ord. Cist.*)

Les plus fameuses protestantes elles-mêmes, lorsqu'elles ont la pensée à la Femme fidèle et divine, en sont récompensées, dans leurs enfants du moins.

Écoutons un historien de France :

« Henri IV naquit au château de Pau, le 13 décembre 1553. Il n'y avait que dix jours que Jeanne d'Albret, sa mère, épouse d'Antoine de Bourbon, était arrivée dans cette ville, lorsqu'elle accoucha. Le motif qui lui avait fait entreprendre ce voyage, malgré son état, était la crainte qu'elle avait que Henri d'Albret, son père, n'eût fait un testament contraire à ses intérêts. Elle demanda à le voir. Henri lui répondit qu'il la satisferait, quand il aurait vu lui-même le fruit qu'elle portait. En même temps il lui montra une boîte précieuse, et lui ajouta : *ma fille, cette boîte, avec ce qu'elle renferme, est à toi, si, en acouchant, tu me chantes une chanson gasconne.* La princesse le promit et tint parole. Au milieu des douleurs de l'enfantement, elle commença à chanter ce cantique en langue béarnaise: *Nostre-Donne deou cap deou Pont, adjuda mi en à queste houre. Notre-Dame du bout du Pont, aidez-moi à cette heure.* * A peine eut-elle fini le cantique qu'elle accoucha de Henri IV. On ne doit pas être étonné qu'il eût un si grand fond de gaîté dans le caractère. Il ne fut baptisé que le jour des Rois. »

*« Au bout du Pont sur le Gave, qui passe à Pau, il y avait une chapelle dédiée à la Vierge, dite *la Chapelle deou Cap deou Pont*, à laquelle les femmes enceintes se vouaient. On citait une infinité de miracles opérés en leur faveur. » (Note de l'*Historien.*)

à Jésus et Marie, digne du savant Duquesne qui l'a publiée ; — la seconde, dont l'*OEuvre des Enfants délaissés* est si bienfaisante, et qui s'était *vouée* au *Sacré Cœur de Marie*, en 1790, par un don annuel de l'*Éducation d'un garçon et d'une fille*, qu'elle exécuta même durant son émigration ; — Madame *Aymer*, comtesse de la Chevalerie, fondatrice des *Zélatrices des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*; — Mesdames Barat, de Grammont, de Marbeuf, fondatrices du *Sacré-Cœur* de Paris ; — La vicomtesse Blin de Bourdon, sous le nom de *Mère de saint Joseph*, fondatrice des *Sœurs de Notre-Dame*;—Mesdame du Terrail, de Lavédan, des *Religieuses de Notre-Dame* ; — Madame de Couespel, assistante du *Bon-Pasteur* de Rome, sous le nom, à jamais heureux, de *Marie* Thérèse de *Jésus*....

Il n'est pas jusqu'aux savantes, aux académiciennes célèbres, Clémence Isaure, par exemple, qui n'aient mis leurs *jeux floraux*, sous la protection de la Vierge, et ne lui aient consacré leurs poèmes, principes, à distance : — du beau *Magnificat*, de mademoiselle Chéron ; — des *Vierges*, de mesdames des Roches, Céré-Barbé, etc.; — de *Notre-Dame de Fourvières*, de madame de Valmore ;—de la *Nuit de Noël*, de l'*Ermitage*, de *Notre-Dame de Consolation* et de l'*Hymne à la Vierge*, de madame Tastu, etc.

Dans le fait, s'il est donné aux femmes d'être impunément poètes et surtout écrivains [1], il semble que ce n'ait été que par Marie et pour elle.

C'est un de ses miracles, et ce n'est pas le moins extraordinaire.

[1] L'illustre Agnési de Milan, la seule femme qui fut vraiment mathématicienne, et dont Bossu, le célèbre géomètre, n'a pas craint d'être le nouvel éditeur, avait pour patronne angélique *Marie*, traita des *Mystères de Jésus*, traduisit le traité de Saint-Laurent Justinien *de Sacris Connubiis* ; — et elle refusa les plus riches partis de sa patrie, pour s'unir à l'Epoux qui n'est jamais infidèle.

Madame *Tastu*, par exemple, n'a jamais été plus *Amable*, parce qu'elle n'a jamais été plus vraie, plus simple, plus humble, que dans ces *stances*, nous dirions volontiers son *Stabat*, devant une *Vierge de Raphaël* sans doute, couronné par l'Académie un jour du mois de *mai* de je ne sais quelle année de la Restauration :

AIR : *J'entends encor la tendre tourterelle.*

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau :
Seul, tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel ?
Le peuple, en foule entourant ton autel,
Avec amour répète tes louanges.
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir d'humbles prières
Aux vœux offerts sous les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.
Pour mon enfant, etc.

Porte des cieux, Vase élu, Vierge sainte,
Toi qui du monde enfantas le Sauveur,
J'essaie en vaie d'exalter ta splendeur :
L'hymne pieux devient un chant de plainte.
Pour mon enfant, etc.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments :
Reine du ciel, accorde-lui long-temps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage.
Pour mon enfant, etc.

Le monde entier m'oublie et me délaisse ;
Je n'ai connu que d'éternels soucis.

Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse ;
Pour mon enfant, etc.

Tendre arbrisseau, menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui ?
A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui
Que mon amour, mes soins et mon courage.
Pour mon enfant, etc.

Mère de Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant ;
Ton divin Fils est né pauvre et souffrant :
Ah ! prends pitié des larmes d'une mère !
Pour mon enfant, etc.

Des pas nombreux font retentir la ville ;
Ce bruit confus, s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés !
J'écoute encor... Déjà tout est tranquille.
Pour mon enfant, etc.

Tout dort, hélas ! je travaille et je veille :
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux ;
Permets du moins, appui des malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille.
Pour mon enfant, etc.

Mais non, rejette, ô divine espérance !
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur.
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un éternel bonheur.
Pour mon enfant, etc.

Entre mes doigts guide ce lin docile.
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau :
Seul, tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit autour de son berceau.
Pour mon enfant etc.

Et nul homme de nos jours n'écrivit des pages plus éloquentes et plus logiques que madame Clémence Robert, pour

exprimer les bienfaits sociaux et politiques de ce que nous appellerons le dogme virginal sur la plus belle moitié du genre humain ;

Et pour faire à la fois pâlir les prétendues belles pages de Georges Sand, et rougir le front de *ces femmes hardies*,

> Qui, goûtant dans le crime, une tranquille paix,
> Ont dû se faire un front qui ne rougit jamais !

Le Voile de Marie.

« Si les femmes prennent, en se divisant, des directions opposées, si elles s'engagent dans des routes perdues aux profondeurs des bois, où de malins esprits, comme dans les forêts enchantées, leur montrent à travers les branches des visages humains et leur indiquent, d'une voix engageante, des chemins courant aux abîmes, il n'est qu'une bannière qui puisse les rassembler et les établir sur la terre d'élection ; c'est le voile de la mère de Dieu, déployé sur leur tête en signe de ralliement, en symbole de foi. Qu'il flotte dans l'air qu'on respire, et, autour de lui, le jour deviendra serein, le Ciel s'éclaircira d'un sourire, la terre sur laquelle il régnera verra naître la paix morale sans stagnation, la marche pensive et non la course folle, la lumière sans éblouissement, la foi confiante qu'on avait laissée aux premiers pas de la vie et qu'on retrouve à son sommet.

» Marie n'est plus seulement pour nous la douce patronne qui éclaire la route tortueuse des champs, qui fraie sur la mer un sillon argenté à la barque du pêcheur, accueille sur l'autel rustique les bouquets et les paillettes des plus pauvres villageoises, conduit, au soleil du printemps, la file des jeunes communiantes, blanches et roses, entre les buissons d'aubépines.

» Elle est encore un principe social immuable et fécond, une loi divine qui détermine l'existence de la femme dans son ensemble comme dans ses plus délicates ramures. Le jour où le Sauveur de la terre voulut naître d'une femme, la destinée

de la femme fut fixée à l'*état de mère*. Elle n'est pas elle-même le *Sauveur*, le *bien*, mais elle l'engendre. Elle n'agit pas immédiatement sur le monde, mais elle crée celui qui agit. Elle n'est pas la *puissance*, mais l'*influence*. Elle ne guide pas le vaisseau du monde, mais lorsque, sans elle, l'homme qui est au timon ne serait qu'un enfant barbare, elle fait pénétrer en lui son souffle bienfaisant, comme le vent du ciel remplit et guide les voiles ; elle lui inspire le courage dans la longueur du chemin, le sang-froid dans la lutte avec les flots, la fermeté qui fait fuir le vertige errant au bord du gouffre, l'heureuse inspiration qui lui dit de regarder sans cesse l'étoile du Ciel pour trouver son chemin ici-bas.

» Aussi, quoiqu'en disent de nouvelles théories, la femme, dans l'ordre naturel, n'est pas magistrat : elle ne doit pas endosser la robe noire pour aller dans le réceptacle des contraventions décomposer un attentat, chercher parmi les couteaux, les échelles de corde, les fausses clefs, les pilules empoisonnées, l'homme à choisir pour le bourreau : mais en élevant son fils dans des idées de justice, de droit public, de loyauté, elle crée le magistrat de l'avenir. — Elle n'est pas médecin : elle n'ira pas fouiller dans les entrailles obscures de l'humanité pour y trouver le filon d'or de la science ; mais par ses douces inspirations, par sa constante pitié et l'exemple des remèdes moraux qu'elle apporte aux malheureux, elle crée le médecin courageux qui brave les dégoûts du monde infirme et ses continuels dangers. Ce n'est pas la femme qui lutte corps à corps avec la fortune pour l'étreindre dans un réseau de chiffres, ou être renversée par elle dans le vide de la misère ; mais, après la chute de celui qui combattait, c'est elle qui, par sa grandeur, son courage, sa constance, son sourire sublime dans le revers, crée le noble malheureux qui souffre sans se plaindre, et se fait une parure de sa couronne d'épines. — Elle n'a point de part pour elle-même dans la distribution des faveurs, des places, des titres, des rubans d'honneur ; mais par sa grâce, son regard, sa douce éloquence, elle obtient une distinction glorieuse pour son père, et crée l'homme heureux qu'on voit sourire aux rayons du soir. Ce n'est jamais elle qui, de ses mains fragiles, a pris la

pierre et le ciment pour bâtir une muraille ; mais elle a versé une larme sur la misère des pauvres malades, cette larme a fécondé la pitié dans le cœur de l'homme, et il s'est élevé un monument sur lequel est écrit : *Au Christ dans les pauvres.*

» Elle est à *l'état de mère* : elle crée le *bien*, le *Sauveur*.

» Dieu, prenant en amour sa nature délicate et suave, n'a pas voulu la mettre immédiatement en contact avec les rudes éléments de construction, avec l'argent, les armes, les calculs ardus, les combinaisons positives ; la mettre aux prises avec les aspérités de la vie, les guerres, les révolutions, les exils, les captivités, les travaux sanglants de la révolte et de l'émeute. Se plaindrait-elle d'être retranchée dans un sanctuaire pendant la mêlée de boue et de sang ? C'est ainsi qu'est déterminée la mission de la femme depuis l'âge qui vit la maternité de Béthléem, jusqu'au dernier tas de poudre qui, sous le nom de terre, tournera sous le soleil.

» Il s'est élevé, dans ces derniers temps, une puissance opposée à celle de la Vierge-Mère, une femme rivale de Marie : la *femme libre*, dont on a murmuré en riant, et dont on aurait peut-être dû raisonner sérieusement. — La femme libre n'existe pas. Si on avait dû la voir paraître, c'eût été à la voix de quelques séduisantes doctrines ; elle fût venue à l'appel de quelques hommes abusés qui l'évoquaient de bonne foi. Alors, elle eût quitté ses sommets escarpés, au-delà du confin social, ses rocailles primitives où nul pas des âges n'a imprimé sa trace, où nulle culture humaine n'a déroulé ses lois sur le sol plantureux, mais qui, dans les mers perdues des instincts sauvages, sont vierges de toute loi, de tout préjugé, de tout contact humain. La femme libre, avec ses cheveux flottants sur son front que n'a jamais serré le bandeau d'aucune prêtrise, sa tunique que nulle civilisation n'a jamais fermée de sa pudeur, ni brodée de son luxe, serait venue dire ce que veut l'être de son espèce en sortant des mains de la création, en venant d'éclore de l'argile féconde, dans toute la fraîcheur du désir, ce qu'elle veut de droits et de libertés, sur quels domaines elle étend sa juridiction, quels travaux et quelles gloires il faut lui réserver. Mais elle ne s'est pas montrée. Elle n'existe pas, c'est une autre Mé-

lusine dont tout le monde parle avec rire ou terreur, mais que personne n'a vue apparaître dans une nuit d'orage.

» Ou plutôt la femme libre est un être vivant, mais vivant dans le monde des symboles. Elle est la personnification, dans une époque quelquefois trop audacieuse, de cet excès d'audace, de ce dernier anneau de la chaîne où la liberté devient étourdissement, l'élan, vertige, l'innovation, folie. Cette exagération du siècle, pour rester dans les esprits sous une forme frappante, a pris l'expression la plus décisive : elle nous est apparue sous les traits d'une femme qui abjure ses instincts pudiques, ses retenues natives, ses lumières chrétiennes, qui se perd au delà du vrai et du bien, qui renonce à sa nature, qui quitte le voile de Marie.

» Ce voile, cependant, a déjà séché bien des larmes, abrité bien des seins du froid de la terre et de la bise mordante de ce monde. Il a caché bien des secrets de vertu, bien de sublimes dévouements qu'aurait flétris le grand air de la louange, et les a gardés tout frais et parfumés pour la couronne éternelle. En le posant sur son front, la femme qui, sous les tentes du patriarche, disait à l'homme : *mon maître*, lui a dit : *mon frère*. Elle est devenue sa compagne, son amie ; elle a obtenu l'amour moral, digne, confiant, durable, à la place de l'amour sensuel qu'on jetait, en passant, à sa beauté. Ce voile enfin a répandu sur elle le parfum du lys dont il était imprégné.

» Le lys est la fleur du monde moderne.

» L'antiquité païenne, à l'essence voluptueuse, semblait irradier dans la rose qu'elle avait prise pour insigne de ses sensuels bonheurs. La rose était divinisée dans les fêtes de l'amour, dans l'amour des fêtes. Elle régnait dans les liturgies bachiques, où elle couronnait la coupe d'Éros. En Orient, où le bonheur provenant surtout des suavités du climat, est essentiellement terrestre, la poésie est toute garnie de branches de roses. Elevée au dessus de la nature des plantes, cette fleur est elle-même l'amante aimée du rossignol. La rose est la vie que la passion colore, que la mollesse penche aux vents, qui passent rapidement comme un matin.

» Au contraire, le Christianisme s'épanouit dans le lys; il l'a

pris pour son jardin ; il le sème devant ses pas ou l'emporte avec lui dans le pan de sa tunique. C'est dans la vallée où fleurissait le lys qui le Christ a fait ses premiers pas; il a voulu prendre son nom, disant : je suis le lys de la vallée, c'est-à-dire l'esprit, la sagesse, le parfum divin, la royauté spirituelle, enfermés dans l'humble retraite, dans l'enceinte de la méditation et de l'obscurité. Il s'est plu aussi à montrer la beauté des dons de la Providence dans la robe du lys, que le lys n'a pas filée.

» Après le retour de Jésus-Christ dans la céleste patrie, on met un lys aux mains de sa mère, et ses autels en sont ornés. Dans les vallons des Pyrénées, habités par un peuple de mystérieuse origine, dans ces vallons où, suivant un savant historien, le Christianisme a régné dès son apparition, le lys remplit des collines entières de ses nappes d'azur, et son nom devient le titre des filles parfumées de ces contrées ; *lilia*, génériquement, veut dire *fleur* ; doux César, il donne son nom aux souverainetés secondaires. Dans ces parages aussi, le lys est appelé *Andrédana Maria arrosa* (la rose de la Vierge Marie), mot significatif, marquant l'épuration de la beauté. Les rois français cueillirent des lys pour leurs armoiries sur le champ de bataille où ils étaient victorieux, et depuis ce temps le nom de *très chrétien* s'est attaché au drapeau qui portait la fleur consacrée.

» Dans le cours de l'humanité comme dans une saison, dans le monde moral comme dans nos jardins, le lys éclot quand la rose s'effeuille. Le Dieu qui s'est plu à donner la grandeur aux plus petits, la force aux plus faibles, a peut-être mis la source immense de la spiritualité dans le calice d'une fleur[1]. »

[1] Il est même digne d'attention, que les plus fameux hérétiques ou schismatiques ont reconnu le dogme de la maternité divine. Et c'est l'opinion de plusieurs Pères de l'Église, que c'est à la *réserve* et à la faveur de ce dogme, que sont dues toutes les conversions des infidèles.

Qui sait si ce n'est pas au seul souvenir de la Mère de Dieu, que le trop fameux Alexandre Borgia lui-même (celui qui fit présent des *Heures de la Vierge* à Colomb) fut redevable de n'avoir pas failli comme Pape, lorsqu'il fut si fâcheux comme Prince !

Les Villes, les Capitales principalement, représentatives de tout le pays, sont pleines de témoignages de foi profonde à l'humble Mère du Sauveur. La plus grande partie des Basi-

Les derniers Grecs, si dégénérés qu'ils soient comme Chrétiens, ont gardé une telle foi à la sainte-Vierge, que son *dernier Romain*, Constantin Canaris, victorieux des Musulmans, s'en allait déposer aux pieds de cette Reine du ciel les lauriers dont le peuple venait de le couronner. —Et les journaux d'Europe viennent de répéter les solennités des Grecs à leur *Notre-Dame* du Mont-Olympe, au mois de mai de cette année.

L'Ethiopie, abandonnée à l'erreur depuis des siècles, et qui paraît destinée à une résurrection chrétienne, MM. d'Abbadie viennent de la retrouver pleine de la foi et de l'espérance de la Vierge.

Les enfants d'Ismaël lisent dans leur livre sacré ces paroles que leur faux prophète emprunte à l'Evangile : « L'Ange dit *à Marie* : Dieu t'a choisie ; il t'a purifiée, tu es élue entre toutes les femmes...; Dieu t'annonce son Verbe, il se nommera Jésus, le Messie, grand dans ce monde et dans l'autre, et le confident du Très-Haut... — Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils ? aucun homme ne s'est approché de moi.—Il en sera ainsi, reprit l'Ange; Dieu forme ses créatures à son gré. Veut-il qu'une chose existe, il dit : Sois faite, et elle est faite. »

« La perfidie des Juifs, dit encore *Mahomet* *, a été punie pour avoir nié la virginité de *Marie*, et pour avoir dit qu'ils avaient mis à mort Jésus-Christ, fils de Marie, envoyé de Dieu. Ils ne l'ont ni tué, ni crucifié, ils n'ont eu en leur pouvoir que son image; sa personne leur a été enlevée et placée auprès de Dieu : car Dieu est juste et sage. »

Les derniers Arabes, les Algériens eux-mêmes, sont encore aujourd'hui prévenus en faveur de la Sainte-Vierge : témoin cette lettre adressée l'année dernière au *Journal des Débats* : « Le 13 août, jour de l'Assomption, Alécha, que l'on croit ici une princesse parce qu'elle a fait partie du harem d'un bey, a été

* La fille unique de ce *mauvais Homme*-là, *Fatime*, paraît avoir eu une créance particulière à Marie et s'en trouva une sorte de caricature.

liques, des *Cathédrales* des quatre parties du monde, sont des *Ste-Marie-Majeure*, à Rome, à Naples, à Marseille, etc.; une *Ste-Marie-del-Fiore*, à *Flore*-nce; — des *Notre-Dame* à Paris, à Reims, à Strasbourg, à Amiens, à Arras, à Cambrai, à Poitiers, à Chartres, à Autun, à Clermont, au Puy, etc.; et dans le midi, à Auch (dont la fête est la *Nativité*), à Avignon, à Orange (*Notre-Dame de Nazareth*), à Sisteron (*Notre-Dame du Pommier*), fondée, comme celle d'Avignon, par Charlemagne; — à Anvers, à Bâle, à Fribourg; — et en remontant, à Tongres,

solennellement baptisée par l'évêque. On l'a placée sous le patronage de la Mère de Jésus et elle a reçu le nom de Marie.

» Ce baptême d'une femme musulmane, célébré le jour de la fête de la Vierge, dont on lui a donné le nom, m'a inspiré quelques réflexions sur les opinions religieuses des Musulmans à l'égard de la Sainte-Vierge. La haute destinée de la mère de Jésus et sa sainteté ont été reconnues, vénérées par les Musulmans dès les premiers temps de l'Islamisme. Le prophète écrivait, dans le chapitre XIX de son livre divin : « Célébrez Marie, célébrez le jour où elle s'éloigna de sa famille. » Les docteurs les plus renommés de l'Orient ont proclamé la virginité et l'immaculée conception de la mère de Jésus, ils la regardent comme « la mine et la source de toute pureté », comme une femme juste, sainte, glorieuse, et ils la rangent parmi les quatre femmes parfaites que Dieu a élevées au dessus de leur sexe.

» L'histoire rapporte qu'un pacha de Mossoul, assiégé dans sa capitale par Thamas Kou-li-Kan, fit vœu de bâtir deux églises à Marie si le Ciel le délivrait de son ennemi. Sa prière fut exaucée, et le Musulman accomplit religieusement son vœu. Tous les voyageurs qui ont visité Jérusalem ont parlé de la chapelle de la Vierge, où l'on voit des femmes musulmanes priant à côté des femmes chrétiennes, et des Musulmans appendant dévotement des lampes d'or. Selon la tradition, Omar et Saladin seraient venus prier dans cette chapelle.

» Ici même le nom de Marie est prononcé avec respect par les Arabes. »

Les philosophes du 18e siècle eux-mêmes qui ne respectaient

à Tournay (la plus ancienne église de Belgique, le berceau des *Francs* et de la *France*); — à Aix-la-Chapelle, le *Paris de Charlemagne*; à Cologne, à Spire (où St Bernard fut témoin de prodiges, au chant du *Salve Regina*); — et trois siècles avant Charlemagne, fondées par Justinien, *Notre-Dame-la-Neuve* à Jérusalem, *Notre-Dame-Justinienne* à à Carthage, etc.

Cependant, c'est à-dire dès 630, le véritable fondateur de l'Espagne, par l'abolition de l'Arianisme, Recarède Ier, fit ériger à Marie cette magnifique Métropolitaine de Tolède, admirée par Alexandre de la Borde.

Les petites *Notre-Dame*, les *Madones*, les autels, les *chapelles de la Vierge*, les *Vierges* plus ou moins riches, ne manquent pas aux plus petites églises, couvrent toutes les plages, édifient tous les monts, portent bonheur à maintes maisons dans le plus humble village, et servent, on peut le dire, de phares, et même de télégraphes, à toutes les contrées.

« Les nombreuses Églises ou Chapelles de la Ste-Vierge, répandues dans nos campagnes, dit le savant La Fitau, ont eu des commencements miraculeux, dont il conste en effet par les preuves les plus authentiques, qu'au moins en plusieurs, leur origine a quelque chose de céleste. En un lieu c'étaient des quantités de lumières qu'on voyait en l'air de temps à autre, qui un jour éclipsées reparaissaient le lendemain avec encore plus d'éclat, et qui se montraient toujours au même endroit. En un autre lieu, c'étaient des voix harmonieuses qui, mêlées de toutes sortes d'instruments, remplissaient toute la contrée du doux bruit de leurs concerts, et qui étaient effectivement entendues dans tout le pays d'alentour. Quelquefois, c'était un

rien, ont involontairement respecté la Sainte-Vierge; et lorsqu'on trouve, dans leurs *Lettres*, des traits contre le Sauveur, nous ne croyons pas qu'on en puisse citer un contre sa Mère!!!! — Il semble leur avoir dit, comme à la mer : *Usque hùc venies.*

Plus heureux, M. Lamennais a inséré en ses beaux jours dans son *Guide du premier age*, une *dévotion à Marie* qui nous a toujours fait prévoir son retour à *Jésus.*

seul Ange descendu du Ciel, qui paraissant avoir été commis de Dieu à la garde d'un certain espace de terrain, se rendait visible à ceux qui, par leur culture, auraient voulu le faire servir à un usage profane, et qui les avertissait que c'était là un lieu saint. Quelque autre fois c'était la Ste-Vierge elle-même qui apparaissait à de simples bergères d'une vie pure et innocente, qui leur marquait un endroit dont elles devaient éloigner leur troupeau, et qui leur ordonnait de divulguer que c'était là un endroit où elle voulait désormais être honorée. Assez communément, c'etait un de ses tableaux, et plus souvent encore une de ses statues qu'on trouvait en des lieux écartés, sans jamais pouvoir découvrir personne qui les y eût portés, mais sans jamais manquer aussi de voir bientôt après quelque grand prodige qui décelait la main d'où il partait.

» Or, dans le monde entier, combien n'est-il pas de ces sortes de Chapelles où les miracles se perpétuent? J'ose dire qu'on en est comme environné de toutes parts. Il n'est point de province où il n'y en ait quelqu'une, souvent même plusieurs de cette espèce; et dans toute l'étendue du monde catholique, on en a de célèbres monuments jusqu'aux extrémités de la terre. Presque partout, elles sont situées ou sur le sommet des montagnes, et dans des creux de rochers, ou dans le fonds des vallons, mais presque toujours dans des solitudes.

»On les connaît assez en tous lieux par l'empressement des peuples à les fréquenter, par les Processions qui s'y rendent, par les merveilles qu'on y publie. On sent en y entrant une sainte frayeur, qui produit le respect qu'on y doit à la Mère de Dieu. On y voit attachés aux murailles mille marques des grandes grâces que divers particuliers y ont reçues en différents temps, et par où il paraît que les plus grandes guérisons y ont été opérées. La seule foule des malades qui s'y rendent ou qu'on y porte, annonce les faveurs singulières qu'on en attend encore; et l'événement fait souvent voir en ceux qui ont une vraie foi, que leur espérance n'est jamais confondue. Qu'on fasse bien attention à ce qui s'y passe tous les jours; et à n'examiner que ce point seul, on conviendra sans peine que la confiance qu'on a en la Ste Vierge est en partie fondée sur les plus grands miracles. »

Telles, entre les plus célèbres, en France et ailleurs, les nombreuses *Notre-Dame* [1] dont il existe, et dont on vient de réimprimer des *Histoires* : de *Liesse*, de *Chartres*, de *Boulogne*, de *Grâce*, de la *Délivrande*, de la *Secourante*, de *Garaison*, en Normandie ; — de *Sion*, en Lorraine ; — de *Fourvières*, à Lyon ; — d'*Étang*, à Dijon ; du *Laus*, en Dauphiné ; — de *Remonot*, en Franche-Comté ; — de *Roc-Amadour*, en Querci ; — de *Manosque*, en Provence ; — de la *Garde*, à Marseille ; — de *Betharan*, en Béarn ; — de *Vassivière*, au Mont-d'Or ; — de *Pitié*, à Chaudes-Aigues ; — du *Port*, à Clermont ; — d'*Aix*, à Bourges.

Telles à Paris, ou autour de Paris (aujourd'hui, ce sont d'autres moyens de salut !) les *Notre-Dame : des Martyrs*, à Montmartre (le berceau de l'ordre des Jésuites d'Espagne) ; — *de la Sainte-Chapelle* ; — *des Prés* (aujourd'hui St-Thomas-de-Villeneuve) ; — *des Victoires* ; — *d'Espérance*, à St-Séverin ; *de Boulogne* ; — *du Chesne* (près Montfort-l'Amaury) ; — et, dès le troisième siècle : *Notre-Dame-des-Champs*, que St Denis, premier évêque de Paris, fit bâtir à la place d'un temple de Cérès ou d'Isis ;

Telles les *Trois-Marie* dont le Pélerinage est si célèbre en Provence.

Telles les *Notre-Dame*, plus célèbres encore, *des Ermites*, en Suisse ; — *de Sichem*, *de Halles*, *etc.*, en Belgique ; *de la Victoire*, à Bruxelles ; — *de Passaw* etc., en Bavière ; — *de Maria-Zell*, *etc.* [2],

[1] Voyez le beau *Calendrier historial de la Sainte-Vierge*, reproduit en dernier lieu dans l'*Histoire de Marie*, par l'abbé Orsini. Il y a plus de *Notre-Dame* que de jours dans l'année.

[2] Voici une page de l'*Histoire de* cette *Notre-Dame* si révérée en Allemagne : « Le duc Marvard de Carinthie commença à la fin du XI siècle la construction du couvent et de l'église de Saint-Lambert, situés sur le Thepenbach. Elle fut achevée par son fils, Henri qui, héritier de la couronne et des vertus de son père, fit don de terres considérables au monastère, dont Hartmann fut le premier abbé. L'empereur Henri IV lui accorda, en 1114, de grands priviléges ; Othon, septième abbé de Saint-Lambert, s'occupa le premier de conquérir à la foi les sujets encore infidèles de l'abbaye. L'un des prêtres de cette mission s'établit dans la partie

en Autriche; — *d'Albe-Royale*, en Hongrie; — *de Cracovie* etc., en Pologne; — *d'Aix-la-Chapelle*, etc., en Prusse; — *de Walsingham*, etc., en Angleterre;

de la vallée d'Affleux, connue maintenant sous le nom de Maria-Zell. L'histoire nous laisse ignorer le nom de ce pieux ecclésiastique, mais elle nous apprend qu'il honorait avec une dévotion particulière une image de la Sainte-Vierge, taillée en bois de tilleul, dont il ne se séparait jamais, et qu'il emporta, en 1157, avec la permission de ses supérieurs, dans son nouveau séjour. Faute d'autre piédestal, il l'offrit, placée sur le tronc d'un arbre abattu, à la vénération des fidèles. Les paisibles habitants de ces montagnes, bergers pour la plupart, lui élevèrent un abri de planches, en forme de chapelle, et tout auprès une cabane pour leur guide spirituel, qui, plein d'un saint zèle pour leur salut, sut leur inspirer une telle confiance en l'intercession de Marie, que tous venaient en foule lui recommander leurs intérêts; animés d'une foi vive, ils se retiraient toujours guéris ou consolés. Tels furent les humbles commencements de ce pélerinage si célèbre, où, comme à Bethléem, des pasteurs furent les premiers à honorer Jésus et sa mère, mais où bientôt les plus puissants monarques vinrent leur offrir leurs hommages. Henri, margrave de Moraire, et sa femme Agnès, guéris, par l'intercession de Marie, d'une maladie qui, depuis trois ans, résistait à tous les efforts de l'art, furent conduits, par une suite d'apparitions miraculeuses, en ce saint lieu, pour y déposer le tribut de leurs ferventes actions de grâces. C'est par eux que fut élevée, en 1220, la chapelle en pierre qu'on voit au milieu de l'église, et dont l'autel reçut l'image qui était demeurée jusque là sur le tronc d'arbre. Louis Ier, roi de Hongrie, campé, en 1363, avec 20,000 hommes, en présence de 80,000 infidèles, se consacra avec son armée à Marie. Le matin de la bataille, il trouva à son réveil, placée sur son cœur, une image de la Sainte-Vierge, qu'il honorait dans son oratoire, et qu'il avait la pieuse coutume d'emporter dans toutes ses campagnes. Plein de confiance dans cet heureux présage, il attaqua l'ennemi et remporta une victoire éclatante. En reconnaissance de cette grâce signalée, il fit bâtir l'église qui entoure

Telles, les *Notre-Dame* : *de Mont-Serrat*, — *de Saragosse*[1], — *de la Victoire*, (à Tolède), — *de la Merci*, en Espagne; — *de Bélem*, *du Cap*, *d'Arrabida*, etc., en Portugal;

la chapelle de Maria-Zell, et lui fit don de l'image qui l'avait protégé, et de l'épée avec laquelle il avait combattu. Les Turcs vinrent à Maria-Zell en 1530; mais, au moment où leur chef allait atteindre l'image de sa lance, il tomba de cheval, frappé de cécité, et, saisis d'effroi, ses soldats prirent la fuite. Quelques mois après, les infidèles reparurent et réduisirent le bourg en cendres, sans parvenir cependant à incendier l'église. La piété des augustes princes de la maison de Habsbourg les conduisit presque tous à ce pélerinage : l'empereur Mathias vint y ren-

[1] « L'église de *N.-D. du Pilier*, élevée dans la ville de Saragosse, est célèbre par le concours extraordinaire du peuple qui y va en pélerinage de toutes les parties de l'Espagne et du monde; elle renferme des richesses considérables. La chapelle où est l'image miraculeuse de la Sainte-Vierge, est un souterrain de 36 pieds de long, sur 26 de large. La Sainte-Vierge y est placée sur un pilier de marbre, tenant l'enfant Jésus entre ses bras, dans un lieu si obscur, qu'on aurait toutes les peines du monde à la découvrir, sans la lueur d'une infinité de lampes qui brûlent sans cesse dans ce lieu saint. On ne peut rien imaginer de plus riche que ses ornements : sa niche, sa robe et sa couronne, sont remplies de pierres précieuses d'un prix inestimable. Tout à l'entour paraissent des anges d'argent massif, qui tiennent des flambeaux à la main. Indépendamment de cela, elle est éclairée par 50 lampes d'argent et des chandeliers d'une hauteur surprenante. La balustrade est aussi d'argent, et toutes les murailles sont tapissées de figures, de pieds, de mains, de bras, de jambes, d'yeux, de têtes et de cœurs, que les fidèles ont offerts à la Sainte-Vierge, en reconnaissance des miracles qu'elle a opérés en leur faveur. Enfin, tout est brillant d'or, d'argent et de pierreries dans cette basilique, à l'entrée de laquelle on voit une chapelle dont la voûte est peinte de roses d'or, et le *Magnificat* écrit aussi en lettres d'or sur les murailles. » (*Merveilles de l'Univers*).

Telles, les *Notre-Dame : de Tortose*[1], — *d'Édesse*, — *d'Éphèse*, — *d'Héliopolis*, — *de Damiette*, — *du Mont-Carmel*, etc.,

dre grâce d'une victoire remportée sur les Turcs, en 1601; Ferdinand II s'y rendit le 22 juin 1621, le jour même où *l'arrêt* de mort des rebelles Bohêmes fut exécuté à Prague, et y prononça ces immortelles paroles : « Je recours toujours avec une grande confiance à l'intercession de Marie, et en ce saint lieu plus que partout ailleurs, je me sens porté à la ferveur et à la contrition. C'est aujourd'hui que mes sujets rebelles reçoivent le châtiment que méritent leurs crimes. Dieu sait avec quelle douleur je les frappe! mais il ne m'est pas permis d'arrêter le cours de la justice ; puisque je ne puis leur sauver la vie, puissent au moins mes *prières* obtenir une sainte mort à mes ennemis! c'est à cette intention que j'ai fait ce pélerinage. » C'est sous Ferdinand III que l'église fut achevée telle qu'on la voit aujourd'hui. Léopold Ier prêt à entreprendre une guerre qui coûtait à son cœur pacifique, y vint, en 1673, protester, en présence des fidèles assemblés, qu'il ne tirait l'épée ni par un fol orgueil ni par esprit de conquêtes ; il prit le Sauveur à témoin de la pureté de ses motifs, et le supplia de bénir ses armes. « Je proteste, ajouta-t-il, qu'on m'a forcé à cette guerre; ne m'imputez donc pas, Seigneur, le sang qui va être répandu : c'est en vous seul que je mets ma force et mon espérance ! » L'impératrice Marie-Thérèse fit sa première communion à Maria-Zell en 1728. Mme Royale de France vint épancher ses augustes douleurs aux pieds de Marie, le 12 septembre 1797; et l'empereur François alla y rendre grâces au Seigneur, le 28 août 1814, de la paix qu'il venait de rendre au monde. »

[1] « Au delà de Sidon et de Tripoli, à 8 journées de marche, le long de la côte de Phénicie, existait auprès de l'ancienne « Antaradée, une antique chapelle nommée Notre-Dame de Tortose, » en singulière vénération dans la contrée, car on la regardait comme *le premier sanctuaire où la Vierge-Mère avait été invoquée*. On ajoutait même « que l'Apôtre saint Pierre, allant à Antioche, y avait célébré le sacrifice de la messe. La protection de Marie y éclatait en beaux et fréquents miracles. » Aussi, mal-

en Asie ; — *de Sainte-Marie,* en Perse[1], — *de Cranganor,* aux Indes, — *de Malaca,* au delà du Gange ; — *de la Guadeloupe,* au Mexique, — *d'Arauco,* dans le Chili, etc.

gré les forteresses élevées par les Arabes sur la route, les pélerins s'y rendaient en foule et « en rapportaient merveilles au retour. »

« On voyait même les mulsumans y conduire parfois leurs enfants, afin d'y recevoir le baptême, persuadés que cet acte, grâces à la Vierge, devait prolonger la vie de ces innocentes créatures et les défendre contre toute maladie. C'était enfin « *ung véage très fort requis.* »

« Le sénéchal de Champagne tenait du cardinal-légat que « quatre ans auparavant, le vendredi, 4 juin 1249, jour du débarquement devant Damiette, un homme fut transporté à Notre-Dame de Tortose par ses amis. Le démon habitait son corps sans doute, tant il se trouvait hors de sens et comme forcené! Au milieu des oraisons récitées pour soulager et guérir le malade, le malin esprit s'écria tout haut et bellement : « On a beau faire, Notre-Dame n'est mie céans, mais en Egypte, pour ayder le roy de France, qui aujourd'hui arrive à terre et à pied, contre Sarrasins à cheval. »

« Emu de ces récits, le sénéchal de Champagne formait depuis long-temps, en son cœur, le vœu d'aller en dévotion à l'ermitage. En ayant obtenu la permission du monarque, il se mit en route ; vers les premiers jours du printemps (1253), comme il montait à cheval : « Sénéchal, lui dit le Roi, m'achetterez pour 100 livres parisis (1,700 fr.) des camelots de diverses couleurs, beaulx et fins. Les veulx donner aux Cordeliers de Paris aussitôt nostre retour. »

« Ces paroles causèrent une vive satisfaction à Joinville : jusque alors Louis ne lui avait point fait entrevoir clairement un

[1] M. Léon Boré, le savant et courageux Orientaliste de nos jours dans l'antique Perse, y a fait un pélerinage. C'est là que demeura le bienheureux Illuminateur, l'un des plus grands Hommes de l'Orient.

Il n'est pas jusqu'aux peuples, dont l'illustration, les lumières, la force ou la grandeur ne semblent se mesurer à la fidélité à la Mère de Dieu, aux *Offices solennels*, aux images, aux *dévotions* qu'ils lui prodiguent : — L'Italie, où tout s'est réfugié, s'est conservé, s'est formé ;—l'Espagne, dont les magnifiques ambassadeurs entraient le chapelet à la main à la brillante cour de Louis XIV, et où tout plaisir public et même particulier s'arrête, où tout genou fléchit encore aujourd'hui, au son de l'*Angelus* ; — le Portugal, où Marie est la Marraine née, *ipso jure*, de toutes les filles ; où la grande fête de la célèbre *Confrérie de la Miséricorde* est la Visitation ; dont les navires ne passent pas les chapelles à la Vierge sur les côtes de leur superbe Macao, à la limite de la civilisation chrétienne et de la barbarie chinoise, sans les saluer d'*ex-voto* et de décharges de toute leur artillerie [1] ; — la Savoie et la Sardaigne heureuses, où l'on compte plus de chapelles et de *Maries* que dans tout le reste de l'Italie ; — l'Autriche, où les statues de la Vierge, où ses épousailles sont les chefs-d'œuvre des colonnes trajanes des places de Vienne ; — la Bavière, dont le roi vivant, poète avant son avénement, a composé une hymne à *Marie*, et commandé la *Vierge protégeant les arts* à Owerbeck ; — la Hongrie, véritable place forte de la chrétienté contre l'Islamisme.... où l'on voit encore aujourd'hui les genoux se fléchir au nom public ou privé de la reine du

prochain départ pour la Palestine. Le Sénéchal éprouvait un tel besoin de rentrer dans sa patrie qu'il partit « *le cœur tout liez et soulagé.* »

« Il s'arrêta d'abord à Tripoli, où Bohémond V l'accueillit en vieil ami ; ce prince voulait même le retenir quelques jours et le charger de présents ; mais le sire de Joinville, pressé d'arriver à Notre-Dame, n'accepta que des reliques. » (*Histoire de Saint Louis*, par le marquis de Villeneuve).

[1] Voyez-en le récit dans le n° 69 des *Annales de la propagation de la Foi*, la plus intéressante de toutes les Publications du siècle.

Ciel; — la Pologne, que Casimir lui avait consacrée; — la Russie elle-même, où *sainte-Marie* de Casan resplendit d'or et d'argent jusque dans sa capitale de *Saint* Pierre*bourg*.

La France, l'ancienne France [1], et même la nouvelle, sont remarquables par leur zèle pour la gloire de la Reine du Ciel et de la Terre; et surtout ses plus fortes, ses plus *Françaises* provinces: la Bretagne, l'Anjou, la Vendée [2], l'Auvergne [3], la Provence [4], le Languedoc, les unes plus loin du monde et plus recueillies, les autres plus près de l'Italie.

Elle a eu un *Grand* roi, et un grand Siècle, au sentiment de toute l'Europe et de toute la France au moins, le Siècle de *Louis XIV*.

Or c'est un fait éclatant de vérité, que le culte de Marie, le dévouement à Marie, la consécration à Marie, en sont le secret.

[1] Il est remarquable que c'est à un Evêque Gaulois du septième siècle, Arculphe, voyageur à Jérusalem, où il vit, ou crut voir (ce qui est peu différent) vide le sépulcre de Marie dans la vallée de Josaphat, que l'Eglise et le monde sont redevables de la plus grande foi à l'*Assomption*, etc.

[2] Les Lescure, les Larochejacquelein, qui représentent le mieux ce noble pays, ont *consacré* leurs familles à la Vierge.

[3] « Murat, la ville noire, la ville de la montagne, a dès l'abord quelque chose qui vous attriste avec son pic rocailleux de cent mètres perpendiculaires, qui semble à tout instant vouloir l'écraser, appeler les tonnerres et les ouragans des monts qui l'avoisinent; mais ses bons et paisibles habitants dorment en paix sur la foi tutélaire de la madone qui, selon une vieille tradition populaire, doit les préserver à tout jamais de la foudre, » dit le jeune et savant comte Roger de Saint-Poncy, dans la *Revue d'Auvergne*, l'une des merveilleuses *patries* de la France.

[4] L'*Ile de Notre-Dame*, près d'Aix, a mérité le surnom de l'*île des Prêtres*, depuis qu'elle a été le théâtre du Martyre de 500 Ecclésiastiques, que 1793 y avait déportés.

La Corse, en particulier, est consacrée, dès son origine, à la Vierge; et les deux Paoli, les précurseurs et les maîtres de Bonaparte, ont renouvelé solennellement cette consécration.

Le voici prouvé jusqu'à la démonstration, nous osons le dire, nous qui, grâce à elle, croyons nous connaître un peu en démonstration.

Et toutefois la démonstration résulte ici d'un seul livre, d'un livre peu connu peut-être à sa première publication, presque ignoré de notre temps, et surtout par nos savants du jour; et même du simple mais exact extrait qui en a été fait pour la *France*, sur notre indication, par l'un des plus savants hommes qui honorent la France, et que nous nommerons malgré lui, le vicomte de Maumigny de Nevers :

Nous voulons parler de l'*Histoire du Frère Fiacre* [1] qui, pour qui l'entend bien, était l'*Homme de Dieu*, et, à plus forte raison, le véritable Louis XIV de son siècle, car il en fut le père spirituel :

« L'histoire de la modeste église où se passent tant de merveilles, dit le noble et fidèle Vicomte, prouve que ce n'est pas de nos jours seulement qu'elle est un lieu de prédilection pour la céleste patronne de la France.

» Les Augustins déchaussés étaient si pauvres et si mal logés que, par compassion, le peuple ne les appelait que les *Petits-Pères*; et c'est encore le nom que cette paroisse a conservé de nos jours. En 1628, ces pères firent l'acquisition du terrain où est maintenant l'église et la caserne, et prièrent Louis XIII de vouloir bien être leur fondateur. Non seulement ce prince accepta, mais en reconnaissance de la prise de la Rochelle et des succès qu'il avait remportés sur la révolte et l'hérésie, il voulut consacrer à la sainte Vierge un temple, sous le titre de Notre-Dame-des-Victoires. Un tableau qu'on voit encore aujourd'hui rappelle le motif de sa fondation.

» Le deuxième dimanche de l'Avent, 9 décembre 1629, Louis XIII, accompagné de toute la cour et d'une foule immense, posa la première pierre, qui fut bénie par l'évêque de Paris, et offrit à la sainte Vierge le temple qu'il commençait à lui bâtir.

» La nouvelle maison était très pauvre; et, par suite de pri-

[1] In-12, Paris, nouvelle édition, 1772, etc.

vations, la plupart des religieux tombèrent malades. Anne d'Autriche vint à leur aide, et se chargea en particulier de toutes les dépenses de l'infirmerie. Cette princesse, affligée de sa stérilité après tant d'années de mariage, répandait dans le sein des pauvres et surtout dans les monastères et dans les hôpitaux d'abondantes aumônes, afin d'obtenir de Dieu un Dauphin, dont la naissance était si nécessaire dans les circonstances difficiles où se trouvait la France.

» Parmi les religieux malades se trouvait un pauvre frère sans lettres et qui était chargé de faire la quête pour le couvent, mais que sa piété, sa tendre dévotion envers la sainte Vierge surtout, faisaient regarder comme un saint. Ce bon religieux, pénétré de reconnaissance pour la charité de la reine, sensible à son affliction et à celle de tous les Français, ne cessait de prier le ciel de la rendre féconde.

» Depuis quatre ans le frère Fiacre adressait à la Mère de Dieu les plus ferventes prières; le 3 novembre, à l'issue des Matines, il priait avec plus d'ardeur que jamais, quand tout à coup il aperçut la sainte Vierge environnée d'une douce lumière, ayant sur la tête une triple couronne, les cheveux pendants sur les épaules, revêtue d'une robe bleue parsemée d'étoiles et tenant un enfant entre ses bras. Comme il se prosternait pour adorer cet enfant, la sainte Vierge l'en détourna : « Ce n'est pas mon fils, lui dit-elle, c'est le Dauphin que Dieu veut donner à la France. » Au bout d'un quart d'heure la vision disparut. Quatre fois le bon frère, craignant l'illusion, se mit en prières, et quatre fois la vision lui apparut de nouveau. — « Ne doutez plus, mon enfant, lui dit-elle en dernier lieu, je veux qu'on avertisse la reine de faire trois neuvaines à mon honneur, l'une à Notre-Dame-de-Grâces, une à Notre-Dame-de-Paris et la troisième à Notre-Dame-des-Victoires; et pour marque de ma volonté, voilà mon image de Notre-Dame-de-Grâces et l'église qui la renferme. »

» Le frère fit sa déclaration à ses supérieurs, et la description de l'église dont il avait eu la vision s'étant trouvée conforme à la réalité des choses, la déclaration du frère fut paraphée par tous les pères et consignée dans les archives du monastère, où

on la voyait encore avant la révolution. Elle est du 5 novembre, c'est-à-dire un mois avant la grossesse de la Reine.

» La Sainte Vierge avait révélé plusieurs fois, dans l'Oraison, la même chose au P. Bernard, le digne émule de saint Vincent-de-Paul, et si connu alors sous le nom du pauvre prêtre. Elle lui avait inspiré, ainsi qu'au religieux Augustin, le désir d'en avertir LL. MM., et la vérité de leurs révélations communes se trouvant ainsi confirmée, Bernard alla les communiquer au Cardinal de Larochefoucault, lui-même illustre ami de Marie, et fondateur de l'*Assomption* de Paris. Le cardinal, après avoir examiné et fait examiner le P. Bernard et le F. Fiacre, ordonna des prières, et le lendemain, se trouvant au Louvre, il dit à la Reine : « La bonté infinie de Dieu a jeté les yeux de sa miséricorde sur la misère de son peuple et sur l'humilité de sa servante; il vous a choisie pour être la mère d'un fils qui sera la joie de l'univers. »

» — Je suis tellement soumise au bon plaisir de mon Dieu, répartit la Reine, que si j'avais à choisir ou la jouissance, ou la privation de ce que vous m'annoncez, j'aimerais mieux être privée d'un si grand bien s'il n'était conforme à la volonté divine, que de le posséder autrement. Je crois ces bonnes nouvelles, mon père, puisque vous les croyez, et j'en attends le succès avec humilité. »

» Le frère Fiacre, voyant que les neuvaines demandées par la Ste Vierge ne se faisaient pas, les avait commencées en son particulier; et Dieu, à qui la simplicité et l'humilité de ce pauvre religieux étaient plus agréables que les vertus éclatantes dont s'entretient le monde, accorda à ses prières le Dauphin si long-temps attendu. Car ses neuvaines finirent le 5 décembre, neuf mois précisément avant la naissance de Louis XIV.

» Cependant Louis XIII fit accomplir les trois neuvaines, et ordonna au frère Fiacre de se rendre en Provence à Notre-Dame-des-Grâces, avec uu prêtre de son monastère. L'ordre est du 7 février 1638, et conçu en ces termes :

» Le Roi, vu les grandes assistances que plusieurs femmes enceintes ont reçues pour la conservation de leur fruit par l'intercession de Notre-Dame-de-Grâces, en Provence, et vou-

lant n'omettre aucun des moyens qui viennent à sa connaissance pour obtenir cette grâce de Dieu en faveur de la Reine son épouse, a chargé le P. Jean-Chrysostôme, sous-prieur du couvent des Pères Augustins de Paris, (Notre-Dame-des-Victoires), de s'acheminer au lieu de Notre-Dame-de-Grâces avec le frère Fiacre du même Ordre, et y étant, présenter à Dieu les vœux et prières de S. M., et y célébrer durant neuf jours la sainte messe, afin que, par l'offrande de ce grand sacrifice, il plaise à la Divine Bonté accorder à la Reine, son épouse, une heureuse lignée, et conduire à la fin désirée le fruit dont toute la France espère qu'elle est enceinte. »

» A peine les religieux furent-ils partis que Louis XIII, se rappelant toutes les grâces dont la Ste Vierge l'avait comblé, se prosterna à ses pieds et lui consacra sa personne, sa couronne, son État et ses sujets ; et voulant en conserver la mémoire, fit la célèbre déclaration du 10 février 1638, connue sous le nom de Vœu de Louis XIII. Pour marque éclatante de sa reconnaissance, il donna ses propres armes au couvent de Notre-Dame-des-Victoires.

» Cependant toute la cour traitait de visionnaire le pauvre Frère, et la Reine n'apercevait aucun signe de grossesse. Le P. Bernard, en qui la Reine avait grande confiance, prit alors la défense de son ami ; il lui dit que l'incrédulité voulait en vain l'intimider, qu'il était prêt à se jeter au feu pour soutenir qu'elle aurait un fils. Pendant huit jours le saint Prêtre répéta sa prière favorite du *Memorare*, et il eut révélation que la Reine sentait mouvoir son enfant, ce qui fut confirmé par le témoignage d'Anne d'Autriche.

» C'est cette même prière qui, par une coïncidence remarquable, est celle de l'Archi-Confrérie. Composée par St Augustin, elle fut surtout répandue en France par le P. Bernard, mort en odeur de sainteté. De là l'erreur populaire qui attribue le *Memorare* à St Bernard.

» La Reine avançait dans sa grossesse; on faisait partout des prières et des vœux pour son heureuse délivrance. Le samedi, 4 septembre, le Saint-Sacrement fut exposé dans toutes les églises; le lendemain, les églises de Saint-Germain furent

remplies des seigneurs et dames de la cour qui communièrent pour elle ; et, à onze heures, naquit Louis XIV, après 23 ans de stérilité de la Reine.

»Tout le monde reconnut le merveilleux de cette naissance. Louis XIII, dans sa lettre aux souverains, assure « que tout ce qui a précédé l'accouchement de la Reine, le peu de durée de son travail, et toutes les circonstances de la naissance, font voir que ce fils lui est donné de Dieu. « L'Europe entière le salua du nom de *Dieudonné*, en reconnaissance du miracle de sa naissance.

» A peine relevée de ses couches, Anne d'Autriche vint à Paris remercier la Ste Vierge dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Il était juste que là où se fit la révélation se fissent les actions de grâces.

» Heureux du fils que Dieu lui avait donné, Louis XIII, en témoignage de reconnaissance, fit faire un grand ange d'argent tenant un Dauphin d'or entre ses bras, et chargea M. Erard de Chantelou de l'offrir à Notre-Dame-de-Lorette. Le magnifique présent portait cette inscription :

Aceptum à Virgine Delphinum Gallia reddit.

La France rend à la Vierge fidèle
Le Dauphin qu'elle a reçu d'elle.

» Deux magnifiques couronnes d'or, enrichies de perles et de pierres précieuses, furent offertes en même temps, pour être placées sur la tête de l'Enfant Jésus et sur celle de la Sainte-Vierge. La première portait cette inscription :

Sceptra dedit Christus mihi, Christo reddo coronam.

Jésus-Christ m'a donné le sceptre,
A Jésus je le rends.

« Sur celle de la Mère on lisait :

In caput antè meum cinxisti, Virgo, coronâ ;
Nunc caput ecce tegit nostra corona tuum.

Vierge, vous avez ceint mon front d'une couronne,
J'en ceins votre front à mon tour.

» La piété d'Anne d'Autriche n'était pas moins vive; on montrait à Notre-Dame-de-Liesse, où elle fit de fréquents pélerinages, un tableau qui la représentait avec ses deux fils, et le trésor de la chapelle possédait deux riches couronnes que cette princesse avait données pour placer sur la tête de la Sainte-Vierge et de l'enfant Jésus.

» A peine Anne d'Autriche fut-elle parvenue à la régence, qu'on la vit se prosterner devant l'image de la Sainte-Vierge, et lui offrir de nouveau son fils. Elle fit faire un grand tableau représentant Louis XIV à genoux devant Marie, et lui offrant sa couronne et son sceptre. Par un ordre de sa main du 4 mai 1644, le frère Fiacre fut chargé de le porter à Notre-Dame-de-Grâces, en Provence, comme un témoignage de reconnaissance et d'amour, et afin d'attirer les bénédictions de Marie sur la tête du jeune roi. Elle remit en même temps au religieux une somme d'argent pour qu'il pût faire l'aumône pendant la route. Louis XIV y fut lui-même, en 1660, remercier la Sainte-Vierge de sa naissance.

» Dans tous ses embarras, la Reine avait recours à sa divine protectrice, et faisait appeler le religieux de Notre-Dame-des-Victoires. Elle aimait à ouvrir son cœur à ce pauvre frère, à lui raconter ses peines, à le prendre pour intercesseur, et l'on compte plus de quarante pélerinages que le Frère accomplit au nom de la Reine. En 1647, on le voit aller à Chartres par ses ordres, pour demander la guérison du roi, malade alors de la petite vérole; il y retourne pour remercier la Sainte-Vierge de la guérison, et demander à Dieu la paix, vœux qui ne tardèrent pas à s'accomplir par le traité de Munster. En 1648, pendant les troubles de la Fronde, la Reine le fait encore appeler : « Mon Frère, lui dit-elle, il faut que nous ayons recours à Dieu, » et il retourna de nouveau à Chartres, demander à Marie la fin des troubles, et de bons conseils pour le Roi et la Reine. Les troubles augmentent, la reine le renvoie de nouveau à Chartres en 1649, et le prie de faire à son retour une neuvaine à Sainte-Geneviève ; il en ajouta de son chef une troisième sur le tombeau de son ami, le P. Bernard. De son vivant, c'était un des anges tutélaires de la Reine, qui l'aimait et le vénérait tout particulièrement. Mais le frère

Fiacre ne se contentait pas de prier ; pour expier les crimes et les profanations qu'entraînait la guerre civile, il s'imposait, ainsi que St-Vincent-de-Paule, les plus rudes mortifications. Remarquons, en passant, que ce n'est pas une médiocre gloire pour Anne d'Autriche d'avoir connu, apprécié, vénéré les Saints qui vivaient alors, quelle que fût leur humble naissance, Vincent-de-Paule, Fiacre, Bernard, etc..

» Le frère Fiacre retourna à Chartres en 1658 remercier Dieu, par ordre de la Reine, de la santé qui avait été rendue à Louis XIV après une maladie très dangereuse qu'il avait prise à Calais, et solliciter des prières de la Sainte-Vierge la paix avec l'Espagne.

» Anne d'Autriche est-elle malade, c'est encore le F. Fiacre qui présente ses vœux et ses prières : en 1650, il fait un pélerinage en Brie, à Saint Fiacre, son patron ; en 1664 à Notre-Dame de Chartres ; en 1666, à Sainte-Radegonde de Poitiers.

» Louis XIV n'oublia pas les exemples et les leçons de sa pieuse mère. On le voit, en 1643, faire don à l'église de Boulogne d'une somme de douze mille livres pour tenir lieu de l'*ex-voto* d'or que lui et son père devaient, et que tous les rois de France, depuis Louis XI, offraient à titre d'hommage à la Vierge, dont ils se reconnaissaient les vassaux.

» Le 25 mars 1650, il renouvelle solennellement à Dijon le vœu de Louis XIII. Il propage de tout son pouvoir le culte de l'Immaculée Conception, culte qui vient de recevoir un si prodigieux développement par l'association de Notre-Dame-des-Victoires. En 1657, il sollicita et obtint d'Alexandre VII une bulle pour faire célébrer cette fête dans toute l'étendue de ses États. En 1668, il obtint de Clément XI la confirmation de cette bulle ; et, à sa prière, le pape ajoute à cette fête la solennité de l'octave. En 1663, afin d'honorer ce mystère, il fonde, de concert avec la Reine, le premier monastère des religieuses de la Conception qui ait été établi en France, s'en déclare protecteur, et bâtit une église sous le titre du Saint-Sacrement et de l'immaculée Conception. En 1670, le pape, à sa sollicitation, accorde des indulgences à la récitation de l'*Angelus*, introduit en France par Louis XI.

» Ses sentiments particuliers répondaient aux actes publics.

On sait, en effet, qu'il récitait habituellement le chapelet, pieuse coutume qu'il tenait de sa mère ; et qu'à l'exemple de Louis XIII et de Henri IV, il faisait partie de la confrérie du Scapulaire. Il voulut recevoir la confirmation le jour de l'immaculée Conception, ainsi qu'il était constaté par cette inscription de la chapelle du Louvre :

Hâc sacrâ die immaculatæ Conceptionis Ludovicus XIV rex suscepit hìc sanctissimum confirmationis sacramentum.

Au dessous on lisait cette invocation :

Immaculata Domina, salvum fac regem.

» Louis XIV tenait de sa mère une grande vénération pour Notre-Dame-de-Liesse ; il y vint en 1652 et 1673, et deux fois avec la reine en 1680. Marie-Thérèse y vint en outre en 1667 et 1678. Après la mort d'Anne d'Autriche, son fils voua pour le repos de son âme cinquante mille messes dans les principaux lieux de dévotion dédiés surtout à la Vierge. A Notre-Dame-de-Liesse, à Notre-Dame-de-Mont-Serrat entre autres, il fit célébrer cinq cents messes, et fonda des services perpétuels qui devaient se célébrer aux fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Présentation, et de l'Assomption.

» Louis XIV avait également hérité de ses parents l'attachement et la vénération qu'ils portaient au serviteur de Marie. On le voit en 1654 engager le Frère Fiacre à son sacre. Mais pendant que la cour partait pour Reims, le bon religieux s'en allait à Chartres demander que l'onction que le monarque allait recevoir ne lui fût pas inutile, et que son règne fît la joie de l'Église et le bonheur de son peuple.

» Après le traité des Pyrénées et le mariage du Roi, la France jouissait d'une paix profonde. En témoignage de reconnaissance, et conformément au vœu du Frère, le Roi l'envoya à Notre-Dame de Chartres, à Notre-Dame de Grâces, et à Notre-Dame-de-Lorette, afin de présenter à la sainte-Vierge les actions de grâces de la France. Parmi les présents qu'il était chargé d'offrir à Lorette se trouvait le traité de paix.

» Cependant la jeune reine, mariée depuis plusieurs mois, s'affligeait dans la pensée qu'elle n'aurait point d'enfants. Anne d'Autriche et Marie-Thérèse eurent recours à Marie et à son serviteur. Elles le prièrent de faire deux neuvaines, l'une à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, l'autre à Notre-Dame-des-Victoires, église de son couvent. Dans le cours de cette neuvaine, qu'il commença le jour de la Conception, la Sainte-Vierge lui apparut accompagnée de sainte Thérèse, qui portait un petit enfant dans ses bras, et lui dit en souriant :

» On s'est encore adressé à vous pour demander des enfants pour la France ; tenez, en voilà un que je remets à Ste Thérèse pour vous le donner. »

»Le Frère Fiacre commença alors une troisième neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Paris et de Ste Thérèse, fit vœu d'aller à Notre-Dame-des-Vertus si la reine avait un Fils, promettant en outre, au nom des deux reines, qu'elles iraient faire trois actions de grâces dans les trois églises où avaient eu lieu les neuvaines, et qu'elles donneraient une figure de Ste Thérèse en vermeil offrant à la Vierge le Dauphin. Les deux reines acceptèrent son vœu. Marie-Thérèse fut exaucée et vint, après ses couches, à Notre-Dame-des-Victoires pour rendre ses actions de grâces. La riche image qu'elle avait promise fut envoyée solennellement à cette église, le 15 octobre, 1664, jour de Ste-Thérèse.

» A la troisième génération, nous voyons encore cette touchante confiance dans la Ste-Vierge ainsi qu'aux prières de son serviteur. En 1681, la Reine et la Dauphine l'envoient à Notre-Dame-de-Chartres. A son retour, il assura la Reine que la Dauphine aurait un fils. Après la naissance du duc de Bourgogne, le bon religieux fut à Notre-Dame-de-Paris remercier la Ste-Vierge au nom de la Reine ; et Louis XIV, la Reine et toute la cour, conformément aux conseils du bon religieux, furent à Chartres, le 22 septembre 1682, remercier la Ste-Vierge de la nouvelle grâce accordée à la famille royale. La Dauphine témoigna sa reconnaissance par les riches présents qu'elle envoya à l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

» Les principaux événements du règne de Louis XIV semblent se décider dans l'enceinte de ce monastère. Là, prosterné nuit et jour aux pieds de Marie, le frère Fiacre, comme l'Ange tutélaire du grand Roi, priait sans relâche pour lui et pour la France. Dieu lui avait confié ce soin. « Je veux, lui dit-il un jour, que, par vos prières, vous ayez soin du Roi et de son État ; je ne l'ai pas donné à vous et à la France sans cause. » Et des pièces authentiques prouvent que les événements les plus importants de l'histoire contemporaine étaient révélés au bon frère bien avant leur accomplissement. On le voit prédire au comte d'Harcourt sa glorieuse campagne de 1649, et le général se croit plus redevable de ses succès aux prières du pauvre religieux qu'à la valeur de ses soldats. Il prédit la levée des siéges de Guise et d'Arras, le succès des campagnes de Flandres et de Hollande, la prise de Gand, de Nimègue et de Strasbourg.

» Le frère Fiacre était tout dévoué au Roi, et le Roi l'avait en grande vénération. A sa mort, le bon religieux voulut qu'on portât son cœur à Notre-Dame-de-Grâces, et plein de confiance en Louis XIV, il chargea ce prince d'être en quelque sorte son exécuteur testamentaire. Le Roi répondit à la confiance d'un pauvre frère qui pendant cinquante ans avait exercé l'humble métier de frère quêteur, et par ordonnance du 28 février 1684, il fit exécuter ses dernières intentions.

» Il est merveilleux de voir l'importance du monastère de Notre-Dame-des-Victoires dans l'histoire du dix-septième siècle : mais il est plus merveilleux encore peut-être de voir comment les prodiges de nos jours se rattachent aux prodiges des siècles passés, et les liens mystérieux qui les unissent.

» L'image de la Vierge honorée à Notre-Dame-des-Victoires est évidemment de ces images miraculeuses et providentielles qui sont comme le palladium des heureuses villes qui les possèdent. Son histoire se lie trop intimement à l'histoire de l'Archi-Confrérie pour n'en pas dire ici quelques mots, car depuis des siècles la Providence l'a visiblement destinée à être le *refuge des pécheurs* et la source de bien des grâces pour la France. Cette image n'est point due au seul caprice

de l'artiste ; trois cents ans avant qu'elle reçût le culte éclatant de *l'Archi-Confrérie*, la Vierge avait daigné en donner le modèle, car cette image n'est autre que la copie de la célèbre madone de Savone.

»L'an 1536, un samedi 18 mars, sous le pontificat de Paul III, Antoine Botta, laboureur du village de Saint-Bernard, à une lieue de Savone, aperçut une grande lueur venant du ciel, et une voix partant de cette lumière lui dit : «Ne crains rien, je suis la Vierge Marie ; dis à ton confesseur qu'il annonce au peuple de jeûner trois samedis ; tu communieras, et le quatrième samedi, tu reviendras en ce lieu. » Botta fit ce qui lui était prescrit ; la Ste-Vierge lui apparut alors, vêtue d'une robe et d'un manteau blanc avec une couronne d'or sur la tête ; et lui dit de faire annoncer aux fidèles le jeûne et la pénitence, la colère de son fils étant prête à tomber sur leurs têtes.

»La Ste-Vierge apparut une troisième fois à Botta, lui ordonnant d'aller à Savone exhorter les peuples à la pénitence. Botta exécuta les ordres qu'il avait reçus ; les prédicateurs montèrent en chaire pour annoncer les merveilles de la Mère de Dieu, et la vallée de Saint-Bernard reprit une face nouvelle. Tous les ans, au 18 mars, fête de l'archange Gabriel, et jour de l'apparition, une fête solennelle autorisée par une bulle de Paul III, du 4 août 1537, était célébrée à cette occasion dans la république de Gênes.

»Le frère Fiacre forma le projet de transporter cette dévotion en France, persuadé que cette mère de miséricorde, qui ne s'était rendue visible dans la république de Gênes que pour la *conversion des pécheurs*, leur obtiendrait en France les mêmes grâces qu'en Italie.

»Voyant son dessein rompu, le bon religieux résolut de placer la vierge de Savone dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires. Il s'adresse à la reine-mère dont il connaissait la piété : « Madame, lui dit-il, une reine étrangère vous demande l'hospitalité dans votre royaume pour le combler de bénédictions. » Prophétie qui devait recevoir de nos jours un si merveilleux accomplissement. Anne d'Autriche lui promit de faire bâtir une chapelle dans son église, et comme la mort l'empêcha d'exécuter sa promesse, elle chargea Louis XIV de

l'accomplir. En 1674, Colbert, d'après les ordres du Roi et sur les dessins de Claude Perrault, fit bâtir la chapelle qui est maintenant celle de *l'Archi-Confrérie*, et on y a placé la statue qui s'y voit encore aujourd'hui.

» Le serviteur de Dieu fut au comble de ses vœux. « J'ai beaucoup souffert depuis douze ans, écrit-il à un de ses amis, de la part du démon et de la part des hommes, mais Dieu par sa miséricorde m'a toujours encouragé à ne point abandonner une entreprise que je n'avais commencée que sur les pensées qu'il m'en avait données. »

» Le saint homme fut se prosterner devant l'image de la Ste-Vierge, et lui demanda avec ferveur que, *puisque son image était enfin placée dans cette église par une providence particulière, elle y fût aussi le refuge des pécheurs*, et qu'elle obtînt aux Français les mêmes bénédictions qu'elle avait annoncées elle-même au peuple de Savone.

» Une autre chapelle de Notre-Dame-des-Victoires offre de précieux souvenirs. C'est à Anne d'Autriche qu'il faut rapporter l'extension du culte de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, et tout particulièrement celui qu'on lui rendait à Notre-Dame-des-Victoires. Notre-Dame-des-Sept-Douleurs est la patronne spéciale des Augustins. Cette fête était une des plus grandes dévotions de la Reine, qui eut l'intention d'établir, sous cette invocation, un ordre pour les dames de la première qualité et une confrérie pour le reste des fidèles. On obtint d'Alexandre VII un bref d'indulgence, et la Reine donna des lettres-patentes portant en substance « que pour honorer le deuil de la Ste-Vierge, elle avait résolu d'établir une confrérie dont les Augustins seraient les directeurs ; qu'elle s'en constituait protectrice ; qu'elle priait les reines qui lui succèderaient de vouloir aussi, pour l'amour de la Ste-Vierge, lui succéder dans cette qualité ; que pour rendre aux douleurs de la Vierge tout l'honneur possible, elle veut que l'on fasse la nomination de cent dames, princesses, duchesses et autres de la cour. » Cette confrérie fut établie solennellement dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, le 24 mars 1657, jour même de la fête, en présence de la reine et de toute sa cour. La chapelle de la confrérie existe encore aujourd'hui.

» Au reste, Notre-Dame-des-Victoires offre bien d'autres coïncidences remarquables. Les chapelles sont dédiées à St Joseph, fils adoptif de Notre-Seigneur; à St Augustin, dont nous venons de relever le culte sur les ruines d'Hippone ; à Ste Geneviève, *Notre-Dame* de seconde majesté de Paris, qu'Abbon élève presque au rang de l'autre, dans son poème :

Virgo Dei Genovefa caput defertur ad urbis,
Quó statim maritis ejus nostri superaverunt,

et qui s'était plue à ériger à la *Vierge* Mère un monastère de Vierges, à côté de *Saint Jean* : magnifiques choses, magnifiques souvenirs que nous avons remplacés par la *Grève* et l'*Hôtel-de-Ville !*

» Les beaux tableaux qui ornent le chœur de N.-D.-des-Victoires sont un don royal, en reconnaissance de la naissance de Louis XIV.

» Une chose non moins digne de remarque, c'est que les prières pour la conversion de l'Angleterre ont commencé dès lors dans cette même église. C'était le plus ardent des vœux d'Henriette de France, femme de Charles 1^er^. Pleine de confiance dans les prières du frère Fiacre, elle l'avait intéressé au salut de ses enfants. On sait comment elle fut exaucée : les sentiments de Jacques II sont connus, et l'on croit que Charles II mourut catholique. Après avoir prié pour la famille royale, le religieux de Notre-Dame-des-Victoires pria ardemment pour la conversion de l'Angleterre ; mais Dieu, dit-il, suspendit son dessein, et lui fit comprendre d'appliquer aux Français les prières qu'il s'était proposé de faire pour l'Angleterre. L'heure de la miséricorde n'était pas encore sonnée pour ce pays coupable ; mais deux siècles plus tard, les vœux du frère Fiacre devaient se faire entendre avec succès dans le même monastère, théâtre de tant de merveilles.

» Si l'on résume les faits principaux de ce récit, on voit qu'à la fondation du monastère de Notre Dame-des-Victoires se rattachent la consécration de la France à la Ste-Vierge par Louis XIII, la naissance de Louis XIV, du Dauphin, du duc de Bourgogne, les grands succès de ce monarque, le culte de

l'immaculée conception, de Notre-Dame-de-Savone et de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, les prières pour la conversion des pécheurs et de l'Angleterre, et qu'un pauvre Frère quêteur, sans lettres, portant, 53 ans durant, sa besace de porte en porte, est l'humble instrument dont la Providence s'est servie pour semer des germes qu'après 200 ans d'obscurité elle fait sortir avec tant d'éclat au moment marqué dans ses conseils. »

La France nouvelle, la France de 1830 elle-même et surtout, n'a pas dégénéré. — Un simple prêtre, un prêtre isolé, un prêtre méconnu et même persécuté, sans connaître sûrement la vie et surtout *le livre* ignoré du grand siècle, l'abbé Desgenettes, appelé, malgré lui peut-être, mais indirectement, par celle à laquelle il avait plus foi qu'un autre, à la Cure de la plus petite paroisse et de la plus petite église, en tout cas de la plus abandonnée et de la plus mal *nommée*, (les *Petits-Pères*) de la capitale; de la plus exposée au passage, et même aux profanations des pécheurs (elle est entre le *Palais-Royal* et la *Bourse*), en a fait, en quelques années, sous le nom primitif de *Notre-Dame-des-Victoires*, la plus intéressante, la plus édifiante et la plus magnifique paroisse de Paris.

Car c'est comme la réunion de l'élite de toutes les autres.

Et il a vu sa si faible congrégation de 1836 (elle a commencé, dit-on, par deux pauvres femmes et un jeune homme pauvre), se trouver, en moins de quelques années, sans journaux, sans prosélytisme aucun, et devenir la première confrérie de France et de la chrétienté, l'*Archi-Confrérie* par excellence, comptant dans son sein *des millions*[1] de membres de toutes

[1] Il y en a *un million* au moins de France, et 40,000 de Paris, dont un tiers d'hommes, la plupart élevés par leur naissance, leurs fonctions ou leurs mérites divers.

Ils étaient Congréganistes fervents de la Sainte-Vierge, et ils le sont encore dans *un même cœur* et dans *une même âme*, les jeunes gens les plus distingués, encore aujourd'hui, de toute la capitale, dans toutes les conditions : — les Matthieu de Montmorency, qui avaient le bonheur de mourir le même jour et à

les conditions, sans excepter les rois, anciens et même nouveaux, dans les deux mondes, ne formant tous qu'un cœur et une âme (*cor unum et anima una*), et même un corps, priant pour les *pécheurs* plus nombreux que jamais, et pour l'Angleterre dont le retour à l'unité serait la plus grande occasion de gloire pour l'Eglise universelle [1].

la même heure que l'Homme-Dieu ; — les Lévis-Mirepoix, représentant l'antique *noblesse obligatoire* ; — les La Ferronnays, dont la sœur vient de mourir supérieure de la Visitation de Nantes ; — Emmanuel d'Aubray, le plus modeste des jeunes pairs de France ; — Dupuch, l'apôtre de l'Algérie ; — Vaulchier, le plus consciencieux des administrateurs ; — Fougeroux, le plus intègre, et peut-être le plus habile des secrétaires-d'Etat, faisant des aumônes presque royales ; — Gossin, réhabilitateur d'enfants plus malheureux que les orphelins ; — MM. Cauchy et Boblet, nobles *amis de l'enfance* ; — M. de Brandois, le fidèle des temps anciens ; — le comte de Noailles, le patron des *Enfants de Saint-Nicolas* ; — MM. de Berbis et de Rainneville, de Lavau et Franchet, modèles des hommes de bien courageux ; — Laënnec, que sa seule *Auscultation* a élevé au sommet de la science ; — Recamier, Fizeau, les médecins vraiment amis du malade, parce qu'ils sont amis du prêtre ; — Bailly de Sursy, le promoteur de la société si bienfaisante de Saint-Vincent-de-Paul ; — de Portets, le modèle des professeurs ; — des Glageux, celui des procureurs-généraux ; — M. Régnier enfin, l'Arbitre bien-aimé des pauvres, *les meilleurs amis de son Dieu, et ses meilleurs clients*, comme il dit, et refusant, comme tant d'autres courent, les riches legs universels....

[1] A cette preuve inouie de la bonté native et de l'avenir catholique et royal de la France, nous en ajouterons d'autres, prises de la seule solennité de plus en plus grande dans tous les diocèses, et à laquelle s'est voué l'éloquent abbé Combalot, du *Mois de Marie* ; — de l'établissement général du *Rosaire vivant* ; *Notice historique sur l'origine et les effets de la nouvelle Médaille frappée en l'honneur de l'Immaculée Conception*, in-18, 1838 *.

* Voyez aussi le *Livre de Marie, conçue sans péché*, etc., de M. Le Guillou.

Et cette Marie, à laquelle on ne demande jamais rien, et pas même les *miracles*, vainement, en fait chaque jour de prodigieux, inconnus au monde....

Elle en fait quelquefois de publics: A Chartres, par exemple [1], en 1832, la contagion meurtrière déployait sa malignité et sa violence. « Là, encore, plus puissante qu'Aaron, Marie *se plaça*, comme lui, *entre les vivants et les morts, et la plaie cessa* au même instant. (Num. XVI. 48).

« Nous portâmes, dit l'évêque de Chartres, à travers les rues et les places publiques la châsse révérée de la Reine des cieux, et à l'heure même l'épidémie, qui avait déjà dévoré cent soixante victimes, perdit toute sa force ; on ne vit *plus un seul* habitant atteint du fléau. Marie avait tout purifié sur son passage. Au lieu de l'infection et de la mort, elle avait laissé après elle la santé et la vie. L'incrédulité elle-même s'étonna à la vue de ce concours de circonstances, et notre foi fut justifiée par son embarras et par ses aveux. Tel fut le premier essai de la puissance que cette Vierge aime à déployer en notre faveur.

» Le désastre de notre Église ne la trouva ni moins forte ni moins secourable. Représentez-vous une scène de désolation dont on a vu bien peu d'exemples : toute la partie supérieure de notre temple changée en une fournaise immense ; tous ces appuis arrangés avec un admirable artifice, et dont la multitude aussi bien que la matière justifiaient le nom de *forêt*

— Dès cet époque, elle a été frappée en France à plus de 20 millions en cuivre, à un million 22,000 en argent, et à 352 en or. — De là, elle s'est répandue en Suisse, en Piémont, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, dans le Levant, et jusque chez les Chrétiens de la Chine. — Et partout les guérisons les plus extraordinaires, les conversions les plus inattendues ont été le fruit de la médaille de l'*Immaculée Conception.*

[1] A Caen, grâce à sa N.-D. *de la Délivrande* et de ses *Orphelines de Marie*, le *choléra, furieux le* 14, *cessa le* 15 *août*, jour de l'Assomption; (voyez-en le détail dans l'*Ami de la Religion* du 20 octobre 1832).

qu'on avait coutume de leur donner, s'affaissant silencieusement sur les voûtes brûlantes ; des tourbillons de feu s'élançant jusqu'aux cieux ; les métaux fondus formant des ruisseaux, je dirais presque des torrents embrasés, qui se précipitaient par toutes les issues sur les flancs ou dans l'intérieur de l'édifice. Tout le monde s'écrie, avec des sanglots et un effroi inexprimables, que tout est perdu, que l'un des plus beaux temples du monde va périr, qu'il ne sera, dans quelques instants, qu'un monceau de cendres. Vaines terreurs ! la Reine des anges est accourue. Elle prescrit aussi à ce déluge de feu une borne qu'il ne peut franchir. Elle le contient, le resserre dans ses limites et lui ôte toutes ses suites les plus funestes. *Qui le croirait ? quelques lignes presque au dessous du foyer de l'incendie, les sculptures, les statues, les ornements les plus délicats sont respectés par les flammes :* ces verres antiques et fameux, qui éclairent et embellissent tout à la fois notre Eglise, sont épargnés ; il n'est pas donné au feu, qui les menace de si près, de les atteindre et de les dissoudre ; ou même on ne voit pas un seul de ces ouvrages de l'art merveilleux de nos pères, dont les ravissantes couleurs soient seulement altérées ou obscurcies. Tandis qu'un vent impétueux envoie au loin une pluie d'étincelles ardentes, et qu'on tremble pour la ville entière, *aucune maison n'est incendiée*, pas même endommagée ; les dangers inséparables des secours, mille traits d'un courage intrépide ne coûtent la vie à personne, ne donnent lieu à aucun accident.

Mais il est un lieu de l'Univers privilégié ici entre tous les lieux : C'est le berceau, c'est le siége de l'Eglise, c'est l'Italie en général : — Naples à l'une des extrémités, où l'on fête si magnifiquement les *Notre-Dame-de-l'Arc*. — A l'autre extrémité, la Ville dont on a dit :

Illam (Romam) *homines dices, hanc posuisse Deos.*

Venise enfin, que son Sénat consacra *à la Vierge*, et dont l'illustre Doge Dandolo stipula, comme une province, le portrait de la Vierge (présumé par saint Luc) à la prise de Constantinople par les croisés en 1204. — Et puis, non loin

de là : les *N.-D.-de-Lorette* ; — *de Saint-Cyriaque*, à Ancône ; — *des Anges*, en Ombrie ; — *de la Garde*, à Bologne, etc.

C'est Florence, aux superbes *Maries-de-fleurs*, *Maries-Nouvelles*, etc. dont sept Patriciens principaux, parmi lesquels se trouvaient les Falconieri, fondaient les *Servites de Marie* ; — C'est Sienne, qui se consacra tout entière à la Sainte-Vierge, après sa grande victoire d'Arbia.

C'est Milan, à la *Vierge d'or* au faîte de son *Dôme*, le plus beau du monde avec celui de saint Pierre de Rome.

C'est le royaume de Sardaigne avec ses *Notre-Dame* : *de Consolation*, à Turin ; — *du Pilon*, près de cette ville ; — *de Savone* ;—*de Vic* ; — *de Sainte Marie majeure* à Verceil ; — *de Charme*, en Maurienne dont le comte de Sales avait entrepris l'*Histoire*) ; — *des Abîmes*, de Mian, près de Chambéry, etc.

C'est la Gènes la *Superbe*, on dirait de sa foi, de sa consécration à Marie, qu'elle place sur sa monnaie d'or, avec ces mots : *Guide-nous* ; — qu'elle chante dans sa bénédiction annuelle de la mer, avec ce refrain : *Di questa città è padrona Maria* ; et à laquelle elle élève des basiliques comme celle-ci :

« L'Eglise de l'*Annonciade*, dit Lalande, est en même temps la plus aimable et la plus riche ; c'est la famille Lomellini qui a commencé cet édifice. Elle est partagée en trois nefs soutenues par des colonnes revêtues d'un marbre blanc et rouge éclatant ; toute la voûte est dorée ; les murailles sont couvertes de belles peintures à fresque ». — « Le pont qui est au devant de *Santa Maria di Carignano* est un des ouvrages les plus hardis qu'il y ait dans ce genre ; les arches en sont d'une hauteur prodigieuse ; ce pont joint une montagne de la ville à l'autre. Il a été construit aux frais d'un membre de la maison de Sauli, fondatrice de l'église de Sainte-Marie, pour y aller de son palais plus commodément. Cette église a commencé d'être construite en 1652, sur les dessins du Puget [1]. On y voit deux belles statues de ce grand artiste ; un Saint

[1] Le même Puget a enrichi l'*Albergo de Poveri* (l'une des magnificences de la munificence d'Antoine de Brignole) d'une *Assomption* superbe ; et *Notre-Dame des Vignes* d'un autel où

Sébastien, et le bienheureux Alexandre Sauli, évêque, de la famille des fondateurs ; ces figures sont des chefs-d'œuvre. »

C'est l'Italie tout entière, et surtout, où le *Mois de Marie*, aujourd'hui si universel, s'est établi, et se célèbre en forme de *Fête-Dieu perpétuelle.*

Mais nous ne pouvons résister à l'esquisse d'un tableau de l'Italie, considérée par M. Poujoulat du point de vue de ses Vierges sans fin : c'est dans le savant et impartial recueil protestant, le *Semeur*, que nous le trouvons reproduit comme remarquable document. « L'Italie est surtout célèbre par le culte qu'elle rend à la Sainte-Vierge. La Madone est pour tous, même pour les plus grands criminels, un objet de vénération et d'amour. Dès le berceau, l'Italien a sous les yeux de gracieuses images qui ne lui rappellent que bonté, miséricorde, tendresse. Les récits des innombrables bienfaits dus à l'intercession de la Madone, la vue des honneurs qu'on lui rend en public comme au foyer domestique, tant de tableaux, chefs-d'œuvre de génie ou respectables par les traditions miraculeuses qui s'y rattachent, tout laisse dans l'âme de l'enfance des souvenirs ineffaçables. Persuadés que la Sainte-Vierge est le canal de toutes les grâces, l'intermédiaire nécessaire entre les hommes et son divin Fils, l'Italien voit dans le culte de Marie, pour ainsi dire, toute la religion. Cette pensée, soit dit en passant, est admirablement développée par le père Ventura dans son ouvrage sur l'Épiphanie.

» De là cette confiance toute filiale de l'Italie ; mais de là aussi quelques abus, parce que cette confiance est quelquefois aveugle, et qu'on oublie souvent ces grandes idées de justice qui retiennent le coupable. Le bon ordre dans la famille exige un juste mélange d'amour et de crainte. Chez nos voisins l'amour domine, chez nous c'est la crainte ; voilà pourquoi ils ne peuvent se faire à notre sévérité, ni nous à leur tendresse expansive, mais parfois peu respectueuse.

il a uni supérieurement l'Ange, le Lion, l'Aigle et le Bœuf des quatre Evangélistes. — On admire encore à Gênes les Eglises de *Sainte-Marie de la Passion*, des *Grâces*, de *Castello*, etc.

Aussi se livrent-ils souvent à leurs passions, tout en conservant la foi et les habitudes du culte, tandis qu'en France on tient à être conséquent, et l'on se pique trop souvent d'impiété pour excuser sa faiblesse. Heureusement qu'en l'absence de tout culte, il reste encore parmi nous un certain régulant, certaines vertus humaines qui empêchent le complet développement et les conséquences funestes de l'irréligion; les Romains, frappés de nous voir, pour ainsi dire, tout d'une pièce, disent en plaisantant qu'il n'y a pas de purgatoire pour les Français.

» Mais si la faiblesse humaine réclame partout ses droits, c'est une grande et belle chose toutefois que cette confiance de tout un peuple, que ce culte tantôt simple et naïf, tantôt grandiose et sublime rendu à la Reine des anges et des hommes. Sous combien de titres n'est-elle pas honorée dans Rome! Vous avez N.-D. Consolatrice, à l'église de ce nom et à la Minerve; N.-D. Auxiliatrice de la Divine Providence, à Saint-Charles; N.-D toujours Vierge, aux Augustins; N.-D. des Miracles, du Peuple, de la Victoire (celle-là est un chef-d'œuvre de luxe, d'art et de nature), de la Paix, N.-D. des Martyrs, N.-D. de l'Ame, N.-D. des Anges, N.-D. des Grâces, N.-D. de l'Humilité, N.-D. Reine du ciel, aux églises de ce nom. Dans divers oratoires, N.-D. du Bon-Conseil, N.-D. de Miséricorde, N.-D. de la Fièvre, N.-D. Reine des Apôtres, N.-D. de la Pitié, N.-D. Salut des infirmes, N.-D. Immaculée, N.-D. de Douleur, N.-D. du Divin-Secours.

» Chaque image a sa tradition; tantôt elle doit sa célebrité à sa prodigieuse antiquité, tantôt aux miracles opérés par son entremise, tantôt à la dévotion d'un saint, tantôt à certaines circonstances extraordinaires qui se sont conservées, tantôt au mystère qui couvre son origine, aux signes qui ont indiqué des intentions particulières de la Providence.

» Il en est ainsi des images de Sainte-Marie-Majeure, de Sainte-Marie *in viâ latâ*, de Sainte-Marie du Peuple, de Sainte-Marie d'Ara-Cœli, attribuées à saint Luc; de la Vierge des Saints Dominique et Sixte miraculeusement peinte; de la Vierge de la place de Jésus, que saint Ignace honorait tout particulièrement; des Madones près de Saint-André et de

la Chiesa-Nuova, de celles de la place Madame, de la rue de Solme, de la rue de l'Archetto, célèbres par les signes visibles de protection qu'elles donnèrent au peuple de 96 à 98, au fort de la révolution française. On peut voir dans Marchetti comment ces images muettes s'animèrent, montrant tour à tour de la joie, de la tristesse, versant des larmes, et cela sous les yeux de la ville entière; ainsi l'ont constaté des procès-verbaux authentiques, procès-verbaux faits avec un si grand soin, que les exemplaires du livre imprimé de Marchetti portent la signature autographe du cardinal qui fut chargé de les vérifier.

» Les crucifix qui parlèrent à sainte Brigitte, à saint Camille de Lellis, celui qui donna les stigmates à saint François d'Assise, le *Santissimo Bambino* trouvé il y a bien des siècles, dans un coffre venu par mer, et poussé sur les côtes d'Italie par une main divine, cent vingt autres images qu'il serait trop long d'énumérer, excitent à divers titres la dévotion des Romains.

» L'Enfant Jésus dont je viens de parler, est l'image la plus vénérée de Rome. On ne l'expose que dans les jours solennels, à Noël, par exemple. La garde en est confiée aux Franciscains de Sainte-Marie-d'Ara-Cœli, église bâtie sur l'emplacement du Capitole, dans le lieu où, suivant la tradition, Auguste vit dans le ciel une Vierge tenant un enfant dans ses bras. Lorsqu'un prince ou un cardinal est gravement malade, et que les secours de la médecine sont impuissants, on lui porte avec solennité l'Enfant Jésus; le peuple qui connaît de loin la voiture qui sert toujours dans ce cas, se met à genoux, et reçoit la bénédiction avec un pieux respect. J'ai vu sa crêche pendant l'octave de Noël. Le *Santissimo Bambino*, tout éblouissant de diamants et de pierres précieuses, reposait au milieu d'un gracieux paysage, entouré de ses parents et des bergers; et la foule, pendant huit jours, ne cesse de venir prier devant la crèche.

« La *Madona del Parto*, aux Augustins, est non moins célèbre: c'est une statue grecque en marbre de Carrare qui est à Rome depuis près de mille ans. L'église est à la lettre tapissée d'*ex-voto*. Dans le nombre, j'ai remarqué, immédiatement derrière

la statue, plusieurs centaines de couteaux et de poignards. Etait-ce un hommage des meurtriers ou des victimes qui avaient survécu ? Je l'ignore. J'avoue que cet hommage si caractéristique des mœurs italiennes me parut au premier abord au moins singulier ; et cependant pouvait-on exprimer d'une manière plus énergique la protection de Marie ? De nombreuses lampes d'argent, des milliers de pierres précieuses, rangées dans des écrins au dessus de la statue, ou qui la couvrent, ainsi que l'Enfant Jésus, témoignent de la grande dévotion des Romains.

» La plupart des *images* si vénérées de Rome ont été l'objet d'un culte privé avant de devenir l'objet d'un culte public et solennel. *Santa-Maria del Orto* était dans un jardin, sur l'emplacement même où la charmante église de ce nom fut bâtie pour perpétuer le souvenir d'un miracle. *A Ste-Marie in Trastevere* [1], l'image, qui se trouvait autrefois dans la rue, fut transportée dans l'église par suite de la résurrection d'un enfant ; à la *Consolata*, près Saint-Jean-de-Latran, l'antique fresque, autrefois dans la rue, est non moins célèbre par la dévotion de saint Grégoire et le miracle que conserve à ce sujet la tradition.

» Quand, à raison des grâces obtenues, une image devient l'objet d'une dévotion particulière, alors il se fait une enquête solennelle, et le chapitre du Vatican lui décerne les honneurs du couronnement. A la vue de ces couronnes d'or ou d'argent placées non seulement sur les statues, mais encore sur des peintures, l'étranger accuse l'Italie de mauvais goût ; il ignore le sens religieux de cet usage ; il ignore que la couronne est un attribut divin réservé dans l'antiquité aux dieux, aux pontifes, aux rois, aux héros, et le plus grand honneur qu'on puisse décerner.

» Il existe à Rome un très grand nombre d'images couronnées du Vatican ; et Bombelli en a écrit l'histoire. Dans le reste de l'Italie, c'est une insigne faveur très peu prodi-

[1] C'est la première église consacrée à Notre-Dame, à Rome : sa voûte est posée sur 24 colonnes de marbre d'une pièce.

guée et fort appréciée des peuples qui peuvent l'obtenir. En voici un exemple :

« Il existe à Turin une église célèbre, dédiée à N.-D. de la Consolation. En 1669, Charles-Emmanuel l'avait déclarée protectrice principale de sa maison et de ses états, déclaration qui est renouvelée le samedi de chaque semaine. En 1714, Turin se mit plus spécialement encore sous sa protection. Sur les instantes prières de la ville et après la preuve des miracles cités à l'appui de la demande, le chapitre du Vatican, par décret signé de son archi-prêtre, le cardinal Galeffi, accorda en 1828, les honneurs de la couronne. L'archevêque de Turin fut délégué pour faire la cérémonie, et Pie VII, à cette occasion, accorda diverses indulgences. La couronne d'or envoyée de Rome fut confiée aux Chartreux, qui firent le serment solennel de veiller à sa conservation : acte en fut dressé par un notaire. Puis l'archevêque, accompagné de tout le clergé, en présence des magistrats et d'un concours immense de peuple, bénit la couronne et, après diverses prières analogues à la cérémonie, la plaça sur la tête de la Vierge. La fête en fut célébrée trois jours de suite.

» Néanmoins, toutes les images couronnées ne le sont pas toujours par suite d'un jugement; c'est souvent l'effet de la dévotion des fidèles, dévotion qui a sa source dans un usage consacré par l'Eglise.

» Ceux qui n'ont pas vu l'Italie, et surtout Rome et Naples, ne peuvent se faire une idée des hommages dont la Sainte-Vierge est l'objet. Dans les rues, sur les places publiques, dans toutes les maisons, dans toutes les boutiques, vous trouverez son image; une et souvent plusieurs lampes, quelquefois des cierges, brûlent en son honneur. Ce qui se consomme d'huile est vraiment incalculable; et cette contribution volontaire, le pauvre, non moins que le riche, se l'impose; c'est une des dépenses strictement nécessaires de toute famille; le pain de chaque jour ne l'est pas davantage à ses yeux. A Rome, on a l'usage touchant d'inscrire sous chaque image une courte prière et souvent l'indication des indulgences qui y sont attachées; les passants la répètent comme un élan du cœur; qui peut dire ce que cette courte invocation

a calmé de passions, allégé d'infortunes, apporté d'espérances?

» Le culte public répond dignement à la dévotion particulière, et les provinces ne le cèdent point à la capitale. A Lorette, dans l'église qui renferme la maison où la Sainte-Vierge reçut le jour et passa son enfance, où la sainte Famille vécut trente ans dans l'obscurité, deux cents prêtres célèbrent journellement la messe. La France y avait autrefois des fondations dignes de sa piété; à des prêtres français était particulièrement confié le soin de prier pour leur patrie, pour la famille royale. Des étrangers en sont maintenant chargés. Ne serait-il pas convenable de réclamer cet honneur? et que la France, si spécialement consacrée à la Vierge, eût ses représentants dans sa demeure? Quel prêtre ne serait pas heureux et fier d'habiter la maison de Dieu?

» A Bologne existe une image attribuée à saint Luc, et qui est depuis des siècles l'objet de la vénération publique. La montagne sur laquelle est bâtie l'église de Notre-Dame (ou de Saint Luc), est à plus d'une demi-lieue de la ville, et l'on n'y peut parvenir que par une pente très rapide, et qui serait à peu près impraticable dans la mauvaise saison. Eh bien! pour que la Vierge puisse être honorée en tout temps, les Bolonais ont construit en pierre de taille une magnifique galerie de 700 arches, qui conduit des portes de la ville jusqu'à l'église. De distance en distance, vous trouvez des chapelles peintes par les grands maîtres, mais que le temps a dégradées. Tous les habitants ont voulu concourir à cette œuvre gigantesque; prêtres et laïques, nobles et bourgeois, militaires, communautés d'arts et métiers, et jusqu'aux blanchisseuses, jusqu'aux serviteurs de l'un et de l'autre sexe. Le nom des bienfaiteurs est gravé sur les arcades; j'y ai remarqué entre autres celui d'un Turc, François Vaini, qui se convertit à Rome dans le siècle dernier.

» Mais ce qui est plus admirable encore qu'un tel monument, c'est son emploi. Chaque jour de nombreux pélerins montent à Notre-Dame-de-la-Garde. Tous les samedis, dès quatre heures du matin, même en hiver, la congrégation des *Sabatins* se dirige vers l'église à la lueur des flambeaux,

en chantant des hymnes et des litanies, et revient dans le même ordre après avoir reçu la bénédiction. Il en est de même de la congrégation des *Dominicains*, qui s'y rend également chaque dimanche, mais un peu plus tard. Les congrégations se rassemblent dans leur chapelle particulière, près de la porte de la ville....

» Toute l'Italie partage plus ou moins la piété romaine; partout le culte des images et des tombeaux, partout le culte de la *Madona santissima*. Aussi, tout nouvel hommage à la reine des anges est aussitôt adopté de l'autre côté des monts. La Médaille miraculeuse de Paris y est non moins répandue qu'en France. J'ai trouvé son image sur les autels chez les Franciscains de Pezzaro, et déjà elle y est honorée à l'égal des plus célèbres madones. A N.-D.-de-la-Victoire de Milan, j'ai vu sur l'autel un magnifique bas-relief en marbre de Carrare qui la représente. Ce fut la suite d'un vœu fait en 1836, au moment du choléra.

» Partout la Sainte-Vierge est publiquement honorée; partout les villes et les empires, non moins que les simples particuliers, se mettent sous sa protection. Ainsi Venise, à cette même époque du choléra, se jeta dans les bras de N.-D.-du-Salut, sa divine protectrice, et lui offrit en vœu une magnifique lampe d'argent de 116 livres, ornée de ciselures en vermeil. La charmante église de ce nom dut son origine à un bienfait plus grand encore. Elle fut bâtie, en 1531, sur l'emplacement même d'une maison où s'était déclarée la peste qui ravagea la ville, et dont elle fut délivrée par l'intercession de la Ste-Vierge. Au centre de la coupole, on lit cette inscription d'une simplicité touchante: *Undè origo, indè salus.*

» C'est une chose remarquable que cette tendance universelle qui place sur des montagnes isolées les temples protecteurs dédiés à la Sainte-Vierge. Notre-Dame-de-la-Garde à Boulogne et à Marseille, Notre-Dame-*du-Mont*, près de Milan; N.-D.-des-Servites, près de Vicence; N.-D.-de-Cezane, à Cezane, patrie de Pie VI et de Pie VII; Sainte-Marie de Castagnavizza, aux Franciscains de Goritz, où repose Charles X (comme si la Providence avait voulu adoucir les

amertumes de l'exil en plaçant les cendres du pieux roi sous la garde de la céleste patronne de la France), la Superga de Turin, Notre-Dame de Fourvières de Lyon, etc.

» Mais parmi tous les peuples les plus tendrement dévoués à la Mère de Dieu, il faut mettre Naples en première ligne. Impossible d'imaginer cette confiance filiale, cette foi ardente que nous taxons de superstition, mais qui semble plaire à Dieu par les nombreux et incontestables miracles qu'il fait en faveur d'un peuple que nous prenons en pitié. On aura beau parler des vices, de la grossiéreté des Napolitains, il n'en est pas moins vrai que c'est à Naples ou dans les environs que saint Janvier, saint Félix de Nola, sainte Philomène ne cessent d'accorder aux brûlantes prières des pauvres lazzaroni les plus éclatants prodiges. Nierez-vous ces prodiges qui, par leur simplicité, choquent souvent votre orgueilleuse raison? Eh bien ! je vous dirai qu'à Rome j'ai vu l'avocat le plus célèbre des causes de canonisation : il m'assura que le royaume de Naples, à lui seul, donnait plus de saints que tout le reste du monde; et de fait, à la dernière canonisation, sur cinq, trois appartenaient à ce royaume, et entre autres un saint qui rappelle les apôtres, saint Liguori. »

C'est à qui, dans les Princes de l'Eglise, dans les *Cardinaux*, sur lesquels elle porte, prendra ou sera digne de recevoir le *titre* de *Sainte-Marie* : (Il y en a encore dix aujourd'hui).

On voit dans la Ville Éternelle des signes virginaux qu'on ne voit que là : « A l'entrée de Rome, en face de la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, la statue en bronze de la Sainte-Vierge et de l'Enfant-Jésus s'élève sur une colonne en marbre blanc de soixante-dix pieds de hauteur, citée par les hommes de l'art comme le type de la perfection, et la seule qui reste du *temple de la Paix*. Or, à Rome, où tout est en harmonie, cette dernière circonstance n'est point un pur effet du hasard; et quand on lit sur la base de l'obélisque qui décore l'autre façade de l'égliso : *Christus, per invictam Crucem populo pa-*

cem præbeat, qui augustâ pace in præsepe nasci voluit, vous comprenez pourquoi ce piédestal a été donné à l'Auguste Mère du Dieu de *paix*. La colonne Trajane, la colonne Antonine incomparablement plus ornées que celle-ci, et qui portent les statues de Saint Pierre et de Saint Paul, sembleraient, au premier aperçu, plus dignes de la Reine des Anges ; mais les magnifiques bas-reliefs de bronze dont elles sont revêtues n'expriment que la guerre et les combats, et l'on sent instinctivement que la *Mère de miséricorde*, la *Mère de la grâce divine*, la *Mère aimable* est bien plus convenablement placée, et bien mieux honorée sur la simple, blanche, et si gracieuse colonne du temple de la Paix [1]. »

Et puis le culte de Marie peut se flatter d'avoir pour théâtre le plus magnifique lieu naturel [2] du monde : « Le grand Atlas, » dit précisément un savant naturaliste de la plus grandiose partie du monde, l'Amérique, dans les *Annales philosophiques* imprimées à Philadelphie en 1807, « le grand Atlas des anciens est le Mont-Serrat en Catalogne. Ce nom paraît être l'abrégé de *Ser-Atlas*, expression qui signifiait en Celtique *Sire Atlas*, ou Seigneur Atlas. Ce mont, isolé dans une vaste plaine, est à dix lieues de Barcelone. Sa forme est extraordinaire et a dû faire imaginer beaucoup de fables dans l'antiquité. Cette montagne

[1] M. le comte O'Mahony, dans l'*Invariable*.

C'est dans cet esprit catholique que Pétrarque disait dans son *Dialogue* sur les palais de l'ancienne Rome :

« Entre ceux qui restent, les uns sont tombés de nos jours, les autres tremblent et ont peine à se soutenir sur leur pied, quelque solide qu'il soit. Il n'y a que le Panthéon qui subsiste, *parce que Marie l'a emporté sur les faux Dieux*, et que la vertu de son nom donne une nouvelle force à ce vieil ouvrage. Après cela ne crois-tu pas que la gloire, pour être durable, a besoin de plus solides fondements que ne sont des pierres entassées. »

Les 40 colonnes de marbre qui portent *Sainte-Marie-Majeure*, sont celles qui portaient le Temple de Junon-*Lucine* !

[2] La *Madona*, magnifique Vierge appendue à un *Pic* inaccessible dans l'Archipel de la Grèce, est un monument de ce genre.

A Marie encore les monuments humains de la terre le plus près

semble composée de pièces rapportées, qui la font paraître divisée et couverte de cônes spiraux, ou de têtes de pins : tellement qu'elle paraît être de loin l'ouvrage des hommes. De loin, c'est comme une pile de grottes et de pyramides gothiques. Quand on est auprès, chaque cône paraît seul une montagne, et tous ces cônes forment une masse énorme d'environ cinq lieues de circonférence. Les Espagnols disent qu'il faut faire deux lieues pour monter à son sommet ; ce qui peut être, par les sinuosités qu'il faut parcourir. C'est probablement cette singulière production de la nature qui fit dire aux anciens poètes que les géans avaient entassés montagnes sur montagnes, pour escalader le ciel.

» Ce fameux Mont-Serrat ne ressemble à aucun de ceux qui environnent la plaine où il est situé. Sur un plain du flanc est un couvent dédié à la Vierge-Marie : plus haut sont des ermitages, qui ont chacun leur petite chapelle et une citerne, avec un petit jardin pour l'ermite qui l'occupe. Ces lieux sont si respectés qu'on ne peut y avoir ni chats, ni chiens, ni autres animaux. Du haut de la montagne on voit toute la Catalogne, les royaumes de Valence et de Murcie, ainsi que les îles Mayorque, Minorque et Iviça, ce qui forme la plus belle vue du monde. Le sommet est terminé par des aiguilles, ou pitons qui font beaucoup de bruit quand il vente : ce qui a dû encore ajouter au merveilleux que les anciens en racontaient. On connaît la fable des Grecs sur l'origine du Mont-Serrat : ils disaient que Persée, voulant avoir des oranges, ou pommes d'or, du jardin des Hespérides, qui est le royaume de Valence, il fut en demander à Atlas, lequel les ayant refusées fut changé en montagne, en lui faisant voir la tête de Méduse. Comme cette grande montagne s'élève au-dessus des nuages, les anciens poètes ont dit qu'Atlas *portait le ciel* sur ses épaules. »

Le Culte de Marie en Espagne est, s'il est possible, plus grandiose encore qu'en Italie.

du Ciel : le Clocher de Notre-Dame de Bruges 250 pieds, le *Munster* (monstre) de Strasbourg, 136 plus hauts que les Tours de Paris! et 40 plus que saint Pierre *en l'air*, de Michel-Ange de Rome.

Là aussi, comme nous l'avons dit, les premières Églises, les églises Métropolitaines de son ancien monde et de son nouveau, sont toutes, s'il nous est permis de le dire, virginales : telles les cathédrales de *Tolède*, de *Valence*, de *Girone*, d'*Urgel*, de Saragosse, de *Lérida* (où la solennité de l'*Assomption*, aux beaux jours de l'Espagne, allait se voir de toute l'Espagne).

Les rois, qui sont toujours les signes d'un pays, sont là les amis-nés de Marie. Nous avons vu ailleurs les plus célèbres.... en France ; en voici deux qui le sont encore dans la Péninsule, ce qui prouve leur supériorité peut-être : Recarède I^er^ et Jacques ou plutôt *Jayme* I^er^, l'un qui eut pour panégyriste des *saints* (Léandre notamment) ; et l'autre dont le règne toujours triomphant fut de *soixante-douze années*, et si dévoué à Marie qu'il voulut mourir en habit de Citeaux.

« Jacques le *Conquérant*, roi d'Aragon, devenu le maître de Valence, y rétablit le culte catholique ; il en fit l'église principale de cette ville, sous le titre de la Vierge », — « L'Eglise de Tolède, Métropolitaine de toute l'Espagne, (celle dont l'évêque recueillait jusqu'à 500 Français malheureux) est un des monuments qui fixe le plus l'attention des voyageurs. Quelques-uns en font remonter la fondation aux premiers siècles de l'Eglise ; la première époque connue est celle de la consécration faite en 630, la première année du règne du roi *Goth* (synonyme de *Dieu*) ; elle est constatée par l'inscription suivante : In nomine D.ñi consecrata Ecclesia S.tæ Mariæ *in Catolico* (nom du *Dimanche* en Espagne) die primo idiis aprilis anno feliciter primo regni D.ñi nostri gloriosissimi F.l Recaredi regis era. DC XXX » (*Voyage en Espagne* par Alexandre de la Borde.

L'Espagne, qui semble avoir donné le nom propre de *Marie* jusqu'à sa capitale, semble avoir voulu aussi, ce que n'osa nul autre pays, donner à la Mère de Dieu jusqu'au plus énergi-

[1] Cette note nous est apportée, *providentiellement* comme mille autres choses, au moment même où la feuille à laquelle elle appartient est sous presse, par l'un de ces hommes qui ho-

que nom du Fils de Dieu : *Seigneur*; et c'est sous le vocable de *Señora* que *Notre-Dame* à nous est célébrée, est attachée aux esprits, aux cœurs, aux églises d'Espagne, et surtout à celles de *Madrid*.

La plus magnifique Chapelle de la plus magnifique Eglise du Monde, Saint-Isidore de Séville, digne de la grandeur de saint Ferdinand et d'Alfonse le Sage son fils, est célèbre sous le titre de Notre-Dame-des-Rois : *Nuestra Señora de los Reyes*.

La seule chapelle de la *Présentation* à Burgos est un Monument.

Et qui ne connaît en Europe, et n'a fait dans le grand monde, le pélerinage du Mont-Serrat, l'égal en richesses sociales et le supérieur en richesses de la nature à celui de Lorette ?

C'est de là que descendait saint Ignace de Loyola pour fonder l'Ordre le plus magnifique des siècles derniers ; et là, que la seule couronne d'or et de diamants d'une Vierge valait plusieurs millions.

Enfin, car c'est par le plus magnifique fleuron de la couronne de Marie que nous finirons. Il est remarquable, et néanmoins naturel, que les plus chers amis de l'Amie par excellence, sont les fidèles jadis infidèles, depuis saint Denys de l'Aréopage et

norent le plus la France qui les accueille, et dont il parle la langue comme la sienne, l'un des *derniers Romains* de l'Espagne, jadis si Romaine, et l'ami surtout de celle qui s'appelle *la Porte* de la terre comme celle *du Ciel*, la *Consolatrix afflictorum*, l'*Auxilium Christianorum*, la *Mystica Rosa* : l'abbé *Florenze*.

Et qu'à ce propos, il nous soit permis de témoigner aussi notre reconnaissance et notre sympathie à son noble et savant compatriote, M. Eugenio de Ochoa, l'un de ceux qui, sans nous connaître, ont publié, jusque par delà les mers, des Traductions trop fidèles de nos principaux ouvrages, et en dernier lieu de notre *Législation générale de la Providence*, qui ne nous appartiennent point en effet. Ce qui est vrai est mien : *Quod verum est meum est*, dit St Augustin, pour rendre injuste d'*un mot* toute *Loi sur la propriété des* bons *Livres*.

saint Augustin qui l'avoue, jusqu'à Pétrarque... et enfin Manzoni et le prince de Stolberg [1].

Voici pourquoi : c'est que la *conversion*, la réparation d'une âme est la chose la plus difficile du monde, plus difficile, en un sens, que sa création ; et que la Sainte-Vierge semble avoir pour *mission* le salut des âmes perdues.

Marie a été grosse de Dieu, elle est encore *aujourd'hui et à tout jamais* [2] *pleine de Grâces* pour cette *moisson* sublime.

[1] Voyez une belle partie de ces conquêtes de Marie, dans le *Tableau*, nouvellement enrichi par le savant Docteur de l'Université de Louvain*, l'abbé Rohrbacher, *des principales Conversions parmi les protestants dans le dix-neuvième siècle* ; et les numéros de la *Revue catholique* de 1840, intitulés : *Démonstration catholique par l'Histoire des conversions célèbres*, laquelle a été reproduite en entier par *la Voce della verità* de l'Italie centrale, et par un Journal de Londres.

[2] Un savant homme, à la lecture de cette page, nous fait ajouter, que, comme par un effet rétroactif, la première ville des Gentils qui se convertirent, fut Sa-Marie (v. Saint Jean, IV, 31-45) : d'où la *SaMaritaine*,... qui donna au Sauveur ce verre *d'Eau qui rejaillit* en sa faveur *jusqu'à la vie Eternelle*.

* Cette célèbre Université, dont le *Recteur* est appelé *Magnifique*, la plus remarquable, encore aujourd'hui, de l'Europe, a toujours eu pour Patronne la Sainte-Vierge ; et sa *Notre-Dame* est dominante entre ses basiliques, dont l'une surpassait en hauteur la plus haute pyramide d'Egypte.

Le plus sûr des Colléges Royaux de notre *Université* à nous, est celui de la rue de *Notre-Dame*-des-Champs ; le plus sûr, précisément parce qu'il a moins de couronnes et de lauréats au Concours général.

Rien de grand n'a de grands commencements.

TROISIÈME PARTIE.

APPENDICE

AUX

MAGNIFICENCES DE LA RELIGION.

CHAPITRE 1er.

LES

MAGNIFICENCES

des Noms de Jésus.

Date Nomini ejus Magnificentiam.
(Eccles. 20.)

Je conçois que le Dieu infini, ayant à se manifester aux hommes infiniment [1], le fasse principalement par la Parole, que je ne conçois à son tour que par l'Ecriture, qui seule lui

[1] *Multifariàm multisque modis loquens.* (St. Paul *Aux Hébreux.* I.)

La science des *Noms* est comme celle des *nombres*; les Platoniciens et les Stoïciens eux-mêmes cherchaient perpétuellement, et trouvèrent souvent les choses dans les *étymologies*; et le Christianisme tout entier est fondé sur les rapports de la *pierre* à l'apostolat, de l'apostolat de *Pierre* au devoir de la *prière*; et même de l'humanité du Fils de Dieu à la parole, au *Verbe* de Dieu.

donne la *couleur*, le *corps* et la durée ; qui aussi, selon Platon lui-même, et même selon Jean-Jacques Rousseau, n'a pu être inventée que par un Dieu, ou un homme-Dieu : *Sive Deus aliquis fuerit, sive homo divinus* (Philèbe).

Je conçois que les *mots* des choses, en général, expriment les choses « jusqu'à s'*identifier* avec elles » comme plusieurs Pères de l'Eglise l'ont dit ; — et je conçois surtout que les *Noms* de personnes aient ce caractère.

Je conçois, par conséquent, et à mille fois plus juste titre, que les noms ou les épithètes de Dieu [1] et des personnes de Dieu l'aient : et voilà pourquoi, sans doute, le premier et le plus célèbre des premiers chrétiens d'Athènes, la ville savante de l'ère ancienne, saint Denys de l'Aréopage, a traité supérieurement et *ex cathedrâ*, des *Noms de Dieu* : *de Divis Nominibus*.

Et pour ne parler ici que des noms de l'Homme-Dieu,

Je conçois d'abord que le premier et le plus naturel, le plus théologique, le plus logique, soit celui qui le fait rentrer dans son Père : et il est remarquable, en effet, I. que le *Jéhovah*, qui exprime le mieux l'un, réduit à *Jeoa*, ou à *Jevo* [2],

[1] Nous avons traité ce point dans notre : *Dieu devant le Siècle*.

Je ne concevrais même pas Dieu, dont le nom principal, et, en tout cas, les noms d'attributs unis, ne renfermeraient point, à la lettre, *tous* les noms et tous les mots, comme il renferme en lui, et pour lui, *toutes* les choses et *toutes* les personnes de la création.

St. Grégoire de Nazianze, en particulier, dit littéralement dans son *Ode à Dieu* : Tous les noms sont dans votre Nom, ô « mon Dieu ! »

C'est le secret de la Linguistique, qui s'en doute à peine ; et voilà pourquoi elle est si mal traitée de nos jours.

[2] « Aucun peuple, dit, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, *Voltaire* lui-même (dont le nom a aussi plus d'une expression), n'a jamais prononcé *Jeova*, mais bien *Jevo*. C'est des quatre voyelles *i*, *e*, *a*, *u*, que se forma ce nom sacré en Orient. »

dans les langues originales, réfléchit aussi l'autre : *Jésus*; II. et que le *Ju-piter* (*Juvans-Pater*), et encore mieux le *Jovis*, l'*Osiris*, l'*Isis*, et le *Zeus*, etc., [1] réfléchissent visiblement et *Jéhovah* et *Jésus* ensemble.

Je conçois ensuite que l'Homme-Dieu reçoive dans l'Ecriture-Sainte et de l'Esprit-Saint les noms accessoires de Dieu lui-même : — *Dieu*, *Deus*, synonymes de *Theos* (les lettres *d* et *t* étant les mêmes en linguistique) ; — *Dominus* (autre *Deus Omnis* ou *Homo*) ; — *Seigneur* (de *Senex*, *Senior*, l'*Ancien des Jours*) ; — et même *Kurios*, Κυριος (d'où nos *Kyrie eleison*), Seigneur.

Je conçois encore parfaitement bien que l'Homme-Dieu reçoive tous les noms généraux expressifs des plus grands attributs de Dieu lui-même : et celui surtout de l'*Ego Sum*, *qui Sum*, où l'œil voit presque aussi bien que l'esprit : *Je suis*, etc., *Jésus*, etc. ; — et puis les noms dérivés de *Juste*, que la *Vulgate* donne fréquemment au Sauveur.

Je conçois qu'il reçoive plus particulièrement de l'Esprit de Dieu son Père, les noms indicatifs de l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre : — *Emmanuel* (où l'œil du Français ignorant lit : *aime*, *Elu*) ; — *Bien-aimé*, etc., *Dilectus*, etc. (où l'écolier voit ce que ne voit pas le savant : *Electus à Deo*).

Je ne conçois pas moins que Dieu nomme Jésus selon les moyens ou les objets de sa Mission : — le *Fils de Dieu* (*Fidèle*, *Elu*, etc.) ; — le *Dieu-Homme*, ou humain (*Omnis Deus*) ; — le *Verbe* (*Vie*, *Vir*, etc.), éloquent par sa parole, par ses abnégations, par son sang ; — le *Messie* (*Me esse*) ; — le *Saint* [2] ; — le *Salutaire*, le *Sauveur* et même le *Salut* [3] ; — le *Mé-di-ateur* (*Moi*, *Dieu*, *Auteur*) ; — le *Rédempteur* ; — le *Pasteur*, etc.

[1] *Jédud*, fils de Saturne (V. Porphyre). — *Jédud*, divinité Germaine ; — *Jébis* ou *Jébisu*, divinité Japonnaise, etc.

[2] Tout ce qui est *Sa-cré*, *consa-cré*, le *Sacerdoce*, le *Sacré-Cœur*, etc. a visiblement la racine et le cachet chrétiens.

[3] Il s'appelle et les apôtres le *sel de la terre* : *Vos estis sal terræ* (St. Matth., 5, 13.)

(*Pater*) ; — et surtout le *Seigneur* (de *Signum* et même de *Sanguis !*)

Je conçois que l'Esprit Saint ou Profane donne à l'Homme-Dieu les noms des lieux ou du peuple au milieu desquels il allait naître : — le *Nazaréen* ; — le *Fils de David* ; — et même l'*Orient* ; — et jusqu'aux Epithètes prises de sa nature : — le *Germe* ; — la *Fleur*, le *Lys entre les épines*, etc.

Je conçois enfin que l'Homme-Dieu ait dans son nom principal jusqu'à l'empreinte visible du peuple de Dieu, de sa capitale, de sa principale tribu, des principaux législateurs, sauveurs ou rois de sa nation : *Judée* ; — *Jérusalem* ; — *Jéricho* (ville des *Palmiers*, et de la tribu de Benjamin) ; — *Juifs* ; *Juda*, et même *Judas* ; — *Josaphat* ; — *Israélites*, etc. — *Jessé* ; *Isaac* ; — *Jacob* ; — les trois *Joseph* ; — *Joachim*, père de Marie ; *Job* ; — *Jonas* ; — et surtout : *Josué* ; — *Isaïe* ; — les deux saints *Jean*, l'un son précurseur, l'autre son compagnon chéri ; — les rois justes : *Josaphat*, *Jéhu*, *Joas*, *Josias*, etc.

Je conçois enfin que, lorsqu'il s'agit de *Jésus-Christ* proprement dit, le prodige de linguistique recommence, à perte de vue et à l'infini : et nous y trouvons, en effet, de près ou de loin, au premier d'abord, *tous* les caractères et de la *Divinité*, et de l'*humanité* ensemble :

I. L'Existence ; *Jésus* ; *Je suis* [1] ;
II. L'Immensité, l'omnipotence, du *Christ-Créateur* [2] ;
III. L'Humanité charnelle : *Christ*, *Chair*, etc. [3] ;

[1] « Le nom de Jésus-Christ, jusque dans les *zends* des Perses, est : *je suis* », dit Lamennais.

[2] Le nombre *dix* (de *Düs*), figuratif de l'infini mathématique, puisqu'à lui l'unité recommence, se nommait chez les Hébreux : *haschar*, et même *ischar* ; — et il était écrit par la croix : X.

La perfection enfin, la justice parfaite, se nommait originalement *haschar* et *ischar*, comme le nombre crucial : X.

Et puis, comme nous verrons, la figure *type* de la géométrie, et même de la société, est le *carré*.

[3] Le rapport intime qu'il y a entre le fils de Dieu, le *Christ*,

IV. La Pauvreté : la *Crèche*, du *Charpentier*, etc. ;

V. La Richesse : *Chrysos* (d'où notre *chrysalide* ressuscitant), nom grec de l'or [1] ; — et même la beauté : *Crystal*, du grec Χρυσαλλος, etc. ;

VI. La Parole, par exemple, de vérité et de vertu : *Scriptura*, *écriture* [2] ; — *Cri* [3] ;—et même *Chaire sacrée* ;

VII. La Justice : *Jésus*, *Jus* (droit) ; *Juge* [4] ;

la *Charité* et la *Chair* se trouve énergiquement exprimé dans le huitième chapitre de saint Paul *aux Romains* : si enim secundùm *carnem* vixeritis, moriemini ; si autem spiritu *facta carnis* mortificaveritis, vivetis. Quicumque spiritu *Dei aguntur, ii sunt Fili Dei*, etc..... Quis ergò nos separavit à *Charitate Christi*? etc.

[1] D'où aussi le roi riche et chiche par excellence de l'antiquité, *Crœsus*, auquel Solon répondit à la question *s'il était heureux* : « on ne peut être estimé tel *qu'à la mort* » ; — et qu'en effet, lié, crucifié sur un bois, fut délié et délivré à la faveur de cette belle maxime du grand législateur de la Grèce, par *Cyrus*, sauveur-né, le plus grand prince de l'antiquité orientale.

[2] On a remarqué que les inventeurs de l'imprimerie, Coster (*Marguillier*) et Mentel, etc., portaient le titre de *Chrysographes* de l'Evêque de Strasbourg, etc.

[3] « Le sang de *Jésus-Christ*, dit Bossuet dans ses *Elévations*, jette un *cri*, *crie* miséricorde, etc. Dans le fait, le dernier acte du Sauveur fut un grand *Cri*.... »

[4] Il est même digne d'attention qu'en grec, Κρισις, formé de Κρ νο, combattre, juger, veut dire *jugement* : Κρισις.

« Tarrutius, dans la *Nature des dieux* de Cicéron, dit Dupuis sur le *Zodiaque de Denderah*, concluait *que Rome subjuguerait l'univers ou plutôt que, suchant qu'*elle avait subjugué presque tout l'univers, il concluait de là que l'horoscope de sa fondation supposait la lune *in Jugo*. (Solin, ch. I, dit : *in Libra*, parce que *Jugum* signifie le fléau d'une balance). Car c'était la conclusion qu'en ti-

VIII. La Charité : *Christ*, *Chéri* [1], etc. (d'où surtout le mot de *Charisma*, don, qu'on lit aussi dans Saint Paul);

IX. La Cène, l'Eucharistie (de Eυ, bien, et Χαρις, action de grâces);

raient les astrologues, comme on peut le voir dans ces vers de Manilius où il fait allusion à Auguste, né sous la Balance :

> Sed cùm autumnales cæperunt surgere Chelæ,
> Felix æquato genitus sub pondere Libræ
> *Judex examen sistet Vitæque, Necisque*
> *Imponetque jugum terris, legesque rogabit.*
> Illum urbes et regna trement, nutuque regentur
> Unius, et cœli post terras jura manebunt. »

Et toujours, la *Balance*, signe du Juge, était, dans l'*antiquité* « plus près des dieux, » dit Cicéron, liée à la *Vierge*; et le même Dupuis l'ajoute : « Dans la classification des douze grands dieux qui sont d'une haute antiquité chez les Romains et chez les Grecs, on affecta à chacun un signe céleste, et on lit dans Manilius :

> Spicifera est Virgo Cereris fabricataque libra
> Vulcani.

[1] *Criton* était le disciple bien aimé de *Socrate*.

Cette allusion se retrouve dans le plus beau vers de Juvénal après son *Homo Sum* etc. ; magnifiquement traduit, et insuffisamment traduit, par le français :

> L'homme est plus cher aux Dieux qu'il ne l'est à lui-même :
> *Carior* est Illis homo quàm sibi.

En fait de relation de *Charité* à *Christianisme*, j'ai toujours admiré l'Eglise du douzième siècle (c'était en 1152), où le pape Eugène III approuva la Constitution dite *Charte de Charité* (*Carta Charitatis*), par laquelle, en 1119, les monastères de Citeaux s'unirent entre eux contre les gouvernements et les seigneurs qui avaient déjà apparemment contre eux des *Chartes* contraires à la *Vérité*.

X. La Mort : *Christ*[1], Sépul-*cre*, pul-*cher*... *cru*auté (*cruor*), *crachats*, *Crypte* (tombe, chose cachée) ;

XI. L'Union, l'*Unité* des Fidèles et de l'Eglise : *Chrismatis* : (de χριω, oindre : d'où *crême*, *Chrême* ou *onctio*, et le *Christ* nommé à tous les Psaumes [2]) ;

XII. Et le Temps (de *chronos*, en grec, d'où notre *Chronologie*, etc.), signe du *Ciel*, et qui aussi a donné son nom à ses *Temples*.

Je ne conçois [3] pas jusqu'à la figure des lettres du nom de Jésus-Christ, qui ne soit *démonstrative* de sa Divinité :

[1] Cette fusion d'idées est exprimée supérieurement dans l'*Hymne* de la *Susception de la couronne d'Epines* :

Christi cruentæ splendida principum
Non certet unquàm purpura purpuræ.

[2] Qui ne serait frappé encore du mot grec, synonyme de mangeur d'orge, *Christophage* : Χριθὴ, orge, et Φαγω, je mange?

Mais écoutons à cet égard Dupuis au lieu déjà cité : « Voilà donc le jour et l'heure indiqués par le monument, qui nous sont bien connus. Ce jour est celui de *l'Equinoxe de printemps, jour célébré chez tous les peuples comme étant la fête du passage du Soleil sous l'Agneau ou sous Aries*, et fameuse surtout par les cérémonies qui l'accompagnent, comme nous l'apprend saint Epiphane, (Adv. hæres. L. 1. ch. 18). On marquait tout de *Rouge* pour désigner la chaleur qui embrasait la terre à cette époque. »

Enfin, il est, dans cette carrière que nous pouvons appeler *Eucharistique*, des faits inouïs ; et notamment cette Institution Américaine, admirée de nos jours en Amérique même par M. de Humbold, dans ses *Vues des Cordilières*, et qui suppose que le prétendu *Nouveau*-Monde est le frère de l'*Ancien* ; « la fête *Théocula* ou du Dieu mangé par les Fidèles sous la forme de farine de *Maïs* pétrie avec du *Sang*. »

Et puis, ici encore, « le signe de *Messis*, dit Macrobe, traduit par M. *Mahul* (homme de *malheur*), est accompagné du signe du printemps, l'*Agneau*. »

[3] Il est même remarquable que les Personnes et les Ordres qui ont reçu leurs noms des noms du Sauveur ont été plus heu-

Et d'abord le *Je*, et même le *J*, seul, expression née de l'Etre, de l'*Ego* par excellence :

Et puis, dans le *Chris T'*, la première lettre, le *C*, figure naturelle du *Ciel* dans les langues hiéroglyphiques et orientales; et la dernière, le T, signe non moins naturel de *Dieu* et du *Theos* par excellence.

Tout cela donné :

Je conçois ces belles qualifications des *Psaumes*, supérieurement traduites par Alex. Guillemin : « *Quam admirabile Nomen tuum de universâ terrâ, quoniam elevata est Magnificentia tua super cœlos* (Ps. 8.). *Magnificate Dominum mecum, et exaltemus Nomen ejus in idipsum* (Ps. 33).

Je conçois enfin, avec les seuls aperçus de mon ignorance, cette parole de saint Paul *Aux Philippiens* : « Et Dieu a donné à son Fils un Nom au dessus de tout nom, afin qu'au Nom de *Jésus* tout nom fléchisse dans le Ciel, sur la Terre et dans les Enfers : *Et donavit illi Nomen, quod est super omne nomen: ût in Nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum,* etc.

reux que les autres dans l'Église, et même dans le monde. Et, entre autres : celle de toutes les *Compagnies* religieuses qui a le plus d'empire moral dans l'univers, celle qui édifia et qui *scandalisa* le plus, et qui semble destinée à survivre à la plupart: la Compagnie de *Jésus*;—les *Dominicains*;—les *Missionnaires*, en général, qui tiennent leur nom du *Messie*; — et depuis, les Frères des Ecoles *Chrétiennes* * : les *Rédemptoristes*, différents et même le contraire des *Bénédictins* de 89, des *Oratoriens* et de *Port-Royal* par exemple; — les *Xyst* (d'où les *Sixt*), les *Chrysogone*, Papes, etc., Martyrs célébrés dans la *Messe*, (v. le *Canon*);—saint Jean *Chrysostôme*; — et les saint Jean Porte-Dieu, *Christophore*, *Christophe*;—et surtout *Christophe* Colomb, qui avait foi en son nom; — Thomas de *Jésus*, *imitateur* inouï

* Même les *Chartreux* qui, selon leurs chroniques, prirent leur nom de leur *Chair* qu'ils voulaient *crucifier* et christianiser.

Je conçois, et même je vois alors la logique profonde avec laquelle le seul *Nom* de Jésus est le dernier (peut-être est-il vrai de dire que celui de *Marie* est le premier) que prononce la bouche chrétienne. Et, pour n'en citer qu'un seul exemple, celui du plus grand homme peut-être de tout le 18e siècle [1] : « La foi, la plus vive et la plus tendre ne l'abandonna pas au dernier jour, dit son *Historien*. Tantôt il rappelait les preuves de la religion, tantôt il répétait les noms de *Jésus et de Marie*, et ce fut dans ce saint exercice et avec toute sa présence d'esprit que, le 26 février 1764, il rendit à Dieu une vie toute consommée dans la prière et le travail. On lisait à la tête de presque tous ses manuscrits cette devise : *Gloria per Christum Deo ;* beaucoup étaient terminés par cette Prière . « Seigneur, la grâce de mériter par mes travaux de vous faire voir en tout, et tout en vous! » Et il fit dans les dernières années de sa vie séculaire, ces vers qui semblent décendus du ciel :

O Jesu ! ô natum nostra ad solatia Nomen !
Tu Mel in ore sapis, Carmen in aure sonas.
Tu menti Lux es, tu cordi sancta Voluptas,
Toti animæ Nectar, Ambrosiusque cibus.
Si tantas habet illecebras vel Nominis umbra,
Res ipsa in Cœlo gaudia quanta dabit !

---

du Christ, dont les *Souffrances* célèbres, rédigées par lui dans une basse-fosse d'Alger, sont traduites et édifient dans toutes les langues..; —Agnès de *Jésus*, illustre canonisée de l'Empire; —et dans les Rois : les *Emmanuels*, tous *Grands*;

[1] L'illustre P. André : — Fontenelle, qui l'admira de loin, et même de près à Caen, voulut vainement le donner à la Capitale et à l'Académie française.

CHAPITRE II.

Les Magnificences des Noms de Marie.

Bene-dicta! tu in Mulieribus.

Je conçois que la Femme par excellence, la Vierge sans tache, l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère de l'Homme-Dieu, laquelle a tant de rapports et de contrastes, en réalité, avec l'épouse du vieil homme et la mère de l'homme ordinaire, en ait aussi dans ses noms avec elles.

Je conçois d'abord ces rapports entre *Eve* et la *Vierge* : la *Vierge*, où je lis si distinctement : Vie, *Vir* (force, homme); *Ver* (printemps, saison des *fleurs*); *Virga* (branche, *bois*); *Virtus* (vertu), etc., etc. — Et puis, ce qui est admirable; *Eve*, etc. (d'un mot Hébreu : *hévé*, *heva*, *hava* (de, et d'où *Jehova*), c'est-à-dire : *Vivre* ou *faire Vivre*.

Et qu'on ne croie pas que les prodigieux rapports, et les admirables contrastes entre *Eve* et la *Vierge* soient aperçus arbitrairement ! La Mère des hommes s'appellera *Virago*, dit la *Genèse*, II, 25, 24. Et cela, ajoute le texte, « parce qu'elle est formée de l'homme » VIRAGO, *quoniàm de* VIRO *sumpta est*.

Le plus grand des Prophètes de la Vierge, Isaïe, l'appelle précisément *Virga* !!![1] c'est-à-dire qu'il lui donne le nom le plus radical peut-être d'une langue, et même de toute langue, celui qui marque à la fois, au premier regard, sans commentaire : l'*Homme*, la *Force*, la *Vie*, la femme, la *Virginité* des deux, et jusqu'au nom littéral du bois, de l'arbre, de la branche (*virga*), de la Croix enfin qui allait porter le Sauveur du monde : toute l'histoire de l'incarnation, les deux sexes de l'*Humanité*, et la Divinité même tout entière !!!

Je conçois, en conséquence, le livre, et surtout la pensée, du célèbre Portugais Macédo, intitulés : *Eva* et *Ave*, où il

[1] Il faut lire, tout entier, le chap. XII d'Isaïe, pour tout admirer de plus en plus.

considère les deux Etats du monde, tombé au nom de la première, et relevé en celui de la seconde [1].

Je conçois surtout que le nom de *Marie* soit dans sa langue originelle, et jusque dans la nôtre, si dérivée, si dégénérée pourtant [2], tout *plein de Grâce* comme sa vie. Et l'on y voit

[1] *Ave, Maria*, etc., peut signifier plus simplement, dans la pensée et dans la bouche de l'Ange : *Eve, marrie*; — ou *Eve, Mère* véritable.

La première fut *marâtre*; ce qui faisait dire à saint Bernard, des deux premières créatures : *Potiùs peremptores quàm parentes*.

Tel a été le privilége de l'Eve nouvelle sur l'ancienne, qu'il a donné à la Femme en général, de laisser à l'homme en général, le malheur de prendre l'*initiative* dans leur corruption réciproque; et il est rare, lorsqu'on trouve une femme de mauvaise vie, de ne pas trouver, en le cherchant, l'homme qui lui a fait toucher l'*arbre de la science du bien et du mal*.

[2] C'est ainsi que, tandis que *Marie* fait *aimer* dans le français, *Maria*, en latin, fait *amari*, où l'on voit le *Mirari, etc*, le *Pater et Mater Mirantes, etc.* (Luc. II, 33); le *naturâ Mirante* de l'*Antienne* de l'*Avent* *.

Enfin, chose *magnifique*, les trois premiers mots du cantique de *Marie*, *Magnificat anima mea*, sont trois sortes d'anagrammes tout empreints, et, si nous osons le dire, tout luisants, de l'*âme* et de la grandeur de son nom d'*amour*.

* *Marie* fut précisément nommée, par son père, *Miriam*, c'est-à-dire *Dame, Maîtresse, Etoile de la mer*, dans les langues syriaque et hébraïque : « Voulez-vous bien régler votre vie, dit saint Ambroise, *mirez-vous* dans la Vierge, comme dans *un miroir*. »

Et ne dirait-on pas que son épithète *Miria* soit (et pourquoi pas?) le signe de tous ses *miracles*, de ses Dames *Mira*mion elles-mêmes, et surtout des *mira*culeuses conversions dont elle est la source?

Le nom et l'histoire de *Marie* se trouvent mêlés à la *Myrrhe*, le baume céleste pour les ulcères, même intérieurs, et au *Myrte*, dont *la fleur* distille cette célèbre *Eau d'Ange* qui purifie, et parfume par surcroît;.. et même à la *Marguerite* et à la *Marjolaine* salutaire que les anciens appelaient *Amaracus* (v. Pline).

transparents, l'amour et l'art d'*aimer*, dont elle est l'exemple et la règle ;—et le mois de *Mai*, *ami* des fleurs qu'elle rappelle, et qui lui est consacré ; — et le *Mariage* dont elle est l'*amie* ; —et la douleur dont elle fut *Marrie* ;—et la Religion tout entière dont elle est l'*âme*, l'*arme*, la *mère*, la *maîtresse*, et presque l'autel.

« O nom, s'écrie saint Antoine de Padoue, qui met le miel dans la bouche, la mélodie dans les oreilles, et la volupté dans le cœur » : *Nomen Virginis Mariæ, mel in ore, melos in aure, jubilum in corde.* (Le nom de *Marthe*, contre-*Marie* de l'Évangile, en saint Luc 18, est présisément le nom contraire, le nom dur comme le marteau.)

En sorte qu'on peut et qu'on doit reconnaître, dans le Christianisme bien compris, que *Marie* est l'emblême, le modèle, le type de toutes les qualités et de toutes les grandeurs suivantes : *Spiritualité*, *Pureté*, *Amitié* et *Amour*, *Mariage*, *Virginité*, *Fécondité*, *Maternité*, *Travail*, *Douleur*, *Force*, *Triomphe*, *Salut*.

Car le hasard, c'est-à-dire la *Providence* de la seule langue française (que serait-ce s'il s'agissait de la langue latine mère?) a fait que les douze sortes de *dons* du St-Esprit se rencontrent et se lisent, par anagrammes, dans le Nom de *Marie!!* :

I. *Ame* (qu'on trouve aussi dans Notre-D*ame*), et qui se contracte si bien en M pour signe de spiritualité;

II. *Air*, pour signe de pureté ;

III. *Ami*, *Amie*, *Aimer* (la remarque appartient au *Cathéchisme* de Richelieu [1]), pour signe d'amitié et d'amour ;

IV. *Marié*, *Mari*, pour signe d'alliance conjugale ;

V. *Mai* et *Ris* [2], le mois des fleurs, pour signe de virginité et de sérénité ;

[1] La célèbre *Aymer*, comtesse de la Chevalerie, se plaisait à remarquer la beauté de son nom de famille, et la rudesse de son nom de terre.

[2] Tout, en vérité, sourit dans la nature civile comme dans l'autre, à cette Marie, que saint Bernard appelle, et pour cause, *Virgo singularis* jusque dans l'*Ave maris Stella*. Le plus beau, le plus *auguste* mois de l'année, après celui de *Mai*, le mois

VI. *Mer*, la plus immense, la plus puissante et la plus peuplée des parties de la terre, pour signe de fécondité (la Boussole s'appela longtemps *Marinette;* et le nouveau monde, *Amérique*.)

VII. *Mère*[1], pour signe de maternité;

d'*Août* est encore empreint de virginité : c'est au signe de la *Vierge* que l'Eté finit à cette époque.

L'Ecriture et l'Eglise donnent aussi à Marie la belle épithète d'*Alma*, blanche (nom des Vierges du temple chez les Hébreux ; *Alma*, de *Al*, nom de Dieu dans la Genèse) : *O casta... Alma Christi Charissima*, belles alliances de mots dans l'*Inviolata*.

Comme l'arbre (de la Croix) le plus élevé de *tous* les végétaux, s'appelait *P-alma*.

Les noms de *Marie* pris ou acceptés, ce qui n'est pas moins magnifique à prouver son influence primitive et profonde à la naissance de nos Villes et de nos Villages, de nos Nations nouvelles, sont presqu'aussi nombreux que ceux marqués de la *Croix* : il y a, en France seulement, plus de cent *Maries*, autant de *Saintes-Maries* ; — une foule d'autres cachées en *Dam-maries* (dont plusieurs corrompus en *Danne-Marie*, *Dam-Pierre*, *Dam-as*, etc., etc., une autre foule, visible encore, en *Mari-gny*, *Mari-gnac*, *Mari-llac*, *Mary*, *Marly*, etc., Saint-*Maure*, Saint-*Maurice*, etc. et simples visibles dans les noms en *Mer : Méré*-ville, *Méri*-court, etc. ; *Méry*, etc. et même *Mercey*, *Mercœur*, etc.)

Après les villes, campagnes, châteaux, fermes, contrées, chemins, navires, ports, etc., plus ou moins empreints du nom de la *Dame*, de *Notre-Dame*, de Dame-*Nôtre* (comme chacun dit à Dieu *Notre* Père et non *Mon* Père), de *Marie* surtout, il n'en est point de plus portés que celui du Disciple que le Sauveur lui donna pour Fils adoptif à sa place. Il y a dans la seule France plus de trois cents villages appelés *Saint-Jean*.

[1] La *Mère* a un privilége en tout ce qui touche la famille : « La bénédiction du Père établit la maison des enfants, dit l'*Ecclésiastique* III, 11, *la malédiction de la Mère la détruit jusqu'aux fondements.* »

Il est remarquable que la *Femme* en général donne le nom à la *famille* et que *Marie* en particulier est comme Père : *Pariet Maria*.

Et voilà pourquoi l'Eglise, qui est l'amie et la *mère* des pau-

VIII. *Rame*, pour signe de travail ;

IX. *Amer* et *marrie* (j'allais dire *martyre* [1]), pour signes de douleur.

X. *Arme*, pour signe de force ;

XI. *Maître* (*Majus*, etc ; *Mai* ; de *Majus*) ; Notre-*Dame* (de *Domina*), pour signes de triomphe ;

XII. *Arrhes* et même *Ara*, pour signes de Salut privé et public ;

Je conçois même que le St-Esprit soit allé jusqu'à vouloir, et qu'il soit vrai de dire que la syllabe *Ma*, qui, selon les philosophes mêmes de la linguistique originaire et générale forme l'expression suffisante et exclusive de la *grandeur: Magog*, *Mage*, *Magie*, *Magnates*, *Magnalia*, *Magnitudo*, *Magnificences*, *Magnanimité*, etc. (v. l'*Atlantide*, de Bailly); et même la lettre M, la plus large des lettres, la seule vraiment organisée, la seule *Majuscule* (qui se trouve aussi dans tout ce qui est grand : *Monde*, *Montagne*, *Maison*, *Mer*, etc.,etc. [2]; la let-

vres, et des infirmes principalement, donne pour enseigne à ses plus chères mandataires *ad hoc*, les *Sœurs de Charité* de la rue du Bac, à Paris, les *Mères* des enfants qui n'ont plus de mères, ou qui n'en ont que de marâtres, la plus belle prière qu'elle ait adoptée pour elle : *Monstra te esse Matrem.*

Il est remarquable enfin que la première capitale de la Chrétienté, *Roma*, fait anagrammatiquement : *Amor*; et que la seconde ait précisément le nom de *Mère* en espagnol : *Madrid*.

[1] Et voilà pourquoi Marie, dans les *Litanies* que l'Eglise lui adresse, est appelée : *Regina Martyrum, regina Confessorum ;* et pourquoi, sans doute aussi, l'Eglise lui dit dans le *Stabat Mater... lacrymosa : Mihi jam non sis amara.*

Un commentateur du *Cantique*, *des Cantiques* et sainte Thérèse surtout, vont jusqu'à trouver une analogie absolue entre l'*Amour* et la *Mort*, et par conséquent entre *Marie* et *Mourir*... .

[2] Je conçois enfin qu'ici il ne faille reculer devant nulle conséquence de vérité et d'infini, et que le nom et toutes les beautés,

tre M [1], modelée sur *la Main* humaine qui sert à montrer les choses Monumentales, ait été, dans la formation des langues, destinée à nommer seule la vraie Mère du genre humain.

Nous ferons une dernière remarque singulière, puisque nous sommes en proie aux remarques de cette sorte, c'est que la Ste-Vierge a été le sujet unique du plus beau Vers de la plus belle de toutes les langues, la Langue Ecclésiastique:

Tot tibi sunt Dotes, Virgo, quot sidera Cælo.

Ce vers prodigieux (où se trouvent six T *cruciaux*) se combine en 1022 vers, nombre des Etoiles visibles à l'œil nu; et telle est sa virginité et sa fécondité, que le plus ancien en date, le plus profond et le plus illustre des mathéma-

soient tous les phénomènes de *Marie* jusques dans le naturel et l'enfantillage de son nom.

C'est un fait, remarqué en dernier lieu par le savant auteur du livre de l'*Unité* *, que : « La première syllabe que l'*enfant* apprend à prononcer en venant au monde est *Am* ou *mA*, où le principe de triple égalité est écrit en évidence. Le savant Fabre d'Olivet (*Grammaire hébraïque*) observe que cette syllabe *merveilleuse* existe dans toutes les langues du monde, depuis celle des Chinois jusqu'à celle des Caraïbes, la syllabe *Am* ou *mA* exprimant l'idée de *Mère*, comme la syllabe *Ab*, *bA*, ou *Ap*, *pA* exprime l'idée du Père.

»Il est à remarquer, en effet, que parmi la multitude des syllabes que l'enfant nouveau-né entend prononcer autour de lui, *la première qu'il saisit* et qu'il prononce avec le plus de facilité est précisément la syllabe *Am* ou *mA*, et ensuite celle de *Ap* ou *pA*, et qu'avant tout il prononce *AmA* ou *ApA*, avant de pouvoir dire *mAmA* et *pApA*. Dans la langue Basque, un des plus anciens idiômes du monde, *AmA* signifie *Mère*. »

[1]La lettre M est l'expression de la Grandeur; et c'est la raison de la lettre N (M tronquée) qui, pour cela, la touche immédia-

* M. le Colonel d'artillerie d'Etchégoyen.

ticiens transcendants du 18me siècle, Jacques Bernoulli, a démontré qu'on pouvait le combiner en 40,000 manières, sans qu'il cessât d'avoir la mesure et même la poésie.

Quoi qu'il en soit, et en conséquence, nous défions *qui que ce soit* de trouver, *dans une langue quelconque*, un *Nom* qui présente, à l'œil et au premier aperçu, tant de phénomènes; et qui commande plus de dire, avec St Augustin : O nom ! sous lequel il ne faut désespérer de rien : *ô Nomen, sub quo nihil unquam desperandum !*

Comme nous défions un peintre et un observateur quelconques de s'imaginer une figure, un *Groupe* plus éloquent, plus ravissant, plus susceptible de faire admirer, de faire aimer à la fois l'Homme-Dieu, la *Femme-Dieu*, l'Homme et la Femme, la Mère et l'Enfant en général, que ce qu'on appelle une *Sainte Famille*, ou simplement une *Vierge* tenant entre ses bras *l'Enfant Jésus*[1] ; — un plus terrible et plus consolant à la fois qu'un *Christ* proprement dit ; — et même un plus aimable et un plus poétique que les *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, plus ou moins entrelacés, selon cette parole aussi poétique que théologique du Psalmiste (44), que l'Église applique à la Vierge à l'*introït* de son *Assomption* : *Eructavit Cor meum Verbum bonum.*

tement ; la lettre N, dans toutes les langues, le signe du *nouveau-né*, du *nain*, du *nu*, du *niais*, et même du *non* et du *néant*.

[1] Il est de *saintes familles*, au petit pied, si nous osons le dire : et l'on a vu, au milieu du dix-huitième siècle, une *Marie*-Thérèse, trahie *au lieu même* où la nôtre est en ce moment vénérée, se jeter entre les bras de ses Hongrois fidèles, tenant dans les siens le Royal Enfant qu'elle venait de mettre au jour, en disant, elle aussi (et je ne change *pas un mot* à son ancien *Historien*) : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, *attaquée par mes plus proches parents*, je n'ai de ressource que dans votre fidélité. Je remets entre vos mains le Fils et la fille de vos Rois, qui attendent de vous leur salut. »—Et les Hongrois de lui répondre, tenant leur épée, leurs six mots immortels : *Moriamur pro Rege nostro Maria-Theresia.*

CHAPITRE III.

Les Magnificences de Joseph.

Ite ad Joseph. (Genès. 41.)
Constituit Joseph Dominum domûs suæ.
(Ps. 105.)

Je conçois que tout ce qui touche de près, et même de loin, le Fils et la Mère de Dieu, participe éminemment de leur vertu, et, si nous osons le dire, de leur Divinité;

Je conçois que St Joseph, appelé à se trouver à la fois l'Epoux apparent, c'est-à-dire le maître, le modèle, le protecteur de Marie, et même le père, le maître, le modèle, le protecteur de *l'Enfant Jésus*, celui qui lui a donné son *nom*, ait dû, plus particulièrement, se trouver à la fois l'homme, l'époux, le père modèle;

Je conçois même qu'il faille un Homme pour patron spécial d'une Femme; et Ste Thérèse, qui l'avait choisi pour chef de de son Ordre [1], disait qu'elle n'avait « jamais rien demandé par l'intercession de St Joseph qu'elle ne l'ait promptement obtenu; »

Je le conçois de Famille royale, selon le monde : car c'est le souvenir, et, si nous osons le dire, le sang de la grandeur temporelle, qui permet l'humilité la plus profonde;

Je le conçois fils d'artisan nécessaire et Artisan lui-même [2]

[1] Trois célèbres Fondatrices de notre siècle : la vicomtesse Blin de Bourdon, qui prit en religion le nom de *Mère de Saint-Joseph*; — la baronne de Vialard, qui nomma sa *Congrégation, de Saint-Joseph*; — et cette *Anne* Javouhey, qui fait des prodiges jusque dans les Indes, avec ses sœurs de ce nom.

[2] Je le conçois même *Charpentier* (c'est presque l'anagramme de *charité*, et même de parent de *Christ*) : — *Charpentier*, c'est-

comme son père, dans la vue d'être à exemple plus général, et à bienfaisance plus grande;

à-dire l'*édificateur* de la Maison, siége de la Famille. — (Le *maçon* et le *serrurier* ne sont que des artisans accessoires, et même fâcheux de la maison, qui se conçoit exclusivement en *bois*, comme *la Croix*, le dernier asile du Sauveur!)

On a remarqué aussi partout que le Charpentier est, comme artisan, un honnête homme, et, comme artiste, un homme plus rare qu'un bon architecte, avec lequel il se confond :—les Charpentiers de Gènes s'immortalisèrent à la prise de Jérusalem dans les *Croisades*;—et de nos jours on allait, on va encore admirer à Bargemont, en Provence, les stygmates, le *Vendredi*, sur les *trois* heures après midi, de l'épouse d'un simple Charpentier!

Et puis, rappelez-vous le mot fameux de Libanius, le vil courtisan du plus fameux des apostats, sans excepter Judas, de Julien, l'Antéchrist de son temps, où déjà se trouvaient des gens qui regardaient le Christianisme comme *fini*. « Que fait maintenant *le Fils du Charpentier*? dit-il à un grammairien chrétien :—*un Cercueil* : — C'était celui de Julien qu'il entendait, et qui ne manqua point, comme on sait.—Il mourut : — à la veille de son projet d'exterminer le Christianisme, dans le premier combat qu'il livra en Orient; — à la fleur de l'âge; — comme il *levait le bras* pour animer ses soldats, en criant : *tout à nous;* — frappé d'un dard; — assez sataniquement inspiré pour prendre en ses mains du sang de sa blessure, et le jeter au Ciel avec ces mots, que l'*infâme* Voltaire explique : *Tu as vaincu, Galiléen.*

Et, à ce propos, qu'on nous pardonne de rappeler un fait entre mille autres que nous avons oubliés à l'Histoire de la Vierge-Mère, c'est la magnifique réponse d'*esprit*, et, disons-le, d'Esprit Saint, que fit l'Evêque de Chalcédoine, où Julien venait de faire *martyriser* les deux ambassadeurs de Perse (Manuel et Ismaël), parce qu'ils étaient Chrétiens. — L'Evêque était aveugle, et reprochait au persécuteur son impiété : — « Ton Galiléen ne te guérira point de la perte de la vue : — « je loue le Seigneur, répondit *Maris* (car c'était le nom de l'Evêque), d'être aveugle pour n'avoir pas les yeux souillés par la vue d'un apostat tel que vous. »

Je conçois *Joseph* d'un nom analogue à celui de *Jésus* ;

Je le conçois de Foi plus entière que tous les autres Saints, étant appelé à protéger, à aimer, à imiter, à faire aimer et imiter le Saint des saints[1] et la Sainte des Saintes ;

Je le conçois de Foi plus grande, et néanmoins plus humaine, plus naturelle, et par conséquent plus probative[2] ;

[1] « Il fallait, dit le grand Chrysostôme, qu'aux approches de la grâce du Sauveur, il parût déjà beaucoup de marques d'une plus grande perfection que tout ce qu'on s'était imaginé de plus parfait sur la terre. Comme lorsque le soleil se lève, l'Orient se colore d'une vive clarté, avant même que les premiers rayons du jour aient atteint l'horizon, de même Jésus-Christ, sur le point de sortir du sein de la Vierge, éclairait déjà le monde avant que de naître. C'est pourquoi, avant même ce divin enfantement, les prophètes ont tressailli de joie dans le sein de leurs mères, les femmes ont prophétisé, et Joseph a fait paraître une vertu surhumaine. »

[2] Le même saint Chysostôme s'est demandé pourquoi l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et non pas manifestement comme aux Pasteurs, à Zacharie et à la Vierge? « C'est, dit-il en se répondant, que Joseph avait beaucoup de foi et qu'il n'avait aucun besoin d'une révélation plus claire. Pour la Vierge, comme on lui devait dire des choses plus grandes et plus incroyables que tout ce qu'on avait dit à Zacharie, il fallait qu'on les lui dît avant qu'elles s'exécutassent, et par une révélation manifeste. Les pasteurs aussi, comme plus grossiers, avaient besoin d'une vision très claire. Mais Joseph ayant déjà vu la grossesse de Marie, *en ayant conçu des soupçons très-fâcheux*, et étant tout prêt à changer sa douleur en joie, si quelqu'un lui en donnait l'ouverture, il reçoit de tout son cœur la révélation de l'ange..... Cette conduite de la Providence a été infiniment sage, puisqu'elle a servi à faire voir l'excellence de la vertu de Joseph, et à rendre l'histoire évangélique plus croyable en le représentant agité des mêmes mouvements dont tout homme eût été susceptible en pareille rencontre. »

Je le conçois d'une pureté digne de la pureté de la Sainte-Vierge ;

Je le conçois Epoux Vierge, comme son Epouse et son Fils apparents : Homme-Dieu Vierge, dans un temps du monde ou la société avait plus besoin de sacrifices que de population ; et pour servir de Patron à plusieurs Epoux Vierges [1] dont le Christianisme allait donner l'exemple;

Je le conçois d'une humilité digne de celle de la Vierge ;

Je le conçois, à plus forte raison; d'une prudence, d'une discrétion, d'une magnanimité magnifiques,[2] à l'idée, à la preuve même positive de l'infidélité de celle qu'il avait lieu de regarder comme le modèle de la fidélité [3] ;

Je le conçois encore un modèle de soumission au Pouvoir politique, comme au pouvoir religieux : il porta à Jérusalem, quarante jours après sa naissance, l'Enfant-Dieu ; et c'est en allant à Bethléem, pour obéir à l'édit du vain Auguste, qui voulait savoir le nombre de ses sujets, sans excepter le Roi par excellence, qu'il vit la Sainte-Vierge en travail spirituel du monde nouveau, et qu'il alla lui chercher et lui préparer, Précurseur aussi qu'il était éminemment, cette Etable, *Stable* (ce fut dans la roche et dans la *pierre*, comme devaient être son

[1] Marcian et Pulchérie, fille de l'empereur Théodose;—Henri et Cunégonde, empereurs; — Echard et Catherine, princes de Suède;—Henri et Hedwige, ducs de Pologne, etc.

[2] Saint Joseph avait le *droit* Mosaïque de mettre sa femme en justice; et il préféra le *devoir* Evangélique de la renvoyer secrètement (MATT. I, 19.) : condamnant, par là, et à tout jamais, le *divorce*, et même la justice légale et militaire, véritable *pré* qui *ne vaut pas sa fauchure*.

[3] Je conçois supérieurement que, dans la vue de ces qualités en Saint Joseph, la Providence de l'Homme-Dieu ait suscité, si naturellement, comme nous l'avons vu, la visite de Marie à Elisabeth, et leur demeure ensemble durant *trois mois* que la première mettait à paraître avoir manqué de fidélité à son Epoux apparent.

Tombeau et les catacombes de ses Martyrs), où allaient venir les Bergers et les Rois de l'Orient [1];

Je le conçois enfin, modèle du Pauvre et du Pélerin dans la vie, sans pays assuré, et à tout moment exposé à fuir la persécution; — sans même de retraite ordinaire à l'Etranger (les hôtelleries étaient pleines à Bethléem, la *maison de pain*); — à peine de retour, obligé de fuir en Égypte, le pays ennemi pour les Hébreux, et d'y demeurer indéfiniment; — et, à la fin, demeurant inconnu, laborieux, et surtout fidèle, dans cette Nazareth, où il voyait grandir sous ses yeux, et pouvait adorer, comme il adora, incessamment et à l'infini pendant près de trente années, celui que l'univers tout entier devait un jour, et à jamais, adorer.

Je conçois que Joseph, époux et père presque divin, père d'un Fils-Dieu, fût appelé à le voir échapper en quelque sorte de ses mains, à le chercher vainement pendant *trois jours*, au lieu même où il devait un jour disparaître *trois jours* aussi: et cela pour apprendre aux pères de famille que leurs enfants leur appartiennent d'autant moins, et leur sont d'autant moins attachés en apparence [2], qu'ils sont plus Enfants, et disons-le, *Fils de Dieu*, se devant surtout aux choses de Dieu, lorsqu'ils

[1] Et où devait, quatre siècles plus tard, étudier, prier, vivre d'abstinences et de parole divines, et mourir, celui que l'Esprit-Saint allait appeler à constater, à *Vulgariser* à l'usage de tout l'Univers, toute l'Ecriture-Sainte, laquelle annonçait et constatait tout le Christianisme : SAINT JÉROME enfin.

[2] L'Enfant Jésus ne dit jamais qu'une parole sévère à sa Mère, qui pourtant n'avait jamais été plus Mère : *Votre père et moi vous cherchions, affligés;* et ce fut dans cette circonstance qu'il répond : « *Ne saviez-vous*, etc.? (Luc, ch. II). — Et lorsqu'on vint l'avertir que sa Mère et ses Frères l'attendaient à la porte, il fit cette réponse remarquable : *Qui est ma Mère, et qui sont mes frères*? Après quoi : *étendant sa main sur ses Disciples*, il dit : *Voici ma Mère et mes frères*; et celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le Ciel est à la fois mon frère, ma sœur, et ma Mère. » (Matt., ch. XII.)

sont appelés plus particulièrement à la défense de son Eglise, comme Prêtres ou comme Docteurs;

Je conçois que l'Esprit-Saint, dont la Providence est infinie et admirablement infinie, ait comme *éludé* l'histoire de saint Joseph [1], ainsi que celle de sa divine Epouse;... et que l'Eglise ait à peine célébré sa fête, à l'*instar* des plus simples saints..., attendant près de quinze cents ans pour le faire...;

Je conçois enfin et surtout, qu'il faille à l'Humanité, plus faible que jamais à sa sortie commune ou extraordinaire de la vie, un Patron, un Ange, un Sauveur de *seconde majesté* : et je conçois que celui-là ait mérité de l'être, *qui mourut* entre les bras de la Mère et du Fils *immortels* : de même que Marie est comme constituée par Dieu pour présider au Mariage des époux, à la Maternité des femmes, et à la Nativité des enfants; et qu'elle a mérité de l'être pour avoir été à la fois l'Epouse, selon Dieu et selon le monde, de l'Époux, et la Mère de l'Enfant par excellence.

Je conçois que le Père *de seconde Majesté* du Fils de Dieu, celui que la Mère de Dieu elle-même a nommé le *Père de Dieu* en parlant à Dieu lui-même : *Pater tuus et ego* (Luc, 9); celui qui fut l'époux analogue de la Mère de Dieu, celui qui a été si puissant sur la terre, le soit encore plus dans le Ciel : *Quàm potentior est in Cœlis qui tam potens fuit in terris*, dit S. Bernard.

[1] On ne trouve saint Joseph (*Accroissement*, en hébreu) qu'assez faiblement annoncé ou indiqué dans les Prophètes :—J'*allai la chercher de tous côtés, afin de la prendre pour Compagne.* .... Entrant dans ma Maison, je reposerai avec elle;... Bon, je suis venu dans un corps sans tache : *Bonus, veni ad corpus incoinquinatum;* ne pouvant être continent sans Dieu : *non possem esse continens, nisi Deus det* (Sagess. VIII); — *Dieu l'a constitué le Seigneur de sa Maison* (PS. CIV); — le Gardien de son Seigneur : *Custos Domini sui* (Prov. XXVII); — la *Vierge d'Israël* a été jetée par terre et il n'y a personne qui l'a relevée » (Amos. V); — « Le Seigneur aura compassion des restes de Joseph » (id.); — « Je sauverai la maison de Joseph. » (Zacharie X.); — *Ite ad Joseph* (Genès. XLI).

Je conçois enfin que Saint Joseph ait été à toutes les époques le patron adoptif d'un grand nombre de grands hommes de toute condition [1], et particulièrement de ceux qui portèrent son nom [2].

[1] Gerson, à la gloire de l'Université, a contribué à faire établir dans toute la Chrétienté la fête de Saint Joseph. — François de Sales avait en lui une foi spéciale. — La ville de Lyon croit devoir une partie de sa prospérité à ses célèbres *Joséphistes ;* — Rome, l'Italie, la Sardaigne, etc., aux Ecoles pies de leur *Joseph* de Calasance ; — et la France du siècle de Louis XIV, au tout puissant Cardinal de Richelieu, lequel avait à sa tête le célèbre Capucin *Joseph* du Tremblay. — Aussi, la France, que Louis-le-*Juste* avait mise sous le patronage spécial de la Mariée modèle, fut comme mise sous celui du Mari de ce genre par Louis-le-*Grand*. En effet, Louis XIV expédia une *Lettre de cachet* au Parlement le 16 mars 1661, par laquelle il lui *Mandait* que « la fête du Saint Epoux de la Vierge fût célébrée dans tout son Royaume, non seulement par la célébration des Offices divins propres à une Fête solennelle, mais encore par la cessation du travail. » Le Parlement, par un arrêt du lendemain, ordonna que la Fête de Saint Joseph fût chômée dans tous les lieux de son ressort, avec défenses au peuple d'ouvrir les boutiques et de vaquer aux œuvres manuelles, et enjoignit aux Lieutenants civil et criminel, au Procureur du Châtelet, et aux officiers de police, de tenir la main à l'exécution de l'arrêt. »

[2] Je conçois encore, dans un système d'Ecriture-Sainte *vivante*, que Dieu ait suscité un *Joseph* (d'Arimathie) pour *ensevelir* Jésus-Christ, et poser une pierre sur le sépulcre (Saint Matth.) : — comme il en avait suscité un pour lui procurer et lui poser son premier *vêtement* ;.... — comme il suscita un troisième *Joseph*, surnommé *Barnabé* (*enfant de consolation*), originaire de *Chypre*, pour donner le premier exemple de *jet aux pieds* de Saint Pierre de l'argent provenant du premier fonds de terre chrétien ; ainsi que Judas, le meurtrier de son Fils, avait donné le premier exemple de jet aux *princes des prêtres* (Act. IV, 36) de l'argent provenant de sa première simonie déicide ! —

Et, pour résumer tout en un mot, dans le système démontré nécessaire d'une Vierge Mère et presque divine à force d'être Sainte, je ne la concevrais nullement sans la Garde, sans la présence, sans l'assistance, sans le Témoignage, sans la simultanéité, sans la concurrence, la *société*, et c'est ici ou jamais le cas de le dire, sans la *conscience* d'un Epoux Vierge et Saint à son exemple, et sans doute par Elle : et précisément l'Église a consacré ces choses et même ces expressions, dans une magnifique Prose de l'*Office* du Saint :

Nuptam servat Numini,
Custos datus Virgini....
Sanctitatis *conscius*,
Castitatis socius.

Et l'Esprit-Saint lui-même a dit que, *là où deux* simples *personnes seraient assemblées en son nom, Dieu serait au milieu d'elles* (MATT. 18, 20).

Il est même digne d'attention que le seul des Juifs postérieurs à Jésus-Christ, qui ait fait honneur à sa nation, et qui puisse, en même temps, lui être utile jamais, est précisément cet historien *Josèphe*, dont les *Antiquités* sont admirables à corroborer la Bible, et dont l'*Histoire* constate et éternise le châtiment magnifique des derniers Juifs, par les *derniers Romains*.

QUATRIÈME PARTIE.

LES

MAGNIFICENCES

de la Croix.

Fulget Crucis Mysterium.... (Orme.)
Crux : Lux, Dux.

Je ne concevrais pas, je ne croirais pas, je récuserais, homme que je suis, à la vue de mon humanité et de celle de mes semblables, à la vue de la pauvreté de la plupart, plus grande mille fois que la mienne, je récuserais, je rejetterais une Religion qui ne m'expliquerait pas elle-même, et surtout, ma science ou mon ignorance les plus grossières, mes misères les plus accoutumées et les plus grandes :

Et voilà pourquoi, encore une fois, je descendrai aussi bas au moins que je m'élèverai haut dans la nature, dans l'homme, pour en faire jaillir en traits de lumière, à l'usage des yeux de l'enfant, de l'ignorant, du plus simple sujet, comme à ceux du métaphysicien, de l'astronome et du roi, l'éclat de la Croix ;

Je conçois, dans le système évidemment vrai de la Providence, des *preuves* de toutes les grandes vérités du salut temporel et éternel humain, que l'*Instrument principal* de l'Incarnation de l'Homme-Dieu soit, après lui, le plus démonstratif de l'Incarnation ; et même qu'il soit seul, pour le *fidèle* qui l'entend bien, une *démonstration Évangélique* tout entière ;

Je conçois que cette Providence ait adopté, de toute éternité, à cette fin, le *Signe* même et l'*instrument* (car il doit y en avoir un) de toutes les grandes choses de la Création.

Cela donné :

Je jette les yeux sur toute la Nature physique, et plus je la vois, plus je la scrute, plus je l'approfondis, et plus je vois que la *Croix* est, en tout, partout, pour tout, le *Signe*, le seing, le sang, le sacré par excellence, et même le sacerdoce (toutes expressions synonymes); et, ce qui plus est, la base, la *Pierre* de l'angle, et la *Clef* de la terre, et par conséquent celles du *Ciel*, dont la terre ne saurait être que la *donnée* oculaire.

On peut definir la *Croix*, dans son acception la plus métaphysique et la plus générale : UN MILIEU [1], gardé, soutenu, montré, rendu plus sensible, rendu éclatant et magnifique, par DEUX EXTRÊMES.

Et ce *Milieu* n'est partout et en tout, dans toute la nature physique créée, et dans le *corps* et même le *cœur* [2] humains, que parce qu'il est précédemment et intimement dans l'*intel-*

[1] Le *Milieu* dans la Croix *vuide*, du Christ, c'est le point de jonction : c'est là aussi que pose et que porte *la Tête* du Christ, le chef-d'œuvre du Ciel dans les Signes qu'il a voulu donner à la terre, et que voila, n'osant la peindre, Vinci, dans sa Cène sublime.

Il paraît que la croix du Christ elle-même devait poser au milieu de la terre, comme l'Arbre de Vie au milieu du Paradis terrestre : *Lignum Vitæ in Medio Paradisis* (GEN. 2.) : —afin, de là, de paraître dans sa grandeur, comme un chêne qui tend au loin ses rameaux (ISAIE, 6, 12.); — et que la Terre promise, elle-même, la terre de Gessé, formait le *Milieu du monde*, dont Dieu était le Seigneur (*Exod.* 8, 22.)... — Et Isaïe (10, 23.) : « Le Seigneur fera un grand retranchement *au Milieu de la terre* »... — La bénédiction sera au milieu de la terre (19, 24.) — Et Daniel (4, 8.) : « C'était un Arbre qui s'élevait au Ciel et s'étendait *au Milieu du monde.* »

[2] On peut dire, à la lettre, que la Croix est marquée jusque dans le cœur, et *triplement* : 1° sous le nom de *remords*, lorsque l'homme est pécheur; 2° sous le nom de *paix*, lorsqu'il est

ligence humaine, laquelle ne cherche, ne *voit* une chose par ses organes, que parce qu'elle la *conçoit* en elle.

C'est parce que toute chose caractérisée est une croix, et que la croix est un *Milieu*, que le héros de la plus grande des Croix, l'Homme-Dieu, fut appelé : LE MÉDIATEUR [1] entre Dieu et les hommes, entre les Juifs et les Gentils...

La *Croix*, prise le plus largement possible, avec ses trois éléments, ou plutôt ses trois facultés, l'une supérieure, la seconde mitoyenne, la troisième inférieure, représente visiblement les *trois dimensions de la Nature :* la hauteur, la largeur et la profondeur, et semble prendre véritablement comme possession du monde et embrasser de ses quatre bras le Ciel, l'air, la terre et les enfers. A ce point, qu'il n'a pas été possible de songer seulement à l'astronomie, à la géographie, à la géologie, etc., c'est-à-dire à l'univers, sans un *Axe* et un *Equateur*, sans les quatre points Cardinaux, c'est-à-dire sans une vaste et universelle Croix.

Ils avaient donc bien raison, les premiers *Apologistes* de la Religion, lorsqu'ils disaient ensemble ou tour à tour aux Grecs et aux Romains de leur temps ; saint Jérôme, sur Saint Marc : « L'homme ne peut invoquer le Ciel, ni nager dans les eaux, sans être porté par la Croix, qui est la forme

fidèle; 3° sous le nom de *souffrance*, lorsque l'homme est en état de grâce et de salut.

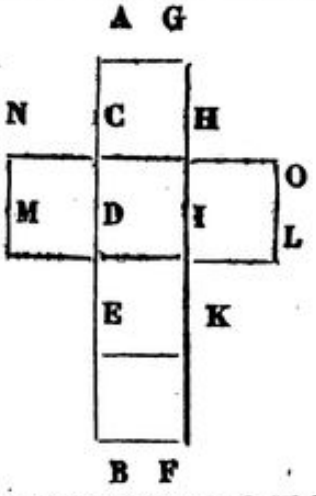
Et voilà pourquoi l'Eglise dit *en Secret* à la *Messe* de la *Susception* de la *Couronne d'épines :* Deus, qui ut peccatorum nostrorum spinas evelleres, Filii tui caput spinis transfigi voluisti, *Carnem nostram et corda nostra casto* tuo timore *confige ;* ut in mentibus nostris Spiritûs *tui gratiâ* renovatis, et cupiditas extirpata deficiat, et caritas plantata proficiat.

[1] Et, par l'effet de la même Loi cruciale du monde, il a fallu que la Croix de l'Homme-Dieu sur le Calvaire, *Milieu* sublime du genre, fût accompagnée, gardée, rendue plus visible, par *deux autres croix*:... celles des deux voleurs : unus à *Dextris* de Dieu, unus à *sinistris !*

de tout mouvement, de toute vie et la figure même du monde. » *Quid est nisi forma quadrata mundi? aves ad æthera, homo per aquas, vel orans, formâ crucis visitur.* — Et St Justin : « Considérez toutes les choses du monde, elles sont toutes régies au signe de la Croix » : *Considerate omnia quæ in mundo sunt, an sine signo hoc crucis gubernentur, aut possint præbere sui usum. Mare non scinditur,... terra non aratur sine eo. Fossores opus non absolvunt*, etc.

Et d'abord, la Croix est dominante, et, on peut le dire, transcendante en mathématiques.

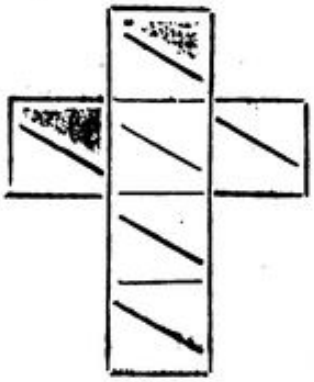
Témoin cet aperçu sur le *Cube*[1] de la dernière *Encyclopédie*, celle des *Gens du monde*, ignorants mathématiciens comme moi: « Polyèdre, dont les faces sont des carrés égaux au nombre de six, le cube est aussi appelé *hexaèdre régulier*. Il a 8 sommets et 12 arêtes; sa surface est développable : pour trouver son développement, prenez une ligne A B égale à 4 fois l'arête du cube, et marquez les points de division C, D, E; aux extrémités de cette ligne menez les perpendiculaires B F, A G, égales à l'arête donnée; finissez le rectangle; par les points de division élevez les perpendiculaires E K, D I, C H; prolongez de part et d'autre ces deux dernières jusqu'en des points L, M, N, O, tels que M D = D I = IL, et que N C = C H = H O, et menez N M, O L; la figure A C N M D B F I L O H G sera équivalente à la surface du cube. Numériquement cette surface est égale à six fois le carré de l'arête et le volume à sa troisième puissance. C'est de là que vient la dénomination de *cube* donnée à la troisième puissance des nombres, parce qu'elle exprime le volume d'un corps dont chaque arête est représentée par la racine de cette puissance.



[1] Nous avons donné presque le nom de *Dieu* au *Dé* qui représente le cube.

« On entend par *cubature d'un solide* l'opération qui consisterait à trouver un cube équivalent au solide proposé. Lorsque les arêtes d'un parallélipipède rectangle sont en progression par quotient, on peut bien le transformer en un cube construit sur la moyenne de ces arêtes ; mais, en général, la transformation d'un parallélipipède rectangle est impossible parce que l'on ne peut pas géométriquement extraire une racine cubique. C'est à cette impossibilité qu'est due la célébrité du problème de la *Duplication du cube* chez les anciens, problème que l'on peut comparer à celui de la Quadrature du cercle et qui consiste à trouver l'arête du cube équivalent au double d'un cube donné. Ce problème remonte bien haut (Voir *Histoire des recherches de la quadrature du cercle*, etc., *avec une addition concernant les problèmes de la duplication du cube et la trisection de l'angle*, par Montucla. Voir aussi l'*Histoire des mathématiques*, par le même). Les anciens le croyaient proposé par l'oracle d'Apollon à Delphes, et l'appelaient par cette raison *problème de Délos*.) »

La Croix est le seul polyèdre qui, géométriquement parlant, présente une harmonie, unique, de 12 *Tri*-angles équilatéraux, en deux fois *trois* carrés parfaits :



La physique tout entière est *cruciale* comme la géométrie. On démontre que la Croix est la figure à laquelle tout se réduit, même matériellement.

« Pourquoi la terre est-elle ronde ? se demande un habile et modeste géologue moderne [1].

» C'est une vérité constatée par l'expérience que toutes les molécules (parties) qui composent une masse liquide, s'attirent réciproquement et que la masse prend la forme d'une boule si aucun obstacle ne s'y oppose : voilà pourquoi les gouttes de pluie ressemblent à des pois. De nos jours, lorsqu'on veut faire du plomb de chasse, on verse le métal fondu du haut d'une tour. (On se sert à Paris de celle *Saint-Jacques-la-Boucherie*). La matière s'arrange en globules avant de parvenir au bas de la tour où elle arrive figée et durcie.

B

A O D

C

«Cela doit être : soit (*Fig. ci-dessus*) cinq molécules de matière A, B, C, D, O, parfaitement libres ; la molécule O attirera d'abord les molécules B, C, comme étant plus près d'elle avant la molécule A, d'où il résultera la figure

B
O
C

La molécule A arrivant un peu après, on aura la figure ci-dessous :

B
AO
C

Enfin la masse ci-dessus attirant la molécule D, on aura

B
AOD
C

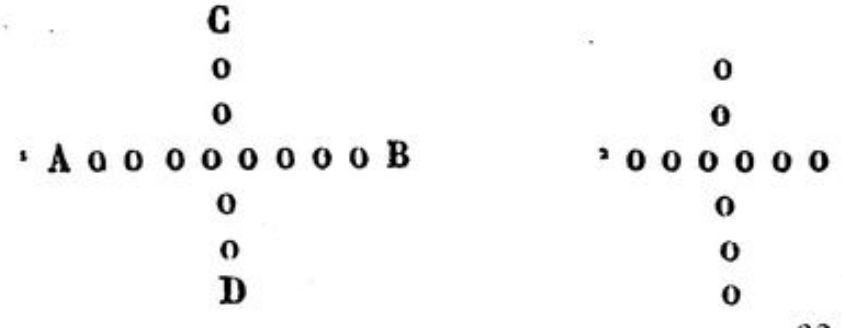
[1] M. Teyssèdre, dans ses *Merveilles* populaires *de la Terre.*

» Cette dernière figure est aussi large que longue en tout sens. Les molécules qui composent un liquide sont d'une finesse extrême; aussi peuvent-elles se mouvoir, s'infiltrer les unes à travers les autres. Une masse liquide en liberté, ayant la forme d'un œuf, prendra tôt ou tard la forme d'une boule. En effet, les molécules qui composeront la colonne appuyée sur les deux bouts de l'ovoïde (l'œuf) étant plus nombreuses que celles qui formeront une colonne transversale, s'attireront réciproquement avec une force suffisante pour obliger les molécules latérales à s'écarter. La figure ci-dessous aidera à faire concevoir cette vérité [1] :

» Les molécules qui forment la colonne ou ligne sont au nombre de huit; la colonne transversale CD n'en compte que quatre; les efforts d'attraction qui se feront suivant AB, seront donc le double de ceux qui se feront suivant DC; la colonne AB se raccourcira; plusieurs de ses molécules s'introduiront dans la colonne CD, et cette espèce de lutte cessera lorsque les deux colonnes se composeront d'un égal nombre de molécules et formeront la figure symétrique ci-dessous [2] :

» La terre donc, à l'état fluide, s'étant trouvée en liberté, a dû prendre nécessairement la forme d'une sphère.»

L'Astronomie, elle aussi, elle surtout, semble écrire en Lettres de feu l'histoire de la Croix. La *Croix du Sud*, constellation brillante du plus beau Ciel de la terre, paraît avoir été désignée par le Dante dans les vers suivants :



Io mi volsi a man destra e posi mente
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'alla prima gente.
Goder parea lo ciel di lor fiamelle
O settentrional vedovo sito
Poi chè privato se' di mirar quelle.

M. de Humboldt nous apprend, en ses *Voyages aux régions équinoxiales*, que « ces quatre étoiles firent une égale impression sur toutes les personnes de l'équipage ; *un sentiment religieux donne à la Croix du Sud un grand intérêt aux yeux des Portugais et des Espagnols;* mais indépendamment de cette forme, les deux étoiles qui représentent le sommet et le pied de la Croix, ayant presque la même ascension droite, la constellation paraît perpendiculaire quand elle passe au méridien, et devient une horloge nocturne pour les peuples de cet hémisphère. »

La nature elle-même resplendit de figures de la Croix ; il ne faut pas s'en étonner : elle est un type perpétuel de l'histoire de Dieu et de l'homme. — Il y a une pierre qui offre l'empreinte de la croix quand on la coupe verticalement ou horizontalement; elle est commune dans le Poitou; on en fait des chapelets, et en Espagne des amulettes. — La Cour de Bade possède une pierre précieuse montrant toujours un crucifix, de quelque côté qu'on la regarde.

Des familles tout entières de plantes sont figuratives de la Croix, et portent le nom de *crucifères* [1].

[1] L'une d'elles est particulièrement disposée à la solitude; —le Senevé, destiné à devenir un grand arbre, en est une autre. —La Croix, appelée *de Malthe, de Jérusalem* ou *Fleur de Constantinople*, tantôt blanche, tantôt incarnate, tantôt couleur de feu, est l'une des fleurs les plus magnifiques et les plus odoriférantes.

Les crucifères en général, et le *cresson* en particulier, sont très salutaires et anti-scorbutiques.

Le senevé guérit de la goutte remontée.

L'Arbre en général pousse naturellement en ligne perpendiculaire, puis, par deux rejetons, la ligne transversale de la Croix destinée à l'humanité.

La Fleur, la Rose, le Lys (dont la *fleur* même est cruciale), qui sont le signe de la beauté, de la pureté, sont naturellement et sont plus belles accompagnées de deux boutons formant *croix* avec elle.

La Vigne, surtout, semble aspirer à la petite croix dans le champ, par l'échalas, et à la grandiose sur le mur et la maison dans le jardin, par ce que nous appelons la *Treille*, dont les belles ont un corps en haut et ses deux bras en large.

Mais il y a ici des merveilles plus grandes encore ; « On trouve sur les bords du Misque au Pérou, dit Frézier dans sa description de ce pays, de grands arbres dont les feuilles ressemblent à celles de *myrte*, dont le fruit, en forme de *cœurs* verts, présente, étant ouvert, des feuillets blancs comme du papier, sur chacun desquels il y a un cœur dont le milieu est une croix et trois clous au pied. »

Un autre arbre est encore plus phénoménique ; on y trouve en relief le tableau tout entier de la Passion [1]. Et d'abord, c'est dans le *Nouveau*-Monde et dans la Nouvelle-*Espagne*

Le *raisin de renard*, dont les feuilles sont disposées en *croix de Bourgogne*, porte une graine excellente contre toutes sortes de poisons.

La *Cruciate*, sorte de *gentiane*, est admirable contre le venin et les vers. [*]

La plupart des *crucifères* produisent l'*alcali volatil*.

[1] Jean-de-Dieu, pour lequel Dieu semblait avoir fait des merveilles à *Grenade*, où il a élevé, si pauvre qu'il était, le plus riche *Hôtel-Dieu* de l'univers, a pris la *Grenade* pour devise.

[*] « Les racines de la *Rue*, que l'Eglise emploie dans les exorcismes, sont toutes marquées du signe de croix; et la Rue répandue sur la laine y détruit les araignées, etc.; elle écarte, parce qu'elle fait mourir, partout où elle croit, les serpents et les crapeaux,» dit le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*.

qu'on l'a découvert, au siècle où le Christianisme était plus menacé que jamais. — Il a reçu un nom générateur digne de lui : *Grena-dille (graine de Dieu)*.—Il est rampant en bois de *Vigne*, et s'élève en espalier au *Midi*. Ses feuilles ressemblent à celles de la vigne folle. Sa fleur est *blanche*, représente un Soleil, et s'élève d'une sorte de *Coupe* avec diverses petites pointes où l'œil le plus prévenu distingue les instruments du Calvaire. On y voit, sur une corolle d'un seul pétale planiforme, s'élever des étamines dont l'anthère enchâssée avec l'extrémité du pistil, tourne sur lui comme ferait une aiguille aimantée sur son pivot. — Le fruit n'est pas moins christianisé : c'est une sorte de *Cœur*, ou si l'on veut, une poire, pleine de petites graines dont l'arrangement figure un corps humain, et dont le goût réunit les deux extrêmes, l'agrément et l'acide. — La grenadille est si féconde en remèdes, que la médecine en connait plus de 3,000[1].

[1] Une lettre de la Sarthe, du 29 octobre 1835, a été publiée dans la plupart des journaux : « Dans la commune de Conflans, canton et arrondissement de Saint-Calais, la nature vient de produire un phénomène fort extraordinaire, sur le milieu d'un *potiron* de la grosseur d'un demi-boisseau de 37 litres. C'est la forme d'un *Ostensoir*, aussi uni et ressemblant que pourrait le faire un dessinateur. Cet ostensoir a *huit* pouces de long, son soleil *quatre* de large; sa tête est vers le *levant* et le pied au couchant. Le pied est très bien marqué, ainsi que la place où le prêtre met la main pour le porter. Au milieu du soleil, on voit l'emplacement d'une Hostie, et il est surmonté d'une petite *Croix*. Il semblerait avoir été *brodé* sur le fruit. Plus de 200 personnes se sont rendues chez le propriétaire pour s'assurer de la vérité de ce phénomène, et pas un des visiteurs n'a pu contester le fait, ni osé même rien conjecturer. Pour moi, je suis d'autant plus satisfait, que le propriétaire du merveilleux potiron est père de *treize* enfants qui tous, ainsi que leur mère, sont très chrétiens et très attachés à la foi royaliste. Le père et la mère, anciens fermiers, lui ont sacrifié leur petite fortune et ont passé leur jeunesse à soustraire à l'échafaud révolutionnaire les gens d'honneur

La Croix est aussi gravée sur tous les règnes de la société comme au cœur de la nature et en celui de l'homme.

Je la vois partout, partout signe de beauté, d'utilité, de nécessité, de priorité.

Et d'abord, dans le plus *ingénieux* de tous les *arts*, l'écriture : « La *Croix*, autre espèce de T primitif, dit Lanjuinais lui-même, dans son *Origine du langage*, fut la peinture de la *perfection*, de *Dix*, nombre parfait, de tout ce qui est grand et élevé, comme peinture des deux mains en croix qui valent dix, ou comme peinture de l'homme à bras étendus pour embrasser tout. » —Et M. Margerin : « La lettre grecque et phénicienne *Thau*, forme la croix T, et dans les nombres signifiait 300. Les mystiques d'Alexandrie ont symbolisé sur ce sens au delà de toute borne. Ils remarquaient, par exemple, que quand Gédéon se leva pour aller délivrer le peuple, il marcha avec 300 compagnons d'armes, nombre qui en hébreu s'écrit aussi par *thau ;* et suivant saint Jérôme, cette lettre, la dernière de l'alphabet des Hébreux, celle du *consummatum est*, dans la littérature antérieure à Esdras, se traçait aussi comme une croix : d'où vient qu'Ézéchiel s'écrie : *Signa thau super frontes virorum gementium ;* et plus loin : *omnem super quem videritis thau ne occidatis.*

Et voilà sans doute pourquoi, dans les langues vraiment

Aujourd'hui, malgré son grand âge et ses infirmités, le père est garde particulier des propriétés de M. le marquis de Vancé, et d'autres personnes. Tout le monde l'estime et l'affectionne. »

Voici un bel exemple de croix industrielle rapporté par Macquer : « Chaque partie de la peau des oignons de jacinthe, cette belle fleur des Indes qui fait les délices des Hollandais de Harlem, paraît avoir en soi la vertu de se reproduire, si l'on fait, sur les espèces indolentes, plusieurs incisions *en croix* qui pénétrent jusqu'au tiers de l'oignon. Plantées ainsi, elles donnent autant de jacinthes qu'elles ont d'incisions. »

« Les chiffres, l'écriture des nombres, sont chez tous les peuples encore plus *croisés* que les lettres proprement dites.

radicales, la *Croix* [1] fut la première lettre de l'alphabet [2], comme elle l'est encore dans les *tablettes* de nos enfants. L'*Aleph* des *Hébreux* a la figure d'une croix, laquelle est encore mieux prononcée comme *première lettre* des *Phéniciens* (*Recherches sur les médailles*, par Poinsinet de Sivry).

La forme cruciale domine même dans les plus anciens alphabets. L'écriture *chinoise*, l'une des plus anciennes du monde, est toute pleine de croix simples ou multiples; et l'Hébreu, qui se compose surtout de *carrés*, est la langue la plus visible, parce qu'elle est la plus *croisée* du monde.

Au fond, l'industrie de l'homme ne saurait rien opérer, son intelligence même rien concevoir, sans des dispositions perpétuelles de croix, vrais liens de toutes les choses nécessaires à l'intelligence et à la vie.

On voit la Croix à la tête de la géométrie et de l'architecture, et même de tous les *arts* nécessaires, les plus *beaux*.

Et d'abord, c'est la croix, qui est, on peut le dire, le *signe* de toutes les pensées, de toutes les actions, de tous les faits consommés.

Le premier trait abandonné à lui-même, couché ou même droit, est le signe de l'inertie; le second trait qui croise le premier, est seul l'expression du mouvement, de la vie, du travail de l'homme, et même de Dieu.

La *Croix*, c'est la *Création* même.

La simple ligne droite, et même la courbe, ne sont *en tout* que des *commencements*; la transversale ou cruciale, seule, est *une fin*.

L'enfant trace une ligne, un moins —, ou un |, avant d'aller

[1] La Croix est ternaire dans ses variantes: X (c'est celle de saint André), T, et †.

[2] Et c'est pourquoi les philologues vraiment philosophes essayèrent de rectifier l'ordre des lettres que l'ignorance et la dégénération avaient déréglé, et pourquoi les Grecs eurent des lettres appelées *mystiques*, dont le *Tau* était la troisième (V. les *Mémoires bibliog.* de M. de Fortia).

à l'école ; une croix +, lorsqu'il y va. C'est le sauvage qui plante un *pieu* de reconnaissance au désert, lorsque le Missionnaire élève et consolide une Croix en l'air.

Les colonnes mises debout sur nos *Places Louis XVI* et *Vendôme*, dans nos cimetières mondains, en haine, en contradiction visible de la Croix, sont le signe des révolutions ou du néant.

Seule, la Croix offre, elle constitue une chose vraiment visible, c'est-à-dire élégante, *finie*, satisfaisante à *l'œil* humain, une lettre, un mot, une *écriture* (*scriptura*[1], où il y a du *cri* et du *Christ*), une parole, et, disons-le, un *Verbe* à la lettre.

La ligne droite plate perpendiculaire et même pyramidale proprement dite, est comme invisible; c'est une chose, une lettre, un mot, si vous voulez, mais commencé seulement, qui laisse à désirer; — il en est de même de deux lignes parallèles.

Trois arbres, seuls, font nombre, et ombre.

La ligne droite, *croisée* par une ligne droite, seule, forme et constitue un *caractère* proprement dit.

[1] L'observation est si juste que la langue, l'écriture et le signe par excellence, garde des restes déchirés de *croix* dans tout ce qui a trait à l'écriture :—*crayon*, *craie*, *cran*, *cadran*, *croquis*, *crustacés*, *cristal*..., et même *creux* et *cratère*; et surtout peut-être *cramoisi*, le signe du sang.

Voyez à toutes les enseignes des villes *se croisant*, pour attirer les regards, deux choses de la boutique : deux *fusils*, à l'Armurier ; deux *queues* de billards, à l'estaminet ; deux *bas*, au bonnetier ; deux *clefs*, au serrurier, etc.

La croix est tellement nécessaire à l'œil et à l'esprit humain, même faux, qu'il la pose, perceptible, au dessus de chaque jambe même droite de ses alphabets et de ses chiffres lorsqu'ils sont imprimés, majusculés : I, A, B, etc., 1, 2, etc.

Et voilà pourquoi le peintre, s'il pouvait exister hostile au Christianisme, ferait encore des *crucifix*, quand ce ne serait que comme *Etude*, *sine qud non*. Comme le propriétaire d'un champ ferait la croix pour borne s'il était riche, ou s'il n'était pas borné.

Et c'est ici qu'il faut admirer la force radicale de ce dernier mot, qui se confond dans celui de *carré*, vraiment *magique*.

Le *Carré* ou le *quarré*, en effet, pour qui l'entend bien en géometrie métaphysique, et même en géométrie matérielle et commune, est l'unique *objet* humain et social[1] des mathématiques, dont toutes les autres figures, le *triangle* lui-même, et surtout l'*angle* et la *ligne* droits sont les *moyens*.

Et la *croix* est un *carré* visible, dont le point de jonction est le centre[2].

Il est même exact de dire que la *Croix* et ce point de jonction sont le seul moyen de *soutennement* du carré, ainsi qu'on les voit dans le cercle de la *roue*, l'organe du mouvement de

[1] Le *Cercle* ou la *sphère*, dont la mesure ou *quadrature* est tenue pour impossible par les plus grands mathématiciens, sans qu'ils en sachent la raison, est précisément l'*objet surhumain* ou divin des mathématiques, comme il est leur point de départ, et, si nous osons le dire, le rendez-vous de toutes les figures et de tous les éléments. Il est l'*infini dans la matière*, comme Dieu est l'*Infini dans l'esprit*, en présence de Copernic ou d'Euler eux-mêmes, qui ne peuvent lui donner qu'un regard respectueux, sous peine de mort!

Dans un autre sens, il est vrai de dire que le *cercle* n'est pas même une figure ou une réalité, mais bien le *mouvement* lui-même*.

[2] Comme tout *carré* est une *croix*, vue en regard direct de ses deux angles les plus opposés.

Les *cristaux* sont ici des types magnifiques.

Et voilà pourquoi la Croix et le Christ, peints ou même sculptés, figurent parfaitement, et même ordinairement, dans un *carré*, sous le nom de *cadre*.

* C'est le sentiment des plus habiles hommes, même modernes, et en particulier de M. de Lisle, qui sait faire aller de front les plus ingénieux aperçus industriels, les plus hautes pensées et les plus nobles actions politiques et religieuses, et, par surcroît, le fondateur du journalisme vrai.

nos voitures, comme du monde. — Si même vous supposez des *carrés* réunis, comme dans une étoffe, vous ne voyez plus que des *croix*, si vous voulez.

Aussi la Croix se trouve-t-elle plus ou moins régulière dans chacune des lettres et chacun des chiffres de toutes les langues, dans tous les instruments de la vie naturelle ou sociale, et même dans les sommités de la nature : depuis le Clocher de la Cathédrale et l'arbre de la forêt dont les deux pousses secondaires transforment la première en croix ; — depuis le *phare* antique et le *télégraphe* moderne, qui sied aux Tours ecclésiastiques, et dont l'alphabet à distances se résout en croix perpétuelles plus ou moins régulières : *Crux Christi candelabrum*, dit St Augustin ; — les *croix* des hotelleries ; — les *croix* salutaires des maçons dans les rues des villes ; — la *croix augmentative* de l'algèbre ; — jusqu'à la *croix*, si indifférente en matière de religion, de nos faux *honneurs*.

La *Croix* (proportionnée) qui surmonte le clocher catholique (proportionné lui-même), par exemple [1], lui donne au

[1] La croix est véritablement, dans toute la nature créée, la combinaison qui forme la régularité :—Supposez l'homme sans ses bras naturels ou seulement avec un bras unique, vous auriez un monstre à vos propres yeux (et je ne puis parler que des vôtres).—Et demandez à l'*amputé* de ses deux bras, exposé à une mouche seulement, s'il ne changerait pas son sort contre celui de l'aveugle, accompagné de sa *croce* et de son chien.

De l'homme croisé, si vous entrez dans la maison de l'homme, faite à sa sorte d'image, et vous y trouvez *trois ouvertures* au moins pour n'être pas misérable : la porte, au milieu de *deux croisées* ; une porte d'entrée, entre deux arbres ;—une chambre, entre deux cabinets ;—un salon, entre salle à manger et chambre à coucher ; — un grand salon, entre deux petits, etc. — Michel-Ange donne trois portes, celle du milieu, plus majestueuse, à ses Basiliques ; — et, dans l'intérieur, trois allées parallèles, sans compter la grande Croix dont les deux principales chapelles forment les bras.

L'aspect d'un jardin, d'un village, d'un pays offre le sujet de

premier aspect, et surtout a la première pensée, un air de *fini*, qui semble donner la vie, la beauté, la divinité et l'édification au monument tout entier : à ce point que l'artiste par excellence, si l'on pouvait le concevoir seulement sans le Christianisme, serait arrivé sans le christianisme à surmonter son œuvre d'une *croix* naturelle.

Ajoutez une croix dans une croix, vous avez le type de la beauté surhumaine et céleste : *l'Étoile !!!!* [1]

La *Croix* est tellement le *signe* par excellence, le signe original et type, que, dans *toutes* les langues, l'un est synonyme de l'autre[2].

Et voilà pourquoi St Ambroise considère la Croix comme la matière par excellence de la glorification [3] : *Crux gloriandi est piis et impiis Materia.*

la même observation : — un premier sentier, une première rue, une première route droite au milieu, et la seconde, en traverse, formant croix.—La Croix des champs est souvent entre 2 arbres.

[1] Et voilà pourquoi les astronomes ne croient pouvoir se représenter le *Soleil*, et l'Eglise le *Saint-Sacrement*, que par des *Étoiles d'or* éblouissantes, que l'imprimerie ne peut montrer.

[2] On dit proverbialement, et on met *des croix*, pour *des marques*. C'est en ce sens qu'un duc d'Orléans... ou plutôt Louis XII avait mis, sur une liste de criminels d'Etat, une *croix* à tous ceux qu'il voulait sauver !

[3] La ligne debout, considérée dans ses rapports avec la société, et prise moralement, est synonyme d'inhumanité, sous le nom de poteau, de *potence*, et en dernier lieu d'*arbre de la*

[*] Jusques dans les plus petites choses, la grande vérité *Chrétienne* se voit : et le *bicorne* de Bonaparte, faisant du petit *Homme*, fléau de *Dieu*, une sorte de *Tau* égyptien, a été adopté avec raison par l'Ecole polytechnique, comme la forme de couverture la plus capitale, parce qu'elle est à la fois la plus élégante, et même la plus salutaire.

Comme après tout la coiffure modèle de la femme à l'Eglise (celle du salon est celle du *monde* ou du *démon*. Saint PAUL, 1 *Corint.* 2, 5) est un chapeau de soie ou de paille analogue.

Seule, la Croix est le signe et l'instrument nés de la *Mesure* proprement dite [1] : — Le plus grand, le plus utile, le plus majestueux des niveaux, celui dont l'*abbé* Picard est l'inventeur, est une croix du premier ordre ; — la croix maçonnique, *Edificatrice*, qui se voit, qui se remarque surtout aux constructions dans la capitale, autre croix majestueuse qu'on prendrait volontiers pour une Croix de Mission ; — la *croix géométrique* du pilote, mesure des hauteurs ; — la *croix gnomonique*, cadran solaire, montre de l'heure par l'ombre de chacun de ses bras ; — la *balance* elle-même, mesure des pesanteurs et signe de la justice ; — et la Croix chrétienne, jadis si multipliée dans les campagnes de France, était, indépendamment de son objet principal, et par surcroît, la *borne* par excellence, et le *dieu Terme* de la Religion véritable.

Seule, elle l'est du *lien* physique [2], comme de la *loi* de la *réconciliation* [3] et de la *Religion* morales : — depuis l'*Ancre* de

liberté, lequel, comme a très bien dit un Conventionnel *anti-Chrétien* dans son vote homicide et même judaïque, *a besoin, pour croître, d'être arrosé du sang des Rois !*

La ligne courbe, le demi-cercle, lui, représente la barbarie intronisée et comme immortelle dans le *croissant* turc (qui me rappelle à plus d'un égard la *croix de fer* de Prusse), le contraire de la Croix, ou, si l'on veut, la croix délétère de l'Anté-christ futur.

[1] La mesure de Blé, en bois, a sa *croix de fer* inévitable.

[2] La plupart des objets mobiles, à l'usage de la nourriture et de la vie *humaines*, ont besoin de *croix* plus ou moins légères pour être transportés ou tenus, sous les noms d'*anses*, de *poignées*, de *mains*, de *bras*, d'oreilles, de tête (par exemple, dans le clou qui concourut au Crucifix)...

Et la main de l'homme ne peut rien tenir, et la plume, et ce livre notamment, sans croiser ses doigts.

[3] Et *reconciliet* ambos in uno corpore *Deus per Crucem*, interficiens inimicitias, dit saint Paul *aux Ephésiens*, 2.

navire [1], la *table* du *metteur en pages* de ce livre [2], jusqu'à la *corde* de la voiture, la *ficèle* du paquet et les *bandes* du journal[3]; jusqu'aux *bretelles* de l'homme et la *baleine* de la femme; — depuis le plus simple *tissu* de la toison de l'agneau, jusqu'à la *robe sans couture* de l'Homme-Dieu [4].

Seule, la Croix est l'instrument du soutien, du *support* [5]: le poteau élevé dont *les bras* sont en terre; — le pilier, où ils sont en haut, en forme d'Y grec; — la table, le pupitre; — les planches ou les pierres *croisées* du mur, du meuble, du parquet, du plafond, du toit, du bâtiment (sans *croisement*, dissolution) du charpentier; — les verrous, les loquets des portes; — les barreaux *croisés* en fer; les fermetures des boutiques urbaines, qui défendent les ouvertures de la maison; — le bois perpendiculaire *croisé* par le vitrage qui lui donne le *Jour*; — les *croix de fer*, qui la soutiennent dans sa ruine; — la colonne même de l'édifice : *Crux in fronte, quasi columnæ quædam figuranda* (St Chrysost. *contre les Gentils*). — Et, venant à nous, le bâton organisé (c'est-à-dire à *canne*, à *béquille*, comme à

[1] La croix, aussi, a été souvent comparée à l'*ancre du salut*, qui rattache l'homme à l'Eglise, *la terre ferme* par excellence.

[2] Cette table, les *cases* de lettres, et jusqu'à la *presse* et l'homme proprement dit de *presse*, sont comme un rendez-vous de croix matérielles et de croix humaines.

[3] Vous ne pouvez même pas nouer, sans les *croiser*, les deux extrémités d'un fil.

[4] Selon une pieuse tradition, cette *tunique sans couture* est l'œuvre des doigts de la Sainte-Vierge; et « elle figure l'*Unité de l'Eglise*, que les sectaires cherchent vainement à se partager, » dit Jean Racine lui-même dans ses *Réflexions sur l'Ecriture-Sainte*.

[5] En général, en *principe*, *nulle* chose ne peut se tenir, se soutenir hors de terre, se *pendre*, s'*appendre*, sans un point d'appui élevé, une sorte de *clou*, petit ou grand (un *croc*, un *crochet*, un *cram-pon*, une *cré-mailière*, etc.) avec lequel il fait croix. De là l'expression *in-crus-ter*.

Voyez au sixième étage d'une maison de Paris ou de Londres,

Crosse du pélerin, de l'aveugle, du boiteux, et surtout du pâtre et du Pasteur ;—depuis le pied, jusqu'au *squelette* du corps humain, dont un grand os principal, traversé par une foule d'accessoires eux-mêmes traversés, forme un ensemble de crucifix naturels; — jusqu'à l'homme vivant et énergique se sauvant des flots à la nage, avec ses *bras en croix*, et encore mieux sur une *planche de bois*.

Seule, la Croix est l'élément médiat ou immédiat de *l'alimentation humaine* : — depuis la *pioche* jusqu'à la *charrue*, dont le *timon* et l'*essieu* sont évidemment croisés; — depuis le *râteau* et la perche de la voiture de gerbes, jusqu'aux ailes du moulin à vent ; — depuis les deux *paniers*, l'étable et le ratelier de l'âne, jusqu'au *sac des épaules* du meûnier.

Seule, elle l'est de la force qui détruit et de celle qui édifie : — depuis le *marteau* en général et la *scie* communs ; — depuis le *glaive*, qui a toute la forme de la *Croix*, véritable glaive elle-même [1], le glaive plus humain [2] et plus divin qu'on ne pense, jusque dans ses blessures; — et le chasseur ou le soldat portant le fusil croisant son épaule; — jusqu'à l'armée rangée en bataille, à laquelle le Général donne, autant qu'il peut, la forme cruciale, dont l'avant-garde forme la tête et l'arrière garde le pied; — et les militaires en action, croisant leurs épées entre eux (en duel), ou *pourfendant* en deux le corps de leur ennemi, par le mouvement crucial de leur sabre.

Seule, la Croix est le signe et l'instrument du travail, de

l'homme faisant une croix frappante avec la barre de bois, sans laquelle il tomberait roide mort sur le pavé insurrectionnel et régicide..., mais consécrateur de Rois!

[1] Et voilà pourquoi l'Eglise dans la sixième *leçon* du *samedi-saint* appelle la Croix, glaive: *Crux.... gladius,...* pour tuer le péché.....

[2] Les principaux instruments de la bienfaisante chirurgie, sortes de ciseaux, sont aussi des façons de croix, et surtout le *forceps*, qui sauve l'enfant, et par contre-coup la mère.

la sueur, de la *souffrance*, du *Christianisme*, auxquels l'homme est destiné : — depuis l'*enclume* et le *marteau*, la *hache* et la *scie*, le *vilbrequin* et la *vrille* ; — la pelle et le ballet (organisé); — depuis les *deux aiguilles se croisant* pour le tricot, etc., et la navette volant sur les fils du tisserand, jusqu'à la *charrue* du *Labor*, qui ne fait pas autre chose que *croiser* la terre; — depuis le *crochet* du porteur et la voiture, quelquefois *à bras* humain, dont le seul timon est *une croix*, jusqu'au Fort de la halle *crucifié d'un sac* pesant sur la tête; et à l'homme de la *Presse*, qui *pressure* les peuples modernes; — depuis le *pieux Enée*, portant, *sauvant* son père sur ses épaules [1], et suivi de sa Creüse...., jusqu'à l'Homme-Dieu par excellence, portant sa Croix, que disons-nous? portant la Croix de tous ses bourreaux, et même de tous les hommes : *Crucem ut in eâ gloriemur*, *Dominus suo gestans humero*, *pro Virgâ regni nobis commendavit*, *quod est grande ludibrium impiis*, *grande mysterium piis*, *et undè mundi philosophus erubuit*, *ibi Apostolus thesaurum reperit*, dit saint Aug. *aux Galat.*, 6.

[1] Jusqu'à ce saint Jean porte-Dieu, *Christophore*, Christophe, Martyr sous Dioclétien, l'homme de Dieu Géant, dont l'Histoire n'en est pas moins prouvée pour être phénoménique * ; — et cet autre *Jean de Dieu*, son disciple à distance, qui croyait un jour, dans sa charité inouie, ne porter qu'un enfant trouvé sur ses bras et qui se trouva le porte-Dieu vrai : comme me le rappèle, oublieux que j'étais, au moment même, en venant me dire adieu, un dernier et célèbre Jean de Dieu, Magallon, né noble lui, et qui, portant comme Officier supérieur les armes impies de Bonaparte en Espagne, conçut l'arrière-pensée de porter celles de Dieu à la vue du prodigieux contraste des deux sortes de généraux dans la Péninsule.

* Vida lui consacra de beaux vers, dont voici plusieurs :

Omnia quod Victor superasti dura, virentem
Dant manibus palmam quâ regis altus iter,
Quod potis, ars tibi dat, nequeat cùm fingere vera :
Accipe cuncta bono tu bonus ista animo.

Seule, la Croix enfin, est le signe, la parole, le verbe de la souffrance aiguë; et voilà pourquoi les premiers hommes, plus près de Dieu et plus vrais, donnèrent son nom au *cri*, à la *cruauté* (*crudelitas*), et par conséquent au *crime* des hommes qui en est l'effet et la cause.

Seule, la Croix s'adresse à l'âme dans le roi de la petite harmonie : le *violon*, dont l'*archet* est évidemment la croix du corps de *Viottli* — et dans le roi de l'harmonie grandiose : la cloche colossale, dont les moyens d'élévation, le battant et l'attache supérieure, sont des *crampons* et des *crocs* monstres.

Seule, elle est le moyen du feu : et dans le *briquet* qui fait croix avec la *pierre*; — et dans le morceau croisant du bois, sans lequel le feu se fait mal ou pas; — et jusque dans le *couvercle* du clocher de la cheminée, croix parfaite, le dernier mode de conserver la chaleur et d'empêcher la fumée.

Seule, elle arrête ou dompte la force de l'eau, plus terrible que celle du feu, par les digues et surtout par le *pont* qui la *croise* dans toute la force du mot (le *Pont* qui, selon plusieurs Docteurs de l'Église, a donné son nom au Pontificat, lequel fait ou fait faire pont sur la mer du monde).

Seule, la Croix édifie, élève ou transporte : — depuis le *cri* du roulage, l'*échelle* et même la *roue* et la voiture, complication de Croix; — depuis l'*homme* faisant *croix sur son cheval*, jusqu'à *l'enfant qui grimpe à l'arbre* avec ses bras croisés; — depuis le mousse qui s'élève au dessus du mât, jusqu'au navire qui fend les eaux ou les airs avec ses voiles croisées; — jusqu'à l'échafaud du maçon, ou celui du bourreau.

Seule, dans la *Chaire* et à la *Barre*, la Croix permet au Prédicateur, au professeur, à l'orateur de se faire entendre [1].

Seule, la Croix descend au fond des eaux les poissons aimés des Apôtres, et élève jusqu'*aux nues* l'aigle et les *oiseaux du Ciel*; — et jusques par delà les plus hautes montagnes du

[1] Sans la *Chaire*, et même sans les bras oratoires du Prêtre, l'éloquence se concevrait à peine.

Et reconnaissons que la *Croix* est la méthode et le *Criterium* de tous les enseignements et la *Clef* de toutes les philosophies.

globe : *Non est aditus ad cœlestem gloriam, nisi per Crucem*, dit, au physique comme au moral, Erasme, dans une *Épitre*.

Seule, la Croix est le signe et l'instrument du plus simple mouvement *humain* : et l'homme, en effet, ne saurait faire un pas sans faire ou tracer sur le sol une croix dont ses deux jambes sont les deux bras étendus.—Et seule, elle est le signe et l'instrument du mouvement artificiel le plus grand dans le Navire et dans la *Boussole* [1], découverte ou du moins développée depuis le Christianisme, laquelle seule permit à l'homme, et d'abord à Colomb (*Christophe* porte-Dieu), de porter le Christianisme avec la Croix à un Monde Nouveau.

Je conçois, en conséquence, que le plus magnifique, le seul magnifique des monuments, en effet, l'Eglise (indépendamment de sa nature chrétienne et crucifiée), considérée d'en haut, et même vue d'en bas, vue en dehors et en dedans, est comme la *Barque* (qui couvre, renversée, *Notre-Dame* de la Trappe) et même le *Filet* du Pêcheur, une Croix immense, composée avec des croix, grandes, moyennes ou petites, infinies....

La Croix aussi, et comme signe, et comme monument, brille dans toute la nuit de l'Antiquité : « La fameuse *Clef* ou mesure *du Nil* qui se trouve mêlée à toute la théologie Egyptienne, dit le savant *Historien du Ciel*, n'était pas autre chose

[1] La *Boussole* la plus complète, la plus perfectionnée, n'est que la plus *Croix* : au point d'avoir une aiguille en forme de *planche*, et un *anneau* au milieu pour la faire *incliner*.

On voit assez les croix stagnantes ou fugitives des deux aiguilles d'une Montre, la parole du Temps, qui mène si vîte à l'E-Ternité (de *Trinité*).

[2] Les plus antiques statues Egyptiennes tenaient à la main cette croix *du Nil*, sorte de *clef* du monde.

Et qui sait si la Providence de la Rédemption (car pourquoi eût-elle reculé, et reculerions-nous devant les conséquences d'un vaste système, seul vrai ?) n'a pas exprimé la Croix, jusque dans la formation ou la réformation du Globe, par cette singulière Terre de l'Italie destinée au triomphe de la Croix,.... de l'Italie, où le philosophe voit bien mieux une Croix en pied foulant la

qu'une croix ordinairement simple ✝ et quelquefois quadruple même, arrêtée par *une main*, retenue par *une chaîne* ou surmontée du *cercle* symbole de la Providence. C'était, pour eux, l'emblème de la victoire de *Typhon*, c'est-à-dire du serpent *Python* qu'ils tremblaient de prononcer naturellement, étalant qu'ils avaient renversé les lettres, la + des amulettes qu'on suspendait au col des enfants, des malades et des morts, est venu delà. »

Un des plus savants hommes de l'Europe, Brunati, vient de refaire sur cet important sujet des recherches d'où nous tirons cet extrait : « On trouve, dit-il, les signes ☥ ,X,✝, sur un grand nombre de monuments païens antérieurs à J.-C.

« Le premier fait important, c'est celui qui nous a été conservé par Rufin, Socrate et Sozomène. Le premier, après avoir raconté l'événement mémorable de la destruction du temple de Sérapis sous Théodose le Grand et le patriarche Théophile à Alexandrie :

Judée Judaïque, que l'écolier une *botte donnant un coup de pied à la Sicile*?

L'île de *Crète*, où l'Antiquité profane, plus sacrée qu'elle ne pensait et qu'on ne pense, faisait naître le *fils du Dieu* Saturne, qui voulait se l'assimiler, se l'approprier par la *manducation* (tant il est vrai que la chose la plus étrange ne l'est que pour l'ignorance!); — et le faisait élever, soigner, par des prêtres remarquablement nommés *Curetès* et *Corybantes*; — cette île, aux *Monts-Blancs*, la *Terre de Jessé* de la Grèce, féconde en *froment*, en *raisins*, en *olives*, en *cresson*, en *laurier*, en *cire*, en *miel* du *Mont-Ida*, en vins de *Malvoisie*, en *agneaux*, en *laine*; —impatiente de toute bête venimeuse; — fameuse par les merveilles de Minos, de Dédale, du *Minotaure*, où les Athéniens offraient douze jeunes gens pour *Hostie annuelle*;—ayant l'Ile de *Chrysa* à côté d'elle : —forme comme l'Italie, une sorte de croix géographique, à deux caps, appelé *Crice*; (Voy. la I^re^ *Géographie* ancienne venue, je simple *Furgault*). C'est, en ce moment, l'Ile la plus chrétienne de la Grèce, impatiente du *Croissant*.

» Cet événement, dit-il, produisit la plus profonde impression sur tous ceux qui restaient encore attachés au paganisme, parce qu'il les fit souvenir d'une prédiction traditionnelle qui remontait à la plus haute antiquité. Notre signe de croix se trouvait représenté par l'une des *lettres hiératiques* ou sacerdotales, qui assure-t-on, forment les éléments de l'alphabet égyptien. La signification de cette lettre ou de ce mot était parmi eux celle de VIE FUTURE. Or, ceux qui, vaincus par tant de prodiges, venaient se ranger sous le drapeau de notre foi, déclaraient tenir de leurs ancêtres, que les monuments du vieux culte de l'Égypte subsisteraient jusqu'à ce qu'on vît apparaître le signe où était la VIE. »

Socrate rapporte le fait avec une clarté plus grande :

« Pendant qu'on démolissait le temple de Sérapis et qu'on en mettait à jour tous les réduits mystérieux, on trouva au milieu des décombres, des pierres sur lesquelles étaient gravées les lettres qu'on appelle *hiéroglyphiques*. Ces lettres présentaient la figure de la *Croix*. Les chrétiens et les gentils, également témoins de cette découverte, cherchaient chacun de leur côté à la faire tourner au profit de leurs croyances ; car les chrétiens, se prévalant de ce que la Croix est le signe ropre de la passion du Christ-Sauveur, prétendaient que ce caractère ne pouvait convenir qu'à leur religion, tandis que les payens s'efforçaient d'y trouver un rapprochement entre le Christ et Sérapis. Mais le signe de la croix n'en avait pas moins un sens différent aux yeux des uns et des autres. Pendant que ces débats avaient lieu, quelques gentils déjà convertis à la foi chrétienne, et versés dans l'interprétation des lettres hiéroglyphiques, vinrent déclarer que les caractères ayant la forme de la Croix ne pouvaient se traduire que par VIE FUTURE. Cette interprétation, toute conforme aux vœux des chrétiens, leur donna complètement gain de cause contre leurs adversaires. L'examen de nouveaux caractères hiéroglyphiques acheva de déconcerter les gentils, car on y vit que le temple de Sérapis devait être renversé aussitôt que le *signe de la Croix*, c'est-à-dire de la VIE FUTURE, aurait apparu et serait connu Un très grand nombre s'empressèrent

alors d'embrasser la religion chrétienne, et après avoir confessé leurs fautes, ils demandèrent le baptême. »

» Aussi tous les savants modernes, des antiquités égyptiennes se sont accordés à reconnaître, que la *Croix surmontée d'un cercle* (dite *croix ansée*), telle qu'on la voit si souvent dans la main des divinités égyptiennes, est le symbole de la *vie future* ou de *l'immortalité*. D'où il faudrait conclure que les Égyptiens avaient attribué une pareille valeur à ce signe par une secrète disposition de la divine Providence, qui conduit tout, et voulait que le signe de la vie future et immortelle fût annoncé par le signe qui indiquait la mort ou par l'instrument qui la rendait si ignominieuse et si cruelle. Porphyre, selon Proclus, attestait que les Égyptiens représentaient l'*âme du monde* sous le signe ⊕ ou d'une *croix entourée d'un cercle*.

— Quoi qu'il en soit, l'Obélisque Barbérin que l'on voit au Vatican dans la cour *della Pigna*, et l'obélisque de Salluste, maintenant sur le mont *Pincio*, présentent dans plusieurs de leurs parties les deux signes † et ⊕ comme on peut le voir dans Kircher et Zoëga, qui les ont gravés. Ce n'est pas seulement sur les monuments égyptiens de toutes les époques que l'on trouve les signes de croix, on les voit aussi sur des vases d'argile, sur des coupes et sur d'autres monuments antiques, ayant appartenu soit aux Étrusques, soit à d'autres anciens peuples de l'Italie, où les découvertes de ce genre sont si fréquentes.

» Sur la célèbre *table d'Isis de Bembini*, faisant maintenant partie du musée royal égyptien de Turin, déjà gravée par les soins de Kircher et de Montfaucon, on voit en deux endroits différents un vase surmonté d'une petite Croix ; sur un autre monument égyptien publié par Montfaucon, se trouvent encore trois vases du même genre alignés l'un derrière l'autre. — La fameuse inscription *en trois langues* de *Rhascid* ou *Rosette* présente un signe semblable à ce genre de croix † que des savants versés dans la hiéroglyphique prétenden

correspondre au mot grec Σωτερος, *Sauveur*. Dans l'une de mes visites au musée numismatique de Bréra à Milan, j'ai vu le sigle ou monogramme ☩ ou ☧ sur l'une des médailles des Ptolémées. Il se trouve placé entre l'écartement des jambes de l'aigle qui servait de symbole à ces rois, ou dans un vide de la face. »

Nos savants les plus indépendants reconnaissent ces grands faits d'histoire chrétienne : « Il existe une diversité extrême d'opinions sur le vrai nom et le vrai sens de cette figure. On la remarque déjà sur les plus anciens monuments de l'Égypte. Les Pères de l'Eglise y voyant une croix véritable, en racontaient des miracles. Saumaise s'est rangé à leur sentiment. Lacroze, Jablonski, Heine y trouvent, au contraire, l'image d'un Phallus avec rapport au signe de la planète de Vénus ♀. Zoëga a combattu cette opinion, et avance que c'est une *Clef du Nil*; que dans la main d'*Isis*, cet emblème caractérise la grande déesse qui ouvre et ferme le sein de la nature. Denon et autres ont suivi Zoëga. Sur les murs du palais de Medinat-Abou, on voit ce symbole porté par un grand nombre de personnages divers, entre autres par le roi triomphant; et les savants français, à cette occasion, le nomment simplement l'*attribut de la Divinité* (*Description de l'Égypte*, antiq. vol. 1 (Thèbes), p. 47. Visconti a repris l'opinion de Jablonski et l'a développée par de savants parallèles avec les symboles asiatiques, particulièrement ceux de l'Inde; le savant Larcher *sur Hérodote*, 2, p. 272. partage le même avis (Visconti, *Museo-pio Clem.* II. p. 36, sqq. — Pococke pensait que cette figure est un emblème des *quatre éléments;* Pluche y reconnaissait un *Nilomètre*. D'autres y voient une simple clé; et la prenant dans le sens le plus général, ils y attachent l'idée d'empire, de domination sur la terre. M. Petit-Radel, remarquant combien ce signe est répandu dans toute l'antiquité, et le retrouvant partout plus ou moins modifié, même sur les tombes runiques du Nord, signale son rapport avec le soleil et avec la lune, soit directement, soit indirectement; il en conclut que, très vraisemblablement, c'est un symbole de la division de l'année en trois saisons, division usitée chez les Égyptiens et chez nombre d'autres nations antiques (*Musée*

de Napoléon, IV, 109. (GUIGNIAUT, note de sa traduction des *Religions de l'Antiq.*). »

Mais il existe des faits cruciaux encore plus probants, et rapportés par des historiens encore moins récusables. Écoutons Dulaure, dans ses *Cultes antérieurs à l'idolâtrie*, car la vérité lui échappe du sein de ses grossières erreurs : « Pour distinguer le signe de la planète de *Mercure*, on ajouta à son cercle le caractère *Thau*, qui est une croix ou un T. C'est l'image du *Thoth*, qui, comme je le dirai dans la suite, consistait en une colonne de bois ou de pierre près de la cîme de laquelle était une traverse qui portait ordinairement des inscriptions relatives au culte, à la politique, à la morale et aux sciences. Je prouverai que le *Thoth* ou la colonne cruciforme était la même divinité fétiche que l'*Hermès* des Grecs, que le *Mercure* des Etrusques et des Celtes.

» Mais on donna au signe de Vénus une forme pareille à celle que je viens de décrire : il fallut donc ajouter au cercle de *Mercure* un caractère qui l'empêchât d'être confondu avec le signe de *Vénus*. On y ajouta *deux formes d'ailes, emblème de la vélocité de sa révolution autour du soleil;* car, comme on le sait, *Mercure* est, de toutes les planètes, celle dont la révolution est le plus promptement terminée. Ces ailes, lorsque, dans la suite, on eut personnifié Mercure, furent appliquées à sa tête, à ses talons, à son caducée. Je ne crois pas, comme le pensent quelques savants, que ce soit le caducée de Mercure qui ait fourni les ailes au signe de cette planète; mais il est plus satisfaisant de croire que c'est le signe de la planète qui a transmis ses ailes au caducée de Mercure, parce que ce signe est bien antérieur aux figures humaines données à ce Dieu, et au caducée qu'on lui fait tenir à la main, parce que *ce qui est simple est plus ancien que ce qui est composé.*

« La planète de Vénus fut également représentée par un cercle, auquel est réunie la marque distinctive du *Thau*. Ce signe ne diffère de celui de Mercure que parce qu'il est privé d'ailes; mais pourquoi cette planète porte-t-elle comme Mercure le caractère du *Tau* ou de la Croix ? Pour résoudre cette question, il faut que je pose en principe ce qui n'est pas encore prouvé, mais ce qui le sera dans la suite. *Thoth*, qui

avait pour caractère *Tau*, n'était qu'une pierre brute dressée, une de ces *colonnes cruciformes et limitantes si célèbres dans l'antiquité*, qui, ainsi qu'il a été dit, portait ordinairement des inscriptions, et fut adorée en Égypte comme un dieu. Vénus était également, dans son origine, une pierre brute comme le *Thoth*. Cette pierre était honorée chez plusieurs peuples voisins de l'Égypte, par des cérémonies fort étranges, et dont je parlerai dans la suite. On voit maintenant pourquoi deux divinités semblables dans leur origine, par la matière et par la forme, ont eu dans leur signe des caractères communs, le *Tau*, qui désigne le Thoth, et qui, dans la plupart des alphabets orientaux, est représenté par une croix. On sait au surplus que le signe *Tau* ou de la croix, faisait partie des cérémonies du culte de Vénus. »

La Croix religieuse, théologique, et quasi-chrétienne, se retrouve même aux deux extrémités du monde [1] de la façon la plus éclatante. Écoutons l'un des plus savants orientalistes modernes, M. de Paravey : « Quant à la Croix, signe de culte et d'adoration, même avant le supplice de J.-C., on peut ouvrir le *Chou-king*, et l'on verra que *Hien-yuen* (confondu par la plupart des auteurs avec HOANG-TY, ou le *Seigneur rouge*, c'est-à-dire ADAM), VOULANT HONORER LE TRÈS-HAUT, joignit ensemble deux morceaux de bois, l'un *droit* et l'autre *en travers*, et de là eut le nom *Hien-yuen*. Car *Hien* est le nom de la barre de bois *en travers*, et *Yuen* celui du bois qui était placé *droit*, ou dans la direction du nord au sud, disent les commentateurs. Le *Chran-hay-king* cité en cet endroit parle également de ce mont *Hien-yuen*; il dit que ce fut là que *Hoang-ty* se retira pour se mettre à l'abri des vents et des pluies, et place ce mont célèbre au bas du mont *Kouen-lun*. Enfin p. CXXX, *Chou-king*, même Discours préliminaire, où se trouve plus spécialement l'histoire de *Hoang-ty* ou d'*Adam*, inventeur de tous les arts, on dit qu'il naquit sur le mont ou la colline *Hien-yuen*, colline que certains mettent au nord de *Kong-*

[1] Chardin décrit *six tombeaux* en forme de croix, découverts près de Persépolis, capitale de l'ancienne Perse....

sang, autre pays mythologique ou *antédiluvien*. Si l'on rapproche ces traditions primitives de celles des Arabes, qui assurent que Noé sauva avec lui le crâne vénéré d'Adam, et l'enterra après le Déluge sur le mont où fut ensuite dressée la Croix, à Jérusalem; si l'on se rappelle que *Lo-py*, auteur du *Lou-sse*, ouvrage chinois assez étendu que nous possédons, et où nous avons vérifié les passages traduits par le P. Prémare, était de la secte des *Tao-sse*, c'est à-dire de celle fondée par LAO-TSEU, auteur du *Tao-te-king*, livre célèbre où est mentionnée la Trinité chrétienne, alors comme ces *Tao-sse* ne sont autres que les *Sabéens* de la Chaldée, et comme *Lao-tseu* était presque contemporain d'*Ézéchiel*, et a pu le connaître en Chaldée, on s'expliquera comment ses disciples ont pu consacrer la Croix au Très-Haut, et comment, tracée sur le front, elle marquait ce culte pur des élus, et pouvait les sauver.

« C'est en Chine qu'on trouve la Croix la mieux formulée, et presque les trois Croix du Calvaire dans la composition de l'hiéroglyphe antique *Ta-tsin*, signifiant le *pays de Judée*, et ici nous découvrons avec étonnement que dans cet hiéroglyphe entre l'idée d'*adoration*. »

En vérité, on dirait les trois Croix du Calvaire!

Et ce ternaire comme surmonté de son principe générateur, le Père Éternel, posé sur la voûte du Ciel!

Dans le prétendu *nouveau* monde, où nous aurions encore moins attendu la Croix, elle est encore plus grandiose :

« C'est dans un magnifique temple du Mexique, à Palenque, que les Voyageurs vont l'admirer, dit le savant *Chrétien* Bonnetty. *Palenque* n'est pas le vrai nom des ruines ; ce nom leur fut donné par les Espagnols. Leur plus célèbre explorateur, le capitaine anglais Dupaix, dit que les anciens habitants, en disparaissant de la surface du globe, ont aussi emporté avec eux le nom primitif de cette immense ville, que M. de Paravey a appelée la *Thèbes américaine*, et que l'on pourrait plutôt nommer la *Babylone du nouveau monde*....

» Tout l'édifice du grand temple est assis sur une base ayant la forme d'un carré long, et présentant trois corps de construction s'élevant en talus l'un au-dessus de l'autre. Cette base a 1080 pieds de tour et 60 pieds de haut. Au milieu de la

façade qui regarde l'orient, se trouve un grand escalier en pierres taillées, qui conduit à l'entrée principale. Toute la construction était couverte d'un enduit solide et brillant. Le soubassement est encore revêtu de pierres de taille, et chaque division offre une corniche carrée très saillante; ses dimensions sont de 240 pieds aux grands côtés, 144 sur les petits côtés, et 766 de tour; sa hauteur est de 306 pieds. L'intérieur est divisé en un grand nombre de salles et de cours aussi régulières et aussi compliquées que les édifices grecs et romains. Du milieu de l'édifice s'élève une tour qui servait de belvéder ou plutôt d'observatoire. Il en reste quatre étages; un escalier diagonal bien construit, conduisait au sommet. De grands souterrains existent au-dessous du temple, mais n'ont pas été tous explorés; dans ceux que le capitaine Dupaix a visités, il a trouvé quelques tables en pierre, qui servaient probablement aux sacrifices. Le monument de la Croix se trouve dans un temple ou oratoire situé sur une montagne d'un abord difficile. On arrive par douze grands escaliers en pierre sur une esplanade faite de main d'homme, et qui a 120 pieds en carré. Ce temple, comme tous ceux de Palenque, est couvert en pierres très bien jointes, et tout autour du toit règne une double corniche en pierre d'un très beau travail. La façade est tournée vers le nord.

« Voici maintenant comme Dupaix décrit le monument :

« Dans ce temple se trouve un symbole particulier, ou figure Cruciforme, de la plus grande complication, posant sur une sorte de piédestal. Quatre figures d'homme, deux de chaque côté, considèrent cet objet avec vénération. Les deux qui sont le plus près de la Croix sont vêtues de costumes différents de ceux que nous avons vus jusqu'ici; elles sont plus graves et méritent notre attention.

» L'un de ces personnages, plus grand que les autres, et qui semble être *de la classe sacerdotale*, offre sur ses bras élevés un *Enfant nouveau-né*; l'autre personnage est dans l'attitude de l'admiration. Les deux autres sont placés derrière chacun de ceux-ci : l'un représente un homme âgé qui tient dans ses deux mains élevées une sorte d'instrument à vent, dont le bout est placé dans sa bouche, et dont il semble tirer

des sons ; ce tube est droit, composé de diverses pièces réunies par des cercles ou anneaux, et de l'extrémité inférieure sortent *trois feuilles*, car ces peuples avaient une prédilection marquée pour cet ornement. Le dernier personnage est une figure d'homme grave et majestueuse, *dans l'étonnement de ce qu'il contemple*. Les costumes et ornements de ces grands bas-reliefs sont trop compliqués pour être décrits ; c'est tout ce qu'a pu concevoir et enfanter l'imagination exaltée de l'artiste.

» Une quantité innombrable d'hiéroglyphes accompagne cette représentation mystérieuse ; ils sont placés non-seulement près de la *Croix qui est l'objet principal*, mais aussi autour des figures latérales, et sculptés sur des dalles de pierre, ou plutôt sur une espèce de marbre d'un grain fin, de couleur jaune foncé, et distribués par lignes horizontales. Les sculptures précédentes occupent aussi d'immenses tables de pierre qui tapissent les murs intérieurs des sanctuaires. On ne peut douter de l'impression que cause la vue inattendue de cette espèce de croix. »

Une explication allégorique de la Croix de Palenque a été insérée en 1828 dans la *Revue trimestrielle* de M. Buchon ; la Religion peut encore en faire son profit :

« La Croix est un emblème qui représente la course annuelle du soleil dans l'écliptique partagée en quatre arcs ou sections ; et par conséquent c'est un symbole très expressif du soleil adoré dans ce temple de Palenque. Les branches lumineuses attachées aux bras de la Croix nous semblent désigner la lumière solaire aux deux solstices, et les croissants qui terminent les trois bras de la Croix pourraient indiquer la moitié de l'année ; car c'est plutôt la moitié de quatre croissants parfaits réunis ensemble, celui du milieu étant seul complet. Dans la religion symbolique des Hindous ; le mot *rayon* de roue aurait dû suffire pour avoir fait deviner le vrai sens de la Croix mystique, au sujet de laquelle on a fait tant de fausses conjectures. N'est-il pas maintenant *clair*, d'après ces rapprochements, que le signe de vie, de salut, de la vie future, de la vie divine ou de l'immortalité de l'âme chez les Egyptiens, n'est autre que la Croix salutaire du Soleil, au-

teur du temps, régénérateur qui ne meurt que pour ressusciter ? »

« Tels étaient le naturel et la beauté de la Croix que sa forme se trouvait comme de mode [1] chez les Romains à l'avénement de Jésus-Christ. Tertullien leur dit dans son *Apologétique* : « C'est sur une Croix que vos dieux d'Argile reçoivent les premiers traits. Les victoires que vous adorez sont formées

[1] C'était le supplice des esclaves, lesquels étaient en majorité, chez les Romains.

Pone Crucem Servo, dit Juvenal ; et Pétrone : *Nec Dii sinant, ut amplexus meos in crucem mittam,* etc. — En Egypte, c'était la peine des rois, et d'Inarus en particulier, au rapport de Thucydide. — En Perse, ce fut la mort de Polycrate, selon Hérodote ; — en Grèce, et par Alexandre-le-Grand, celle du médecin Glaucus ; — chez les Germains, celle des traîtres : *Proditores arboribus suspendunt* (Tacite.) — Les Carthaginois crucifièrent Hannon (Justin).

Le supplice de la croix, à Rome surtout, était circonstancié, comme le fut chez les Juifs celui du Sauveur : *Quotiès crucifigimus*, dit Quintilien, *celeberrimæ eliguntur viæ, ubi plurimi intueri, plurimi commoveri hoc metu possint.* — Polycrate, dit Valère Maxime, fut mis en croix *in excelsissimo Mycalensis Montis vertice.* « Le père de Carthalon, dit Justin, le fit mettre en croix très élevée avec sa robe blanche : *in altissimam crucem, in conspectu orbis suffigi Jussit.*

Vide cum robore pendens
Italiam cruce sublimis spectaret ab altâ,

dit le chantre romain de Régulus Crucifié à Carthage.

Promethée lui-même, le type de l'Humanité chez les anciens, l'*Ecce Homo* du Paganisme, passait chez les Romains pour avoir été crucifié ; témoins ces vers de Martial :

Qualiter in Scythicâ RELIGATUS *rupe Prometheus*
Non falsâ pendens IN CRUCE *Laureolus.*

de deux arbres en croix. Vos étendards militaires, par lesquels vous jurez et que vous mettez au-dessus de tous les dieux, sont encore des Croix, seulement enrichies de choses précieuses au lieu d'être nues comme les nôtres. »

[1] Et Minutius Félix dans son *Octave* : « Certes nous n'honorons, ni ne recherchons les Croix. Mais vous qui consacrez des dieux faits de bois, peut-être adorez-vous aussi des Croix de bois, comme faisant partie de vos dieux : car vos *étendards mêmes*, vos cantabres et vos enseignes dans les camps, vos Faisceaux à hache, sont-ils *autre chose que des Croix dorées et accompagnées d'ornements*? Enfin vos trophées victorieux imitent non-seulement la forme d'une Croix, mais encore d'un homme crucifié » : *Cruces etiàm nec colimus, nec optamus. Vos planè qui ligneos deos consecratis, cruces ligneas, ut deorum vestrorum partes forsitàn adoratis; nàm et signa ipsa, et cantabra, et vexilla castrorum, quid aliud quàm inauratæ cruces sunt et ornatæ? trophæa vestra victricia, non tantùm simplicis crucis faciem, verùm et affixi hominis imitantur.*

Merveille plus chrétienne encore : les Romains eux-mêmes figuraient... la *Croix!* sur le *Cercle* de leur *pain* quotidien !! qu'ils appelaient *Cadra !!!* (v. les *Catacombes* du savant Raoul Rochette).

Le règne animal lui-même présente une Croix, merveilleuse celle-là, sur l'humble sujet que montait le Sauveur, et dont les mœurs étudiées [2] renferment seules toute une pe-

[1] Il n'est pas jusqu'au crucifiement la *tête en bas* dont l'usage à Rome n'explique celui dont saint Pierre a été honoré ; et c'est Senèque lui-même qui nous le rappelle dans son traité *De la Consolation* : *Alii capite converso in terram suspendere.*

[2] C'est le plus *sobre*, le plus *laborieux*, le plus *ami du pauvre*, le plus *sain* (il n'est jamais malade), le plus *triste*, le plus *humilié* des animaux : je conçois que l'Homme-Dieu l'ait préféré à tous, se soit comme crucifié à lui, et lui ait donnés a *marque* de toute éternité.

tite démonstration du Christianisme que tout démontre à l'envi. — Et le Créateur, ami du Crucifix, n'a donné que par des Croix aux plus nobles animaux eux-mêmes de s'élever : — à la Colombe, de sortir de l'Arche avec l'Olivier et ses ailes déployées; — à l'Aigle, le superbe *oiseau du Ciel*, de fendre les nues....

Merveille plus grande, s'il est possible !

L'Homme, en tout ce qu'il a de caractérisé, de nécessaire, de beau, est un composé de Croix plus ou moins figurées, indépendamment de la Croix proprement dite formée par son corps et son bras *double* : — ses *deux yeux*, et même ses deux narines, croisant la ligne droite unique de son nez et de sa bouche; — ses *deux oreilles*, escortant sa tête; — ses *deux seins*, accompagnant la ligne droite séparative de ses côtes; etc.

Son germe lui-même, et surtout, est un *milieu* entre les entrailles de sa mère : — extrait, *milieu* entre *deux* personnes (la sage femme et la mère sage); — par *deux mains*, etc. ; — son corps vivant, entouré de bandes et d'habillements croisés, toujours à *deux pans*, dont il est le *milieu* ; — fonctionnaire, roi, général, etc., avec des insignes aux *deux* côtés (les épaulettes, etc.).

Enfant, l'homme, et même l'Homme-Dieu, est, sous peine de mort, accompagné de son Père et de sa Mère, qui le crucifient à Dieu, s'ils sont fidèles, et au monde s'ils sont marâtres. — *Homme*, l'homme, et même l'Homme-Dieu, sont des *milieux* entre le *Prêtre* à droite et le *roi* à gauche ; — et quelquefois entre deux pharisiens ou deux gendarmes..., pour être jugés devant un président, milieu entre deux juges :

Car *deux* juges, comme *deux choses* semblables *paires*, quelconques, sont une impossibilité.

Le cadavre de l'homme, enfin, est une terre entourée de linceuls croisés;—et puis, entre *deux planches recouvertes* d'une toile grossière, ou *d'un velours*, comme Bonaparte définissait *son trône* usurpé ; — porté dans l'Eglise du Ciel ou au cimetière de la terre, le plus souvent (dans les campagnes) sur deux nouveaux morceaux de *bois* formant deux Croix nouvelles, remplacées par deux trétaux formant deux dernières Croix !... et enfin par deux cordes tenues par deux croque-

morts au moins, pour le rendre à la terre d'où il est sorti...: en attendant la Croix de la Résurrection.

Mais il est temps de conclure, et par des raisons moins éloignées et plus directes :

Je conçois pour mode de la Passion de l'Homme-Dieu, la forme cruciale humaine, dont les bras sont les instruments plus particuliers et plus visibles, et puis les jambes par l'agenouillement, et jusqu'aux *doigts* par leur *jonction*, et qui constitue, dans le fait, le signe, le type naturel de la reconnaissance, de la proclamation de Dieu, de la prière à Dieu.

« Le Psalmiste met pour *même chose* : *prier* et *lever les mains* »[1], dit St François de Sales dans l'*Etendard de la Croix*[2].

[1] Le *Bras* lui-même, dont la saignée est si salutaire à tout le corps, n'est que l'instrument de la *main*, l'organe le plus ingénieux de l'homme, à ce point de faire toutes les merveilles extérieures de l'homme plutôt que ses propres yeux, et souvent même sans eux. Témoin le *musée* des *jeunes Aveugles*, que ne feraient pas leurs Directeurs les plus clairvoyants.

Les bras, et surtout les mains, sont, en un sens, l'*Esprit* dont le reste est le *corps*. Et voilà pourquoi seule la main constate la parole par le *manuscrit*, et seule elle cueillit et présenta à l'*homme* la *pomme* fatale, que la providence latine des noms a nommée comme le *Mal* lui-même.

Et dans la main, le seul *Pouce* a mérité les honneurs d'un *Traité ad hoc* du plus savant médecin de l'antiquité (Galien) pour démontrer *Dieu*.

Il est remarquable aussi que le pouce, auquel la main peut se réduire, a seul la mission spéciale et fondamentale de donner la plus grande force aux autres doigts : celle du *poing*, et cela, en faisant une *croix* serrée avec eux, en les crucifiant à lui et se crucifiant à eux.

[2] L'ingénieux et grand théologien saint François de Sales cite alors ces vers païens en signes typiques de la *Préparation Évangélique* par la Croix :

Et duplices tendens ad sidera palmas....

L'auteur d'une *Physiognomie en sa splendeur* en rappelle

Les mains de Jacob sont disposées en *Croix* lorsqu'il bénit ses petits enfants : ce qui est la figure de Jésus-Christ selon les Pères, dit dom Calmet.

d'autres, qu'il fait précéder d'une considération nouvelle : « Anaxagoras disait que l'homme était sage parce qu'il avait des mains; mais bien je veux dire avec Galien, lumière des médecins, que l'homme a des mains, parce qu'il est animal sage et raisonnable.—Les Egyptiens ont fait tant d'état des mains en leurs plus recelés mystères, qu'ils avaient accoutumé de s'en servir en leurs hiéroglyphiques, pour signifier la *foi et la fidélité* ; et outre ceux-là, plusieurs autres anciens prophanes et sacrés auteurs ont fait de tout temps entendre les vœux qu'ils faisaient au ciel, et le ravissement de leur cœur à la Divinité, en *tendant en haut leurs mains* : de quoi Virgile et autres témoignent :

At pater Anchises oculos ad sidera lætus
Extulit, et cœlo palmas cum voce tetendit, etc.
Dicitur ante aras media inter numina Divum,
Multa Jovem manibus supplex orasse supinis, etc.
Corripio è stratis corpus, tendoque supinas
Ad cœlum cum voce manus, etc.
Sustulit exutas vinclis ad sidera palmas, etc.

« Nous voyons par ces exemples, comme les anciens ont montré, que les mains dressées en haut étaient le symbole du cœur, qui demandait secours au ciel ; et telle sorte de prière est extrêmement agréable à Dieu : témoin l'Ecriture-Sainte, qui nous enseigne qu'à mesure que Moïse priait, ayant les mains tendues en haut, le peuple de Dieu surmontait ses ennemis. Que si on cognait l'homme demandant secours à Dieu, par l'élancement de ses mains, en haut, en son affliction ; si fait-on bien quand il est joyeux et content par le battement des mêmes parties. Les *juges sachant* très bien, que par l'*élévation des mains en haut*, Dieu est invoqué, lorsqu'ils veulent tirer la vérité d'une affaire, font lever la main, — Or, si l'usage et office de ces parties est si

La forme cruciale est encore le signe I. de la plus grande bienfaisance dans les *deux mains*, lorsqu'elles font l'aumône à la fois (le proverbe *donner des deux mains*, en est la preuve); II. de la charité, qui naturellement *donne le bras* ou la main ; III. de la plus grande affection, du plus grand *attachement*, de la plus grande *charité* ; et l'enfant élève ses petits bras à la vue de sa Mère qui lui tend les siens, pour l'enlever à son cou auquel il s'append en crucifix...., deux fois vivant.

Mais il est une magnificence de la Croix, disons le, plus magnifique que toutes les autres ; car elle en est, en quelque sorte, l'application, le résumé, l'objet : c'est, dans toute la nature, et surtout dans l'homme, de constituer le signe et le besoin inné de la sortie de la terre, et de l'élévation vers ce qui sort de la terre ; — vers ce qui est moins grossier que la terre ; — dans les airs, vers le Ciel.... Ainsi le *grain de blé* s'en détache ; — puis la feuille ; — puis le premier produit de la feuille ; — puis le second, etc. : — dans chacun desquels on remarque des veines *croisées*, dont la principale est la plus ascendante. — L'arbre qui s'élève le plus se plaît dans les côteaux des montagnes ; — et surtout le *Pin* des Alpes, les *Cèdres*, éternellemeut *verds* ou vivants du Liban, le *Palmier* de la Terre sainte, tous avec leurs branches-*bras élevés*.

Les animaux, selon qu'ils sont plus utiles, plus amis, ou plus aimés de l'homme, tendent aussi à fuir la terre, et surtout les *lieux inférieurs*, comme s'ils étaient le séjour de la souffrance en même temps que de l'obscurité : — l'agneau se plait, *comme la chèvre*, sur *le rocher* (*in rupe Capella*. VIRG.) ; — l'oiseau, sur la fleur, puis sur l'arbre, puis sur la maison, puis sur la montagne, et enfin dans les nues, où l'œil humain ne peut plus apercevoir sa *croix*, toute immobile qu'elle est devenue.

L'homme surtout, même le plus dégradé, a comme une

beau, et si excellent, il ne faut point que nous doutions que de la contemplation d'icelle, on ne puisse tirer plusieurs choses dignes d'admiration. »

horreur de la terre [1] et de l'eau, dont le nageur, les bras étendus, s'efforce à sortir sa tête. — L'architecte qui s'élève avec son niveau-croix; — l'astronome, avec ses lunettes braquées en croix, sont, toutes choses égales, plus considérés que le peintre qui toutefois se pose sur la chambre élevée de sa maison. — Le maçon même qui s'élève au faîte du bâtiment sur un bâton *croisant* la corde, et qui fixe le drapeau de la *Croix* au faîte de la maison finie, est mis au-dessus du serrurier qui fait les clés et de l'armurier qui façonne des épées cruciales vers le sol.

Le père de famille, inquiet de son fils absent, monte au faîte de sa maison; le nautonier au tillac, à la vue du gros temps;— peu satisfaits, plus hardis, plus ambitieux ou plus vains, les aëronautes Charles, Biot, Gay-Lussac, s'élèvent à 7000 mètres dans les nues ; — Saussure ou Ramond, à la cime perdue du mont Blanc ;—Humboldt et Bonplan, à 6000 mètres sur la Chimboraro ; — plus bienfaisant, plus chrétien et plus courageux, Bernard de Menthon, au flanc du mont Saint-Bernard, où il parvient à dresser sa chapelle ; et plus haut encore sur le pic de l'abîme, où il pose une *Croix de bois* secourable pour l'homme audacieux qui veut la surpasser, ou pour le fidèle qui l'aperçoit de la plaine[2].—Non moins hardi, non moins

[1] Les travaux des puits et des mines, ceux des égoûts et des cimetières ne se font qu'à force d'argent ou de résignation.

[2] Toutes les Eglises, toutes les Chapelles surtout, sont placées au-dessus des montagnes, par un sentiment plus ou moins réfléchi des vérités premières, et du soin que la Providence du Christianisme eut de faire naître l'Homme-Dieu, et de lui faire faire ou souffrir toutes ses merveilles, le plus loin de la terre pour en être plus à vue : —*Béthléem*, la *Maison de Pain*, où naquirent tour à tour David, Salomon et le Sauveur; — *Nazareth*, où celui-ci demeura ; — le Carmel ;— le *Tha-bor*, où le *Theos s'arbora ;* — le Calvaire, son trône de gloire, etc., sont des montagnes élevées. — Celle de *Béthléem* n'est plus habitée aujourd'hui que par quelques Chrétiens, pauvres volontaires, dont la vie est employée à façonner de petites *Croix*, de petites *Vier-*

habile, et plus heureux, et plus glorieux, Michel-Ange met le *Panthéon en l'air*, comme il avait dit à Jules II : en sorte qu'il est vrai de dire que jamais l'homme ne s'est élevé plus haut que pour élever des croix encore plus haut que lui.

Le plus grand des évêques du dix-huitième siècle, Belsunce, présenta à la France, et, on peut le dire, à la terre, l'un des plus magnifiques spectacles qu'elle ait jamais vus depuis les merveilles de Sinaï et du Thabor, lorsque, pour rendre grâce à Dieu et à la Mère de Dieu de la cessation du terrible fléau qui avait fait de Marseille une sorte de tombeau, il s'éleva au faîte de sa cathédrale avec le Saint-Sacrement, qui fut adoré, et qui pouvait être vu, de tous les points de la ville, et même de la campagne.

L'homme élève la Croix le plus haut qu'il peut dans la nature qui l'entoure; il l'élève le plus haut qu'il peut sur sa tête : la couronne du premier des Empereurs romains chrétiens, ressemblait à la Thiare du Pontife, surmontée d'une Croix.

L'homme lui-même, vivant, debout, dans l'attitude divine et presque chrétienne où l'a peint Ovide, est une Croix; une intelligence crucifiée sur des organes, un vrai, un permanent, un vivant Crucifix.

Il l'est bien mieux, lorsqu'il travaille, développé par ses bras et ses jambes, par sa parole et par sa volonté, *à la plus grande gloire de Dieu.*

Un simple ouvrier, un *charpentier* aussi intrépide qu'habile

ges et de petites *Chapelles*, comme la sainte famille, d'autant plus édifiants qu'ils sont plus loin de leur pays natal.

Et telle est la force chrétienne et la théologie de ce qu'on appelle l'*alphabet* (Dieu s'appelle l'*Alpha*), qu'on nomme précisément *Crête*, le faîte extrême d'une montagne ou du Coq de la Passion, comme on nomme *crâne* celui de l'homme.

La *montagne*, jusques là inaccessible, dont la *Foi* de Charles-Emmanuel a fait le *soulèvement*, pour *créer* un chemin superbe de Chambéry à Lyon, et *lier* à jamais la Savoie à la France, s'appelle le *Mont de Crotté*....), d'où peut-être la grande famille Sarde de ce nom.

(cela soit dit en preuve nouvelle de sa supériorité, de la sorte de consécration, de sa profession à la p. 323 etc. de nos *Magnificences de Joseph*), s'est élevé à la plus grande hauteur monumentale connue [1], celle de *Notre-Dame* de Bruges, et au plus beau point de vue de l'occident (car de là il voyait mieux, s'il est possible, qu'à la flèche de *Notre-Dame* de Strasbourg où s'admire tout le Rhin), ayant à ses pieds comme des points, Bruxelles, Gand, Bréda, Flessingue, etc.) ; et entendant à ses oreilles le gémissement naturel de cent cloches, dont plusieurs colossales.

Voici le fait raconté récemment, dans un livre dont le Roi des Belges, qui dut en être émerveillé, a accepté la *Dédicace* :

« La Tour et l'Aiguille qui la surmonte est une des plus hautes du monde. Elle a 145 mètres (435 pieds), et elle sert de direction aux navires en mer. La partie carrée de cette tour

[1] La grande tour de *Saint-Pierre*, à Louvain, qui était plus haute, s'écroula en 1606, et fit écrouler avec elle les deux qui concouraient à sa force et à sa splendeur, ainsi que presque tout le quartier, et cela au moment même où Juste Lipse, le plus illustre des savants de son Université, l'historien *de Cruce*, etc., mourait en disant, sans connaître le fait : *Omnia cadunt.*

Le *Dôme* de la cathédrale de Milan, surmonté d'une statue de la Vierge en or, que Galéas Visconti fit élever par suite d'un *Vœu* fait à Marie pour avoir des enfants de sa femme Isabelle de France, offre un coup-d'œil de ce genre sur une belle partie de l'Italie ; et l'on admire particulièrement, dans la ville même, autour de ce *Dôme*, les clochers de *Sainte Marie de la Passion*, de la *Victoire*, de la *Paix*, du *Secret*, et des *Grâces*, élevée par la seule piété de *Marie* Visconti.

Il est assez beau encore, comme entre ces deux-là, le point de vue de la *Croix de Saint-Etienne* de Vienne, la plus haute après celles de *Notre-Dame* de Bruges et de Strasbourg ; de cette Croix qui semblait le *point de Mire* du bombardement des Turcs au terrible siége de 1683, même après que l'Empereur d'Allemagne eut fait mettre le *Croissant* sacré de ses ennemis à la place.

était flanquée autrefois de quatre tourelles hautes de 80 pieds, et du milieu desquelles l'aiguille s'élançait dans les airs. Une girouette en forme de coq gigantesque, surmontée d'une croix de quinze pieds de haut, fut placée sur cette pointe en 1711. On raconte à ce sujet un trait de hardiesse qui semble mériter d'être rapporté.

» Un charpentier, nommé Stevens, mort en 1746, était connu par son intrépidité; blessé qu'on eût attribué à la peur son absence de ville, lorsqu'on posa l'immense girouette, il voulut donner un éclatant démenti aux railleurs. Après avoir demandé à sa femme de prier pour lui, il entre dans la tour muni de cordes, et arrive bientôt à la dernière ouverture, encore séparée de la girouette par une distance de 45 pieds. Là, il noue les cordes autour de son corps, les attache par l'autre bout à une des pierres en saillie dont cette partie de la flèche est hérissée, et de pierre en pierre, suspendu sur l'abîme, il atteint enfin le pied de la girouette; mais ce n'était point assez pour sa hardiesse; il faut qu'il s'élève encore plus haut encore; et après de pénibles et périlleux efforts, il parvient à se placer à cheval sur le coq. Tout à coup le vent change et la girouette décrit un cercle immense; on crut voir le malheureux lancé dans les airs. Son courage et son sang-froid le sauvèrent; cramponné sur sa monture, il attendit que le vent se fût calmé pour opérer sa descente. Le ciel était superbe; on l'avait aperçu, et des milliers de vœux demandèrent à Dieu son heureux retour. Il parvint enfin à regagner la lucarne par où il était sorti, et mit enfin pied à terre sain et sauf, au milieu de la foule qui le porta en triomphe à sa demeure. »

Il y a quelque chose de plus digne d'admiration encore.

La Croix est encore le type originaire et même dérivé, visible, du *Cœur* matériel, triangulaire (le Triangle lui-même est crucial) de l'homme: et voilà le secret, sans doute, de la réduction de tout l'homme à son propre cœur;—et peut être de la *consécration* des *Cœurs de Jésus et de Marie*; — du culte que l'Église leur réservait pour les derniers temps;—du devoir de faire le signe de Croix et de porter la Croix jusque dans son cœur: *Crux in mente formanda est*, dit saint Chrysostôme, *sur*

saint Matthieu. ... « *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis,* » dit encore mieux saint Paul *aux Galates,* ch. 5. — Et l'Église, dans le *Stabat* : *Crucifixi fige plagas cordi meo validè.*

Seule, enfin, la croix est le signe de l'arrivée au but de l'ouverture des portes, de toutes les natures d'entrées, de victoires, de glorifications : depuis la *clef* de la maison jusqu'à l'*échelle* du clocher, jusqu'à cette Clef de *Pierre* qui seule ouvre les portes du ciel : *Crux Christi, clavis est Paradisi* : *Hæc infirmorum baculus, Pastorum Virgo, convertentium manuductio, proficentium perfectio, animæ salus, et corporis, omnium malorum aversio, omnium bonorum Datrix*, disait Jean de Damas, qui dit et abrège excellemment par là tout ce que nous avons dit, et surtout ce que nous avons voulu dire.

En telle sorte qu'il a fallu des croix et des croix infinies en mouvement, et en signes, pour crucifier le Sauveur!!!

Mais il est temps de venir à la Croix véritable, à la Croix *objet*, à la Croix dont toutes les autres ne sont que le moyen.

Et le Paganisme, et jusqu'au Judaïsme, en ont entrevu ou avoué le mérite et la nécessité. Et saint Paul n'hésite point à le déclarer aux Colossiens 2, 26 : le mystère, jusqu'alors caché dans le fond des siècles et des générations, est enfin *manifesté* (V. la puissance des *mains!*) aux Fidèles : *Mysterium quod abscondit fuit a seculis et generationibus, nunc autem* MANIFESTATUM *est Sanctis.*

Platon, qui fut le disciple de *Socrate*, le sot *Christ* du paganisme, est aussi l'historien prophétique du *Christ* véritable, selon cette parole inouie du *Timée* : Τήν πετά τόν πρῶτον Θεὸν δύναμιν κε Χιᾶσται εν τῶ πάντι. « (Cette Vertu, qui est après le premier Dieu, a été imprimée sur le monde en forme de X [1]. »)

[1] Saint Justin, qui cite ce texte (1e *Apol.* n. 60) dit que Platon avait tiré son idée de la Croix élevée par Moïse dans le désert, et qui avait sauvé les Israélites des serpens. Anaxagore disait aussi que la Vertu divine est répandue dans les quatre

Et surtout selon le fameux passage rappelé dans ces beaux vers du *Poème de la religion*:

Que son Héros, dit-il, attende avec courage,
Tout ce que des méchants lui prépare la rage.
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché* [1]:
Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui sera sa défense.
L'Oracle est accompli. Le Juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre :
Ils volent : l'Univers est rempli de leur voix.
Repentez-vous, pleurez, et montez à la croix.

Et celui de Philon, surnommé le *Platon juif*. Il dit à propos de la *loi* de la croix *des homicides*, etc. : « Il était raisonnable que les ennemis de toutes les parties du monde fussent *élevés en haut*, et montrassent leur punition au soleil, au ciel, à l'eau et la terre. C'est aussi une chose bien ordonnée que *les Pères* ne meurent pas pour leurs enfants. »

Je conçois en effet pour théâtre de la passion du Sauveur, du Dieu-Homme, la Croix proprement dite, le plus odieux supplice des anciens si féconds en supplices, celui qui s'adapte le plus exactement à tout le corps humain [2] et à tout l'univers;

points cardinaux du globe, sous la forme de *deux lignes coupées à angles droits*. (V. Kircher, *Sphinx Mystag.*).

[1] « Fameux passage de Platon, appliqué à *Jésus-Christ* par Grotius et M. de Meaux. Cicéron et Sénèque l'ont traduit. Ce dernier par ces mots, *Extendenda per patibulum manus*, désigne clairement le supplice de la croix. Le mot grec dans Platon désigne un supplice d'esclave, dans lequel le patient était attaché à un pieu : ἀνασχινδυλευθήσέται. » (Note de Racine).

[2] « La jeunesse française, dit Maupertuis, dans sa *Vénus physique*, dès son enfance a le corps renfermé dans une boîte de baleine, ou forcé par une croix de fer qui la gêne plus que toutes les bandelettes qui serrent le pied de la Chinoise. »

qui élève le plus l'humanité;—et cela, parce que je conçois, eu égard à la gravité du mal, à la grandeur du Dieu blessé, la nécessité du sacrifice le plus absolu, le plus universel, le plus sanglant, le plus bienfaisant, le plus visible.

Dans la croix, seule proportionnée à toute l'humanité, il y a le lieu de peine, la place de sang : pour les reins,—pour les bras,—pour les pieds,—les instruments immédiats de tous les péchés d'action ; et surtout pour la tête, instrument de tous les péchés d'omission, et qui, coupable aussi des autres, a, sur la croix, la place d'honneur [1].

[1] Et même des Jambes : *Crus*, etc. (v. SAINT JEAN, 19, 31 *). De façon à montrer à la lettre l'*Homme* sans Homme-Dieu de Pline le *naturaliste* (L'autre Pline paraît avoir connu l'autre Homme).

Tacet manibus pedibusque devinctis, flens, animal cæteris imperatorum, et supplicïis vitam auspicatur ; unam tantum ob culpam, quia natum est. Ce qui fait conclure à Pline qu'il est bien étonnant que l'homme, après de tels commencements, puisse conserver quelque sentiment d'orgueil : *Heu dementiam, ab iis initiis existimantium ad superbiam se genitos!*

On peut présumer ce que pensait du crucifiement du Sauveur, ce Joseph Scaliger lui-même qui disait des simples martyrs : « La lecture de leurs *actes* fait une telle impression sur les âmes pieuses qu'elles ne quittent jamais ce livre qu'à regret; chacun peut s'en convaincre par sa propre expérience. Pour moi, dit-il, j'en fais ici l'aveu : il n'y rien dans toute l'histoire ecclésiastique dont je sois aussi touché ! Quand je lis ces actes, je ne me possède plus! »

Les païens *inhumains*, et jusqu'à Cicéron, *in Pison.* 42, souhaitaient la croix à leurs ennemis : « Non ego si te cruci suffixum viderem, *majore afficerer* lætitiâ et corporis tui laceratione. »

* Le mot *Crux*, dans ses racines hébraïques, et même grecques, est synonyme de douleur, et même de mort : d'où viennent encore nos mots *crouler*, et même *chûte* (v. le *Manuductio ad latinam linguam*, de *Christian* Becman.)

Dans la Croix seule, il y a à la fois *conservation*[1] et *affection* de tout le corps et de toutes les parties du corps humain.

Supposez tout autre instrument du supplice, ancien ou moderne, la *strangulation*, l'*ampalement*, etc., la potence même; supposez surtout la roue ou la guillotine qui ôte à l'homme, d'un coup, ce qui montre en lui une image de Dieu; et vous manque, d'un coup aussi, le Christianisme tout entier; et l'Esprit-Saint ne peut plus dire, du Sauveur, qu'il a obéi non seulement jusqu'à la mort, mais encore jusqu'à la mort de la Croix: *Obediens usquè ad mortem, mortem autem Crucis....*

Supposez la *Ciguë* de *Socrate*, vous avez même un supplice sot et presque comique!

Et, effectivement, la Croix était la seule peine véritable, complète, suffisante pour représenter l'expiation *de tous les péchés* du monde, par *tous les organes* de l'homme;—le seul châtiment cher à l'humanité; — le seul *sacrifice*; — le seul *supplice suppléant*, et *suppliant*; — le seul *signe* (de *sanguis* !) capable de montrer, de démontrer toute l'histoire de la Religion, toute la Religion elle-même, en *un trait* de pinceau ou de plume : +, et de les rappeler à tout moment, à la seule ouverture de l'œil, dans toute la nature, dans toute la société, et à tout le monde : *Lectus Dei morientis, est Cathedra nos docentis.* (*Prose* de la *Sainte-Croix.*

La Croix toute seule, et même toute nue, c'est le Verbe, c'est la Prédication, et même la plus éloquente (Je ne conçois pas l'autre sans elle) des Sens, abstraction faite de l'Esprit (et le plus grand génie en est à ses sens); c'est l'Evangile de l'œil: et par conséquent celui des enfants, des pauvres[2], des infirmes, les quels sont en majorité sur la terre.

[1] En sorte qu'on peut encore dire de l'Homme-Dieu, comme de l'Homme-Homme, cette belle trinité de vers d'Ovide :

> Pronaque cum spectent animalia *cætera terram*,
> *Os homini sublime dedit, Cælumque tueri*
> *Jussit, et* erectos ad sidera tollere vultus.

[2] C'est le principal Evangile des idolâtres, entre les mains

La Croix, en effet, est une parole, et la plus puissante de toutes, un Verbe : *Verbum Crucis*, dit saint Paul aux Corinthiens ; et il faut bien se garder de la laisser s'échapper de nos paroles *éloquentes* proprement dites, ou vides : *Non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur Crux Christi*, dit le même saint Paul, contempteur, destructeur par là de toute notre *littérature* contemporaine.

C'est la Croix, presque toute seule; qui provoqua, qui souleva les croisades, entre les mains de saint Bernard, de Pierre l'Ermite [1], d'Adhémar, illustre Évêque du Puy, etc.

C'est la Croix seule qui causa, et son amour qui caractérise, les grands hommes et les femmes grandes. *Saint Laurent* Justinien, illustre patriarche de Venise, subissant une opération chirurgicale : *Coupez hardiment*, s'écrie-t-il, *votre instrument n'approche pas des ongles de fer avec lesquels on déchira les Martyrs de Jésus-Christ.*» — «C'est par Jésus, dit sainte Thérèse *de Jésus*, que nous viennent toutes sortes de biens. — Voyez saint Paul à qui *le Nom de Jésus* semblait échapper à tout moment de la bouche. — Voyez la tendre dévotion que saint François avait pour ses plaies, celle de saint Antoine de Padoue pour son enfance, celle de saint Bernard *pour son Humanité*... Arrive ce qui pourra, *tenir la Croix bien serrée*, c'est là la grande affaire...»

C'est la Croix seule qui suppose, qui emporte avec elle la Prière, parce qu'elle sourit au suppliant.

C'est elle surtout qui est le secret de cette *Mère* sans égale, de cette *Marie* qui s'humilia, qui se grandit la première à sa vue, en sa présence ; et qui fit à ses pieds cette Station magnifique, seule cause de ce *Stabat* inoui, de ce *Vidit Jesum in tormentis* de notre Vendredi-Saint ; et surtout de ce *Stabant*

croisées de nos Missionnaires; — et long-temps le seul des sourds-muets, avant le Prêtre chrétien qui leur apprit leur *Croix de par Dieu*, et dont les signes parlants, aujourd'hui si perfectionnées, sont des croix de doigts, de mains, de bras, et même de corps infinis. — La Croix est encore l'*Evangile de la main*, la nuit.

[1] Voyez la si remarquable *Histoire de Pierre L'Ermite*, par M. Henri Prat, l'une des espérances, déjà réalisée, de la Religion.

juxtà crucem Jesus Mater ejus, et soror Maria Cleophæ et Maria Magdelene, exprimé par saint Jean, XIX, 25 [1].

C'est la croix seule qui représente toute la majesté du culte catholique : « Les pratiques évangéliques ne chargent pas plus un chrétien que les oiseaux ne sont chargés de leurs ailes, dit Madame de Staël, les uns et les autres font quitter la terre et s'élevant au ciel ;—toute la magie de ce culte romain qui faisait dire à Bolynbrockes (et c'est Mme Necker et Barère qui le rapportent) : « Le célèbre Anglican qui n'avait jamais entendu la Messe, fut tellement transporté de la beauté de cette cérémonie, un jour à la chapelle de Versailles, qu'au moment où l'Archevêque éleva l'Hostie et où tout le peuple tomba à genoux, il dit tout haut à son voisin : *Si j'étais Roi, je ne remettrais jamais cette fonction à un autre.* »—Et à Voltaire lui-même naturellement catholique: — « La Religion catholique dit aux hommes : croyez que c'est Dieu que je vous donne sous ces apparences d'un pain qui n'est plus. Votre cœur se souillera-t-il par des crimes? Voilà donc des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme est saisie et attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lieu terrestre; on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée? Il était impossible sans doute d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu. »

La Croix, c'est presque l'*Ecce Homo*.

Je conçois encore mieux, avec l'Eglise, que la *Croix* soit *de Bois* [2], afin que ce qui avait causé la mort de l'homme, devînt

[1] Et de cette *fête* admirable, comme toutes les *fêtes* de l'Eglise romaine exclusivement : la *Compassion* de la Sainte Vierge.

[2] « Plusieurs interprètes, dit le comte de Marcellus, voient la Croix dans le palmier dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques* ».

pour lui la source d'une nouvelle vie, et que le démon qui s'était servi d'un arbre pour tromper l'homme et le subjuguer fût aussi vaincu sur un autre arbre par J.-C. :—Ut undè mors oriebatur, indè vita resurgeret : *Et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.* » (PRÉFACE DES RAMEAUX).

Ipse lignum tunc notavit
Damna ligni ut solveret, (HYMNE: *Pange, lingua*).

Iste arborem necis, ille salutis ostendit, dit énergiquement, à sa façon, saint Augustin [1].

» La croix du Sauveur était faite en partie de bois de palmier.

Ligna Crucis palma, cedrus, cupressus, oliva :

» Les bras étaient de bois de palmier, circonstance à laquelle le verset 8 : *Ascendam in palmam et apprehendam fructus ejus*, du *Cantique des Cantiques*, fait une sainte allusion. On dit aussi :

De Cedro est truncus; corpus tenet alta cupressus.
Palma manus retinet : titulo lætatur oliva.

Le Cèdre fait le tronc : les bras sont de palmier.
La tige est de cyprès, l'écriteau d'olivier. »

Le *Cèdre*, dont le nom est pénétré de *Croix* : — propre à la Palestine ; — le plus élevé, le plus gros, le plus rare, le plus cher, le plus antique et le plus immortel des végétaux ; — le plus conservateur du corps humain ; — et qu'on nomme aussi l'*Arbre de Vie*.

[1] C'est étendu sur une Crèche de *Bois* qu'il a été le premier signe de salut pour les bergers du pays et les rois des nations ;—c'est posé sur une barque dont le *bois* est l'essence, et dont les *rames de bois* forment les bras de croix, que Jésus-Christ prononça ses premières paroles (avant le Sermon sur la *Montagne*), et qu'il fit sa première *pêche d'hommes* engloutis.

En sorte qu'on peut dire, à la rigueur, que la *Crèche* de Béthéem et la *Barque du Pêcheur* furent les premières croix de l'Homme-Dieu.

Je conçois, après cela, que la Providence de la Croix de *Bois* ait voulu honorer le bois, le plus magnifique élément de la

Je conçois aussi que la *Croix*, comme tous les éléments du Christianisme, ait eu besoin du temps et des besoins pour se développer.

Voici, dernier venu, un signe de Croix, magnifique jusque

Nature et de la Société, puisque, sans lui, on ne concevrait ni la Maison, ni le Navire, ni la Voiture, et encore moins le Monument, même de pierre, ait voulu l'honorer, dis-je, en destinant à celui-là même que Dieu a *constitué le Maître* (*Dominus*, le nom est royal) *de sa propre Maison*, la profession de Charpentier de la Maison.

Et je conçois aussi que le bois, comme *crucifié*, lui aussi, ait mérité cette éloquente poésie de l'Office de la *Passion* de Jésus-Christ :

Arbor decora et fulgida,
Ornata regis purpurâ,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere.
Beata cujus brachiis,
Secli pependit Pretium!

Le seul mot de *Croix de bois* a fourni au comte de Montlosier le seul discours vraiment éloquent et demeuré de toutes nos assemblées délibérantes.

Comme, depuis, une comparaison de la Croix chrétienne avec la croix *Verrès* (sorte de *Hérode Sicilien*), inspira à M. de Châteaubriand la plus belle pensée de ses *Martyrs* : « A quelque terre que l'on aborde, on est sûr d'y rencontrer quelque trace de l'injustice et du malheur. C'est ainsi qu'au rivage de la Sicile, je croyais voir les victimes de Verrès qui, du haut de l'instrument de leur supplice, tournaient inutilement vers Rome leurs

Il est curieux, il est intéressant, il est important même de suivre les progrès de la Croix nouvelle et patente dont les anciennes n'étaient que les pâles signes : « La Croix, dans les catacombes, dit l'exact M. de Margerin, de Gand, est, le plus

dans ses débris : « Je me souviendrai longtemps de celle de St-Paul hors des murs (dit Edgar Quinet, dans sa *Rome souterraine*). On sait que cette basilique du IV^e^ ou V^e^ siècle a été brûlée de fond en comble en 1822. Quand je la vis il ne

regards mourants ! Ah ! le Chrétien sur la Croix n'implorera point en vain sa patrie. » *

---

souvent carrée, à quatre branches ; c'est celle qu'on appelle croix grecque ; parce que les Grecs du moyen-âge l'ont gardée de la primitive Eglise, époque où elle n'était pas plus grecque que romaine. Souvent elle est posée sur l'ancre de la foi ou s'enlace dans le monogramme du Christ entre l'*alpha* et l'*oméga* la source et la fin de tout ce qui fut, est et sera, dit Prudentius, dans ses hymnes. Dans les premières églises, elle se présentait presque toujours entourée d'une couronne de roses

* Ecoutons, admirons ici Dulaure, sur le *Culte antérieur à l'idolâtrie* :

« Aussi les sanctuaires les plus vénérés de l'antiquité étaient-ils le plus souvent au milieu des bois. Les Scythes, les Gaulois, qui habitaient des pays ombragés par de vastes forêts, s'y assemblaient pour célébrer leur culte. Un espace vide, entouré d'arbres touffus, formait ce lieu sacré, au centre duquel était, comme objet d'adoration, *un arbre remarquable par sa beauté et sa hauteur : ils y appendaient* les dépouilles de leurs ennemis, *des objets consacrés*, relatifs à leurs mœurs guerrières ; une hache, *une épée*, un bouclier exposés sur l'*arbre-dieu*, devenaient, avec le temps, des objets divins.—Maxime de Tyr et Agathias disent que les Celtes avaient pour dieu un grand chêne.....

« L'arbre consacré, et même les arbres voisins étaient arrosés du sang des hommes et des animaux qu'ils avaient immolés », dit Tacite des Germains Ils attachaient à ces arbres sacrés la tête et la main droite des victimes humaines.—Les arbres de ces forêts divines étaient religieusement respectés : c'eût été un *sacrilége* que d'en arracher *la moindre branche*. — Le nom que les Celtes et les Gaulois donnaient à ces sanctuaires forestiers, était synonyme de temple ; ils les appe-

restait que l'apside du cœur; mais cette partie, la seule qui ait été sauvée, était aussi la plus précieuse; car elle est remplie du haut en bas, par la peinture la plus gigantesque qui existe assurément. Le Christ qui en fait le sujet est debout; il est

et de diamants, emblème de joie et de victoire : ainsi ornée, elle s'appelait *Crux gemmata*. C'est sans doute à cet éclat matériel, autant qu'à l'éclat moral, que faisaient allusion les hymnes : tel celui qui commence par *O Crux splendidior astris*. Aringhi prétend avoir vu la Croix, déjà très allongée, empreinte sur des briques dans les ruines des Thermes de Dioclétien. Obligés de travailler à ces bains, des chrétiens l'auraient ainsi gravée comme signe de leur passion pour J.-C. Bartholi a trouvé des croix semblables sur des lampes sépulcrales. Cependant, ce n'est guère qu'au troisième âge, sous l'action réaliste, que la

---

laient *Nemet* ou *Nemetis*....—Les mots *Numen*, qui signifie divinité; *Nemus*, forêt; *Némée*, forêt consacrée par le premier des travaux d'Hercule, qui parvint à y tuer un lion qui dévastait les pays voisins; *Némésis*, déesse qui inspirait l'horreur et l'effroi; *Némestrius*, dieu qui présidait aux forêts; *Németes*, surnom de Jupiter, dérivent de la même source, et établissent l'affinité qui existe entre les divinités, les temples et les forêts.

» Les Pélasges, anciens habitants de la Grèce, adoraient ceux de la forêt de Dodone, dont les chênes et les hêtres fournissaient en abondance le gland et la faîne, nourriture des premiers hommes. Cependant l'antique Dodone de Thessalie continua d'être sacrée pour les Grecs, de rendre des oracles, et de faire des prodiges attestés surtout par le poète Eschyle, dans sa tragédie de Prométhée.

» Les Grecs, endoctrinés par les Egyptiens, donnèrent à leurs antiques divinités les noms que ces étrangers donnaient à leurs dieux. Le nom générique de Dieu était, chez les Egyptiens, *Thoth* ou *Theuth*. Les Grecs en firent leur *Theos*, leur *Zeus* ou *Dseus*, dont les Latins ont fait ensuite *Deus*, et qu'ils ont traduit par le nom appellatif *Jupiter*. Ainsi, par suite de l'introduction de la religion égyptienne en Grèce il y eut en Thessalie un dieu *Phegos* ou *Jupiter Phegos*, c'est-à-dire un dieu *hêtre*, auquel les Grecs consacrèrent un temple sous ce

grand de toute la hauteur de l'église, ses pieds touchent le pavé, sa tête soutient la voûte. Quoique ce colosse soit certes

Croix s'allonge enfin pour mieux contenir le Crucifié. Elle est presque toujours carrée. Sous cette forme, elle orne la tiare du roi chrétien d'Edessa, Abgar, contemporain de l'empereur Sévère ; ce pays qui, selon la légende, aurait reçu le Christianisme immédiatement après l'ascension de J.-C., et qui est

---

nom. Une divinité qui n'était qu'un arbre ou plusieurs arbres, fut, par l'effet des progrès de la civilisation, transformée en une statue de figure humaine, placée au milieu d'un édifice appelé temple.

» Pausanias parle d'un arbre situé sur le mont Cithéron, que les Corinthiens, par l'ordre d'un oracle, adorèrent comme Bacchus lui-même. Il ajoute qu'ensuite ces peuples firent, du bois de cet arbre, deux statues de Bacchus, qui étaient encore honorées de son temps dans les places publiques de Corinthe.

» Le même écrivain cite plusieurs autres arbres remarquables par leur vieillesse, et révérés comme objets de culte : tels étaient le chêne de Dodone, la liane qui croissait dans le temple de Junon, à Samos ; l'OLIVIER de la citadelle d'Athènes, et l'arbre de Ménélas, en Arcadie.

» Cette superstition était commune aux Grecs, aux Celtes et aux Germains... (Dulaure en cite des exemples...)

» Les temples des Romains comme ceux des Grecs, étaient toujours accompagnés d'un bocage appelé *Luc* ou *Lucus* ; et c'était, comme chez les Grecs, un sacrilége que d'y porter la moindre atteinte. Malgré les changements opérés dans leur religion antique, ils continuèrent de regarder certaines forêts et certains arbres, sinon comme des dieux, au moins comme des *organes de la divinité*, ou comme pénétrés d'un génie divin. C'était dans les forêts qu'habitaient Diane, et les Nymphes.

» Ces idées religieuses subsistaient bien avant le temps de Virgile. Ce poète parle d'un *olivier* sauvage, objet de la vénération des pautonniers. *Lorsqu'ils étaient échappés d'un naufrage*, ils venaient appendre à ses branches leurs vêtements qu'ils avaient pendant le danger voués à cette divinité. Cet arbre était, dit-il, le dieu ou le *Faune* des Laurentins. Les Troïens, sans le savoir, l'abattirent : ce sacrilége innocent faillit leur être funeste (*Eneid.*, lib. 12, v. 766).

d'une forme barbare, la religion qui règne dans ses traits, dans sa pose, dans son geste, est si profonde, que j'en fus

réellement un des premiers royaumes convertis, porte sur ses plus anciennes monnaies des croix encore entourées d'étoiles, du soleil, de la lune, et autres signes du culte sabéiste, propre à cette terre classique des mages. Ce signe ne tarda pas à se montrer sur la plupart des monnaies grecques. Quelquefois les Bysantins forment la croix en mariant le poteau avec le cercle Φ. C'est à ce sujet sans doute qu'Ausonius a dit : *Et Crucis effigie*

» Les orientaux, dès la plus haute antiquité, rendirent un culte aux forêts, et aux arbres. Le chêne, ou plutôt le térébinthe de *Mambré*, fut long-temps, chez les Hébreux, un objet de vénération.

» Le culte des arbres et des forêts s'est conservé long-temps en Europe, surtout chez les habitants des campagnes, dont l'ignorance rend plus tenace leur attachement aux vieilles pratiques. —¡Deux capitulaires de Charlemagne, l'un de l'an 789 et l'autre de 794, prohibent le culte des pierres, des fontaines et des arbres ; ordonnent aux prêtres de faire détruire les arbres et les bois consacrés, et traitent de fous ceux qui viennent y faire brûler des chandelles et y pratiquer quelques autres cérémonies.—On ne se bornait pas à faire brûler des chandelles devant ses arbres ; on y appendait des offrandes, on leurs adressaitdes prières pour en obtenir la santé des maîtres, des enfants, des serviteurs, pour la conservation des maisons et prospérité des récoltes. On les appelait *Sacrivi*, arbres sacrés.

» Ce culte, un des plus antiques monuments du fétichisme et de la religion des premières sociétés, subsiste encore dans plusieurs parties du monde. Les Siamois adorent un arbre consacrè à *Sommonacodom*; ils l'appellent, en langue bali, *Prasi maha Pout* ; ce qui, suivant *Laloubère*, signifie l'*arbre du grand Pout* ; mais en langue vulgaire, il est nommé *Ton-po*. Les Siamois croient faire *une œuvre méritoire et sainte en se pendant à ses branches*. — Dans l'île de Ceylan, on adore un arbre consacré à *Boudh* ou *Boudha*, appelé *Bogahah* ou arbre de *Boudh*! divinité qui est la même que le *Pout* des Siamois. — Les habitants des Manilles adorent de vieux arbres ; ils croient, dit *Gemelly-Carrery*, que la fièvre les attaquerait s'ils en en coupaient la moindre branche.—Pallas nous apprend que les Ostiaks adorent des arbres qui ont été déclarés sacrés par leurs devins.

saisi comme de la vue d'un portrait liturgique, esquissé par la main d'un martyr. Le Christ des premiers âges était là pen-

pala medica porrigitur. On la trouve ainsi formée sur une vieille colonne de marbre, apportée du fleuve Cuban au jardin Radziwill, près Lowitz, non loin de Varsovie ; la croix y est sculptée ainsi ☩ entre les deux lettres initiales du nom de Jésus. Allegranza, dans ses explications des monuments antiques de Milan, offre une forme de croix toute particulière qu'on retrouve sur les monuments étrusques, les monuments celtiques, chez les Scandinaves, pour figurer le marteau du dieu Thor, et jus-

---

» Chardin a vu à Chiras, en Perse, un vieil arbre pour lequel les habitants ont une dévotion particulière. Ils appendent à ses branches des chapelets, des amulettes, des morceaux d'habillements. Les malades y font brûler de l'encens, et y attachent de petites bougies allumées, afin de recouvrer la santé. Cette pratique est conforme à celle des Gaulois et des Germains dont j'ai parlé. Le même anteur ajoute : « Il y a partout, en Perse, de ces vieux arbres révérés superstitieusement par le peuple, qui les appelle *Dract-Fasels*, c'est-à-dire des arbres par excellence. On les voit tout lardés de clous pour y attacher des habillements, par vœu, ou d'autres enseignes. Les dévôts, et particulièrement les gens consacrés à la vie religieuse, aiment à se reposer dessous et y passer la nuit. » — Pockoke, retournant de Suez au Caire, vit, à *Derb-el-Hammer*, un de ces arbres sacrés, couvert des haillons que les pélerins de la Mecque y appendent.

» L'usage d'appendre aux arbres sacrés des vêtements en manière d'*ex voto* est fort ancien, puisque Virgile, comme je l'ai remarqué, en cite un exemple qui remonte à l'époque où les Troyens abordèrent en Italie ; les *Nautonniers* appendaient de pareils vœux aux branches de l'*olivier sacré* des Laurentins.

» Loyer a trouvé dans la Nigritie le même culte conservé. Les arbres y font partie des nombreux fétiches qu'on y adore. « Si quelqu'un, dit-il, était assez impie pour les couper ou les défigurer, il serait certainement puni de mort. » L'arbre appelé *Wansey* est sacré chez les Gallas, habitants de l'Afrique : c'est à l'abri de ses rameaux que les

sif sur les ruines de son église. Sous ses pieds croissaient les ronces de la campagne. Les cigales altérées criaient au-

que sur la poitrine d'une divinité du Japon. D'Agincourt l'a découverte aux catacombes sur l'habit d'un ensevelisseur. Un bas-relief remarquable des cryptes vaticanes offre les douze apôtres debout, entourant une croix que surmonte le monogramme du Christ dans une couronne de lauriers, et vers lui les disciples lèvent leurs mains priantes ; gracieuse allusion à ces beaux vers que St. Paulin écrivit au pied d'une croix avec une *couronne de fleurs* :

---

rois de ce peuple sont couronnés. « Il est adoré, dit le voyageur *Bruce*, comme une divinité par leurs différentes tribus. » La relation du voyage dans la Basse et Haute-Egypte, par Denon, nous offre de ce culte un exemple plus récent encore. « A *Chendaougéh*, un sapeur français avait coupé une branche sèche d'un tronc pourri pour faire bouillir la soupe : cette action causa beaucoup de tumulte de la part des habitants : ils pensaient que de tels arbres recélaient un bon ou mauvais génie, et qu'on n'en peut rien détacher sans profanation.... Le culte en est mystérieux et secret, mais on les révère publiquement. »

Dulaure, dans un autre chapitre intitulé : *Des fétiches artificiels extraits des forêts sacrées*, ajoute : « Plusieurs peuples rendirent un culte à des troncs d'arbres, à des souches, à des pieux, à des planches et à d'autres morceaux des bois informes, extraits des forêts sacrées. Dans les temps où les arts d'imitation étaient arrivés en Grèce et à Rome à leur plus haut point de gloire, ces objets grossiers, par respect pour les habitudes antiques, furent conservés et religieusement vénérés dans certaines contrées, tandis que dans d'autres, les dieux dont ils portaient les noms, étaient adorés sous des figures humaines. — Un tronc d'arbre, sans aucun travail, constituait à Cithéron la divinité de *Junon* Thespienne. A Samos, la même déesse était une planche. C'est à propos de cette divinité que Gallimaque, cité par Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, dit que, dans les premiers temps, les hommes ignoraient l'art de faire des simulacres ; que Junon était représentée par un morceau de bois grossièrement raboté. Le même auteur atteste que la *Minerve* consacrée par Danaüs dans la ville de Linde, était d'une matière et d'une forme pareilles. — La *Diane* Orécnne de l'île d'Eubée,

tour de lui; et mon cœur, plus altéré mille fois que les cigales, s'élevait par bonds jusqu'à l'impression de cette foi perdue

Cerne coronatam Domini super atria Christi
Stare crucem, duro spondentem celsa Labori
Præmia : Tolle crucem qui vis auferre coronam :

(Et qui prend la *Couronne*, est soumis à la *Croix*.)

» On trouve aussi la Croix avec une couronne émaillée de pierres précieuses, sur le *Labarum* de Constantin.

» Deux colombes perchées sur les bras de la croix expriment, selon Bottari, la paix donnée au monde par la mort du Sauveur,

---

figurait sous la forme d'un morceau de bois. Cette même déesse, si célèbre par le culte qu'on lui rendait à Ephèse, n'avait anciennement, suivant Pline, pour tout simulacre, qu'une souche de vigne.—*Latone*, à Délos, était un morceau de bois. Du temps de Tertulien, la *Pallas*, à Athènes, la *Cérès*, à Paros, étaient adorées chacune *sous la forme d'une croix*, composée de deux pièces de bois.

» *Castor* et *Pollux*, divinités originaires du signe du zodiaque, appelé les *Gémeaux*, étaient figurées, à Sparte, par deux poutres parallèles, traversées par deux autres près de leurs extrémités. Plutarque, dans son *Traité de l'Amour fraternel*, nous apprend que ce symbole antique était nommé *docanes*.

« Tous les anciens, dit Clément d'Alexandrie, n'érigèrent que des poteaux de bois ou des colonnes de pierre à leurs dieux. »—Les souches et les troncs d'arbres, remplissaient quelquefois le même objet que les pierres dressées appelées *thoth*, *hermès*, etc.; c'est-à-dire qu'ils servaient de bornes, et étaient adorés sous ce rapport. — En Egypte, les thoths étaient souvent en bois, et figuraient une croix, dont le caractère *tau* est l'image. Nous en avons un exemple dans le *thoth* sur lequel Moïse plaça le fétiche préservatif appelé le *Serpent d'airain*. Ezéchias, roi de Juda, qui détruisit les pierres adorées sur les hauts lieux, et abattit les bois sacrés, n'épargna point le serpent d'airain; et, le considérant comme un objet d'idolâtrie, il le renversa (Rois IV). — Les Egyptiens avaient aussi de pareils *thoths*, surmontés d'un *serpent*. On en voit un sur l'obélisque de Latran, que Kircher a fait graver dans son *Sphinx Mystagoga*.—La *Pallas* d'Athènes, et la

dont ces pierres portaient le témoignage. J'avais beau me retirer et changer de place, cette grande paupière s'ouvrait et

dont une rotonde dans l'enfoncement est censée désigner le sépulcre.

» Plusieurs faits prouvent qu'on portait déjà sous Dioclétien des

---

Cérès de Paros, qui, comme je l'ai dit, avaient chacune la forme d'une croix, sont encore des exemples.—Lorsque ces thoths étaient en bois, la pièce transversale de ces thoths cruciformes recevait les inscriptions relatives aux sciences et aux arts. Ils avaient quelquefois deux ou trois traverses en bois, contenaient ainsi un grand nombre d'inscriptions; représentaient ces croix simples, doubles, triples, que l'on voit si fréquemment dans les monuments antiques de l'Egypte. — Les *thoths cruciformes*, chargés d'inscriptions, subsistent encore en Tartarie. — Chez les Toungousses-Bouriats, peuples qui habitent près des frontières de la Chine et de la Sibérie, M. Pallas a vu, à côté d'une source minérale, de longs poteaux dressés, garnis chacun de deux traverses. »

Mais il y a, en fait de bois sacré, quelque chose de plus remarquable encore, c'est celui de la cérémonie du Chêne dans la religion Druidique, plus susceptible que celle des Grecs et des Romains de préparer au Christianisme. La voici récemment analysée de César, de Pline, de Strabon, etc., dans la *Revue d'Auvergne*, par le comte Roger de Saint-Poncy : « *Le principal corps des Druides* faisait sa résidence de l'*Autunois*, pendant les six mois d'été, vers la montagne qu'on nomme encore aujourd'hui *Mont des Druides*, et ils passaient l'hiver à *Chartres*, où était le siége souverain de leur domination; on y tenait des assemblées générales et l'on y faisait les sacrifices publics. Le grand sacrifice du *Gui* de *l'an neuf* se faisait avec beaucoup de cérémonies près de *Chartres*; le sixième jour de la lune, qui était *le commencement de l'année*, suivant leur manière de compter par nuits. Lorsque le temps de ce sacrifice approchait, le grand-prêtre envoyait des mandements aux *vacies* pour en annoncer le jour aux peuples. Les prêtres, qui ne sortaient de leurs retraites que pour de pareilles solennités, ou des affaires de grande importance, et par ordre du souverain pontife, parcouraient aussitôt la province, criant à haute voix : *Au gui de l'an neuf!* (*Ad viscum druidi clamare solebant.*)

s'abaissait toujours sur moi. Je voyais passer les nuages au-dessus de sa tête, et à quelque distance de là blanchir les mu-

croix d'or et d'argent, et que les soldats même en avaient à leur cou pour témoigner de leur foi. Au reste, on ignore de quel genre de culte a joui la Croix jusqu'à Constantin. Son introduction dans les processions et les fêtes extérieures ne se révèle

---

» La majeure partie de la nation se rendait aux environs de Chartres au jour marqué : là on cherchait le gui sur un chêne d'environ trente ans, et lorsqu'on l'avait trouvé, on dressait un autel au pied, et la cérémonie commençait par une espèce de procession. Les *Lubages*, marchant les premiers, conduisaient deux taureaux blancs pour servir de victimes ; les *Bardes*, qui suivaient, chantaient des hymnes à la louange de la divinité et en l'honneur du sacrifice ; venaient ensuite les *Ecoliers*, suivis d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau avec des ailes, et portant en main une branche de verveine entourée de deux serpents, tel qu'on peint Mercure. Les *trois* plus anciens druides, dont l'un portait *le pain* qu'on devait offrir, l'autre un vase plein d'eau et un autre plein *de vin*, et le troisième tenant en main *le sceptre* de justice, précédaient le grand-prêtre, qui marchait à pied, vêtu d'une soutane *blanche*, et par-dessus une robe de fin lin et une ceinture d'or ; sa tête était couverte d'un chapeau blanc, orné d'une houpe de soie de même couleur ; et de deux larges bandes qui pendaient par derrière ; il était entouré de *vacies*, vêtus à peu près comme lui, et suivi de la principale noblesse du pays.

» Ce cortège étant arrivé *au pied du chêne choisi*, le pontife, après quelques prières, brûlait un peu de *pain*, versait quelques gouttes de *vin* sur l'autel, *offrait le pin et le vin* en sacrifice, et le distribuait aux assistants : il montait ensuite sur l'arbre, coupait le gui avec une serpette d'or, et le jetait sur une nappe blanche ou dans le rochet d'un des prêtres, *après quoi il descendait de l'arbre*, immolait les deux taureaux, et terminait la solennité par ce sacrifice. (Pline.) »

Et ce fait extraordinaire que l'esprit général de notre ouvrage rend plus naturel et plus providentiel qu'on n'aurait cru, nous donne lieu d'en rappeler un autre nouvellement exprimé par M. du Breil de Morzan. C'est la consécration particulière du *chêne* Druïdique à cette Notre-Dame chrétienne que les Druides avaient comme annoncée.

raillesde la ville; tout cela rappelait la légende du Christ voyageur à la porte de Rome. D'ailleurs je n'étais pas seul; au milieu

qu'après le miracle de l'*Hoc signo vinces*, lors de la bataille contre Maxence. Mais on ne peut attribuer les guirlandes de fleurs qui l'entourent d'ordinaire au triomphe de cet empereur. Long temps avant lui, les chrétiens considéraient la Croix

---

Il en rappelle un exemple, la Notre-Dame *de Bon-Secours*, si chère aux marins, honorée dans un arbre sur la côte isolée de Roscoff, dans le pays de Léon; au sein de cette Bretagne où les Dieux de nos pères paraissent avoir eu un siége relevant d'Autun comme celui de Chartres: « Nous avons visité dans le pays de Caux le merveilleux chêne d'Allouville à qui l'on donne trente à quarante pieds de circonférence au-dessus de sa racine et neuf cent ans de date. Dans le creux de cet arbre, nous aperçûmes une petite chapelle dont l'autel porte une image de Marie. Au-dessus, un ermitage en forme de clocher fuit à travers le feuillage, et semble suspendu comme un nid de loriot sur les branches de ce contemporain de Guillaume-le-Conquérant. A certains jours de l'année, le peuple se réunit pour assister aux offices divins que l'on célèbre dans la chapelle placée sous l'invocation de *Notre-Dame de la paix*. Lorsque nous y passions, le huit septembre, un chœur d'enfants et de jeunes filles, vêtues de blanc, chantait au haut de l'ermitage des cantiques à la Vierge, et le clergé répondait au bas par des strophes de l'*Ave maris stella*. Rien n'était plus touchant que ce dialogue calme et serein de l'innocence et du sacerdoce, des prêtres qui récitaient la prière du voyageur, et des voix fraîches et pures qui nous jetaient du feuillage les stances entrecoupées par les soupirs du vent, les plaintes de la source, et les modulations des oiseaux qui se mêlaient à l'orchestre aérien. Ici, c'était une invocation; là-haut un cantique de triomphe et de virginité : on croyait entendre simultanément la terre et le ciel se parler une langue d'harmonie; on eût dit l'Eglise militante et l'Eglise glorieuse, réunies sous l'aile de la mère de Dieu. »

En somme, et aujourd'hui encore comme autrefois, le bois est, sous le nom de *bâton*, l'instrument, que rien ne peut remplacer, de l'infirme, c'est-à-dire de presque tous les hommes ; et c'est aussi, sous le nom de tombe, le dernier refuge de tous.

des fûts de colonnes épars, il y avait une dixaine d'ouvriers qui sciaient des pierres en sifflant, emblème frappant de l'état

comme un signe de joie et de victoire, et non pas de douleur. Au plus fort des persécutions, parmi des torrents de sang, ils souriaient à sa vue, et se fixaient de plus en plus dans des idées d'espéranee et d'infaillibilité à venir.

» Observons encore que les premiers chrétiens ne se signaient point comme ceux d'aujourd'hui, avec toute la main et de manière à embrasser la moitié du corps, mais simplement avec le premier doigt de la main droite; et comme font encore aujourd'hui les Grecs et les Russes, ils traçaient ce signe trois fois de suite au nom des trois personnes divines. Chez les Hébreux et païens, on bénissait déjà par trois doigts étendus :

Digitis tria thura tribus sub limine ponit. (OVIDE.)

C'est pourquoi la malédiction se répandait avec la main fermée.

» Au reste, ce ne fut qu'après Constantin que la Croix, *jusque-là aux quatre branches égales, s'allonge pour recevoir l'image du Crucifié,* inconnue avant le quatrième siècle, mais dont on ne peut nullement, comme font les archéologues actuels, rejeter

---

C'est de la Chaire de bois que le Prêtre annonce le Verbe mort sur la Croix de bois; et c'est du Tribunal en bois de la Pénitence, qu'il ouvre ou qu'il ferme la porte du Ciel....

C'est parce que le Bois était comme consacré *à priori, ab antiquis,* que tous les hommes qui le touchent, de près et même de loin, s'en trouvent bien. Nous avons vu, dans la troisième partie de cet ouvrage, la supériorité du charpentier et même du menuisier sur les autres artisans : nous devons ajouter ici qu'entre tous les Propriétaires, ceux de bois sont les plus nobles; entre tous les Commerçants, ceux de bois, les plus notables; — entre toutes les Administrations, celle des Forêts la plus présomptueuse. — Et voilà même la raison secrète, et dont il ne se doutait pas, certes, pour laquelle Montesquieu a pu *trouver dans les bois* le gouvernement le plus généreux, et qui, pour cela même, ne convient qu'aux peuples de ce caractère....., qui n'existent plus.

de l'église spirituelle, et du petit nombre de ceux qui la relèvent. Depuis ce temps-là, j'ai vu les chefs-d'œuvre du Va-

l'origine jusque dans les temps barbares; puisque Lactance ou son contemporain, quel qu'il soit, auteur du poème *De passione Domini*, dit déjà :

> Quisquis ades, mediique subis ad limina templi,
> *Siste gradum, insontemque tuo crimine pasum*
> *Respice me....*
> *Cernes manus clavis fixas*, tractosque lacertos
> Atque ingens lateris vulnus, *cerne inde fluorem*
> *Sanguineum fossosque pedes artusque cruentos.*

» Il est vrai que l'agneau mystique du premier âge avait déjà les cinq plaies sur son corps, et que ces vers par conséquent pourraient s'adresser à lui. Mais quant à la Croix, elle est incontestablement primitive; elle où se glorifiait le philosophe saint Paul, que chaque fidèle portait suspendu à son cou, qu'on voyait tous les habits, sur les chambres, lits, instruments, vases, livres, coupes, et jusque sur les animaux même, dit saint Jean-Chrysostôme. Saint Cyrille de Jérusalem, instruisant ses catéchumènes, leur apprend *à tracer sur le front la Croix*, pour faire fuir et trembler Satan, et il ajoute : « Faites ce signe quand vous mangez ou buvez, quand vous vous asseyez, vous levez, vous couchez; en un mot, à chacune de vos actions. » On lit également dans le grand saint Augustin : *Si dixerimus catechumeno : credis in Christum? respondet : Credo; et signat se Cruce.* » « Comme la circoncision dans la partie secrète du corps humain était la preuve de l'ancienne alliance, dans la nouvelle c'est la Croix sur le front découvert, » ajoute-t-il ailleurs.....

» Depuis cinq siècles, le génie allégorisant de l'antiquité se retirait, en quelque sorte pas à pas, devant le réalisme chrétien, lui livrait une bataille pour chaque idée qu'il était forcé d'abandonner. Il avait pour alliées les sectes orientales de la Gnose, dont le christianisme n'était au fond qu'un paganisme philosophique.

» C'est au VIIe siècle que le Crucifix parut avec les scènes de la

tican; mais rien ne m'a paru d'un effet plus saisissant, ni plus apocalyptique que ce Christ du IV^e^ siècle, debout sur les rui-

passion, choses dont on chercherait vainement des traces dans les catacombes, où la Croix se montre seule entre l'alpha et l'ômégа, et encore tout ornée de fleurs, de guirlandes, de pierres précieuses : de là le nom de *Croix gemmées* (*Crux gemmata*) qu'on leur donne. Enfin le Sauveur même fut attaché à cette croix. Mais le génie grec répugnait tant à adopter cette image de tortures, que, même crucifié, son Christ est encore représenté triomphant des douleurs et de la mort, vêtu de la tunique de pourpre des monarques, assis sur ce bois de supplice comme sur un trône, la tête droite et fière, coiffé du bandeau royal ou de la mitre des pontifes, vu qu'il est lui-même le sacrificateur; ayant pour témoins de son grand acte, au bas, Adam et Ève, ressuscités et sortis des entrailles du Golgotha, où le symbolisme toujours profond de l'Orient avait placé leur tombe, autour des bras de la croix des anges qui adorent, et au haut le soleil et la lune à tête humaine. Ce n'est que bien plus tard qu'on le voit pencher vers la terre son visage défiguré par le sang, et laisser tomber sur sa poitrine resserrée sa tête agonisante, lugubre expression de l'époque barbare et de la société mourante. On peut lire sur les variations du crucifix un intéressant travail du chanoine Settele, un plus ancien de Gretzer (*de Sancta Cruce*), et deux autres du cardinal Borgia, le premier intitulé : *D Cruce Vaticanâ*; le second : *De Cruce Veliternâ.*

» La transition des croix gemmées aux crucifix se voit, à *San-Stefano-Rotondo*, dans la croix en mosaïque de pierres précieuses, au sommet de laquelle est peint le buste du Christ en médaillon, surmonté d'un nuage d'où la main du Père descend avec une couronne, emblème du triomphe et du règne préparé par le crucifiement. On la croit au plustôt du VII^e^ siècle; mais ce n'est encore que l'indice du crucifix. Grégoire de Tours rapporte qu'à Narbonne Jésus fut pour la première fois, au VI^e^ siècle, exposé nu sur la croix dans la cathédrale ; mais que, trouvant cette peinture encore trop hardie pour l'époque, l'évêque la fit recouvrir d'un rideau. Ainsi *le premier crucifix aurait paru dans nos*

nes de sa basilique, au milieu des broussailles et des buffles de la campagne de Rome. »

Gaules, de tous temps progressives et créatrices ; car, quant au crucifix primitif que Lebeau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, dit avoir été placé par Constantin sur la porte de son palais de Byzance, ce n'était qu'une statue du Christ. « On ne connaît dans l'Église grecque, dit Munter, aucun crucifix d'avant la fin du VII^e^ siècle, et dans la latine on a de la peine à en trouver quelques-uns avant Charlemagne. On se contentait, dit le cardinal Borgia, de mettre un agneau blanc au milieu de la croix peinte en rouge, pour signifier le sang. Puis on remplaça l'agneau par un Christ vêtu et assis sur la croix, priant les mains élevées. »

» Borgia, dans son livre *De Cruce*, Cazali et Paciandi offrent de pareilles icones. Le Christ y pose ses pieds sur un escabeau saillant hors de la croix. Sur un monument de Giampini, il est drapé à la romaine, bénit le monde de la main droite, et de l'autre tient le grand livre où est écrit : *Ego sum via, veritas et vita.* Trois pommes de pin ornent chacun des trois bouts de sa croix, au sommet de laquelle saint Jean avec son aigle écrit : *In principio erat.* Les autres évangélistes occupent les autres extrémités. La planche X du même ouvrage offre une grande et superbe croix byzantine, où se peint déjà un réalisme plus mûr. Au point central des quatre branches, un médaillon contient Jésus crucifié entre le soleil et la lune, ayant à ses côtés Marie et Jean; au sommet de la croix, le Père étend sa main pour créer l'univers; de son sein s'élance la colombe qui plane sur les eaux et les monts, écueils primitifs de l'Océan et germes de la terre. Adam et Ève créés se lèvent ; leur histoire au paradis terrestre se poursuit dans les huit champs d'icones qui descendent jusqu'au crucifiement du Sauveur. Dans le dernier, les deux coupables sont chassés par l'ange au glaive de feu; on voit se refermer la porte du castel magique du paradis, et la féérie disparaît. A la base de la croix, la scène est terrible : le monde primitif et gigantesque qu'Adam et Ève avaient formé dans leur péché est englouti par le déluge ; l'arche de Noé flotte et sur-

Je conçois les *Croix* précurseurs de l'Ancien-Testament et ces belles paroles de François de Sales au *duc de Savoie :* « On

nage seule. Au-dessus de ce champ, l'échelle de Jacob s'élève vers les cieux, et tous les patriarches remontent peu à peu jusqu'au Messie incarné. Certes, il y a de la poésie dans cette croix.

» Un autre monument du même genre offre, au point de jonction des quatre bras de la croix, en place du Christ, l'arbre de la science, enlacé par le serpent, et où nos deux premiers pères cueillent le fruit de volupté et de mort. Puis vient le sacrifice de Caïn l'orgueilleux et de l'Humble Abel, qui se prosterne devant son autel, où un agneau est étendu. Dans la scène suivante; il est tué par son frère. Alors sont racontées longuement deux belles histoires de deux patriarches, figures du Messie : Jacob, chassé de l'héritage paternel, errant, dédaigné, luttant contre tous les maux du désert, mais consolé par sa vision de l'échelle qui réunit le temps au monde éternel ; et Joseph, emblème encore plus frappant du Rédempteur, vendu par ses frères, esclave en Egypte, tenté par une femme impure, jeté dans un cachot; mais, au jour de son triomphe, rachetant ses frères même, et sauvant le peuple entier.

» Enfin, dans les crucifix léoniens et carlovingiens, le Sauveur n'est plus assis, mais cloué sur le bois de son supplice. Lambecius en a fait graver plusieurs, d'après des codes byzantins, où le Sauveur est attaché avec quatre clous. Une miniature du IX^e^ siècle, prise d'un code des Évangiles en rimes tudesques, le représente ainsi. Martini en a conservé plusieurs de ce genre, faits par les écoles primitives de Toscane; et Lipsius (*De Cruce*) croit que Jésus fut réellement crucifié avec quatre clous. Le seul clou pour les deux pieds du Christ doit dater de l'époque où il fut représenté mort, comme sur la croix de Velletri du cardinal Borgia, au X^e^ ou XI^e^ siècle ; puis Cimabuée et Giotto vinrent, dit Buonarotti, consacrer l'usage d'attacher les pieds l'un sur l'autre.

» Quoi qu'il en soit, l'introduction du crucifix dans l'art et dans les mœurs exprima l'éveil de la passion dans l'Eglise, passée du

n'eût pas plus tôt écrit le nom sacerdotal d'Aaron, sur cette ancienne et célèbre *Baguette* réservée dans l'Arche de l'Al-

repos innocent de l'enfance aux turbulants combats de la jeunesse : c'est l'âge dramatique qui commence avec toutes ses perplexités. Alors Jésus, pour déterminer le triomphe de l'âme tentée par les sens, est crucifié entre la vierge Marie et Jean le bien-aimé, entre le soleil et la lune, le jour et la nuit; car c'est dans ce crépuscule que flotte le monde chrétien, encore incertain de sa victoire. Ce n'est que lentement, et après le X^e^ siècle, que l'art devient moins sombre, se meut plus libre, que l'arbre de la croix secoue ses neiges d'hiver, et commence à verdoyer. Alors le présent, moins triste, y figure ; on grave sur les croix, de plus en plus variées, des fêtes, des triomphes, des processions et autres cérémonies saintes : on y attache enfin de longues rangées de portraits. Ainsi la cathédrale de Ravenne en a conservé une où se déroule autour du Sauveur crucifié toute la série des anciens évêques de cette ville.

» Les artistes, introduits par les décrets mêmes des conciles dans leur nouvelle carrière réaliste, firent, soit en Italie, soit à Byzance, des croix où se développent une magnificence d'imaginat ion une richesse de détails historiques qu'on ne retrouve plus sur les crucifix des temps postérieurs. Une des plus belles de ce genre est celle en argent que fait porter devant lui, aux processions solennelles, le chapitre de Saint-Jean-de-Latran. A la base on lit ces mots gravés : *Opus Nicolai de Guardia Grelis*, MCCCCLI. Mais cette croix remonte certainement plus haut que le XV^e^ siècle, et Guardia Grelis n'a pu en être que le restaurateur. Trois pommes de pin en ornent les extrémités ; au sommet, Jésus ressuscite et monte au ciel du milieu de ses gardes couchés ; il tient en main la lance du combat et de la victoire. Au-dessous de lui est son emblème, le pélican, qui, avec son long bec déchire ses entrailles, et le sang qui en découle est reçu par ses petits altérés. Sous cet oiseau de la solitude, image du Verbe qui, seul au désert éternel, se déchire incessamment lui-même par la création et la rédemption, Jésus crucifié, avec une auréole à trois lobes, figure de la Trinité, a les bras étendus entre les

liance que soudain elle bourgeonna, et se trouva parée de ces feuilles, fleurs et fruits, quoiqu'elles fussent auparavant toutes mortes et sèches. La Croix aussi était de soi toute couverte d'ignóminie, et signe infortuné de malédiction. Mais, dès lors que Pilate, étant indubitablement touché d'en-haut, comme a remarqué saint Ambroise, eût mis en icelle l'inscription sacrée : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum*, elle fut rendue toute sainte par ce titre assuré de son ennoblissement ».

Je conçois aussi cette croix de l'Ancien-Testament, opposée à celle du Nouveau, si énergiquement relevée par saint Jean, chap. 3, et adoptée par l'Eglise dans la fête de la *Susception de la Sainte Croix* : *et sicut Moyses exaltavit Serpentem in deserto* : *ità* EXALTARI *oportet Filium hominis.*

Je conçois, j'admire surtout, la *Prévidence* qui fait jusqu'à l'histoire de la *Croix*, sous le nom de *Justice*, au livre 14. de la *Sagesse* : *Spes orbis terrarum.... benedictum Lignum*; *per quod fit Justitia.*

Je conçois même ces croix de *Rameaux*, de *Verges* étendues sous les pieds du Sauveur à son entrée triomphante à Jérusalem, prélude et signe de son allée à un autre triomphe, célébrés dans l'*Office des Rameaux* : *Alii cædebant* RAMOS (ST MAT., 21).

Et telles nous paraissent être, telles sont la puissance, et, disons-le, la spécialité de la *Croix*, que :

Nous concevons que l'Eglise, vraie, infaillible dans son Culte comme dans tout le reste, ait fait comme une Personne, et, si nous osons le dire, un Ange, de la Croix, en lui érigeant

deux Maries, deux anges qni adorent, et deux soldats près de l'Evangéliste bien-aimé ; plus bas est l'ensevelissement au tombeau par les saintes femmes et les apôtres.

» Ainsi s'est terminé l'art primitif du Christianisme : le demi-jour mystérieux de ses allégories a peu à peu disparu devant l'éclatant soleil de l'histoire, qui a rempli les mythes initiateurs. »

' Et, par conséquent, de la *Couronne d'Epines* du front de son Christ, que l'Eglise célèbre la veille de l'*Assomption* de sa Mère, en faisant à Dieu cette belle Prière : « Deus.... præsta per

partout des Églises [1], des Chapelles [2], des *Calvaires* [3], en lui faisant des Prières, des *Litanies*, des *Offices* proprement dits, sous le nom de *Susceptions*, d'*Inventions de la Sainte Croix*, etc.

Crux alma, salve, Crux venerabilis,
Torrente Christi sanguinis *ebria*;
Testis dolorum, tu suprema
Verba Dei morientis audis.

---

hæc mysteria quæ sumpsimus, *ut non erubescamus illius impropriium portare*, cujus ignominiæ insignia veneramur;» et qu'elle termine par cette annonce superbe : *Ecce venit cum nubibus : et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt.*

Il n'est pas jusqu'aux *Clous* de la Croix dont l'esprit dévotieux de nos Pères, et même de nos rois de France, n'ait fait ou suscité ce *Saint-Cloud*, leur aïeul et leur protecteur après *Clovis*, et avant *saint Louis* ou *Loys* (de *Lys*) :—d'où *Saint-Cloud*, où fut posée la célèbre *Croix* d'Anseau, si chère à l'Église de Paris, à son arrivée de Jérusalem, le dernier *vendredi* de juillet 1109; —*Saint-Cloud*, que Louis XIV eut le malheur de reprendre à l'Archevêché de Paris, et qui porta malheur à ses descendants; — *Saint-Cloud*, où les Parisiens ne voient plus qu'un 18 *Brumaire* d'Empereur, ou un *menu plaisir* de Roi!

[1] *Sainte-Croix* de Gœrlitz, entre mille autres, a été bâtie par le célèbre architecte Emmerich, qui fit un second voyage à Jérusalem pour prendre la mesure de gonds d'une porte, qu'il avait perdue à son retour du premier.

[2] Une superbe *Chapelle de la Croix*, est, à *Saint-Etienne* de Vienne, celle où l'on admire le Monument du Prince Eugène.

[3] Il n'est guère de pays qui n'en offre plusieurs, et toujours dans les sites les plus sublimes. L'un des plus remarquables de France après le *Mont-Valérien*, en vue de Paris, c'est celui d Arras, où se fit, en 1738, un miracle qui retentit dans toute la France. — On va voir le Calvaire de Clagenfurt, capitale de la Styrie.—Et on relève celui de Mont-*Martre*, élevé jadis par saint Bernard.

Tu celsa *sedes*, unde suos docet ;
Vitalis, in quo nos peperit, *thorus* :
Currus triumphantis, *tribunal*
Judicis, atque litantis *ara*.

Plus claire encore, l'Église la nomme le *Verbe de la Croix*, la Vertu même de Dieu : *Verbum Crucis, Dei Virtus est.*

Et qu'à ce propos il nous soit permis de faire remarquer la philosophie profonde de la Lithurgie du seul Ordre des fêtes du Cercle ecclésiastique, admirable suite de *Mémoriaux* précepteurs : depuis cette *Noël* de l'Homme-Dieu *Crucifié*, suivie immédiatement de la mort du premier Homme de Dieu *lapidé* (saint Etienne), et du premier Homme de Dieu *Bien-Aimé*, et des *saints Innocents* ; — et la *Circoncision*, *première croix* ou *cri* du Sauveur ; — jusqu'à l'*Annonciation* du *printemps* (Notre-Dame de Mars), la *saint Joseph* d'Avril, et le *Mois* des fleurs *de Marie* ;—la fête de Pâques *ouvrant* le ciel au moment où s'*ouvre* la terre (*Avril*, d'*aperire*, selon tous les savants), et l'*Ascension* de Jésus-Christ, assez bien représentée par le grand mois de sa *Mère* ;—depuis la St Jean-*Baptiste* en *juin*, le mois du bain *Lavateur*, fortifiant et même *Salvateur* ; et les *saints Pierre et Paul*, maîtres des Clefs ; — la *Visitation de la Sainte-Vierge* et le *Sacré-Cœur* également *pleins de grâces*, et le Vincent.., dans le mois de ce *Jules* qui fonda l'Empire sous lequel l'Enfant-Dieu allait naître ;—jusqu'à, dans le plus beau mois de l'année, et comme dit son nom, le plus *Auguste* : la *Transfiguration* de l'Homme-Dieu et l'*Assomption* de la Vierge-Mère, accompagnées chez nous des fêtes, longtemps magnifiques, de la *Nativité* de celle-ci ; de St Matthieu, le 1er qui l'a écrite ; de la *Susception de la Sainte-Croix* et *de la Sainte Couronne d'Epines* ; et, par surcroît, des fêtes du grand saint Bernard, le propagateur des gloires de Marie, et de saint Louis [1], le plus beau fleuron de la couronne des gloires

[1] Il est même arrivé, et pour cause, que l'Esprit-Saint de la lithurgie française a placé Saint-Cloud, le précurseur de saint Louis, peu de jours après saint Louis ; et entre les deux, jusqu'à

de la France ! — après quoi, la fête de *la Vierge* et de *Tous* les *Saints* du Ciel, celle de tous les *Morts* souffrants dans le Purgatoire ; enfin, et pour on venir à des exemples humains et pratiques, la fête des quatre plus grands Saints de tout le Christianisme : saint Denys et saint Remy, saint Martin et saint Charles Borromée.

C'est à présent que je conçois, et que j'admire un peu plus cette magnifique prophétie de la Croix du *Nouveau-Testament* par l'*Ancien*, selon Ezéchiel, ch. 9..... « Et le Seigneur lui dit : Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque un T, *thau*, sur le front des hommes qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations qui se font au milieu d'elle. — Et il dit aux six hommes, moi entendant : Suivez-le, et passez au travers de la ville, et frappez : que votre œil n'épargne pas, et n'ait pas pitié ; — frappez le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes; frappez jusqu'à la mort ; mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le T, *thau*. »

Et cette autre prophétie non moins éclatante du ch. 37, démontrant que la Croix qui est le signe de la Fidélité de Joseph est aussi celui de l'apostasie de Judas, etc. : « Le Seigneur me parla, et me dit : *Fils de l'homme*, prenez *un morceau de bois*, et écrivez dessus : *Pour Juda*, et pour les enfants d'Israël qui lui sont unis. Prenez encore *un autre morceau de bois*, et écrivez dessus : *Pour Joseph*, bois d'Ephraïm, et de toute la maison d'Israël qui lui est unie. *Approchez ensuite ces deux morceaux de bois*, l'un de l'autre, pour les unir; et ils deviendront en votre main comme un seul. Et lorsque les enfants de votre peuple vous diront : Ne nous découvrirez-vous point ce que signifie ce que vous faites ? parlez-leur en ces termes : Voici ce que dit le souverain Maître, le Seigneur : Je vais prendre le *bois de Joseph*,

ce saint *Fiacre*, le patron de ce frère Augustin, né Marly, qui devait un jour annoncer, et peut être mériter Louis XIV, ainsi que nous l'avons vu dans la troisième partie de cet ouvrage.

qui est dans la main d'Ephraïm et des tribus d'Israël qui lui sont unies, et je les joindrai par ce bois avec le bois Juda, *pour n'en faire plus qu'un* des deux, et ils seront dans ma main *comme un seul*.... Ils ne seront plus distingués en deux peuples ni divisés en deux royaumes.... Mon serviteur David, sera au milieu d'eux; et ils n'auront plus tous *qu'un seul pasteur*. »

Je conçois que dès lors, et à jamais, la Croix magique et divine se soit trouvée le résumé de tout le Christianisme, de toute la Religion, de tout l'État, de toute la Société, de tous les devoirs, de toutes les espérances, de tous les triomphes; que du lieu des exécutions (où elle est encore demeurée, certes) elle se se soit élevée, grâce à Dieu, au front des rois: « *A locis suppliciorum ad frontes imperatorum. Jam in fronte regum crux illa fixa est*, » comme dit saint Augustin sur les *Psaumes*; — qu'elle soit devenue, dès l'origine, le signe, l'Écriture, le seing, la signature, le témoignage, le serment judiciaire par excellence [1]; — que les plus grands rois de l'Europe et du monde, les nôtres, n'ont pas de titre plus bienfaisant et plus glorieux que celui de *Très-Chrétiens* [2]; — que les plus grands

[1] *Signum Crucis manu propriâ pro ignoratione litterarum* Ducange). Delà enco re : *Signer un billet*, etc.

[2] « Le titre de *Très Chrétien* est depuis longtemps la dénomination caractéristique des rois de France. Grégoire III le donna à Charles-Martel. Etienne II, qui vint en France, appela également Pépin *Roi Très Chrétien*; et c'est peut être la première fois que ce beau titre a été donné à un roi de France par un pape. Mais ce n'est que sous le pontificat de Paul II, l'an 1469, que ce titre est devenu une expression de formule dans les bulles et les brefs apostoliques adressés aux rois de France. Dans la lettre du concile de Basle à Charles VII, on reconnaît que les rois de France sont appelés *Très Chrétiens* par l'excel ; lence de leurs mérites envers l'Église. Dès le 12e siècle, ce glorieux titre leur avait été affecté, comme nous l'apprend Jean de Salisbéri. » (V. l'*Histoire de France*, même de Michelet.)

On peut remarquer aussi que la plupart des hommes qui reçurent, ou qui prirent directement ou indirectement le nom de

peuples n'aient pas de signes, et, disons-le, d'histoire plus irrécusables que ceux qui résultent des croix rationnelles dans

la *Croix* (les plus grandes familles l'ont dant leurs *armes*, dans leurs *devises*, et c'est tout le Blason) s'en sont trouvés *obligés*, comme de la *noblesse* née :—les *Croy* (d'Havré, etc.), de famille royale ; — les Crescenzi, de Rome, dont le Cardinal présida, comme Légat, le Concile de Trente;—les Damas-*Crux;*—les *Crillon.* (C'est lui qui, après la victoire d'Ivry, ne retrouvant pas ses *Lettres de Noblesse*, dit à Henri IV : Tout gentil homme me refusera le duel. — Attends :—le Roi prend le premier morceau de papier venu, et écrit ces mots sur son genou: *Si je suis Noble, Crillon l'est !* Henai. — C'est *Crillon*, lui aussi qui, assistant le Vendredi-Saint à un sermon sur la Passion, et lorsque l'orateur fut parvenu à la description de la flagellation, porta la main à son Épée, en criant: *où étais tu, Crillon ?*)—de la *Croix* de *Castries*, etc.; — les *Crussol, d'Uzès*, etc.; — les *Crécy, les Creil*, etc.; — les *Créquy*; — les de *Crevant*; — les *Craon*; — les *Croissy*-Colbert... etc.—Et même, par contractions de *Charles,* Charost, etc., les *Carency*, etc, les *Carignan*, les *Caraman*, et surtout les *Carmes*, etc.—Enfin, les papes *Grégoire* (de *grex, gregis*, troupeau : le C et le G s'identifiant dans toutes les langues. — Le savant *Croiset*, grand maître de la vie spirituelle, l'*Historien* de deux *Marie* célèbres, etc.

Nul nom de famille, nul de village, n'est plus commun que celui de *Croix*, *La Croix* et surtout *De la Croix*, *Sainte-Croix*, et leurs dérivés en *cra* (cela est si vrai que, par exemple, *Craon* s'appelait *Croix-Marie*), (ou *chra*), *cri, cro, cru.* (V. tous les *almanachs* et tous les *Dict-géog.*) — Les nombreux *Crecy* (jadis *Cari-fiacum* !) l'un si cher à Charlemagne et à Louis-le-Débonnaire, non moins *grand* que son père (jadis *Crista!*)...; Crécy, où l'on entendit les premiers coups de Canons, importés de l'Angleterre ; les nombreuses *Creil* (jadis *Credulium!*);—le *Creusot,* où l'on fabrique les si beaux *cristaux;*—les *Crest*,—les *Croisy*,etc., *Cruzi*, etc ; — le *Crava* (*Crau*) de Provence, que les anciens nommaient *champ d'Hercule.* —A l'étranger, entre mille autres, cette *Croye* d'Albanie, immortalisée par Scanderberg, le vain-

leur culte chrétien, c'est-à-dire dans leurs temples [1], dans les monuments de leurs magistrats [2], et surtout dans les champs

queur du *Croissant ;* — cette *Crémone*, par la *Christiade* de Vida ; — cette *Cracovie* (jadis *Cara*-dunum), où saint Stanislas fut *Christ* ; — cette *Cronstadt*, bâtie par le Grand Pierre, en regard de Saint *Péters*-bourg ; — cette *Crimée* (la *Chersonèse pontique* des anciens ! ;—Et enfin, ces nombreuses *Saintes Croix*, ces *S.ta Crux* dominatrices en Amérique, en Afrique, en Océanie.

Il y a même telle *Académie* première et modèle de toutes les

[1] La Croix, *Crux*, c'est le *Culte* tout entier. La *Messe*, comme l'Eglise elle-même, ainsi qu'on sait, n'est autre chose qu'une suite incessante et même simultanée des *Croix* de l'Homme-Dieu, depuis et avant sa naissance, jusqu'a sa mort et son *Ascension* au ciel, en *Croix* sans doute.

Je conçois que Charlemagne ait fini par prescrire, au lieu du duel, le *Jugement* de Dieu ou *de la Croix*, où les deux champions de bout tenaient les bras élevés en forme de croix pendant tout l'Office divin. Celui qui restait le plus longtemps immobile avait gain de cause (V. Ducange, v°. *Crux*). — le *Nombre*, qui seul, en définitive, juge dans nos tribunaux et nos Jurys *criminels*, voit-il plus clair?

Je conçois saint Siméon *Stylite*, se crucifiant majestueusement au haut d'une colonne, au point de mériter l'admiration de Théodoret, son contemporain et son Historien.

Et je ne conçois non plus rien de plus grand, après le Prêtre, l'Evêque, le Souverain Pontife adorants solennellement la Croix le Vendredi-Saint, qu'un grand Roi, *Saint Louis* par exemple, tel qu'il est représenté l'*adorant*, seul, dans la plus belle chapelle de Gènes la Superbe, qui lui est consacrée ; ou tel qu'à la Terre Sainte, selon ce mot de l'*Hymne* de sa Fête : *Tu Crucis Clavum tenens, Speique sacras anchorâ*, etc.

[2] Sans la Croix de la cour royale de Paris, comment Seguier eût-il pu dire ces jours derniers à un avocat républicain : « La justice est pure et simple et non populaire ; et montrant du doigt le *Christ* : « Celui là n'en pratique pas d'autre? »

de leurs électeurs [1] et sur les poitrines de leurs prolétaires.

Je conçois enfin que la Croix se trouve, dès la Création du

autres si dégénérées, qui exprime seule l'esprit *chrétien*, voulu ou nom. La *Crusca* de la ville chère à la Vierge (*Florence*), l'auteur d'un Dictionnaire de ce nom, avait affecté de représenter, de *signer* tout ce qui la composait, et jusqu'à son mobilier, de la chose la plus chère au *Christianisme*: le Froment. Ses siéges mêmes étaient des *hottes à pain*, les dossiers des pelles à remuer le grain, et leurs coussins des *sacs à blé*.

Et qui sait? dans le système d'une Providence qui doit se trouver partout, en tout, et surtout aux petites choses : — ce *Crotone* d'Italie, la patrie de la force *Milonienne* des anciens, opposée à la *béotie* des *Grecs* énervés;—et aussi la patrie d'*Orphée*, le premier chantre des dieux ; — la *Crète* païenne aux cent villes, et à la naissance du *Ju-piter*, Père et Mère des dieux, comme Varron dit; à la ville Herculéenne d'*Héraclée*;—et la *Crète* chrétienne (baptisée sous le nom aimable de *Candie*) offrant à l'Europe, et, disons le, à l'Univers, le spectacle de la Saragosse *très Catholique* de nos jours, d'une ville célébrant ses propres funérailles, et puis en proie à 56 assauts, à 45 combats de tout l'Islamisme en fureur; ses habitants, et jusqu'aux femmes

[1] Avant la *révolution* de Croix, et par suite de propriétés et de têtes*, on comptait plus de cinquante Croix dans un village ordinaire, et par conséquent plus d'un milliard de Croix en France. Aujourd'hui, c'est un milliard de Bornes.. égoïstes et irritantes... dernières *Pommes* de discorde, fatales comme la première.

* J'ai vu, car un de mes amis a vu, un simple porteur de la Croix de la tombe de son père, sous les premières roues d'un chariot de huit chevaux qui passait, s'évanouir, tomber, et puis être écrasé sous les dernières roues, à la vue de toute la population du village...

La révolution de 1830 a révélé un Anté-Christ plus solemnellement puni; et l'on a publié jusqu'au nom de ce malheureux enleveur de la Croix de la chapelle de Mgr de Quélen, un 13 *février*, tombant du faîte d'une maison dans Paris le 18 du même mois, et porté à la morgue la tête fracassée!!!

monde, et surtout à sa réparation, à sa résurrection par Jésus-Christ, confondue avec toutes les choses divines, sacrées, *sa-crata*, où elle se lit encore en toutes lettres ; — avec tout

faisant, *Croisés* sublimes, jusqu'à 100 sorties dans lesquelles ils firent sauter plus de 1,200 Mines à leurs terribles ennemis, et virent périr 7 pachas et plus de 40,000 Musulmans, parmi les quels 10,000 Janissaires. (V. p. 353 d'autres beautés *Crétoises*.)

Enfin, et pour en finir, et n'en finir point, avec la théologie des noms, dont on nous permettra de faire au moins nos *menus plaisirs* de *crédulité*, il est remarquable que les Romains appelaient *Crédence*, la *chambre des vivres* (Suétone, *Vie* d'*Aug.*); qu'ils disaient cribler, *Cribrare frumentum* (Pline); et appelaient ce coq qui devait faire trembler un jour St Pierre en Galilée, et triompher... Louis-Philippe dans les *Gaules: Cristatus Gallus*.

Les Femmes de Dieu : — depuis cette *sainte Christine* Vierge et Martyre, et cette *Christine l'admirable*, dont Jacques de Vitry a écrit la *Vie*; jusqu'à la reine *Christine* de Suède, qui fit plus de bien à la Chrétienté par son retour à Rome, que Gustave Adolphe son père, et Gustave Vasa ne lui firent de mal par leurs guerres impies....; — jusqu'à cette *Christine* de France, fille d'Henri IV, et femme de Victor Amédée de Savoie, habile Régente de ce pays, qui le mit, comme son frère Louis XIII la France, par un *Vœu solennel*, sous la protection de la Sainte-Vierge.

Et surtout les Hommes de Dieu : ce Jean *de la Croix*, par exemple, le maître et le promoteur de sainte Thérèse, dont la seule *Montée au mont Carmel* méritait onze *Lettres* dans les *Réflections spirituelles* de notre savant Père Berthier ;—« le nom seul de la *Croix*, dit son Historien, le faisait tomber en extase... la vue du Crucifix lui donnait des ravissements et le faisait fondre en larmes. »

Et cette Françoise de *Croisy*, leur Carmélite de Compiègne, qui, en allant avec ses compagnes à l'échafaud, la croix du temps, au mois de *Juillet* 94, chantait avec elles tour à tour le *Salve Regina* et cette *Marseillaise Chrétienne*.

Livrons nos cœurs à l'allégresse,
Le jour de gloire est arrivé:

ce qui est *grave*, *grand* (le *c* se confond avec le *g* en toute langue); — avec ce qui a trait au *Cœur* humain (d'où les mots *crève-cœur*); — avec ce qui est généreux et plein de *grâce*; — avec la *création*...; — et surtout avec la *crai-nte des dieux*, le commencement de la sagesse; — et leur Foi (le *Credo*) qui en est la fin [1].

Loin de nous la fausse faiblesse;
Le glaive sanglant est levé :
Préparons-nous à la victoire;
Sous l'étendard d'un Dieu mourant,
Marchons toutes en conquérant;
Courons et volons à la gloire.
Ranimons notre ardeur,
Nos corps sont au Seigneur;
Montons,
Montons à l'Echafaud, et Dieu sera *vainqueur.*

Vainqueur... des nouveaux Juifs...., qui crucifièrent Dieu de rechef: *rursùs crucifigentes*, comme saint Paul dit.

[1] L'Evangile mêle plus d'une fois la *Création* au *Christ*: *Creati in Christo Jesus in operibus bonis* (Paul *aux Ephés.* 2)—*Credo*, *Credere*, *signes* de foi par excellence, sont visiblement des dérivés ou des principes de *croix*.

La *Charité* enfin, l'objet du *Christianisme*, et ses dérivés *chari*, *charitati*, *chéri*, etc. rentrent aussi dans la *Croix* (v. nos *folles* magnificences du Nom de Jésus-*Christ*.)

Il n'est pas ici jusqu'à l'expression orale, *vocale*, que Charles Nodier n'ait remarquée en *français*, la langue *franche* et chrétienne par excellence : *Croix* se prononce *cro-a*, la lettre la plus *sonnante*, qui demande l'emploi de la bouche entière, et qui vient assez bien avec la plus forte de toutes les syllabes, exigeant le concours de toutes les dents et de toute la langue : *Cro*.

On peut voir jusqu'aux égards de nos langues latine et française pour la Croix, et dans l'X de la Croix qu'elles lui donnent au *pluriel*, et dans le *Crucifixus*, dont notre *Crucifix* a conservé l'X. etc., etc. — La lettre X, qui fait *un* avec l'S, signe de l'être, *Esse*, est la plus divine des lettres après le T : de *Tau*, de *Thavot*, dont le sens hébraïque est *signifier!* d'où le *Tes Ta-men T:* de *Tes Ta Tio mentis!*

Les seules anagrammes, etc., de la *Croix* en français nous la

Je conçois aussi bien que partout où la Croix n'est pas, et surtout aux deux lieux où elle est foulée aux pieds (la *Synagogue* et le *Japon*), il y ait fléau, crucifiement de l'humanité, même indigène, et *nuit* dans la société ; — que partout où elle n'est plus visible ou plus honorée, dans un temple Protestant par exemple, il y ait tristesse, il y ait désespoir secret dans les âmes, et même dans le regard et jusques sur le front[1].

montrent dans les grandes choses, ou les plus grandes choses dans la *Croix : Roi*, *Or*, *Cor*, etc.

De façon que j'ai dit, pour moi, plus d'une fois, raillerie à part, et sans jeux de mots : je *Crois*, et même je *Crée*, depuis que je *Crois* à la *Croix* *....

Je conçois que ces aperçus, profondément, éminemment vrais, paraissent singuliers aux meilleurs, aux plus habiles de nos lecteurs ; — Je conçois surtout qu'ils semblent bizarres et même faux, et qui sait? *scandaleux*, au premier abord, à la plupart. — L'Esprit-Saint a pris soin de nous avertir, que la *Croix* avait (comme la nuée du désert son côté obscur) son *scandale*, qui ne doit *pas être anéanti*, parce qu'il est une de ses preuves, selon ces mots magnifiques de saint Paul : *Ergo evacuatum est, scandalum Crucis ?* (*aux Galat.* 5.) *Misit me Christus Evangelisare, non in sapientiâ Verbi, ut non evacuatur Crux Christi* (*aux Corinth.* 1^er^) ; — La *folie* aux yeux de Dieu est *sagesse* à ceux des hommes : *quod stultum est Dei, sapientius est hominibus...* Dieu a choisi les choses que le monde croit des folies, pour confondre les prétendus sages : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus*, etc., etc. (*id.*)

[1] Bossuet les a remarqués, avec toute la tradition, sur le front

* Je dirais volontiers de l'*Or* : car je vais jusqu'à croire, tant je suis crédule aux choses de Dieu, incrédule à celles du monde, que la *pierre philosophale* elle-même est *possible* à la Foi, aussi bien que le *soulèvement des montagnes*.... et qu'elle est possible à la Foi, à la *Croix* seule.

Mais voyez, d'ailleurs, les beaux traités *de Cruce* de Juste-Lipse, de Saumaise, de Grelfer, etc., les plus savants hommes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles ; et le spirituel *Etendard de la Croix*, par saint François de Sales.... où l'on trouvera que la science et la foi d'accord ont fait dire des choses plus *scandaleuses* peut-être que les nôtres.

Je conçois le zèle du premier Empereur et de la première Impératrice Chrétiens à rechercher la *vraie Croix*, et leur triomphe à la découvrir [1].

Je conçois les magnifiques Fêtes et les magnifiques Noms de l'Invention et de l'*Exaltation* de la sainte Croix : la première en action de grâces de la découverte de la Croix véritable sur lequel le Sauveur avait été crucifié, et de son triomphe dans les deux premières Basiliques que Constantin allait ériger à Jérusalem et à Constantinople ; — la seconde, en mémoire de sa conquête sur *Chosroès* (anté-*Christ* même de nom !) et de son rétablissement dans le temple de Jérusalem, par un patriarche du nom de *Zacharie*, captif en Perse avec elle, et revenu avec elle, à la faveur du fils de Chosroès, et d'un *Cyrus* nouveau, auquel la Providence donna (sans doute par *hasard* ?) le nom de *Siroès* ! ! !

Je conçois le zèle que mirent les grands peuples, les plus grands rois et les fidèles en général, à stipuler à tout prix le plus petit morceau de la *Vraie Croix* (laquelle, apparem-

des Juifs. Ils ne sont pas moins visibles sur celui du Luthérien de Bade, et sur celui du Calviniste de Genève, le pire de tous.

[1] Voici le mot de l'Eglise sur la magnificence de la découverte de la Vraie Croix :

Deus, qui in præclarâ salutiferæ Crucis inventione,
Passionis tuæ miracula suscitasti, etc. (*Office* de l'*Invention.*)

[2] L'*Histoire de la vraie Croix* a été publiée de nouveau dans ces derniers temps, et analysée dans l'*Exercice de la dévotion à la Passion de Jésus-Christ*, établie par feu Mgr de Quélen dans son diocèse *pour les vendredis du carême* (in-12, à la librairie d'Ad. Le Clère). — le *Car-ême*, autre trace providentielle de *Charité* et d'*Amour !*

Nous prions nos incrédules lecteurs de la lire, pour admirer la suite de *Providences* qui a conservé les seuls *morceaux de la Croix* en question, et notamment celui dit *de la princesse Palatine* (celle dont Bossuet a prononcé l'Oraison funèbre), qui le tenait de

ment, est, comme le corps qu'elle a porté, tout entière dans la plus imperceptible partie comme dans la plus grande), à

Casimir, roi de Pologne.... appartenant au trésor de *Notre-Dame de Paris:* et, entre autres. celle qui a choisi pour gardien de la *Croix d'Anseau* le Président même du *Comité révolutionnaire* de la *section de la Cité*... de Notre-Dame : Guyot de *Sainte-Hélène !!!*

A ceux qui demandent des miracles, et même des *Croix miraculeuses*, je répondrai : en voilà une première, et qui seule me ferait croire au Christianisme.

A ceux qui demandent des miracles de Populations chrétiennes, je dirai, en abrégé seulement, la France en présence de la *Couronne d'Epines*, Croix spéciale et multiple de la tête du Sauveur : « Ce fut, en 1238, que Baudouin II, empereur de Constantinople, fit don à saint Louis de cette insigne Relique, qui se conservait de temps immémorial dans la chapelle des empereurs grecs. Etant venu en France pour chercher du secours contre les Bulgares, il apprit que ses ministres, pour subvenir aux besoins extrêmes de l'Empire, songeaient à engager la sainte couronne à des étrangers. A cette nouvelle, soit qu'il se piquât de générosité pour les bienfaits dont saint Louis l'avait déjà comblé, soit qu'il espérât qu'un si riche présent lui attirerait infailliblement de nouvelles marques de la munificence du saint Roi, il le supplia de vouloir bien accepter la sainte Couronne. « Je sais certainement, lui dit-il, que les seigneurs enfermés dans Constantinople sont réduits à une telle extrémité, qu'ils seront obligés de vendre la sainte Couronne à des étrangers, ou du moins de la donner en gage. C'est pourquoi je désire ardemment de vous faire passer ce précieux trésor, à vous, mon cousin, mon seigneur et mon bienfaiteur, et au royaume de France, ma patrie. Je vous prie donc de vouloir bien le recevoir en pur don.» Saint Louis accepta cette offre avec tout l'empressement d'une piété aussi tendre que solide et généreuse, et il ne perdit pas un moment pour s'assurer un dépôt si précieux, qui pouvait lui être enlevé par divers contre-temps. Il envoya aus-

lui donner des reliquaires d'or et de diamants, à lui ériger des Basiliques *ad hoc*.

sitôt à Constantinople deux religieux Dominicains, Jacques et André, dont l'un ayant été prieur dans un couvent de cette ville, avait vu plus d'une fois la sainte Couronne, et était bien instruit de tout ce qui la concernait. Baudouin fit partir avec eux un de ses officiers, avec des lettres patentes par lesquelles il ordonnait aux seigneurs de délivrer la sainte Relique aux envoyés du Roi. Ceux-ci étant arrivés à Constantinople, trouvèrent que les ministres de l'empereur, pressés par une extrême nécessité avaient déjà engagé la sainte Couronne aux Vénitiens, pour une grosse somme d'argent, à condition que, si on ne la retirait de leurs mains dans le terme convenu, qui était assez court, elle appartiendrait aux Vénitiens, et qu'en attendant elle serait transportée à Venise. Les ministres de l'empereur, ayant lu ses lettres convinrent avec les Vénitiens que la sainte Couronne serait portée à Venise par les envoyés du Roi, accompagnés des ambassadeurs et des principaux citoyens de Constantinople; qu'étant arrivés à Venise, les envoyés du Roi paieraient aux Vénitiens les sommes convenues, et se chargeraient ensuite de transporter en France le sacré dépôt.

» Avant de quitter Constantinople, toutes les précautions furent prises pour constater l'authenticité et la conservation de la sainte Relique. La caisse qui la renfermait fut scellée des sceaux des seigneurs français. La confiance de ceux qui devaient la transporter éleva leur âme au-dessus de la crainte de tous les périls; car ils ne firent pas difficulté de s'embarquer vers Noël de l'année 1238, c'est-à-dire, dans la saison la moins propre à la navigation. Cette confiance fut pleinement justifiée, et le danger des tempêtes ne fut pas le seul auquel ils échappèrent heureusement. L'empereur grec Vatace, étant instruit de cette translation, mit en mer plusieurs galères pour surprendre le vaisseau des Latins avec le sacré dépôt qu'il portait; mais la main qui le conservait depuis tant de siècles le fit arriver à Venise sans aucun fâcheux accident.

» Aussitôt qu'on y fut arrivé, on déposa la sainte Couronne

Je conçois surtout, au Moyen Age, l'âge vraiment magnifique, la sortie de la Chrétienté qui avait pour objet (le résul-

dans le trésor de la chapelle de Saint-Marc. André, l'un des envoyés de saint Louis, resta pour la garder, tandis que Jacques, son compagnon, se rendit promptement auprès du Roi, pour l'informer de l'état des choses. Le religieux monarque, ravi de joie à cette nouvelle, ne balança point à confirmer l'accord fait avec les Vénitiens; et de concert avec l'empereur Baudouin, il renvoya Jacques à Venise, avec des ambassadeurs chargés d'ordonner aux marchands français qui se trouvaient dans cette ville, de payer les sommes promises. Sa précaution alla jusqu'à demander à Frédéric, empereur d'Allemagne, une escorte pour protéger le transport de la sainte Couronne en France. Les Vénitiens eussent bien voulu s'y opposer; mais, ne pouvant aller contre le traité, ils consentirent à l'exécution, et les ambassadeurs du Roi, ayant reconnu les sceaux, reprirent le chemin de la France. Gauthier, archevêque de Sens, que le Roi chargea dans la suite d'écrire l'histoire de cette translation, rapporte à ce sujet une particularité que nous ne devons pas omettre : c'est que, pendant tout ce voyage, il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur ceux qui portaient et accompagnaient la sainte Relique, quoique le ciel fût extrêmement chargé, et qu'il plût très souvent, lorsqu'ils étaient arrivés aux lieux où ils devaient s'arrêter.

» Quand ils furent à Troyes en Champagne, ils en donnèrent avis au Roi, qui partit en diligence, accompagné de la Reine sa mère, des princes ses frères, de plusieurs prélats et seigneurs de sa cour. Ce fut le 10 août 1239, jour de saint Laurent, qu'on rencontra la sainte Couronne à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens. On ouvrit d'abord la caisse de bois qui renfermait la sainte Relique, et l'on en vérifia les sceaux, avec les actes qui en établissaient l'authenticité. On ouvrit ensuite la châsse d'argent, puis le vase d'or qui renfermait la sainte Couronne, et on la fit voir au Roi et à tous les assistants. L'archevêque de Sens, qui était présent, dit qu'on se figurerait difficilement les vives émotions que le Roi, la Reine, et tant d'illustres personnages qui assistaient à l'ouverture de la châsse, éprouvèrent en ce mo-

tat ici est nul) la conquête du *Tombeau* qui donna la *Vie* à l'Univers : les CROISADES [1].

Je conçois surtout les Croix *Miraculeuses* proprement dites : car toutes celles que nous avons vues sont bien autrement *miraculeuses* encore [2].

ment, par l'impression religieuse que ce spectacle excitait dans leurs âmes.

« Le lendemain, onzième jour d'août, la Relique fut portée à Sens. A l'entrée de la ville, le Roi et Robert son frère, comte d'Artois, la prirent sur leurs épaules, étant l'un et l'autre nus-pieds, et vêtus d'une simple robe de laine. Ils étaient suivis des prélats et des seigneurs, qui marchaient aussi nus-pieds. Un clergé nombreux les précédait avec les Reliques des églises voisines, et environnés d'un peuple infini qui ne respirait que la modestie et la componction. On eût dit que les sentiments du Roi avaient passé dans tous les assistants. On porta ainsi la sainte Couronne à l'Eglise métropolitaine, où elle fut exposée le reste du jour à la vénération du peuple. Le lendemain, le Roi partit pour Paris, où se fit, huit jours après, la réception solennelle de la sainte Relique. On avait dressé dans la campagne, près l'église de Saint-Antoine, une estrade fort élevée, d'où l'on montra la châsse à tout le peuple. Le Roi et son frère la portèrent ensuite sur leurs épaules à l'Eglise cathédrale, avec les mêmes marques d'humilité et de respect qu'ils avaient fait à Sens. Après avoir chanté l'office, on alla déposer la châsse dans la chapelle du Palais, qui était alors sous l'invocation de saint Nicolas. Depuis cette époque, l'Eglise de Paris célèbre chaque année la mémoire de cette translation solennelle le 11e jour d'août, etc.

[1] Otez les *Croisades* du monde, et vous n'avez pas même une *Histoire de France*. De l'aveu de *tous* les Historiens, elles procurèrent accessoirement la *liberté*, et jusqu'à l'émancipation des Communes; et jusqu'à ces pauvres *chartes*, si peu *chrétiennes*, si peu *charitables*, si *chères* à conquérir, et plus *chères* encore à conserver!

[2] L'histoire des *Croix miraculeuses*, ou prétendues miraculeuses, est encore, en effet, probante du Christianisme : les plus

C'est de la *Croix*, aussi bien que de l'*Église* et de *Pierre*, qu'il faut dire avec St-Paul *aux Romains* 14, adopté dans l'*Office*

célèbres, et il est un assez grand nombre, sont incontestables, et rapportées ou expliquées par tous les historiens contemporains, comme celle qui a été vue à *Migné* par toute une population, et dont l'histoire démonstrative a été publiée par le savant M. Vrindts, avec celle de toutes les autres croix miraculeuses*... sous le titre de : *la Croix de Migné vengée de l'incrédulité et de l'apathie du siècle, ou envisagée comme preuve nouvelle de la Divinité de l'Eglise Romaine.* » L'auteur ajoute prophétiquement : *et pré-*

*Les principales sont celles qui apparurent dans le Ciel en plein midi. *Alphonse-Henri*, premier Roi de Portugal, fils de notre admirable *Henri de Bourgogne*, et qui lui valut la victoire sur cinq rois mahométans et une armée cent fois plus forte que la sienne : « Toutes les histoires d'Espagne, dit Laharpe, attestent ce prodige, comme le Camoëns. » — 2° Celle qui valut la ville de Bayonne à Charles VII et qui est attestée en ces termes par le célèbre Dunois : « Nous, Jean comte de Dunois, lieutenant-général du Roi, notre sire, sur le fait de sa guerre, certifie la vérité à tous que, aujourd'hui 10 avril, à l'heure de sept heures du matin, à laquelle heure était promise la cité de Bayonne, et y entrèrent les gens du roi pour en prendre possession, au ciel à cette heure était cler et bien purifié, s'apparut dedans une nuée une Croix blanche, au droit de ladite cité, devers les parties d'Espaigne, *laquelle Croix sans mouvoir demeura l'espace de une heure*, et aucun vient que au commencement sur icelle croix avait une semblance de un crucifix couronné d'une couronne d'azur sur son chef, laquelle couronne se mua en une fleur de lys, dont chacun fut moult émerveillé, et ceux de la ville étaient fort espoentez de voir telles merveilles. Et incontinent leur enseigne de croix rouges qu'ils avaient sur leurs tours ôtèrent. *Plus de mille hommes ont vu ladite Croix*, et dient tous ceux qui l'ont vue tant Français, Espaignols que Navarrois, que jamais n'avaient vu chose semblable.

» Fait en notre ville devant Bayonne, signé de notre main et scellé du sel de nos armes, vingt-unième d'avril l'an mil quatre cent et cinquante-uns. D'ORLÉANS. ** » (Dunois était un d'*Orléans*). — Je

** Il est des croix, des crucifix et presque des *crucifiements* naturels, véritables miracles d'une autre sorte, rapportés partout, et notamment dans un livre, dans un

de la Susception : Hic lapis qui factus est in Caput anguli, et non est in alio aliquo Salus.

sentée aux vrais Fidèles comme UNE ANNONCE *des prochains malheurs de la France.* Paris, Rusand, 1829.

Je conçois même que cette *Croix*, signe précurseur visible *Me-*

---

conçois même le salut de la *Porte* du *Saint-Sépulcre*, la première croix de cette Eglise: « Le 18 octobre 1808, un incendie détruisit le temple du

pays et dans un siècle qui ne sont pas suspects : les *Merveilles de la nature*, Amsterdam, 1745: « A Venise on voit pareillement, proche Saint *Grégoire-le-Grand*, un Marbre sur lequel est figuré *un Crucifix, si naturel, que les plaies, les clous, et les gouttes de sang* paraissent comme si elles avaient été peintes. » — « Un ambassadeur de Perse, entre autres raretés, présenta à l'empereur une pierre d'agathe, qui d'un côté était blanche et de l'autre verte ; l'on voyait au milieu *l'image de la Sainte-Vierge, avec l'enfant Jésus sur ses bras*, naturellement crue dans la pierre. » — « Dans le royaume de Grenade en Espagne, il croit une espèce de pommes particulières ; quand on les coupe d'une certaine façon, il parait *un crucifix bien formé.* »

Autre *fait* plus curieux, s'il est possible : « Dans la Guinée, et en plusieurs autres endroits des Indes Occidentales, il y a une espèce particulière de figues, que les Européens appellent *ravoes*. L'arbre *ne porte de fruit qu'une fois*, en forme de grappe de raisin ; quand elle est mûre, on coupe l'arbre, et il revient avec le temps de nouvelles tiges. Le fruit, qui a environ un doigt et demi de long, est *triangulaire :* il est fort comme une callebase à demi crue ; il y en a ordinairement cent ou deux cents à une grappe. L'arbre est à peu près gros comme un homme, tout spongieux et sans branches. Le fruit sort du milieu de l'arbre quand il est mûr ; on lui ôte la première peau, et on le coupe par petites rouelles, *sur lesquelles paraît de chaque côté la figure d'un homme étendu sur une croix*, aussi distinctement que si un peintre l'avait dessinée. Les Portugais mangent ce fruit sans le couper, par dévotion, comme aussi les Maures ; mais ceux-ci ne le font pas par dévotion, mais par habitude. »

Voici un dernier fait qui frappait Erasme lui-même, qui le rapporte : « Dans la Tartarie européenne, entre les fleuves de Dom et de Volga, aux environs de Samara, croît une plante assez forte, au haut de laquelle vient un fruit, qui ressemble extérieurement à *un agneau* avec tous ses membres, que les Moscovites appellent *boranes ;* la tige de la plante tient au nombril de l'animal, sur laquelle il se tourne de tous côtés, et de quelque côté qu'il varie, l'herbe sèche autour. Quand le fruit devient mûr, la tige commence à se sécher, et le fruit à se couvrir d'une laine fine, fort frisée, et d'une couleur mêlée de blanc et de noir ; on en prépare la peau, comme celle d'un autre animal, et l'on s'en sert à tout usage ; le loup seul, et nul autre animal, en est fort friand, car il est très doux et ressemble à la chair d'écrevisse; quand on le coupe, il en sort un suc *rouge comme du sang* »

C'est la Croix qui constitue la *Clé de la voûte* de l'homme [1], de la société et du monde, de la Terre, et sans doute du Ciel.

[1] La Lithurgie fait comme sortir une Croix du *Sacré Cœur* de *J.-C.*

---

naçant (*Mina*) des malheurs religieux **, et, par contre-coup, politiques et civils qui allaient arriver, ait été vue couchée, humiliée, à la différence de celle du Christ, droite.

Je ne voudrais que les Croix fausses ou les équivoques, ou les supposées (car il peut y en avoir de telles) pour preuve de la vérité de quelques-unes :

« Un bois plié en forme de croix, que *Cortez* et son prêtre Olmédo avaient planté à Zempoala et Tlascala, était souvent enveloppé d'illuminations remarquables; ce qui effrayait même les belliqueux Tlascalans. Le docteur Chandler, dans son *Voyage en Grèce*, donne des preuves semblables de la crédulité des chrétiens Grecs. Il dit : « La première année de notre séjour dans le Levant, le bruit courut que l'on avoit vu dans l'air une croix brillante, sur la grande mosquée de Constantinople, qui avait été une Eglise dédiée à *sainte Sophie*. Les Turcs furent alarmés de ce prodige, et cherchèrent en vain à dissiper la rumeur. »

Saint-Sépulcre, à Jérusalem, dont l'enceinte renfermait ce qu'on appelle les *Lieux Saints*. Au *milieu d'un brasier* si ardent, qui avait calciné les marbres les plus durs et fondu les métaux, la porte du Saint-Sépulcre, qui est en bois, demeura froide et intacte. » (*Moniteur* du 12 *Mai* 1809. Et l'on sait que le *Moniteur* alors, c'était... Bonaparte.)

** C'était avec l'ivresse, avec l'enthousiasme de la logique de la Croix, que saint Jean-Chrysostôme faisait, dans son Homélie *de Cruce Dominicâ*, ce brillant résumé, qu'un écrivain attachait naguère à l'*Histoire du Mont-Valérien* de Paris, remplacé en ce moment par un *fort détaché* qui retombera sur nous et sur nos enfants...., comme la Croix.... et les *Crachats* des Juifs sur les Juifs!

Et si nosse desideras virtutem Crucis et quanta possum ad ejus Laudem dicere, audi.

Crux spes Christianorum.
Crux resurrectio mortuorum.

C'est Elle qui forme l'unique et dernière Espérance de l'humanité: *O Crux, ave, Spes unica (Vexilla)*; l'*Arche*, qui doit la

---

Crux cœcorum dux.
Crux desperatorum via.*
Crux claudorum baculus.
Crux consolatio pauperum.
Crux refrænatio divitum.
Crux destructio superborum.
Crux male viventum pæna.
Crux adversus dæmones triumphus.
Crux devictio diaboli.
Crux adolescentum pædagogus.
Crux sustentatio inopum.
Crux spes * desperatorum.
Crux navigantium gubernator.
Crux periclitantium portus,
Crux obsessorum murus.
Crux pater orphanorum,
Crux deffensor viduarum.
Crux justorum conciliarius.
Crux tribulatorum requies.
Crux parvulorum custos.
Crux virorum caput.
Crux senum finis.
Crux lunem in tenebris sedentium.
Crux regum magnificentia.
Crux *scutum perpetuum.*
Crux insensatorum sapientia.
Crux libertas servorum.
Crux Imperatorum Philosophia.
Crux lex impiorum.
Crux prophetarum præconatio.
Crux annunciatio Apostolorum.
Crux martyrum gloriatio.
Crux monachorum abstinentia.

* Le cachet de Celui que la France, que la royauté même des Français espère, représente une Croix, dont le sommet est le mot latin *Spes*, et la base : *Fides*.

sauver des eaux de l'abîme: *Crux orbis Arca naufragii* (*Hymne* de l'*Invention de la sainte Croix*).

C'est Elle enfin que l'Église, infaillible dans les *Prières* de tous les jours qu'elle met dans la bouche de ses enfants, invoque comme l'un des infaillibles moyens de flatter son Dieu, car elle ne dit pas seulement de les *libérer*, *per agoniam et passionem tuam*, mais encore : *per Crucem et derelictionem*.

Tout cela *donné*, avouons-le, il serait difficile que la Croix ne fût pas le chemin qui conduit au Ciel et l'Echelle qui l'escalade pour les Titans fidèles; et qu'elle ne méritât point provisoirement cette magnifique définition qu'en fait St-Jean de Damas : *Clypeus contra diabolum, signaculum nè tangat nos eversor, jactantium erectio, stantium fulcrum, infirmorum scipio, Pastorum virga, revertentium manuductio, proficientium perfectio, animæ conservatio et corporis, omnium malorum aversio, omnium bonorum conciliatio, peccati pernicies, stirps resurrectionis, Lignum vitæ æternæ* [1].

[1] Le plus éloquent écrivain de l'Italie, Silvio Pellico, s'est surpassé dans son *Ode à la Croix*. — Le plus éloquent écrivain, le plus savant philosophe de l'Allemagne, Goerres, s'écrie dans sa *Mystique* : « La Croix est le signe de la Catholicité ; et le fai-

---

Crux Virginum castitas.
Crux Gaudium Sacerdotum.
Crux Ecclesiæ fundamentum.
Crux orbis terræ cautela.
Crux templorum destructio.
Crux idolorum repulsio.
Crux scandalum Judæorum.
Crux perditio impiorum.
Crux invalidarum virtus.
Crux ægrotantium medicus.
Crux emundatio leprosorum.
Crux paralyticorum requies.
Crux esurientium panis.
Crux sitientium fons.
Crux nudorum protectio.

Et voilà la raison mystérieuse et théologique pour laquelle l'espèce d'animaux qui a manqué à la femme, et par elle à l'homme, celle des serpents [1], est aussi la seule à laquelle la nature providentielle ait refusé l'organe si naturel et si nécessaire des mains, qui sont le signe et l'objet de la Croix, le signe du salut de la femme et de l'homme!

Mais la Croix, le crucifiement du Fils de Dieu sont si exactement dépeints au ch. 25 d'Isaïe, en même temps que la *Cène* et la ruine de Jérusalem déicide, que nous ne pouvons nous

sant, l'homme étend pour ainsi dire le bras vers les quatre parties du monde. En portant la main du haut en bas, il va du ciel en terre, de l'Orient à l'Occident. En outre, cette main, posée au front et sur l'estomac, indique les deux existences spirituelle et physique; elle rappelle la descente du Verbe du sein de son Père dans notre cœur et dans la matière; en même temps que la ligne croisante, qui détermine toute figure visible, touchant les deux épaules, instruments de l'action, se trace au nom du Saint-Esprit, chaleur vivifiante de la volonté. »

Et puis, je ne sais quel grand poète latin, moderne pourtant:

Crux manifestavit triadis magnale, creando;
Sed redimendo, hominum cum cruce, parta salus:
In cælo, in terra crucis almæ signifer orbem
Christus utrumque replet, Christus utrumque beat;
Nam qui principium rebus fuit ante creandis,
Idem instaurandis denique finis Erit.

Et Adrien de Léandor, dans ses *Savanes*, *poésies Américaines*, si virginales, si amies, si marries (la pièce est intitulée: L'*Homme Oiseau de passage sur la terre*):

Ah! luise au loin surtout le Phare de Sion,
L'étoile de la croix; et, joyeux alcyon,
On verra le chrétien, ouvrant enfin son aile,
Voler de cette vie à la vie éternelle!

[1] L'espèce des *crocodiles*, etc., a quatre *pieds*, c'est-à-dire des bras de *terre* seulement.

empêcher de les faire admirer : « Et le Seigneur des armées préparera à tous les peuples sur cette montagne un *festin de viandes délicieuses, un festin de vin excellent, de viande pleines de suc et de moelle, d'un vin tout pur*, sans aucune lie. — 7. Il abattra sur cette montagne ce bandeau qui était lié sur tous les peuples, ce voile obscur qui enveloppait toutes les nations. — 8. Il *engloutira la mort pour jamais* : le Maître, le Seigneur essuiera les larmes de tous les yeux, et il effacera de dessus toute la terre l'opprobre de son peuple ; car le Seigneur a parlé. — 9. On dira alors : *C'est là vraiment celui qui est notre Dieu ; nous l'avons entendu*, et il nous a sauvés : c'est lui qui est le Seigneur ; nous l'avons attendu, nous serons pleins d'allégresse, nous serons ravis de joie dans le salut qu'il donne. — 10. Car la main du Seigneur se reposera sur cette montagne ; et Moab sera brisé sous lui, comme le sont les pailles par un chariot. — 11. *Dieu étendra sur lui ses mains, comme un homme qui nage étend les mains pour nager* : le Seigneur déploiera la force de son bras pour abattre son orgueil. — 12. Il renversera la masse superbe de tes murailles ; il les abattra ; il les rasera, et les réduira en poudre. »

Et voilà pourquoi nous n'avons jamais douté que la *Croix* de J. C. représentât rigoureusement, mathématiquement, concurremment, les trois personnes de la *Divinité*, et l'*Humanité* par surcroît [1], et qu'elle fût leur point d'union, leur

[1] Ce qui est sans doute la raison mystérieuse de la formule du *signe de la Croix* chrétien, où le premier attouchement porte à la *tête*, représentative du *Père;* le second au *ventre* proprement dit, représentatif du *Fils*; le troisième au *cœur*, représentatif du *Saint-Esprit* [*]; le quatrième au reste....., représentatif de l'*Homme* proprement dit.

Et, s'il est vrai que la terre bien comprise ne soit qu'*une don-*

[*] Le Saint-Esprit, en descendant, tour à tour, sur le *Fils bien-aimé* et sur ses Apôtres, sous la forme d'une colombe *aux ailes étendues*, et la tête en bas, comme elle est partout représentée,... est peut-être une donnée naturelle du Saint-Esprit lui-même, tel qu'il est au Ciel.

réunion même, leur unité, leur vérité, leur charité réciproque.

Il ne fallait rien moins que la Croix, il fallait toute la Croix, comme Dieu tout entier, pour donner lieu de dire, et de faire réaliser par saint Pierre, par saint Paul, et pour les grands

née finie du ciel, — et que l'*homme* soit *fait à l'image de Dieu*, comme le Saint-Esprit de Dieu nous l'a dit, nous n'hésitons point à penser, et par conséquent à dire, que la Croix est aussi bien le signe du *Père*, que celui du *Fils* Eternel, que le signe de l'homme et de l'humanité.

Et comme l'Homme-Dieu est venu en Croix, et dans le sein de la Vierge-Mère, et sur le Calvaire, et qu'il a fait son Ascension au Ciel après sa résurrection, il reviendra en Croix sans doute, selon les paroles apocalyptiques de saint Jean : *Ecce Venio.....*

Et ces autres, du *Te Deum* : *Judex crederis esse venturus.*

Et celles-ci, d'une *Prose de la Sainte Croix :*

Nube Judex cùm sedebit
Crux in cœlo resplendebit;
Hanc qui portant nunc libentes,
Tunc videbunt confidentes;
Hanc horrebunt contrementes
Quibus est ludibrio.

Et celles-ci même des Déicides : *Salva te ipsum : si Filius Dei es, descende de Cruce.* (*Evangile de la Passion.*)

C'est encore le sentiment de plusieurs grandes autorités : « Quelques-uns des anciens Pères, dit saint François de Sales, ont estimé que ce même Bois de la vraie Croix serait réparé, et comparaîtrait au Ciel le jour du Jugement, selon la parole de Notre Seigneur : *Alors apparaîtra le Signe du Fils de l'homme au Ciel.* C'est l'avis, ce me semble, de saint Chrysostôme, au Sermon de la Croix et du larron, et de saint Ephrem, au livre de la *Vraie pénitence*, et il a été prédit par la sibylle :

O Lignum felix in quo Deus ipse pependit,
Nec te terra capit, sed Cœli tecta videbis,
Cum renovata Dei facies ignita micabit. »

coupables, pour les *ennemis de la Croix* (car il y en a [1]) de tous les siècles, et de nos jours pour Lamennais : « Avez-vous peur de Dieu ? jetez-vous dans ses Bras : *Vis fugere à Deo, fuge à Deum !* — et pour, en vérité, se *crucifier pour le monde*, comme Jésus-Christ crucifia le monde pour eux, disent-ils dans leurs paroles sublimes *aux Galat.* 6, 14, adoptées dans le bel *Office* de la *Susception de la Sainte Croix : Mihi absit gloriari nisi in Cruce Domini Jesu Christi ; per quam mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

Et cela, de peur de cette parole, si terrible en effet, de la *Sagesse* VI : « Les Puissants seront puissamment tourmentés : *Potentes autem potenter tormenta patientur* » ; et de cette autre de saint Jean, vers la fin du dernier livre que lui dicta le Saint Esprit (l'*Apocalypse*) : *Et Pseudopropheta cruciabuntur die ac nocte in secula seculorum.*

Cependant nous autres, moi surtout peut-être, qui nous croyons meilleurs et même fidèles, nous osons à peine faire le *signe de Croix* hors de l'Eglise : « O insensés Français : *O insensati Galatæ...*, s'écriait hardiment saint Paul à nos pères, *quis vos fascinavit non obedire veritati, antè quorum oculos Jesus Christus prœscriptus est, in vobis crucifixus ?...*

Mais je dirai, ici du moins, avec le *Stabat*, et c'est par là que je finirai : *Cruce hâc inebriari... Fac me Cruce custodiri,*

Mais il nous faut ici consoler, ou plutôt charmer les autres et nous-mêmes, en rapportant la force, la douceur, le bonheur de la mort que la seule Croix a procurée au plus auguste, au plus puissant Souverain qu'il y ait eu dans le monde depuis,

C'est peut-être pour cette grande *venue*, que, selon la célèbre Prophétie attribuée à saint Malachie, dont saint Bernard lui-même admira et écrivit la *Vie*, le Pape qui doit suivre immédiatement Grégoire XVI (« fils d'un Pêcheur et Procureur général des Camaldules d'Etrurie », dit M. Roger de Beauvoir, et dont le signe selon la prophétie est : *de Balneis Etruriæ*!!!), est un Pape annoncé sous le signe : *Crux de Cruce.*

[1] Saint Paul *aux Ephés.* 3, 18.

et par conséquent avant le Christianisme : Charles-Quint !... Il n'avait pas ambitionné le trône, lui; et il l'Abdiqua dans le moment de sa Magnificence. Voici le dernier trait de cette mort, cité par Grégorio Leti, qui n'est pas suspect : « Cependant les médecins, qui l'avaient servi dans cette maladie, s'approchèrent, et le principal lui présenta dans une petite écuelle d'or un remède de grande vertu ; mais Charles V connaissant bien que la mort n'était pas éloignée, non-seulement lui fit signe de la main de se retirer, mais lui répondit avec une espèce d'indignation sainte : *Vous ne connaissez pas quelle médecine m'est nécessaire dans l'état où je me trouve* ; et puis s'étant fait donner le Crucifix : *Voilà le vrai remède de mon ame* ; après quoi l'ayant baisé, et tenant ses yeux attachés dessus, il lui adressa ce discours célèbre : « Mon Seigneur et mon Rédempteur, je vous rends des actions infinies de grâces, de ce qu'après m'avoir tiré de tant de périls que j'ai courus dans le monde, vous avez bien voulu me faire la grâce de mourir dans mon lit avec votre image à la main, et au milieu de tant de saintes consolations. Mais je vous remercie, sur tout, de tant de faveurs qu'il vous a plû m'accorder en me faisant seigneur et souverain de tant de royaumes, et d'un empire, qui est le bras droit de l'Église. Je vous bénis aussi de la protection dont vous avez daigné m'honorer, et sans laquelle je n'aurais pu vivre. Mais je vous loue principalement de ce que vous m'avez donné, deux ans avant ma mort, *la connaissance de Vous, et de moi-même, et m'avez convaincu que, sans Vous, toutes les choses du monde sont vaines et momentanées.* Quelle grâce peut jamais se comparer à celle que Vous m'avez faite, en m'inspirant le dessein de me tirer de la boue des vanités mondaines, pour m'élever à Vous, et me donnant la force de demeurer avec Vous ! Je Vous soupplie donc, mon très miséricordieux Seigneur, de vouloir me pardonner mes péchés, qui sont en si grand nombre et si énormes, qu'ils méritent mille enfers, et de laver dans votre précieux sang mon âme pécheresse. Qu'il Vous plaise de la recevoir entre les bras de votre miséricorde, sur laquelle seule je fonde toute l'espérance de mon salut et de ma félicité. »

» Avant que d'adresser ce discours au Crucifix, il s'était fait

hausser la tête avec des oreillers, qu'il fit ensuite ôter, et se tourna du côté droit; et l'archevêque ayant pris cependant le crucifix, Charles V le lui redemanda, se le mit lui-même entre les bras, appuyé sur le chevet, et pria le prélat et les religieux de vouloir réciter avec lui quelques prières du saint Roi prophète; et ne pouvant pas lui-même se mettre à genoux, il pria son confesseur de s'y mettre pour lui, ce qu'il fit aussi bien que tous les autres. En ce moment là, une toux lui étant survenue, on crut qu'il allait rendre le dernier soupir; mais il demanda un peu d'eau, et comme on le leva pour le faire boire, il dit en tournant les yeux des deux côtés du lit: *Quelle est cette lumière que je vois, n'est-ce pas celle du jour?* L'archevêque qui était le plus près, lui ayant répondu : Il y a déjà demi-heure que la nuit est venue, mon Empereur;—*dites: monsieur*, répliqua Charles V, *et plutôt mon pécheur*; et après cela s'étant remis en sa première situation, il commença à dire tout doucement : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. — In justitia tua libera me; inclina ad me aurem tuam. — Accelera ut eruas me. — Esto mihi in Deum protectorem, et in Domum refugii, ut salvum me facias. — Quoniam fortitudo mea, et refugium meum es tu; et propter nomen tuum educes me, et enutries me; educes me de laqueo hoc, quem absconderunt mihi, quoniam tu es protector meus.* Ces prières furent proférées, pour la plus part, d'une voix basse par l'archevêque et par les autres religieux, parceque Charles V allait toujours en déclinant; et s'étant un peu arrêtés, et aperçus qu'il tirait à sa fin, l'archevêque s'approcha tout près de l'illustre mourant, et lui répéta par deux fois ces paroles : *In manus tuas* (on ne saurait trop admirer la puissance des *Mains*, Signes de Croix, que David donne à Dieu lui-même dans le Ciel), *Domine, commendo Spiritum meum*, lesquelles l'Empereur ayant entendues, fit trois inclinations de tête en signe d'approbation, et puis *rendit* l'esprit... » Admirez encore cette admirable expression de l'admirable théologie et de la profonde logique de l'Immortalité, dans la langue française: *Rendre!* et *rendre* l'*Esprit* exclusivement !!!

CINQUIÈME PARTIE.

Confirmation de toutes les autres.

CHAPITRE 1er.

LES MAGNIFICENCES

DE SAINT BERNARD,

Le plus illustre des Amis et des favoris de Marie.

«Il est l'Ange du Seigneur des armées.»
MALACH. 2. (*Office* de saint Bernard.)

Je conçois que ce soit une des plus grandes *Lois de la Providence* (et nous l'avons développée ailleurs), qu'il y ait des Personnes, comme il y a des Choses et des Lois, *causes* et *signes* de l'Etat tout entier d'une Société, et même de toutes les Sociétés ensemble;

Je conçois que la première cause et le premier signe de ce genre, soit une Personne spirituelle (et peut-être mieux encore que le *Pape* de *Rome* proprement dit), un *Saint* de l'*Eglise* : et cela, parce que celui-ci est plus humble, et que, n'étant rien *extérieurement*, il est plus susceptible de laisser voir et de faire admirer l'omnipotence de l'Homme-Dieu, et de la Femme divine par excellence, au nom et par la grâce desquels il agit :

Et je conçois même que l'Esprit-Saint ait réservé cette grande vérité, et ses preuves, pour les derniers temps; plus difficiles en preuves que tous les temps.

En voici un premier aperçu, pris de l'autorité des plus graves historiens ou philosophes, et pris surtout de l'évidence.

Saint Bernard, c'est tout son Pays, c'est toute la Chrétienté [1], c'est tout son Siècle, et par contre-coup jusqu'au nôtre...,

« Il était, dit saint François de Sales, dans les camps, à la Cour, au Cloître, soumettant toutes les choses de la terre au joug de Dieu. »

Et Bossuet, qui fut, à son tour, presque tout le pays et le siècle de Louis XIV : « Au milieu de la barbarie et de l'ignorance, dit l'*Aigle* de Meaux, la France produisit saint Bernard, Apôtre, Prophète, Ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais enfant de l'Eglise ne défendit mieux l'autorité Apostolique de sa mère, l'Eglise romaine. »

Et d'abord, le grand homme agissait tout puissamment sur sa famille.....: et quelle Famille!!!..... « Lève-toi, écrivit-il à Foulques, son neveu, le seul impatient, lève-toi, soldat du Christ, lève-toi : secoue la poussière qui te couvre, reviens au combat; après la fuite, ton courage sera plus grand, ton triomphe plus glorieux. Le Christ a beaucoup de soldats qui ont commencé courageusement, qui ont persévéré, qui ont vaincu ; mais il y en a peu qui, revenus de leur fuite, aient bravé de nouveau les dangers qu'ils avaient évités, et qui aient mis en fuite les ennemis devant lesquels ils avaient fui ; et comme toute rareté est précieuse, je me réjouis de te voir de ceux qui sont d'autant plus illustres qu'ils sont plus rares. D'ailleurs, si tu es timide, pourquoi craindre où la crainte est déplacée, et ne pas craindre où elle est légitime? Penses-tu pour avoir fui n'être plus à la portée des mains ennemies? L'ennemi aime mieux la poursuite que la lutte, et presse plus vivement un fuyard qui lui présente le dos qu'un athlète qui lui montre son visage. En sécurité, après avoir jeté tes armes, tu dors de longues matinées à l'heure même où le Christ est sorti du tombeau, et tu ignores que, désarmé et plus timide, tu n'en es que moins redoutable aux ennemis. Ils assiègent en foule ta demeure, et tu dors. Mais les voilà qui gravissent le fossé, ils forcent la haie et pé-

[1] C'était dans un des grands Collèges de l'*Ordre* particulier de *saint Bernard* en Espagne, à Salamanque, qu'on inscrivait ces vers charmans :

Sunt claræ valles, sed claris vallibus Abbas
Clarior his clarum nomen in orbe dedit.
Clarus avis, clarus meritis, et clarus honore,
Claruit eloquio, Religione magis.
Claraque mors, clarusque cinis, clarumque sepulchrum
Clarior exultat spiritus ante Deum.

nètrent par la porte. Est-il plus sûr pour toi qu'ils te trouvent seul qu'avec les autres, nu dans ton lit qu'armé dans le camp? Réveille-toi, arme-toi, va retrouver tes compagnons, que tu as désertés, et que la peur qui t'en a séparé te réunisse à eux. Soldat efféminé, pourquoi redouter le poids et la dureté des armes? Mais ne sais-tu pas que l'ardeur du combat et le sifflement des flèches font oublier la pesanteur du bouclier, et rendent insensibles la cuirasse et le casque. En passant de l'ombre au soleil, de l'oisiveté au travail, tout paraît pénible au commencement; mais à mesure qu'on perd ses vieilles habitudes pour en prendre de nouvelles, les obstacles s'aplanissent, et ce qu'on croyait impossible devient aisé, grâce à l'accoutumance. Les soldats même les plus braves se troublent aux premiers accents de la trompette; mais lorsque le combat s'est engagé, l'espoir de la victoire, la crainte de la défaite les rendent intrépides; mais pourquoi trembles-tu entouré de tous tes frères sous les armes, les anges à tes côtés, et à leur tête le Christ animant les siens de la voix et criant : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Si le Christ est pour nous, qui est contre nous? Tu peux être tranquille sur le combat, puisque tu l'es sur la victoire. O combat plein d'assurance avec le Christ et pour le Christ! dans lequel ni blessé, ni renversé à terre, ni foulé, ni mille fois mort, si mille morts étaient possibles, tu ne seras privé de la victoire à moins de fuir; car la fuite est la seule cause de défaite. En fuyant, tu peux perdre la victoire; en mourant, non. Heureux si tu meurs dans le combat, car une fois mort tu seras couronné! Malheur à toi si, en refusant le combat, tu perds ensemble et la victoire et la couronne! »

La seule sœur qu'il avait laissée dans le *grand* monde, si *petit*, se trouva, grâce à lui sans doute, tout d'un coup digne de lui : « Hombeline vint un jour en grand équipage pour lui rendre visite, au grand nom qu'il s'était fait; elle s'arrête à la porte du Monastère, et demande à parler au révérend Abbé de Clairvaux. Celui-ci, abhorrant le luxe qu'elle étalait dans son équipage, ne peut se résoudre à la voir; et ses frères, à son exemple, refusent de la recevoir. Alors Hombeline, touchée au vif, exale hautement sa douleur : « Je sais que je suis pécheresse, s'écria-t-elle en fondant en larmes; mais Jésus-Christ n'est-il pas mort pour les personnes qui me ressemblent? si mon frère méprise ma chair, que le serviteur de Dieu ne méprise pas mon âme, qu'il vienne, qu'il ordonne, qu'il commande, et je lui obéirai, et *je ferai ce qu'il me dira.* »—Et le cœur humain, plus historien que l'Histoire, sait ici ce que l'Auguste frère *dit*, et ce que la sœur *Madeleine* a *fait*!

Sagissait-il d'opérer en faveur du Christianisme, et de l'Eglise qui seule peut l'expliquer, et le faire réaliser? Il disait ces admirables et convertissantes paroles aux Lamennais de son siècle et du nôtre :

« Qu'y a-t-il de plus insupportable dans ces paroles ou du blasphème ou de l'arrogance ? Quoi de plus damnable, de la témérité ou de l'impiété? Ne serait-il pas plus juste de fermer par le bâillon une pareille bouche que de la réfuter par le raisonnement ? Ne provoque-t-il pas contre lui toutes les mains celui dont la main se lève contre tous ? Tous, dit-il, pensent ainsi, et moi je pense autrement. Eh ! qui donc es-tu? Qu'apportes-tu de meilleur? Quelle subtile découverte as-tu faite? Quelle secrète révélation nous montres-tu qui ait échappé aux saints, qui ait trompé les sages ? Sans doute cet homme va nous servir une boisson dérobée et une nourriture longtemps cachée. Parle donc, dis-nous quelle est cette chose qui te paraît à toi et qui n'a paru à personne auparavant ; n'est-ce pas que le fils de Dieu s'est fait homme pour autre chose que la délivrance de l'homme ? Certes, cela n'a paru à personne, si ce n'est à toi. Mais voyons où tu as vu cela : tu ne le tiens ni du sage, ni du prophète, ni de l'apôtre, ni de Dieu lui-même. C'est de Dieu que le maître des nations tenait ce qu'il leur a livré. Le maître de tous avoue que sa doctrine ne lui appartient pas. Ce n'est pas de moi-même que je parle, nous dit-il; toi, au contraire, tu nous donnes du tien, tu nous donnes ce que personne ne t'a transmis; *celui qui ment parle de lui-même* : à toi donc, à toi seul ce qui vient de toi : pour moi j'écoute les apôtres et les prophètes, j'obéis à l'Evangile, mais non à l'Evangile selon Pierre. Tu nous bâtis un nouvel évangile : mais l'Eglise ne reçoit pas de cinquième évangéliste. Que nous dit la loi? Que disent les prophètes, les apôtres et les successeurs des apôtres, sinon ce que tu nies tout seul, savoir, que Dieu s'est fait homme pour délivrer l'humanité ? Or, si un ange venait du ciel pour nous annoncer le contraire, anathème sur cet ange lui-même. »

Voulait-il, pour l'Eglise d'abord, et pour l'Etat *par surcroît*, impressionner les Rois, les Seigneurs, les Populations ? Il donnait lieu pour le marquis de Villeneuve à des traits d'*Histoire de St Louis* comme celui-ci. Et c'était dans une de ses superbes Maisons de Bourgogne que se trouvait la *Scène* de ce drame superbe : « Au milieu de ces préparatifs d'armement, la dévotion du Monarque, augmentée encore depuis le jour où il avait arboré une seconde fois la croix de « pélerin militant », prenait de plus en plus le même caractère d'inspiration et d'enthousiasme qu'on avait remarqué en lui en 1248. Comme à cette époque, il voulut se préparer à son expédition par de pieuses excursions en divers lieux renommés par le concours des fidèles, il désira

visiter, entre autres, l'antique abbaye de Vezelay, où saint Bernard avait prêché la croisade. Une pieuse cérémonie, annoncée d'avance, hâta le voyage du monarque, et le 24 avril 1268, il arriva au pied de la montagne boisée où s'élevait la vieille église. Une immense population suivait le monarque, entraînée autant par le bonheur de le contempler que par le désir d'assister à la translation des reliques de sainte Madeleine, récemment découvertes dans un grand coffre, auprès du maître-autel. On y trouva, avec un squelette intact, de longs cheveux blonds enveloppés dans un morceau d'étoffe de soie; et une attestation sans date, mais conforme à une tradition immémoriale, et signée par un roi « Charles », y était attachée, portant : « Ceci est le véritable corps de sainte Madeleine de Judée. »

« Louis IX, ses trois fils, Alphonse son frère, le roi de Navarre, le comte d'Eu, Simon, cardinal-légat, Hugues, duc de Bourgogne, Gui, évêque d'Auxerre, revenu de Naples, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, etc., etc., furent témoins de l'exhumation. Le monarque voulut lever lui-même le corps er le placer sous une châsse d'argent, après s'être réservé trois dents et l'un des os du bras et des jambes. De retour à Paris, il les fit enchâsser dans un brassard d'or, entouré de grosses perles et de quatre-vingt-dix pierres précieuses, et les envoya aux moines de Vezelay avec quelques parcelles de la sainte couronne, « en souvenir de sa bienvenue en leur abbaye. »

» Le monarque ne la quitta point sans s'être mis plus d'une fois en oraison au pied de la haute croix de pierre élevée sur le penchant de la colline, et appelée jusqu'au XVIII^e^ siècle « *Croix de saint Bernard* ». Ce fut de cette éminence, alors entourée de l'élite de la noblesse de France, que, le jour de Pâques 1146, l'abbé de Clairvaux fit entendre « les accens d'une éloquence pareille à la foudre... » . . .

» L'histoire mentionne, là, un Roger Bernard, comte de Foix, « sortant de sa comté comme rocher bravant ondes et flots, ou grand fleuve surgissant du rivaige pour maistriser la compaigne. L'aise du cueur lui saultoist au visaige, et le tréper de ses yeulx monstroist bien que si honorable véage lui advenoist à son contentement! » . . .

» Non loin de cette mémorable croix s'élevait déjà, au XII^e^ siécle, la magnifique église dont huit cent moines réunis à Vezelay faisaient retentir de leurs chants les merveilleuses nefs. Tous s'y étaient rendus spontanément quand, à l'imitation de Philippe-Auguste, son petit-fils vint y implorer la protection céleste pour le succès de sa prochaine expédition vers le berceau de cette Madeleine pécheresse qu'il avait aussi invoquée, quinze années auparavant, au milieu des rochers de la Sainte-Beaume. »

Saint Bernard voulait-il agir, ou plutôt agissait-il sur les Pontifes, alors supérieurs à tous égards et en tous points aux Rois? Voici comme il le faisait dans une circonstance particulière, par où l'on peut se faire une idée des autres.

Or, sus, écoutez cette Lettre hardie aux Cardinaux qui venaient d'élire son pauvre Eugène [1], dont l'office à Clairvaux était de *soigner le chauffoir et de faire du feu aux Religieux transis de froid après Matines, parce qu'ils étaient peu vêtus.* » (*Annal. Cist.*, etc.)

» Que Dieu vous pardonne, qu'avez-vous donc fait? Vous avez rappelé parmi les hommes celui qui était déjà dans le tombeau; vous avez de rechef embarrassé de soins et d'affaires celui qui ne voulait avoir ni soins ni affaires; et vous l'avez obligé de se mêler parmi les peuples et de paraître sur la scène du monde! Vous faites monter à la première place celui qui ne pensait qu'à être à la dernière; et ce dernier état est pour lui plus dangereux que le premier. Vous contraignez un homme qui était crucifié au monde, et de revivre dans le monde, et après avoir voulu être au dessous de tous dans la maison de son Dieu, vous le choisissez pour le mettre au-dessus de tous! Pourquoi avez-vous renversé les desseins du pauvre?... D'où vous est venue la pensée d'environner d'épines et de ronces les sentiers dans lesquels il marchait, et de le détourner de son chemin et d'embarrasser ses pas?... Qui donc vous a donné la volonté de vous saisir tout à coup d'un homme simple et sans lettres, qui s'était enseveli dans un cloître, et de le placer sur le trône de saint Pierre? Quoi! n'y avait-il pas de sages parmi vous? N'y avait-il personne qui fût capable, plus qu'Eugène, des fonctions de la papauté? Certes, c'est une chose tout à fait ridicule de prendre un pauvre petit homme couvert de lambeaux [1] pour en faire le maître des princes, des évêques, des royaumes et des empires. Mais que dis-je quand je dis que c'est une chose ridicule? N'est-ce pas plutôt une chose admirable? Certes, c'est l'un ou l'autre; je ne le nie pas. Je ne regrette pas la pensée que cela n'ait été l'ouvrage de Dieu, qui seul fait des choses admirables... mais j'éprouve des craintes à l'égard de notre Eugène; car il est fort tendre et délicat, plein de pudeur et de retenue, et plutôt accoutumé au silence et la contemplation qu'au maniement des affaires; en sorte que j'appréhende qu'il n'ait point les qualités nécessaires à la place auguste où vous l'avez porté. Quelles pensées croyez-vous que doive éprouver un homme qui passe, sans transition, de la solitude du cœur

[1] C'était, à tous les titres, l'enfant, le *Filleul* de l'abbé de Clairvaux : il portait, avant son entrée en Religion, le nom de *Bernard*, comme lui.

et des mystères d'une prière tout intérieure, dans le tumulte du monde, et qui se voit traité comme un enfant qu'on arrache au sein de sa mère? Hélas ! si le Seigneur ne lui prête la main, il faudra nécessairement qu'il succombe; et il sera accablé sous le poids d'un fardeau qui surpasse ses forces ! »

Voilà le chef-d'œuvre de l'âme étonnée, marrie, mais toutefois prévoyante et inspirée de l'Abbé de Clairvaux; voici celui de son âme paternelle et filiale à la fois, de son âme aimante toujours, de son *Esprit* angélique plus que jamais: « Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses très humbles respects à son très aimable Père et Seigneur Eugène, par la grâce de Dieu, Souverain Pontife.....

» La nouvelle de votre Exaltation s'est répandue dans ce pays. Attentif à tout ce que j'entendais dire, je différais de vous en féliciter, dans la pensée que vous me l'apprendriez vous-même; j'attendais que quelque messager vînt de votre part me faire le détail de ce qui s'était passé; j'espérais que l'un de mes enfants viendrait me dire pour adoucir ma douleur : *Joseph, votre fils, est en santé et il règne sur toute l'Egypte* ! C'est donc malgré moi que je vous écris.. Mais puisque j'ai commencé, je parlerai à mon Seigneur. Je n'ose plus vous nommer mon fils; vous l'avez été, et aujourd'hui vous êtes mon Père... Vous êtes au-dessus de moi; mais c'est par moi que vous êtes. Oui, il faut le dire, je vous ai engendré par l'Evangile; vous êtes devant Dieu mon espérance, ma joie et ma couronne : *Un fils sage est la gloire de son père*. Il est vrai que désormais je ne vous nommerei plus mon fils : *Le Seigneur vous a donné un nom nouveau.* La main du Très-Haut a fait ce changement. Abram fut appelé Abraham, Jacob fut appelé Israël; et, pour ne parler que de vos prédécesseurs, Simon fut nommé Pierre, Saül reçut le nom de Paul. Ainsi, par un changement que je présume devoir être utile à l'Eglise, Bernard, mon fils, se nomme Eugène, et devient mon Père!... Après ce changement, il vous reste à faire changer de nom à l'Eglise que Dieu vous confie, en sorte qu'elle se nomme Sara, au lieu qu'elle se nommait *Saraï*. Comprenez cette énigme; j'espère que Dieu vous en donnera l'intelligence. Si vous êtes ami de l'Epoux, n'appelez pas son épouse *votre* princesse, mais *la* princesse. Au lieu de vous approprier ce qui est à elle, soyez prêt à lui donner ce qui est à vous, votre propre vie... Serai-je le seul qui n'aurai pas de joie de votre exaltation? Oui, j'en ressens; mais ma joie, je l'avoue, est tempérée par la crainte; mon cœur est combattu de ces deux sentiments à la fois. Quoique j'aie perdu le titre de père à votre égard, j'en conserve le cœur et la tendresse; je contemple votre élévation, et je tremble de

voir une chute. Je suis ébloui de l'éclat de votre dignité, et je frémis à la vue des périls qui vous environnent... C'est la place de Pierre, du prince des apôtres, de celui que le Seigneur a établi le chef et le maître de sa maison. Les cendres de son tombeau se soulèveraient contre vous, si vous ne suiviez son esprit et ses exemples... Ses mains étaient pures, son cœur était désintéressé. Il disait avec assurance : *Je n'ai ni or ni argent.* Je n'en dis pas davantage... Vous êtes établi le maître des nations et des empires, pour arracher et détruire, pour édifier et planter... Cependant, souvenez-vous que vous êtes homme ; ne perdez jamais de vue ce Dieu qui renverse les grands de la terre. Combien de Papes sont morts en peu de temps sous vos yeux ! Leur règne a été bien court ; il en sera de même du vôtre. Au milieu des pompes d'une gloire passagère, méditez sans cesse votre fin, et pensez que bientôt vous irez rejoindre dans le sépulcre ceux dont vous occupez la place sur le Siége apostolique. »

En sorte que, si jamais Romain, ou Corneille, a pu dire en son nom, Saint-Bernard, unique au monde, a pu dire au Nom de Dieu, et même en celui du Successeur de saint Pierre :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Si vous prétendiez, si vous pensiez que cette *Histoire*-là est ou Ecclésiastique ou prévenue, je vous la ferais voir civile, et *de France*, jusques dans le Président Hénault : « Les conseils de saint Bernard *étaient reçus comme des ordres du Ciel ;* il avait été donné à cet homme extraordinaire de dominer les esprits : on le voyait d'un moment à l'autre passer du fond de son désert au milieu des cours, jamais déplacé, sans titre, sans caractère, jouissant de cette considération personnelle qui est au-dessus de l'autorité ; simple moine de Clairvaux, *plus puissant que l'abbé Suger, premier ministre de France,* et conservant sur le pape Eugène III, qui avait été son disciple, un ascendant qui les honorait également l'un et l'autre. Ses *sermons* sont des chefs-d'œuvre de sentiment et de force ; feu M. Henri de Valois, cet homme illustre du siècle passé, les préférait à tous [1] ceux des anciens, tant grecs que latins ; aussi a-t-on dit de lui, que c'avait été le dernier père de l'Eglise : on trouve dans la préface d'une édition de ses œuvres, une dissertation assez curieuse sur la question de savoir si ses sermons ont été prononcés en Français ou en Latin : ce qui prouverait qu'il les prononçait en français, c'est que des religieux sans lettres assistaient à ses conférences, et que le latin n'était plus alors

[1] Bernardus et christianè doctus, et sanctè *facundus*, *et piè festivus*. (Erasme.)

entendu du vulgaire; et puis, ses sermons se trouvent en vieux français dans la bibliothèque des PP. Feuillants de la rue saint Honoré à Paris, dans un manuscrit qui approche bien du temps de saint Bernard. »

Les plus fameux hommes de 89 et de 93 eux-mêmes ont reconnu, ont constaté, ont admiré le Génie de saint Bernard; et *Manuel*, qui s'appelait l'*ennemi des rois*, en a publié l'éloge suivant, avec cette épigraphe, prise de l'Abbé de Clairvaux lui-même:

Pietas peperit divitias, filia suffocavit matrem. (St. Bern.)

« Ce dernier des Saints Pères vint au monde fort à propos dans un siècle de brigandage, d'ignorance et de superstitions. Nul homme n'a exercé sur les esprits un empire aussi extraordinaire. Armé de toute la puissance de la religion et de l'éloquence, sans titre, sans caractère, simple abbé de Clairvaux, lorsque sortant de son désert il paraissait au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie empreintes sur une figure belle et noble remplissaient tous les cœurs d'amour et de respect. A sa voix, les peuples dans les campagnes fondaient en larmes; les rois s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même, et c'était lui souvent qui traçait les conditions des traités de l'Europe.

» Égaré par l'enthousiasme de son zèle, donnant à ses erreurs l'autorité de ses vertus, it entraîna le monde dans de grands malheurs. Ce fut avec raison que le pape Eugène, qui avait été son disciple, l'avait chargé des intérêts de Rome, puisqu'il y jouissait d'une considération plus puissante que l'autorité. Son explication des deux glaives justifie la confiance du pape.

» A Vezelay en Bourgogne fut dressé un échafaud dans la place publique, où Bernard parut à côté de Louis. Il parla d'abord, et le roi ensuite. Quoiqu'il eût fait une grande provision de croix, il fut obligé de mettre son habit en pièces pour suppléer à l'étoffe qui manquait. Bientôt les villes deviendront des déserts, et l'on verra partout des veuves dont les maris ne sont pas morts. Les sermons de ce *dernier des Pères* respirent cette éloquence tendre et douce qui pénètre le cœur et charme l'esprit.

» Comme il savait concilier le tumulte des armes avec les mœurs sévères de son état, toute l'assemblée le proclama généralissime des armées. Il avait trop d'esprit pour accepter un rôle que joua Pierre l'Ermite; et son refus donna encore plus de poids à ses prophéties et à ses miracles. Les chrétiens furent bien étonnés de leurs défaites chez des infidèles. On leur rappela que les israélites n'entrèrent point dans la terre que Moïse leur avait promise.

» Ce n'était pas la première occasion où saint Bernard avait goûté le plaisir d'inspirer de la confiance et de l'estime. Il était consulté par toutes les cours. On le chargea de dresser une règle pour les templiers, comme le seul homme capable de la leur donner. Un concile que Louis-le-Gros avait convoqué, s'en rapporta à lui pour examiner lequel d'Innocent II ou d'Anaclet, tous les deux papes à la fois, était le vicaire légitime de Dieu. Bernard se déclara pour Innocent, et son suffrage fut la voix du Saint-Esprit. En vain le roi d'Angleterre balance; il rassure sa conscience inquiète par cette apostrophe: *Songez seulement à rendre compte à Dieu de vos* autres *péchés; pour moi, je me charge de celui-là.* Est-il étonnant que le pape, qui lui devait tout, ait exempté son ordre de payer les dîmes aux moines de saint Benoît, et aux autres seigneurs dans la mouvance de qui il avait des biens?

» Quelque temps après, saint Bernard fut envoyé à Milan avec deux cardinaux pour réconcilier cette église, qui s'était jetée dans le parti de l'anti-pape Anaclet. Sa marche fut semée de miracles: son rôle seul en était un. La foule fut si grande à sa porte pendant son séjour dans cette ville, qu'il fut forcé, pour ménager sa santé délicate de ne plus se montrer qu'aux fenêtres, et de donner de là sa bénédiction au peuple qui se courbait. On lui offrit en vain l'archevêché. La religion l'appelait en France pour combattre Abailard, le docteur à la mode, qui mettait du bel esprit jusque dans les matières de théologie, et pour donner tous ses soins à sa communauté naissante, si pauvre, que ses compagnons faisaient souvent leur potage de feuilles de hêtre, et mêlaient dans leur pain de l'orge, du millet et de la vesce. Cent soixante monastères dépendirent de Clairvaux, qui devint le séminaire des prélats. Dans ces temps héroïques de l'ordre, on ne sortait de Cîteaux que pour être décoré ou de la tiare, ou de la pourpre, ou de la mitre, et les saints étaient si nombreux, qu'un chapitre ordonna qu'on ne canoniserait plus de Bernadins, *ne multitudine Sancti vilescerent.* »

Vous plaît-il de voir encore l'homme chez lui, l'homme-*homme*, et presque Dieu? « Le Pape Innocent II y étant venu, voulut dîner dans le réfectoire avec toute sa cour, et ne fut point surpris, après ce qu'il avait déjà su, de voir qu'on ne servit sur sa table qu'un seul poisson, et des légumes pour les autres. On n'y présenta aucun vin extraordinaire, mais seulement du petit vin de la maison, avec du pain bis, dont la farine n'avait point été blutée. Un si pauvre repas, qui marquait la vertu de ces excellents religieux, parut à cette illustre assemblée plus délicieux que les plus magnifiques festins, et quoiqu'elle n'eût vu dans Clairvaux que des murailles toutes nues, des meubles de bois,

et des Autels sans or, elle fut obligée d'avouer en sortant, que c'était là où se trouvaient les véritables richesses. »

Cela donné, résumons en quelques pages une Histoire immense; et faisons, en peu de pages et de mots, d'un sentiment universel existant dans le monde sur la grandeur et la toute puissance de saint Bernard, une vérité à jamais historique, et presqu'un dogme de politique et de religion.

La naissance, *la Noblesse* qui *oblige*, ne manqua point au Fils du Comte de Châtillon et de Langres: il était allié aux Ducs de Bourgogne, les plus grands princes du temps, et reçut le jour presque au milieu d'eux, au château de Fontaine, près de celui de Taland[1] où ils faisaient leur séjour habituel. Sa mère, qui avait déjà deux enfants, et qui depuis en eut quatre autres, l'offrit plus particulièrement à Dieu à sa naissance, qui arriva en 1091. La petite ville de Châtillon-sur-Seine, à quinze lieues de là, à laquelle il a porté bonheur, fut le lieu de ses études premières, qui furent exemplaires. Il perdit celle qui lui donna le jour lorsqu'il n'avait encore que dix-neuf ans, et dut peut-être à ce malheur le bonheur de la promptitude de sa retraite et sa consécration à une Mère qui ne meurt jamais. A peine avait-il vingt-un ans, et le voilà maître, ou plutôt moine à Citeaux, avec une trentaine d'amis, disposés comme lui à quitter les petites gloires pour les grandes, parmi lesquels se trouvèrent bientôt quatre, puis le cinquième et le dernier de ses frères, son père, et son oncle Gaudry. Cependant une de ses sœurs entrait dans un couvent près de Langres.

Citeaux fut dès-lors, et depuis, jusqu'à la révolution et M. Chauvelin qui en fut le dernier possesseur exclusivement, et Clairvaux de son côté aussi, jusqu'à Bonaparte qui en fit une école de malfaiteurs... : le séjour de la paix, de la foi, de la charité et du bonheur parfaits.

Les Miracles les mieux constatés en étaient le fruit et la preuve, et la Sainteté était à l'ordre du jour.

Rien n'égalait la célébrité de l'Ordre, ou plutôt de son Apôtre. Il fut, presque tout de suite, le mobile et l'âme de tout ce qui se fit de grand, de beau, d'impressif, en France, et en Europe, à cette époque. Citeaux ne suffisait plus à sa gloire, il sembla vouloir la partager avec Clairvaux. C'était dans ces Abbayes célèbres, que venaient, comme à présent dans les grandes capitales, les correspondances et les mis-

[1] Le plus beau point de vue peut-être de toute la Côte-d'Or, et même de toute la Bourgogne, d'où nous voyons, à côté de nous ou à nos pieds, trois *Notre-Dames* célèbres: celle *de Dijon*, celle *d'Etang*, et *Notre-Dame de Taland* même, dans la rue de ce nom où nous écrivons; et, par un beau ciel, jusqu'au Mont-Blanc et la Savoie.

sions du reste du monde ; et celles de Rome avant tout. Là furent à la fois le collège et le séminaire d'Eugène, qui fut depuis Pape. Là aussi venaient apprendre la science humaine et la science du salut : Conrard, fils du duc de Bavière ; Henri, fils de Louis-le-Gros ; Gumard, roi de Sardaigne ; Amédée, son proche parent; Othon, fils de l'Empereur d'Allemagne.

Quinze jeunes Princes de ce pays venaient à *Morimond* (de *Mourir au Monde*), quelquefois pour voir, et tous pour y demeurer.

Gélase, vainqueur de l'Empereur Henri, venait voir *mourir* et mourir à Cluny.

Pierre de Portugal..., venu remercier l'abbé de Clairvaux de la délivrance de sa patrie par une victoire des croisés sur les Maures, tout le Monastère lui répondit et l'accueillit par un *Te Deum*, lequel l'impressionna au point d'y revenir... pour y faire des vœux monastiques et y mourir en 1165...

Lorsque les Souverains ne venaient pas en personne recevoir les leçons, et voir les exemples de l'abbé de Clairvaux, le génie et la correspondance de celui-ci opéraient sur eux à distance:

Saint Bernard écrit au Roi de Portugal ces paroles prophétiques : « Nous avons été informés de la grande dévotion qui vous a suggéré le vœu de fonder un monastère. C'est ce qui m'oblige à vous envoyer quelques-uns de mes enfans que j'ai nourris, pour Jésus-Christ, du lait de la doctrine sacrée, afin qu'ils vous procurent le moyen de rendre efficaces vos pieuses intentions. Et quant au monastère que vous allez fonder, je dois vous déclarer que, tant qu'on le conservera dans son intégrité, votre royaume demeurera également intègre à votre race ; mais quand on en retranchera quelque chose, votre couronne sera transférée. Je prie le Sauveur du monde de protéger votre Altesse et l'illustre Reine votre compagne, et de vous bénir dans votre postérité, en sorte que vous voyiez les enfants de vos enfants se réjouir dans la possession de vos seigneuries et de vos Etats. » Les auteurs remarquent que cette prédiction s'est accomplie en 1580, après la mort du Roi Sébastien, qui succomba en Afrique dans un combat contre les Maures. Le Cardinal Henri, son oncle, qui lui succéda, à défaut d'autres héritiers, ayant, le premier, porté atteinte à l'intégrité

[1] Ce seul monastère d'Alcobace en Portugal, eut, en peu d'années, plus de 1,000 Religieux, qui se succédaient jour et nuit dans le chœur pour chanter les louanges de Dieu. Doté à l'envi par les princes et les peuples, il posséda bientôt plus de trente Villes, et quatre grands Ports d'une Mer qui allait droit à la découverte de l'Amérique, par un *Henri*, autre Favori de Marie, qui précéda *Christophe* Colomb.

du monastère, perdit sa couronne, qui passa de la race des Bourguignons à la maison de Castille. »

Saint Bernard faisait les Femmes Fortes, comme les hommes forts, à son image. Sainte Hildegarde fut élevée, même de son temps et dans son pays (l'Allemagne), au rang des *Prophètes*, par un Concile même, convoqué par le Pape à Trèves; et l'on trouve dans ses *Visions* sublimes, dont l'abbé Bautain se propose d'être l'éditeur, nouveau une *Symphonie de la Vierge Marie*, à laquelle elle adresse des paroles élevées comme les suivantes : « Perle resplendissante ! la pure Lumière du Ciel se verse en toi ! Le Père, par son Verbe unique, a créé la matière qui fut troublée par Ève ; mais en toi, ô Diamant étincelant, le même Verbe engendre et fait renaître toutes les vertus, comme à l'origine, quand il fit sortir toute créature de la terre primitive. »

Il rendait meilleur dans le monde, il élevait jusqu'à sa vie toute d'abnégation et d'apostolat, et les princes et les grands du monde, et les seigneurs, la plupart souverains du temps, et les ducs de Bourgogne ses alliés, et les ducs de Lorraine, et jusqu'à ceux de Bretagne ..; et surtout leurs femmes, entre lesquelles l'histoire distingue : Ermengarde duchesse de Bretagne, à laquelle il écrivait : « Mon cœur est au comble de la joie en apprenant la paix du vôtre ; » — La Vierge Sophie, à laquelle : « Pour vous, vos trésors ne sont point attachés au corps qui se flétrit et se corrompt ; car ils tiennent à l'âme, et ils participeront à son immortalité ; » — Adelaïde duchesse de Lorraine, à laquelle : « Cédez le Fort en question, pour lequel vous faites des préparatifs de guerre ; car il est écrit : que sert à l'homme de gagne tout l'univers, s'il perd son âme ? »

Cependant Bernard était l'ami ou le directeur de tout ce qu'il y avait de célèbre ou de saint dans son siècle : Hugues de St-Victor; le grand saint Malachie; saint Thomas de Cantorbéry; Suger, etc. Il était aussi l'adversaire et fut le vainqueur de tout ce qu'il y eut alors de fameux et de coupable : Abailard, Pierre de Bruys, Gilbert de la Porée, Eon de l'Etoïle, Arnaud de Bresse. Il convertit Suger, qui vivait trop magnifiquement; Guillaume, duc d'Aquitaine; Aloïde, sœur de Lothaire, dont la vie était scandaleuse; Henri, depuis archevêque de Sens; Etienne, évêque de Paris, etc. Dès son entrée dans la vie religieuse, il refusa des évêchés en France et des archevêchés en Italie : entre autres ceux de Gênes et de Milan, et celui de Pise, au Concile de laquelle il avait brillé. Les Ordres, et notamment des Templiers, lui deman-

daient leurs Statuts; les papes l'envoyaient Légat partout; les Conciles lui donnaient à décider le quel était, entre deux papes élus, le légitime. Il réconcilia Gênes en 1132, Milan en 1134, avec Rome; les princes d'Allemagne divisés, en 1135. L'Eglise tout entière et les Rois fidèles le chargeaient de faire cesser le schisme de Sicile en 1137. Quelques années après, il triomphait des Pétrobrutiens avec l'envoyé de Rome, dans le Languedoc.

Ses voyages, ses séjours à Paris étaient des triomphes :

Il y vint une fois, en 1147, accompagné du Pape Eugène et de Pierre-le-Vénérable, comme pour former le *Triumvirat* de leur grand siècle.

L'une de leurs œuvres, où ils semblaient prévoir la destruction du Calvaire du Mont-Valérien en 1840, fut l'inauguration, la consécration de la chapelle des Martyrs et de Marie de Montmartre, où la révolution de 1830 refoule en ce moment la piété des fidèles de Paris.

Dans le fait, tout Paris, à cette époque, était plein, et il l'était encore dans le XVIII[e] siècle, des œuvres de l'abbé de Clairvaux : l'Abbaye Royale de saint *Antoine*, laquelle a donné son nom au faubourg de ce nom, si différent de son principe, et qui attachait à son Abbesse, et en dernier lieu à Madame de Bourbon Condé, le titre de *Dame du Faubourg*; — *Notre Dame* du *Val de Grâce*, où se déposaient tous les Cœurs des Rois, des Reines et des Princes du sang royal; — *l'Abbaye aux Bois*, que les troubles du calvinisme avaient fait venir, du fond d'un *Bois*, dans la capitale où elle était demeurée; — les Religieuses de Port-Royal, fondées avec le patronage et les secours d'un Matthieu de Montmorency, et dont la dernière Abbesse fut la fille du maréchal de Vauban, né dans le voisinage de Citeaux, et l'une des gloires militaires de la Bourgogne de saint Bernard.

Lors surtout qu'il s'agit, pour sauver ou exercer l'Europe, de la lancer tout entière sur l'Asie, il sembla tenir les populations dans ses mains. Ses seules prédications, en champ ouvert, décidaient les Rois de France ou les Empereurs d'Allemagne. C'est d'un échafaud, à Vézelai, qu'il écrivit au Pape : « Votre autorité a rendu mon obéissance fructueuse; les villes et les châteaux deviennent déserts, et l'on voit partout des veuves dont les maris sont vivants. » Les chefs militaires des croisades avaient en lui une confiance si entière, qu'ils lui offraient jusqu'au commandement de l'entreprise. Leurs malheurs ne furent pas son ouvrage : il fit, quelque temps avant sa mort, une *Apologie pour la Croisade*, où il fait voir que les seuls désordres des croisés en étaient la cause, et qu'à *Bien les revers tournent*. Son ardeur semblait s'accroître avec l'affaiblissement de ses forces. Ce fut en 1153, son année dernière, que, malade, il vola à Metz, pour la réconcilier avec

les villes du voisinage. Et le grand homme, mourant dans la force de l'âge, laissait près de Mille abbayes filiations de Clairvaux, et un Ordre particulier de son nom, les Bernardins, que la révolution elle-même trouva et laissa Fidèles. [1]

Tout est extraordinaire dans la vie de l'illustre Abbé de Clairvaux : Il quitta le monde qu'il avait, disons-le, grandi en le gouvernant par les Rois et même par les Pontifes, la même année que son cher Eugène qu'il avait seul élevé, et seul soutenu au trône des trônes (c'est le cardinal d'Ostie... j'allais dire d'*Hostie*, qui fut chargé par les princes de l'Eglise de lui apprendre cette mort, dans une lettre que le Saint reçut à Clairvaux sur son lit de mort) ; — la même encore que mourait Suger, premier ministre ou plutôt ministre de l'intérieur d'un roi dont Bernard était le ministre des relations extérieures inoui; — la même, que Thibaud le Grand, comte de Champagne, égal alors à un duc Bourgogne ; — la même, que mourut Geoffroi Plantagenet, fondateur d'une dynastie d'Angleterre, et l'ami particulier de Bernard ;—la même enfin que Conrad, autre souverain de Bernard, en laissant la place à ce grand Frédérie (Barberousse) qui allait commencer une ère persécutrice pour la Chrétienté...

Le Siècle était à son *milieu*, époque de dégénération ; comme son commencement est une époque de réforme véritable.

C'était assez avoir vécu : Saint Bernard mourut au milieu de circonstances sublimes, dont il faut voir le récit dans ses historiens..«... ....Il pleura : Je ne fais, dit-il à ses 700 Religieux, en levant vers le Ciel un regard plein d'une angélique douceur ; je ne sais auquel des deux il faut me rendre : ou à l'amour de mes enfants qui me presse de rester ici bas ; ou à l'amour de mon Dieu qui m'attire en haut. » (GAUDF., p. 1279.).....

Jamais peut-être il ne s'était entendu dans le monde une parole, un Verbe aussi magnifique.

Nous avons parlé des OEuvres de charité de Saint Bernard, avant de parler de ses OEuvres spirituelles. Elles étaient dignes les unes des autres. Le Génie qui savait faire, ne savait pas moins étudier et écrire. Il possédait, dit-on, saint Ambroise et saint Augustin presque par cœur. Dès 1122, ses *Sermons* faisaient courir à Paris les beaux esprits et le

[1] Le sage Abbé Trouvé en fut le dernier Général. — C'était l'Ordre que Lacordaire, jeune *Bourguignon*, devait plutôt tenter de faire revivre,.... et qui REVIVRA.

[2] « ....Vous êtes, Bernard, la Tête du Corps dont Eugène fut tiré.... Priez encore pour lui »..... Bernard qui, sans doute, avait commencé sa prière en recevant la mission angélique, put la continuer dans les Cieux....

petit nombre des esprits forts du temps, et le faisaient suivre... à Clairvaux par des disciples nouveaux. Ses ouvrages, et même ses *Lettres* nombreuses, qui forment deux volumes in-folio, se composent tous de sujets du premier ordre, de *Traités de la Grâce*, du *Libre Arbitre*, de *l'Amour de Dieu*, des *douze degrés de l'Humilité* (c'est le premier en date), des *Devoirs des Évêques*, de la *Considération* sur la Dignité et les Devoirs des Papes, ouvrage unique et chef-d'œuvre du genre; — de *Sermons* pour tous les jours de l'année; — et de quatre-vingt-six Homélies sur le seul *Cantique des Cantiques*, qui fait peur à présent à nos oreilles et peut être à nos cœurs! [1]

Son style est à la fois plein de force, d'onction, et même d'esprit. Tout vivant qu'il était au milieu des Scolastiques, il n'en a point la sécheresse. Les *allégories* lui plaisent, comme elles ont plu à saint François de Sales, et même à tous les esprits supérieurs. Ses antithèses, ne sont pas non plus des défauts : les oppositions ne sont, chez lui, comme chez saint Augustin, dans les mots, que parce qu'elles sont préalablement dans les choses. La vie est double; elle se partage entre l'erreur et la vérité, entre les vertus et les vices : l'orateur et l'écrivain catholiques doivent se régler sur elle. Saint-Bernard, comme saint Augustin, est plein de traits, sublimes à la fois par leur vérité et leur laconisme : — *Pudeat sub spinato capite membrum fieri delicatum! Si totum Deo me debeo pro me facto, quid addam pro refecto, et refecto hoc modo?—Sine causâ sum Christianus, si Christum non sequor.*—Il a réduit la Démonstration catholique à trente mots latins, intraduisibles: « *Nonnè Religio sancta, pura et immaculata, in quâ homo puriùs vivit, cadit rariùs, surgit velociùs, incedit cautiùs, irroratur frequentiùs, quiescit securiùs, moritur fiduciùs, purgatur citiùs, premiatur copiositiùs?* »

Les récompenses, même temporelles, les signes les plus éclatants et les plus nombreux de mission apostolique de Dieu à l'abbé de Clairvaux ne lui manquèrent point. Ce Don de prophétie et de miracles, auquel nous croyons à peine, et que pour cela même nous ne voyons presque plus, ce Don lui était comme propre : » Saint Bernard, dit Bellarmin qui s'entendait en logique, à fait plus de miracles qu'aucun Saint dont la vie a été écrite. »Et le grand Cardinal Baronius, écrivait

[1] Hormis à celui d'un savant ami de la Religion, compatriote aussi de saint Bernard, inspiré sans doute par lui, Alexandre Guillemin, le quel n'a pas craint d'étudier jusqu'à l'Hebreu pour rendre plus consciencieusement, et concurremment avec notre noble ami le Comte de Marcellus, le livre le plus délicat, le plus ascétique, le plus ravissant, de toute l'Ecriture-Sainte.

à Rome même : « Saint Bernard est la *Splendeur de toute l'Eglise*... Ses miracles sont tels qu'on ne saurait le mettre au dessous des plus grands Apôtres. »

Et puis, c'est surtout ici que nous dirons à la gloire de l'Homme prodigieux qui semblait porter seul tout le poids de la Chrétienté, et en recueillir seul la gloire. Il aimait, il eût voulu pouvoir adorer, la Sainte Vierge. Elle était, on peut le dire, son idée fixe, comme nous avons vu qu'elle est celle des plus grands Saints et des plus Grands hommes. Il est l'auteur de l'*Ave Maris stella*, qui est à la fois dans tous les cœurs et dans toutes les bouches des fidèles de l'Univers.

Tout puissant auprès de Marie [1], il la définissait magnifiquement : Suppliante Omnipotente auprès de Dieu : *Omnipotentia Supplex.*

Aussi, Gerson lui-même, dans un de ses *Sermons* sur Saint Bernard, réduisant à quatre « les principales circonstances qui ont fait de lui un foyer d'amour et de puissance humaines », déclare la *Première* : l'*Amour qu'il eût pour la Mère de Dieu*; — Et Pierre, Abbé de saint Rémi de Reims, disait à un adversaire de Bernard : *Si tu oses toucher la pupille de l'œil de Notre Dame, écris contre Saint Bernard.*

L'*Ange de l'Ecole*, comme on peut dire que Bernard est l'*Ange du monde*, saint Thomas d'Aquin, le plus grand homme de l'Ordre de St Dominique, s'est plu à tracer de Bernard un éloge inoui, où l'on trouve des mots tels que celui-ci : .... *Il a enivré* LE MONDE ENTIER *du vin de sa douceur*..... — Et saint Bonaventure, le *Docteur Séraphique*, le plus grand homme de l'Ordre de saint François, semble n'avoir composé ses *Méditations sur la Vie de Jésus-Christ*, que pour présenter dans l'Abbé de Clairvaux *le plus parfait Modèle* de la *Vie de Jésus-Christ.*

En sorte que, si jamais il y eut, et si, en tout cas, il y eut dans les derniers siècles, et surtout en France, un homme qui réalisa la sublime définition d'un Elu sur la terre, d'un *Chrétien Christ*, selon le mot de St Augustin, et d'*une âme*, d'*un corps*, et d'un *Esprit Saint* [2], selon le mot de saint Irénée, le premier Evêque et le premier Martyr de la Bourgogne, de la France et de l'Occident, c'est saint Bernard.

Il faut qu'il y ait quelque chose de bien grand en Lui :

[1] Il existe des *Traités* ex-professo *des Faveurs accordées* au seul *Ordre de Cîteaux* par l'intercession de *la Mère de Dieu*, composés par un Général de l'Ordre.

[2] *Constat Animâ, corpore, et Spiritu sancto*: définition sublime de l'*Homme*, dont celle célébrée *incognito* de nos jours : *une intelligence servie par des organes*, n'est que la caricature.

Il a été respecté et admiré par les protestants, et même par les philosophes, aussi bien que par les catholiques. Et sa Canonisation a eu lieu, par un privilége presque unique, très peu de temps après sa mort, avec une solennité jusqu'alors inouïe, et qui n'a pas eu d'exemple depuis.

Innocent III, l'un des plus grands Pontifes qui aient illustré l'Eglise, l'auteur du *Veni sancte Spiritus* et du *Stabat* a dicté lui-même l'Office du Saint nouveau.

Nul grand homme, nul Père de l'église, depuis la fondation des villages, n'ont donné leurs noms plus que Bernard, aux familles, aux hommes, aux lieux, et aux Eglises.

Saint Bernard est donc, sans contredit, le plus grand Génie proprement dit du *Moyen* Age que nous devrions appeler le *Grand*; et voilà pourquoi Luther et Calvin, Garat-*Septembre* lui-même, en ont tracé des portraits sublimes, et que l'abbé de Ratisbonne et le comte de Montalembert ont consacré simultanément de longues années à recueillir et à renouveler son *Histoire*, qui sera éternellement à refaire, comme la plus belle partie de l'*Histoire de France*, et même de celle *de l'Eglise*?

Et ces années dernières, le successeur de M. Villemain à la Sorbonne, un héros de juillet, devenu éloquent professeur de littérature à la Sorbonne, M. Géruzèz, a fait couler les larmes de ses auditeurs à la lecture de sa *Lettre* au jeune Foulques, qu'un oncle, grand seigneur du temps, voulait arracher au bonheur de Clairvaux. Il a fait plus, il leur a fait admirer sa façon de prouver au sophiste du temps, Abailard, le simple et sublime Mystère de la *Trinité!*

Mais, ce qu'il nous faut voir et admirer, c'est la Priorité de saint Bernard dans les plus grandes choses.

Il précède en date et absorbe même, dans toutes les histoires civiles et ecclésiastiques de la chrétienté, tous les grands fondateurs : saint Dominique, saint François, etc.

Les Trappistes eux-mêmes, ce qu'on n'a pas assez remarqué, étaient une filiation de Citeaux : ils tenaient surtout de lui l'ardeur du culte de la Vierge dont le *Salve Regina*, et l'*Exules filii Evæ*, était et se trouve encore aujourd'hui le chant de triomphe. Et ils ont pour fondateur un Comte de Perche, son contemporain et son frère Croisé, lequel avait fait, en péril de naufrage, le Vœu de bâtir une Eglise à la Vierge: ce qu'il exécuta, au point de formuler son vaisseau renversé dans le toit du monument, qu'il appela *Notre-Dame-de-la-Trappe.*

Robert de Sorbon, fondateur de la Sorbonne, et Gerson, le grand

homme de l'Université, sont tous deux compatriotes, et le premier contemporain de saint Bernard.

Et il est remarquable encore que le célèbre précurseur de saint Ignace, Standonche, naquit et passa sa vie à faire de grandes choses dans les Pays-Bas Bourguignons ; —et que le fondateur du dernier Ordre religieux célèbre des temps modernes, est le Cardinal de Bérulle, dont la famille était voisine et amie de Clairvaux.

L'Europe, la plus belle partie du monde, lui doit ses trois choses les plus magnifiques : I. L'expédition la plus mémorable de l'histoire humaine, les *Croisades* à la conquête... du simple *Tombeau* de l'Homme-Dieu ; II. Son culte et son Assomption de la Vierge-Mère ; III. les trois abbayes de Cluny, de Citeaux (de *Civi-tas*), de Clairvaux, de la Ferté (de *Fir-mi-tas*, disait Albéric en la baptisant) ; de *Pontigny* (autre nom *Ponti-fical*)[1] : Modèles, Mères, Maîtresses, Reines, et disons-le Maries de toutes les autres, qui la plupart, comme nous l'avons vu ailleurs, en portent le nom; et qui, à la lettre, défrichèrent[2],

[1] La *Grande Chartreuse* elle-même, qui ne paraît pas le fait direct de St-Bernard, est contemporaine et voisine immédiate de tous ses établissements.

Elle a pour fondateurs véritables saint Hugues de Grenoble, qui accueillit saint Bruno, et qui lui survécut de plus de 30 ans ; et saint Anthelme évêque de Belley. Et ces deux hommes étaient les voisins, les amis, les correspondants intimes de saint Bernard, qui leur écrivait : « ....Oui, je compterai parmi mes jours les plus solennels, et je ferai une éternelle mémoire du jour où je fus introduis dans vos cœurs. » « Ces deux enfants de lumière (dit Guillaume de Saint-Thierry, l'ancien *Historien* de Cîteaux, en parlant de Bernard et de Hugues), s'unirent de telle sorte qu'ils ne ormaient qu'*un Cœur* et une *Ame* par la charité de Jésus Christ. »

L'Ordre de saint Norbert de la famille impériale, presqu'aussi célèbre que celui de Clairvaux, appartient plus particulièrement à saint Bernard, dont il fut le bras droit en Italie, et qui lui donna *Prémontré* pour y établir son magnifique Chef-lieu.

[2] Aux hommes, aux Bourguignons ingrats qui, ne voyant qu'avec les yeux du corps, racontent, en croyant triompher, les Abus, et en particulier la *Paresse* et la clôture *stérile* des dernières communautés dont ils ont les pauvres dépouilles, nous nous contenterons de répondre par une *comparaison* et un *fait* :

La personne, et par conséquent l'Association religieuse (nulle force ne se concevant sans plusieurs unis par un chef), qui passe sa vie à penser à Dieu et à le prier, surtout en obéissant à un Supérieur, à conserver le *feu sacré* de la tradition, de la science, de la discipline, est précisément à l'Église, ou seulement à la société civile et politique, ce que sont aux Naturalistes du Jardin des Plantes et aux Matthieu de Dombale de nos Écoles d'agriculture du blé, de la vigne, etc....: les mathématiciens dans leurs cabinets, ou même les astronomes et les Arago de nos Observatoires.

Ils *organisent* tous les deux la Théorie, dont les autres, leurs disciples, et même leurs serviteurs, savent seulement l'application, qu'abandonnés à eux-mêmes, ils auraient bientôt fait d'oublier.

bâtirent, civilisèrent, créèrent cette France, cette Allemagne que nous voyons aujourd'hui si pittoresques et si fécondes, et plus complaisamment sans doute, ces *Côtes* que la Constituante des *Prieur* [1] (l'auteur du *calcul décimal* et de l'école *Polytechnique*) elle-même a nommée d'*Or*; — cette *Comté*, *Franche* après toutes les autres provinces [2], qui, après avoir régné avec l'Espagne de Charles-Quint et de

Voilà la *comparaison*; le fait, c'est le remplacement, presque partout, en Bourgogne encore mieux qu'ailleurs, des disciples bien aimants et bien aimés de St.-Bernard, par d'autres disciples apparemment: à ce point, qu'à *Clairvaux* ils ont fait depuis déserter d'effroi tous ceux qui ne sont pas *attachés à la glèbe* nouvelle, pire mille fois que l'ancienne!

Saint Bernard laissa en mourant près de 700 religieux dans le seul Clairvaux:....

Aujourd'hui, ils sont transformés en 700.... condamnés, qui ne sont certes pas si mauvais sujets. ., aux yeux de Dieu, que plus d'un de leurs juges, consciencieux pourtant, peut-être!

Lorsque Bernard vint fonder sa Claire-Vallée (comme le *Lacrymarum Valle* du *Salve Regina*), elle se nommait la *Vallée d'Absinthe*; elle l'est redevenue, car il en est des lieux comme des personnes: la rechute est pire mille fois que la chute, et c'est là que Satan est dans son élément et que l'enfer est comme sur la terre.....

[1] *Prieur*, nom dérivé visiblement d'une Abbaye, de St. Bernard sans doute, et que le géomètre bourguignon s'empressa de faire résonner du nom *de la Côte d'Or*, qu'il s'est flatté devant nous d'avoir fait donner à son pays.

Il est à remarquer que Dijon, qui eut toujours horreur du sang, et dont le gouverneur Saulx-Tavanes se refusa à la Saint-Barthélemi, eut pour prœconsul *Bernard* de *Saintes* ...: tant il est vrai que, sans le Christianisme, ceux qui l'ignorent ou le blasphèment n'existeraient, à vrai dire, point!

[2] Là, on allait voir, de toute la chrétienté, sujets et rois, cette *abbaye du Mont Ste-Marie* ou pied d'un *Mont d'Or*, aux Fleurs d'où l'on extrait le Vulnéraire;— et surtout cette *Notre Dame de Cher lieu* (*Carus locus*), la plus illustre des colonies de Cîteaux.

C'est à son passage aux *Champs* les plus *hauts* de la Province qui donne à Paris ses *Eaux*, lorsque ses plaines d'Épernay et d'Aï, ses *Clos de Vougeault* et de la *Romanée* donnent leurs vins à toute l'Europe,.. à la Source de la *Seine* (dont le *Saint* bâtit au lieu même une célèbre abbaye à *Notre-Dame*, où ne vécut rien moins que l'illustre Benoît d'Aniane), c'est, dis-je, à son passage là, que Louis XIV posa la première Pierre d'une l'Église à *Saint-Louis*, où nous avons été baptisé l'année même que son dernier *Fils* allait *monter au Ciel* par l'échafaud.

A tous ces titres, Louis le Grand ne donnait la Bourgogne, le *Bourbonnais*, le Berri de *Bourges* chér aux Rois, tous lieux qui réunis forment le *Milieu*, le sein de la France, et même le seul point dont les eaux vont, les unes à l'Océan et les autres à la Méditerranée, ne les donnait, disons-nous, à gouverner qu'au Grand Condé, et, depuis, à ses *Ducs* Fénelonienne de Bourgogne.

Philippe II, ne le céda qu'à Louis-le-Grand en personne [1];—le Bourbonnais, où se plaisaient à naître, à séjourner, et même à mourir, ceux de nos princes qui mettaient la *royauté hors de page*, et où la Providence des Bourbons d'Espagne semble les garder à vue ... (Ferdinand VII quitta jusqu'au perfide Valençay pour régner à Madrid); —le Lyonnais, intégrant de Bourgogne et de Cîteaux, dont il est plein; Lyon en particulier, la patrie de St Ambroise et des Martyrs à distance du second et du 18e siècles; et qui, dès l'ancienne Bourgogne, était la capitale de ce Gontran, canonisé après un règne unique alors de 40 années;—cette *Belgique*, qui s'est nommée *belle* à sa naissance, et qui semble en effet, par le seul aspect magique des clochers, des aiguilles à perte de vue de ses *Notre-Dames* jusque dans les bourgs, une sorte de Féerie continuée, dont l'Italie elle-même peut être jalouse. — Et surtout cette Lorraine, dont Jeanne-d'Arc, et les Guise (le marquis de Villeneuve écrit en ce moment leur *Histoire* si intimement *française*), et les Turenne, illustrèrent et sauvèrent la France; — dont le seul René charma et civilisa la Provence; — dont le seul Stanislas soutenait la gloire de la monarchie, et donnait une admirable *Marie* à la France pour la soutenir; — et qui suscitait accessoirement ou à distance les Sébastien Leclerc et les Callot, grands maîtres de la gravure Chrétienne; *Christophe* de Savigny, encyclopédiste antérieur et supérieur à Bacon; les maréchaux Fabert et Bassompierre, Kléber et Bellune.

Les ultérieures et dernières *OEuvres*, toutes *pies* et même politiques, du Grand Saint Bernard, sont les grandeurs proprement dites de cette *Bourgogne*, dont M. de Barante en dernier lieu a répété avec ses préjugés la petite *Histoire*, oubliant presque toujours la grande, invisible *à l'œil*, celle qui ne laisse point de traces ensanglantées;— les grands compatriotes et quelquefois les homonymes du Saint: —saint François de Sales dans les derniers temps, l'un des premiers, et évidemment (Il l'avoua lui-même dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et jusque dans un sermon qu'il prêcha à Dijon, où il dit en-

[1] Étaient là grandes Maisons de Cîteaux, etc. : l'abbaye de Sept Fonds, dont Guillaume de Bourbon fut le premier abbé; le *Chapitre de N. D. de Moulins*, fondé par le duc Louis de Bourbon et *Anne* sa femme: — Et à Bourges, la Cathédrale, merveille dont les Papes même étaient *Archidiacres* nés, et le Chapitre principal, *Notre-Dame de Sales*; et dont les seuls vitraux et leurs peintures ingénieuses vivantes sont, en ce moment, le sujet des études, des travaux d'une association d'Artistes Théologiens du premier ordre. —Là, St-Sulpice, dont l'influence est encore si grande à Paris, élevait une grande Abbaye à Notre-Dame.—Et là gisait, unique en Europe, un village du nom de *Bethléem*..... où vont prier les trois Dupin.

core : « Je ne rencontrai onque un si beau et si gracieux peuple, ni si doux à recevoir de saintes impressions»);—Le Cardinal de Granvelle, égal au Cardinal de Ximenès, et qui avait fait de Besançon (l'ancienne *Chrysopolis*) une petite *Madrid* ; — Bernard, Margrave de Bade ;— —Bernard, surnommé le *Pauvre Prêtre* (*Pauper* et *Pater* radicalement synonymes), quasi l'égal de Vincent-de-Paul [1] ; — St Bernard-Ptlo-

[1] Bernard, margrave de Bade, fils d'un des Princes les plus sages d'Allemagne, beau-frère de l'Empereur Frédéric, *et l'un des plus nobles chevaliers de son siècle*, renonça à toutes les grandeurs du monde, et même à l'alliance avec le Roi de France, dont la fille lui avait été fiancée, pour se consacrer au service de Dieu et de la Chrétienté dans ses Croisades nouvelles contre l'Islamisme. Il mourut à la fleur de l'âge, près de Turin, en odeur de sainteté, en 1458, dans un voyage qu'il faisait à Rome pour rendre compte au Pape de la plus noble entreprise religieuse.

—Claude Bernard, surnommé *le pauvre prêtre*, et véritablement le *second Vincent de Paul* du siècle de Louis-le-Grand ; né à Dijon en 1588, et mort à Paris en 1641. Son père avait été Maire de Dijon, et l'un des orateurs les plus éloquents des Etats de Blois, où il mérita l'amitié et des charges de Henri IV. Le *Père Bernard* prêchait, comme Brydaine, sans préparation, et convertissait comme lui. C'est à lui que la Capitale doit son *Séminaire des Trente-trois*, d'où sortirent tant de savants et d'hommes apostoliques. Voici un magnifique trait de son *Histoire* : « Un criminel, condamné à être rompu vif, ne voulait point entendre parler de confession. On porta cette nouvelle au Père Bernard qui, sur le champ, accourut aux prisons. Il se fait conduire au cachot, il salue le prisonnier, il l'embrasse, il l'exhorte, il lui suggère des sentiments de confiance, il le menace de la colère de Dieu ; mais rien ne fait impression. Le criminel ne daignait pas seulement le regarder, et paraissait sourd à tout ce qu'on lui disait. Le confesseur le prie de vouloir au moins réciter avec lui une prière fort courte à la sainte Vierge, qu'il protestait n'avoir jamais récitée sans obtenir ce qu'il demandait. Le prisonnier, par un geste de mépris, refuse. Bernard ne laisse pas de la réciter d'un bout à l'autre. Mais voyant que le pécheur obstiné n'avait pas voulu seulement desserrer les lèvres, sa charité l'emporte, son zèle l'inspire, et portant à la bouche de l'endurci un exemplaire de cette oraison qu'il avait toujours avec lui, il s'efforce de l'y faire entrer, en s'écriant : *Puisque tu ne la veux pas dire, tu la mangeras.* Le criminel, gêné par ses fers, et ne pouvant guère se défendre de cette importunité, promit, du moins pour s'en délivrer, de réciter la prière. Bernard se met à genoux avec lui, recommence l'oraison, et le prisonnier eut à peine prononcé les premières paroles, qu'il se sentit entièrement changé, et qu'un torrent de larmes coula de ses yeux. » — Bernard qui avait le don de la *foi* et des *œuvres*, ne manquait pas de celui d'amabilité : il répondit à Richelieu qui voulait absolument qu'il lui demandât quelque chose : — *de meilleures planches à la charrette sur laquelle nous allons à l'échafaud.* Un personnage lui ayant donné un soufflet, lorsqu'il l'importunait pour une bonne

lomée, fondateur des Olivétains, nombreux en Italie; — sainte de Chantal, le *saint François de Sales* de son sexe; — Bourdaloue; — Bossuet, le *saint Bernard* du siècle de Louis-le-Grand; — et par lui, les deux Languet, l'un édificateur de la Basilique de saint Sulpice de Paris, dont il préféra la Cure à tous les Evêchés, admiré par le Roi Frédéric lui-même; l'autre, Archevêque de Sens, auteur d'un *Traite des moyens de connaître la Vérité dans l'Eglise* : deux descendants de cet Hubert Languet, l'homme *révoltant* du seizième siècle, dont Saumaise, son compatriote, fut le Fidèle. (Il a publié contre lui une *Apologie de Charles* Ier);—l'abbé de la Salle, de Reims, fondateur de la plus admirable et la plus bienfaisante Congrégation des temps modernes, digne de mourir, comme il avait désiré, le *Vendredi saint*;— d'Apchon, l'égal de Belsunce dans l'Épiscopat; — le président Favre, le Législateur des magistrats; — Jeannin, le Ministre intègre; Molé, le courageux; Colbert, le brillant; — Vauban, le fortificateur des frontières, exclusivement[1]; — Cazotte, le plus illustre des Fidèles,

œuvre : — *Monseigneur, donnez-m'en encore un, et accordez-moi ma demande.* — Et il l'obtint.

Le dernier des Bernard, élevé à Dijon par l'abbé Jantet, et venu à 15 ans, et *en sabots*, à Paris, est mort Ministre de la guerre, admiré et fait admirer par M. Molé.

[1] Et jusque dans les sciences civiles ou naturelles du premier ordre : — Doneau, le jurisconsulte que le célèbre Vinnius lui-même a, par opposition avec Cujas et Dumoulin, appelé le *Prince de la Méthode;* — le marquis de Jouffroi, continué aujourd'hui par son fils, véritables inventeurs de la Navigation par la Vapeur; — Carnot, l'*Organisateur des Victoires*.... momentanées de la Révolution;—Maret, l'homme de celui qui devait en finir avec elle; — et Jusqu'à : Mme de Sévigné, la femme la plus spirituelle, la Fontaine, l'enfant le plus ingénieux, de la Cour et du Siècle de Louis XIV, et les historiens de leurs gloires deshabillées; — Rameau et Buffon, les instruments des *menus plaisirs* du XVIIIe siècle;—Bichat, l'*anatomiste*, Jacotot l'*instituteur*, Michaud l'*Historien* des *Croisades* (de Saint-Bernard); Royer-Collard, le philosophe et le *Doctrinaire*; — Eynard, le Philantrope; — Lamartine, Nodier et Hugo, les poètes; les Berryer père et fils, les deux Dupin, Ravèz, Sauzet, Teste, les avocats ou les orateurs populaires de nos jours.

Et quatre siècles avant eux, cet Hugues Sambin, l'émule et l'ami de *Michel-Ange*, dont Bernin venait étudier le *Portail* et le *Jugement dernier* à *Saint-Michel* de Dijon.

(Dijon, que, dès le second siècle, Marc-Aurèle ceignait de 33 tours, et que le Paganisme nomma la Divine *(Divio)*, comme le Christianisme nomma Besançon, son émule et même sa rivale : *Chrysopolis*.)

Plus de 100 années avant le vrai *Michel-Ange* de la France, qui ne paraît pas avoir quitté le toit paternel, et qui produisit à distance Miguard de Troyes, Girardon de Chaumont, et l'*Ecole de Dijon*, dont les derniers maîtres sont De Vosges, Creuze et Prudhon.....: florissaient à la Cour de Philippe *le Bon* Duc de Bourgogne à

des martyres de la royauté de 1792, et qui n'est pas mort tout entier; — et de nos jours, cet abbé Emery qui seul imposait à l'adversaire de Pie VII ; — l'abbé de Géramb, le *Rancé du XIX^e^ siècle* [1] ;—les de Place, du Fêtre, Combalot, Cœur, de Guerry, et même le cardinal de Bonald, tous de l'école de Lyon : les plus éloquents orateurs de la chaire moderne ; — Gagelin, Marchand, missionnaires et Martyrs de Jésus-Christ, qui imposent jusqu'aux Empereurs antéchrists de la Cochinchine.....

La Bourgogne matérielle, ou si l'on veut, intellectuelle, et par conséquent saint Bernard seul, qui l'a le plus visiblement présidée par son génie, dominé lui-même par la Sainte Vierge, la Bourgogne a fait (on peut le dire l'*Histoire* même *de ses Ducs* par M. de Barante à la main), la Belgique, les Pays-Bas, la Hollande, la France de Paris, et par contre-

Bruges, les deux frères *bien s'aimant*, tous deux nommés *Jean* (Van-Eyck), inventeurs de cette huile sans laquelle la peinture ne parle point, et, avec cela, aussi égaux à Raphaël que Sambin à Michel-Ange : consacrant leur immortelle découverte à cet immortel *Agneau*, Juge du monde, surmonté d'une Vierge et d'un *Saint-Jean* qu'on va voir de tout l'univers à la cathédrale de Gand.

C'est le même Philippe.... *le Bon* qui fit élever sous ses yeux la superbe *Notre-Dame* de Bruges, la plus haute du globe, où l'on voit encore aujourd'hui les tombes glorieuses de Charles-*le-Téméraire* et de *Marie de Bourgogne*, sa fille, et qui institua cette *Toison* d'Or, imitée de l'*Agneau* divin, avec laquelle Charles-Quint *faisait de la gloire*, comme il disait....

Philippe *le Hardi* fonda à la porte de Dijon même, sous le nom de *Chartreuse*, la *Saint-Denis* des ducs de Bourgogne, que visitèrent Marie-Thérèse de Louis XIV en 1673, et François I^er^. C'est celui-ci auquel, étonné à la vue de *Jean sans Peur* (car toutes les épithètes de ces ducs sont fières) dont le crâne était encore percé par Tannegui du Chatel..... l'ancien, le Prieur répondit ; *C'est par ce trou, Sire, que les Anglais sont entrés en France.*

Au XVII^e^ siècle encore, c'était dans les *Etats*, dans les fêtes superbes *de la Bourgogne*, que Santeuil, qui en mourut, écrivait au milieu de tant de vers chrétiens magnifiques, ceux dont voici le premier :

Docta urbis studia et mores mirabar honestos.

[1] Là, les femmes aussi ont leur destinée de bienfaits et d'illustrations : Madame de Rivier, née à Lyon comme le baron de Géramb, *secouant la poussière de ses souliers* sur les tyrans de sa ville martyre, s'en alla, pour la venger, fonder sur les bords du Rhône l'un des plus magnifiques établissements de la France, les *Sœurs de la Présentation de Marie*. Le noble auteur d'une *Vie* couronnée de *Vincent de Paul*, cher aux lieux que cette fondation annoblit, M. de Reboul Bervile, était digne de la mission intéressante de rédiger la *Vie* de cette rare Fondatrice.

coup, la France de la Normandie, du Languedoc, etc., de la Provence, et de la Savoie.

Les princes, les *cadets* [1] eux-mêmes de la maison de Bourgogne, faisaient des royaumes plus éloignés, et même plus puissants et plus célèbres. C'est, nous le verrons, à son jeune *Henri*, petit-fils du dernier de ses ducs, que le Portugal dut son premier Roi.— C'est à Humbert *aux blanches mains*, «favori de la Cour de Bourgogne, dit le dernier Historien de la maison de Savoie (M. de Cibrario), que la Savoie doit ses t^ers princes.» Et telle était la puissance même politique et extérieure de saint Bernard, que, selon le même historien, « le Roi de France employait auprès d'Amédée III, la Médiation de Pierre-le-Vénérable Abbé de Cluny, pour prévenir une guerre entre les deux Etats. »

Et telle est la grandeur de la Providence d'une province privilégiée, et pour cause, sur les nations, qu'on voit celle de Bourgogne s'étendre jusque sur l'Espagne tout entière, dont la puissance, longtemps européenne, comme celle de la France sous Charlemagne, ne date que de Charles le *Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, dont la fille fidèle à sa patronne et à son nom de *Marie*, mourut à la fleur de l'âge victime d'un excès de pudeur, laissant enfant un Fils unique, qui fut... le père de Charles Quint, né à Gand, la *première année* de son grand siècle, dans *le plus bas* lieu du palais de Bourgogne, en signe de la Grandeur à laquelle il était appelé!

L'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, depuis l'Ordre de Malte, qui comptait alors pour un Etat au milieu des plus grands États, fut fondé par Raymond, Dauphinois, voisin de Cluny, ami particulier de saint Bernard, et son premier Grand Maître; et il fut toujours plein d'affiliés de Citeaux; et des Bourguignons, les Alof de Wignacourt, dignes d'être enterrés à *St-Pierre* de Rome, étaient ses Grands Maîtres ultérieurs.

Le simple Abbé de *Morimond*, ne *Mourait* au *Monde* que pour être le Chef-né des Ordres, si Vivants dans le Monde, de Calatrava et d'Alcantara en Espagne, d'*Avis* et du *Christ* en Portugal.

Les Maisons de Citeaux et de Clairvaux, et par contre-coup la Bourgogne, appelaient à elles, et semblèrent même comme absorber jusqu'à cette Rome qui absorbait tout le reste, et qui n'est jamais absorbée que lorsqu'elle a la volonté de l'être,... pour absorber mieux, à la plus grande gloire de tous.

Je ne voudrais pour le démontrer que le fait d'un, de deux, de trois,

[1] Les simples *Sires* de Bourgogne et de Champagne, les Joinville, les Couey, les Dampierre, et depuis les la Tour d'Auvergne, les Turenne, se trouvaient quelquefois Princes Souverains ailleurs.

de quatre, de cinq, de six, de Sept.... Souverains Pontifes, et de sept Pontifes Souverains (fait unique dans l'Histoire universelle), tous de France, et (ce qui est plus unique encore) tous de la Province, l'un même de la Maison royale de Bourgogne, et plusieurs simples Bénédictins de de Cluny, de Citeaux ou de Clairvaux.

Les Ordres de ces lieux sont à peine fondés par saint Hugues d'Autun et le grand Bernon, le Maître oublié de saint Bernard, son illustre disciple, que la Chrétienté voit s'appeler, se suivre sans interruption : — d'abord le grand, le prodigieux Gerbert, le premier Pape français sous le nom de Silvestre II, qui se forma, se grandit *à Reims*, où il eut pour disciple Robert fils de Huges-Capet;—puis un saint Léon nouveau, célèbre sous le nom *Brunon* en Bourgogne, où il fut Evêque de Toul, d'où on l'arracha pour revêtir malgré lui la Tiare ; — ensuite, les deux Urbain, l'un de Châtillon-sur-Marne, le premier qui commanda les Croisades, comme au nom de Bernon et de Bernard ses Maîtres; —l'autre qui, de pauvre fils d'un pauvre artisan de Troyes [1], où il éleva bientôt, sur l'échoppe de son père, la magnifique Basilique de *saint Urbain* que le cavalier Bernin venait aussi admirer (il appelait cette Troyes la *Rome des Gaules*).., eut le bonheur, comme Pontife, d'instituer la Fête Saint-Sacrement dans toute l'Eglise, et se trouva, même comme Roi, le supérieur de saint Louis : car il donna le Royaume de Sicile à Charles d'Anjou, son frère.

Un autre Pape de Bourgogne, Nicolas, continuateur de cette dotation, fonda depuis le Royaume de Naples.

C'est encore un Calixte, de la Maison de Bourgogne, qui convoqua le célèbre Concile de Latran, et rebâtit *Saint Pierre*;—et puis un Clément IV, du Rhône, aux portes de Citeaux, Secrétaire de saint Louis, prêtre à la mort de sa femme, et, nouveau Pape malgré lui, instituteur de la première Confrérie de la Vierge à Rome;—suivi d'un Martin de Tours,

[1] Aux portes de Clairvaux, de Molesme, de Potlières, succursales de Clairvaux : Troyes, dont les Hugues et les Thibault *les grands*, fondaient ce Clairvaux sur leurs terres avec saint Bernard lui-même, et s'en allaient, à sa suite, mourir aux lieux où l'Homme-Dieu mourut!

Au dix-septième siècle, cette *Champagne* (*mouton*, dont on ne rit, ainsi que de l'*âne*, que parce qu'on est loup ou cheval) commandait à Santeuil, alors à Dijon, ce magnifique et *divin* distique.... de son Hôtel-de-ville, Dédiée à Louis-le-Grand, révocateur de l'*Edit de Nantes* :

Per quem RELLIGIO tot ab hostibus UNA triumphat,
Urbs dicat ANTIQUÆ RELLIGIONIS amans!

secrétaire de saint Louis, lui même sujet, disons-le, de saint Bernard, le seul roi *de fait* de France et presque de la Chrétienté!

Le petit nombre des Pontifes étrangers à la France, partageaient, même de son vivant, le dévoûment et la sorte de soumission au grand homme de la France. Témoins ces Privilèges accordés à saint Bernard et à son Ordre dès 1130 par l'un des plus grands Papes de l'Eglise :

« Innocent, Evêque, Serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher Fils Bernard, abbé de Clairvaux, et à ses successeurs réguliers à perpétuité, etc. Les services mémorables que vous nous avez rendus et à l'Eglise sont des monuments illustres de votre zèle infatigable et de votre piété singulière. Avec quelle ardeur n'avez-vous point défendu le Siége de saint Pierre et l'Eglise romaine dans le schisme de l'antipape Léon! Vous avez été comme un rempart invincible pour la Maison de Dieu ; vous avez travaillé, par vos vives et pressantes exhortations, à réunir sous notre obéissance les Rois, les Princes, le Peuple et le Clergé de tout le monde Chrétien. Pour reconnaître de si grands services et satisfaire à vos justes désirs, nous recevons sous la protection du Saint-Siége le monastère de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, dont vous êtes présentement abbé, avec tout ce qui en dépend. Nous ordonnons que les biens qu'il possède, ou qui lui seront concédés à l'avenir par le Saint-Siége, par la libéralité des Rois et des Princes, par les oblations des Fidèles, ou par quelque autre titre légitime, demeurent attachés irrévocablement à vous et à vos successeurs.»

Et bientôt, enchérissant sur l'exaltation de l'homme, considéré comme homme d'Etat seulement, le Pape Alexandre écrivit, à sa gloire et à la nôtre, à l'Église de France, en 1174, ces magnifiques *Lettres Apostoliques* qui n'avaient pas eu d'exemple, et qui n'en eurent pas depuis :

« L'Abbé de Clairvaux, prévenu et doué d'une grâce toute particulière, a non seulement manifesté dans sa propre conduite une sainteté éminente, mais encore a brillé dans toute l'Eglise par la lumière de sa foi et de sa doctrine. Quelle est en effet la contrée, dans la Chrétienté, qui ignore les fruits qu'il a produits dans la Maison du Seigneur par sa parole et son exemple, lui qui a transmis jusqu'aux nations étrangères et barbares les préceptes de la Religion, a fondé parmi elles ses monastères, et a rappelé à la droiture de la

vie chrétienne une multitude infinie de pécheurs marchant dans la voie large du siècle?

» Mais c'est la sainte Eglise romaine à laquelle nous présidons par la volonté de Dieu, qu'il a soutenue au milieu des orages d'une longue persécution avec un zèle si ardent, avec une sagesse si sublime, que nous, aussi bien que tous les fils de l'Eglise romaine, nous devons, plus que tous les autres, vénérer sa mémoire par une perpétuelle dévotion. Nous avons aussi la confiance que les afflictions corporelles, par lesquelles il a crucifié le monde en lui, et s'est crucifié lui-même au monde, l'ont fait participer aux Mérites des Martyrs. »

La Maison de Bourgogne, si puissante qu'elle faisait trembler les autres maisons royales, qui lui donnaient les épithètes de *sans peur* et de *hardie*, était fière aussi de donner ses membres aux sièges épiscopaux de Langres ou d'Autun sur les terres desquels étaient les abbayes de saint Bernard : et l'on voit en particulier un fils de Hugues de Bourgogne faire la Dédicace de Clairvaux ;—un Hugues de Semur, des ducs de Bourgogne aussi, fonder même Cluny avec son or et celui d'Alphonse de Castille ; — et jusqu'à Robert Ier, petit-Fils de France, simple moine à Molesmes, sa plus chère succursale.

La Maison de Bourgogne a fait plus évidemment, et mieux, la Maison de Bourbon, et même la *Maison de France*.

Le duc d'Epernon a démontré après d'autres, dans ses *Origines de* cette *Maison*, que Hugues-le-Blanc et le *Grand* comte d'Autun, duc de Bourgogne et d'Aquitaine, le devint *de Paris*, et qu'après avoir, Tuteur modèle, conservé et restitué avec une fidélité inouïe la *Couronne* aux princes légitimes, à Rodolphe, puis à Louis d'Outre-Mer, puis à Lothaire, il ne fut que le père du premier Roi, légitime celui-là,... tremblant personnellement devant le Titre, lui cependant dont la première femme était fille du Roi de France, la seconde du Roi d'Angleterre, la troisième de l'Empereur d'Allemagne, et qui était personnellement fils de Roi, neveu de Roi, père de Rois, gendre de trois Rois, et beau-frère de huit Rois!!!

Ce qui est aussi bien, ce semble, que nos ducs d'Orléans.

Et, par une magnificence plus grande, s'il est possible, de l'heureuse *Côte-d'Or*, comme sa Clotilde valut à son Clovis et à la France le Christianisme, 600 ans environ après, sa *Beatrix* heureuse, première *Dame de Bourbon* par son alliance avec Robert de France, *Benjamin* de

saint Louis, fut la tige de ces Bourbons, dont Santeuil, enfant adoptif de Dijon, fit la belle épitaphe :

..... *Hic tumuli, velut incunabula Regum.*

Lorsque la Bourgogne de saint Bernard cessa de faire ou de soutenir les Rois de France, elle se réserva, sorte de Rome au petit pied, le privilège de les couronner, c'est-à-dire de les instituer encore : dans cette *Reims*, à laquelle *Rome*[1] ou *saint Remi*, le *second saint Paul*, Patron des Gaules, ont donné leurs noms, et dont les derniers profanateurs, que la Providence des leurs avait prédestinés à cette mission terrible en *octobre* 1793, *Ruhl.* se *ruants* au désespoir comme Judas, se donnèrent, ainsi qu'on sait, la mort comme lui.

Et ceux des successeurs de Louis XIV qui manquèrent de foi à la ville sanctifiée par Remi, eurent des fins, ou laissèrent des *traces* tragiques ou constitutionnelles : Henri IV, et Louis XVIII.

A la vue de tant de Privilèges naturels ou sociaux de cette terre, on peut le dire, fécondée par le sang des *Martyrs* de Lyon, d'Autun, de Dijon, et même de sainte Reine, le premier et le plus abondant de toutes les Gaules, il ne faut pas s'étonner que Louis XIV ait donné à ses enfants les plus chers le nom de *Ducs de Bourgogne.*

Admirez aussi, à plus forte raison, les rapports providentiels qu'il y a entre la Bourgogne de saint Bernard et la Religion de l'Homme-Dieu et de la Vierge-Mère ! Louis-le-Juste voulut signer l'Edit de la Consécration de la Sainte Vierge à la France, de Dijon, et dans le mois de *Marie* 1650 ; — Et dans le même mois de *Mai* 1674, *Marie* Thérèse voulut y recevoir le *Bâton de la Sainte Hostie.*

Il était assez naturel que naquissent dans la province cette Marguerite *du Saint-Sacrement*, Carmélite de Beaune (elle s'appelait *Pari-Got*) qui prédit l'Epoux de Marie Thérèse ; et cette Marguerite Marie de Paray-les-Moines, si chère au *Sacré Cœur*, qu'on peut considérer comme la Croix des derniers temps.

En résumé, trouvez-moi, dans toute l'Histoire universelle, un homme plus grand que Saint Bernard, un homme dont la grandeur soit moins contestée ; un homme dont les influences, dont l'empire soient plus grands dans une Province ; — une Province, dont l'empire soit plus

[1] On admire encore à *Reims* une arcade dite de *Romulus*, etc.

grand dans un Etat, et même dans tous les Etats ; — et, pour cet homme, et même pour cette Province, un Mobile plus manifeste que sa Foi, son dévouement, sa consécration à la Mère de son Dieu !

Et remarquez la hauteur du Génie et de la Vertu des Ordres de Citeaux et de Clairvaux. Ils savaient qu'ils relevaient, et ils voulaient relever de Marie. Et ils prévoyaient que, par Elle, ils marchaient à l'Empire même du Monde. « La Vierge, Reine des Anges, était la lumière de saint Bernard, dit un vieil *Historien de Citeaux ;* saint Bernard était la lumière des frères ; et ceux qui recevaient la lumière obéissaient sans retardement à ceux qui étaient leur lumière. »

Enfin, et ce sera la dernière des *Magnificences* de saint Bernard, que nous signalerons : la Providence a voulu que, même dans les Ordres par lui fondés, tout pleins de grands Hommes et de grands Saints qu'ils étaient de son temps, et depuis sans interruption.., il soit demeuré SEUL vraiment illustre, seul vraiment historique :

Afin d'être plus susceptible, et éminemment susceptible de frapper les peuples et les derniers siècles, le nôtre plus particulièrement, de la Démonstration de Dieu, de l'Homme-Dieu, de la Vierge-Mère :

Quod erat Demonstrandum.

Ainsi se trouvent justifié, et, si nous osons le dire, démontré, ce magnifique jugement de l'Abbé de Clairvaux, par le plus éloquent des orateurs (Bourdaloue), reproduit et confirmé de nos jours par le plus énergique des écrivains (le comte de Maistre) dans son beau livre *du Pape :* « *Le Prodige de son siècle,* Homme du monde et Cénobite mortifiés, Orateur, Bel-Esprit, Homme d'Etat, Solitaire, qui avait lui-même, au dehors, plus d'occupation que la plupart des hommes n'en auront jamais ; consulté de toute la terre, chargé d'une infinité de négociations importantes, pacificateur des Etats, appelé aux Conciles, portant des paroles hardies aux Rois, instruisant les Evêques, réprimandant les Papes, prédicateur et *oracle* de son temps, gouvernant un Ordre entier ; » Auquel on allait, comme à présent on courre à la fortune. — Et pourtant, il disait aux affluents, alors des premières familles : « Si vous désirez vivre dans cette Maison, laissez dehors les corps que vous apportez du Monde ; les Ames seules son admises en ces lieux. !!! » (*Hist. Citeaux*, tom. 3.)

CHAPITRE II.

LES

MAGNIFICENCES

Du Royaume le plus Chrétien de l'Univers.

Amiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque Duces, totumque ordine Gentis
Mores. . . . . .
In tenui Labor.... . (VIRGIL.)

Je conçois enfin que, dans l'Ordre de la Providence, où les individus eux-mêmes sont signes et même causes efficientes plus ou moins visibles (le grand Saint Bernard est éclatant), de l'état et de la grandeur d'un Pays, et même du monde et de la Chrétienté, un Peuple surtout soit cela entre les Peuples;

Je conçois un Peuple, comme un homme, plus ami de l'Homme-Dieu, et plus de la Vierge Mère que tous les autres;

Je conçois que ce Pays modèle, ce *Peuple de Dieu* nouveau, ou plutôt ce *Peuple de l'Église* universelle, soit, ainsi que l'autre, situé comme *au Milieu* du nouveau monde civilisé, c'est-à-dire de la Chrétienté; — qu'il soit, et qu'il ne soit pas, l'Italie et même Rome proprement dites; mais qu'il pose au seuil [1] pour en mieux défendre le sanctuaire ; et qu'il exprime cette Forte sublime contre laquelle les peuples étrangers, et, disons-le, l'Enfer n'ont jamais pu et ne pourront jamais prévaloir;

Je conçois que, dans cette vue et pour cet objet uniques et magnifiques, ce Peuple ait véritablement innées toutes les qualites acquises et sociales, et tous les avantages naturels, géologiques, géographiques, et jusqu'aux défauts apparents de ces priviléges : —Et d'abord, ces Monts-Blancs, où Dieu se *Transfigure* en un sens comme à Sinaï, et qui se voient, de toute la Chrétienté, presque à vue de l'œil humain, grâces aux beaux jours du Soleil, qui

[1] La Suisse, sorte de *Savoie et Piémont de l'Allemagne*, n'a pas d'autre mission Providentielle (autre que la diplomatique), que celle de mettre un *bâton dans la roue* allemande ou française, si disposée à dire passionnément l'antique : *Italiam, Italiam*

semble se nommer le *Seul œil* de Dieu; —Ensuite, ces Monts-Saint-Bernard, qui défièrent le courage des Anglais de l'ancien monde (les Carthaginois d'Annibal), et qui ne cédèrent qu'un moment de nos jours au soldat ingrat d'une île de cette terre sacrée; — Et puis, et par là même, cette foi antique et ces mœurs simples et patriarchales que la nature semble avoir attachées au sol aimé des montagnes les plus stériles; — Et, en temps et lieux, le plus grand génie, même scientifique ou gouvernemental.

Je conçois enfin la *Savoie* et le *Piemont*, accrus dans les derniers temps des deux plus beaux fleurons de la couronne d'Europe : Gênes la *Superbe* et la *Sardaigne*, qu'on a définie le *Paradis terrestre*, le lieu et l'*Age d'or* du siècle et du monde présent [1].

§ Et voilà la raison secrète, quelquefois peut-être indépendante de la pensée et de la volonté de la Maison et des peuples de Savoie, pour laquelle nul Roi d'Espagne [2] ou de France, nul Empereur, fût-il aussi grand que Charles-Quint, ou aussi audacieux que Bonaparte, n'a jamais pu mettre le pied en Italie sans y perdre lui-même et sans y faire gagner au centuple la Savoie. Aussi la reine Anne, le seul Roi d'Angleterre de la nouvelle dynastie, selon M. de Torcy, « préférait le duc Victor Amédée II à tous ses autres alliés. »

Voyez aussi comme les *Faits*, ici et à cet égard, sont concluants!

Et d'abord, le rapport intime qu'il y a entre la Maison de Savoie et la Maison de Bourgogne ou de France, que nous avons vue la Maison de la Chrétienté.

C'est, on le sait, comme il arrive toujours, la plus pauvre partie des États de Sardaigne, la Savoie, qui a fait les grandes.

Or, la Savoie a été civilisée par Sigismond, Roi de Bourgogne, inventeur

[1] Cette terre antique, reconvelée, ressuscitée par *Hospiton*, chef des *Barbaricini* (car tout parle pour le Fidèle et même pour le simple observateur) idolâtres en 594, et civilisée à la fois par une Eléonore d'Arborée, dont le *Code* et les Institutions sont encore vivants dans l'Ile reconnaissante, et par le tombeau de St Augustin.

C'est là qu'on retrouve, encore aujourd'hui, sous le plus beau Ciel de la terre, des *pâtres* aisés et même riches, dignes de leur nom *Patriarchal*; des bergers *Virgiliens*, souvent *Homériques*, etimprovisateurs inouis; — et jusqu'au *droit d'Asile* dans les nombreuses Eglises;—l'*hôpital* (et surtout la prison) nulle part; l'*Hospitalité* partout (comme si son premier Chrétien *Hospiton* l'obligeait encore!).

Tel était le charme de l'Urbanité même de plusieurs villes de cette *Ile enchantée*, que Charles-Quint ne pouvait quitter la seule Alghéri, sa *bien aimée*, disait-il, et qu'il préférait à toutes les splendeurs de Madrid ou de Vienne.

[2] La seule Verrue résista durant 3 mois à toute l'armée Espagnole commandée par le duc de Feria. Six fois les assiégeants montèrent à l'assaut, et six fois ils furent repoussés avec une opiniâtreté sans exemple. L'armée espagnole fut enfin contrainte de lever le siége, après avoir perdu vingt mille des siens au pied de ce rocher magnanime.

de la Psalmodie perpétuelle, fondateur d'un grand nombre d'Établissements religieux, et élevé après sa mort au martyre. « On l'honore encore en cette qualité dans les diocèses de Lyon, de Genève et de Tarentaise», dit M. d'Arbier, l'un des derniers et des plus irrécusables historiens de ce fait, car il est Savoyard et philosophe.

Lors du renouvellement, ou, si l'on veut, de la vraie fondation historique de la Savoie, c'est encore, pour en avoir l'honneur, un Berold, Général de Rodolphe, Roi de Bourgogne.

Et le même Historien constate jusqu'à vingt-cinq alliances de la seule Maison de Bourbon (elle-même branche de la Maison de Bourgogne) avec la Maison de Savoie, la plupart d'un nom cher à la Religion, et par conséquent à notre ouvrage; et que remarqua aussi le fondateur de l'éloquence de la chaire en France, Lingendes, dans l'*Oraison funèbre* d'une Reine de France : « Amé VI, épousa Bonne de Bourbon; Amé VII, Bonne de Berri; Amé IX, Yolande de France. Ce serait une chose sans fin si je nombrais tous les anneaux de cette précieuse chaîne ».

Et depuis: Philippe II, Marguerite de Bourbon ; — Emmanuel-Philibert, une autre de ces Marguerites;—Victor-Amédée Ier, *Marie*, sœur de Henri IV; — Charles-Emmanuel II; — Victor-Amédée II; — Charles-Emmanuel IV: tous comme Français par leurs alliances; et plusieurs de leurs femmes Régentes aussi habiles que courageuses.

Et ce Saint Bernard lui-même qui seul, comme nous l'avons vu, représente la Bourgogne, refusa l'Archevêché de Gênes, comme il eût refusé jusqu'au siége de Rome; et il y a son Eglise digne de la richesse de cette ville unique.

Le Royaume de Sardaigne,en général, est, en ce siècle, et c'est plus mille fois que dans tout autre siècle, le Peuple le plus heureux, la Société la plus sage, l'Etat le plus stable, et, ce qu'on ne sait pas assez, ce qui paraîtra même, au premier aperçu, un paradoxe aux savants de France, l'étranger le plus Français comme le plus Romain, le plus beau pays, la terre des plus grandes puissances personnelles, et même des plus grandes illustrations de toute la Chrétienté et de tous les temps.

Et telle est ici l'évidence des faits et de la vérité, qu'il ne sera besoin que de quelques pages pour les rendre irrécusables, même à la philosophie.

La Providence naturelle elle-même a été généreuse dans ce beau pays, doté de tous les avantages à la fois : — A l'une de ses extrémités, beauté et salubrité des Monts (*Piémont*, de *pied des monts*); à l'autre (la Sardaigne), chaleur et fécondité du climat d'Orient. — Au centre, parallélisme des trois climats de Rome, de Naples et de Provence.—D'un côté les merveilles, et les richesses de la mer (Gênes, etc.) ; de l'autre, tous les biens réunis d'une terre où coulent à flots le lait, le vin et le miel. — Ici, les agréments d'une

Ile Fortunee (la Sardaigne); là, les fruits divers du continent le plus varié[1]. —Partout (en Sardaigne surtout), la santé la plus vigoureuse et la vie presque patriarchale. — Les trois sols réunis offrent une nature de *Terre promise*, comme le *Triumvirat* de peuples une sorte de *Peuple Romain* nouveau. « La nature, dit M. d'Arbier, semble avoir destiné les Savoisiens à plus de bonheur que les peuples qui habitent des contrées découvertes : la vieillesse n'y est pas caduque, languissante, assiégée des infirmités qui l'affligent dans les pays de plaines. La goutte y est presque inconnue, et les autres maladies y sont moins communes qu'ailleurs [2], à l'exception de celles qui naissent des troubles survenus dans les systèmes sanguin et pulmonaire. »

Considérés comme Forts gardiens de la faible Italie, qu'on peut considérer comme la clef de la pierre angulaire de l'Europe, les peuples Sardes sont une puissance vraiment fondamentale. Gouvion St Cyr lui-même l'a reconnu dans son chapitre intitulé : *du Mont-Cenis et du petit-Saint-Bernard, envisagés comme les seules limites naturelles à établir entre la France et l'Italie* : « Dans tous les temps, la politique des divers Cabinets de l'Europe a jugé que pour maintenir la paix entre les puissances européennes, il fallait qu'un État existât entre la France et l'Italie. La Savoie, par sa position entre ces deux pays situés en de-çà et au delà des Alpes, lui a paru propre à maintenir l'équilibre entre les nations qui voudraient passer les montagnes pour porter au centre de l'Italie les ravages de la guerre. »

L'Art et le Génie n'ont pas manqué ici à la nature : Turin est, au sentiment

[1] Le Piémont, couvert de pâturages, produit en abondance et délicieux les blés du Tanaro; les vins rouge et blanc d'Asti; des olives, des oranges, des figues, la soie royale, etc., et recèle des fers aussi ductiles que ceux de Suède ou du Berry; et jusqu'à des mines d'or; — la Sardaigne, des vins de liqueur égaux ou supérieurs à ceux d'Espagne, des huiles meilleures que celles d'Aix, la pêche unique du plus beau corail, et des thons les plus immenses (il y en a qui pèsent jusqu'à 1000 livres); et même des denrées coloniales: le sucre, le café, l'indigo, etc.—La Savoie elle-même, et jusqu'au *Mont-Cenis*, sont couverts de froment, de foins odoriférants; de noyers, véritables *oliviers des-Alpes*; de châtaignes de saint Innocent, du Bourget, etc., qu'on vend à Paris pour des marrons de Lyon; des cerises de Chablais, dont les eaux-de-vie s'exportent en Allemagne; des pommes de reinette, qui s'échangent en oranges de Provence et du Dauphiné; des eaux minérales et thermales perpétuelles; et jusqu'aux bons vins de Montmeillan, saint Jean de la Porte, Frangy, Maretel, Altesse, etc., sur les rives gauches du Rhône, etc.

[2] Le Bulletin des Lois du royaume de Sardaigne du 19 décembre 1839, contient une Ordonnance du Roi qui approuve les Statuts de la Société philanthropique établie à Turin, pour venir au secours des médecins et chirurgiens tombés dans l'indigence.

C'est dans un pays et dans un siècle dégénérés, qu'a du naître le proverbe : *Dat Galenus opes, dat Justinianus Honores.*

de notre savant *Voyageur* artistique, le Président de Brosse, la plus belle Ville de toute l'Italie, parce qu'elle en est la seule à rues alignées, et que les palais ou les belles maisons ne sont pas, là, comme défigurées par le voisinage et la mitoyenneté de constructions pauvres ou industrielles. — Et quel voyageur, quel artiste européen n'a admiré : Asti aux cent Tours; — Alexandrie, montagne soulevée à la foi, ou si l'on veut à la voix du Pape de son nom; — la Brunette, Fenestrelles, Exiles, Cannes, Demont, véritables remparts romains, Alpes de main d'homme, sans chacune desquelles, et même sans toutes lesquelles nos plus grandes armées ne savent pas entrer en Italie.. ...?

La Société ici est la plus sage, la plus heureuse, la plus humaine. parce qu'elle est la plus Chrétienne. Et cela, parce que ses Rois sont les meilleurs: « Non seulement les princes de Savoie se sont illustrés par les armes, ils se sont encore distingués par la prudence dans les conseils et la constance dans les entreprises », dit Lalande, dans son *Voyage en Italie*; — et il en cite un bel exemple encore au XVIII^e^ siècle :

« Le feu Roi, Charles Emmanuel III, était né en 1701. C'était un prince d'un excellent caractère; il était enjoué. Au commencement de son règne, il dansait encore, et contribuait à tous les plaisirs de la cour. Dans la suite, ce fut un prince guerrier et politique tout à la fois, et qui tourna toute son attention vers le bien de son état : il choisissait lui-même avec discernement toutes les personnes dont il se servait. Il eut long-temps pour premier ministre un homme rare; c'était le marquis d'Ormea.... C'est ainsi que le roi de Sardaigne choisissait ses ministres; *aussi était-il très bien servi*; *il l'était même à bon compte*; le marquis d'Ormea, avec toutes les places qu'il occupait, n'avait que 11500 livres de gages, suivant la relation de M. Foscarini.

» Plus heureux en cela que le roi de Prusse, qui tire du dehors la plupart des sujets distingués qu'il emploie.

» J'ai vu ces deux princes si célèbres parmi nous, et si dignes de l'être, et je n'ai pu me refuser le plaisir de les mettre en parallèle : le roi de Sardaigne n'ayant, aussi-bien que le roi de Prusse, qu'un petit État à gouverner, et y donnant comme lui tous ses soins, n'avait presque pas besoin de minstre; du moins il n'y *avait aucune affaire, quelque peu importante* qu'*elle fût, qui ne lui passât sous les yeux;* il entrait même dans le détail des affaires des arrangements importants dans les familles; mais *la sagesse avec laquelle il y influait ne diminuait la liberté des particuliers que pour le bien général de l'État.* Le roi de Prusse reçoit les lettres de tous ses sujets, et leur répond; le roi de Sardaigne leur donnait audience en personne, et chacun pouvait lui porter ses plaintes. Le roi de Prusse a augmenté ses conquêtes en Silésie; le roi de Sardaigne avait acquis par les armes, mais avec plus de politique encore que de batailles, une partie du Milanais et du Montferrat. Tous deux s'étaient montrés à la tête de leurs armées, et avaient payé de leurs personnes; ce fut le roi de Sardaigne qui gagna réellement la bataille de Guastalla, dont quelques personnes ont fait honneur au maréchal de Broglie, comme on a fait honneur au maréchal de Shwerin d'une

partie des batailles du roi de Prusse. Ces deux princes ont fait bâtir considérablement; ils n'ont pas cherché à accumuler de l'argent. Ils avaient pour la discipline et l'entretien de leurs troupes la même attention, avec cette différence néanmoins que le roi de Prusse avait 180 mille hommes, c'est-à-dire, cinq ou six fois plus que le roi de Sardaigne; mais que celui-ci est plus fort par la position de ses États et les obstacles que la nature oppose à ses ennemis. Ces deux princes m'ont paru *également absolus dans leurs États*; influant également sur les jugements des tribunaux, où l'on n'osait s'écarter de leurs intentions; également ennemis des intrigues qui environnent les princes; indifférents pour les amusements frivoles, donnant à peine quelques moments aux plaisirs les plus permis; le roi de Prusse a le goût de la musique, le roi de Sardaigne avait celui de la chasse; le premier employait ses moments libres à cultiver les belles lettres, le second à suivre des détails d'administration, dont il pouvait, sans inconvénient, se reposer sur ses ministres. Le roi de Prusse a une physionomie plus distinguée ou plus fière; le roi de Sardaigne avait l'extérieur plus simple, plus affable, plus engageant. Le premier parle avec beaucoup de noblesse et d'esprit; le second parlait d'une manière plus unie, plus familière, plus naturelle; tous deux parlaient français avec une égale facilité; recevant les étrangers avec plaisir, les questionnant avec curiosité, les mettant à leur aise avec toute sorte de complaisance : mais le roi de Sardaigne, qui avait plus de temps et de loisir, s'en occupait aussi plus volontiers et plus long-temps. On accusait celui-ci d'être lent, faible, indécis, et même soupçonneux; mais on convenait de sa modération et de son équité rigoureuse.

» Le roi régnant, Victor III, est né en 1726, et s'est montré digne héritier des maximes, des talents et de l'application de son père. Je l'ai vu s'occupant beaucoup du militaire, et en suivant les détails comme un simple officier. A la mort du roi son père, l'épée qui avait été mise sur le cercueil appartenait au grand écuyer; le jeune roi y en substitua une à diamants, en disant qu'il voulait garder l'épée qui avait servi à Guastalla. Sa vie est très-réglée et très-uniforme; il se lève à sept heures; à huit heures et demie il travaille avec ses ministres, qu'il envoie chercher les uns après les autres, car il n'y a point de conseil. A onze heures il passe chez la reine, il va à la messe; après le dîner il donne audience à tous ceux qui ont à lui parler. »

Comme le philosophe était ici dans le vrai, il n'a rien écrit de mieux.

Tel est le sentiment de Lalande sur la Savoie, et pourtant il ne savait guère !

Entre cent autres paroles (et les paroles ici sont plus que des faits, toujours isolés, car elles sont *principes* et législation), en voici une qui se lit au second livre des *Statuts* d'un Duc de Savoie qui fut élevé jusqu'au Souverain Pontificat : « Voulant satisfaire aux obligations que nous imposent et notre titre de père et la tendresse que nous ressentons pour nos chers et illustres enfants, nos héritiers et successeurs, pour eux en commun, pour chacun d'eux en particulier, nous leur conseillons, nous leur recommandons instamment, à l'imitation des glorieux souvenirs que leur ont légués

nos pères, de garder avec constance l'intégrité de la foi catholique, de protéger le culte religieux, et de vivre dans l'observation des préceptes divins. Qu'ils défendent avec soin leur âme des souillures de l'orgueil, de l'avarice, de la luxure, de la gourmandise et des autres péchés, pour n'y conserver que la pratique fervente des vertus théologiques et morales. Qu'ils rendent une équitable justice, en se gardant avec soin d'une sévérité outrée et des mouvements de vengeance; qu'au contraire, ils inclinent à la clémence. Qu'ils soient modérés dans leurs exactions, amis de leurs sujets, protégeant les bons, réprimant les méchants. Qu'ils s'appliquent à maintenir la paix et à éviter les guerres injustes. Qu'ils fassent choix pour leurs conseils et pour les fonctions publiques, d'hommes de bien, d'hommes sages, ennemis de la débauche, exempts de cupidité. Que le maintien de la sécurité publique soit l'objet constant de leurs efforts, afin que la Savoie justifie en réalité et toujours, soit aux yeux de ses propres enfants, soit aux yeux des étrangers, l'étymologie de son nom propre, *Salva-Via*. »

Digne rejeton de Savoie, Charles-Albert, Roi régnant, vient d'établir à Superga, le *Saint Denis* de sa famille, une Académie Ecclésiastique, sous la direction du célèbre cardinal Morozo, où chaque Evêque du Royaume doit envoyer le sujet le plus distingué de son Diocèse, reçu préalablement Docteur en Théologie à la faculté de Turin.—Et au plus grand ravage du terrible choléra, dans sa Gênes la superbe, on l'a vu accourir de Turin, consoler, fortifier, guérir de sa présence dans les hôpitaux les plus meurtriers...

On peut dire, de la plupart des Princes de la Maison de Savoie, ce que le comte Alexandre de Saluces a dit d'un seul, en finissant sa belle *Histoire Militaire de Sardaigne* : « Nous avons suivi Emmanuel Philibert dans la marche par laquelle il réunit tous les pouvoirs; les lois faites par lui furent abrogées à sa volonté : nulle charge inamovible, nul corps représentant la nation, nul intermédiaire entre elle et le trône. *Par quel bonheur*, ou plutôt par quelle heureuse disposition de la Providence, de dix Souverains qu'eut le Piémont depuis Emmanuel Philibert, ne s'en trouve-t-il pas un seul qui n'ait fait de ce pouvoir l'instrument de la félicité publique?

Par QUEL bonheur? par le bonheur de la Fidélité catholique . .:

A moins toutefois qu'un observateur quelconque n'en découvre, et n'en soutienne sérieusement un autre !

Les Rois Sages par excellence emportent les Lois de ce caractère, et surtout celles qui, seules, tiennent lieu de toutes les autres: — la Puissance Paternelle absolue, qui ne *déroge* jamais qu'au milieu des plus imposantes cérémonies; — l'interdiction des dots des femmes, qu'on ne prend alors que pour leur mérite personnel; — l'affranchissement d'impôts aux familles nombreuses; — l'admirable institution de l'*Avocat des Pauvres*; — l'*Insinuation* et l'*Enregistrement complet* des actes, dont le défaut est si fâcheux en France, et qui remonte à Sigismond de Bourgogne; — et par surcroît, le premier, le plus beau, le seul *Cadastre* de l'Univers, admiré par Adam Smith, comme l'une des *sources de la Richesse de la Nation*, que le Comte

de Pralerme vient de *constater* cette année par une *Statistique*, vraiment Royale, celle-là.

La conséquence, le bienfait de tels Rois et de telles Lois, c'est l'amour du sol et de la Patrie, fussent-ils ingrats ; c'est le bien-être individuel, le bonheur, et, disons-le, la félicité privée et publique. Jean-Jacques Rousseau, le malheureux Genevois, proclame, jusque dans ses Confessions, *l'accueil aisé*, l'*esprit liant*, l'*humeur facile des habitants de la Savoie, qui lui rendirent le commerce du monde aimable.* « C'est dommage, ajoute-t-il, que les Savoisiens ne soient pas riches, ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent ; car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connaisse. S'il est une ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie, dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. »

Mais ce que Jean-Jacques, enfant ou prévenu, n'a fait que sentir, un philosophe s'est chargé de le développer :—« Les habitants de Turin, dit le *Voyageur* Lalande, ont une partie de la gaieté française, et ils sont plus enjoués que ceux du reste de l'Italie. Scaliger leur rendait ce témoignage, *Terra ferax, Gens lœta, hilaris.* Il y a des *conversations*, c'est-à-dire des assemblées, par exemple, chez madame de Saint-Gilles, qui recevait tous les jours, surtout le *Vendredi* qu'il n'y a jamais de spectacle.

« Il n'y a point autant de luxe à Turin, ni de dépravation de mœurs que dans les autres grandes villes; le Roi y veille comme un père dans sa famille : la maison royale donne l'exemple, et l'on n'y voit personne entretenir des actrices, et donner mauvais exemple pour le bon ton; le roi va à pied dans les promenades avec la plus grande simplicité. Dailleurs, la noblesse n'y est pas riche, au moins en général, il n'y a point de fortune à faire dans les finances; elles sont régies pour le compte du Roi; ainsi l'on ne peut y rencontrer cette extrême inégalité qui entraîne d'extrêmes désordres...

« Les Piémontais sont laborieux et industrieux; je n'ai point remarqué, quoi qu'en dise M. Rolland, qu'ils soient soupçonneux et violents. Ils ont beaucoup d'attachement pour leur religion et pour les cérémonies religieuses. Il n'y a point de maréchaussées en Piémont non plus qu'en Angleterre, pour la sureté des voyageurs. Les communautés sont en quelque sorte responsables des vols qui se font dans leur canton, comme en Angleterre, où l'on accorde aussi une somme à quiconque arrête un voleur; cependant on est volé tous les jours auprès de Londres, et on ne l'est pas en Piémont, parce que le Roi de Sardaigne veille à ce que les communautés fassent faire des rondes fréquentes pour la sûreté des chemins. »

Si, en général, le Savoyard est pauvre, c'est comme l'Espagnol, parce qu'il a de la dignité.—Il a toutes les qualités du Suisse, sans en avoir les défauts.—Il aime passionnément sa Patrie, d'où il ne sort jamais sans *esprit*, et surtout sans cœur *de retour;* mais il ne l'aime point à tout prix : son *chant de départ*, à lui, est essentiellement religieux :

Ah ! tantôt quelle ivresse !
Avant que le jour baisse

Gagnons le grand coteau :
Ce soir dans la chaumière,
Nous ferons la prière.
Petit à petit,
L'oiseau fait son nid. »

Et la bonne Providence les reconduit sur leurs montagnes, à leurs pauvres chalets, dans les bras de leur vieux père; et quelquefois, souvent même, dans le palais des Rois. L'histoire du Général comte de Boigne, qui s'enrôla à dix-sept ans en 1768, revint des Indes en Europe en 1795 avec 50 millions, épousa la fille d'un Ambassadeur à Londres, et légua des Etablissements religieux et civils superbes à Chambéry, son humble patrie, est à la fois européenne et asiatique [1].

Voilà la plus petite partie des *faits*, voici un simple aperçu de leur cause médiate ou immédiate : le *Christianisme* plus en action qu'ailleurs, et rendu plus sûr et plus facile par le Culte de Celle qui le conçut et le pratiqua le plus excellemment.

Et d'abord, les vieilles hérésies, la réforme et la philosophie [2] grosses de révolutions et de ruines, s'arrêtèrent presque toujours aux portes sacrées, aux pieds de la Savoie et du Pié (je dirais volontiers *Pie*) mont, et la seule *Annecy* (ville consacrée à sainte *Anne* comme Lausanne, de Laus-*Annæ*, sa voisine) semblait suffire à neutraliser l'action et les prétentions délétères de Genève; le seul François de Sales, à confondre, ou plutôt à prévenir tous les Calvins. Aussi voyez, là, comme les monuments religieux se fondent; et c'est encore Lalande qui va parler (Je ne dis jamais, même mieux, ce qu'un sophiste a *bien* dit.) :

« L'hermitage des Camaldules est situé dans une plus grande élévation, suivant l'usage de ces religieux, qui se placent toujours sur les hauteurs écartées. Puisque c'est la première fois que nous parlons des Camaldules, il n'est pas inutile d'ajouter que cet ordre fut fondé l'an 1009, par S. Romuald, Bénédictin de Ravenne, qui établit en occident la vie solitaire que ces pères ont conservée d'une manière exemplaire jusqu'à présent. Le nom vient de la solitude appelée *Camaldoli* ou *Maldoli* près d'Arrezzo en Toscane, où fut bâti le premier monastère célèbre de l'ordre. L'église royale des Camaldules, près de Turin, fut bâtie en 1602, en conséquence d'un vœu fait par le duc Charles-Emmanuel le Grand dans la peste de 1599; elle est affectée au grand ordre de l'Annonciade, et l'on y voit de riches ornements que les che-

[1] Les richesses de Masséna sont effacées par la noble pauvreté de Corvetto, et par celle de Dessaix, surnommé *le Bayard de Savoie*, et le *sauveur de Genève* (l'ennemie de sa patrie), en 1814.—Déjà, le général Doppet, l'un des auteurs du 10 *août*, avait voulu l'effacer, en cherchant à sauver Lyon qu'il assiégea en 1793.

[2] L'unique Cérutti, le plus habile et le plus ingénieux des écrivains de l'Assemblée constituante (car il annonça et désavoua la *Convention*) disait des mots magnifiques comme celui-ci : *sans Dieu, sans l'Homme-Dieu, le monde serait orphelin.*

valiers de cet ordre ont donnés à l'église; un, par exemple, qui est brodé en or et en corail. Il y a aussi des peintures estimées de Franceschini, etc. La cène de N. S. est dans le réfectoire.....

« La Superga, grande et belle Eglise, bâtie sur le sommet de la montagne, à une lieu et demie de Turin. Elle doit son origine au vœu que le roi Victor-Amédée fit, en 1706, pendant le siège de Turin, comme on le voit par l'inscription : *Bello Gallico vovit.* Après que le duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano et de Casinato, il ne lui restait plus à prendre que Turin, pour être maître du Piémont : on en forma le siège. Le duc de la Feuillade, fils du maréchal du même nom, y commandait sous le duc d'Orléans, à la tête de 60 mille hommes, et Chamillard, son beau-père, ministre de la guerre, avait fait des dépenses énormes pour en procurer le succès; le duc de Savoie sortit de la ville et échappa aux Français; le prince Eugène vint au secours de Turin, et le 7 septembre 1706, il traversa la citadelle pour attaquer les endroits faibles du camp; il força les retranchements du maréchal de Marsin, à qui la cour avait défendu d'aller au-devant des ennemis, et qui fut obligé de les attendre, dans des circonstances où il lui eût été bien plus utile d'attaquer; ce fut la cause de sa défaite et de sa mort; car d'ailleurs les Français qui avaient leur quartier-général sur la hauteur des capucins, étaient placés d'une manière favorable, et maîtres de tous les environs; ils avaient assez d'avantage pour être moralement sûrs du succès. Au reste, la perte des Français ne fut pas plus de 2000 hommes; mais la dispersion de l'armée entraîna la levée du siège. On prétend qu'un Piémontais, en faisant remarquer à un Français la beauté de l'édifice de la Superga, lui disait : Il faut que la *défaite des Français* ait été terrible pour occasionner un si grand monument d'actions de grâces; non, repartit le Français, il faut que ce soit *la peur des assiégés*, car le vœu a dû précéder la défaite. Au reste, le courage des Piémontais est assez connu pour que cela soit réduit au mérite d'une répartie....

« Le bâtiment de la Superga fut commencé en 1715, et consacré en 1731. L'architecte fut le célèbre Philippe Juvara, et l'on ne peut rien voir de plus magnifique. On y entre par un grand portique orné de colonnes et de deux clochers d'une assez belle forme. L'église est ronde, bâtie en pierres de taille, avec une magnificence qui est d'autant plus singulière, que l'édifice est au haut d'une montagne escarpée où les matériaux ont dû être très difficiles à transporter; aussi dit-on qu'elle a coûté plus de deux millions et demi; il y a de belles colonnes de marbre de Carrare, de marbre rouge de Piémont, et d'un marbre gris approchant du bleu turquin. La coupole paraît avoir été faite sur le modèle de celle des Invalides de Paris, mais elle est décorée intérieurement de colonnes, dont plusieurs sont torses jusqu'au tiers; l'architecte fut obligé, dit M. Cochin, d'employer cette mauvaise sorte de colonnes, le roi en ayant alors une quantité qu'il voulait placer; d'ailleurs, le marbre rougeâtre dont ces colonnes torses sont formées, fait un mauvais effet dans la coupole; elles auraient été mieux si on les eût faites de marbre gris, comme dans le reste de l'édifice. On blâme aussi la grandeur disproportionnée de la balustrade qui couronne le portique de cette

magnifique église. On a l'agrément, quand on est au haut de la coupole, de découvrir toute la plaine et les montagnes du Piémont de tous les côtés; on m'a assuré que dans le beau temps on peut découvrir jusqu'à Milan, qui est à 25 lieues de-là, en ligne droite. »

A la fin du XVIII^e^ siècle, encore, les Princes de Savoie n'avaient pas au fond dégénéré :

« Transféré au couvent des Chartreux près Florence, Pie VI y reçut la visite du Roi et de la Reine de Sardaigne. Pour recevoir avec plus de solennité cette illustre visite, il s'était fait revêtir des ornements de sa dignité; il rassembla ses forces pour aller au-devant du Roi detrôné, ils se rencontrèrent au tournant d'un escalier, et aussitôt le Roi et la reine tombèrent aux pieds du Pontife, qui fit de vains efforts pour les relever. Le Roi s'obstine à baiser les pieds du Vicaire de Jésus-Christ; il lui exprime la joie et la consolation qu'il éprouve à sa vue. « J'oublie, lui dit-il, dans ce moment si doux, toutes mes disgrâces; je ne regrette pas le trône que j'ai perdu; je retrouve tout à vos pieds. — Hélas, cher Prince, lui répondit le Pape, tout n'est que vanité, nous l'éprouvons vous et moi. Tout est vanité, excepté d'aimer et de servir Dieu. Portons nos regards vers le Ciel; c'est là que nous attendent des trônes que les hommes ne pourront nous ravir. »

Un ancien duc de Savoie avait fondé une magnifique Maison de Dieu, un dernier la relève : « L'étranger qui parcourt le pays enchanté, baigné et embelli par le lac de Lausanne, s'arrête et demeure surpris à la vue d'un vieux couvent, où tout rappelle la munificence des rois. C'est le *Saint-Denis de la Savoie*... Le souffle de Calvin, de Zuingle et de Bèze n'avait pas renversé tous les monastères de la religieuse Helvétie; mais entre tous les couvents qui restent encore sur le flanc de ses montagnes, à l'extrémité de ses vallées, on distingue la royale abbaye de Hautecombe. Elle est sœur de Saint-Urbain et de Hauterive, mais cette noble sœur l'emporte par son ancienneté et ses destinées. A la cuculle blanche des moines, vous devinez aussitôt que des Cisterciens habitent cette maison. Cîteaux ne comptait pas encore huit lustres, quand Clairvaux, la plus féconde de ses filles, ajouta au nombre de ses colonies celle que Humbert, duc de Savoie, avait demandée pour la solitude de Hautecombe, au diocèse de Genève. Elle s'y installa en 1135, et Bivien fut son premier abbé; mais les formes et les procédés barbares des habitants de ces cantons, la stérilité du terroir, où l'on ne pouvait presque rien recueillir, et peut-être encore plus l'attrait pour la vie obscure et cachée, rappelaient si vivement dans le cœur de Bivien le souvenir de Clairvaux, qu'il déposa sa crosse et revint dans sa première retraite : fallait-il plus de motifs pour revenir sous l'aile de saint-Bernard ! Celui-ci donna pour abbé à la communauté délaissée Amédée le jeune, de l'illustre maison de Clairvaux, et fils du bienheureux Amédée, religieux de Bonnevaux. C'était l'an 1139, et de ce temps date la célébrité de la maison de Hautecombe. Quelques-uns de ses abbés, et Amédée lui-même, la laisseront encore, mais pour étendre la portée de leur houlette, pour les honneurs de l'épiscopat. »

C'est là que les Princes des branches même *cadettes*, sont comme rois ailleurs en soutenant la royauté et la religion. Le plus grand militaire, et le plus grand ministre du XVIII^e^ siècle, l'illustre Prince Eugène, qui a laissé dans l'Europe une célébrité unique, mérita cette mention dans les *Paroles mémorables des grands hommes* : « Il était pénétré des vérités de la Religion Chrétienne. Son Livre favori, était le livre de l'*Imitation de J. C.* Il le portait avec lui dans toutes ses expéditions militaires. »

Il portait de plus, dans sa plus brillante campagne, une Arme non moins fidèle : « le Pape lui envoya un présent d'honneur, que les souverains pontifes ne faisaient que dans des occasions d'éclat. Ce fameux présent consistait en un glaive, nommé *estoc*, et en un bonnet représenté au-dessus, qui fut remis au prince avec beaucoup de cérémonie. Le bonnet était de couleur violette, doublé et rebordé d'hermine : sur le devant, il y avait *un Saint-Esprit*, en forme de colombe, composée par des perles artistement placées, et, aux deux côtés du dedans, étaient deux rubans d'or, avec le cordon aussi tissu d'or. L'épée avait plus de quatre pieds de longueur, et la poignée seule plus de dix pouces de long. La garde était d'argent, et pesait au moins sept livres. La lame avait deux pouces et demi de large. Le fourreau était de velours rouge, de même que le ceinturon.

» Le prince Eugène, étant prêt de partir pour aller se mettre à la tête de l'armée de Hongrie, dirigée contre les Turcs, alla prendre les ordres de l'empereur. Charles VI lui donna un ample plein pouvoir, et lui permit d'agir contre les Ottomans ainsi qu'il le jugerait à propos.

« Mais, ajouta-t-il, j'établis au-dessus de vous un Généralissime, que vous devez consulter, et au nom duquel vous devez commander. » Le prince paraît un peu surpris, et demande à l'empereur quel est le généralissime dont il doit prendre l'ordre. Charles VI lui présente un Crucifix enrichi de diamans, sur lequel on lisait cette inscription: *Jésus Christ, Généralissime*, et lui dit : « N'oubliez jamais, Prince, que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu son sang pour tous les hommes, sur la Croix. C'est sous ses auspices divins et supérieurs que vous allez attaquer et vaincre ses ennemis et ceux du Nom Chrétien. » On peut juger avec quelles marques de vénération et de reconnaissance le Prince reçut ce présent, qu'il destina à l'Exposition continuelle dans sa Chapelle de campagne », ajoute son *Historien*.

Les Femmes elles-mêmes surtout, grâce sûrement à cette *Bienheureuse Marie* dont elles portent presque toutes le *Nom*, se font au besoin Rois.

Témoins ces beaux traits d'une *Oraison funèbre* prononcée l'année dernière *sans être confondue*, par un éloquent Jésuite de Modène, à la face du Souverain des lieux : « Voyez, ma fille, disait la Reine de Sardaigne à la Princesse de Piémont (*Marie Béatrice*), voyez que d'afflictions entourent le trône de votre père... Voyez si l'Italie compte encore un seul Roi... et apprenez à vénérer la seule majesté véritable, celle du Roi du ciel. C'est lui qui fait la loi aux rois d'ici-bas; lui, qui tout en les plaçant à la tête des peuples, exige d'eux, comme de vassaux immédiats, les premiers et les plus profonds hom-

mages. Il veut que les Rois jugent les peuples, mais précisément parce qu'il interdit aux peuples de juger leurs maîtres, il se fait plus spécialement le vengeur et le rémunérateur des Rois. *N'y a-t-il point de prince qui ait tourné [contre son Dieu et contre son Eglise* ce pouvoir reçu d'en haut pour toute autre fin ? Or, voici que Dieu châtie leurs fautes, et par les effets de leur infidélité, punit en un même coup les iniquités des peuples. »

Fugitive pour la troisième fois en 1831, durant cette révolte que la magnanimité de son époux rendit si courte, elle rencontra à *Goritz...* sa jeune sœur *Marie Anne*, reine de Hongrie (bientôt après impératrice d'Autriche); et se jetant dans ses bras : « Que je suis heureuse, dit-elle, de te voir si puissante et si honorée, et moi si bas placée près de toi ! Te voilà Reine, Impératrice bientôt; et moi, simple princesse, me voici même exilée, te demandant un asile! Mais, crois-moi, si ce n'était mon mari et mes enfants, je rendrais grâce à la révolte qui m'aurait privée du trône. » —Vers la même époque, le 24 mars 1832, elle faisait publier en Manifeste aux séditieux, que « Femme de François IV et fille de Victor-Emmanuel, elle avait le cœur libre de toute crainte, mais plein d'un souverain mépris pour la révolte. Elle voulait bien faire savoir que ses enfants avaient sucé avec son lait ces mêmes sentiments; et qu'au besoin, leur enfance ne l'empêcherait pas de les arracher à ses embrasssements pour les envoyer avec cette devise : DIEU, L'HONNEUR ET LEUR PÈRE, chercher la route où ces mots devront les guider. »

La Maison de Savoie est aussi, entre toutes les Maisons royales, celle qui a donné lieu au plus grand nombre de Canonisations.

Il faudrait n'être pas d'Europe pour ignorer la vie, presque angélique, sur le trône et loin du trône, de cette sainte Clotilde, sœur de nos trois derniers Rois de France, et de ce Charles-Emmanuel mort si humble dans l'humble Compagnie de Jésus à Rome en 1819.—Et nous venons encore de lire dans les journaux : « — Après avoir reconnu, il y a peu de temps, le culte des bienheureux Humbert et Boniface, le Saint-Siége vient d'admettre aux mêmes honneurs de l'Eglise, la princesse Louise, Fille du bienheureux Amédée IX, duc de Savoie, et petite-fille du Roi de France, Charles VII, par sa fille, la duchesse Yolande, Louise de Savoie avait épousé Hugues de Châtillon, l'un des plus grands personnages de son temps. Devenue veuve, elle avait pris l'habit religieux et donné dans le cloître l'exemple de toutes les vertus. C'est le 13 août, jour de la fête de Sainte-Claire, dont la princesse avait suivi la règle, que cette solennelle déclaration a été faite par le souverain pontife. »

Un grand nombre de Princes de Savoie entrèrent dans l'Eglise et l'honorèrent par des vertus apostoliques. Entre autres, Edouard, fils de Philippe de Savoie, prince de Piémont, d'Achaïe et de la Morée, Evêque de Belley en 1370, puis Archevêque de Tarentaise, et qui mourut en 1390, après avoir refusé le chapeau de Cardinal. — Un même duc de Savoie, Thomas I^er^, eut deux fils Evêques et un troisième Archevêque de Cantorbéry, en Mémoire sans doute de l'illustre Savoisien saint Anselme, qui le fut.

Il est de simples traits qui sont, pour qui sait les entendre, une histoire

de foi et de grandeur d'un pays : ce n'est pas dans une Eglise, c'est dans le *Palais-Royal* même de Turin, que se conserve, jour et nuit accompagné de prières, et que s'expose, à époques régulières, à la vénération du peuple, le *Saint-Suaire*.....

Avec tant de grandeurs, d'habiletés royales et progressives, avec des peuples si naturellement et si héréditairement sobres, forts et militaires ; avec des places fortes si naturelles et si ingénieuses à la fois; avec des voisins républicains si impuissants et si ennemis (Genève et Milan, toute catholique qu'est celle-ci), avec des alliances si intimes avec la France, avec l'Espagne, avec Naples, etc., avec la protection et les faveurs si méritées, et si visibles, de la Papauté Romaine : comment se fait-il que le Royaume de Sardaigne, constamment victorieux [1], soit encore aujourd'hui ce qu'il était sous son Roi

[1] La seule Savoie a gagné aux *Révolutions* de 89 et à la *Contre-révolution* de 1814 :

Eh quoi! la fière et opulente République de Ligurie, qui se sauvait au dix-huitième siècle par le plus beau fait de magnanimité des temps modernes. Le voici rapporté et abrégé par un philosophe, et même par un *Législateur* français : « La célèbre révolution arrivée à Gênes en 1740, est un de ces événements qui prouvent combien l'amour de la patrie a de puissance sur les cœurs vraiment républicains. Quarante mille Autrichiens et vingt mille Piémontais s'étaient emparés de cette ville, et, par ordre de leurs souverains, l'avaient taxée à vingt-quatre millions de livres : C'était la ruiner de fond en comble. Les Génois épuisèrent leurs ressources. Ils donnèrent tout l'argent de leur banque de saint Georges, pour payer seize millions, et demandèrent grâce pour les huit autres. Mais on leur signifia, de la part de l'impératrice-reine, que non-seulement il les fallait donner, mais qu'il en fallait payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régiments répandus dans les faubourgs de saint Pierre des Arènes, de Bisagno, et dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoir saisit tous les habitants. Leur commerce était ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée ; les magnifiques maisons de campagne qui embellissaient les dehors de Gênes, étaient pillées ; les citoyens traités en esclaves par le soldat. Ils n'avaient plus à perdre que la vie ; et il n'y avait point de Génois qui ne parût enfin résolu à la sacrifier, plutôt que de souffrir plus longtemps un traitement si honteux et si tyrannique. Quelques sénateurs fomentaient sourdement et avec habileté les résolutions désespérées que les habitants semblaient disposés à prendre. Leurs émissaires disaient aux plus accrédités du peuple : « Jusqu'à quand attendrez-vous que les Autrichiens viennent vous égorger entre les bras de vos femmes et de vos enfants, pour vous arracher le peu de nourriture qui vous reste? Leurs troupes sont dispersées hors de l'enceinte de vos murs. Il n'y a dans la ville que ceux qui veillent à la garde de vos portes. Vous êtes ici plus de trente mille hommes capables d'un coup de main. Ne vaut-il pas mieux mourir, que d'être les spectateurs oisifs de la ruine de votre patrie? » Mille discours pareils animaient le peuple. La voix de la patrie expirante parlait encore plus haut à tous les cœurs ; mais personne n'osait arborer l'étendard de la liberté.

» Les Autrichiens tiraient de l'arsenal de Gênes des canons et des mortiers, et ils

Victor, qui définissait l'Italie *un artichaud qu'il faut manger feuille à feuille*?

Comment?

C'est qu'au fond, et malgré ses Princes les plus ambitieux, le Royaume de Sardaigne est le plus catholique, ou le plus modéré, le plus satisfait, le

faisaient servir les citoyens à ce travail. Le peuple murmurait; mais il obéissait. Un capitaine autrichien ayant rudement frappé un habitant qui ne s'empressait pas assez, ce moment fut un signal auquel le peuple s'assembla, s'émut, et s'arma, en un instant, de tout ce qu'il put trouver : pierres, bâtons, épées, fusils, instruments de toute espèce. Ce peuple, qui n'avait pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étaient encore éloignés, la défendit quand ils en étaient les maîtres. Le marquis de Botta, général des Autrichiens, crut que cette émeute se ralentirait d'elle-même, et que la crainte reprendrait bientôt la place de cette fureur passagère. Mais les jours suivants, le peuple s'attroupe en plus grand nombre, et vole vers un magasin d'armes, qu'il enfonce, et dont il s'empare. Une centaine d'officiers se distribuent dans la place. On se barricade *dans les rues* (c'était là le tas); et l'ordre qu'on tâche de mettre autant qu'on le peut dans ce bouleversement subit et furieux, n'en ralentit point l'ardeur. On se saisit de plusieurs postes : on s'y fortifie. Le succès anime les citoyens. La terreur passe du côté des tyrans. Ils veulent punir les prétendus rebelles ; on les reçoit par des salves de canon et de mousqueterie.

» Le peuple de Gènes composait alors une armée que l'ardeur qui la pénétrait rendait redoutable. On battait la caisse dans la ville au nom du peuple; et l'on ordonnait, sous peine de la vie, à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, et de se ranger sous les drapeaux de leurs quartiers. On attaqua les Allemands de tous côtés. Le tocsin sonnait en même temps dans tous les villages des vallées. Les paysans s'assemblèrent au nombre de vingt mille. Un prince Doria, à la tête du peuple, fond sur le marquis de Botta dans Saint-Pierre des Arênes. Le général et ses neuf régiments se retirent en désordre, laissant quatre mille prisonniers et près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, au pouvoir de simples paysans, qui, sans expérience dans l'art de la guerre, les poursuivent sans cesse, et les obligent enfin à chercher loin de leur patrie un asile contre leurs coups. Cette nouvelle mit en feu le conseil de Vienne : croyant être bientôt en état de prendre Gènes, et de punir un peuple qu'il appelait *séditieux*, il signifia au sénat qu'il eût à faire payer incessamment les huit millions restant de la somme à laquelle on l'avait condamné; à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes; à rendre tous les prisonniers, à punir les auteurs de la rebellion. Ces orgueilleuses conditions affermirent de plus en plus les Génois dans la résolution de se défendre, et dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avaient chassés de leur capitale.

» Cependant cette ville était menacée des plus grands périls. Elle n'avait ni troupes régulières aguerries, ni aucun officier expérimenté, ni argent, l'âme de la guerre. Nul secours n'y pouvait arriver que par mer, et encore au hasard d'être pris par l'amiral Medley, qui dominait sur les côtes. *Le Roi de France fit d'abord tenir au sénat un million par un petit vaisseau qui échappa aux Anglais.* Les galères de Toulon et de Marseille partirent bientôt après, chargées d'environ six mille hommes. Enfin le duc de Boufflers vint animer, par sa présence, les défenseurs

plus heureux de la Chrétienté; — que le Pape a toujours été là pour l'arrêter; — et que les plus grands Emmanuels ont toujours préféré, et préféreront toujours, aux plus légitimes conquêtes, les titres glorieux et suffisants de : «.... Par la Grâce de Dieu, Roi de Sardaigne, Chypre, Jérusalem, etc., etc., et *Vicaire perpétuel du Saint Empire Romain en Italie.*» (*Préambule* du Code de 1770.)

Magnificences inouies des seuls États de Sardaigne, et que n'offrent pas, même ensemble, tous les autres États de l'Europe et du monde :

Ses villes uniques entre les villes : —Turin, la mieux bâtie et la mieux alignée des Capitales ;—Gênes, la *superbe* par ses jardins en l'air comme Babylone, par ses Temples et jusqu'à ses palais de marbre, par ses aqueducs romains, par son port et sa contemplation de la mer; et jusqu'au dernier siècle, par sa *Banque*, sous le vocable de *Saint-Georges*, Saint tout puissant à tous égards dans ces lieux.

Et ses grands hommes plus uniques entre tous les grands hommes:—les grands Papes, et les plus grands, à beaucoup d'égards, de tous, tous sortis presqu'en même temps de la même localité du pays : Grégoire VII, Innocent IV, Nicolas V, Sixte IV, Innocent VIII, Jules II; — et, par eux, et à leur suite : — Saint Anselme, fondateur de la Scholastique, c'est-à-dire de la Logique du grand Moyen-Age, et enfin le plus illustre Archevêque de Cantorbéry, alors le plus grand Siège de l'Occident; — Pierre Lombard, le Fondateur de l'Université, et illustrateur de l'Archevêché de Paris; — le Cardinal d'Ostie (Brogny), de Berger des Alpes, Evêque ou Archevêque d'Ostie, d'Arles, de Genève (où il suscita François de Sales), Président des Conciles de Pise, de Constance, etc., et Pape, s'il eut voulu, dans les Conclaves;—Gersen, l'auteur

de Gênes. Sa sagesse rétablit partout l'ordre et l'abondance ; et la religion seconda ses mesures. Par son ordre, les confesseurs refusaient l'absolution à quiconque balançait entre la patrie et les ennemis. *Un Ermite* se mit à la tête des milices qu'il encourageait par son enthousiasme en leur parlant, et par son exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnaient tous les jours pour chasser les ennemis de leurs postes, et mourut en exhortant les Génois à se défendre. *Les Dames* génoises, semblables à celles de l'ancienne Rome, mirent en gage *leurs pierreries chez les Juifs*, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires. Enfin la Cour de Vienne, désespérant du succès de ses tentatives, consentit à la paix, et l'ennemi se retira. »

Et à un siècle juste de là, une Savoisienne se trouvait l'Impératrice, et comme une seconde Marie-Thérèse à Vienne ; et, en retour, le jeune Héritier du trône du Grand Emmanuel Philibert donnait sa main royale et promettait la Couronne de Sardaigne à une jeune Archiduchesse d'Autriche, sous le magnifique Dôme de Notre-Dame de Milan....

Il y aurait là, ce semble, de quoi rassurer l'Europe, si elle pouvait être rassurée, contre la terreur des révolutions.... ..

démontré du *plus beau Livre qui soit sorti de la main des hommes* :l'*Imitation de Jésus-Christ*) ; — François de Sales, le plus Apostolique des Evêques;—le Président Favre, le plus habile des Jurisconsultes législateurs; — Christophe Colomb, le plus grand des Inventeurs; Cassini, le Premier des Géographes; — au 18e siècle encore, le Cardinal Gerdil, le plus Encyclopédiste des savants, et le plus humble des Religieux.

Et de nos jours, surgissant du milieu de tant de faibles ou d'incapables contemporains, rois ou sujets : — le Roi de Sardaigne, Emmanuel, se faisant humble Jésuite de Rome, et la Reine, notre Clotilde de France, digne d'être canonisée;—le comte *Joseph* de Maistre, l'ami-né, et s'avouant, de l'Epoux de la Mère de Dieu: le premier Ecrivain de l'Europe; — Thiollaz, évêque d'Annecy, auteur d'un Essai Bossuétique sur *l'Autorité Souveraine*, et l'un des premiers juges de la fausseté du génie de Lamennais ; — Rey, autre évêque d'Annecy l'Homme et même l'Orateur le plus Apostolique du siècle;—Billet, *Brogny nouveau*, de Pâtre de Ferme [1] élevé, toujours malgré lui, jusqu'au Siège Archiépiscopal de Chambéry; — Duclot, simple Curé de village, *Vengeur* de la *Bible*; — l'illustre Jaccard, Martyre à la Cochinchine; — pendant que deux membres des premières Familles de l'Etat [2] (le Cardinal Lambruschini et le Marquis de Brignole-Sale [3]) se trouvent aussi les Premiers dans les deux plus grandes Capitales du monde : Rome et Paris [4].

[1] Le Premier Ministre de Savoie dans le dix-huitième siècle, fut un pauvre petit Commis, dont Charles Emmanuel avait *deviné* l'aptitude, à la vue de sa lumière matinale dans sa petite chambre : Bogin, surnommé le *Colbert Savoisien*.

Voilà les *préjugés* des Rois qu'on nomme *absolus* !

[2] Encore aujourd'hui, c'est le Royaume de Sardaigne qui compte le plus de Cardinaux. — la seule Maison de Fiesque a vu élever jusqu'à quarante de ses membres à la Pourpre romaine.

[3] Ce noble représentant d'une des premières familles d'Italie, en grandes familles si fécondes, et du plus ancien des Rois de l'Europe, si appauvrie de rois,... qui sait allier la science la plus variée et la plus aimable modestie, à la dignité la mieux acceptée, à la politique la plus sage, à la piété la plus courageuse, nous pardonnera sans doute de rappeler à la France oublieuse, et peut être à l'histoire plus oublieuse encore, qu'il est le fils d'une mère, on peut le dire, unique. Elle semblait avoir réuni en elle toute l'intelligence, toute l'âme de sa fière Patrie, pour la protéger, autant qu'il était possible en ces temps désastreux, en commandant, on peut le dire encore dans les plus belles années de son Empire, et jusqu'à Paris, à celui au quel *nul ne commandait que le Destin*, comme il disait, et qui devait, on peut le dire, sa Couronne d'un moment à la *Marengo* des Liguriens!....

Le Prince de Talleyrand, qui semblait jaloux de l'ascendant inoui sur Bonaparte de la noble amie de Marie-Louise à la Cour de Bonaparte, la Marquise Annetta de Brignole, l'appelait *la Reine Anne*....

[4] Et à la tête des sciences secondaires que le monde regarde comme *exactes*, d'autres modernes Savoisiens toujours :—le comte de Saluces, le premier des physiciens ; — La Grange, le premier des mathématiciens ; — Alfiéri et Ducis, les pre-

Merveille plus grande du Peuple de Savoie entre tous les peuples : le Régicide, si commun ailleurs, y est encore inconnu; et, depuis plus de mille années, il est encore à naître un sujet assez mauvais pour toucher au *Christ* du Seigneur, dont le *Suaire*[1] est le Bouclier!

Le secret de toutes ces Grandeurs Religieuses, et, à plus forte raison, politiques, sociales, civiles, c'est, nous l'avons dit, le Culte de tout le pays, et surtout de ses Rois et de ses grandes Familles, à cette Vierge Mère que nous avons célébrée, et à l'Homme le plus digne d'annoncer... et de remplacer l'Homme-Dieu : Saint Jean-Baptiste.

A Gênes, toute vivante de Marie dans ses Eglises que nous avons nommées ailleurs, le Doge présidait à la Bénédiction de la Mer aux chants de toutes les jeunes filles : *di questa cita e Patrone Maria.*—La Ligurie tout entière, est encore pleine de la pensée de son premier Gouverneur... ce saint Ambroise auquel on ne saurait comparer que saint Bernard, son compatriote, et son précurseur dans la théologie des gloires de Marie et des *Vierges*. —Et à Turin, dont l'Adélaïde de Savoie fondait, dès 1098, la belle *Notre-Dame* de Pignerol, comme une autre celle de *Brou*, on admire les temples de la *Visitation*, de la *Conception*, etc.

Et surtout cette magnifique et ingénieuse Notre-Dame-de-*Consolation* (de : être *Cum*, *Solâ*, ou *Solo*, admirable privilége de Marie), dont le temple est presque nu à l'intérieur, et où *la Vierge* est rendue d'autant plus sensible qu'elle est *Seule*, et qu'elle rend plus sensible Dieu lui-même.

On compte, dans la seule Capitale du Piémont, jusqu'à 110 Eglises, dont la plus belle, après la Cathédrale, est celle du *Corpus Domini*.....

Nous finirons par un dernier trait nos Magnificences de la Sardaigne :

Lorsqu'*Un jour*, au grand étonnement du Midi de la Chrétienté, la Cour, et par elle l'Empire de Russie tout entier, se refera catholique, ce sera par l'effet à distance des *Soirées* du comte Joseph de Maistre, Ambassadeur de Sardaigne à *Saint-Pétersbourg*, et de son *Pape* immortel, comme.., et par. .. celui de Rome...!

miers poètes tragiques et même légers ;—Paganini, le premier virtuose ;—le général de Boigne, le premier des illustres parvenus !

[1] Ce *Suaire* si célèbre, et qui est à *Turin* ce que le *Sang* de saint Janvier est à Naples, la forteresse, et, si nous osons le dire, la *Tour* éminemment défensive et salutaire, fut apporté de la Terre-Sainte par le Bourguignon Godefroy de Charny, par lui déposé à Lirey, près de Clairvaux, et donné par son petit-fils à Anne de Chypre Lusignan, Duchesse de Savoie, qui l'enviait plus qu'un Royaume, et qui le plaça dans le Chœur de la Cathédrale de Chambéry. C'est de là qu'Emmanuel Philibert (dont M. Duclos de Sixt vient de publier l'*Histoire*) le fit transférer en triomphe dans sa Capitale, dont elle fut, dès lors, et sans interruption depuis, la première magnificence.

C'est donc en Sardaigne, là surtout là exclusivement, qu'on se rappelle, parce qu'ils y sont vrais encore, les sentiments qui inspirèrent à Virgile son vers patriarcal :

O Fortunatos nimium, sua si bona norint...
Agricolas !

Là aussi, que les peuples ignorent jusqu'aux noms de ces *libertés* qui nous oppriment;

Là, qu'on ne distingue point, qu'on ne *divise* point les hommes en électeurs et non électeurs, en électeurs et en éligibles, en représentants du peuple et peuple ;

Et là, qu'il est permis de dire, sans rire :

Sous un roi citoyen, tout Citoyen est roi;

Là, que le journalisme et le *spectacle* ne sont pas mis à l'égal du *pain*, et qu'on ne lit que les plus petits et les meilleurs de nos journaux de Paris;

Là, que le Premier Ministre (le Marquis de Solar) définit le premier de ces fléaux quotidiens, et pour l'auteur et pour le lecteur : *une occupation* et une Médisance *permanentes des affaires des autres;*

. . . . . .

Là, que la littérature a pour grand maître exclusif la Théologie; et que un roman ne fit jamais fortune;

Là, que l'*Université* est fille aînée de l'Eglise et des Ordres religieux;

Là, que les Princes ne manquent jamais de devenir bons, lorsqu'ils ont le malheur de ne l'être pas d'abord ; et que les Rois portent encore la Couronne sur la tête, lorsque tant d'autres la portent, en bandeau, sur les yeux;

Là, et là seulement, que tout commence par et pour la *Religion*, et que tout finit avec et pour Elle;

Là enfin, que nous eussions voulu naître, si nous n'étions pas nés en France; là, que nous voudrions mourir, si la France ne voulait plus de nous, ou devenait jamais assez différente d'elle-même, pour nous obliger à ne vouloir plus d'Elle.....

. . . . . .

Nous avons voulu montrer, dans cette partie des *Magnificences de la Religion* et dans la précédente, comme preuve subsidiaire, mais néanmoins démonstrative, du Christianisme, que Dieu lui-même se chargeait plus particulièrement, et plus ostensiblement, de fonder, d'élever, de soutenir les Etats, et les Ordres qu'on peut considérer comme des Etats dans les Etats, supérieurs aux Etats. Il nous reste à montrer, dans la même vue, qu'il appartient plus particulièrement, non seulement aux Rois, mais encore aux Hommes, et surtout peut-être aux Femmes, quelquefois les plus incapables par eux-mêmes (et ceci est même une *Loi générale de la Providence*

que nous avons exposée, développée, démontrée ailleurs), ont, quelquefois avec la seule *Circonstance* de leur richesse, de leur autorité privée, sociale ou politique, de leur simple prosélytisme oral, ou seulement de leurs *égards* pérsonnels, ont fait Office..... de Roi, et même de Dieu, dans leurs influences sociales pour la Glorification de Dieu.

On pourrait, en effet, lorsqu'on est bien informé, et surtout lorsqu'on sait le *cœur* du grand monde à Paris, ou seulement l'esprit et le cœur humains, on pourrait, disons-nous, même de nos jours, *nommer* la *personne*, quelquefois peu connue, et qui SEULE a fait la fortune du plus illustre ou du plus habile défenseur de la Religion, et de la monarchie par surcroît :

Il a fallu un Roi et un Empereur (Alexandre) pour faire, ou plutôt pour *Constater*, le comte Joseph de Maistre;

Le seul Dussault a suffi pour constater, et même pour grandir et exagérer M. de Châteaubriand;

Le seul Fontanes de l'Université, pour mettre en lumière, et pour faire désirer à la famille de Bonaparte, M. de Bonald;

..... Et je nommerais même la grande et noble Dame unique, qui a seule constaté et même causé le Moteur!!!

. . . . . .

La chose est devenue bien autrement facile, et visible, de nos jours que la *Parole* est donnée ou prise, tous les soirs et tous les matins, par cent Journalistes. Il a suffi d'un seul, sans cesser de se faire lui-même, et même en ne se faisant que mieux, pour constater, et souvent pour inventer, et, si j'ose le dire, *prendre sous son chapeau*, les premières célébrités de l'Epoque. Et, sans la *Gazette de France*, par exemple, vous n'auriez pas plus M. de Villèle ou M. de Lamartine, que M. Berryer, sans la *Quotidienne*, ou M. Lamennais, sans l'*Ami de la Religion*.....

Comme sans le *Courrier*, M. Guizot; sans le *Constitutionnel* et le *National*, M. Thiers; sans la *Gazette des Tribunaux*, M. Dupin; les Salvandy et les Villemains, des *Débats*, sans les *Débats*.

. . . . . .

Dans le fait, le Journaliste seul est Roi de France, lorsque le Roi des Français lui-même est forcé d'être Journaliste : et ce n'est pas sans raison que la *Gazette* disait sérieusement l'autre jour que « la Révolution en France pourrait finir par une *Réunion de Journalistes*. »

(Seulement, il faudrait que la *Réunion* décidât la retraite des Journalistes à jamais.)

En sorte qu'ici, comme partout, l'Homme, par la Grâce de Dieu, est omnipotent presque comme Dieu, s'il fait le bien; et comme le Démon, s'il fait le mal : ...Ce qui constitue, sans doute, l'assez belle Magnificence de la Religion du chapitre suivant.

CHAPITRE III.

LES

MAGNIFICENCES

des plus célèbres Défenseurs de la Religion.

Multiplicasti Magnificentiam. (Ps. 61.)

La grande Vérité que nous avons vue en grand, on peut, en effet, la démontrer en petit et en détail.

Plus vous remontez dans les siècles, jusqu'à la naissance du Christianisme, et plus vous lui trouverez les grandeurs morales, et même les grandeurs temporelles, attachées, identifiées, et si nous osons le dire, crucifiées : à ce point, que les hommes les plus puissants et les plus illustres, les plus Hommes de Dieu, les plus Hommes-Dieux, dans chaque ordre, sont surnommés LES GRANDS, même après leur mort : — Saint Paul, que St Chrysostôme a appelé le *Maître de toute l'Église*, et qui a pu dire, de lui-même, qu'il avait été choisi, lui aussi, *dès le ventre de sa mère*, par Dieu pour lui *révéler son Fils*, et le lui faire révéler, à son tour, aux Nations : *ut revelaret Filium suum.* (AD GALAT. I);—Saint Antoine, fondateur de la Vie chrétienne privée, de la vie crucifiée, de la véritable Imitation de Jésus-Christ;—Constantin, type de la vie chrétienne royale;— Saint Athanase, type de la vie active; — Saint Basile, de la vie *rationnelle*; — Saint Grégoire, le plus grand maître de la *Morale* chrétienne; — Charle-*Magne* et Grégoire VII, Fondateurs de la Chrétienté politique : le premier, auteur d'une *Lettre sur les Sept Dons du Saint-Esprit*, d'une *Explication de saint Paul aux Romains*, et peut-être de notre *Veni Creator* inoui;—St Bernard, Fondateur de la Chrétienté civile; St Bruno et St François, ceux de la Chrétienté religieuse; — Gerbert, Dominique, Thomas d'Aquin, Albert *le grand*, de la Chrétienté Savante et Universitaire; — Colomb, qui croyait jusqu'à la puissance de son nom *Christo-ferens* (propagateur du Christ); — Saint-Thomas à Kempis, ou plutôt *Gersen* de Verceil en Piémont (ce qui l'a fait confondre avec *Gerson*, l'ergoteur

d'Université), humble auteur de la magnifique *Imitation de J.-C*, que se glorifiait de traduire, entre mille autres, le principal Garde des Sceaux du siècle de Louis XIV, et à laquelle Fontepelle ne trouvait supérieure que l'Évangile de Jésus-Christ lui-même; — Bellarmin et François de Sales, l'un plutôt par la dialectique et la rigueur, l'autre plutôt par l'humilité et l'amabilité, castigateurs et Réparateurs de la Réforme. — C'est saint François de Sales qui disait : « Les Religieuses de la Visitation sont établies particulièrement en ce siècle pour être les imitatrices des deux plus chères vertus du Sacré-Cœur du Verbe incarné, la Douceur et l'Humilité, qui sont des bases de leur Ordre, et leur donnent ce privilége et cette grâce incomparable de porter le Nom de *Filles du Cœur de Jésus* » : ce qui constitue saint François de Sales comme le Prophète de sa magnifique Marguerite-Marie de la Visitation, et le fondateur réel de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et de Marie, dont le premier fruit célèbre fut, ainsi qu'on sait dans tout l'univers, la cessation de la peste dans la ville de Marseille, qui s'y consacra la première :.....

Grâce à ce Belsunce, d'abord, et toujours dans l'âme, abbé de *Notre-Dame* de Chambons ; si confiant dans le Sacré-Cœur de Jésus et dans celui de Marie à la fois, qu'il choisissait le jour de l'*Assomption* pour leur consacrer son diocèse à tous deux ; — Belsunce, sorte d'Ange descendu sur la terre pour *ôter à la mort son aiguillon*, et dont l'Angleterre jalouse se demandait, par son Pope, pourquoi ?

> Le Pasteur s'exposant pour sauver son troupeau,
> Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?

Et surtout ce Prêtre modèle, le Prêtre né de la Charité dont le Christianisme tout entier n'est que le *moyen*, Vincent de Paul enfin, dont la dernière OEuvre, l'OEuvre à plus de 200 ans de distance, est cette admirable Société de Paris, qui semble, seule, et en son nom *Vainqueur*, préparer autant de bien social qu'il en fit lui-même de privé durant sa vie, au *Nom de Jésus*, l'âme et le drapeau de tous ses Etablissements, dont il définit ainsi l'objet : « La Confrérie de la Charité est instituée pour honorer N. S. Jésus-Christ, Patron d'icelle, et la Sainte-Vierge sa Mère » ; et qui disait à celle-ci : « Très Ste Vierge, obtenez à nos Filles de Charité qu'elles soient telles que Dieu le demande. Vous êtes Vierge et Mère tout

ensemble; elles sont aussi Vierges et Mères des Pauvres. Priez donc votre cher Fils., etc.» Ce grand homme « voyait Jésus-Christ comme pontife, comme juge, comme pauvre, comme malade, dans la personne des Prêtres, des Supérieurs, des Pauvres, etc. Etant chez M. de Gondy, il honorait J.-C. dans la personne de ce Seigneur, et la Sainte-Vierge dans celle de Madame de Gondy. » (V. le *Saint peint dans ses écrits*, par M. Gossin, ancien conseiller à Paris, l'un de ses plus zélés disciples.)

Léon X et ses Raphaël et Michel-Ange, restaurateurs, ou plutôt fondateurs de l'Art (mémorial du culte) Chrétien; — le Chanoine Copernic, fondateur du Système du Monde, dont le seul Soleil est le centre, et qu'il *Dédia* à Paul III, le Successeur de Jésus-Christ; — Keppler, le *Législateur* de ce Système, auteur de sept écrits divers sur la *Naissance* et la Présence partout, l'*Ubiquité de J.-C.*; — Galilée, auteur d'une *Apologie de la Religion Chrétienne*, publiée récemment par le savant Ministre d'Etat Napolitain, Colangelo; — Newton, Commentateur sincère de l'Apocalypse; — Fermat, auteur d'un *Christus Moriens*; — Huyghens, d'une *Pluralité des mondes* vus tout en *Dieu* presque comme Malebranche, où il se fonde sur la *Genèse*, et qu'il publie, dit-il, comme *Preuves convaincantes de la Divine Providence*.

Les plus illustres Savants à la fois *exacts* et métaphysiciens : Descartes et Pascal, Leibnitz et Euler, auteurs : le premier, d'une *Méthode* de démontrer l'Eucharistie; — le second, de *Pensées* consacrées à prouver *Jésus-Christ*, dont il portait les Noms et la Croix sur sa poitrine; — le troisième, d'un *Système théologique* Pontifical; — le quatrième, d'une *Défense* péremptoire *de la Révélation contre les Esprits forts*.

Le *Grand* Condé, la plus grande illustration militaire des temps modernes, ayant pour directeur le vertueux P. Deschamps de la *Compagnie de Jésus*, entre les bras duquel il mourut; — et Turenne, dont la conversion et le zèle chrétien sont aussi célèbres que les victoires, et qui valut à Bossuet et à la France l'*Exposition de la Doctrine Catholique*.

Les plus Grands hommes théologiques et logiques, leurs contemporains du dix-septième siècle: Suarès, Bourdaloue, Bossuet, Huet[1],

[1] L'auteur de la *Démonstration Evangélique* était, surabondamment, le savant

la Chétardie, l'abbé de la Salle;—les plus grands du dix-huitième : Liguori, Gerdil, Para du Phanjas (le profond *Théoricien des Etres sensibles* et des *Etres insensibles*), rapportant toutes leurs *OEuvres* littéraires, comme les réelles, à la démonstration et au service du divin *Rédempteur*, de l'*Homme-Dieu*, et même de la *Vierge-Mère*.

Le Droit public ou civil, la Diplomatie, et jusqu'à la plus simple Administration, celle de la Justice, n'ont de maîtres avérés, et de nos jours encore par Talleyrand en pleine Académie, que les hommes au cachet, au caractère Chrétiens:—Innocent IV, le *Père du Droit*; —Guillaume Durand, Evêque de Mende, fondateur du Droit, bien avant et bien autrement que Cujas ou Dumoulin, et dont le *Rationale divinorum officiorum* fut le premier livre imprimé par Guttenberg à Mayence; —et entre cent autres, Antoine *Augustin*, fils du Chancelier d'Espagne, et Archevêque de Tarragone, auteur d'un *De Legibus*, aussi logique, aussi complet que celui de Montesquieu l'est peu;—et de nos jours, le célèbre savant qui accompagnait Pie VII en France, Devoti, Archevêque de *Carthage* (titre obligatoire comme le nom de saint Augustin), dont les *Institutions Canoniques universelles*, le sont en effet.

Et dans des ordres inférieurs, pour ne citer que les plus fameux [1] : Hobbes, celui de tous les Publicistes et même de tous les

le plus encyclopédique et le plus perspicace de son siècle. Il a mérité que le Président Hénault lui-même dit de lui : « Je ne puis me dispenser de faire honneur à M. Huet d'avoir présagé la grandeur future de la Moscovie, dans son *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*. Voici ses termes : « S'il s'élevait parmi eux, quelque jour, *un prince avisé*, qui, reconnaissant les fautes de leur politique, prît soin d'y remédier, en façonnant leur esprit féroce et leurs mœurs âpres et insociables, cette Nation *deviendrait* formidable à tous ses voisins. »

Elle l'est bien autrement *devenue* depuis la mort du Président, qu'elle ne l'était devenue depuis celle de l'illustre Évêque d'Avranches.

Et, parce que le nom de *Marie* est presque aussi aimé à cette extrémité occidentale de l'Europe qu'à l'orientale,.. nous avons toujours prévu et annoncé son infaillible retour à l'Unité (*Voyez* nos *Grandeurs de la Patrie et ses destinées en présence des révolutions et des Puissances*, que nous résumons dans la Puissance Russe.)

[1] François de Connan, dont le *Droit civil* a mérité pour éditeurs des hommes tels que Loys le Roi, Hotman, etc., et un disciple presque copiste, comme Domat ; — et un autre grand homme dont notre ignorance ne sait même pas le nom : Hoppérus, l'égal presque des Cardinaux Ximénès et Granvelle dans les Cours de Madrid et de Bruxelles, etc., auteur à la fois d'un *Juris et Legum condendarum Scientia*, d'un *Rerum Divinarum, sive De Jure publico*, et d'un *De Usu Psalmorum*.

théologiens anglais qui souffre le mieux l'examen, parce qu'il est le plus monarchique, déclarant jusque dans son traité de la *Nature humaine*, que le *parti le plus sûr est de s'en rapporter plutôt à l'Eglise qu'à soi;* et que *c'est un point* fondamental que *Jésus-Christ est venu dans la chair* [1]; — Dumoulin, auteur d'une *Collation et union des quatre Evangistes de Jésus-Christ*, par lui Dédiée à Charles IX au siège d'Orléans, et d'une *Défense contre les calomnies de Calvin;* — le Président Faber, dont le *Code* est vraiment Législateur, auteur d'un *De Religione regendâ in republicâ*, et père d'une Fille que saint François de Sales choisit pour seconde Supérieure de sa Visitation;—Domat, disciple des Jésuites de Bourges, traitant des *Lois de la Rédemption* jusques dans ses Mercuriales, et méritant d'être l'Exécuteur testamentaire de Pascal et le légataire du manuscrit de ses *Pensées* sur la Religion ;—et Pothier lui-même, disciple des Jésuites d'Orléans, et qui « inclina à se faire Religieux. » — « Il savait allier l'étude des lois humaines avec les divins préceptes de l'Évangile. Il puisait aux sources les plus pures ; il affectionnait surtout saint Augustin. » — « Si ses occupations le lui eussent permis, il aurait assisté à tout l'Office de Sainte-Croix d'Orléans, tant il trouvait de plaisir et de goût au chant des Psaumes ! Il faisait passer dans son âme toute la chaleur dont ces divins Cantiques sont remplis. Il les chantait avec transport ». dit M. Dupin, son Biographe. [2]

Le plus célèbre Ministre, et celui-là même qui passe pour le plus

[1] La *Religion*, formant la troisième partie et la base des *Fondements de la Politique* de ce grand homme calomnié, a précisément pour objet la preuve de ce mot de saint Jean : « Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en le croyant vous ayiez la vie par son nom. »

[2] Les beaux arts eux-mêmes, depuis la poésie jusqu'à la peinture et la sculpture, ne furent sublimes, et, il faut le dire, *divins*, que par la *grâce* directe et indirecte du dogme de l'Incarnation du Verbe.

Et d'abord, et surtout, la poésie qui se flatte d'être *Fille* directe *d'un Dieu*.

Dès le IVe siècle, Claudien se surpassait dans l'expression du Christianisme « par ces beaux vers, qui ne peuvent être d'autre que de lui, parce qu'il n'y a point d'autre que lui qui, en ce temps-là, fit de si beaux vers, » dit Balzac dans son *Socrate Chrétien:*

Christe, patens rerum, redeuntis conditor ævi,
Vox summi, sensusque Dei, quem fudit ab altâ
Mente Pater, tantique dedit consortia Regni.

habile du siècle de Louis-le-Grand, Colbert, auteur d'un *Bréviaire à l'usage de sa Maison*, et auquel l'Evêque de Belley Dédiait, comme à *un Parfait Chrétien*, ses *Preuves convaincantes du Christianisme*.

Les Familles les plus Royales, les Monarchies elle-mêmes et les plus grandes selon le monde, ne sont que les plus anciennes et les plus intimement Chrétiennes, et, comme elles se disent, *Très-Chrétiennes* ou *Catholiques* — Clovis, premier Roi *Chrétien*

Et puis entre mille autres, à la Renaissance, Sadolet, auteur de *Lamentations sur la Passion* ; — Vida, de la *Christiade* ; — Santeuil, des *Hymnes* romaines ; — le Cardinal de Polignac, appelé par Voltaire le *Vainqueur de Lucrèce* ; — le Dante, Pétrarque, le Tasse, vrais traducteurs de l'Évangile ; — Lopez de Véga, Quévédo de Villégas, Caldéron, précurseurs et maîtres avoués de Corneille, tous trois prêtres zélés ; — Shakespeare, catholique et auteur d'un Testament pieux ! *du nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ; — Milton, chantre d'un *Paradis recouvré* par Jésus-Christ ; — Addison, apologiste *ex professo de la Religion Chrétienne* ; — Pope, enfin, chantre du Sauveur ; — Klopstock, chantre du *Messie* ; — Corneille, la plus grande célébrité littéraire de la France, traducteur si fidèle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et laissant un fils Prêtre ; — Racine, dont les seules *Lettres* supposent une vie de Christianisme presque cloîtrée ; et qui remarque supérieurement, dans ses belles *Réflexions sur l'Écriture Sainte*, qu'il « n'est dit nulle part que la Sainte-Vierge alla au sépulcre. Elle se souvenait des paroles de l'Ange et savait la Divinité de son fils. Elle était assurée que Jésus-Christ n'était plus dans le tombeau. » Louis Racine, nous apprend que son Père composa dès l'âge de quatorze ans des stances virgiliennes *ad Christum*, qui lui valurent peut-être *Athalie* :

Aspice Virgineum castis penetralibus agmen ;
Te veniente die, te fugiente vocant.

Molière, mourant entre deux Religieuses, en attendant, en invoquant le Prêtre et le Viatique Chrétiens ; — et La Fontaine lui-même, auteur de *Poésies Chrétiennes*, et trouvé à sa mort *armé d'un Cilice*.

Et les plus illustres Inventeurs; « C'est au Christianisme, disent Bacon et Leibnitz, que nous devons la plus grande partie des Bienfaits qui ont régénéré le monde. » Et si nous venons aux plus petites choses, qui semblent les plus grandes, on lui doit en particulier : « l'*Alcool*, les *Liqueurs*, le *Sucre*, le *Chocolat*, le *Café*, le *Thé*, dit le savant docteur Demerson, dans son *Histoire de la Vigne* ; et le plus pauvre homme bourgeois de nos jours a des *cheminées*, des *vitres*, des *glaces*, des *draps de lit*, surtout des *chemises* que le premier de Rome et des Gaules et du monde (peu d'années avant la venue du Sauveur), que César lui-même n'avait point ! »

Nous avons consacré toute une grande partie du *Prêtre devant le Siècle* à démontrer que l'homme de ce caractère avait présidé et commandé à toutes les grandes Découvertes, et surtout le Moine, l'Instituteur du Prêtre, l'Évêque, le Cardinal, le

de l'Occident ; — *Pépin*, le premier auquel ajouta le *Très* de baptême superbe le Pape Etienne, et qui fut aussi le père de Charlemagne, etc. ; — Hugues-Capet, le premier qui s'appela *Roi par la Grâce de Dieu*, et fut le père de ce Robert *le Sage*, auteur per-

Pape : depuis saint Clément qui dit, dès le premier siècle, *aux Corinthiens* : « Au delà de l'Océan, il y a d'autres mondes » ; jusqu'à ce Sylvestre II (Gerbert) qui fit à la fois le premier *Globe* céleste, la première *Horloge*, la première *Arithmétique*, la première *Bibliothèque*, etc. ; — depuis Albert le grand, qui faisait jusqu'à des *têtes parlantes* et découvrait le zinc et l'arsenic ; et Roger Bacon, l'Aimant et la Boussole, le Télescope, les Lunettes et jusqu'à la Poudre du *Dieu des armées* ; jusqu'aux PP. Kircher, Magnan, Scott, Scheiner, Lana, dont les simples *menus plaisirs* étaient la *Lanterne magique*, le *Microscope*, la *Parole des sourds-muets*, l'*Héliosope* qui regarde en face le soleil, et l'*Aérostat* qui essaie de l'affronter, etc. : etc.

Et les laïques à leur suite ; la plupart *Apologistes du Christianisme* : depuis Boëce, premier ministre de Théodoric, auteur de traités *Des deux Natures de Jésus-Christ*, et de *la Trinité* ; — jusqu'au *Triumvirat* de l'imprimerie : *Pierre* Schœffer, *Jean* Fust, *Jean* Guttemberg *, dont les premiers chefs-d'œuvre sont, ainsi qu'on sait, une Bible sans date de 1455, un *Psalterium* de 1457, et un *Tractatus de stumptione Paschali salutiferi Corporis Domini nostri Jesu Christi*, in-4° ; — jusqu'à Jean-Baptiste Porta, dont la *Chambre obscure* a engendré le *Daguerréotype*, et qui est allé jusqu'à proclamer la *Vapeur* au pieux marquis de Jouffroy, qui la révéla à son tour à Fulton ; Porta, qui, dans sa belle *Magie naturelle*, demandait à Dieu le *retour à la Foi Romaine* d'un sophiste qui l'avait accusé de magie : *ne sit ipse vivus igni damnandus*, et qui fit bâtir une *chapelle* à saint Laurent où il fut enterré ; — et Othon de Guéricke, dont la *Machine pneumatique* a fait une révolution dans la physique, et qui élevait ses *Nouvelles expériences* à la gloire éternelle du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ; » — et Franklin lui-même, le *Benjamin* des philosophes du XVIII^e^ siècle (il a bénî le maudit Voltaire), celui dont Turgot a volé le vers fameux :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis,

aux simples *Heures* de Besançon, et à la *Prose* de la *Nativité* :

Emisit cœlo fulmen,
Demisit in terras lumen,
Et ignem ad inferos.

interpellé *ad hoc* par le Président des Etats-Unis, il répondit : « Je pense que la

* Laurent Coster, le premier inventeur des caractères mobiles, seulement en bois, les a appliqués précisément tout de suite au *Speculum humanæ Salvationis*, in-folio!!!

sonnel du superbe *Veni Sancte Spiritus* de l'Eglise ; — Godefroy de Bouillon, refusant de porter une Couronne d'or à Jérusalem, là où l'Homme-Dieu en avait porté une d'épines; — St Louis, le *Croisé* par excellence; — Louis XII, auquel on attribue l'*O salutaris Hostia*, qui fit élever à ses frais royaux le grandiose *Clocher de Chartres*, et donna, pour y bâtir une église aux *Madeleines*, son ancien *Hôtel d'Orléans*, dont il était *duc* ; — les *Henri* [1] fondateurs du Saint-Empire : — le père, *Cincinnatus chrétien*, élu malgré lui et venu salué Roi dans le champ, tandis que son frère était appelé, malgré lui aussi, à l'Archevêché de Cologne ; — et le fils, Empereur plus involontaire encore (il voulait se faire Bénédictin à Verdun : — à condition que vous accepterez la Couronne, lui dit impérativement l'abbé de Saint Vannes), qu'un magnifique règne de vingt-quatre années et des vertus privées presque surhumaines avaient canonisé avant l'Eglise, qui se connaît, ou personne, en Sainteté ; et qui valut à la France et même à l'Angleterre ses rois les plus aimés ou ses espérances les plus chéries.

Rodolphe de Hapsbourg, Fondateur de la Maison d'Autriche

Morale et la Religion de Jésus-Christ, telles qu'il nous les a laissées, sont LES MEILLEURES qu'il y ait et qu'il y aura probablement jamais. » Et on sait que son idée presque fixe, qu'il fit *imprimer* (*Prote* qu'il avait été) sur sa tombe, était la foi au Dogme de la *Résurrection*, ou *Nouvelle* et *dernière édition* de l'Homme.

Les plus célèbres Architectes, sont assez visiblement les plus *Chrétiens*, à leurs œuvres de cette nature dominatrices sur toutes les autres : — et aussi les Peintres; — Jean de Bruges, le premier en date, dont l'*Agneau de l'Apocalypse* est, on peut le dire, angélique ; — le Giotto (ou *Angiolo*, petit ange), dont la *Cène* est type ; — Léonard de Vinci, dont l'*Institution de l'Eucharistie*, fresque de Milan, n'est égalée que par la *Sainte Famille* ou la *Transfiguration* de Jésus-Christ, le *Chant du Cygne* de Raphaël ; — le Corrège, auquel l'*Assomption* de la cathédrale de Parme coûta la vie ; — Albert Durer, dont le *Crucifix* est le chef-d'œuvre de la superbe galerie de Vienne, et dont la vie personnelle angélique a été racontée en détail dans la *Revue de Paris* ; — Murillo, dont les chefs-d'œuvres sont *Dieu le Père et le Saint-Esprit contemplants la Sainte Famille*, l'*Adoration des Mages*, et *la place de Sainte-Marie-Majeure désignée au Patrice Jean*, furent enlevés, en 1809, à Séville, et repris à Paris en 1814, comme des conquêtes ; — Daniel de Volterre, dont la *Descente de Croix* faisait s'agenouiller le Poussin lui-même, l'auteur immortel des *Sept Sacrements*.

[1] *Henri* : d'*Inri*, l'inscription de la *Croix* du Christ, disent les Chroniques allemandes.

nouvelle, prenant un *Crucifix* à son Sacre, et s'écriant : *Voilà mon Sceptre, je n'en veux point d'autre* ; — les Ferdinands, fondateurs de la Maison de Madrid et de Lisbonne, ne trouvant rien de plus glorieux, de plus annoblissant sur les poitrines de leurs *Grands Capitaines*, que leurs Ordres du *Christ*, etc., présidés par St Bernard.

Henri-*le-Grand*, premier duc de cette Bourgogne *Téméraire* qui a fait plus d'une fois trembler la France et même l'Allemagne, donnant un de ses *cadets* à l'Espagne pour triompher des Maures, et être élu, sous le nom de *Henri de Bourgogne*, premier Roi et fondateur du Portugal, et mourir après avoir gagné dix-sept batailles rangées, et fait un pélerinage au Tombeau de Jésus-Christ ; — laissant pour le remplacer cet Alphonse I^er^ qui mérita le miracle d'une Croix célèbre pour signe de sa dernière et concluante victoire sur les ennemis du Nom Chrétien, et fut le père de ces grands princes s'ouvrant le nouveau monde sous le nom d'*Emmanuels*;— le *Pierre*, surnommé *Charlemagne*, fondateur de la magnifique Maison de Savoie, la tige de toutes les Royautés européennes, recevant de l'Abbé Rodolphe l'anneau du simple martyr de l'Homme-Dieu, saint Maurice, pour en faire sa devise et le principe des victoires de ses *Amé-dées* (aimés de Dieu) : *Sacro hoc pignore Felix*; ....les Amédées, plaçant la *Croix* dans tous leurs Sceaux;—et de ses *Emmanuels* (Nom de *Dieu*), dignes émules de ceux du Portugal ;— les premiers Médicis, faisant des *Vœux* exécutés à Florence, d'*Autel d'or massif*, avec des *inscriptions de rubis* ; — comme les Visconti de Milan, des Vœux à la Vierge de Dômes majestueux.

Et, à l'autre extrémité de l'Europe : — Alfred-*le-Grand*, traducteur du *Nouveau-Testament de Jésus-Christ* en Sclavon ; — Edouard, surnommé *le Confesseur* de Jésus-Christ ; —Guillaume-le-Conquérant lui-même, couvrant notre Normandie, notre petite *Bretagne* et sa *Grande*, d'Eglises et de Communautés Chrétiennes, dont les seuls débris sont encore aujourd'hui des désespoirs pour les artistes ; — *Henri I^er^*, digne du Saint Roi de ce nom en Allemagne, instituteur de l'unité des poids et mesures, et de cette première *Charte*, de la seule dégénération de laquelle l'Angleterre est encore si fière : .. fondateur de Couvents jusqu'en Brabant, dans l'un desquels sa femme Adélaïde se retira.

Les Chevaliers de Malte, qui furent pendant des siècles la *Grande Armée* de la Chrétienté, commencèrent, sous le nom d'*Hospita-*

liers de Jérusalem, par l'édification de deux Églises, l'une à la Sainte-Vierge, l'autre à *Marie* Madeleine ; et ils s'emparèrent de cette Rhodes où s'étaient retranchés les Musulmans, le jour de l'*Assomption* de leur Patronne. — Les Chevaliers Teutoniques, auxquels l'Allemagne doit la fondation de la Prusse et la civilisation d'une partie de la Russie elle-même par le Christianisme, s'appelèrent d'abord les *Chevaliers de Notre-Dame-de-Sion*, et ils ne quittèrent leur Jérusalem chérie que pour bâtir, comme par enchantement, et pour les consacrer à *Marie*, des villes dont l'une fut depuis la capitale de la Prusse royale : *Marien*bourg, *Marien*dal, etc.

Ils faisaient Vœu de Virginité comme le Sauveur ; leurs Armes étaient une Croix potencée d'or; et leur devise superbe : *non æs, sed Fides*.

Le dernier grand Empire Chrétien, la Russie, a pour chefs : le premier des Alexandre (Newski), *Saint* canonisé par le Successeur de *saint Pierre*, le patron de son plus fameux héritier et de sa future Capitale, la plus belle du monde ; — et le dernier Alexandre, Chef de la sainte-Alliance, qu'il voulut dater, au dessus de son seing : « de Saint-Pétersbourg, *le jour de la Naissance de Notre Sauveur* ! » C'est sous son règne que *la Reims* immense de ses immenses États, Moscow, qui avait sacrifié jusqu'à son immense *Louvre* et ses *Basiliques* plus vieilles encore, à sa Foi Chrétienne, a vu, en moins des trois années qui ont suivi son holocauste inouï, s'élever jusqu'à 288 Eglises, dont l'une à Jésus-Christ Sauveur, surpassant, en magnificences immobiles ou mobiles, tout ce qu'on avait vu. — L'empereur Nicolas, lui, vient d'élever à Cronstadt une Basilique sous le vocable de *Saint-Pierre et Saint-Paul*, les deux premiers Apôtres de Jésus-Christ [1].

Une nature d'hommes sublimes et immortels aussi, est celle des Martyrs, ou si l'on veut des dupes de leur Fidélité à Dieu, au Roi et même à l'homme ordinaire ; par exemple, entre mille autres : — L'illustre et immortel Chancelier d'Angleterre, Thomas *Morus*

[1] Le jeune Héritier présomptif de la plus belle Couronne du monde, mieux inspiré encore peut-être, vient de faire enlever à la France son dernier chef-d'œuvre (la *Vierge à l'Hostie*) pour en faire l'ornement de l'*Assomption* de cette Moscow que sa foi spéciale à *Marie* avait fait mourir, et que cette même foi a ressuscitée plus brillante que jamais....

(beau nom de Mourant sublime), en présence d'un serment de *Suprématie* du despotisme de Henri VIII sur la douceur de l'Église, répondant à celui qui lui objectait l'Opinion de tout le Parlement : — *Si j'étais seul, je me défierais de moi, mais j'ai de mon côté toute l'Eglise, le grand Parlement des Chrétiens*; et à sa femme qui le conjurait de conserver sa vie pour ses enfants : *Combien ai-je encore à vivre?* — vingt ans au moins. — *Voulez-vous donc que j'échange l'Eternité avec?*— Sa fille *Marguerite*, qui le pensa comme lui, fut immortelle comme lui. Elle a composé un *Traité des quatre dernières Heures de l'Homme.*

Au dix-septième siècle, le duc de Montmorency a fait à Lyon une mort si belle, même étant méritée, qu'elle a ajouté, s'il est possible, à la gloire de la Maison de Montmorency.

Et au 18e siècle encore, ces quatre sublimes *Chevaliers* Croisés de Malte (car il est admirable qu'ils le soient *tous*) :—Rose, à la peste de Marseille ;— d'Assas, à Clostercamp; — de Beaumont, neveu de l'Archevêque de Paris, au siége d'Yorck, en Amérique : —Lordat, sur les flots.

Celui-ci était prêt d'aborder sur la terre chérie de sa patrie. Vient une mer en fureur et un naufrage. Il ne lui reste plus qu'à s'attacher, à se crucifier à un simple soldat nageur, se crucifiant lui-même sur les flots. — Celui-ci est bientôt épuisé : — Seul, arriverez-vous? —Peut-être.—Et le noble Chevalier de se détacher, et de s'ensevelir dans l'Océan. — Et cependant, il était fils d'un Officier-général de Louis XIV, et Gouverneur de Carcassonne, le pays même d'un homme de juillet de nos jours, trop fameux par son courage! Mais il était Chrétien, et il voyait son semblable et même son supérieur, s'il est possible, dans le plus pauvre homme fait à l'image de Dieu comme lui, et à qui la volonté ne manquait point de le sauver à tout prix!

Et, bien avant eux, un *Grand Capitaine* de la Castille, féconde en hommes de ce genre, Alphonse de Gusman, père magnifique des ducs de *Médina Sidonia*, époux d'une femme forte à ses côtés dans Tariffa, assiégée par un usurpateur qui lui faisait voir de loin, pour le faire se rendre, la tête de son fils sous le couteau,... fit cette réponse, imitée du fait de l'Homme de Dieu Abraham, et même de la pensée de la Mère même de Dieu au pied de la Croix

de son fils, et que lui dicta peut-être *Marie* de Coronel, sa femme sublime comme lui : *Mas pesa el Rei que el sangre.*

Et ce Président Duranti, l'orgueil du Capitole de Toulouse, dont le journal le *Droit*, reproduit par tous les journaux, vient de publier de nouveau la magnifique Histoire de la Ligue, pour la faire contrôler avec les misères de notre temps: véritable *Passion* au petit pied, où l'on trouve des circonstances personnelles et réelles de la grande. C'était une année 89 aussi.....

« Duranti avait été l'homme le plus puissant du midi. Longtemps la multitude l'avait pris pour son idole, et sa parole seule avait souvent suffi pour dissiper l'orage prêt à éclater. Ce ne fut pas seulement au barreau que Duranti conquit une place élevée. Une piété ardente, *un zèle fervent pour le catholicisme que cherchaient à ébranler des doctrines nouvelles*, lui concilièrent l'attachement d'un peuple enthousiaste des idées religieuses.

» Sa femme, qui ne s'était pas un instant démentie, priait à côté de lui. *Le peuple vous demande!* s'écria brusquement celui qui venait le chercher. *Le peuple!* répondit tristement et d'un air de doute, l'infortuné magistrat... *le peuple!*... Puis se tournant vers sa compagne, qui fondait en larmes : « Adieu, ma très chère femme, lui dit-il, il est temps de nous séparer. Dans un moment, je vais être dépouillé de tous ces biens et de tous ces honneurs que Dieu nous avait donnés, et mon ame va paraître devant son tribunal redoutable, pure de tous les crimes qu'il plaît à mes ennemis de m'imputer; c'est à vous de joindre aujourd'hui vos prières aux miennes pour obtenir de sa divine bonté qu'elle veuille bien me faire miséricorde. » Après ces adieux touchants, que l'assassin n'osa interrompre, Duranti *baisa avec respect la Croix*, et dit d'une voix ferme : « Marchons!... »

» *Ecce homo!* s'écria avec une joie féroce la foule, en voyant paraître sa victime. « Oui, me voici, répondit Duranti d'une voix ferme et assurée; si c'est vraiment le peuple qui m'accuse, je suis prêt à répondre; qu'un d'entre vous s'approche... » Et chacun, dans cette multitude mutinée, gardait le silence; les poignards tombaient de la main des factieux, l'innocence et la grandeur allaient triompher, lorsqu'un misérable tua par derrière l'héroïque magistrat...

» Apres ces excès infâmes, le peuple se transporta à l'Hôtel-de-

Ville; le portrait du roi Henri III fut enlevé, traîné dans la boue, et un homme, monté sur une borne, le mit à l'encan : « *Notre tyran de roi à vendre*, criait-il à haute voix, *à cinq sous pour lui acheter un licol.* » Cette misérable parodie fut accueillie par les applaudissements; les pièces de monnaie tombaient de toutes parts. Enfin, la nuit approchant, on se rendit en foule sur la place Saint-Georges, et on suspendit le portrait du roi à une potence en face de celle à laquelle était attaché le cadavre de Duranti; au-dessus de la tête de celui-ci on plaça cette inscription :

Tu as tant aimé ton Roi, jouis présentement de sa vue à ton aise, et meurs avec lui.

» C'est de ce poteau d'infamie que le détachèrent, à la faveur des ténèbres de la nuit, les pieuses mains qui vinrent rendre les derniers honneurs à l'illustre magistrat et à l'image d'un roi dont la puissance allait mourir, et qui, lui aussi, devait bientôt tomber sous le poignard d'un assassin.

» *Trois ans* s'étaient écoulés depuis cette journée et cette nuit déplorables, lorsque Toulouse se réveilla au son des cloches et des salves d'artillerie. Une foule nombreuse, et en habits de fête, inonda bientôt toutes les rues. Le parlement entier, revêtu des marques de sa dignité, descendit du Capitole et s'avança processionnellement vers l'Église des *Cordeliers*. Une dalle fut soulevée à côté du maître-hôtel, un cercueil fut retiré avec respect, et après la célébration du service divin, on le plaça sur un char de triomphe. C'était la ville de Toulouse qui rendait les derniers honneurs à Duranti, et cette multitude qui avait applaudi à sa mort, qui obéissait avec enthousiasme à la voix de ses assassins, pleurait à son souvenir et chantait des hymnes à sa louange.....

Mais l'Ordre d'hommes et de femmes qui commande le premier le Christianisme, le pratique et le réalise le mieux, malgré des inconséquences qu'on ne remarque que parce qu'elles sont des *exceptions* ou des faits *isolés*, c'est celui des Ecclésiastiques et des Religieuses, si nombreux, eu égard à tous les autres, qu'il nous est impossible de les rappeler ici [1] autrement que. . . . . *pour Mémoire.*

[1] Nous l'avons fait enfin reconnaître à ses amis et à ses ennemis, nous osons le dire, dans le *Prêtre devant le Siècle.*

Les plus grands ennemis, en apparence, du Christianisme, furent chrétiens et même

Les Prêtres, l'Eglise surtout, qui les comprend tous, sont, pour qui s'entend en logique, ou seulement en bon sens, les meilleurs et même les seuls juges du Christianisme, précisément parce qu'ils sont les seuls qui se consacrent à l'Etudier.

Le monde devrait les en croire là, comme il en croit, dans les affaires du monde, sur un point quelconque, un homme *du métier*.

Et c'est précisément le Prêtre et l'Eglise que le monde et le peuple récusent en matière de Religion :

O monde immonde ! ô peuple de Peu !

Prêtres chrétiens avant leur apostasie ; et plusieurs le redevinrent depuis : *Julien* ; — *Arius* ; — *Macédonius* ; — *Donat* ; — *Nestor* ; — *Photius* ; — *Michel Cerularius* ; — *Luther*, etc., etc. Et de nos jours *Lamennais*, qui fera le tour du cercle, pour revenir et se *crucifier* à son point de départ.

Les autres étaient hérétiques seulement, et partaient, dans leurs plus grandes erreurs, de la Divinité de Jésus-Christ, et même de sa Mère : Pélage ; — Mahomet ; — Abailard, etc. ; — Calvin : — avec les seules inconséquences desquels on a publié des *Démonstrations catholiques*.

Les derniers sont les *Sophistes*, la plupart ignorants, *du dix-huitième siècle*, qui se sont tous convertis, au moins à la mort : Fréret, Fontenelle, Montesquieu, Maupertuis, J-J. Rousseau, Voltaire *, Diderot, et jusqu'à d'Alembert, qui *voulait, faire* aussi *le plongeon*, dit Condorcet ; — et tous *Apologistes involontaires* même du Catholicisme, comme on l'a mille fois démontré dans ces derniers temps.

En sorte qu'il ne reste plus, çà et là, dans la *Chrétienté*, c'est-à-dire dans l'univers, que quelques *Ariens*, sorte de *vauriens* ; quelques *Sociniens*, sots ; quelques *Spinosistes* juifs, *osés* ; quelques bergers *Sylvains* (Maréchal) sauvages ** : qui végètent un moment à la faveur du Christianisme, comme le lierre à celle de l'arbre nourricier, et qui rappellent les beaux vers de Le Franc de Pompignan :

> Cris impuissants, fureurs bisarres !...
> (Le Dieu) Verse des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

---

* Et c'est un fait qui doit être rappelé à un petit nombre, et *démontré* au grand, que ce *Voltaire* la *Vipère*, comme Frédéric l'appelait, ce *Voltaire*, qui paraît, dans ses intervalles de passion et de possession, avoir appelé *infâme* l'Homme seul glorieux, l'*Homme-Dieu* par excellence, et qui écrivit un beau jour à d'Alembert : «*Dans vingt ans, il aura beau jeu,*» a été frappé *à jour fixe*, comme d'un coup de tonnerre, du *coup de sang* théâtral qui l'envoya, *infâme* par excellence, à son *Juge naturel* !!!

** Un autre *sauvage* ne vient-il pas de publier, à la honte même de l'imprimerie, et surtout du *jury* et du parquet, à la honte même de la *Police* de Paris, et pour les *constater* toutes ensemble..., une *Assomption de la femme*... libre ? Véritables *actes* de l'*Evangile de la liberté* des mêmes auteurs et complices.

Mais savez-vous pourquoi l'homme du Monde, ou le Démon son synonyme et son homonyme, hait le Prêtre? c'est que, comme nous l'avons dit ailleurs déjà, et comme il faut sans fin le redire, le Prêtre déclare *Sept Péchés capitaux*, ses *Sept Plaisirs* habituels : l'*Orgueil* (l'*Or* du *Gueux*), l'*Avarice*, la *Luxure*, etc.

La Défense de la Religion exclusivement a mis sur la voie de la gloire et de la plus grande fortune du monde ...., même de nos jours[1] ;—l'auteur du *Pape*, etc. (le comte Joseph de Maistre), Ambassadeur de la Cour la plus Royale et la plus Impériale du monde; — l'auteur de la *Théorie du pouvoir religieux* (M. de Bonald), Pair de France, Ministre d'Etat, et père du plus jeune des Cardinaux,... ayant habituellement sous ses yeux un Crucifix, avec ce Quatrain dont il est le poète :

Objet cher et sacré d'amour et d'espérance,
O mon Maître, ô mon Rédempteur,
Te connaître, t'aimer, fait toute ma Science,
Te posséder, tout mon Bonheur.

Les auteurs de *Sermons* et de *Défense du Christianisme* (les abbés de Boulogne et Frayssinous), Évêques et Ministres; —l'auteur du *Génie du Christianisme* (M. de Châteaubriand), Pair de France et Ambassadeur en Angleterre; —l'auteur d'un *Moïse Législateur* (M. de Pastoret), Chancelier de France;—le plus habile et le plus ingénieux Ecrivain de la Restauration, l'égal au moins du comte de Maistre, le défenseur politique de la Religion (M. de Frénilly), Conseiller d'Etat, Député, et enfin Pair de France; — l'auteur d'une *Méditation* sur le *Christ*, dont Lainé disait des strophes à son lit de mort.... (Lamartine), représentant du plus honorable, et

[1] Il n'y eut qu'un seul Ministre un peu remarquable sous la Constituante, Necker, auteur d'une Apologie de la Religion, sous le titre *De son Importance*; et sa fille, d'une traduction de l'*Evidence du Christianisme* de lord Erskine; — quatre, sous l'Empire : — Fontanes, chantre sublime du *Culte*, de l'*Eucharistie*, du *Pardon*; — Portalis, *Apologiste du Christianisme*, même catholique, dans ses beaux *Discours* pour le Concordat; — Talleyrand et Fouché, qui tous deux avaient fait à Jésus-Christ des *Vœux* auxquels ils revinrent.

même du plus influent parti de la chambre des députés ;—l'auteur des *Pèlerinages à Jérusalem*, du *Voyage de la Trappe à Rome* et de l'*Unique chose nécessaire* (le salut parle Christ!) (de Géramb), l'un des personnages les plus autorisés en Europe ; — les comtes de Montbel, de Marcellus, de Bouillé, dont la double fidélité littéraire et politique est si connue, les hommes peut-être, de toute la France, les plus estimés; — le comte O'Mahony, à la devise *ubi Crux, ibi Patria*, le plus spirituel et le plus franc des Fidèles ; — Roselly de Lorgues et l'abbé Orsini, les plus distingués et les plus heureux des écrivains modernes, auteurs d'une *Vierge* et d'un *Christ devant le siècle*, dont la 14e édition paraît en ce moment;—l'abbé de Genoude, le seul personnage, on peut le dire, et par ses livres, et par ses journaux, et par ses sermons, et par ses voyages, et par sa fortune, et par sa persévérance, le plus remarqué de tous les Journalistes tout-puissants ;—de Lourdoueix, définissant le *Christ* : la seule *Vérité universelle ;*—Laurentie, *Historien de la France* Très Chrétienne; — Berryer, l'*O'Connel de France*, le plus éloquent orateur du barreau et de la tribune de nos jours, s'écriant un jour : « Plus je songe au Christianisme, et plus je ne vois de grandeur et de vérité qu'en lui; »—Walsh et Nettement, les plus aimés des écrivains royalistes, auteurs des *Fêtes* Catholiques et de *Ruines* chrétiennes opposées à celles de Volney; — l'*Abbé* de Lamennais (il le redeviendra, au moins personnellement), le seul populaire de tous les écrivains libéraux ;—M. Dupin (*Défenseur* de *Jésus-Christ* contre le déicide Salvador), le seul homme remarquable du Palais ; — M. Guizot, apologiste incessant du Christianisme, le seul de l'Université; et sa femme savante, quasi catholique, auteur d'une *Marie ou la Fête-Dieu;*—Benjamin Constant, son maître, que M. de Châteaubriand nommait le SEUL HOMME *d'esprit du parti libéral*, auteur d'une histoire *De la Religion...* ; — M. Molé, proclamant, dans son *Essai de morale, sublimes* les *Pensées de Pascal sur la Religion* ; — M. de Salvandy, dont le dernier *Discours* est toujours le plus chrétien, et reprochant à Victor Hugo d'avoir « tout vu à *Notre-Dame*, hormis ce qu'il y avait de plus beau » ; — Royer-Collard, disant jusque dans un *Discours politique :* « Hors du Christianisme, il n'y a plus que crimes et que ruines » ; —et Emile de Girardin, dans la *Presse* : « Il n'y a de force, même politique que dans le Clergé Catholique »;—M. Villemain, tra-

ducteur et admirateur des *Pères de l'Église*; — M. de Cormenin, apologiste de l'orateur de la *Chaire chrétienne, seule civilisatrice,* et défenseur du Prêtre, contre les envahissements du Maire : le plus remarquable des écrivains de l'opposition; — et Arago lui-même disant à la chambre des députés : « ce qui me blessa le plus fut le renversement de la Croix à *Notre-Dame*; » — l'auteur d'une courte *Apologie du Catholicisme* (le baron Cauchy), le seul génie de l'Académie des sciences; — celui qui a dit dans le moins pauvre de ses livres : *Platon, c'est la nuit; le Christ, c'est le Jour.* (Victor Hugo), le seul de la nouvelle Académie française (puisqu'il en a forcé et même fait forcer les portes physiques et morales, à sa réception); — l'auteur de la *Divine Epopée* (M. Soumet), le seul de l'ancienne; — Barthélemy lui-même, le plus sûr et le plus digne d'y venir, célébrant cette Rome :

> Qui, veuve des Césars, à leur couche fidèle,
> Ne jugea que Dieu seul pour Époux digne d'elle.

Le petit nombre des hommes qui, dans la province, se sont consacrés à la défense ou au patronage de la Religion, les plus autorisés, et même, lorsqu'ils ont voulu, les premiers de leurs départements, et quelquefois des autres: Blanc de Saint-Bonnet et Ponchon, à Lyon; — Nault et Frantin, naguère Riambourg, à Dijon; — Léopold de Bellaing, dans le Périgord; — d'Etchégoyen, à la Rochelle; — le savant et vertueux de la Marne, l'auteur de la *Religion constatée universellement*, où ne se trouvent que plusieurs pages à déchirer ..... ; — et des écrivains ingénieux et éloquents, tels que le noble Breton, M. du Breil de Marzan, qui vient de célébrer Marie dans une suite de suppléments du *Journal* aimé et heureux *des Villes et Campagnes* (lequel fut, nous le savons, placé spécialement sous le patronage de la Vierge chère às a paroisse, le jour même de sa fondation.)

Alex. de Vattemare, commandant jusqu'aux Législatures Américaines de s'unir, et les unissant dans les Eglises, aux noms unis de l'Art et du Christianisme.

Béethoven, le plus grand Compositeur des temps modernes, n'a pas trouvé de sujet plus grand de son plus magnifique *Oratorio*, que

le *Christ au mont des Oliviers*; — Rossini et Choron, ses égaux, et le plus grand exécutant, Paganini, ne trouvant non plus de plus grands textes et de plus admirés que leur *Moïse*; — et surtout peut-être cette *Maria* Malibran et cette *Angélique* Catalani, dont une piété connue et avouée envers *Marie* peut seule expliquer la vertu courageuse.

Les plus grands peintres, sculpteurs, graveurs, sont tellement obligés à la Foi chrétienne que, par une merveille unique dans les sciences, il ne s'en est encore trouvé nulle part *un seul* qui n'ait fait *un Christ*, presque toujours son chef-d'œuvre! — Et les plus grands [1], Prudhon entre autres, exhalent leurs *chants du cygne* dans leurs magnifiques *Christs mourants*; — Giovita Caravaglia, l'égal au moins de Raphaël Morghen, dans son *Assomption* du Guide plus magnifique encore; — et Canova, dans sa sublime *Descente de Croix*, après avoir consacré ses plus beaux jours et son plus heureux génie à la *Religion* tout entière *couronnée* dans le Mausolée d'un grand Pape, et le don d'une Église, ou plutôt d'une *Basilique*, au village de sa naissance.

Les continuateurs européens de ce grand Statuaire continuent aussi son Christianisme. Thorwaldsen, qui vient de traverser la chrétienté en triomphe, Suédois *Romain* par excellence, donnait, dès son début en 1789, un *Saint Pierre guérissant un boiteux*, magnifique prélude des *douze Apôtres*; — Marochetti a surpassé son *Emmanuel* par son *Christ apparaissant à ses Disciples d'Emmaüs*; — et Pompeo Marchesi, qui a rempli de chefs-d'œuvre les Eglises de Milan, consacre en ce moment sa vie et son talent antique à une *Révélation Chrétienne* exprimée par toutes les scènes de la Passion de Jésus-Christ, véritable Epopée en marbre, qui doit faire triompher de nouveau la patrie des arts dont Charles Borromée est toujours le secret.

Mais je me laisse entraîner, et j'oublie que j'ai traité le sujet, seulement d'une autre façon, dans les *Catholiques devant le Siècle*.

Le petit nombre des Etrangers qui sont célèbres, même en France,

[1] Les exemples anciens de ce privilége sont nombreux et éclatants. Tous les voyageurs d'Italie vont contempler, dans la rue des Orfèvres de Gènes la *Superbe*, le tableau représentant la *Vierge*, l'*Enfant Jésus*, et le *Petit St Jean* du Caracci, le dernier chef-d'œuvre de cet Artiste sublime, mort à 20 ans.

sont également : — le Prêtre modèle, l'auteur du traité *De la Dignité du Prêtre*, d'*Heures catholiques*, etc., et, on peut le dire, Thaumaturge: Prince par surcroît (Hohenlohe);—le savant platonicien et l'homme du monde modèle, l'auteur d'une *Histoire Ecclésiastique* et d'un *Traité de l'Amour de Dieu* qui emportèrent toute l'Allemagne sur le terrain du Christianisme Romain: lui aussi, par surcroît Prince Souverain, et descendant de Charlemagne (le comte de Stolberg) ; — le plus grand poète allemand, et savant même naturaliste, ayant son Prêtre chrétien dans sa maison, auteur d'un *Système religieux* que l'abbé de Genoude a reproduit dans la *Raison du Christianisme* (Goëthe) ;—l'héritier de ces grands hommes, l'homme le plus influent et le plus éloquent de la nouvelle Allemagne, occupé d'un *Commentaire sur la Genèse* ; son fils, d'un *Dieu dans l'Histoire*; et son gendre d'une *Harmonie des Évangiles* : enfin *le Châteaubriand de l'Allemagne* (Gœrres); — Louis de Haller, auteur de la *Restauration des Sciences politiques*, par le seul *Christianisme* Catholique, suscitant les vocations de son fils au sacerdoce à Rome, et de sa fille aux Carmélites de Lyon ;—le poète immortel du sonnet sur la *Mort de Jésus-Christ* et d'*Hymnes à Marie* (le comte Manzoni) surnommé le *Roi de la littérature italienne* par le *Nestor* de celle d'Europe (le comte Xavier de Maistre); — l'auteur de la magnifique *Encyclopédie* d'Edimbourg, que Fresnel a appelé *son maître sur la lumière*, et M. Guizot le *Continuateur de Newton*, traducteur de la *Défense de la Révélation Chrétienne contre les Esprits forts* par Euler (Brewster) ; — un autre continuateur de Newton, plus savant Bibliste encore que savant naturaliste, Communiant la veille de sa mort avec une foi que tous les journaux ont célébrée (Thomas Young) ; — l'auteur des *Rapports de la Science et de la Religion révélée par Jésus-Christ*, etc., et de *Sermons* convertissants, Vicaire Apostolique, etc. (Wiseman) ; — Walter Scott, passant ses jours à la lecture de l'*Evangile de Saint Jean*, et ses dernières heures au murmure du *Stabat Mater dolorosa* ; — et même lord Byron, traducteur de l'*Epitre de saint Paul aux Corinthiens...*, disant, dans une *note* de son *Child-Harold* : « Si jamais Dieu fut Homme, ou si jamais l'Homme fut Dieu, Jésus-Christ fut l'un et l'autre ; je n'ai *jamais* récusé cette croyance. »

Magnificences dernières *de la Religion* :

Les Prédicateurs de Jésus-Christ, et, entre cent autres, les derniers que j'aie entendus ; plusieurs égaux au moins aux plus éloquents du siècle dernier : Bazin, Combalot, Cœur, Deplace, Dufêtre, Dupanloup, Duquesnay, Fayet, Lecourtier, Arthur Martin, Olivier [1], de Ravignan. Et leurs Émules, Maguire, en Irlande ; Kirwan et Wiseman, à Londres ; l'abbé Newman et Pusey, dans toute l'Angleterre; Hughes, à Philadelphie : tous, seuls, à faire rendre les peuples comme un seul homme aux pieds de leurs Chaires sacrées.

Le Successeur de Jésus-Christ, en général, encore aujourd'hui, aujourd'hui surtout peut-être, au fond, en tant que Roi seulement, le moins *fugitif* et le plus considéré des *Rois*, qui *s'en vont*.

Et l'humble Camaldule de Bellune, auteur du *Triomphe du Saint-Siége contre les novateurs, Battus par leurs propres armes*, 1799, la dernière année du siècle des philosophes, élevé au Trône le plus élevé après celui du Ciel, et digne de ces vers du *dernier Romain* des poètes, le comte de Marcellus :

Qui scriptis Cathedræ Romanæ jura tuetur
Doctrinâ, ingenio, menteque primus erat.
Quique Petri sedes calamo celebravit honores,
Ille Petri solium jure locumque tenet.

Et choisissant, entre tant d'illustres Princes de l'Église, et pour la gouverner avec lui, l'humble Barnabite, héritier du savant auteur des *Theologica Dogmata*, et lui-même auteur de considérations élevées contre la plus grande plaie des temps modernes,

[1] Le curé de Saint-Roch a révélé son rare mérite par cette belle Profession de foi à ses Diocésains :

« Nous ne vous apportons, il est vrai, ni un nom illustré par de glorieux ancêtres, ni une fortune considérable qui puisse devenir le patrimoine de l'Église et des pauvres, ni ces travaux d'esprit, ces conceptions du génie qui forcent ou préviennent tous les suffrages : notre ministère sacré, l'onction sainte qui a coulé sur notre front, le secours et les grâces du Seigneur qui se plaît à élever les petits, *la protection toujours efficace de Marie*, la très sainte et très immaculée Mère de Dieu, voilà nos seuls titres à votre confiance et à votre vénération; in Nomine *Dei nostri invocabimus*. Et nous ne sommes pas humilié de confesser ainsi devant vous notre misère et notre néant ! Notre apostolat, si Dieu daigne le bénir, n'en redira que plus combien Dieu se plaît « à choisir ce qui est faible pour confondre ce qui est fort. *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* »

l'*Avarice*, d'un traité de la *Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, d'une *Méditation sur la Dévotion de Sainte Thérèse, envers la Sainte Vierge Marie*, où se trouve exprimée si cordialement et si remarquablement sa rationnelle piété à la plus célèbre amante de Marie : Sainte Thérèse de Jésus; avec cette *Dédicace* : « Puisse cette Sainte immortelle agréer ce faible témoignage de la Dévotion particulière que nous avons pour elle depuis longtemps, l'ayant dès notre jeunesse choisie pour notre *Protectrice!* »—Le *Protecteur* du Cardinal Lambruschini est notre Saint *Louis*, auquel la République de Gênes, sa patrie, a élevé des temples, ainsi qu'à notre saint Bernard.

« Considérez, dit le pieux Secrétaire d'Etat, que l'honneur rendu à la Très Sainte Vierge doit être grand, et proportionné à son élévation au-dessus de tous les Saints, et à l'intime rapport qu'elle eut avec notre adorable Sauveur : il convient donc qu'elle soit honorée comme Mère de Dieu, Reine des anges et des Saints; l'Instrument principal de la toute-puissance divine dans la Rédemption des hommes, la Première des Prédestinées après Notre Seigneur Jésus-Christ, chef et modèle de tous les Elus.

» Or, sainte Thérèse fit voir dès sa tendre enfance une grande dévotion pour la sainte Vierge: elle voulait dire le Rosaire, et pratiquer d'autres actes de piété qui se rapportaient à Marie; elle lui consacra l'Ordre de Mont-Carmel, la choisit pour Supérieure du couvent de l'Incarnation. Lorsque le Visiteur apostolique l'eut nommée pour diriger cette maison, désirant qu'on la regardât comme la fille de Marie plutôt que comme Supérieure des religieuses qu'elle devait présider, elle manifesta sa dévotion encore par la procession en l'honneur de la Sainte Vierge, qui se fait tous les ans le Jeudi-Saint, par les antiennes du jour de la Conception, et les autres prières indiquées par les constitutions de l'ordre des Carmélites, pour les samedis après complies; enfin elle la fit connaître, cette dévotion, par tout ce que son cœur lui inspirait pour honorer la Mère de Dieu...

» Sainte Thérèse disait à ses Religieuses : « La Divine Majesté » sait bien que je ne compte que sur sa miséricorde, et puisque le » passé n'est plus à moi; mon unique remède est de m'appuyer » avec confiance sur les mérites de son Fils et de la Sainte Vierge, » dont, malgré mon indignité, je porte l'habit aussi bien que vous;

» mes chères Filles, remerciez-la, vous êtes vraiment enfants de » cette excellente Mère, et c'est pourquoi vous n'avez pas à rougir » de moi, malgré mes péchés, puisque vous avez une Mère si » bonne... Considérez quelle doit être sa grandeur et le bonheur » que vous avez d'être sous sa protection, dont la puissance est » si grande qu'elle a empêché que mes fautes n'aient pu ternir » l'éclat de ce saint Ordre. » (*Mans.* III, ch. 1.) Ses religieuses apprirent après sa mort combien cette dévotion était essentielle, car la Sœur Antoine du Saint-Esprit, Cousine de sainte Thérèse, ayant dit après sa mort : « Ma Mère, recommandez-moi à Dieu. » La Sainte lui apparut, et lui dit : « Au ciel il n'y a d'autre Mère » que la Mère de Dieu. »

C'est cette grande Sainte Thérèse, si supérieurement philosophique dans sa Raison du Catholicisme, qui disait : « Je donnerais ma vie, pour *la plus petite* cérémonie de l'Eglise. ».....

Les derniers *Imitateurs* à la lettre de Jésus-Christ : Gagelin, Jaccard, J. C. Cornay, Triumvirat digne du siècle de Dioclétien, immortels Martyrs de la Cochinchine, dont les *Actes* ont fait couler des larmes à toute la Chrétienté. ....

Le plus illustre et le plus vertueux membre de la plus antique et de la plus illustre famille après la royale, le duc Mathieu de Montmorency, mourant, comme il semble que notre siècle ne devait plus voir mourir, sur le Tombeau de l'Homme-Dieu, comme pour ressusciter mieux avec Lui ; — et le plus fameux et le plus coupable des parvenus de la plus pauvre île de France (la Corse), Bonaparte, disant à l'autre extrémité du monde à son cher Montholon : « Général, donnez des ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre voisine : on y exposera le Saint-Sacrement. Je doute qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé ; mais je veux l'implorer, et vous ferez dire les Prières de quarante heures. »

Et les ennemis nés du Christianisme, les Juifs, dont Bonaparte disait : *ils me font horreur*, la plupart les plus indigents, les uns les plus avides, les autres les plus riches (sans excepter les ducs d'Or.....) du monde !!!

Et les ennemis violents du Christianisme, les Anté-christs armés (comme les juifs sont les nus), les Musulmans au *Croissant* de la nuit, à la *Porte* prétendue *Sublime* (comme pour vérifier la prophé-

tie des *Portes* qui ne *prévaudront pas* contre la *Pierre* de l'Eglise), à la veille de fuir de l'Europe (où ils n'avaient qu'un camp, à la honte de l'Europe),... au premier mot d'un Czar, qui peut se retrouver un jour *le Constantin* du Christianisme et même du Catholicisme nouveaux;..... avec un simple lieutenant à *Constantinople*.

. . . . . .

. . . . . .

Enfin, un Enfant que sa seule position a déjà fait homme, et, à certains égards, Roi, et plus que Roi (puisqu'à sa destinée est suspendue celle de tous les Rois),... échappé à la mort *le jour même* que sa royauté pensa périr, et presqu'aussi miraculeusement [1] qu'à sa naissance il avait échappé au fer de Lou...ve.., mais en proie aux douleurs les plus aigues, criant au vaillant Clonet: *Allons, Général, c'est pour compléter mon Éducation que Dieu m'a condamné à* cette *épreuve de patience*.

Cependant son cousin *Heureux*..., selon le monde si pauvre juge en bonheur [2], paraît ambitionner jusqu'au titre de *Très Chré-*

[1] Il faut que la Providence qui veille sur les jours de Monseigneur le Duc de Bordeaux, soit bien grande ! Elle a frappé les Fidèles jusque dans l'*Exaudiat* que les Hommes de 1830 ne sauraient, sans dérision, chanter pour eux ; car il raconte l'histoire du *Secret* de leur cœur:

> Nunc cognovi quoniam *Salvum fecit Dominus Christum Suum*....
> Hi in curribus, ET HI IN EQUIS : nos in Nomine Domini....
> *Ipsi ceciderunt, nos Surreximus et Erecti sumus* :

ainsi traduits dans la *Bible* de Sacy, édit. de 1727 : « Quant à eux, ils sont tombés ; au lieu que *nous nous sommes relevés*, ET AVONS ÉTÉ REDRESSÉS.... » (C'est à n'en pas croire sa raison, et même ses yeux).

Nous verrons bien !

[2] S'il n'y avait, en effet, dans la France et même dans l'Univers, qu'UN Homme à plaindre, à trembler d'être, et avant tout à ses propre yeux (en se voyant d'un autre point de Vue que celui du Ciel).... ce serait... Louis-Philippe : le quel, petit-fils de Louis-le-Grand comme Henri V, et posé à se trouver Roi de France par la Grâce de Dieu, a accepté, je ne dirai pas la chance de 1000 lâches assassinats dans la rue, mais seulement celle de sa définition imitée de Rivarol à *Mercier* (l'auteur du *Tableau de Paris*), et qu'on prête au nouveau Roi de Prusse : *Pensé dans la Rue, sacré sur la Borne* ;—et du premier mot qui me vient, à moi, à cette seule occasion, de la seule force du principe *constitutionnel* d'où le Roi relève :

Sous un Bourbon sujet, *tout* Fidèle est... Bourbon...

tien. Et il ne craint pas de le proclamer, en faisant publier, par le Bibliothécaire même de sa sœur, le tableau de sa lutte en faveur de la Religion, sous le titre de l'*Etat du Catholicisme en France* depuis son avénement, aussi orgueilleux d'un égard [1] de l'humble Grégoire XVI, qu'oublieux et humilié de la camaraderie de ses orgueilleux électeurs!

Raillerie à part, je dirais volontiers, mais presque seul des Royalistes, aux quelques malheureux.... qui ont pensé faire ce que Dieu seul s'est réservé. . . . .comme Châteaubriand à *Madame* la Duchesse de Berri : « *Messieurs, votre fils est mon Roi*»....

Mais à la charge de sauver la Patrie, et de sauver surtout la Religion, à tout prix... « sans excepter celui de ma *Légitimité*, » a déjà dit Henri V.

A ces titres, je *rends* à Louis-Philippe, plus que l'*estime* qu'il a, je le sais, *pour mes principes*, et par conséquent pour moi : — *Sinon, non*, comme disaient jadis je ne sais quels Cortès, à je ne sais quel nouveau Roi de Castille.

. . . . . .

S'il n'y avait, au contraire, en ce moment, qu'UN seul Français Heureux selon Dieu, et selon le monde, ce serait assurément cet Enfant qui nous était né, et qui vient de nous, être conservé à tous...., et qui sait déjà régner sur la douleur et sur lui-même, à l'exemple de son immortel Père, et, sans doute aussi, à la précoce *Imitation* de son *Dieu* : car, nous ne sortons jamais de notre sujet chéri que pour le rendre plus visible et peut être plus aimable, même aux *Septembriseurs* qui songeraient à lui appliquer leur *Droit criminel* !

. . . . . .

Et, en parlant de *bonheur* ou de malheur, qui pourrait oublier, après l'avoir apprise? cette Révélation magnifique du Fils de Dieu lui-même à un Saint qui s'étonnait, sans réflexion, à la vue d'un contraste apparent de deux Hommes du monde : l'un criminel, et toujours prospère..... en apparence ; l'autre incessamment vertueux, mais souffrant toujours : — « C'est qu'à leur mort, je ne veux rien devoir à l'un, et avoir tout à donner à l'autre. » .... :

Car l'Homme-Dieu, pour être remonté au Ciel, ne s'est pas départi à jamais apparemment de parler à ses enfants : et, pour moi, je crois à la divinité de cette parole, fût-elle humaine, précisément parce qu'elle est magnifique.

[1] Le témoin, il est vrai, n'est pas heureux (mais l'Historien Royal ..... du témoin n'en est que plus convaincu de Catholicisme) : c'est M... *Arachequesne*, *administrateur* du Bureau de *Bienfaisance* du 11e arrondissement. — le Mot, le voici : « le P. Vaures, notre introducteur, prit occasion de dire que pendant le sac de l'Archevéché, la Reine des Français avait donné asile à M. de Quélen.—Je le savais, répondit le Pape, et cela ne m'étonne pas; la Reine des Français est une sainte Femme. Louis-Philippe a été préservé par les vertus de la Reine (*Lo sapevo, non mi fa specie, la regina è una sancta donna, Luigi-Philippo fu preservato dalle vertu della sua moglie.*

Enfin, un Homme plus grand que tous les rois, légitimes ou non, un Homme de Dieu, un Prêtre à l'Autel, l'Homme-Dieu en personne dont nous célébrons les *Magnificences*, vient de proclamer et de démontrer de nouveau le Christianisme tout entier, et nous susciter à temps, à heure fixe, cette Démonstration Magnifique, que tous les journaux, et jusqu'au *Constitutionnel*, rapportent aujourd'hui, et où les plus amis de la Religion *n'ont* peut-être *vu que du feu* comme les autres :

« Pendant que l'orage diluvien fondait sur le territoire du canton de Saissac, la Foudre a éclaté vers les huit heures du matin sur l'Église nouvellement restaurée de Fontiés-Cabardès, au moment même où M. Escribe, curé, célébrait la Messe, à laquelle assistait la majeure partie des habitants. Le célébrant récitait l'*Oraison Dominicale*, quand le Feu du Ciel l'a renversé et précipité sur les marches de l'autel, *baigné dans son sang* par l'effet, non du fluide électrique, mais bien par celui de la chûte. Le Ministre du Seigneur, donnant à peine signe de vie, a été transporté, revêtu des habits sacerdotaux, dans le presbytère, où après deux heures de soins des plus empressés, il a pu, obéissant à sa foi, revenir au pieds de l'autel pour terminer le Saint-Sacrifice, ainsi que la rubrique le prescrit.

« Immédiatement après l'Evangile selon Saint Jean, au lieu de réciter à voix basse le Cantique de saint Ambroise, le vénérable Curé, déférant aux vœux et à la piété de ses paroissiens, a solennellement entonné le *Te Deum*, répété par tous les assistants qui ont fléchi leurs genoux en prononçant les versets : *Ayez pitié de nous, Seigneur ayez pitié de nous, car c'est en vous que nous avons mis notre espérance.*

« En pénétrant dans l'Eglise, la Foudre a tailladé la poutre principale du plafond, enlevé les *clous* et les *chevilles* de la *charpente*, qui n'est plus soutenue que par le plâtre.

« Un accident extraordinaire a été constaté à l'occasion des effets produits par la Foudre. Précipitée sur l'Autel entre le célébrant et le tabernacle, elle a poussé au loin les trois cartons dits *Te igitur*, laissant intacts le *Calice* contenant le précieux sang et le *Corporal* sur lequel reposait la Sainte Hostie. Après avoir sillonné le *Saint des Saints*, la Foudre s'est dirigée vers les

chapelles latérales, a dégradé les tableaux, renversé les chandeliers, détruit les persiennes et broyé les cierges. » . . . . . .

Quoi qu'il en soit, nous demanderons à une personne quelconque, Savante ou non, Esprit fort ou Ame fidèle ou faible, si elle connaît, si elle pourrait imaginer même une scène, et disons-le, une Cène plus sublime que celle-là ! ! ! . . . . . .

. . . . . .

Cela seulement *donné*, qui pourrait croire qu'il y ait en Europe, et peut-être en France seulement, deux ou trois hommes, ou plutôt deux ou trois *enfants*, deux ou trois monstres... de logique, qui ont cru ou qui *croient croire* en temps et lieu, que le Christianisme était *fini...*?

Il n'y a de *finis* (et encore, grâce à lui, s'ils veulent) qu'eux ! ! !

A la vue de tant de Grandeurs, de tant de Magnificences Chrétiennes, on peut crier déjà, comme jadis Tertullien *aux Sophistes*, aux *Straussiens* de son siècle : *Confingant tale quid Hæretici !*

TABLEAU

DES

Magnificences de la Religion.

(Démonstration Évangélique Nouvelle).

	Pages.
Dédicace à la Personne qui représente le mieux le Christianisme à cette Epoque:	00
Le *Mal* et le *Remède :* la Littérature et l'Enseignement	I
Magnificences du Sujet: en présence de la pauvreté de ce que nous croyons les plus grandes choses du monde.	XI
Précédent : Démonstration de Dieu, de l'Eglise, de l'Ecriture et de la Terre, Saintes.	XX
Un mot décisif : sur l'hypothèse où le Christianisme ne serait pas venu.	XXIII
Objet et *Conclusion* générale de ce livre : Triple et unique Objet du Christianisme.	XXVI
Ire PARTIE : Les *Magnificences de l'Homme-Dieu.*	
CHAP. Ier L'Homme-Dieu selon la *Logique*	I
Les *Magnificences du Saint-Esprit.*	4
— 2. L'Homme-Dieu selon l'*Ancien-Testament.*	15
— 3. L'Homme-Dieu selon l'*Evangile.*	68
— 4. L'Homme-Dieu selon les *Traditions* et l'*Histoire universelle du Genre Humain.*	79
IIe PARTIE : Les *Magnificences de la Vierge-Mère.*	
CHAP. Ier La Vierge-Mère selon la *Logique*....	167
— 2. La Vierge-Mère selon l'*Ecriture-Sainte.*	199
— 3. La Vierge-Mère selon les *Traditions* et l'*Histoire universelle du Genre Humain.*	187
— 4. La Vierge-Mère selon la *Tradition* et l'*Histoire de l'Eglise universelle.*	204

IIIe PARTIE : Confirmation des Précédentes.

CHAP. 1er Les *Magnificences des Noms de Jésus*. 307

— 2. Les *Magnificences des Noms de Marie*. 316

— 3. Les *Magnificences de Joseph*. 323

Ve PARTIE : Les *Magnificences de la Croix*. 331

Ve PARTIE : Appendice à toutes les autres :

CHAP. 1er Les Magnificences du plus illustre des Amis et des Enfants de Marie... 423

— 2. Les Magnificences de l'Etat le plus Chrétien de l'Univers. 451

— 3. Les Magnificences des plus illustres Apologistes ou Défenseurs de la Religion, dans tous les Siècles et dans tous les Lieux. 470-500.

LISEZ :

Pag. V de la *Préface*, ligne dernière : « la page du comte de Maistre *contre* Voltaire *pour* le Bourreau. »

IX *id.* ligne 12 de la *note* : 28 juillet 1841 ; et ligne 14, supprimez : *et.*

XVII, ligne première : *par conséquent.*

115, les deux premiers vers latins, comme s'ils étaient à la *fin* de la p. 114.

319, lig. 22 : *jusques*, au lieu de : *simples visibles.*

321, 14 : *soient* (transposé) après *Marie.*

331, 3e alinéa : *la Providence des preuves.*

332, lig. 17 : *Croix vuide du Christ.*

351, lig. 8 : *Viotti.*

415, lig. 25 : *lumen.*

Pour paraître prochainement.

LÉGISLATION UNIVERSELLE :

Législation universelle, ou I. la *Déclaration* (Législation proprement dite) ; II la *Préservation* (Langues, Littérature, Philosophie, Morale ; Instruction et Administration publiques) ; III. et la *Réparation* (Justice civile et criminelle proprement dite ; Guerre, etc.) des droits et des devoirs de l'Homme et du Citoyen, des droits et des devoirs de chaque Autorité religieuse, politique, administrative, judiciaire, municipale, et civile.

Avec cette épigr. : *Lex, Lux.* PROV.

20 LIVRAISONS IN-4°, AVEC DES TABLEAUX SYNOPTIQUES IN-FOL., LUXE : 40 FR.

PAR A. MADROLLE.

Cet ouvrage, qui est à l'œuvre de Jacotot ce que la *Science tout entière* est à son *moyen* ou *Enseignement universel*, est appelé à faire une infaillible révolution dans la Philosophie, et par conséquent, dans les Colléges, dans les Chambres, dans les Conseils, dans les Tribunaux, dans la Société.

C'est enfin l'*Encyclopédie*, depuis si longtemps cherchée.

Chaque Vérité (et il n'y en a *pas une* d'omise) s'y trouve démontrée par la seule force de la PLACE qu'elle occupe dans l'ouvrage, comme dans la nature physique ou morale.

Et voilà la Raison de la précision et du volume typographique de l'OEuvre.

La *Législation universelle* (il y en a déjà plusieurs applications péremptoires) doit donner à ses disciples, ou même à ses lecteurs les plus ordinaires, et immédiatement, sur un sujet quelconque, l'art et l'habitude de la parole et de la démonstration, et ju.. ,u'à celle de l'*esprit*, que nous nommons sans motif *naturel*.

L'auteur, qui a terminé, depuis 1825, cette composition, regardée jusqu'ici comme impossible, n'a pas encore trouvé la possibilité d'y ajouter ou d'en ôter une proposition tant soit peu importante ; et il lui doit, en particulier, les divers succès qu'il a obtenus en luttant depuis quinze années contre toutes les opinions d'abord dominantes, aujourd'hui humiliées, dans tous les partis.

Elle allait être publiée à l'Imprimerie Royale, en 1830; et depuis, en 1833, l'auteur a refusé d'en laisser prendre une copie manuscrite, pour être appliquée, sans lui, à l'Education d'un Prince étranger, et même de la faire paraître sous le patronage du Roi son père.

Le *Tableau de la Dégénération de la France et de ses Moyens de Grandeur*, dont une nouvelle édition paraît en ce moment, présente, accessoirement, mais en détail, l'*Introduction* et l'*Exposition* de la *Législation universelle*.

L'immense *Législation générale de la Providence* devait naturellement précéder la petite *Législation universelle* des hommes en Société, ou des Etats ; et l'on ne craint pas de se compromettre en annonçant, en affirmant que la première peut tenir lieu de l'autre tout entière pour les habiles, et que la *Législation* ou la Codification *universelle* aura pour résultat, comme elle a pour objet, de rendre la *Générale*, même pour les impies, claire comme le Soleil à midi.